

TRAITÉ DE L'EXPÉRIENCE.

I. P.

A AVIGNON, DE L'IMPRIMERIE DE SÉGUIN.

TRAITÉ
DE L'EXPÉRIENCE
EN GÉNÉRAL,
ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUÉRIR;

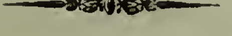
PAR M. GEORGE ZIMMERMANN, D. M.,
MEMBRE DES ACADÉMIES DE BERLIN, DE MUNICH, DE PALERME, DE PESARE; DES SOCIÉTÉS DE ZURICH, DE BALE, DE BERNE, etc.

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR M. LE FEBVRE DE V., D. M.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE DE LA VIE DE L'AUTEUR,
PAR M. TISSOT, D. M.

Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON.

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,

Chez MEQUIGNON-MARVIS, Libraire pour la partie de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine, nos 9 et 3;
CROCHARD, Libraire, rue de Sorbonne, no 3;
GABON, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, no 13.

1817.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.

De l'Expérience en général.

LIVRE II.

De l'Erudition, et de l'influence qu'elle a sur l'Expérience.

LIVRE III.

De l'Esprit d'Observation, et de l'influence qu'il a sur l'Expérience.

LIVRE IV.

De l'Observation des Signes pris des principaux Phénomènes de l'Economie animale : et de l'Art d'Observer.

VIE
DE M. ZIMMERMAN,

Conseiller d'État et premier Médecin du Roi d'Angleterre à Hanovre, Chevalier de l'ordre de Wladomir, Membre de plusieurs Académies.

PAR M. S. A. D. TISSOT, D. M.

De la Société Royale de Londres, etc.

Publiée, pour la première fois, en 1797.

Il vécut assez pour sa gloire,
Mais trop peu pour l'humanité.
A. d. M. 1797.

L'Histoire, occupée de la succession des événemens, ne parle presque jamais que des personnes qui y ont eu part, et qui sont souvent de très-petits hommes dans de très-grandes places : elle en nomme à peine d'autres, infiniment supérieurs, s'ils n'ont été que de simples particuliers, qui, sans dignités, sans emplois publics, sans décoration, sans influence avouée sur les affaires générales, n'ont d'autres titres pour passer à la postérité, que leur génie, leur savoir et leurs vertus. On a senti, il y a long-temps, que cet oubli étoit une ingratitude, qu'il étoit encore plus important de connoître les hommes que les faits, et que la partie la plus utile et la plus intéressante de l'Histoire seroit celle qui, en peignant les hommes illustres dans tous les genres, nous offriroit des objets d'émulation et des modèles à imiter. On a suppléé à ce que l'Histoire générale ne faisoit pas et ne pouvoit peut-être pas faire, en écrivant leurs vies particulières. Les biographies sont le complément de l'Histoire, et on les lit souvent avec plus de plaisir,

On a abusé, il est vrai, de cet utile genre, en écrivant les vies d'hommes destinés à rester dans la plus profonde obscurité ; c'est un petit mal : l'histoire survit peu à son héros, et l'un et l'autre sont bientôt oubliés. Mais on peut faire à la biographie un reproche plus grave ; c'est celui de ne nous avoir encore jamais donné l'histoire de quelqu'un de ces hommes qui ne sont distingués que par l'exercice le plus soutenu de la vertu dans toutes les circonstances de la vie civile et domestique, qui ont joui dans tous les temps de l'estime générale de leurs compatriotes, qui n'ont jamais cessé de bien mériter d'eux, et qui ont fait le bonheur de tous ceux sur le bonheur desquels ils pouvoient influer. Seroit-il impossible de rendre l'histoire de tels hommes assez agréable pour inspirer de l'intérêt ; et n'est-il donc pas aussi nécessaire d'encourager les vertus que les talens ?

Si jamais la vie d'un homme honnête et justement célèbre a eu droit d'être accueillie, c'est sans doute dans un moment où l'espèce humaine, déshonorée et flétrie par un nombre effrayant de scélérats dont on détourne les yeux avec horreur, cherche avec empressement quelque objet sur lequel elle puisse les reposer avec complaisance ; et tel étoit sans doute feu M. *Zimmerman.* C'est sa Vie que j'écris, et non point son Éloge ; ce mot inspire la défiance, et par-là même diminue l'intérêt. On ne fait point connoître l'homme quand on ne le montre que par ses beaux côtés ; en ôtant aux lecteurs le droit de le juger, on risque de le leur rendre indifférent. Je présenterai mon ami tel que je l'ai vu pendant plus de quarante ans ; et si je me permets la louange, je me permettrai aussi le blâme. L'historien n'auroit-il pas le même droit que les autres, et voudroit-on le réduire au simple rôle de rapporteur des faits ? Celui qui s'en est le plus occupé, qui les a rapprochés, comparés, discutés avec le plus d'attention, n'est-il même pas celui qui peut en tirer les conclusions les plus justes ?

Jean-George Zimmerman naquit à Brug, ville de la partie allemande du canton de Berne, le 8 Décembre 1728, de M. le sénateur *J. Zimmerman*, d'une de ces familles, telles que l'on en trouve

beaucoup, même dans les plus petites villes de Suisse et sans doute du reste de l'Europe, qui, sans aucun de ces titres que l'on obtient dans les monarchies, le plus souvent par faveur, quelquefois par argent, se sont distinguées depuis plusieurs siècles par leur droiture, leur mérite, et la façon dont elles ont desservi les premiers emplois dans leur patrie, et obligé tous leurs concitoyens. Sa mère étoit une D.lle *Pache*, de Morges, ville de la partie française du même canton, et fille d'un avocat célèbre, qui l'avoit été au parlement de Paris. Je rappelle cette circonstance, parce qu'elle explique pourquoi, né dans une province où l'on ne parle que l'allemand, ayant fait ses études dans des villes allemandes, et n'ayant été que très-peu de temps en France, il parloit et il écrivoit les deux langues avec la même facilité.

Il fut élevé dans la maison paternelle, par de très-bons précepteurs, jusques à l'âge de 14 ans : alors on l'envoya à Berne, où il étudia les belles-lettres sous M. *Kirchberguer*, professeur en éloquence et en histoire, et M. *Altman*, professeur en Grec, à qui il a toujours cru avoir de grandes obligations. Au bout de trois ans, il passa dans l'auditoire de philosophie. Le professeur, disciple zélé de M. *Wolf*, ne connoissoit de philosophie que la métaphysique de son maître, et employoit l'année entière à en expliquer une très-petite partie : on sent combien une telle méthode devoit dégoûter un esprit actif d'une science qui, bien présentée, est très-utile à tout homme qui veut faire de bonnes études, et qui est même attrayante ; parce que l'on se sent en quelque façon agrandir, et c'est un sentiment doux, à mesure que l'on apprend à généraliser ses idées et que l'on en acquiert sur des objets dont l'aspect avoit d'abord effrayé. Aussi ce n'est pas à M. *Brunner* que M. *Zimmerman* se croyoit redevable de ce qu'il pouvoit avoir acquis à Berne de vraie philosophie, et il y en avoit beaucoup acquis ; mais à MM. *Jac. Tribolet* et *J. Stapfer*, ministres l'un et l'autre, et distingués par leur génie et leurs connoissances. Ce fut pendant son séjour à Berne, en 1746, qu'il vint passer quelques mois auprès de ses parens maternels à Morges, peu de temps après que j'en étois parti pour Mont-

pellier. A mon retour, quatre ans après, on y parloit encore avec plaisir de son génie, de son esprit, de son amabilité, de sa gaieté; et quand, en 1751, je lus sa belle dissertation sur l'*Irritabilité*, j'en connoissois et j'en aimois déja l'auteur; prédisposition qui contribue plus qu'on ne croit à en faire goûter la doctrine, lors même qu'elle n'est pas invinciblement démontrée, comme elle l'est dans l'ouvrage de M. *Zimmerman.*

Il devoit finir ses études de philosophie en 1747; et peu de temps avant ce moment, il eut le malheur de perdre la mère la plus tendre et la plus respectable. Il avoit eu celui de perdre son père peu de temps après avoir été placé à Berne; ainsi, il n'eut personne à consulter sur le choix de sa vocation: circonstance toujours triste, en ce qu'elle indique un douloureux isolement; mais qui, dans quelques cas, a l'avantage de laisser suivre l'inclination, et par là même d'assurer les succès. Il se détermina, sans hésiter, pour la médecine; et le nom de M. *Haller*, dont Berne se glorifioit, ne lui permit pas même de penser à aller l'étudier ailleurs qu'à Gœttingue. Il y arriva le 12 Septembre 1747, et fut gradué le 14 Août 1751. M. *Haller* le reçut comme son fils, le prit chez lui, l'aida de ses conseils, dirigea ses études, et lui servit de père, de mentor, de précepteur et d'ami. Il cultiva toutes les parties de la médecine avec le même soin sous MM. *Haller*, *Segner*, et *Brendel.* Il suivit les leçons de pratique de M. *Richter*, élève de M. *Boerhaave*, et nourri de ses principes, qui seront toujours des guides sûrs auprès du lit des malades; malgré le mépris, affecté plus que senti, de quelques médecins qui, désirans être chefs de secte, ont cherché à décréditer ceux de ce grand homme pour accrediter les leurs. Il assista aussi à celles que donnoit, sur le même objet, M. *Brendel*, qui joignoit à beaucoup d'esprit une profonde connoissance de toutes les parties de la médecine, voyoit beaucoup de malades, avoit beaucoup de vues neuves et souvent très-heureuses, et dont les leçons par là même devoient être intéressantes et utiles, quoiqu'un esprit de système l'ait égaré peut-être plus d'une fois.

M. *Zimmerman* ne se borna pas à l'étude de la médecine : il

étudia, sous M. *Segner*, les mathématiques et la physique; il apprit l'anglais, et non content de savoir la langue, il étudia aussi la littérature anglaise, qu'il aima et qu'il cultiva toute sa vie. *Pope* et *Thompson* lui étoient aussi familiers qu'*Homère*, *Virgile* et les meilleurs poètes Français. Il s'occupa, avec M. *Achenval*, de *la connoissance des Etats de l'Europe*. (*) Ces leçons étoient-elles des leçons de politique proprement dite, ou de cette science qui fait tant de bruit aujourd'hui sous le nom de *Statistique*? D'après quelques passages de ses lettres, j'ai lieu de croire qu'elles renfermoient les principes de l'une et de l'autre.

Les quatre ans qu'il passa à Gœttingue, furent, comme l'on voit, très-bien employés : il s'y livroit au travail avec la plus grande ardeur, et étoit soutenu par ce sentiment intérieur qui lui disoit déjà ce qu'il devoit être un jour. En recueillant pour lui la succession d'une tante morte dans ce pays, je trouvai dans une de ses lettres, écrite de Gœttingue en 1748 : « Je mène dans ce pays la » vie d'un homme qui voudroit vivre encore après sa mort » : mais cette vie n'est pas celle qui donne la bonne santé; la sienne commença déjà alors à s'altérer, et il eut une légère attaque d'hypocondrie.

Une partie de la dernière année de son séjour fut consacrée à un travail qui devint la base de sa réputation.

L'action continuelle du cœur qui, depuis le premier moment de l'animation jusqu'à celui de la mort, ne cesse de se contracter et de se dilater alternativement avec une régularité qui n'est dérangée que par quelques passions et par quelques maladies, a été regardée, par les observateurs, comme un des plus beaux phénomènes de la nature. Tous les médecins qui s'étoient occupés de l'économie animale, avoient cherché à l'expliquer : on avoit imaginé une multitude de causes; aucune n'avoit satisfait, parce qu'aucune n'étoit la vraie, et il étoit réservé à M. *Haller* de la découvrir. *Glisson*, célèbre anatomiste Anglais, avoit remarqué dans quelques parties du corps

(*) *De notitiâ statuum Europæ.*

humain, une propriété singulière, celle de se contracter quand on les touchoit, lors même que la sensibilité n'y avoit aucune part, et il avoit nommé cette propriété *irritabilité.* M. *Haller* jugea que si les fibres du cœur avoient cette même propriété, comme quelques observations paroissoient l'indiquer, elle étoit sans doute la cause de ses mouvemens; et il l'établit ainsi dans la première édition de ses *premières lignes de Physiologie*, qui parurent en 1747. Mais ce n'etoit qu'une conjecture: il falloit la détruire ou la démontrer par des expériences; et c'est de ces expériences dont M. *Zimmerman* se chargea. M. *Haller* lui en donna sans doute le plan général, et il falloit bien qu'il dit ce qu'il vouloit que l'on cherchât, et qu'il fit connoître les moyens qu'il désiroit que l'on employât: il indiqua plusieurs expériences, il les vit faire; mais il n'en est pas moins vrai que la plus grande partie du travail, que sa rédaction, que l'ordre, la clarté, une grande partie des conséquences sont à M. *Zimmerman*, qui consigna ses expériences, ses recherches et ses réflexions dans une thèse, * qui est l'ouvrage fondamental sur cette matière, et celui auquel on doit tous les changemens qui se sont faits depuis lors dans la théorie de la médecine. Au moment où elle parut, le nom *Zimmerman* fut porté dans toute l'Europe.

Jamais une matière neuve n'a été présentée d'une manière plus claire et plus complète; toute la doctrine de l'irritabilité se trouve dans l'ouvrage de M. *Zimmerman*: il a fait connoître les parties qui n'en ont point, et celles qui en sont susceptibles; il a déterminé la plus ou moins grande force de cette propriété dans celles qui en sont pourvues. Il donna aussi les expériences qu'il avoit faites sur la sensibilité de différentes parties; et c'est dans cette même dissertation que l'on a vu, pour la première fois, ce qu'une foule d'observations a confirmé depuis lors, et ce qu'il étoit si utile de connoître, que plusieurs de celles auxquelles on en attribuoit une très-grande, n'en avoient aucune. Il définit l'irritabilité, il la distingue

---

* *Dissertatio physiologica de irritabilitate quam publicè defendet Joh. Georgius Zimmerman*, Gœtt. 4°. 1751.

des autres forces de la fibre animale, il soumet toutes les parties aux expériences, et donne le résultat de toutes ces expériences ; il en examine les conséquences, il les compare à ce que l'on avoit dejà dit de cette propriété, et partout il y a un ordre, une précision, une clarté dans l'exposition, une simplicité et une pureté dans le style, qui caractérisent la tête la mieux organisée et les connoissances les plus nettes. Il y a peu d'ouvrages dans lesquels on s'instruise aussi bien avec aussi peu de peine.

Quoique la doctrine de l'irritabilité fut présentée avec une multitude de preuves qui ne permettoient de la nier qu'à ceux qui sont bien décidés à ne rien admettre de nouveau, elle trouva un grand nombre d'adversaires. Eh ! pouvoit-on espérer que d'anciens physiologistes voulussent abandonner l'explication des fonctions qu'ils défendoient depuis longues années, et adopter sans résistance une théorie absolument nouvelle, dont l'admission détruisoit la plupart de celles qui servoient de base à toutes leurs doctrines ? On trouve souvent des hommes pour qui il n'y a point de fin à apprendre, mais il est très-rare d'en trouver qui aient le courage de désapprendre; aussi il parut une multitude de brochures, dont le résultat réel étoit : Nous ne connoissions pas l'irritabilité, donc l'irritabilité n'existe pas. M. *Zimmerman* eut la sagesse de n'y faire aucune attention, et de n'entrer dans aucune dispute; content de n'avoir avancé que des faits sûrs, il laissa au temps et à la force de la vérité, le soin de défendre cette propriété de la fibre que ses expériences avoient démontrée, et que l'observation même des fonctions animales démontre si bien, tous les jours, que l'on s'étonne aujourd'hui qu'elle soit restée si long-temps inconnue. Je ne crois pas qu'il existe actuellement en Europe un seul médecin qui la révoque en doute.

En quittant Gœttingue, où il avoit eu pour condisciples les sujets les plus distingués, MM. *Ash*, *Aurivilius*, *De Brun*, *Castel*, *Meckel*, *Schobinger*, *Tredelenbourg*, *Zinn*, il alla passer quelques mois en Hollande, où il s'attacha extrêmement à M. *Gaubius*,

et à Paris, où il vit beaucoup M. *Senac*, à qui il trouva de grands rapports avec M. *Brendel.*

It revint à Berne en 1752 ; il y jouit d'abord d'une grande confiance en pratique, et il eut le vrai plaisir de retrouver ses anciens amis et d'en être reçu avec la plus grande cordialité. Ce fut alors qu'il publia, dans le *Journal* de Neuchâtel, sans y mettre son nom, (*Journ. Helvét.* Novemb. 1752) *Lettre à M.* ****, *célèbre médecin, concernant M. de Haller.* M. **** étoit M. *Herrenschwand*, médecin Suisse, établi alors à Paris, où M. *Zimmerman* l'avoit connu, et qui, questionné sur M. *Haller* son compatriote, dont les poésies faisoient beaucoup de bruit en France, et étonnoient d'autant plus, qu'on ne s'attendoit point qu'un homme qui étoit dejà regardé comme l'un des plus grands anatomistes et des premiers médecins de l'Europe, en fut en même temps l'un des premiers poëtes, s'adressa à M. *Zimmerman* pour avoir des particularités sur la vie de son professeur. Cette lettre, qui n'a que 24 pages in-12, est le seul ouvrage que M. *Zimmerman* ait publié en français, et elle prouve qu'il pouvoit écrire dans cette langue comme dans la sienne ; elle mérite d'ailleurs la plus grande attention par la multitude des choses renfermées dans un ouvrage aussi court, par la facilité, la netteté qui y règnent, par les heureuses réflexions qui accompagnent le récit des faits, par l'intérêt avec lequel on la lit, et qui ne tient point uniquement à celui qu'inspiroit M. *Haller*, puisque parmi les nombreux éloges qui ont paru depuis sa mort, il y en a qu'il est impossible de lire jusqu'au bout : cette lettre auroit fait honneur aux secrétaires d'Académie les plus exercés, et M. *Zimmerman* n'avoit pas 24 ans. Le morceau par lequel il la commence, me paroît trop bien placé ici, pour l'omettre. « Les détails d'une vie » célèbre servent principalement à nous instruire ; ils nous inté- » ressent tous par la gloire qui en retombe sur l'espèce humaine » en général ou sur notre nation en particulier. » Ce petit ouvrage n'étoit que l'esquisse de la vie de M. *Haller*, qu'il publia en allemand à Zurich en 1755, et qui fait un très-gros 8°. avec cette heureuse épigraphe :

Whose mind
Contains a world and seems for all things framed.

M. *Zimmerman* voulut bien faire traduire pour moi les titres de tous les paragraphes, et je vis qu'outre les détails relatifs à M. *Haller*, il y a plusieurs morceaux, très-bien amenés sans doute, quoique étrangers au sujet principal, qui doivent y jeter beaucoup d'intérêt : un article sur l'enthousiasme, des regrets sur la mort d'un père, dans lequel, à propos de ceux de M. *Haller*, il peint ceux qu'il éprouva en perdant le sien ; * un éloge du gouvernement de Berne, et cet article ne lui donna sûrement pas beaucoup de peine ; plusieurs articles sur les fondemens de l'attachement de M. *Haller* à notre religion, un autre sur le caractère et le genre de vie de M. *Boerhaave*, un sur M. *Albinus*, d'autres sur l'adresse singulière de M. *Ruysch*, le parallèle de *Newton*, *Leibnitz* et *Bernouilli*, le caractère de M. *Winslow*, etc. etc. « J'y ai fait entrer, non-seulement tout ce qu'on peut désirer de savoir sur le compte d'un savant presque universel, mais d'un philosophe, d'un homme ; c'est un tableau qui ne sera peut-être pas inutile à un jeune homme qui se voue aux études. »

En 1760, il vouloit retoucher cet ouvrage, le mettre en forme de lettres, y changer beaucoup de choses, en retrancher et en ajouter ; mais il ne l'a jamais fait.

Pendant son séjour à Berne, M. *Haller* y vint pour voir ses amis et rétablir sa santé : au bout de quelques semaines, il se détermina à s'y fixer et à quitter Gœttingue. Il pria son élève et son ami d'aller chercher sa famille ; M. *Zimmerman* le fit avec d'autant plus de plaisir, que, comme tous ceux qui ont l'avantage de connoître Madame *Haller*, ** il étoit rempli pour elle de la plus haute considération.

---

* Le 12 d'Août, époque de sa mort, fut toutes les années un jour de deuil pour lui.

** Mademoiselle *Techmeyer*.

Son cœur étoit susceptible des plus forts attachemens, et il en prit un pour une femme digne de lui à tous égards, une Demoiselle *Meley*, parente de M. *Haller*, et veuve d'un M. *Stek*, chez laquelle il trouva raison, intelligence, esprit cultivé, goût, et ce qui vaut encore mieux, cette douceur dans le caractère, cette égalité dans l'humeur, *ce charme calmant dans la voix*, qui si souvent le ramena au bonheur pendant tout le temps qu'il eut celui de la conserver.

Peu de temps après son mariage, le poste de médecin* de la ville de Brug, auquel est attachée une pension très-raisonnable à proportion de l'étendue de la ville, de ses revenus, et des devoirs auxquels est tenu le médecin, vint à vaquer; ses principaux concitoyens l'engagèrent à s'en charger. On aime les lieux où l'on a passé sa première enfance : il avoit à Brug des parens, des amis, une très-belle maison; et quelque agréablement qu'il fût à Berne, il se détermina à retourner dans sa patrie.

Ce fut alors que commença une liaison qui nous a été si chère à l'un et à l'autre. En publiant, en 1754, l'*Inoculation justifiée*, je crus devoir en offrir un exemplaire au médecin qui m'avoit appris beaucoup de choses dont je faisois usage dans cet ouvrage, et j'accompagnai mon envoi d'un lettre honnête : sa réponse en exigeoit une : après quelques lettres, nous jugeâmes que nous nous convenions; et depuis ce moment jusqu'aux derniers jours de sa vie, notre correspondance a toujours été celle de la plus vraie et de la plus tendre amitié.

Sa réputation en pratique étoit faite quand il arriva chez lui, et il fut d'abord le médecin des malades de la ville et de ceux du voisinage qui est très-nombreux. Mais cette pratique n'étoit cependant pas suffisante pour occuper entièrement un génie ardent, désireux d'instructions, et à qui chaque nouvelle connoissance donnoit le besoin d'en acquérir d'autres. M. *Zimmerman* lisoit beaucoup, non-seulement en médecine, mais en morale, en philoso-

---

* Physicien, en Allemagne.

phie, en littérature, en histoire, en voyages, en journaux. Il ne dédaignoit point les romans, et comment auroit-il pu dédaigner les bons ouvrages en ce genre? Il n'y en a point dans lesquels l'homme soit aussi bien peint, les ressources de son esprit aussi bien présentées, les replis de son cœur aussi bien développés. Les bons romans sont l'histoire naturelle de l'homme moral; et avec quel intérêt par là même ne doit-on pas les lire? Les romans anglais lui faisoient le plus grand plaisir, aussi bien que ceux de M. *Wicland*, avec qui il étoit étroitement lié : et comme chez l'homme qui pense, chaque lecture fait éclore une foule d'idées, il s'amusoit et se délassoit en écrivant les siennes, dont il faisoit de petites pièces qu'il inséroit dans un Journal qui s'imprimoit à Zurich sous le nom de *Moniteur*, et que j'entendois beaucoup louer par de très-bons juges. Ce qu'il m'écrivoit à cette occasion, explique pourquoi il a composé le plus considérable de ses ouvrages et celui auquel il étoit le plus attaché : « *J'aime la* SOLITUDE, *et je ne trouve de plaisir que chez* » *moi; j'écris pour me procurer un amusement.* » Il étoit naturel qu'il fût heureux chez lui : outre son épouse, il y avoit sa belle-mère, femme d'un très-grand sens, et il fut père au bout d'un an; mais il n'avoit pas toujours aimé la solitude, et il avoit su être heureux hors de chez lui. Ce changement subit tint en grande partie à celui de son séjour, et eut la plus grande influence sur tous les momens de sa vie. Depuis qu'il avoit quitté Brug pour aller au collége, il avoit vécu ou à Berne ou à Gœttingue, et il avoit formé, dans l'un et l'autre endroit, des liaisons avec de jeunes gens de son âge, pleins d'esprit, de connoissances, d'amabilité, avec lesquels il se livroit à des conversations variées et agréables, dans lesquelles il pouvoit faire usage de toutes ses connoissances et exercer son génie; plaisir bien doux, sans doute, pour l'homme qui en a. Il vivoit dans des sociétés de son âge; il trouvoit aussi parmi ses malades des gens très-aimables: il avoit sous sa main tous les secours nécessaires pour cultiver les lettres et les sciences; et quand on les aime, ces secours sont un besoin pressant. Il perdit une grande partie de ces jouissances en se transportant à Brug. Ce n'est pas qu'il n'y ait des

gens d'esprit, éclairés, aimables, dans les petites villes, peut-être même plus, proportionnellement, que dans un nombre égal d'habitans des grandes, et je sais par ses lettres qu'il y en avoit alors à Brug; mais dans une ville peu considérable il y en a peu; ils ont leurs affaires, leurs emplois, leurs devoirs de famille; ils tiennent à la société générale, ils ne veulent pas s'en séparer, et ils ont raison, pour se consacrer à un seul ami : il manque à l'homme de lettres une bibliothèque publique, des libraires, des amateurs de nouveautés et de journaux, qu'un seul particulier qui n'est pas très-riche, ne peut pas aisément se procurer, et qui perdent de leur prix si l'on n'a personne avec qui en causer : il manque à celui qui aime sa vocation, des collégues qui l'aiment aussi, et avec lesquels il puisse en parler et faire un échange de connoissances; échange qui en fait naître de nouvelles. M. *Zimmerman* sentit trop vivement toutes ces privations; il s'en plaignoit : ses lettres me rappeloient quelquefois ces enfans gâtés qui, dès qu'ils n'ont pas tous les jouets qu'ils désirent, ne veulent plus s'amuser de ceux qui leur restent, et pour qui les jouissances qui leur manquent, anéantissent celles qui sont à leur portée. Il y a un art d'être heureux avec lequel, quand on se porte bien, que l'on est libre et que l'on ne manque pas du nécessaire, on peut l'être presque partout; * mais tout le monde ne connoît pas cet art, et des hommes du plus grand mérite ont quelquefois le tort, je serois tenté de dire, font la sottise de le mépriser. Il faut savoir tirer parti de tous les hommes; il en est peu dont il n'y ait quelque parti à tirer : et, si l'on veut me passer cette expression, il faut se faire tout à tous; cela est si aisé. J'ai vu M. *Haller* écouter avec beaucoup de complaisance une femme qui, pendant trois quarts d'heure, ne lui parla que de recettes de gâteaux, et le lendemain il lui écrivit un fort joli billet, pour la remercier de l'envoi de neuf de ces mêmes recettes : c'est dès ce moment qu'il fut pour elle un des premiers hommes de l'Europe; et quelques mois après, elle lui rendit un service essentiel qu'il n'auroit jamais pensé

---

* *Omne solum est patria fortis.*

à lui demander. Le sentiment d'être aimé n'est-il pas bien aussi doux que celui d'être admiré ? M. *Zimmerman* ne le sentit peut-être pas assez tôt : il n'eut point d'agrémens à Brug, parce qu'il crut que l'on ne pouvoit point y en avoir ; et ayant toujours eu le genre nerveux très-sensible et très-délicat, ce sentiment fréquent de mécontentement le jeta dans l'hypocondrie, et l'hypocondrie augmenta le goût pour la solitude, qui peut aussi être indépendant de toute peine d'âme ; « il suffit qu'un homme ait beaucoup de sensibilité » et une imagination vive pour le prendre aisément. Ce retour éter- » nel des mêmes plaisirs, des mêmes peines, des mêmes espérances » et des mêmes contre-temps, fait qu'il est charmé de passer quel- » ques heures dans la retraite, pour donner un libre cours à ses » idées, et y chercher une variété qu'il ne trouve point dans la » monotonie du monde (*The Rambler, N.°* 7.) Les hommes » qui se sont le plus distingués dans tous les siècles par l'élévation » de leur génie et l'étendue de leurs connoissances, ont toujours » soupiré après la retraite. » C'est la sensibilité et l'imagination de *Pétrarque* qui le conduisirent dans son ermitage de Vaucluse ; et *Cowley*, l'un des hommes d'Angleterre qui, dans le siècle dernier, ont eu le plus de sensibilité, d'imagination, d'esprit et d'honnêteté, avoit attaché, dès sa première jeunesse, l'idée du parfait bonheur à une solitude absolue dans quelque coin inconnu de l'Amérique : les circonstances de sa vie et la générosité de son caractère le forcèrent à passer ses belles années dans le plus grand monde, où il étoit chéri ; mais dès qu'il put être libre, il s'en retira, et alla vivre dans la plus profonde retraite aux portes de Porchhouse. * Ne trouve-t-on pas dans *Horace* et dans *Virgile*, des preuves qu'à la cour d'*Auguste* et dans la maison de *Mécène*, la retraite étoit l'objet de leurs vœux ?

Ce goût ne nuisit, chez M. *Zimmerman*, à aucune des fonctions

---

* Le goût de *J. J. Rousseau* pour la solitude, paroît avoir eu de tout autres motifs que ceux d'*Horace*, *Pétrarque*, *Cowley* et *Zimmerman*.

auxquelles l'appeloit son emploi, qu'il remplissoit avec la plus grande exactitude et une extrême douceur ; c'étoit un devoir, et l'exercice des siens ne lui coûta jamais rien : d'ailleurs il aimoit la médecine ; une maladie singulière, difficile, dangereuse, l'attachoit extrêmement ; il ne perdoit presque pas son malade de vue. J'ai connu plusieurs personnes qu'il avoit soignées dans des cas très-graves ; toutes m'ont assuré que l'on ne pouvoit pas avoir plus de soins, plus de douceur, plus de cordialité. L'hypocondrie, me disoient celles qui le connoissoient à fond, disparoissoit en entrant dans nos chambres ; l'intérêt avec lequel il nous examinoit, commençoit par nous soulager ; il nous consoloit, nous encourageoit ; il finissoit la visite du médecin par une visite aimable qui suspendoit le sentiment de nos maux : expression qui me rappeloit ce que beaucoup d'officiers Français, qui avoient été malades à Hanovre, me disoient de feu M. *Werlhoff*, dont je ne prévoyois pas alors qu'il seroit un jour le successeur. Mais en quittant ses malades, il rentroit presque toujours chez lui ; et quand il alloit en compagnie, c'étoit ordinairement ou par complaisance pour Madame *Zimmerman*, ou, dans quelques occasions, par une convenance impérieuse plutôt que par plaisir. Il s'en blâmoit souvent, et il étoit fort éloigné de regarder la retraite comme un devoir ; mais il avoit rarement le courage de renoncer aux plaisirs qu'elle lui procuroit ; et c'est en réfléchissant profondément sur ses effets qu'il apprit à apprécier ses avantages et ses inconvéniens. Sans doute s'il se fût borné à pratiquer, à continuer légèrement l'étude de la médecine, dont l'abandon est un crime pour le praticien, et à passer tous les jours plusieurs heures en compagnie, il auroit eu moins de réputation, ses facultés se seroient moins développées, puisque rien ne les développe autant que de les occuper beaucoup, de les occuper de différens objets, de discuter ses opinions, et même d'en disputer avec ses amis ; mais n'auroit-il pas eu moins de rivaux, n'auroit-il pas essuyé moins de critiques, sa santé n'auroit-elle pas été infiniment meilleure, ses jours plus longs, la somme de son bonheur plus grande ?

Quand les momens d'hypocondrie passoient tout-à-fait, ce qui arrivoit quelquefois, il reprenoit sa gaieté, et se livroit alors quelques jours par goût à la société, dont le véritable esprit, celui qui seul peut la rendre intéressante, est que chacun y mette de l'agrément à proportion de ses moyens; que ceux qui en ont le plus soient le plus indulgens; que tous y portent cette bonne humeur, qui consiste dans l'habitude si douce de se rendre agréable à tous et d'être par là même bien venu de tous; et surtout que personne ne croie avoir plus à exiger qu'à rendre.

C'est dans cette situation que M. *Zimmerman* passa 14 ans, partageant son temps entre l'exercice et l'étude de la médecine, la lecture d'excellens livres en d'autres genres, la composition, et la correspondance de ses amis. Ses lettres, pendant tout ce temps-là, me présentoient toutes les semaines, quelquefois plus souvent, le tableau exact de ses occupations comme médecin, de ses autres études, de ses plans, de sa façon d'être, de ses peines et de ses plaisirs. Sans l'avoir jamais vu, je le connoissois intimement, parce que jamais personne ne fut plus ouvert avec ses amis; et je l'avois toujours sous les yeux. Il me communiqua plusieurs histoires de maladies, avec les observations les plus fines et les plus justes sur leurs caractères, leurs causes et l'effet des remèdes. Ennemi de la multitude des drogues, il avoit choisi les plus efficaces; et suivoit leurs effets avec une attention que j'ai trouvée chez bien peu d'autres médecins. Si son épouse, si ses enfans étoient malades, chaque courrier m'apportoit les plus petits détails de la maladie, sa tendresse le rendoit timide quand il s'agissoit d'objets aussi chers; et son extrême confiance, (on en a toujours pour les personnes qu'on aime) lui faisoit désirer mes conseils, non-seulement pour les siens, mais souvent pour les maladies graves qu'il avoit à soigner. Il me parloit de ses lectures; et ses jugemens sur les auteurs et les ouvrages rendoient ses lettres aussi utiles qu'agréables. Il m'annonça le *Virgile* de M. *Heyne* au moment où il parut. Je lui eus l'obligation de relire ce poëte; et les notes en présentent l'esprit et en développent les beautés d'une façon si supérieure à tout ce que j'avois vu jusques

alors, que je crus avoir lu un ouvrage nouveau. Ses lettres renfermoient aussi très-souvent une multitude d'anecdotes littéraires qu'il devoit à ses autres correspondans : quelquefois ses peines en étoient presque le seul sujet ; mais presque toujours aussi j'y voyois que dans les momens les plus fâcheux, la raison, la sérénité, la douceur, la tendresse de sa femme avoient dissipé tout-à-coup ses angoisses, et l'avoient ramené à un état plus calme. Malheureusement la santé de cette excellente femme s'altéra considérablement ; elle étoit sujette à de petites fièvres catarrhales, accompagnées de beaucoup de mal-aise ; chaque attaque affoiblissoit le genre nerveux ; et le spectacle souvent réitéré de la tristesse d'un époux qu'elle chérissoit, l'affectoit vivement : elle éprouva aussi des maux de nerfs qui ajoutèrent infiniment aux peines de M. *Zimmerman* ; et furent pour lui une nouvelle raison de retraite, et une occasion de se livrer toujours davantage aux occupations du cabinet.

J'ai déjà dit que dès qu'il fut à Brug, il commença à écrire pour le Journal de Zurich, et deux de ses pièces firent beaucoup de bruit partout où ce Journal se lisoit. « L'une étoit un songe qu'il eut la » nuit du 5 Novembre 1755, sur l'état de l'âme après la mort, et » qu'il raconta sans y rien ajouter et sans en rien retrancher : » la seconde étoit un *projet de Catéchisme pour les petites villes* ; ce projet étoit une satyre qui faisoit allusion à quelques ridicules ; et comme les mêmes ridicules se trouvent dans des villes fort inégales, il y en eut plus d'une où l'on se crut l'objet des plaisanteries, et où l'on se fâcha ; un des auteurs du Journal faillit à être maltraité en passant à W.... La même année il se proposoit de faire imprimer en latin, mais avec des notes fort étendues, son discours inaugural sur les tempéramens, * dans lequel il prouvoit que c'étoit aux nerfs qu'il falloit attribuer les différens tempéramens des nations et des individus. On juge aisément combien de connoissances cet ouvrage supposoit, et combien de choses importantes on y auroit trouvé ;

---

* *De temperamentis integrarum gentium, quæ à climate et vitæ ratione sunt, per variam nervorum sensibilitatem explicandis.*

c'auroit été l'homme moral et l'homme physique expliqués l'un par l'autre. L'abondance de la matière l'obligea l'année suivante à changer son plan : il se décida de travailler à neuf le discours et à ne point mettre de notes. Les matériaux étoient prêts, la distribution de l'ouvrage étoit deja faite, et le plan qu'il m'envoya augmenta chez moi le désir de le voir : différentes circonstances le lui firent perdre de vue pour le moment ; il le reprit en 1759, et vouloit ; après l'avoir publié en allemand, le traduire en français ; mais cette troisième tentative resta sans effet comme les précédentes. « J'aurai à » réfuter le système de M. *Helvetius* sur l'esprit, d'un bout à l'au-» tre. » Cette réfutation n'auroit sûrement pas été la partie la plus difficile de l'ouvrage.

En 1754, il envoya à la Société physico-médicale de Bâle, dont il étoit un des premiers membres, une très-belle observation sur une *esquinancie spasmodique*, qui depuis cinq ans avoit éludé les efforts de plusieurs médecins et qu'il avoit parfaitement guérie en très-peu de temps. A cette première observation il en joignit une seconde sur une maladie très-rare, les tumeurs hystériques de Sydenham, qu'on lit avec le même plaisir. Ce petit mémoire indiquoit deja toute l'habileté de l'auteur. *

Au moment où l'on reçut la nouvelle du tremblement de terre de Lisbonne, du 6 Novembre 1755, il s'amusa à composer sur cet événement, un petit poëme, qu'il envoya à quelques amis à Zurich, sans la moindre intention qu'il fut publié : ses amis jugèrent qu'il méritoit de l'être, et le firent imprimer sans l'en prévenir ; j'en reçus une copie au moment même où celui de M. de *Voltaire*, qui s'imprima à Genève, parut : il fut très-fâché de cette impression, parce qu'il ne jugeoit point cet ouvrage digne du public ; mais il le revit et le fit réimprimer l'année suivante. De bons juges me dirent que l'on y trouvoit toutes les richesses de l'imagination, de

* *Acta Helvetica Physico-Mathematico-Anatomico-Botanico-Medica*, T. 2, 4.° Basle 1755, p. 94. *J. G. Zimmerman Historia vitii deglutitionis quinque annorum sanati.*

grandes vues et une poésie très-agréable. Je sais que tous ses ouvrages ont été des premiers écrits en allemand avec beaucoup de pureté, et que l'on peut le regarder comme un des restaurateurs de cette langue.

C'est à la fin de 1756 que parut le premier essai sur la *Solitude*; ouvrage très-court, qui a été traduit en italien il n'y a que quelques années, par M. *Antoni*, très-habile médecin de Vicenze. C'est en me parlant de cet ouvrage qu'il me disoit : « J'ai appris, » comme un ancien philosophe, à vivre avec moi. »

L'année 1758 est une de celles où il a le plus écrit; il reprit le premier ouvrage sur la *Solitude*, en étendit le canevas, et commença à réunir les matériaux du grand ouvrage sur ce sujet, auquel il n'a mis la dernière main, et qu'il n'a publié, que trente ans après. « Le second livre, me disoit-il, a exigé une grande lecture des vies des Saints; vous ririez si je vous disois combien j'ai » lu de ces foux, et des pères de l'église qui généralement sont un » peu babillards : toute la Thébaïde est un Bedlam. »

Il forma aussi le plan de son traité de *l'expérience en médecine*, dont il m'envoya une esquisse très-détaillée; et c'est en m'en parlant qu'il définissoit le charlatan, « un homme sage qui met à profit » la sottise des autres. » Personne ne fut jamais plus éloigné que lui de ce genre de sagesse. Le premier volume ne parut qu'à la fin de 1763, et ne fut traduit qu'en 1774. * C'est l'art d'observer joint à d'excellentes observations et aux règles les plus sages sur la façon de tirer parti des observations. L'auteur commence par établir la différence qu'il y a entre la vraie et la fausse expérience; il indique les moyens de les reconnoître, ce qui est d'autant plus nécessaire que les partis opposés en appellent ordinairement les uns et les autres à l'expérience : il parle ensuite de la nécessité du savoir, généralement blâmé par les empiriques, de son influence sur les expériences, de la nécessité des bonnes observations.

---

* *Traité de l'expérience en général, et en particulier dans l'art de guérir*, par M. *Zimmerman*, in-12. 3 vol. Paris 1774.

Il prouve que c'est de l'exacte observation des phénomènes que dépend la parfaite connoissance de la maladie, et il donne une suite de faits et de remarques sur le pouls, la respiration, les urines, l'habitude du corps. Il dirige dans la recherche des causes des maladies, et traite de chacune en particulier ; il fait aussi remarquer quelles sont, dans chaque individu, ces dispositions physiques qui font que l'on est plus ou moins affecté par les mêmes impressions ; et c'est là qu'il avertit que presque tous les hommes ont une partie moins forte que les autres, et qu'il est de la plus grande importance de la connoître, parce qu'elle est la cause de beaucoup de maux qui peuvent devenir incurables si on leur en attribue une autre : enfin il traite des forces que la nature oppose à ces différentes causes. Il n'y a pas un chapitre qui n'offre des faits intéressans, des vues neuves, des réflexions pleines de sagacité, et les conseils les plus sages. Les chapitres sur les passions, la contention d'esprit, le génie, les forces de la nature, méritent d'être étudiés, non-seulement par les médecins, mais par toutes les personnes qui aiment à connoître l'homme. M. *Daniel Bernouilli* vit très-bien tout le prix de cet ouvrage ; et taire son jugement ce seroit faire un vol à la mémoire de l'auteur. « La justesse » des pensées, l'élégance et la précision de la diction, les traits » de littérature rendent cette lecture bien agréable, et les réflexions » lumineuses, les grandes connoissances, les observations les » mieux faites la rendent bien utile ; tout est au-dessus de mes » éloges. »

On fait ordinairement peu d'attention à ceux des traducteurs ; mais celui de M. le *Febvre* mérite une exception. « L'ouvrage » que je publie est un de ces monumens intéressans non-seulement » pour la médecine, mais pour toutes les personnes jalouses » d'éviter l'erreur et la surprise, et de se conduire de manière à » se garantir de tout ce qui pourroit préjudicier à leur santé. » M. *Zimmerman* est un de ces hommes nés pour le bien de l'huma- » nité. Habitant d'un pays heureux, où l'esprit de liberté qui anime » toutes les sciences donne toujours un libre essor aux facultés

» de l'âme, il s'est fait connoître par les titres les plus avantageux : » philosophe prudent, médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de » l'erreur, homme aimable ; telles sont les qualités qui l'ont rendu » intéressant pour la société. » Cet ouvrage n'étoit pas fini : il y manquoit deux parties, dont il ne s'occupa que plus de vingt-cinq ans après; et il y fut déterminé par la belle Préface que M. *Antoni* a mis à la tête de la traduction italienne. Il m'en envoya le plan en 1789. Des occupations d'un tout autre genre l'empêchèrent d'y travailler, et c'est une perte réelle, parce qu'il se proposoit d'y insérer un grand nombre d'observations. *

---

* *Comme quelque autre médecin pourroit être tenté de compléter cet ouvrage, je crois devoir placer ici ce plan.*

Comment on parvient à l'expérience, à l'égard du traitement des maladies.

Chap. 1. *De l'examen de ce qui est invisible dans les maladies, et de l'insuffisance de ce que l'on sait sur leurs causes prochaines.*

Chap. 2. *De l'étude réfléchie des phénomènes, ou de l'examen de ce qui est visible dans les maladies.*

Chap. 3. *Comment on forme le plan du traitement des maladies, et comment on acquiert quelque facilité à cet égard.*

Chap. 4. *De l'examen des rapports d'une méthode et d'un remède à la maladie.*

Chap. 5. *Des essais pour la détermination des qualités et des effets des remèdes.*

Chap. 6. *Résultats de tous ces examens et de tous ces essais.*

Morale du Médecin, ou de l'influence du caractère sur l'experience, et de l'expérience sur le caractère.

Chap. 1. *L'esprit et le cœur agissent également sur l'expérience.*

Chap. 2. *Comment on apprend à se conduire avec les malades, et à les gagner.*

Chap. 3. *Comment on agit avec succès sur l'esprit des malades, comment on les relève dans leurs souffrances, et comment on les encourage à la patience et à la fermeté.*

M. *Zimmerman* avoit publié, en 1758, son ouvrage sur l'*Orgueil national*, dont il se fit rapidement quatre éditions, auxquelles il donna toujours de nouveaux soins ; il fut traduit en français à Paris en 1769, et vient d'y être réimprimé. L'auteur suit d'abord l'orgueil chez les différens particuliers ; les différens ordres, les différens états, et ici il y a un très-beau portrait des faux dévots, qu'il est d'autant plus important de démasquer, qu'ils diffament la vraie dévotion, et font par là même aux hommes le plus grand mal qu'on puisse leur faire : il observe ensuite cet orgueil chez les différentes nations, mais d'abord sans l'apprécier ; et après cet article commence la division de l'ouvrage en deux parties. La première traite de l'orgueil national, ridicule et méprisable : pour le faire connoître il examine, l'un après l'autre, les titres imaginaires sur lesquels porte en partie, ou en entier, l'orgueil de quelques nations. Il n'y a aucun chapitre qui ne présente des exemples très-agréables ; tous supposent beaucoup de lecture, un jugement exquis et beaucoup de goût dans le choix des morceaux : cependant il faut avouer qu'il y a quelques contes, quelques plaisanteries qui paroissent s'être introduits sous les auspices d'une très-grande gaîté, et il éprouvoit souvent cette gaîté quand il travailloit quelque morceau qui lui étoit agréable, plutôt que sous ceux d'une critique sévère ; c'est le bout d'oreille de l'hypocondrie qui laisse apercevoir les momens d'inégalité ; et ces passages auroient sûrement disparu, si l'auteur avoit repris cet ouvrage après l'avoir laissé reposer quelques années.

Les articles de la Chine et du Japon sont très-intéressans, et à l'époque où l'ouvrage parut, personne n'avoit encore aussi-bien jugé que lui les éloges prodigués aux Chinois, qu'il réduisit à leur

---

Chap. 4. *De la conduite du médecin dans le malheur, et de la nécessité de la modestie dans la fortune.*

Chap. 5. *De la rigueur envers soi-même, et de l'indulgence envers tous les médecins.*

Chap. 6. *De l'incrédulité et de la foi en médecine.*

Chap. 7. *Résumé et conclusion de tout cet ouvrage.*

juste valeur. On voit aujourd'hui que cet Empire est une machine très-médiocrement conçue, qui ne se dérange pas, et que l'on ne perfectionne point. Il apprécie ensuite, et ce chapitre est rempli d'aperçus très-ingénieux, les avantages et les désavantages de cet orgueil ridicule, et qui porte sur des bases aussi peu propres à en donner : on pourroit dire, après l'avoir lu, que l'erreur et la vanité les plus folles peuvent cependant avoir quelque utilité.

La seconde partie a pour objet l'orgueil national permis, honnête et louable, celui qui est fondé sur un mérite réel, et qui peut devenir le germe des sentimens les plus sublimes : il traite séparément, comme dans la première partie, chacun des titres vrais qui ont droit de produire cet orgueil. Le chapitre quinzième est très-intéressant ; il y examine l'orgueil républicain qui se fonde sur les avantages de la liberté, de l'égalité et de la sûreté ; mais il préféroit beaucoup les aristocraties aux démocraties, parce que par leurs lois permanentes et la dignité de leurs chefs, elles rentrent dans l'ordre des monarchies ; on y est plus en sûreté. Si à l'époque où il écrivoit, la justesse de cette préférence n'eût pas été démontrée, quelle nouvelle preuve n'a-t-elle pas acquis depuis lors ? Il y a dans le même chapitre un excellent morceau sur le despotisme, et, sans le nommer, l'éloge le plus vrai du gouvernement sous lequel il avoit le bonheur de vivre.

L'orgueil monarchique est l'objet du chapitre suivant, qui est un des plus courts et des plus beaux. Il finit par développer tous les avantages d'un orgueil national bien fondé et bien entendu, et il en a plusieurs ; mais il ne se laisse pas prévenir au point de croire qu'il n'a pas ses inconvéniens, qu'il a tous connus et fait connoître ; et comment n'en auroit-il pas ? L'émulation même, sentiment plus pur sans doute que l'orgueil national, a les siens.

Il avoit cependant fort insisté sur cet orgueil permis et honnête ; il s'étoit complu à le présenter très en beau, à en faire ressortir les côtés brillans, et il sentoit bien que quelques personnes pourroient ne pas penser comme lui, et blâmer sa façon de penser ; il ne vouloit ni se brouiller avec elles, ni leur sacrifier son opi-

nion; et il finit son ouvrage par cette réponse de *Waller* à *Charles II*, qui lui reprochoit d'avoir mieux fait l'éloge de *Cromwell* que le sien : « Sire, nous autres poëtes, nous réussissons bien mieux dans » les fictions que dans les vérités. » Les ennemis de M. *Zimmerman* voulurent prendre au pied de la lettre ce qui n'étoit qu'une plaisanterie, et faire passer pour persiflage les éloges les mieux mérités et donnés avec plus de sincérité; ils espérèrent, un moment, de pouvoir rendre l'auteur l'objet de l'animadversion du gouvernement, mais sa sagesse déjoua leur méchanceté.

Sa sagacité lui fit prévoir une grande révolution plus de trente ans avant qu'elle arrivât; et il est, si je ne me trompe, le premier qui l'ait annoncée; mais il vit bien que, suivant les principes qui la dirigeroient, elle seroit ou bien heureuse ou bien malheureuse. « La lumière et l'esprit philosophique répandus partout, les vices » qu'ils ont fait apercevoir dans la façon de penser actuelle, les » assauts livrés aux préjugés, indiquent dans les opinions une har- » diesse qui annonce une révolution; et cette révolution sera heu- » reuse si elle est dirigée par la sagesse politique et la soumission » dûe aux réglemens de l'État; mais si elle dégénère en une audace » criminelle, elle coûtera aux uns leurs biens, à d'autres leur li- » berté, à de troisièmes leur vie. » (Chap. 10.) Celui qui voudroit donner dans quelques lignes l'histoire de ce qui est arrivé depuis huit ans, auroit-il autre chose à faire qu'à redire au passé ce que M. *Zimmerman* disoit au futur ?

De 1758 à 1763, il donna à son traité *de l'Expérience*, la plus grande partie du temps que lui laissoit une nombreuse pratique, soit pour les malades de Brug et des pays voisins à une assez grande distance, soit pour les étrangers qui venoient le consulter. En 1760, il fut reçu membre de la Société de Berlin; depuis lors, plusieurs autres Corps littéraires s'empressèrent de l'agréger, et il étoit des Sociétés de Zurich, Berne, Basle, Munich, Palerme, Pezaro, Gœttingue, de celles de Médecine de Paris, Londres, Edimbourg, Copenhague, et enfin, en 1786, de l'Académie de Pétersbourg.

Il pensa quelques momens à un traité des vapeurs et de l'hypo-

condrie, maladies sur lesquelles il avoit de très-belles observations; mais il abandonna bientôt ce projet.

Ses occupations n'empêchoient pas qu'il ne fût très-mécontent de sa situation; j'en étois affligé, et je sentois qu'il étoit fait pour un plus grand théâtre. Je ne négligeai rien pour intéresser en sa faveur deux hommes qui me paroissoient pouvoir contribuer à l'y placer : l'un étoit M. *Haller*, avec qui il n'avoit déjà plus des relations aussi étroites qu'auparavant; et M. le Baron de *Kl...* qui étoit ici pour sa santé, et qui ayant été long-temps ministre dans une Cour d'Allemagne, avoit conservé beaucoup de relations avec les ministres de plusieurs autres. Ces deux messieurs tournèrent leurs vues du côté de l'électorat d'Hanovre, et M. *Zimmerman* étoit déjà si connu que l'on pouvoit le présenter partout avec confiance. Le ministre d'Hanovre répondit à M. de *Kl...* qu'il s'empresseroit de lui procurer un des premiers postes à la nomination du Roi, dans les premières villes de l'Electorat; mais il ne vouloit être placé qu'à Hanovre même, afin de se rapprocher de M. *Werlhoff*, pour qui il étoit rempli de respect et d'attachement; et cet établissement n'eut pas lieu. M. *Haller* même ne le lui conseilloit pas, et croyoit qu'il devoit préférer la chaire de professeur en médecine-pratique à Gœttingue, qu'il étoit sûr de lui procurer. M. *Zimmerman* n'aimoit ni ce genre d'occupations, ni Gœttingue, dont il craignoit le séjour pour Madame *Zimmerman*, pour sa belle-mère, pour lui-même; et il refusa ce poste, que M. *Tredelenbourg* ne voulut pas non plus, et qui fut donné à M. *Schrœder.*

Quelque temps après, il fut question de l'appeler à Berne, à la mort de M. *Ith*, son ami; mais ce projet, qui étoit celui de la majeure partie des Seigneurs du Conseil de Santé, fut renversé par ces meneurs sourds qui, dans les républiques, comme dans les monarchies, ont souvent plus d'influence sur les affaires que ceux mêmes qui sont appelés à les conduire, et qui ignorent quelquefois pourquoi elles ne vont pas comme elles devroient aller et comme ils voudroient qu'elles allassent.

Depuis lors, il eut encore d'autres vocations qui, sans avoir pour

objet des postes très-brillans, prouvent combien il inspiroit de confiance : l'une est celle que lui adressa le Comte *de Stadion* ; après avoir été premier Ministre de l'Electeur de Mayence, il s'étoit retiré à Varrhausen, très-belle terre en Souabe, où il désiroit avoir ses conseils et sa société, et où il lui assuroit un logement agréable et une pension considérable. M. *Zimmerman* ne voulut point quitter un endroit qu'il trouvoit trop petit, pour un plus petit. La même année il fut appelé par la ville d'Orbe ; et la sagesse des Membres qui étoient à la tête de la municipalité, rendoit cette vocation aussi honorable que si elle fût venue de quelque grande Cour. Ces dernières vocations s'adressent quelquefois plus à l'homme célèbre qu'à l'homme capable ; mais les chefs d'une ville, s'ils sont éclairés, n'appellent un médecin que quand ils sont bien sûrs qu'ils ne peuvent pas mieux confier la santé de leurs concitoyens.

En Novembre 1764, MM. les Comtes de *Mnizech*, qui se trouvoient à Berne, y ayant reçu la commission de chercher un bibliothécaire pour le Roi, l'*Orgueil national* qui annonçoit des connoissances très-variées, et les fréquentes conversations qu'ils avoient eu avec l'auteur, les firent penser à lui pour ce poste, auquel on attachoit des conditions aussi agréables qu'avantageuses. M. *Zimmerman* ne rejeta pas d'abord cette offre ; mais, en répondant, il laissa voir tout le regret qu'il auroit d'embrasser une vocation qui l'éloignoit de la sienne : la négociation traîna quelques mois ; enfin le 1er Avril 1765, il refusa absolument.

En 1761, il fut membre de la Société patriotique de Schintznach. Cette Société, projetée et arrangée par M. *Hirzel*, alors célèbre médecin, aujourd'hui conseiller d'Etat à Zurich, et par feu M. *J. Iselin*, secrétaire d'Etat à Basle, deux de ces hommes dont la Suisse se glorifiera dans tous les temps, avoit pour but de lier des hommes distingués de chaque canton, de faire sortir des différens esprits patriotiques un esprit patriotique général, de former un tableau exact de toute la Suisse, d'après les lumières que donneroient les hommes les plus instruits dans chacune de ses différentes provinces, de persuader à tous qu'ils ne faisoient qu'une famille, et que dans

quelque endroit des cantons que se trouva un Suisse, il étoit toujours chez lui; en un mot, *d'entretenir amitié et amour, union et concorde.* M. *Zimmerman*, ami des deux fondateurs, fut le premier à qui ils communiquèrent leur plan; il étoit bien fait pour l'accueillir, aussi il le saisit avec le plus grand empressement, et fut un des neuf membres qui se réunirent à Schintznach, en Mai 1761; et il n'a jamais manqué de se trouver aux assemblées, aussi long-temps qu'il a été en Suisse. Celle de 1764, sous la présidence de M. *Hirzel*, fut la première très-nombreuse, et il y fut très-fêté et très-heureux. Sa première lettre, après son retour à Brug, dans laquelle il me parloit principalement de ses conversations avec M. *Hirzel* et M. *Gesner* le poëte, et celle qu'il m'écrivit en 1775, en sortant de chez le fameux *Schoupach*, respirent la plus grande gaîté, et sont pleines de ce genre d'esprit que les Anglais appellent *humour*, et pour lequel les autres nations n'ont pas même de nom; ce qui prouve qu'elles le connoissent peu.

En 1765, il fut appelé à Soleure pour une des femmes les plus intéressantes de la ville, et il n'y fut pas plutôt connu que l'on désira de l'y fixer. Un homme du plus grand mérite, qui s'étoit lié avec lui à Schintznach, et qui est devenu l'un des chefs de l'Etat, feu M. l'Advoyer *Glutz*, en fit la proposition au Conseil, qui devoit en connoître le premier, et elle y fut agréée; mais ce Conseil n'est pas souverain, et ceux à qui cet appel ne convenoit pas prirent habilement le parti de faire intervenir la religion. Un médecin protestant avertiroit-il les malades du danger assez tôt pour qu'ils pussent pourvoir à leurs affaires spirituelles, et ne courroient-ils point risque de mourir sans confession, sans saint sacrement et sans extrême-onction? Ce moyen réussit; pouvoit-il échouer? et l'affaire ne fut point portée en grand Conseil. Quelque agréable que lui eût été un établissement dans une ville où il avoit trouvé plusieurs hommes très-distingués par leur génie, leur caractère, leur façon de penser, et une société très-aimable et très-polie, il rit beaucoup en apprenant, peu de temps après, que l'on avoit appelé un frère apothicaire jésuite.

En 1760, je lui adressai une lettre qui contenoit mes observations sur quelques maladies sur lesquelles on en avoit peu, * et sur quelques autres objets dont j'étois occupé alors; on y trouve un parallèle entre les animaux et les plantes, dans lequel j'établis, et sûrement avant personne autre, que l'irritabilité est le grand mobile, le principe de la vie daus la plante comme dans l'animal; j'en étois fortement persuadé alors, et depuis ce temps-là de nouvelles réflexions ont encore ajouté à ma persuasion.

En 1765, je lui adressai une seconde lettre sur la nombreuse épidémie de fièvres putrides que nous avions eue ** et une troisième en 1766, sur une épidémie encore plus générale et plus fâcheuse; toutes prouvent le cas que je faisois de ses lumières et de ses jugemens. ***

En 1763, 1764 et 1765, il régna à Brug, et dans tous les districts voisins, une épidémie de fièvres très-dangereuses, qui lui donna beaucoup d'occupations, qu'il observa avec la plus grande attention, et dont il écrivit l'histoire, dans l'intention de la publier; ce qu'il n'a jamais fait.

Au mois de Juillet 1765, cette fièvre devint une dyssenterie, dont il s'occupa avec le même soin; il se détermina à en donner l'histoire, et publia le traité de la *Dyssenterie*, qui a fait dire à M. *Cullen*: « M. *Zimmerman* est le premier qui ait donné la vraie manière de la traiter. » **** On peut juger du caractère de cette épidémie par le nombre des personnes qui en moururent. Dans les environs de Brug, sur 1795 malades, il en périt 465, ce qui fait

---

* *S. A. D. Tissot Epistola Viro Nob. cel. J. G. Zimmerman de morbo nigro et schorris viscerum*, Laus. 12. 1760. --- Je la lui adressai de nouveau, fort augmentée, en 1769.

** *Lettre à M. Zimmerman, sur l'Epidémie courante*, 12. *Laus.* 1765.

*** *Seconde Lettre à M. Zimmerman, sur l'Epidémie de* 1766, 12. *Laus.* 1766.

**** *Manière d'étudier la Médecine pratique.*

plus du quart ; et dans trois villages de la Thurgovie, sur près de 200, il en périt 150 ; c'est plus des trois quarts. C'étoit sans doute beaucoup la faute du traitement et du régime ; mais la maladie devoit cependant être bien grave, et la description qu'en donne M. *Zimmerman* le prouve : ses indications sont les plus justes, et son traitement le plus sage. Il employoit une boisson abondante et acescente, une diète analogue, surtout beaucoup de fruits ; et ses observations lui confirmèrent tout ce que j'avois dit de leurs bons effets dans l'*Avis au Peuple*. Ses remèdes furent l'ipécacuanha, les tamarins, la rhubarbe ; il fut très-réservé sur l'usage de l'opium ; il insista beaucoup sur le danger des astringens dont il avoit vu les plus funestes effets ; il apprécia avec beaucoup de justesse les différens spécifiques vantés, et finit cette partie par un excellent chapitre « sur les préjugés populaires qui s'opposent, dans le traitement de » cette maladie, aux sages précautions de nos magistrats, aux efforts » des médecins et à la voix de la raison. » Il indique ensuite les moyens de les diminuer.

La seconde partie a pour objet la nature et le traitement des différentes espèces de dyssenteries, inflammatoire, bilieuse et maligne. On trouve partout la même exactitude, les mêmes connoissances, beaucoup d'observations précieuses, et cet ouvrage assura à l'auteur la réputation d'un très-grand praticien. Il fut traduit en français en 1775. * « L'auteur du traité de l'*Expérience dans l'art de guérir*, » s'étoit fait connoître trop avantageusement pour ne pas nous laisser » espérer quelque ouvrage de pratique ; on verra par celui-ci avec » quelle sagesse il a fait l'application de ses maximes. Éloigné de » tout esprit systématique, c'est toujours la nature qu'il interroge » et qu'il suit ; et s'il parle d'après les maîtres de l'art, ce n'est » qu'autant qu'ils ont aussi su l'interroger et la suivre. » M. *Dobson* en a fait une traduction anglaise, que l'auteur mettoit fort au-dessus de la française ; elle est plus complète et plus exacte. Trente ans après, je ne connois encore aucun ouvrage supérieur à celui-

---

* *Traité de la Dyssenterie, par M. Zimmerman*, 12. Paris, 1775.

sur cette cruelle maladie, et ce sera vraisemblablement toujours un livre classique. Depuis lors, M. *Zimmerman* n'a donné aucun ouvrage de médecine considérable; mais il a publié quelques Essais, et j'en réunis ici les titres sans attendre l'ordre chronologique, ou dans le *Magasin d'Hanovre*, journal fort estimé en Allemagne, ou en *feuilles volantes*.

En 1771, il régna parmi le peuple, dans quelques endroits de l'Electorat, une maladie spasmodique assez fâcheuse, occasionée par le seigle ergoté, qui le détermina à traduire ma lettre au chevalier *Backer* sur cette maladie. A son retour de Berlin, à la fin de 1771, le ministère lui demanda de s'occuper d'une épidémie dont on étoit effrayé à Hanovre, et de rassurer le public; ce qui fut aisé : l'épidémie n'étoit point fâcheuse, mais il en étoit mort un malade dont la mort fit une grande sensation, et l'on trouva plus honnête d'accuser la maladie de malignité que de soupçonner le médecin d'erreur; M. *Zimmerman* innocenta la maladie et n'accusa personne. Il écrivit en 1772, sur l'usage des gouttes acides de M. *Haller* dans les maux de nerfs, et en 1773 il fit réimprimer et augmenta de notes très-étendues, l'histoire que M. *Haller* avoit donné d'une fièvre bilieuse qui avoit régné dans le canton de Berne en 1762. Il publia en 1778, quelques remarques sur le remède alors si fameux, et aujourd'hui si méritoirement oublié, de la solution de gomme de gayac dans le taffia.

Il donna dans le même *Magasin* plusieurs morceaux sur d'autres matières; en 1773, sur la Solitude; en 1774, questions sur le pédantisme, sur les baise-mains, sur le babillage, sur la manie d'écrire des lettres sans les signer; en 1779, une suite d'essais sur différens sujets. Depuis lors, il en inséra quelques-uns, souvent très-courts, dans le *Musæum* allemand et dans d'autres Journaux. Celui qui réuniroit ces différens morceaux ne feroit-il pas au public un présent très-agréable ? M. *Zimmerman* étoit si fécond en idées neuves, fortes et justes, que l'on peut être sûr d'en trouver beaucoup dans tout ce qu'il a écrit.

En acquérant de la célébrité, il n'en étoit pas moins malheureux,

peut-être même que cette célébrité lui faisoit mieux sentir, que le théâtre sur lequel il étoit n'étoit pas suffisant pour lui, et une nouvelle cause de tristesse se joignit aux précédentes : il commença à sentir les premières atteintes du mal pour lequel il fut obligé d'aller, en 1771, à Berlin. Dépositaire de toutes ses peines, je m'occupois continuellement des moyens de lui procurer un établissement qui lui convînt mieux : mais cela n'étoit pas aisé. Cette même disposition des nerfs, qui fait sentir si vivement le mal-aise et donne le désir d'un changement, produit aussi cette irrésolution qui ne sait pas prendre un parti, et ce principe de timidité qui fait que tout changement effraye. J'ai dejà parlé de la santé de M. *Zimmerman*, j'en reparlerai encore ; mais elle a une si grande influence sur la façon de voir, de juger et de se déterminer, que dans plusieurs cas l'homme est inexplicable, si on ne la connoît pas. Il ne voulut pas permettre, en 1766, que dans ma lettre de remercîment à S. M. le roi de Pologne, qui m'avoit fait l'honneur de m'appeler pour son premier médecin, je le nommasse, avec M. *Tralles*, comme l'un des deux médecins en qui j'avois le plus de confiance, et que je croyois les plus dignes de celle du monarque. M. *Tralles* refusa ; M. *Zimmerman* eut des regrets, mais c'étoit trop tard ; on avoit disposé du poste. Je fus plus heureux l'année suivante, et je pus enfin lui procurer celui qu'il a si bien rempli pendant les vingt-sept dernières années de sa vie. Je suis fâché de revenir si souvent à moi ; mais comment se séparer entièrement de l'histoire d'un ami, quand les circonstances nous ont enchaîné à la plupart des événemens de sa vie ? Incertain pendant quelque temps si j'accepterois le poste de premier médecin de S. M. le roi d'Angleterre à Hanovre, vacant par la mort de M. *Werlhoff*, j'avois demandé à M. *Zimmerman* ce qu'il feroit s'il y avoit lieu d'y penser pour lui, et je compris par sa réponse qu'il l'accepteroit avec plaisir. Quand j'eus refusé, malgré toutes les instances de M. *Haller* qui, chargé de cette commission, y avoit mis la plus grande chaleur, je lui proposai de présenter M. *Zimmerman*, pour qui aucune des raisons qui m'empêchoient d'accepter, n'avoit lieu. J'ai dejà dit que ces deux messieurs

n'étoient plus aussi bien ensemble qu'ils auroient toujours dû l'être; M. *Haller* refusa : tout ce que je pus en obtenir, ce fut de dire que j'avois pensé à M. *Zimmerman*, et ce n'étoit pas assez. En remerciant directement M. de *Munchhausen*, je crus pouvoir le lui indiquer moi-même ; il étoit aisé de soutenir cette indication par de fortes raisons; d'ailleurs je n'indiquois pas un inconnu. Je m'adressai aussi à M. le baron de *Walmoden*, actuellement feld-maréchal des armées du Roi, qui sans être encore dans le gouvernement, et quoiqu'absent, avoit sur les affaires cette influence que donnent le génie, les connoissances, la considération personnelle et les liaisons avec des ministres capables d'apprécier les hommes; enfin j'intéressai M. le baron de *Hochstetten*, avec qui j'avois l'avantage de soutenir des relations, et qui en avoit lui-même de très-étroites avec M. de *Munchhausen*, qui me fit la réponse la plus polie et la plus favorable possible : mon ami eut le poste au commencement d'Avril 1768, et partit pour Hanovre le 11 Juillet.

J'espérois que le moment de ce départ seroit l'époque, l'ère d'une carrière plus heureuse pour lui, et je me félicitois d'avoir contribué à cet établissement; mais je fus bientôt tristement désabusé. Le carrosse dans lequel il étoit avec sa famille, versa aux portes d'Hanovre; sa belle-mère se cassa la jambe, et cet accident, rendu plus fâcheux par la circonstance, jeta de l'amertume sur les premiers momens de leur séjour. Peu de jours après son arrivée, il perdit celui des seigneurs de la régence qui lui étoit le plus attaché. Le mal dont j'ai dit qu'il avoit ressenti les premières atteintes à Brug, qui alloit en augmentant et qui étoit accompagné de très-grandes douleurs, lui rendoit quelquefois l'exercice de sa vocation pénible. La jalousie d'un collégue, qui n'est plus, lui suscitoit une multitude de ces légères piqûres qu'il n'auroit pas aperçues s'il s'étoit bien porté, mais dont la disposition de ses nerfs faisoit autant de plaies vives. Quelques personnes crurent qu'il se prêteroit à tout pour capter leur bienveillance, et auroient voulu l'avoir à chaque instant auprès d'elles. « Les femmes qui ont bu du café avec Georges II, se per-» suadent que je dois être à leurs ordres, comme j'aurois été aux

» siens. » Elles auroient voulu le rendre leur esclave, et ce rôle n'étoit pas fait pour lui; il savoit que c'est à la maladie, et non pas au malade, à régler le nombre et les heures des visites du médecin; et c'est d'après ce principe qu'il se conduisit toujours; mais les personnes dont il heurtoit les caprices, ne s'empressoient pas à rendre son séjour agréable. La santé de Madame *Zimmerman*, qui décidoit toujours de la sienne, se dérangeoit rapidement; celle de ses enfans, qui n'avoit jamais été forte, ne le devenoit pas; il m'écrivoit souvent d'Hanovre, comme de Brug : « sauvez ma femme, » ou plutôt sauvez-moi moi-même; sauvez ces enfans, qui me » sont plus chers que la vie; » et chacune de ces lettres me donnoit un vrai regret d'avoir contribué à son déplacement. Heureusement la confiance publique le força bientôt à une occupation soutenue, qui est le plus sûr consolateur dans les peines : les malades d'Hanovre, les consultes de tout le Nord, les malades qui venoient le consulter eux-mêmes, le tiroient de sa mélancolie : toutes ses heures étoient remplies; il passoit des mois de suite sans cesser de s'occuper, et les plus grandes distractions qu'il ait jamais connues, ont été quelques voyages chez des princes qui désiroient d'avoir ses conseils dans des cas très-graves, et qu'il ne quittoit jamais sans leur avoir inspiré autant d'attachement que d'estime; et quelques voyages à Pyrmont, où il passoit une partie de la saison des eaux, qui lui firent du bien la première et la seconde année, mais qui ensuite agirent comme le font si souvent tous les toniques sur les personnes très-mobiles; elles lui donnèrent des spasmes; et une autre raison auroit suffi pour les lui faire quitter, c'est qu'il n'y trouvoit point le repos dont il avoit besoin : tous les malades vouloient avoir ses conseils, plusieurs n'y venoient que pour lui, et cela étoit si connu, qu'en 1780, le Prince héréditaire de Hesse-Cassel, aujourd'hui Landgrave régnant, l'invita, en lui offrant des conditions très-agréables, à venir passer l'été aux bains de *Willemsbad*, à la porte d'Hanau; mais il refusa, bien sûr qu'il n'y jouiroit pas plus qu'à Pyrmont du repos nécessaire à son propre traitement.

S'il avoit trouvé à Hanovre quelques malveillans, il y avoit aussi trouvé, dans l'un et l'autre sexe, des amis d'un grand mérite et du commerce le plus aimable : il me paroît qu'il mettoit à la tête M. de *Walmoden*, qui n'a jamais cessé un seul moment de lui donner des marques de son attachement ; M. *Stube*, secrétaire d'Etat, et Madame *de Dœring* sa sœur, dont il a si bien peint l'âme et les vertus, (*Solitude*, p. 55, etc.) et dont l'amitié fit pour lui dans la suite tout ce que l'on peut attendre d'un sentiment aussi doux et aussi respectable. Sa correspondance avec ses amis absens, qui étoit nombreuse, continuoit à être une des douceurs de sa vie. Ses premières liaisons furent à Berne, et la plus étroite fut avec M. *Tscharner* de Bellevue, connu par la traduction française des poésies de M. *Haller*, par son excellente Histoire de Suisse, par les meilleurs articles du Dictionnaire de Suisse, par deux très-bons Journaux, par un Eloge de M. *Haller*, et, ce qui vaut bien le mérite littéraire, par la vocation de ministre d'Etat au département des affaires ecclésiastiques, que lui adressa en 1764 le roi de Prusse, avec 5000 écus d'appointement, et quelques autres avantages. * Nommer M. *Tscharner*, c'est faire l'éloge de son ami qui fut infiniment touché de sa mort prématurée, dans laquelle il vit non-seulement ce qu'il perdoit, mais ce que perdoient l'Etat, les lettres, les honnêtes gens. Ses autres correspondans furent M. *Haller* pendant 10 ou 12 ans, M. *Hirzel* et moi, dès les commencemens de son établissement à Brug, « *Tissot* et *Hirzel*, *les deux amis de mon* » *cœur;* » (*Solitude*, p. 236.) M. *Hoze*, qu'il aimoit si tendrement et qu'il a si bien peint : « A Richterswil, dans un des plus » beaux sites des bords du lac de Zurich, demeure un des plus » grands médecins de notre siècle, qui réunit à une vaste étendue » de lumières, la profondeur du jugement et l'expérience; philo» sophe autant que médecin, son âme est douce et sublime comme » la Nature qui l'environne, sa maison est le temple de l'amitié,

---

* M. *Tscharner* refusa ce poste, et M. de *Watteville de Montbeney*, à qui il étoit chargé de l'offrir s'il ne l'acceptoit pas, le refusa aussi.

» de la santé et de toutes les vertus paisibles. » Il eut aussi une correspondance très-suivie, pendant quelque temps, avec M. *Medicus* de Manheim, à qui il ne pardonnoit pas d'avoir abandonné la médecine pratique, dans laquelle il auroit joué un très-beau rôle, pour l'histoire naturelle. Il eut souvent des lettres de M. *Van-Swieten*; j'en ai vu quelques-unes, qui toutes témoignoient considération, confiance et attachement. Dans une, écrite en 1763, quelques mois après la paix, et au milieu des disputes de M. *de Haen*, avec qui M. *Zimmerman* fut aussi quelque temps en commerce de lettres, il lui disoit : « Heureusement la paix entre les » Puissances est faite, et il vaut mieux que les médecins se fassent » la guerre que les princes; le sang répandu m'attristoit, mais des » flots d'encre versés ne me donneront jamais de mauvaise hu- » meur, quoique ce fût même un peu à mes dépens.... Faites saluer » de ma part votre paysan philosophe; je l'estime, je le révère, et » il le mérite de toute façon. » Dans une autre lettre écrite pendant que la même guerre subsistoit : « On m'a donné quelques coups » de bec, mais jamais ils ne troubleront ma gaîté naturelle qui » augmente à mesure que je vieillis. » Il étoit en correspondance avec M. *Baldinger*, dont il faisoit le plus grand cas; avec M. le baron *de Berger*, premier médecin du roi de Danemarck, l'un des médecins les plus éclairés et les plus respectables du Nord, et qui a été la malheureuse victime de la perforation de l'apophyse mastoïde. Il en eut aussi une très-soutenue, mais uniquement sur des objets de médecine, avec M. *Kœmpf*, si connu par sa méthode de traiter les obstructions du bas-ventre; avec M. *de Luc*, lecteur de la reine, à qui la physique a tant d'obligations; avec M. *Marcard*, dont il apprécioit si bien le génie et les connoissances, et auquel il étoit extrêmement attaché; avec M. *Friz*, qui fut le sujet d'une de ses conversations avec le roi de Prusse, conversation dans laquelle on aime à voir la liberté et le courage avec lesquels il lui parle d'un de ses sujets qui lui a rendu de grands services, que l'envie a opprimé à cause de son mérite et de sa probité, et qu'il lui indique comme un homme digne d'être appelé et récom-

pensé : et l'on aime à voir le roi déférer à ses avis, faire écrire dès le lendemain à M. *Friz* de venir à Potzdam, le recevoir de la façon la plus gràcieuse, et le créer inspecteur de ses hôpitaux militaires. Combien de maux n'auroit-on pas prévenu, si tous les hommes de mérite, que l'intrigue des méchans éloigne des places parce que leur vertu les effraye, avoient trouvé un *Zimmerman*, qui eût la fermeté nécessaire pour développer ce tissu d'iniquités, et faire arriver les honnêtes gens persécutés aux places dont ils sont dignes, et auxquelles le public les appelle. Il eut encore des correspondances suivies avec plusieurs autres personnes de différens états. On trouvoit dans toutes ses lettres, comme dans les ouvrages qu'il a publiés, ce qui caractérise le vrai génie, une multitude d'idées neuves et justes dont on est frappé, et que l'on retient. Si ces ouvrages connus sous le nom d'*esprit*, qui avoient été à la mode pendant quelque temps, l'étoient encore, l'esprit de *Zimmerman* seroit un des plus riches et des plus agréables ; j'en tirerois un volume de ses seules lettres qui, quand il fut à Hanovre, continuèrent à rouler sur les mêmes objets, auxquels il joignoit des notices sur les médecins les plus célèbres de cette partie de l'Europe, parmi lesquels il a toujours distingué M. *Lentin*; sur les différens remèdes qui s'y accréditoient : et sa lettre sur le soufre doré d'antimoine liquide, qu'il regardoit comme un remède très-utile, est un des meilleurs morceaux de matière médicale que j'aie jamais lu ; sur les ouvrages nouveaux, sur leurs auteurs : il m'envoya une excellente analyse du Manuel pratique de M. *Vogel*, à laquelle il joignit les plus grands éloges de l'auteur qui fut appelé à Pavie pour me remplacer, mais qui refusa.

Le plaisir que me faisoient ses lettres, fut continuellement empoisonné, comme je l'ai deja dit, par l'expression de ses peines, et surtout, depuis la fin de 1769, par celles de la tristesse que lui occasionnoient le détériorement de la santé de son épouse, qu'il eut enfin le malheur de perdre le 23 Juin 1770, et dont il a fait un portrait si touchant. (*Solitude*, pag. 53.) « Laissez-moi seul ! » m'écriai-je mille fois, lorsque je perdis celle que mon cœur ado-

» roit, l'aimable compagne de ma vie ; son âme vole encore au-
» tour de moi, et le doux souvenir de tout ce qu'elle m'étoit, l'idée
» accablante de tout ce qu'elle a souffert pour moi, sont toujours
» présens à mon esprit. Que de pureté et d'innocence, que de dou-
» ceur et d'amabilité ! Sa fin fut aussi douce que sa vie avoit été
» pure et vertueuse. Pendant cinq mois entiers, elle se vit à chaque
» instant environnée des horreurs de la mort. Un jour que je lisois,
» auprès de son lit, la mort de Jésus de *Rammler*, elle regarda
» dans le livre, et me montra, sans rien dire, les paroles sui-
» vantes : Mon haleine est foible, mes jours sont abrégés, mon
» âme est pleine d'affliction, ma vie est prête à s'évanouir. » Cette
perte fut accablante pour lui, et ses maux augmentoient tous les jours; il décrivoit avec la plus grande exactitude, il dessinoit le siége et la marche des douleurs, et me demandoit, comme aux autres amis en qui il avoit quelque confiance, des moyens de guérison que j'étois fort éloigné de pouvoir lui indiquer. Je voyois bien un mal local, mais je ne le devinois pas : je le renvoyois à un habile chirurgien ; il n'y en avoit pas dans son voisinage pour qui il eût de la confiance. Je lui aurois dit : Venez ici ; mais comment proposer un voyage de deux cents lieues à un homme pour qui le mouvement du carrosse étoit un supplice ? A la fin, cependant, je lui conseillai, je le pressai, d'aller à Berlin auprès de M. *Meckel*, qui jugeroit de son mal, le dirigeroit, et choisiroit le plus habile chirurgien pour faire l'opération, s'il jugeoit qu'elle fut nécessaire, et je le soupçonnois. Il se rendit à mes instances, et arriva à Berlin le 11 Juin 1771. M. *Meckel* le reçut comme le meilleur des frères, et ne voulut pas qu'il eût d'autre logement que le sien, où pendant cinq mois il jouit de tout ce que l'on peut trouver d'agrémens dans la famille la plus aimable et la plus aimante. L'opération fut faite le 24 Juin, par M. *Smucker*, et M. *Meckel* trouva le cas assez intéressant pour en faire le sujet d'un petit ouvrage qui est plein de choses neuves et utiles. *

---

* *De morbo hernioso congenito singulari et complicato.* 8.° Berl. 1772.

Dès qu'il fut assez bien remis pour soutenir la société, il profita continuellement de celle des personnes les plus aimables de Berlin, non-seulement parmi les gens de lettres, mais parmi les hommes les plus distingués de tous les ordres et les sociétés du premier rang : ce fut un des temps heureux de sa vie. Il jouissoit des plaisirs indicibles de la guérison, après une maladie longue et cruelle, des charmes d'une société privée délicieuse, de la douceur d'être généralement accueilli avec le plus grand empressement, et de celle de faire connoissance, de se lier avec les hommes les plus distingués dans les lettres en Allemagne : sa liaison la plus intime fut avec M. *Sulzer*, qu'il admiroit depuis long-temps, et que l'on ne connoissoit point sans l'aimer. L'accueil qu'il reçut à Hanovre à son retour, fut aussi pour lui un plaisir bien sensible, et il espéroit jouir enfin d'une santé ferme ; mais bientôt l'application qu'exigea une foule de consultes retardées, dérangea de nouveau ses nerfs, les douleurs dans la partie opérée reparurent, et l'hypocondrie revint. D'ailleurs l'éducation de sa fille, privée des soins de sa grand' mère, qui n'avoit pas survécu long-temps à sa fille, lui donnoit de l'inquiétude ; il me l'envoya en 1773, en me priant d'y pourvoir ; elle resta deux ans ici, chez des Dames d'un grand mérite, dans la même maison que moi. Ce fut quand il vint la chercher, en 1775, et qu'il passa cinq semaines chez moi, que j'eus enfin le plaisir de le voir, je ne dirai pas et d'apprendre à le connoître ; je trouvai que je le connoissois déjà : l'ami causant me rappeloit à chaque instant l'ami écrivant, et ressembloit parfaitement au portrait que je m'en étois fait. Je vis l'homme de génie qui saisit promptement un objet sous tous ses rapports, et dont l'imagination sait le présenter sous les plus agréables. Sa conversation étoit instructive, brillante, semée d'une multitude de faits intéressans, de contes très-jolis, et sa physionomie étoit toujours animée et expressive ; il parloit de tout avec une grande précision. Quand nous parlions de médecine, et nous en parlions souvent, je lui trouvai les principes les plus sages et les connoissances les plus nettes ; quand je le menois auprès de quelques personnes attaquées de maladies très-gra-

ves, ou quand je lui lisois les consultes que je recevois sur les cas les plus difficiles, je lui trouvai toujours la plus grande sagacité à découvrir les causes et à expliquer les symptômes, une grande justesse en formant les indications, et un jugement exquis en fixant le choix des remèdes : il en indiquoit peu, mais n'en admettoit que d'efficaces ; et enfin, dans tous les momens je vis l'homme vrai, droit et vertueux. Son séjour ici fut beaucoup plus court que je ne l'aurois désiré.

Il ramena sa fille, qui réunissoit toutes les qualités propres à justifier l'extrême tendresse d'un père dont elle auroit fait le bonheur, si un chagrin violent, peu de temps après avoir quitté Lausanne, n'eût pas porté à sa santé un coup dont jamais elle ne se releva, qui la jeta dans la langueur pendant cinq ans, et fut, pendant tout ce temps-là, l'occasion des inquiétudes les plus vives pour M. *Zimmerman*, qui eut, à la même époque, un autre sujet de douleur, peut-être plus cruel encore, l'état dans lequel tomba son fils.

Il avoit été sujet, dès sa plus tendre enfance, à une espèce d'éruption dartreuse, qui attaquoit principalement le visage, la tête, le derrière des oreilles ; quand elle existoit, l'enfant étoit très-bien, très-gai, très-ingénieux ; peu de temps après qu'elle avoit disparu, il devenoit languissant, les talens s'évanouissoient, et il tomboit dans une apathie mélancolique, rare à cet âge. Cette alternative de santé et de langueur, dura jusqu'au moment où M. *Zimmerman* l'envoya à Gœttingue, à la fin de 1772 ; et il eut la douceur d'apprendre que son existence avoit absolument changé : il y recouvra sa gaîté ; et il y développa les plus grands talens. De Gœttingue il alla à Strasbourg, où, animé par un ami qui, comme lui, étoit plein de génie, de feu et d'émulation, mais qui jouissoit d'une excellente santé, il se livra à un travail trop pénible pour des nerfs naturellement foibles, et alors affectés par le regret d'avoir quitté Gœttingue ; il retomba dans la plus profonde mélancolie, et écrivit à son bon père, pour le prier de le dispenser du voyage de France, d'Angleterre et d'Hollande, avec plus d'instances qu'un autre n'auroit fait pour l'obtenir. Bientôt après sa tête se perdit absolument, au mois de Décembre 1677.

« Ce malheur me poursuit comme une furie tous les instans de ma » vie ; il m'a jeté dans une mélancolie constante et profonde, et » mes maux de nerfs sont plus aigus qu'ils ne l'ont jamais été. » Il l'envoya à M. *Hoze*, dont les soins eurent les plus heureux succès, et les bains de Pfeffers, qu'il lui conseilla, lui furent surtout extrêmement utiles. Au mois d'Avril 1779, il étoit très-bien, et se préparoit à faire ses voyages, pour venir après cela s'établir à Brug ; mais le désordre reparut tout-à-coup, et les secours devinrent inutiles. Depuis vingt ans il est dans une vraie imbécillité, exempt heureusement de toute peine et de toute douleur, dans un bon air et chez un excellent homme, où M. *Hoze* l'a placé et où il ne lui manque rien. M. *Zimmerman*, dejà déchiré par ce chagrin, avoit encore celui de voir approcher le coup fatal qui devoit lui enlever sa fille : il la perdit dans l'été de 1781. Madame *de Dœring* lui restoit, mais elle alloit le quitter ; un nouvel emploi appeloit ailleurs M. *de Dœring* ; elle sentit combien son ami seroit malheureux, et jugea qu'on ne pouvoit le sauver qu'en l'unissant à une compagne digne de lui. Cette compagne fut la fille de M. *de Berger*, médecin du roi à Lunebourg, et frère du baron *de Berger* dont j'ai dejà parlé. Le mariage n'eut lieu qu'au commencement d'Octobre 1782. *C'est madame* de Dœring *qui a fait ce choix pour moi, et j'en bénis Dieu tous les jours de ma vie.* Je blesserois la modestie de madame *Zimmerman*, si je rapportois ici le portrait qu'il m'en faisoit après quelques années de mariage ; rien n'est plus touchant que le tableau de leur ménage à cette époque, et il est parfaitement le même que celui qu'elle m'en a fait dix ans après, dans des lettres écrites en français comme si elles étoient écrites à Versailles. Les charmes de cette union n'ont jamais été troublés un instant ; et dans les dernières années de sa vie, cette excellente femme a été pour lui l'ange tutélaire qui le soutenoit, le consoloit, le dirigeoit : il avoit trente ans de plus qu'elle, c'eut été beaucoup pour la généralité des mariages, mais le génie n'est jamais ni jeune ni vieux, et les personnes qu'il anime se trouvent toujours du même âge. « Elle est le » meilleur censeur qu'il puisse y avoir de mes ouvrages, surtout

» pour le style et le goût ; elle sait l'anglais aussi-bien que moi, et » l'italien beaucoup mieux. » Il eut alors une existence véritablement agréable ; il accompagnoit sa femme en société, elle en avoit souvent chez elle ; et une société aimable, où il étoit heureux, lui rendant toute sa gaîté, il en faisoit les délices.

C'est à cette époque qu'il travailloit à son grand ouvrage sur la *Solitude*, qui est son ouvrage favori, près de trente ans après la publication du premier Essai : il est en 4 volumes ; les deux premiers parurent en 1784, et les deux derniers en 1786. On en a une traduction, ou plutôt on a la traduction d'une partie, en français, en un seul petit volume in-8.°

Le traducteur a retranché toute l'histoire des solitaires ; (M. *Zimmerman* commençoit par les Pythagoriciens) et sans doute quelques lecteurs auroient trouvé les détails de leur vie un peu longs ; mais comment avoir l'histoire complète de l'homme, si l'on n'a pas celle de ces ordres chez lesquels on trouve les exemples du plus grand courage, de la plus grande résignation, des privations les plus inouies, soutenues avec la plus grande sérénité, et des tours de force moraux et physiques que l'on a peine à croire quoique très-bien attestés ? N'est-ce pas dans l'histoire des solitaires, que l'on doit chercher les causes qui ont déterminé à la solitude, que l'on peut voir qui sont ceux à qui elle convient, dans quelles circonstances elle devient utile ou dangereuse, quels effets elle produit, quels sont ses avantages et ses inconvéniens ? et le retranchement complet de cette partie n'a-t-il pas dénaturé l'ouvrage ? Il y en a aussi, et même de très-importans, dans l'autre partie ; mais ce que l'on a laissé est encore très-intéressant, quoique ce ne soit que des piéces détachées d'un bel édifice. Les traducteurs qui mutilent ou altèrent les ouvrages étrangers, en alléguant, pour leur justification, que sans ces changemens ils ne plairoient pas à la nation pour laquelle ils traduisent, ne donnent-ils pas de cette nation une idée bien désavantageuse, en faisant penser qu'elle se croit au faîte de la perfection, que tout ce qui ne lui paroît pas bien est mal, que toutes les formes qui ne sont pas les siennes sont mau-

vaises, qu'il lui est inutile de connoître la façon de penser des autres, puisqu'elle ne vaut sûrement pas la sienne, et qu'elle est trop contente d'elle-même pour croire qu'elle puisse gagner à changer sur aucun article ?

M. *Zimmerman* définit la solitude, cet état de l'âme dans lequel elle s'abandonne librement à ses réflexions ; et l'on voit que lors même qu'il est utile de s'y livrer, il n'est point nécessaire d'aller la chercher dans les grottes d'un désert, ou dans les cellules d'un cloître.

Pour prévenir les mauvaises interprétations que l'on pourroit donner à ses intentions, tant des gens n'ont d'autre métier que celui d'en donner aux intentions les plus pures, il prévient que la sienne n'est point d'inviter à la solitude ; il prouve qu'elle ne convient pas au plus grand nombre, et que tous ces systèmes célèbres d'une fuite entière du monde, sont impraticables quand on les examine sérieusement : « il est noble, j'en conviens, de se rendre » indépendans des hommes et de se suffire à soi-même, mais il est » certainement aussi beau de vivre au milieu de la société, de » savoir s'y rendre utile et aimable. » (*page* 5.) La dernière partie de cette proposition est très-vraie, mais la première ne l'est assurément pas aussi généralement. Il est heureux, *noble* n'est pas le mot, de se rendre indépendant des services manuels des hommes, de savoir exister sans emprunter des bras et des jambes ; il est utile de savoir vivre seul, quand des circonstances de différens genres nous tiennent éloignés, souvent même pendant très-long-temps, des sociétés honnêtes, et il n'y a rien de si malheureux, ni de si petit, que d'avoir constamment besoin de compagnie, de ne savoir exister que dans la foule, de s'endormir dès que l'on n'est pas coudoyé, et d'attendre impatiemment l'heure de la société qui doit nous délivrer de nous-mêmes ; mais placés ici pour y vivre avec nos semblables, il ne peut jamais être noble de savoir s'en rendre indépendant, en se suffisant à soi-même, quand il n'en résulte aucun avantage pour cette société dont l'intérêt doit être le but final de tous ses membres ; et c'étoit sans doute l'idée de M. *Zimmerman* ; mais, ou il

ne s'est pas exprimé avec assez de précision, ou, ce qui est plus probable, ses expressions ont été mal traduites.

Il faut vivre avec ses semblables,
Ou bien la vie est un long deuil.

Il examine ensuite qui sont ceux à qui convient la solitude; il présente ses avantages et ses inconvéniens. Je ne le suivrai point dans tous les détails dans lesquels il entre sur ces deux articles; mais partout on trouve des idées sublimes, la plus grande sagacité dans les vues, une extrême sagesse dans les applications, beaucoup d'habileté dans le choix des exemples, et ce que je ne puis trop dire, parce que je ne puis rien dire qui lui fasse autant d'honneur, ni lui donner aucun éloge qui eût été plus selon son cœur, partout il revient à la religion, des vérités de laquelle il étoit intimement pénétré. * Il montre les ressources et les consolations, et il donne d'excellens conseils sur les moyens à employer pour adoucir des situations pénibles. On lira toujours cet ouvrage avec autant d'utilité que de plaisir, et il fit le plus grand honneur à son auteur: mais cet auteur est-il cependant toujours juste dans toutes ses décisions; a-t-il toujours tenu la balance parfaitement égale entre les avantages de la société et ceux de la solitude? L'amitié ne peut pas s'aveugler au point de le penser ainsi, je l'ai dejà dit plus haut, et j'en ai expliqué les raisons. Son goût le portoit plus souvent à l'amour de la solitude qu'à celui de la société, et, sans qu'il s'en doutât, ce goût s'est empreint dans son ouvrage: on ne peut point non plus se

* L'auteur du *Rambler* a aussi très-bien senti les avantages que la religion tiroit de la retraite « Les motifs qui nous portent à bien vi-
» vre sont infinis, mais ils n'influent sur notre conduite qu'autant
» qu'ils fixent notre attention, qui est distraite par les soins et les
» dissipations du monde; les tracas et les plaisirs effacent peu à peu
» les sentimens de piété, et il est nécessaire d'affoiblir les teutations
» auxquelles le monde nous expose, en le quittant de temps en
» temps. » *The Rambler*, *N.*° 7.

dissimuler que l'on y voit des traits qui décèlent l'état de ses nerfs ; on pourroit dire dans quelques endroits, dans peu il est vrai : Ici l'auteur étoit hypocondre, peut-être même il avoit un peu d'humeur ; les nobles qui ne sont que vains et ignorans, et les petites villes, reviennent trop souvent, et c'est l'humeur qui les ramène.

Après avoir lu cet ouvrage, on seroit porté à croire que M. *Zimmerman* étoit un homme sévère, caustique, brusque même dans la société ; mais on a dejà vu qu'il ne l'étoit point. « Il y avoit une » différence frappante entre sa manière d'être et le ton de ses écrits : » toujours doux, poli, complaisant dans la conversation, inca- » pable de dire jamais un mot offensant ; il étoit satyrique, et avoit » moins d'urbanité, dès qu'il avoit la plume à la main. Dans le » commerce, les convenances de la société et la douceur de son » caractère le retenoient ; retiré dans son cabinet, son énergie, » l'amour de la vertu et son aversion pour le ridicule, l'empor- » toient ; il n'avoit plus assez de ménagemens : » * et c'est précisément comme cela que je l'avois vu ici ; son aménité étoit soutenue dans la société, mais il saisissoit les caractères avec la plus grande promptitude ; la sottise, les ridicules, les travers de l'esprit le frappoient sur-le-champ ; et rentré dans mon cabinet, il les peignoit avec les couleurs les plus vives.

Cet ouvrage sur la *Solitude* fit une grande sensation, non-seulement en Allemagne, mais chez toutes les personnes qui lisent l'allemand, et il lui procura une correspondance qui lui fit un véritable plaisir : celle de l'impératrice de Russie, à qui son livre étoit parvenu sans qu'il y eut aucune part, et même sans qu'il s'en doutât ; il n'étoit pas naturel, en effet, de penser à lui offrir un ouvrage qui peint si bien le bonheur dont on peut jouir en se retirant du monde. Cette princesse en fut si contente, qu'elle voulut en faire elle-même ses remercîmens à l'auteur. « Le 26 Janvier 1786, un courrier ex- » pédié par M. *de Grosse*, envoyé de Russie à Hambourg, apporta

---

* Il avoit bien senti lui-même cette contrariété apparente, puisqu'il l'avoit dejà expliquée. (*Solitude*, pag. 146 et 147.)

» à M. *Zimmerman* une petite boîte dans laquelle il y avoit une
» bague enrichie de diamans d'une grosseur et d'une beauté extra-
» ordinaire, avec une médaille d'or qui portoit d'un côté la figure
» de l'Impératrice, et de l'autre, la réforme heureuse de la monar-
» chie Russe. Enfin, la princesse y avoit joint un billet de sa main,
» contenant ces paroles remarquables : A M. *Zimmerman*, con-
» seiller d'Etat et médecin de S. M. Britannique, pour le remercier
» des excellentes recettes qu'il a données à l'humanité dans son
» livre sur la Solitude. » Ce billet étoit accompagné d'une lettre de M. *de Grosse*, qui lui proposoit, de la part de l'Impératrice, de venir passer quelques mois, dans la belle saison, à Pétersbourg, parce qu'elle désiroit de faire sa connoissance personnelle. Sa lettre à l'Impératrice ne fut pleine que des expressions de sa reconnoissance ; mais il écrivit à M. *de Grosse* qu'il craignoit de ne pouvoir pas faire le voyage sans danger pour sa santé; que cependant si S. M. continuoit à le désirer, il l'entreprendroit. L'Impératrice l'en dispensa elle-même, de la façon la plus grâcieuse, en lui écrivant « qu'elle ne vouloit point que sa santé souffrît du plaisir que ce
» voyage lui auroit fait. » Cette correspondance continua régulièrement pendant six ans, jusques au commencement de 1792, que l'Impératrice la cessa tout-à-coup. Les sujets les plus ordinaires de leurs lettres étoient la politique, la littérature, la philosophie. « On
» trouve dans toutes celles de l'Impératrice les sentimens les plus
» élevés et une aménité enchanteresse. » Il n'étoit jamais question de médecine ; mais elle lui disoit souvent, et paroissoit désirer qu'il le dit publiquement, que sa santé étoit excellente, et ne lui coûtoit pas trente sols par an. Cependant elle lui fit proposer, sans paroître elle-même, de s'établir à Pétersbourg, en qualité de son premier médecin; et l'on offrit jusqu'à dix mille roubles de pension. Quand M. *Zimmerman* eut refusé, elle le chargea de lui procurer de jeunes médecins et de jeunes chirurgiens, tant pour ses armées que pour les villes de l'Empire où il en manquoit : plusieurs de ceux qu'il envoya sont devenus riches et heureux ; et en reconnoissance du service qu'il avoit rendu à ses Etats, elle lui fit remettre la croix

de l'ordre de *Wladomir* : une autre fois elle lui avoit envoyé les deux beaux médaillons en or, gravés à l'honneur de MM. *Orloff*, à l'occasion de la peste de Moscow et de la destruction de la flotte Turque.

Dans le voyage que M. *Zimmerman* avoit fait à Berlin, il avoit eu, à Potzdam, une fort longue audience du Roi, et il en écrivit les principales circonstances à un ami qui communiqua sans doute sa lettre à quelque indiscret ; elle se répandit mutilée et falsifiée, et fut même imprimée à l'insu de l'auteur, qui la fit réimprimer à la fin du Voyage à Potzdam, en 1786. Dans cette conversation, le Roi, sans le consulter précisément, lui avoit dejà parlé de sa santé, et voici ce qu'il m'en écrivit quand il fut de retour à Hanovre. « Le » Roi se porte bien à présent, mais il a toutes les années quelques » accès de goutte, dont les douleurs commencent ordinairement à » se manifester dans le bas-ventre par des coliques affreuses, puis » elles passent aux jambes et aux mains ; pendant ce temps-là, on » le drogue sans cesse, et surtout on lui donne du camphre pour » le faire suer, ce qui me semble devoir prolonger les accès. Il » est d'ailleurs sujet au flux hémorroïdal et aux coliques hémor- » roïdales, et infiniment sensible ; cinq grains de rhubarbe sont pour » lui une forte purgation : il ne peut supporter aucun froid. » Ce fut un froid humide auquel il fut exposé pendant quelques heures, en faisant les revues en Silésie, dans l'automne de 1785, qui hâta vraisemblablement sa mort, en le jetant dans cet état d'asthme et bientôt d'hydropisie pour lequel il appela M *Zimmerman* par deux lettres très-flatteuses, l'une du 6, l'autre du 16 Juin 1786. Il arriva à Potzdam le 23 Juin, et y resta jusqu'au 11 Juillet. * Il vit au premier coup d'œil qu'il n'y avoit aucune ressource, et il se garda bien de fatiguer un corps affoibli et irritable par des remèdes actifs qui auroient augmenté la foiblesse et occasionné des symptômes violens, sans produire aucun bien. De retour à Hanovre, il donna une histoire de ce voyage, qui est remplie de faits intéressans, qu'on

---

* Le Roi mourut le 17 Août.

lit toujours avec grand plaisir, et dont on a deux traductions françaises. *

Il avoit suivi, dès sa jeunesse, l'histoire du roi de Prusse, avec cet intérêt avec lequel l'homme de génie suit la marche du grand homme; et j'ai dans ses lettres, pendant la guerre de sept ans, des preuves de son admiration et de son attachement pour lui : l'accueil qu'il en reçut en 1771, augmenta ces sentimens; et dès ce moment, tout ce qui intéressoit ce monarque, tout ce qui pouvoit le peindre, lui devint précieux.

En 1788, quand le roi d'Angleterre fut malade, le ministère d'Hanovre l'envoya en Hollande pour être plus près de Londres, s'il devenoit nécessaire qu'il y passât; il resta dix jours à la Haye, et ne repartit que quand le danger fut passé.

L'appel de M. *Zimmerman* par un roi qui se connoissoit aussi bien en hommes, son envoi en Hollande par un ministère qui, depuis vingt ans, étoit témoin de son habileté, pour y être à portée de secourir un autre roi entouré de médecins d'une grande réputation, ajoutoient de nouveaux et de beaux fleurons à sa célébrité comme praticien, le flattoient sans doute infiniment, et lui faisoient éprouver ce sentiment doux que donne la considération publique; il étoit aimé, il jouissoit de la confiance du prince et de la ville auxquels il s'étoit voué, et de celle de tout le Nord; il avoit des amis, sa fortune étoit très-honnête, et le Gouvernement, pour lui marquer son contentement, augmenta sa pension de 400 écus; il savoit s'occuper, il jouissoit du bonheur domestique le plus complet, et le bonheur domestique est le premier de tous : il fut donc sans doute heureux, autant au moins qu'on peut l'être avec des douleurs fréquentes et cette disposition à l'hypocondrie qui, dans ses momens

---

* *Entretiens de Frédéric, roi de Prusse, avec le Dr. Zimmerman*, 12. Paris, 1790. L'autre traduction, 8.° Lausanne, 1790. C'est à la fin de l'édition de Paris que l'on trouve, sous le titre de *Supplément*, p. 241, l'histoire du voyage à Berlin, en 1771.

de force, est le pire de tous les maux, puisqu'elle ôte la jouissance de tous les biens.

Il seroit bien naturel de le penser ainsi; mais peut-on jamais juger du bonheur de quelqu'un par ce que l'on connoît de ses circonstances extérieures? C'est à cette époque que commence une suite de chagrins qui ont rendu ses dernières années amères, et qui eurent deux causes différentes.

On avoit critiqué, avec la plus grande aigreur, sa lettre sur sa présentation au Roi en 1771; et sans doute l'éditeur, qui la fit imprimer sans l'aveu de l'auteur, avoit eu tort: on critiqua plus amèrement encore la relation du voyage en 1786, qu'il étoit cependant bien naturel de publier, mais dans laquelle on trouva des épisodes, et entr'autres celle sur l'irréligion des Berlinois, qui irritèrent, ou servirent de prétexte à des gens qui vouloient s'irriter. Des nerfs mobiles se fâchent lorsqu'il ne faudroit que sourire et fermer le livre. Ce fut une cause de peines pour lui; mais cela ne l'empêcha point de s'occuper d'autres ouvrages dont le même héros étoit encore l'objet: il oublia qu'écrire l'histoire des rois du vivant de leurs contemporains, c'est l'écrire trop tôt; et que l'on ne permet d'en parler qu'à ceux qui ne les ont jamais connus. Il aimoit ce prince, et bien éloigné de le voir comme l'auteur de la *Monarchie Prussienne* le peignoit, dès que cet ouvrage eut paru en 1788, il publia en allemand, *Frédéric* le grand *défendu contre le comte de Mirabeau.* Continuant ensuite à comparer, à éclaircir, à mettre en ordre une multitude de faits qu'il avoit recueillis depuis long-temps, tous ceux qu'il y avoit ajoutés pendant les dix-sept jours passés à Potzdam, au milieu d'une société qui étoit celle du roi, et d'autres encore qui lui venoient des sources les plus sûres, il les publia en 1790, en allemand, en 3 vol. in-12. *Fragmens sur Frédéric* le grand, *pour servir à l'histoire de sa vie, de son règne et de son caractère.*

Privé du plaisir de lire ces deux derniers ouvrages, je n'ai pas même eu celui d'en voir un extrait; mais voici ce qu'il m'en disoit peu de temps après sa publication. « La plupart des faits qui se

» trouvent dans cet ouvrage, n'avoient point encore été publiés ;
» ils ne se trouvent ni dans les *OEuvres de Frédéric*, ni dans ces
» milliers d'auteurs qui ont écrit sur *Frédéric.* Je n'ai rien pris
» d'eux, je n'en parle que pour leur montrer poliment en quoi ils
» se sont trompés : mon ouvrage est original, excepté que dans le
» troisième volume, j'ai raconté ce que j'ai vu et entendu à Sans-
» Souci en 1786, et qu'en général j'ai fondu dans ces Fragmens
» mes deux premiers ouvrages sur le même héros. » D'excellens juges m'ont parlé de ce livre avec les plus grands éloges, en s'accordant tous à dire qu'il avoit pu déplaire à beaucoup de gens ; et je l'avois pensé en lisant la lettre que je viens de citer : aussi les critiques recommencèrent, et il en résulta ce qui résulte toujours des disputes dans lesquelles on met un grand intérêt ; on se fâche en lisant la critique, on se fâche en cherchant des armes pour la réponse, et l'on se fâche encore plus en répondant. Ainsi chaque nouvelle critique étoit une source de sensations désagréables pour M. *Zimmerman*, et usoit sa santé.

La seconde cause de ses chagrins à cette époque, fut l'amour de la religion, de l'humanité, de l'ordre ; et ce fut celle qui lui porta le coup mortel. Il pouvoit dire,

Homo sum: humani nihil à me alienum puto.

Et en effet, tout ce qui pouvoit intéresser le bonheur, non-seulement des individus, mais des hommes en général, lui étoit cher, et l'étude de la morale et de la politique, comme on a pu en juger par l'*Orgueil national*, la *Solitude*, et ses ouvrages de médecine même, l'avoit souvent occupé ; il les connoissoit très-bien et y revenoit toujours avec plaisir. Il avoit lu et médité l'*Esprit des lois* ; il s'étoit fort occupé du *Contrat social* ; il avoit très-bien vu ce qu'il avoit de bon, et la facilité que l'on trouveroit à tirer de plusieurs endroits des conséquences dangereuses ; facilité d'autant plus grande, que, dans un autre ouvrage, l'auteur sapoit les principes religieux qui sont le seul frein sur des desseins pervers. Cependant cet ouvrage fit, quand il parut, une très-forte sensation ; c'étoit le livre chéri d'hom-

mes du plus grand mérite, qui, incapables d'abuser des principes erronnés que l'on y trouve, le vantoient avec trop de chaleur. La Société patriotique de Schintznach, aujourd'hui d'Olten ou d'Arau, dont j'ai déjà parlé, étoit composée d'hommes aussi distingués par leur mérite que par leurs lumières, et plusieurs partageoient l'admiration générale pour *Rousseau*. Deux de ses membres, Zuricois l'un et l'autre, et bien éloignés d'idées destructives de l'ordre, MM. *B.* et *F.* firent, dans une assemblée, des discours qui étoient absolument dans son système, et cela presqu'au moment où l'on eut à *Genève*, et dans ce pays, des preuves du danger de ce système. *Genève* fut quelque temps en feu; et quoiqu'il parut éteint, c'est ce même feu qui a bouleversé, il y a cinq ans, cette belle ville, dans laquelle j'avois vu, pendant plusieurs années, une réunion de toutes les circonstances propres à assurer le bonheur d'un Etat, plus complète qu'elle n'a jamais été ailleurs. Dans ce canton, « deux vassaux refusèrent de prêter hommage; il fallut les y forcer en les menaçant de la confiscation : un troisième refusa de payer une cense de quelques sols sur un arpent de vigne. » Tout cela devoit attirer l'attention d'un gouvernement prudent : les assemblées furent interdites à Schintznach, et les hommes du canton qui tenoient fortement à cette Société, parce qu'en sentant qu'on avoit pu blâmer quelques discours, ils étoient convaincus de la pureté des intentions, eurent quelques désagrémens. M. *Zimmerman* étoit un de ses partisans les plus zélés, et il vit cette prohibition avec regret; mais en soumettant son jugement à ceux d'hommes dont il connoissoit si bien la sagesse, il n'en fut que plus empressé à examiner les principes de *Rousseau*, à les comparer à ceux d'autres législateurs; à s'occuper de ce qui peut être le mieux dans le gouvernement des peuples, à ce qui peut faire leur bonheur ou leur malheur. Appelé, par son ouvrage sur la *Solitude*, à l'examen des dogmes de plusieurs sectes, cette étude se lia à celle des gouvernemens, parce que les sectes doivent partout être l'objet de leur attention; elles sont l'œuf du coucou déposé dans le nid des chardonnerets, et qu'on ne laisse point grandir impunément. Il ne se fut pas plutôt

aperçu du danger des sectes, qu'il les cherchoit, et étoit très-heureux à les découvrir. En Novembre 1762, il me fit le portrait d'un homme aimable, que je voyois souvent et que je voyois avec plaisir, quoique je lui connusse quelques singularités dans les opinions religieuses, sans me douter de leur danger, mais que mon ami connoissoit bien mieux que moi; il connoissoit bien mieux aussi ses relations avec un étranger qui étoit ici pour des maux très-graves, et que je voyois au moins une fois par jour. « Pourquoi le M. *D. D. M.* » qui est tout à la fois Pythagoricien, Platonicien, Origéniste, » Leibnitzien et Mallebranchiste, qui voit dans la Bible le système » de *Copernic*, et celui de la métempsycose, qui entend des voix, » qui a des visions et des révélations, pourquoi un tel homme a-t-il » converti le sage *K.* ? Pourquoi celui-ci fait-il imprimer les ouvra- » ges de l'enthousiaste ? Parce qu'il a aussi des révélations, parce » qu'une dame de Copenhague qui avoit besoin de son secours spi- » rituel, lui apparut en songe, et que quelques semaines après, » la dame arriva dans ses terres, et lui dit avoir eu une révélation » qui lui ordonnoit d'aller le chercher. »

En allant au Nord, qui, depuis quelques siècles, est le berceau des sectes, comme le Midi l'étoit autrefois, M. *Zimmerman* ne les perdit pas de vue; il en vit naître une sous ses yeux qui fixa toute son attention, et qui méritoit celle de tout l'Univers, puisqu'il paroît que son but est en dernier ressort la destruction de toute religion et de tout ordre, par là même de tout bonheur parmi les hommes; c'est celle de la *société secrète des Illuminés* d'Allemagne; que l'on dit absolument différens des Illuminés ou Martinistes de France, qui leur paroissent plus ridicules que dangereux, * qui tiennent aux anciens Rose-croix, et que l'on a appelé par dérision en allemand *Erleuchtete*. On a vu successivement les sectes du Mes-

* Je n'ai point vu l'exposition de foi de cette secte, et j'ignore si elle l'a publiée; mais elle est bien attrayante par un de ses attributs généralement connu, et sans doute bien prouvé; celui de l'évocation des morts.

merisme, du Cagliostrisme et du Martinisme, remplir toutes les conversations en France; admirées par les femmes de tous les ordres, qui ayant la manie des sciences physiques se croyoient des *Bailly* ou des *Lavoisier* quand elles avoient répété quelques phrases qu'elles ne comprenoient pas; embrassées, protégées, professées par beaucoup de petits hommes à grands noms, et par quelques hommes de beaucoup d'esprit, séduits par l'amour du merveilleux et par le plaisir de défendre, de rendre même plausibles, les opinions les plus absurdes; courues par la tourbe des désœuvrés, pour qui tout ce qui peut les sortir un moment de leur nullité est précieux, profondément méprisées par tous les hommes éclairés. Les deux premières sont mortes et oubliées; * et si la troisième existe encore, c'est d'une existence bien foible, et qui laisse craindre à chaque instant un évanouissement mortel. Mais il n'en est pas de même de l'ordre secret des Illuminés d'Allemagne, qui a fait des progrès rapides. M. *Zimmerman* en connut tous les principes, il sentit tout leur danger, il s'en occupa fortement, et chercha à en occuper ceux à qui il importoit d'en prévenir les effets.

---

* Le rapport des Commissaires nommés pour l'examen du magnétisme, rédigé par feu M. *Bailly*, est un chef-d'œuvre qui en démontre la nullité; mais la raison n'a jamais guéri de l'enthousiasme; le ridicule le combat bien plus sûrement. Le lieutenant de police qui jugea qu'il ne falloit ni tolérer plus long-temps ce délire, ni sévir contre, se rappela sans doute que rien n'avoit pu empêcher tout Paris de courir au médecin de *Chaudray*, mais que l'on en avoit fait le sujet d'une scène très-plaisante dans une fort jolie comédie, et que depuis lors on n'en avoit plus parlé: il employa le même moyen; on joua une pièce pleine d'esprit, *les Docteurs modernes*, et il ne fut plus question de *baquets*, de *somnambulisme* et *d'être en rapport*. D'autres sectes en médecine, venues du Nord depuis quelques années, plus dangereuses que le Mesmerisme, et qui ont aussi trouvé des enthousiastes, (quelle est l'opinion extravagante qui puisse craindre de n'en pas trouver) mériteroient bien de nouvelles représentations de cette comédie.

Que cette secte, dont je dois nécessairement parler, mais dont je ne parle qu'à regret, parce que je n'en connois rien par moi-même; * que cette secte, dis-je, soit celle des francs-maçons ou des jésuites: ce qui paroît très-peu vraisemblable, puisque l'on ne connoît point de doctrine aux premiers qui sont devenus un instrument entre les mains des Illuminés, et que l'on ne trouve rien, dans toutes les inculpations faites à la doctrine des derniers par *Pascal*, par plusieurs Parlemens de France, et par un anonyme dans un pamphlet totalement ignoré, ** qui ressemble à celle des Illuminés d'Allemagne; il est certain qu'il se forma en Bavière, en 1774 ou 1775, une société, dont on regarde un célèbre professeur d'Ingolstadt comme l'auteur, qui prenant pour devise *bonheur du peuple*, et supposant ce bonheur incompatible avec tous les établissemens religieux et civils actuellement reçus, dit: Détruisons-les

---

* Il a paru sans doute plusieurs ouvrages en allemand sur les Illuminés; je ne connois en français, (il se peut qu'il y en ait d'autres) que *Mirabeau*, *de la Monarchie Prussienne sous Frédéric* le Grand; *Histoire secrète de la Cour de* Berlin, et *Lettres à l'auteur de la Quotidienne, par un de ses abonnés.* C'est des lettres de feu M. *Zimmerman*, de quelques autres renseignemens sur la vérité desquels je ne puis avoir aucun doute, et de ces trois ouvrages, que je tirerai ce que j'ai à en dire.

« Les chefs des Illuminés calquèrent leur ordre sur celui des Jé- » suites, mais en se proposant des vues diamétralement opposées. » (*Mirabeau*, *Monarchie Prussienne.* Tom. V. p. 97.)

** *Mémoire pour messieurs les Plénipotentiaires assemblés à Soissons, dans lequel on fait voir combien est préjudiciable à l'Eglise et aux Etats la société des Pères Jésuites.* 12. 1729. Le congrès fut dissous sans avoir rien fait, et le Mémoire fut oublié.

Il est bien étonnant que ce petit ouvrage très-serré, mais très-plein et très-nerveux, n'ait point été réimprimé à l'époque de la suppression de cet ordre, et que les procureurs-généraux qui poursuivirent ces religieux avec tant d'acharnement, quand ils ne purent plus se défendre, ne l'aient point rappelé.

tous, et sapons-en tous les fondemens. « L'ordre secret des Illumi-
» nés renfermoit dans ses mystères, aujourd'hui connus de tout
» le monde, toute la doctrine que les Jacobins de Paris ont mis en
» pratique, et il a été prouvé par des documens irréfragables, qu'elle
» avoit deja avec eux des relations intimes avant la révolution.
» Détruire la religion chrétienne, et renverser tous les trônes et
» tous les gouvernemens : voilà ce qui a été, depuis 1776, le but
» de l'ordre secret des Illuminés. » * On ne fit d'abord entendre à
ceux que l'on vouloit associer, que *bonheur du peuple* : c'étoit un
moyen sûr de recruter aisément, et les recrues furent très-promptes
et très-nombreuses ; on choisissoit surtout les jeunes gens qui, ne
tenant encore fortement à aucune opinion, saisissent plus facilement
celles qu'on leur présente, et les gens de lettres, qu'il est si impor-
tant d'avoir pour soi, quand on veut accréditer quelque opinion
nouvelle. Quand une fois on étoit enrôlé et bien pénétré de cette
idée, si agréable à savourer, *bonheur du peuple*, *travaillons au
bonheur du peuple*, on étoit impatient de connoître les obstacles qui
s'y étoient opposés, et les moyens à employer pour le procurer ; ils
étoient présentés successivement.

« L'ordre a cinq degrés : dans les premiers les mystères ne sont
» pas dévoilés ; on ne fait que sonder et préparer les esprits, et
» peu à peu ceux que l'on trouve dignes, sont initiés plus avant. »
A l'aide de cette gradation, et en employant ce ton pénétré et onc-
tueux que savent si bien prendre les missionnaires qui veulent
faire des prosélytes, est-il quelques principes qu'on ne vienne à faire

---

* « Mais le ciel peut tout changer en un instant ; celui qui com-
» mande à toutes les mers, celui auquel les ouragans obéissent, celui
» dont la main soulève le globe, comme l'homme foible soulève un
» grain de sable, et dont la toute-puissance est un objet de dérision
» pour les Jacobins de tous les pays, peut arrêter cet incendie qui
» menace toute l'Europe, et, pour l'instruction des générations
» futures, détruire les scélérats par cet incendie même dont ils sont
» les auteurs. »

goûter? c'est *Mahomet* qui persuade à *Séïde* que c'est un devoir d'assassiner son père. Le nombre des affiliés augmenta beaucoup en très-peu de temps, principalement par les soins du baron de *Kn.* qui eut le premier, en 1782, l'idée, si heureuse pour l'accroissement de la secte, d'*illuminatiser* la franc-maçonnerie, et qui y réussit depuis Hanovre jusqu'à Copenhague et à Naples. En 1784, les frères furent démasqués et chassés de la Bavière. En 1788, on fit imprimer à Munich, les papiers qu'on leur avoit saisis; mais à en juger par ce qu'en dit le C. de *Mirabeau*, ce qu'on fit contre eux fut si mal fait qu'on ne les décrédita point. N'arriva-t-il même pas ce qui arrive si souvent, c'est que l'on intéresse à la cause de l'accusé, quand aux vraies accusations on en mêle de fausses?

Dès les commencemens de leur existence, ils s'étoient attachés les meilleurs journalistes, et surtout les auteurs de la *Bibliothèque universelle*, publiée alors à Berlin, qui étoit et est encore un excellent journal, et dont M. *Zimmerman* m'avoit loué, en 1771, le principal directeur, M. *N.*, comme un des hommes de lettres d'Allemagne, les plus instruits, les mieux instruits et les plus aimables. Peu de temps après le voyage de M. *Zimmerman* à Potzdam, il s'y établit un autre journal dont les directeurs étoient M. *G.*, conseiller du consistoire à Berlin, et M. *B.*, bibliothécaire du Roi. Plusieurs collaborateurs gardoient l'incognito. Ce journal étoit dans les principes des Illuminés: parmi d'excellentes pièces qui lui donnoient beaucoup de vogue, les fidèles alliés de l'ordre ne cessoient de crier contre la superstition et les préjugés de la religion. Les édits que le Roi régnant publia contre les écrits de ce genre, ne firent qu'animer leur ardeur; et pour pouvoir crier impunément, ils assurèrent que toute l'Allemagne étoit en danger de tomber sous le joug des jésuites, * qu'ils s'emparoient de l'esprit de tous les princes, et qu'une partie des princes protestans alloit se faire catholique. Dans

---

* Cet ordre avoit toujours eu moins d'influence en Allemagne qu'en France et au Midi, et il y étoit encore plus oublié qu'ailleurs: ainsi l'on peut juger combien cette crainte étoit chimérique.

les deux ouvrages que M. *Zimmerman* publia, en 1788, sur le roi de Prusse, il persifla cette crainte des jésuites. C'est à la même époque que le C. de *Mirabeau* exposa les principes des Illuminés, qu'il avoit adoptés à Berlin, comme un projet *beau, noble, grand*; et peut-on rappeler cette circonstance sans s'étonner, ou que le cabinet de Versailles n'ait pas connu son ouvrage, ou que, le connoissant, il n'ait pas prévu que tout ce qui est arrivé arriveroit, si on laissoit influencer les Etats-Généraux, par le protecteur de ce système; ou qu'il ait été assez dépourvu de moyens pour n'en trouver aucun d'éliminer de cette assemblée un homme contre qui il y avoit tant de titres de réprobation?

L'influence de ce système fut si marquée, qu'il n'y a pas besoin de lire dans les journaux l'histoire des travaux des Etats-Généraux; elle se trouvoit dans l'ouvrage du C. de *Mirabeau*, (pag. 100) près de deux ans avant qu'ils s'assemblassent; et cette funeste influence est bien reconnue aujourd'hui par ceux qui ont voulu remonter aux causes des événemens. « La révolution française » n'est l'effet ni de la foiblesse du monarque.... ni de.... etc. etc. » La plupart de ceux qui ont paru comme des rois sur cette scène » de crimes, n'étoient en effet que des rois de théâtre qui jouoient, » à leur insu, le rôle qu'on leur avoit fait apprendre.... Quel est » donc le héros, le tyran ou le Dieu qui, se cachant derrière les » coulisses, fait mouvoir toutes les machines? Le moteur en est » une société secrète de prétendus philosophes.... répandus dans » tous les pays, affiliés par une association avec un serment et » des grades. » *

« On avoit essayé de gagner M. *Zimmerman*. Un certain *L.*, » chassé depuis lors de Berlin, parce que l'on découvrit qu'il tra- » moit avec les émissaires de la Propagande, lui proposa de s'atta- » cher à une société dont il disoit, *qu'elle réformeroit et gouverne-* » *roit bientôt le monde*. Il se moqua de *L.* dans *Frédéric* le Grand » *défendu*, et découvrit au public les menées par lesquelles on

---

* *Lettres à l'auteur de la Quotidienne.*

» cherchoit à faire des prosélytes. C'étoit irriter une guépière :
» aussi dès lors tous les journaux d'Allemagne tombèrent sur lui ;
» son livre ne fut pas critiqué, mais déchiré ; il parut plusieurs
» brochures pour le réfuter, le noircir, l'insulter ; on l'appeloit
» un ignorant, rampant dans la superstition, et un ennemi de la
» lumière que des hommes plus éclairés vouloient répandre. Il
» eut la sagesse de ne rien répondre : irrité cependant par leurs
» invectives, mais encore plus par les mystères d'iniquité dont il
» voyoit tous les jours le développement, et animé par le zèle
» pour le bien de l'humanité, sans répondre à toutes les injures
» qu'on lui avoit prodiguées, il attaqua de front, en 1790, dans
» son grand ouvrage sur *Frédéric* le Grand, sans ménagemens et
» avec toute l'énergie de son âme et de sa plume, toute la bande
» des Illuminés, ou comme il les appeloit, des *Eclaireurs*. Beau-
» coup d'honnêtes gens s'affligeoient en silence, en voyant tous les
» maux qui résultoient de la propagation de cette funeste doctrine ;
» mais il fut le premier qui eut le courage d'en développer tous
» les principes, et de chercher à ouvrir les yeux des princes
» d'Allemagne sur les dangers qu'ils couroient, en négligeant de
» s'opposer aux progrès d'une ligue aussi formidable. » Il prévit
tout ce qui arriveroit quelques années après ; c'étoit à cette société
qu'il attribuoit principalement des événemens qui paroissoient inex-
plicables dans l'ordre ordinaire des choses. « La situation actuelle
» de l'Allemagne et de la plus grande partie de l'Europe, tient à la
» pénurie d'esprit de la plupart des personnes à qui il importeroit
» le plus d'en avoir, et qui n'ont jamais voulu croire ce qu'on
» leur a prédit ; à la mésintelligence qui règne partout, et quant
» à l'Allemagne, principalement à l'ordre secret des Illuminés,
» dont les vues sont de détruire la religion chrétienne, et de ren-
» verser tous les trônes ; et dont on trouveroit des membres dans
» tous les cabinets des souverains d'Allemagne, dans les ministères,
» dicastères et hautes-cours de justice, dans les universités, dans
» les colléges, dans les armées même, et (ce qui vous paroîtra
» incroyable) dont sont membres des souverains d'Allemagne, des

» prélats catholiques, et un nombre immense d'ecclésiastiques lu-
» thériens, catholiques, réformés. »

M. *Zimmerman* fut bientôt en correspondance avec un grand nombre de ceux qui voyoient et pensoient comme lui, et cette correspondance, quoiqu'elle l'intéressât infiniment, détruisoit cependant ses forces.

Parmi ses correspondans, il s'en trouve un auquel il n'avoit pas plus pensé en écrivant les *Mémoires de Frédéric*, qu'il n'avoit pensé à l'impératrice des Russies en écrivant son traité de la *Solitude*. En 1791, il reçut des lettres très-pressantes de M. *Hofman*, homme de beaucoup d'esprit et professeur en éloquence à Vienne, qui paroissoit très-zélé pour la cause du bon ordre, se proposoit de faire un journal pour la défendre, et lui demandoit des directions, des avis, des matériaux. M. *Zimmerman* fut très-régulier à lui répondre, et dans plusieurs de ses lettres il lui parla des moyens à employer par les princes pour comprimer ces nouveaux bouleverseurs. Bientôt M. *H.* lui manda que l'empereur (*Léopold II*) protégeoit son journal, et qu'il étoit déterminé à employer toute son autorité pour écraser cette ligue. M. *Zimmerman* crut, d'après ces dispositions bien connues de ce prince, pouvoir lui adresser un mémoire, dans lequel il avoit réuni tout ce qu'il connoissoit des principes de cette secte, de leur danger, et des moyens d'en arrêter les funestes conséquences. Ce mémoire lui fut présenté au commencement de Février 1792, et le 28 il en reçut une lettre dans laquelle il lui témoignoit combien il étoit content de son ouvrage, et le prioit d'accepter une marque de sa reconnoissance : c'étoit une boîte enrichie de diamans et avec son chiffre. Une lettre de la personne qu'il avoit chargée de présenter son ouvrage, et avec qui l'empereur avoit bien voulu en causer, entroit dans de plus grands détails sur les intentions du prince, et lui annonçoit qu'il étoit déterminé à employer incessamment une partie des moyens qu'il lui avoit indiqués; et que pour étendre l'influence de ses mesures, il feroit présenter cette affaire, comme un objet important de délibération, à la diète de Ratisbonne. Il pensoit bien juste

en pensant que le concours de toutes les autorités étoit nécessaire pour détruire une société aussi répandue ; et ce concours n'avoit point eu lieu jusqu'alors : les personnes exilées de Munich avoient été reçues à bras ouverts dans d'autres cours ; un journal défendu à Berlin par le roi régnant, se réimprimoit à Altona ; le duc de Brunswick en défendit un dans ses Etats, qui reparut bientôt dans le Holstein.

M. *Zimmerman* fut flatté sans doute, comme tout autre l'auroit été, de recevoir des marques de l'approbation d'un juge aussi éclairé; mais cette circonstance ne fut qu'une bien petite partie du plaisir que dût lui causer la lettre de l'Empereur. Pour se faire une idée de ce plaisir, il faut se représenter un homme très-fortement, et presqu'uniquement occupé, depuis plusieurs années, d'un fléau tombé sur la terre, dont il a prévu les affreuses conséquences, dont il voit dejà de millions de victimes, et dont les ravages s'étendent avec une rapidité effrayante ; qui s'est consacré à en découvrir les sources, à en faire connoître tous les dangers, à chercher et à indiquer les moyens de les prévenir; qui n'avoit eu jusques-là aucun succès, qui s'étoit fait une foule d'ennemis par son courage à poursuivre, presque seul, celui de tous ; qui avoit été déchiré, et qui enfin voit le plus grand monarque de l'Europe saisir ses idées, le remercier de son zèle, adopter ses moyens, et mettre la main à l'œuvre pour l'exécution. Mais, après avoir joui avec M. *Zimmerman*, éprouvons ce qu'il éprouva, en apprenant, quelques jours après, la mort inopinée, et accompagnée de circonstances singulières, de ce même Empereur; et quel est l'homme honnête qui ne sente pas qu'il en auroit été profondément affligé pour lui-même, s'il eût connu les détails dans lesquels je viens d'entrer ? Il est aisé de juger quel coup cette mort lui porta.

M. *Hofman* ayant perdu son protecteur, fut persécuté par ses ennemis ; on le força d'abandonner son journal, le premier ouvrage de cette espèce qui se fût opposé au torrent : on parvint à lui faire perdre sa place de professeur, et à l'obliger de quitter Vienne ; mais on ne put pas l'empêcher de continuer à écrire avec le même courage.

M. *Zimmerman* se releva bientôt de l'abattement dans lequel l'avoit jeté cet événement, et redoubla d'activité : il étendit ses correspondances, et publia encore quelques brochures ; il mit son nom à quelques-unes ; il crut superflu de le mettre à toutes : on en reconnut plusieurs à l'énergie des pensées et au feu du style, dont les caractères équivalent à une signature pour les lecteurs qui savent ce que c'est que le style ; mais malheureusement ces caractères ne font pas preuve devant les tribunaux ; et M. *Zimmerman* eut un procès très-désagréable, pour n'avoir pas fait attention qu'un homme qui veut désavouer son ouvrage en est le maître, s'il n'y a pas mis son nom en toutes lettres. Il inséra, en 1792, dans le journal de M. *H.* quelques feuilles intitulées *le Baron de Knigge dévoilé comme illuminate, démocrate, et séducteur des peuples* ; et il prouvoit ces assertions par les écrits même de M. de *K.*

Parmi les écrits qu'il cita, il s'en trouvoit un anonyme, dont il auroit été difficile de prouver juridiquement qu'il étoit l'auteur. M. le baron saisit cette circonstance pour présenter le mémoire de M. *Zimmerman* comme un libelle calomniateur, et lui intenter une cause d'injure. Ce procès traîna fort long-temps, et ne fut jugé qu'en Février 1795, époque où mon ami étoit déjà trop foible, non-seulement pour défendre sa cause, mais même pour y prendre intérêt. On décida qu'il avoit sans doute prouvé que M. de *K.* étoit un homme dangereux, etc. mais que cependant il lui feroit des excuses de l'avoir insulté publiquement, à moins qu'il ne pût prouver que le pamphlet anonyme étoit bien de lui, quoiqu'il n'eût pas mis son nom au bas. Les tribunaux veulent des preuves qui parlent aux sens, et M. *Zimmerman* s'étoit contenté de celles qui parlent à l'esprit ; il avoit eu tort : mais malgré tous les efforts de l'envie qui présentoit cette affaire sous le jour le plus odieux, est-ce sur lui que le blâme pouvoit tomber ? S'il avoit été en état de faire des excuses, il auroit pu dire : Je vous demande mille pardons, M. le baron, de n'avoir pas su que de vos deux signatures vous n'en reconnoissiez qu'une, et que l'on ne doit point vous attribuer publiquement vos ouvrages quand ils ne sont

signés que de l'autre. Non-seulement il écrivoit lui-même, mais il s'employoit à répandre les ouvrages des autres défenseurs de la même cause, ce qui n'étoit pas aisé; parce que beaucoup de libraires étoient dans les intérêts de l'ordre secret, qui le poursuivoit comme un de ses adversaires les plus dangereux. Cependant malgré cette difficulté de faire imprimer ce qui étoit défavorable aux illuminés, il parut, en 1793, un petit ouvrage dont j'ignore le titre, dont je crois qu'on ignore encore l'auteur, et qui a dû produire un grand effet : c'est le rapport d'un homme honnête qui, ayant été attiré dans la secte, n'y resta, quand il commença à en connoître les principes, que pour s'instruire à fond de toute la doctrine, et qui dévoila ensuite tout ce qui n'étoit pas parfaitement connu ; le tout tiré des statuts de l'ordre, écrits de la propre main des chefs.

D'après ce que je viens de dire des principes de la société des illuminés secrets, les hommes instruits ne remarqueront-ils point que si elle est coupable de les avoir répandus dans toute l'Allemagne, on ne peut pas la charger de l'horreur de l'invention; tous ne se trouvent-ils pas dans cette exécrable sentence, célèbre en France long-temps avant la naissance connue des illuminés, et généralement attribuée à *Diderot*: *Le genre humain ne sera parfaitement heureux et libre que quand on aura étranglé le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre.* Quand M. de *Voltaire* forma une association, avec ses amis, pour détruire la religion qu'il désigne par le mot d'*infâme*, quand il reproche à M. d'*Alembert* de ne point le seconder avec assez de vigueur dans ce beau projet, ne doit-on pas le regarder comme un des fondateurs de cet odieux système, et n'est-ce pas le nom de *kakophiles*, plutôt que celui de philosophes, qu'il faut donner à tous les membres de cette association ? Est-ce aux illuminés de Munich, de Gotha, de Berlin et de Brême qu'est dû ce nombre effrayant d'hommes dépouillés de tous les principes religieux et moraux, qui s'est trouvé tout-à-coup dans un pays où leur langue étoit absolument ignorée, et leur existence à peine connue ? Ces observations ont-elles échappé à M. *Zimmerman* ? Et si l'on vouloit faire une énumération complète des causes de la

olution, n'en trouveroit-on pas une bien puissante, et bien an-ieure à la société Bavaroise, dans une observation très-vraie de *nson*, sur *l'influence de l'exemple* : il n'en fait l'application que maîtres aux domestiques ; mais ne s'applique-t-elle pas égale-nt bien, peut-être même avec plus de justesse, des premières tes aux castes inférieures ? « Lorsqu'ils verront les gens qu'ils nt coutume de respecter, insulter en face la religion et les lois, ils seront déterminés, par leur exemple et leur conduite, à les braver à leur tour, selon que leurs besoins et leurs inclinations l'exigeront ; ce qui procurera une entière liberté à toute l'espèce humaine.... Tous les sentimens d'humanité, les sympathies de l'amitié, les soins d'une famille, la sollicitude pour le bien d'autrui, toutes ces affections domestiques et sociales, qui cau-sent tous les jours tant de soucis et d'embarras, disparoîtront, et feront place à une succession perpétuelle de plaisirs ! On bannira du monde toutes les réflexions sérieuses, surtout celles sur l'autre vie ; ce sont les plus inquiétantes, mais heureusement elles ne sont pas plus fondées que la crainte de la mort ; car per-sonne ne meurt, comme chacun sait. » (*The Rambler*, N.° 100.) Profondément pénétré de l'importance de sa cause, M. *Zimmer-n* se livra à des travaux qui détruisoient rapidement sa santé ; n-seulement parce qu'une forte occupation de l'âme l'use plus e rien autre, mais aussi, parce que quand il travailloit à quel-e ouvrage, son genre de vie changeoit d'une façon désavanta-use : il prenoit plusieurs heures sur son sommeil du matin, et oit travaillé très-long-temps avant que de commencer ses visites ; soir, après avoir fini ses affaires, au lieu d'aller se reposer et se traire en société, il se remettoit de nouveau au travail et le pro-ngeoit souvent très-tard. Ainsi l'on voit que son âme étoit dans e action continuelle, et que son corps n'avoit pas le repos qui i étoit nécessaire : il se soutint cependant encore fort bien pendant usieurs années, et le 4 Octobre 1794, il m'écrivit une lettre, ns laquelle il y a la même force, la même justesse, la même pré-sion que dans toutes les précédentes ; il y présentoit avec netteté s progrès de la société qui devenoit tous les jours plus dangereuse :

« Elle est maîtresse de presque toutes les presses, de tout le com-
» merce de la librairie, de tous les journaux allemands, et de
» toutes les cours. Les causes des malheurs de cette dernière
» campagne sont les mêmes que celles des événemens de Châlons
» en 1792. » Cette même lettre renfermoit l'expression la plus touchante des sentimens de joie qu'il avoit eus en apprenant ma guérison; mais il y avoit un article tracé par la plus profonde mélancolie, et qui me fit la plus grande peine. « Je cours risque
» de devenir encore cette année un pauvre émigré, forcé d'aban-
» donner sa maison avec la chère compagne de sa vie, sans savoir
» où donner de la tête, où trouver un lit pour y mourir. » On pouvoit sans doute craindre à cette époque l'invasion de l'Electorat, le sac d'Hanovre et la nécessité de l'abandonner, si les négociations n'avoient pas sauvé le pays que les armées ne défendoient pas; mais la façon dont M. *Zimmerman* exprimoit ses craintes, annonçoit le plus grand accablement. Je vis une âme dont les ressorts commencent à mollir, et qui n'osoit plus dire, comme il auroit pu le faire à si juste titre, *je porte tout avec moi.* Je ne négligeai rien pour relever son courage, et je le sollicitai de venir chez moi avec son épouse, dans un pays qui étoit le sien, où il jouiroit dans la plus parfaite sécurité, de toutes les douceurs de la paix et de celles de l'amitié. Il me répondit en Décembre, et une partie de sa lettre ressembloit à celles d'autres fois; mais la tristesse et l'affaissement s'y montroient encore plus fortement, et il avoit été accablé par une maladie de son épouse, que malheureusement il vit d'abord plus grave qu'elle n'étoit; il fut obligé de mettre trois jours à m'en écrire les détails qui, en d'autres temps, ne lui auroient pas pris une heure, et il finissoit par *je vous en conjure pour la dernière fois peut-être de ma vie*, etc. Cette impossibilité d'écrire quelques pages, cette idée que l'on n'écrira plus à son ami, et malheureusement l'événement la justifia, l'idée encore fixe de devoir quitter Hanovre, quoique les circonstances eussent absolument changé, tout m'indiquoit la perte dont j'étois menacé.

Dès le mois de Novembre, il avoit perdu le sommeil, l'appétit,

forces, et maigri sensiblement; cet état de dépérissement alla
ours en augmentant. En Janvier il faisoit encore quelques
es de malades en carrosse, et tomboit souvent en foiblesse au
t de l'escalier; il lui en coûtoit d'écrire une recette; il se plaignit
ne quelquefois de confusion dans la tête, et il quitta toute
ipation : on crut d'abord que c'étoit une chimère d'hypocondrie;
s on s'aperçut bientôt que la profonde mélancolie ne lui per-
toit pas de suivre long-temps le fil de ses idées. Il lui arriva
qui est arrivé à tant d'hommes de génie; une idée forte l'emporte
toutes les autres, elle subjugue l'âme qui ne peut plus l'éloi-
r, ni la perdre de vue. Conservant toute sa présence d'esprit,
e la netteté et la justesse de ses idées sur tous les autres objets,
n'aimant plus à s'en occuper, n'étant plus capable d'aucun
ail, ne donnant même plus ses conseils qu'avec peine, il voyoit
inuellement *l'ennemi dévastant sa maison*; comme *Pascal*
it toujours un globe de feu à ses côtés; M. *Bonnet*, l'homme
lus honnête qui le vole; et *Spinello*, le diable vis-à-vis de lui.
Février, il commença quelques remèdes, ou qu'il s'ordonnoit,
que lui conseilloient les médecins qu'il consulta. Au commen-
ent de Mars, il désira mes conseils; il n'étoit dejà plus en état
lécrire sa maladie, ce fut son épouse qui s'en chargea. Je lui ré-
dis sur-le-champ; mais de quelle utilité peuvent être les direc-
s d'un médecin absent, dans une maladie dont la marche est
-rapide, quand il y a nécessairement près d'un mois entre le
eil demandé et le conseil reçu? Son état empira si fort que
Wichman, qui lui donnoit ses soins, crut qu'un voyage et un
ngement de lieu seroient les meilleurs remèdes. On se décida pour
in, dans le Holstein : en passant à Lunebourg, on consulta
Lentin, l'un des médecins d'Allemagne en qui il avoit le plus
confiance : mais M. *Zimmerman* qui, si souvent inquiet sur sa
té, avoit cependant eu la sagesse de faire peu de remèdes, et
ne les aimoit pas, trouva toujours une foule d'objections à
oser aux meilleurs conseils, et ne fit rien. Arrivé à Eutin, un
ien ami et sa famille lui prodiguèrent toutes les caresses de

l'amitié ; il y fut sensible, et parut légérement mieux. M. *Hensler* vint le voir depuis Kiel, et lui donna des conseils très-bons sans doute, mais toujours irrégulièrement suivis, et par là même toujours inutiles. Enfin, au bout de trois mois, en Juillet, il voulut revenir à Hanovre, et il rentra dans sa maison avec la même idée avec laquelle il en étoit sorti : il la vit dévastée, et se crut entièrement ruiné. Je lui écrivis pour le solliciter d'aller à Carlsbad : ce voyage n'étoit plus possible ; le dégoût, l'insomnie, la foiblesse augmentoient rapidement ; il ne prenoit presque plus aucune nourriture, soit parce que le dégoût étoit insupportable, soit parce qu'elle le faisoit souffrir, soit peut-être aussi, comme M. *Wichman* l'a cru, par cette cruelle illusion, qu'il n'avoit pas un sou. La trop grande application, les peines de l'âme, les douleurs, l'insomnie, et enfin le manque de nourriture suffisante firent sur lui l'effet du temps, et hâtèrent la vieillesse : à soixante-six ans il étoit dans un état de décrépitude complète, et son corps étoit un vrai squelette. Il prévoyoit bien l'issue de la maladie : plus de six semaines avant sa mort, il disoit à ce même médecin : Je mourrai lentement, mais bien péniblement ; et quatorze heures avant que d'expirer : *laissez-moi seul, je me meurs* : ce devoit être un sentiment bien doux au milieu de tant de maux absolument incurables, et quand on a vécu comme il avoit vécu. Enfin, cet excellent homme expira le 7 Octobre 1795.

Les personnes qui auront lu avec quelque attention ce que j'ai dit de M. *Zimmerman*, trop longuement peut-être, et sûrement avec trop peu d'ordre, jugeront aisément qu'il réunissoit un génie vaste et original, une imagination brillante, beaucoup d'esprit, un jugement exquis et des connoissances très-étendues, non-seulement en médecine, mais en politique, en morale, en histoire, en littérature ancienne et moderne. *L'Orgueil national*, l'*Expérience en médecine*, le traité de la *Solitude*, sont des sujets absolument neufs, dont qui que ce soit ne s'étoit occupé, qu'il avoit créés, et sur lesquels il n'a point donné des ébauches, mais des ouvrages finis. Son âme étoit pure, son cœur excellent ; personne

ne fut jamais plus attaché à tous ses devoirs; il étoit bon fils, bon mari, bon père : l'amitié étoit chez lui un sentiment tout de feu; et si dans des momens d'inquiétude, il avoit eu les plus légers torts avec ses amis, il les réparoit avec toute la cordialité et la grâce possibles. La reconnoissance étoit un de ses caractères marquans : il n'avoit pas oublié, à la fin de ses jours, les plus petits services qu'on lui avoit rendus il y avoit longues années. La sensibilité de ses nerfs lui a quelquefois fait du tort; elle a peut-être mis quelques légères disparates dans sa conduite, qui peuvent l'avoir fait mal juger par ceux qui ne le voyoient que peu; aussi sa première femme disoit en mourant : *mon pauvre Zimmerman, qui te comprendra* ? Peut-être cette même mobilité l'a quelquefois arrêté dans sa carrière; et sa veuve désolée écrivoit : Quel homme c'eût été, si ses nerfs ne l'avoient jamais commandé ! Ce sont ses nerfs qui lui donnoient, dans quelques circonstances, une espèce de pusillanimité bien éloignée de la force de son caractère. Ce sont ses nerfs seuls qui trembloient à Sans-Souci, en approchant de la chambre du Roi. * Quel que fut le génie de *Frédéric*, celui de *Zimmerman* avoit-il quelqu'un à redouter ? Aussi le tremblement ne dura pas long-temps; il finit en approchant le Roi, et ils causèrent d'homme à homme.

Ce n'étoit assurément pas le cas ici; mais si l'homme médiocre doit craindre quand il est en conversation avec l'homme de génie, la timidité n'a-t-elle pas dû souvent se trouver du côté des Princes ?

Ce même état de ses nerfs le rendoit infiniment trop sensible à ces petits *désappointemens* dont la vie est semée, que l'on doit sentir comme on sent les variations désagréables de l'air, mais dont il n'est pas permis de s'occuper; je l'en ai vu quelquefois affecté au point d'en être méconnoissable. Il vouloit un jour que je quittasse Lausanne, parce qu'en nous promenant hors de la ville, nous avions été surpris par une pluie abondante qui nous

* En carrosse, il craignoit à chaque instant des accidens fâcheux, comme la femme la plus poltronne.

avoit fort mouillés. Etant allé faire une visite, à quelques lieues d'ici, à une dame qu'il avoit connue, il y avoit vingt-cinq ans, pleine d'esprit, très-aimable, très-élégante et très-occupée de plaisir; il fut si frappé de la trouver en costume et en occupation de bonne ménagère de campagne, qu'il ne put pas dire un mot de toute la soirée. Il alloit chercher l'*Aspasie* qui enchaînoit *Socrate* et *Périclès*, et il trouva la femme forte de *Salomon*: cette métamorphose le bouleversa au point de produire chez lui un effet bien plus fâcheux; l'amabilité disparut, et il ne resta que la petitesse de l'amour-propre mal-à-propos humilié. La dame de campagne le devina, sourit, et le reçut comme elle auroit fait vingt-cinq ans auparavant. Pourquoi tairoit-on des traits de cette espèce? Quelque minimes qu'ils paroissent, ils tiennent à l'histoire de l'humanité, et l'on n'est point fâché de les trouver chez des hommes supérieurs; ils diminuent la distance qui les sépare des autres, et ils adoucissent l'envie.

M. *Zimmerman* étoit grand, très-bien fait, avoit une démarche ferme et aisée, se présentoit fort bien, avoit la tête belle et la voix agréable: son génie brilloit dans ses yeux; et si la petite-vérole l'avoit un peu gâté, ce n'étoit qu'à ce degré qui ajoute à la physionomie ce qu'il ôte d'éclat à la peau. Il a été vivement regretté de sa femme, de tous ses amis, et il en avoit beaucoup, des médecins qui aiment leur vocation et s'intéressent à ses progrès, de tous ses malades, de toutes les personnes qui avoient eu occasion de le connoître particuliérement, de ceux qui partagent sa façon de penser sur l'objet important dont il avoit été si fort occupé; et M. *Hofman* vient de dédier à ses Mânes, d'une manière très-touchante, le second volume d'un ouvrage intitulé, *Avis très-importans pour nos temps*, que l'on peut regarder comme une continuation de son journal. Quelle âme honnête pourroit ne pas regretter un homme qui s'est consacré, avec un courage sans exemple peut-être, au bien de l'humanité; qui, ayant vu naître, et bientôt devenir puissante, une association dont le but paroît être d'anéantir toutes les bases sur lesquelles reposent, depuis tant de siècles, l'ordre

et le bonheur des sociétés, a combattu le premier, et long-temps presque seul, tous ses principes, et s'est opposé à ses progrès avec une force et une suite dont peu, très-peu d'hommes seroient capables; qui, sans autre but que celui du bien général, et animé par ce beau principe que ménager les méchans c'est faire du mal aux honnêtes gens, * s'est exposé à la critique la plus amère, à la haine, au ressentiment d'une multitude d'hommes redoutables par leurs talens, par leur crédit, *par leurs principes mêmes*; qui a sacrifié au désir d'arrêter un fléau ravageant, tous ses plaisirs, sa fortune, son repos, sa santé, sa vie même? Que les hommes qui pensent apprécient celui qui a été capable de faire tout ce qu'il a fait pour le bonheur public; qu'ils jugent quelle tête et quel cœur une telle entreprise supposoit; qu'ils comparent les hommes dont les ouvrages ont fourni ces principes destructeurs qui ont amené un état de choses tel qu'il n'y a peut-être pas un honnête homme en Europe qui n'en souffre, et celui qui s'est consacré à les combattre: qu'ils décident, quel est le plus digne de leurs hommages; et que leur reconnoissance venge mon ami de tout ce que la malignité a fait pour ternir sa mémoire, à laquelle la postérité, mieux instruite que nous peut-être de l'importance de la cause dont il s'étoit chargé, rendra plus de justice encore qu'on ne peut le faire aujourd'hui! **

Le poste de M. *Zimmerman* a été partagé en deux postes egaux, et donné à MM. *Wichman* et *Lentin*.

---

* *Bonis nocet, quisquis pepercerit malis.*

** *Pascitur in vivis livor, post fata quiescit;*
Tunc suus ex merito quemque tuetur honor.

INTRODUCTION.

Les vrais philosophes, toujours ennemis de l'esprit de parti, se sont fait un devoir essentiel de ne prendre que la vérité pour guide lorsqu'ils ont pu la saisir, ou de la chercher avec autant de franchise que d'empressement lorsqu'elle se déroboit à leurs yeux. Ses intérêts ont été les leurs ; et leur franchise trouve encore de nos jours autant d'approbateurs. C'est particuliérement aujourd'hui qu'il n'est plus permis de se produire au grand jour, qu'autant que la vérité peut intéresser en faveur d'un écrivain : titre flatteur que chacun ambitionne, et mérité d'un très-petit nombre d'auteurs.

L'Ouvrage que je publie est un de ces monumens intéressans, non-seulement pour la Médecine ; il peut encore être utile à nombre de personnes jalouses d'éviter l'erreur et la surprise, et de se conduire de manière à se garantir de tout ce qui pourroit préjudicier à leur santé. On a reproché à l'Auteur de l'*Avis au Peuple*, d'avoir manqué son but, en ce que son Ouvrage suppose dans le peuple, ou au moins dans un certain nombre d'hommes ordinaires, des connoissances philosophiques qui ne s'y sont jamais trouvées. L'on a eu raison. Sans ces connoissances, il est impossible de faire l'application de ses préceptes ; et un bon remède ne peut devenir qu'un poison, faute de connoître exactement les circonstances qui l'exigent. Ce sont les moyens de discerner ces connoissances, que M Zimmerman s'est proposé de faire connoître dans son Ouvrage.

M. Zimmerman est un de ces hommes nés pour le bien de l'humanité, et qui a essuyé, comme

tant d'habiles gens, les traits malins des erreurs populaires : aussi démasque-t-il bien ces erreurs. Produit par la candeur et la vérité, son mérite, reconnu de plusieurs Académies, s'est fait avouer; et ses ennemis se sont tus. Habitant d'un pays heureux, où l'esprit de liberté qui anime toutes les sciences donne toujours un libre essor aux facultés de l'âme, intime ami et imitateur zélé d'un des premiers (*a*) hommes de notre siècle, doué de toutes les qualités qui font l'aimable homme, il s'est fait connoître par les titres les plus avantageux. Philosophe prudent, médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de l'erreur; telles sont les qualités qui l'ont rendu intéressant à la société.

Cet Ouvrage paroît avec quelques changemens que j'ai crus nécessaires. M. Zimmerman sait lui-même qu'on doit certains égards aux maximes des contrées où l'on vit : mais ces changemens n'intéressent en rien la médecine. Je me suis fait une loi essentielle de ne pas toucher aux choses qui regardoient l'art, de quelque manière que ce fût. Obligé de suppléer aux retranchemens que j'ai faits, j'ai tâché de les remplacer, soit par les réflexions d'habiles écrivains, soit par ce que j'ai cru de plus direct aux vues de l'Auteur. Attaché à la méthode sévère de la philosophie Wolfienne, l'Auteur se répète assez souvent dans l'original pour suivre l'analyse de ses matières. Les changemens m'ont fourni les moyens de faire disparoître ces répétitions qui ne plaisent pas à des lecteurs peu méthodiques dans la suite de leurs réflexions. J'en ai laissé quelques-unes; elles ne sont pas inutiles. Du reste, je traduis sans m'attacher à la lettre, cherchant plus à m'approprier les réflexions de mon

(*a*) M. le baron de Haller.

original, qu'à le rendre mot à mot : c'est cependant le même ordre que j'ai suivi.

Si l'on peut se faire un mérite de prendre l'un ou l'autre grand homme pour modèle, M. Zimmerman auroit sans doute celui d'avoir bien saisi l'esprit et les maximes d'Hippocrate, dont il fait un cas particulier. Comme j'ai cru reconnoître dans le cours de cet Ouvrage tous les principes du médecin Grec, je pense ne devoir présenter au lecteur les vues du médecin Suisse, qu'en suivant Hippocrate. On verra la conformité de la doctrine : c'est donc ainsi que je vais exposer l'ensemble de tous les principes que l'Auteur détaille sur la nature et les vues de l'expérience. Le lecteur verra en même temps combien la lecture d'Hippocrate est importante. La suite des matières m'a fait placer dans ce discours quelques grands principes qui ne se trouvent pas dans cet Ouvrage. Je les ai crus nécessaires ici.

« Il est, dit Hippocrate, des arts dont la con-
» noissance a coûté beaucoup de peine à ceux qui
» les possèdent, et qui sont très-avantageux à
» ceux qui en font usage. Le public en profite,
» mais ils sont très-pénibles pour ceux qui les
» exercent. On peut ranger la médecine parmi
» ces arts. En effet, le médecin a toujours sous
» les yeux des objets qui ne présentent que des
» dangers ; il ne touche rien qui ne soit un sujet
» de déplaisir, et semble n'avoir à moissonner
» que des peines parmi les maux d'autrui. Par
» son art, il délivre les malades des peines,
» des douleurs, des maladies, des dangers, de la
» mort : mais cet art a des (*b*) *difficultés* qu'il n'est

(*b*) *De Flatib.* sect. 3, pag. 79. Foës rend le mot φλαῦρα, par *vilia artis.* Chartier, son mauvais copiste, le rend de même. Ce

» pas si aisé de reconnoître. Elles sont au delà de
» la portée du commun des hommes ; car ce n'est
» que par un jugement sain et de la pénétration
» qu'on peut les apercevoir. Tout ce qui ne demande
» que le travail de la main, comme la chirurgie,
» n'exige que de l'habitude ; et c'est toujours le
» meilleur maitre dans ce cas-là. Des maladies
» obscures et pleines de dangers se laissent moins
» apercevoir par l'art que par la pensée : or c'est
» dans ces cas-ci où l'on voit combien l'expérience
» l'emporte sur l'ignorance. »

Ceux qui se sont fait un nom dans les premiers âges de la médecine, avoient trop peu de connoissances pour faire ces réflexions d'Hippocrate. Mélampe, Podalyre, Machaon, Esculape, et tous les autres, si nous en exceptons peut-être Orphée, se bornoient à savoir faire un cataplasme avec quelques simples, du vin, de l'huile et de la farine. Leur théorie n'alloit pas plus loin ; c'étoient des chirurgiens empiriques, qui n'avoient encore l'art de raisonner sur les circonstances des maladies, qu'autant que quelques plaies guéries par quelques heureuses tentatives, les mettoient en état de réitérer les mêmes manœuvres dans des cas qu'ils croyoient semblables. L'erreur étoit sans doute le plus souvent la conséquence de leur pratique aveugle. Ce fut cependant ce qui contribua à les rendre plus habiles. On ne se trompe jamais, (c) dit Hip-

mot signifie ici *les difficultés*. Il est opposé à σπουδαία, *choses aisées*. Suidas donne le sens de φλαῦρος, qu'il rend par λυπηρὸς, *difficultueux*, *fâcheux*, comme il est dans Sophocle. Je suis l'Hippocrate des Wechels, 1595. Il est dans l'Hippocrate de Foës grand nombre d'endroits que celui-ci n'a pas compris, mais surtout lorsqu'il s'agit de physique. La plupart des commentateurs pèchent par ce côté-là. Hippocrate avoit mieux observé la nature que tous ses interprètes.

(c) *De Fract. in comm. Palladii*, sect. 6, pag. 200.

pocrate, quand on ne réfléchit pas pour savoir prendre son parti ; c'est toujours ainsi qu'on se conduit quand on n'est pas instruit. La médecine ne pouvoit donc pas être regardée comme un art bien difficile dans ces premiers âges.

Si ces réflexions n'ont pas dû être le partage de ces anciens chirurgiens empiriques, on peut dire que, d'un autre côté, la plupart de ceux qui se livrent à cette étude, ou ne pensent pas plus loin qu'Esculape, ou semblent se faire de la médecine des idées peu différentes pour la pratique. On diroit, à les entendre, que la médecine et la raison sont deux choses absolument étrangères l'une à l'autre ; et qu'une tentative hasardée est un parti aussi sûr, que de réfléchir le plus mûrement sur tout ce qu'il faut considérer. Il est vrai que certaines circonstances paroîtroient favoriser cette opinion, et que tous les jours on est obligé de prendre de nouvelles routes dans la pratique de l'art. Hippocrate nous en prévient lui-même en plusieurs endroits. Certains cours de ventre, dit-il, sembloient exiger un traitement tout contraire aux *principes*, παρὰ λόγον, (*d*) ou *à la raison*. Fernel ne vouloit pas non plus de méthode trop rigoureuse.

Ceci ne vient nullement à l'appui de l'opinion qu'ont eue de tout temps les empiriques : opinion qui n'a d'autre autorité que l'ignorance toujours (*e*) prête à admirer ceux qui en imposent le plus adroitement. Si certaines circonstances obligent un médecin éclairé de s'écarter des routes ordinaires, ce n'est jamais par des raisons contradictoires ; comme il faudroit que cela fût, si l'on avoit quelque chose de réel à objecter dans le cas où un médecin pru-

---

(*d*) *Epid.* liv. 2, pag. 101.

(*e*) *De Vict. rat.* sect. 4, liv. 1, pag. 13.

dent distingue l'une de l'autre des choses qui n'ont qu'une identité supposée dans l'esprit des ignorans. C'est justement dans ce cas où se fait voir l'habile homme : car les vraisemblances en imposent tous les jours (*f*) aux médecins les plus expérimentés ; ou les jettent dans de très-grands embarras : tant il est difficile de saisir par le raisonnement la voie qu'il faut tenir.

Depuis que la médecine a pris certaine forme, et a été éclairée par le raisonnement, on lui a néanmoins toujours reproché de se conduire plutôt au hasard, qu'avec cette certitude que l'on exige dans tous les arts. « Je ne disconviens pas, (*g*) dit Hippocrate, que ceux qui ont été guéris n'aient eu » du bonheur ; mais comment rapporter la guérison à d'autre cause qu'à l'art, puisque ceux qui » se sont guéris par ce secours, n'ont recouvré la » santé qu'en se conformant à ce que le médecin » leur avoit prescrit ? Ces gens ont donc regardé le » hasard comme un vain phantôme. En effet, tout » ce qui a lieu suppose toujours une raison (*h*) suffisante, et une fin déterminée : mais le hasard ne » suppose rien ; donc il n'en peut rien résulter. Ce » hasard n'est donc qu'un vain nom. La médecine » au contraire, loin de se conduire ainsi, suppose » toujours certaine prévoyance pour base de sa conduite, et prouve la réalité de ses principes par » les effets résultans de ses opérations. »

Quoique les premiers médecins aient nécessairement été des empiriques, puisqu'ils n'avoient pas encore des faits assez nombreux pour en établir des principes, leur conduite prouve néanmoins que la médecine n'est pas un art purement arbitraire. La

---

(*f*) *De Arte*, sect. 1, pag. 4, etc.

(*g*) *Ibidem*, pag. 5.

(*h*) Grand principe.

réitération des mêmes cas, ou des cas semblables, parut sans doute exiger de leur part la même conduite : leur honneur y étoit intéressé. Leurs réussites devinrent ainsi les principes de leur théorie médicale , et de leur expérience. Ils s'aperçurent donc qu'il y avoit certaines règles à suivre, ne fût-ce que dans le changement du régime : car c'est par là que l'art a commencé.

Plus on eut lieu de revoir les mêmes cas, plus on fut en état d'entrevoir les différences des autres circonstances. La médecine étoit alors comme une plante qui jetoit quelques branches , mais dont on ignoroit encore la valeur. La branche à bois ou à fruit ne se distinguoit pas : ce n'étoit que d'une plus longue expérience qu'on devoit attendre ce discernement. Les mêmes cas firent cependant voir quelques-uns des rapports individuels, ou certaines différences, quoique obscurément aperçues. La nature des simples qu'on joignit au changement du régime , commença à se mieux découvrir par les effets, et on jugea de leurs qualités sensibles. On se fit une espèce de catalogue des maladies connues, des remèdes qui en avoient trionphé : on remarqua les symptômes ; mais l'expérience étoit encore trop bornée pour en connoître les indications et la fin, et ce qu'il y avoit de naturel ou non, ou produit par les remèdes qu'on mettoit en usage. Tels furent les progrès de l'expérience jusqu'au temps des rédacteurs des formules de Cnide, dans lesquelles on avoit rédigé tout ce que l'on avoit découvert sur les maladies, mais toujours vues comme des cas particuliers.

On sent aisément que ces premières observations étoient insuffisantes pour former un vrai médecin, parce que le raisonnement n'y avoit presque aucune part. Les sciences ne prennent jamais d'accroisse-

ment, qu'autant que l'esprit humain se replie sur lui-même, et les suit dans leurs différens degrés. En effet, l'expérience nous prouve que l'esprit humain reste aussi borné lorsqu'il ignore l'art d'apprécier ses propres facultés et de raisonner sur les découvertes, que lorsqu'il veut raisonner avant de les avoir faites. Voilà pourquoi les siècles barbares ont duré si long-temps, et reparoissent par intervalles. Les rédacteurs des formules de Cnide, trop peu éclairés sur l'art de raisonner, ne pouvoient donc pas généraliser les cas individuels qu'ils avoient remarqués, et en déduire des principes constans : c'est aussi ce que nous fait sentir Hippocrate. L'homme (*i*) le moins instruit de la médecine étoit en état d'exécuter leur travail, en supposant qu'il sût ce qu'un tel malade souffroit dans tel ou tel cas. Mais ces médecins ignoroient l'art de connoître et de prédire ce qui ne se connoît pas par le dire des malades.

Les connoissances nouvelles se prêtèrent mutuellement du jour. On entrevit certaine liaison et des rapports directs entre les cas individuels : mais la théorie n'étoit encore que des conjectures. On eut l'avantage de sentir qu'il falloit douter, au moins sur la nature des maladies internes, qu'on traitoit auparavant au hasard, comme si on les connoissoit pertinemment, parce qu'on ne pouvoit pas mieux faire : le doute fit raisonner, et le raisonnement vint éclaircir le doute qui l'avoit fait naître.

Mais les observateurs plus instruits furent exposés à de nouveaux inconvéniens. On les chargea, en qualité de gens éclairés, non-seulement de guérir les malades, on voulut même qu'ils ne trouvassent aucune (*k*) maladie incurable. L'impossibilité de

---

(*i*) *De Rat. vict. in acut.* sect. 4, pag. 52, etc.

(*k*) *De Arte*, sect. 1, pag. 5, etc.

répondre à ces vues fit aussitôt traiter leur art de supercherie ; on les regarda comme des fourbes, et on nia la réalité de leur art. Comme le peuple n'ignore pas tout ce que sait le médecin, et que d'ailleurs, dans ces âges, le premier venu avoit autant de connoissances que les médecins, lorsqu'il connoissoit les faits, on se croyoit d'autant plus en droit d'attaquer les médecins parmi lesquels on pouvoit se ranger. On fit donc mille reproches aux gens de l'art ; on leur attribua même, comme de nos jours, les suites funestes des maladies : toutes les fautes que les malades ou les assistans commettoient dans l'ordre du régime et dans l'administration des médicamens, étoient autant d'armes dont on se servoit contre eux. On avoit autant de connoissances que les médecins : mais on vouloit qu'ils en sussent davantage, ce qui étoit encore impossible alors.

Hippocrate parut, avec l'esprit le plus juste qui se soit jamais vu ; joignant d'ailleurs à l'examen le plus attentif de tous les phénomènes de la nature, la force du raisonnement la plus convaincante. Il répondit à tous ces (*l*) reproches, en fit sentir les raisons mal fondées ; prouva la réalité de son art ; convint avec franchise (*m*) des découvertes avantageuses de ses prédécesseurs ; osa dire son sentiment sur leurs erreurs ; rectifia leur théorie ; réforma leur pronostic ; n'établit aucun principe de pratique, qu'en raisonnant d'après des faits ; ne confiant même le soin de ses malades (*n*) qu'à des disciples éclairés, pour éviter tout reproche.

Quoiqu'il en soit, dit-il, de la médecine comme

(*l*) *De Arte*, sect. 1, pag. 4, 5, etc.

(*m*) *De Rat. vict.* sect. 4, liv. 1, pag. 67 ; *de priscâ Med.* sect. 1, pag 13.

(*n*) *De dec. Habit.* s. 1, pag. 27.

de tous les autres arts relativement à ceux qui les pratiquent, et qu'il y ait par conséquent des gens plus habiles les uns que les autres, il est constant que la médecine est un art connu, et même (*o*) en totalité ; de sorte qu'elle ne dépend plus du hasard : ses principes sont établis ; la voie des découvertes est connue ; il ne s'agit plus que de bien savoir la tenir, et chercher par le raisonnement à en pousser les progrès. Ainsi, loin de rejeter les découvertes de l'ancienne médecine, je soutiens qu'il n'est pas possible, ajoute-t-il, de rien découvrir de nouveau que par la voie qu'elle a tenue, en y joignant le raisonnement. Celui qui prétend le contraire, abuse les autres après s'être abusé lui-même.

Il ne faut cependant pas conclure (*p*) de là que la médecine soit un art si facile à pratiquer ; quoique ses principes soient constans, on ne peut rien déterminer de fixe à la rigueur dans les cas particuliers. Nous tâchons d'approcher de la vérité par le (*q*) raisonnement : tantôt nous (*r*) faisons une chose ; tantôt nous prenons un autre parti, faisant attention (*s*) à ne pas nuire, si nous ne pouvons pas être utiles. Si nous attaquons les principes morbifiques par des principes contraires, nous n'employons les contraires qu'avec (*t*) réserve, et même avec interruption. Nous ne croyons rien légérement; nous ne négligeons (*v*) rien : tantôt nous nous

(*o*) *De Loc. in hom.* sect. 4, pag. 94 ; *de priscâ Med.* pag. 9.

(*p*) Sect. 4, pap. 91.

(*q*) *De prisc. Med.*

(*r*) *De Loc. in hom.* page 91.

(*s*) *Epid.* liv. 1, pag. 22.

(*t*) *Epid.* 6, sect. 2, n.° 18.

(*v*) *Ibid.* n.° 17. Nous voyons, en effet, tous les jours ce que Scribon. Larg. nous rapporte : *Animadvertimus sæpè inter contentiones medicorum quosdam humiles et alioquin ignotos, ac ne ad fines quidem hujus professionis (medicæ), medicamento efficaci dato, protinùs velut præsenti numine omni periculo liberâsse ægrum.*

(*x*) hâtons, tantôt nous temporisons, ou nous n'agissons que par intervalles. Nous employons (*y*) les grands remèdes contre les grands maux, les petits contre les petits ; observant que, si le sujet qui a une grande maladie est foible, il ne lui faut que des remèdes convenables à ses forces, quelle que soit sa maladie ; et que c'est plutôt par le peu d'activité naturelle (*z*) d'un médicament qu'il faut le regarder comme foible, que par la diminution des doses.

Comme nous savons que ce n'est (*a*) que la nature qui guérit les maladies, lorsqu'elle peut encore prévaloir sur les causes qui ont troublé ses fonctions, et que d'ailleurs (*b*) elle ne peut pas prévaloir à tout âge, ou souvent (*c*) ne le peut qu'à certain âge, nous sommes instruits par là qu'il est des maladies incurables d'elles-mêmes, et d'autres qu'il vaut mieux ne pas tenter de (*d*) guérir, de peur de faire succomber la nature, en occasionnant (*e*) le transport de la matière morbifique sur des parties qui n'en pourroient pas soutenir l'impression. Conséquemment, avant d'entreprendre une cure, il faut examiner les circonstances, pour (*f*) prévoir les suites de la guérison ; et se bien persuader que les mêmes médicamens n'ont pas sur tous les sujets la même (*g*) vertu indifféremment ; qu'il faut donc (*h*) avoir égard à tout ce qui peut concerner le sujet. Le point essentiel est de secon-

---

(*x*) *De Med.* sect. 1, pag. 21.

(*y*) *De Loc. in hom.* sect. 4, pag. 90-91.

(*z*) *Ibidem*, pag. 93.

(*a*) *Epid.* 6, sect. 5.

(*b*) *Aphor.*

(*c*) *Epid.* 6, sect. 5, n.° 6. Voyez Galien sur cet endroit.

(*d*) *De Humor.* sect. 2, pag. 19.

(*e*) *Epid.* 6, sect. 4, n.° 3. *Epid.* 2, pag. 81-114.

(*f*) *Epid.* 1, pag. 22.

(*g*) *Epid.* 2, pag. 103.

(*h*) Voyez Galien, sur le passage précédent, sect. 7, pag. 104. *Epid.* 2, τινὰ δὲ, etc.

der la nature, ou de la laisser agir ; car sans (*i*) savoir ce qu'elle fait, elle fera toujours son devoir. C'est en vain qu'on (*k*) espère du succès, si l'on n'est pas d'accord avec elle.

Le médecin doit donc connoître la (*l*) nature en général, et en particulier (*m*) celle de l'homme. Ce n'est même que dans l'ensemble (*n*) des connoissances nécessaires à un médecin, que se trouve la plus exacte connoissance de la nature.

Par la nature en général, nous entendons l'assemblage de tous les êtres, tellement liés et subordonnés les uns aux autres, (*o*) qu'il n'est pas possible qu'un être quelconque existe sans tous les autres, ou qu'il s'anéantisse sans que toute la nature tombe en même temps dans le néant. C'est la même nécessité qui fixe l'existence des uns et des autres.

Tous les êtres sont déterminés (*p*) par des attributs particuliers. Comme on doit considérer dans chaque être ses attributs essentiels (*q*) et sa forme, on doit aussi s'apercevoir qu'il n'est entr'eux de rapports de priorité que dans la (*r*) manière d'exister : le développement de leurs parties constitutives ne se fait qu'à proportion (*s*) que le feu élémentaire en accélère plus ou moins l'accroissement, par les

---

(*i*) *De Aliment.* sect. 4, pag. 51. Aretée, Galien, Rega, etc. sont de l'avis d'Hippocrate. J'ai examiné ce point dans le corps de l'Ouvrage.

(*k*) *Lex.* sect. 1, pag. 2.

(*l*) *De prisc. Med.* sect. 1, pag. 18.

(*m*) *De nat. hom.* sect. 3, p. 3.

(*n*) *De prisc. Med.* pag. 18.

(*o*) *De nat. hom.* pag. 7. *De Vict. rat.* liv. 1, sect. 4, pag. 8.

(*p*) *De nat. hom.* pag. 5.

(*q*) *Ibid.* pag. 5.

(*r*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 14.

(*s*) *Ibid.* Cette réflexion est remarquable. MM. Nollet et Jallabert ont confirmé cette théorie d'Hippocrate par des expériences d'électricité. Ils ont remarqué que les plantes et les grains qui végétoient dans de l'eau ou de la terre électrisée, poussoient beaucoup plus vîte : or la matière électrique n'est certainement que le feu élémentaire.

principes qu'il y porte et qu'il y réunit. Mais il ne faut (*t*) considérer la production d'un nouvel être, que comme un nouveau mélange de principes préexistans, et les mêmes, quoique différemment combinés. La mort ou la destruction apparente d'un être n'est non plus que la (*v*) dissolution ou la désunion des principes combinés; car rien ne périt dans la nature. Les principes ne se combinent (*x*) qu'autant qu'ils ont d'affinité entr'eux; autrement ils restent toujours séparés. Comme il en est de tous les êtres de la nature, de même que de l'homme, il ne se fera aucune production (*y*) dans la nature, que par la juste proportion des principes nécessaires à chaque être individuel. Dès qu'un (*z*) principe vient à prédominer ou à faire départ, aussitôt il arrive une altération à chaque espèce d'être où cela a lieu : les principes se désunissent tôt ou tard; chacun d'eux (*a*) revient à son état de simplicité, et aussitôt ils forment de nouvelles combinaisons, parce que chaque principe est toujours dans certains rapports avec la totalité (*b*) des êtres, et la totalité avec tous les êtres en particulier.

Comme il est impossible d'être médecin sans connoître (*c*) l'homme physique et moral, le médecin doit donc rapporter là toutes ses études : mais ne point se livrer à des spéculations (*d*) de pure curiosité, et dont il ne résulte jamais aucune connoissance certaine. Tout ce qui n'est qu'opinion et non

---

(*t*) *De Vict rat.* liv. 1, pag. 9.
(*v*) *Ibidem.*
(*x*) *De Nat. hom.* sect. 3, pag. 4. *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 9.
(*y*) *Ibidem.*
(*z*) *Ibidem*, pag. 4, 5. *De prisc. Med.* pag. 14.
(*a*) *De Nat. hom.* pag. 4. *De Vict. rat.* l. 1, p. 10, διακρίνεται, καὶ ἅμα συμμίσγεται.
(*b*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 9, ἕκαςον πρὸς πάντα, etc. Foës n'a pas compris cet endroit.
(*c*) *De Nat. hom.* pag. 3. *De prisc. Med.* pag. 18.
(*d*) *Ibid.* pag. 9.

(*e*) appuyé sur aucun fait, n'est qu'une preuve d'impéritie. Ainsi un médecin qui ne se conduit que d'après des opinions, est (*f*) répréhensible, parce qu'il ne tend qu'à la perte des malades. Un médecin, qui, loin de suivre aveuglément la crédulité du vulgaire, joint la philosophie à la médecine, et ne fait qu'un tout des deux, qui examine et sait se rendre compte de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, est (*g*) sur terre une espèce de divinité.

L'homme, ouvrage d'une intelligence suprême, (*h*) aussi bien que toute la nature, est un être composé d'un corps (*i*) et d'un principe intelligent, invisible, qui fait partie de lui-même. A mesure que le corps prend de l'accroissement, ce principe intelligent *se développe et se* (*k*) *perfectionne jusqu'à la mort.* Le corps est formé de la partie *la plus robuste* de nos humeurs (*l*) ou de tous nos principes, qui se réunissent pour cet effet; et il végète comme l'arbre et les plantes. La semence de la femme (*m*) est aussi prolifique que celle de l'homme, et tous deux contribuent également à la génération. Outre les quatre humeurs principales de l'homme, il faut (*n*) encore considérer chez lui d'autres principes. Nous y remarquons en effet des principes doux, amers, salins, acides, acrimonieux, austères, insipides, et grand nombre d'autres. Plus les différens (*o*) principes qui composent nos corps se réunissent

---

(*e*) *De decenti Habit.* sect. 1, pag. 25.

(*f*) *Ibidem.*

(*g*) *Ibid.* ἰσόθεος.

(*h*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 11, 13.

(*i*) *Ibidem*, ἀφανὴς, ἐκ παιδὸς εἰς ἄνδρα.

(*k*) Ανθρώπου ψυχὴ φύεται μέχρι θανάτου, *Epid.* 6, sect. 5, n.° 5. Le mot φύεται signifie proprement *s'engendre*, ou *végète*. Voyez ci-après.

(*l*) *De Genit.* sect. 3, pag. 11, 12. *De Nat. pueri*, pag. 22, 26.

(*m*) *De Genit.* pag. 13. *De Nat. pueri.*

(*n*) *De prisc. Med.*, pag. 14, 17.

(*o*) *Ibid.* pag. 17.

en grand nombre, et se combinent intimement; plus le mélange en est doux et sain, moins aussi les principes ont d'énergie en particulier.

Tant que ce mélange parfait (*p*) subsiste en quantité et en qualité, l'homme jouit d'une santé parfaite : mais, si quelques-uns de ces principes pèchent ou par défaut, ou par excès, ou par qualité, ou se séparent des autres pour être (*q*) abandonnés à eux-mêmes, alors les uns ou les autres se manifestent par leurs qualités particulières, et le désordre en est la conséquence. Non-seulement la partie d'où un principe s'est écarté souffre; celle sur laquelle il s'est jeté, en éprouve aussi du trouble et de la douleur. Mais c'est surtout par leurs (*r*) qualités, que ces principes livrés à eux-mêmes sont nuisibles.

Tous les différens principes qui constituent notre être individuel, (*s*) sont déterminés dans leurs rapports et leur manière d'être, de même que ceux de tous les autres êtres de la nature : ce qui constitue l'homme (*t*) doit donc toujours être *tel*, jusqu'au moment où il paie à la nature (*v*) le tribut fatal résultant de sa constitution : car tout paroît (*x*) et disparoît par la même loi. Cette (*y*) multiplicité de différens principes dont nos corps sont formés, agissant (*z*) continuellement les uns sur les autres,

---

(*p*) *De Nat. hom.* pag. 4.

(*q*) *De prisc. Med.* pag. 14. *De Nat. hom.* pag. 5.

(*r*) *De prisc. Med.* pag. 17. ἀπὸ δυνάμιων. En effet la surabondance d'une humeur quelconque n'est pas une maladie, et ne le devient pas, si on s'y prend à temps; au lieu que les qualités des humeurs s'altèrent quelquefois si promptement, qu'il n'y a plus de remède: comme on le voit dans les maladies malignes ou pestilentielles. Ce principe d'Hippocrate est bien vu.

(*s*) *De Nat. hom.* pag. 4.

(*t*) *Ibid.* pag. 5.

(*v*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 10.

(*x*) *De Nat. hom.* pag. 4.

(*y*) *Ibidem.*

(*z*) *De Morbo sacr.* pag. 94.

cette circulation (*a*) non interrompue des humeurs qui vont et viennent sans cesse du centre à la circonférence, ou des parties internes aux parties externes, *et vice versâ*, mais surtout si rapidement dans la jeunesse ; cette réparation et cette perte alternative de substance qui se détruit d'autant plus (*b*) promptement, qu'elle est plus aisément assimilée à nos principes ; enfin, ce feu élémentaire qui (*c*) fait l'âme de tous nos mouvemens, et qui *donne le branle à tout*, τὸ ἡγεύμενον, sont autant de causes innées de l'altération de nos corps. Tantôt c'est la chaleur (*d*) qui agit avec le concours d'un principe acrimonieux, amère, acide, muriatique, et autres matières vicieuses de ce genre ; tantôt c'est la perte de cette chaleur innée qui concourt à nous détruire avec d'autres puissances internes ; de sorte que les principes (*e*) qui nous ont donné l'existence, deviennent pareillement la cause de nos maladies, de leurs solutions avantageuses ou funestes. Ce qui fait le salut d'un individu fait la perte de l'autre : une maladie (*f*) se guérit par la même cause qui la produit. Il n'est aucun individu qui n'ait en lui-même le principe de son rétablissement, et les puissances nécessaires pour y parvenir, ou pour se détruire de sa nature.

Les opérations de la nature ayant été déterminées par (*g*) l'Être suprême, la nature agit toujours pour le mieux. La Divinité faisant tout pour le

---

(*a*) *De Vict rat.* liv. 1, pag. 13. *De Ossium nat.* sect. 4, pag. 59. *De Nat. hom.* pag. 9. *De Alim.* sect. 4, pag. 50, quoi qu'en dise Pitcairn.

(*b*) *De Alim.* pag. 52.

(*c*) *De Vict rat.* liv. 1, pag. 13. *De prisc. Med.* pag. 16.

(*d*) *Ibid.* Cet endroit prouve qu'Hippocrate ne méritoit pas qu'on lui reprochât de déduire toutes les maladies des quatre humeurs principales.

(*e*) *De Genit.* pag. 12.

(*f*) *De Morb. sacr.* pag. 94.

(*g*) *De Vict. nat.* liv. 1, p. 11.

mieux, nous a aussi (*h*) donné l'intelligence nécessaire pour imiter ses opérations à certain point. Mais, comme le plus souvent nous ne sommes que des imitateurs aveugles, nous nous prescrivons une manière d'agir contraire aux lois de la nature.

Quoique le principe intelligent qui nous anime soit le (*i*) même dans tous les individus, considéré à son origine, l'homme qui résulte de la réunion du principe intellectuel et du principe matériel n'est cependant pas le même. La différente proportion de ses principes fait celle d'un Thersite et d'un Achille; différence (*k*) qui se fait toujours apercevoir, à moins que la manière de vivre n'étouffe l'heureux germe dans la jeunesse. De là vient aussi la différence qu'il y a dans la (*l*) manière de sentir, et dans l'industrie de chaque homme.

Puisqu'un corps diffère d'un (*m*) corps tant par la différente proportion de ses principes, que par leurs (*n*) qualités mêmes, les différens individus n'éprouveront pas la même impression des causes morbifiques. Les causes qui nuiront à certaine espèce d'animaux, pourront ne pas nuire à une autre. La variété du naturel et du tempérament, tant dans les êtres d'une même espèce que dans ceux d'une espèce différente, nous donne lieu de considérer nombre de choses et de circonstances, comme autant de causes plus ou moins avantageuses au bien-être physique et moral de l'homme.

L'expérience nous prouve que la figure (*o*) et la forme extérieure de l'homme, les qualités de l'esprit et du caractère, les mœurs varient selon les diffé-

(*h*) *Ibidem.*
(*i*) *Ibid.* pag. 14.
(*k*) *Ibid.* et pag. 15.
(*l*) *Ibid.* et pag. 11.
(*m*) *De Flatib.* sect. 3, p. 80.
(*n*) *De Aëre, loc. et aq.* etc. pag. 76-77, etc.
(*o*) *Ibid.* pag. 78.

rentes régions et la manière de vivre. Un médecin doit donc être instruit (*p*) de ce qui concerne la situation des lieux, la nature du sol, l'air, les eaux, les vents irréguliers, périodiques, ordinaires : c'est ce qu'on trouvera traité aussi clairement qu'on peut le désirer dans le Traité *de l'air, des lieux et des eaux.* Il ne s'agit que d'en savoir faire l'application dans le besoin. Les livres des Epidémies fourniront les exemples où l'on verra nombre d'effets de ces différentes causes. Mais en général, il faut faire attention de ne pas prendre pour cause nuisible, (*q*) ce qui aura peut-être été un avantage réel. Cette méprise n'est pas rare ; chacun n'est (*r*) pas aussi en état qu'on le pense, de juger de ce qui est utile ou nuisible ; quand et à qui cela peut devenir tel.

Les différentes saisons (*s*) méritent encore une attention particulière, soit comme causes générales, soit comme causes spéciales, par rapport aux tempéramens et aux différens âges. En effet, l'expérience nous apprend que même les forces (*t*) de l'estomac varient selon les diverses constitutions des saisons. Si les changemens des saisons produisent une maladie (*v*) commune à toute une contrée, toutes les maladies particulières qui paroîtront alors par d'autres causes, se sentiront de la maladie commune dont la cause prévaut sur les causes des maladies particulières. Quand une (*x*) année entière se se sent de la température de telle ou telle saison qui prédomine alors, les maladies des autres saisons

---

(*p*) *Ibid.* et *de Vict rat.* liv. 2, *initio*, et ailleurs.

(*q*) *De prisc. Med.* pag. 18.

(*r*) *De Arte*, pag. 4.

(*s*) *De Aëre loc. et aq.* pag. 64. *De Humorib.* pag. 18, 19.

(*t*) *Ibidem.*

(*v*) *Ibidem.* Endroit digne de remarque, aussi bien que le suivant.

(*x*) *Ibid.* pag. 19. Le Traité des Humeurs est plein de grands principes, qui ne sont le fruit que d'une expérience consommée.

prennent en général le caractère particulier aux maladies de la saison prédominante.

Plus les changemens des saisons sont imperceptibles, (*y*) moins il y a à craindre pour la santé. Plus ces changemens seront subits et considérables, plus les effets en seront dangereux. En général, tout changement (*z*) considérable est nuisible, qu'il vienne du froid ou de la chaleur, de la sécheresse, ou de l'humidité, de réplétion ou d'inanition.

Comme les quatre saisons prédominent à leur (*a*) tour pendant l'année, il faut aussi considérer les (*b*) effets successifs qui en résultent sur nos différentes humeurs principales, telles que le sang, la bile, la pituite, etc. non qu'il faille déduire immédiatement de ces quatre humeurs toutes les maladies, comme autant d'effets directs de leur dépravation seule, ce que nous avons vu plus haut. L'expérience nous apprend donc que les humeurs (*c*) prédominent à leur tour dans la révolution des quatre saisons. Mais il faut considérer la chose (*d*) comme susceptible de plus et de moins; et c'est toujours avec cette restriction qu'un médecin doit consulter le rapport qu'il y a (*e*) entre les dispositions des humeurs, et la saison qui leur est analogue.

Les effets des saisons contraires font aussi cesser ceux des causes contraires à la nature de ces saisons: voilà pourquoi (*f*) l'hiver met fin aux maladies d'été, et l'été à celles de l'hiver ; et ainsi de l'automne et du printemps, à moins que ces (*g*) maladies n'aient un période fixe pendant lequel elles se terminent, avant de passer d'une saison à l'autre. Mais toute (*h*)

(*y*) *Ibidem.*
(*z*) *De Loc. in hom.* pag. 92.
(*a*) *De Nat. hom.* pag. 7.
(*b*) *De Humorib.* pag. 14, 17.
(*c*) *De Nat. hom.* pag. 6, 7.
(*d*) *Ibid.*
(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibid.*
(*g*) *Ibid.*
(*h*) *Ibid.*

maladie qui passera son période, ou la saison qui devroit la faire cesser, pourra aussi durer toute l'année.

Quoique les effets passagers des changemens journaliers de la température soient en général de peu de conséquence par rapport aux causes des maladies, on ne doit pas négliger de les observer par rapport aux suites et aux crises des maladies. Il en est de même (*i*) des quatre parties du jour comme des quatre saisons, les maladies y sont dans des états bien différens. La plupart des maladies chroniques finissent en automne, qu'on peut comparer au temps du soir : c'est aussi vers le soir que les paroxismes des maladies arrivent presque toujours. Le printemps, qu'on peut comparer au matin, est la moins dangereuse des quatre saisons; et l'automne au contraire la plus funeste, aussi bien que le soir l'est le plus des quatre parties du jour.

En général, lorsque les saisons (*k*) sont bien réglées, les maladies parviennent aisément à leur état, et la solution s'en fait aisément. Les saisons irrégulières produisent des effets contraires.

Après s'être bien instruit de ce qui concerne les effets des changemens (*l*) successifs des saisons, de leurs (*m*) excès, des constitutions (*n*) journalières, (*o*) annuelles; les effets des vents (*p*) chauds, froids, secs, humides, et des principes dont ils peuvent être chargés (*q*) par la nature des lieux sur lesquels ils passent; on doit considérer les causes de ces maladies épidémiques terribles qui ravagent des

---

(*i*) *Epid.* p. 75-76. Voy. Foës, et *Epid.* liv. 6, sect. 6, n.° 26.

(*k*) *Epid.* 2, *ibid. Aphor.* 8, liv. 3.

(*l*) *Aphor. ibid.* 19-23.

(*m*) *Ibid.* 11-14.

(*n*) *Ibid.* 17.

(*o*) *Ibid.* 15, 16.

(*p*) *Ibid.* 17, 5.

(*q*) *De Vict. rat.* liv. 2, pag. 21. Cet endroit n'est pas d'un physicien ignorant.

provinces entières, et passent souvent dans les pays les plus éloignés. La cause de ces (*r*) maladies est dans les qualités sensibles de l'air, dont une (*s*) excrétion morbifique se décharge sur nos corps. Chaque espèce d'animaux, et même les individus de chaque espèce, différant par leurs principes constitutifs, ces causes délétères ne les affecteront pas tous ni également en même temps; ce sera toujours (*t*) à proportion que ces principes malins seront plus ou moins contraires à ceux des individus. Voilà pourquoi c'est tantôt une espèce, tantôt une autre qui en est attaquée. Ces maladies, quoique dépendant d'une cause (*v*) particulière, n'en sont pas moins l'effet d'une cause naturelle : car il n'est (*x*) aucune maladie qui vienne plutôt qu'une autre d'un effet immédiat de la Puissance divine ; ou, si on le veut, elles ont toutes une origine également divine ou naturelle.

Ces maladies extraordinaires ne seront (*y*) point susceptibles de l'ordre et de la suite des maladies ordinaires. Leurs différens périodes, leurs symptômes n'auront rien de régulier ; les crises y seront difficiles ou funestes, ou la nature succombera, sans pouvoir produire aucun effort avantageux, par rapport au trouble extrême où seront toutes les fonctions. Enfin, l'on voit paroître dans ces épidémies pestilentielles tous les symptômes (*z*) des autres maladies en un clin d'œil, et le malade périt aussi-

---

(*r*) *De Nat. hom.* pag. 78. Ces réflexions sont d'un habile maître.

(*s*) *Ibid. De Flatib.* 80.

(*t*) *De Flatib.* pap. 80.

(*v*) *Epid.* liv. 2, pag. 73.

(*x*) *De Morb. sacr.* pag. 85, 87, 91, 97.

(*y*) *Epid.* liv. 2, pag. 73. *Epid.* liv. 3, pag. 168-9.

(*z*) *Omnia vel maximè horrenda in peste*, etc. *Aëtius Tetrab.* sect. 1, c. 95. C'est ce qu'on voit tous les jours.

tôt. Le succès du traitement de ces maladies dépendra de l'observation que l'on peut voir, *de Nat. Hom.* p. 78, et des lumières que quelques expériences auront données.

Nous venons de dire que les maladies étoient toutes naturelles : cependant il y a eu de tout temps des gens fourbes ou superstitieux qui, loin (*a*) de ne pas se livrer au peuple, comme Hippocrate le conseille au médecin, et d'abhorrer tout (*b*) principe superstitieux, se sont fait un devoir de controuver mille impostures pour favoriser les erreurs populaires. Ces gens, que l'appât (*c*) d'un gain sordide engage à déclamer contre les médecins, et qui n'ont que l'impéritie à opposer aux amateurs de l'humanité, se flattent impudemment d'opérer mille prodiges, et de renverser même (*d*) les lois de la nature. Mais rappelons leur dire à l'examen de la (*e*) vérité, nous verrons combien ils sont en contraste avec la raison et la nature. Ce qui fait que le peuple donne dans ces abus, c'est qu'il s'imagine que les sciences ne sont nées que de l'opinion ; au lieu qu'il n'est aucune science qui ne doive être (*f*) fondée sur des faits ou sur des principes positifs. Le peuple n'est pas non plus en état de juger des opérations de la nature. Les charlatans ou les imposteurs le savent trop bien. Il sera donc toujours aisé de supposer des prodiges devant des idiots. La nature ne se connoît que par l'étude (*g*) et l'observation : l'étude n'est même que le moyen de commencer. Ce n'est qu'avec un heureux naturel bien cultivé qu'on peut espérer de saisir le (*h*) point direct

(*a*) *De decent. Habit.* pag. 25.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *De Arte*, pag. 3. *De Morb. sacr.* pag. 86.
(*d*) *Ibid.*
(*e*) *De decent. Habitu.* pag. 24-5.
(*f*) *Ibid.* pag. 25.
(*g*) *Ibid.* pag. 24.
(*h*) τὸ χρέος.

des choses. Or tous ces avantages ne sont ni chez ces fourbes, ni chez le peuple.

« Quant à ces gens superstitieux qui ont toujours » la Religion à prétexter, et croient trouver dans » telle partie de l'un ou l'autre animal, dans des » ablutions, dans des conjurations, dans des en- » chantemens, ou dans d'autres opérations de cette » nature, des remèdes à ces maladies qu'ils attri- » buent à quelque esprit malin; c'est un vain pré- » texte pour couvrir leur ignorance, et une impiété » détestable. En effet, tombe-t-il sous les sens qu'un » Dieu qui est la pureté même, et toujours attentif » à notre conservation, permette à un esprit malin » de s'emparer d'un corps, de le souiller? Ne doit- » on pas plutôt penser qu'il l'empêcheroit, si cela » pouvoit être? Toutes ces opérations expiatoires » font de la Divinité un être méchant et pervers, » qui dès-lors ne peut plus être Dieu : mais elles » n'ont de réalité que la faim et l'indigence de ces » fourbes, qui abusent de la crédulité pour vivre. » En supposant même que les prétendus sorciers » puissent causer ou guérir une maladie, je soutiens » qu'ils ne peuvent (*i*) le faire que par des causes » naturelles. »

Tous ces prestiges ne fourniront donc jamais les ressources qu'on (*k*) ne doit chercher que dans l'habileté du médecin assez instruit pour opérer dans le corps les changemens convenables : de sorte que si l'on (*l*) n'a pas d'un traitement le succès qu'on osoit s'en promettre, après avoir tout considéré avec

(*i*) *De Morb. sacr.* pag. 86, 87, etc. On voit par ces réflexions ce qu'on doit penser de ce que dit *Perdulcis*, ou *Pardouc*, c. 7 et 8, *des maladies de l'esprit.* Il faut distinguer dans cet habile médecin les erreurs du temps d'avec le mérite personnel. Ce médecin est intéressant en bien des choses.

(*k*) *Ibid.* pag. 94.

(*l*) *De Arte*, pag. 6.

soin, il faut en rejeter la cause sur la violence de la maladie, et non pas sur des choses surnaturelles qui ne peuvent avoir lieu ; mais encore moins sur l'art qui ne peut pas renverser les lois de la nature. Vouloir qu'un médecin (*m*) guérisse tout, c'est demander (*n*) une chose contradictoire ; parce que tous les mixtes sont continuellement dans un accroissement et dans un décroissement nécessaire ; et que par conséquent, le corps doit se dissoudre avec le temps, ou par l'action des causes instantanées suffisantes, comme nous l'avons dit.

Autant la superstition est blâmable dans un médecin, autant (*o*) sa crédulité est dangereuse, comme on l'a dejà dit. Tous les jours on voit mille choses assurées avec hardiesse et sans raison : ce sont autant de sources (*p*) d'erreurs. Il faut ainsi se tenir en garde contre les fictions revêtues même de tous les degrés de probabilité. Tout ce qui n'est établi que sur le raisonnement seul, ne mérite aucune créance, parce que c'est d'après des faits constans qu'il faut raisonner ; autrement il résultera de grands (*q*) dommages dans la pratique de l'art. C'est ce qui

---

(*m*) *Ibid.*

(*n*) *De decent. Habit.* pag. 29. *De Vict. rat.* liv. 3, pag. 34. *De Arte*, pag. 5.

(*o*) *De decent. Habit.* pag. 29.

(*p*) *Præcept.* pag. 28. Jean Bauhin fait une réflexion fort sensée sur la crédulité : *Viro philosopho nil est pestilentius (populari persuasione :) quippè quæ et constantes animos interdùm labefactet, et curiosos ac discendi cupidos inhibeat : simpliciores verò irretitos occupet sincera et vana spe credulitatis, quâ nunquam ad genuinam et solidam rerum cognitionem pertingere queant. Ejusmodi multa sunt hodie in nobilissimâ nostrâ arte medicâ, licèt vana, falsa et præter rationem à doctis pro veris agnita, ac etiam usurpata.* Hist. plant. tom. 1, liv. 8, pag. 157.

(*q*) Voici quelques-uns de ces faits qui sont autant d'abus de la crédulité. Doit-on croire Bartholin, lorsqu'il nous dit que la femme d'un cordonnier, que son mari avoit toujours connue λεσβιάζων comme les infâmes Lesbiens, (*per os*) avoit rendu par

est arrivé et arrivera toujours de la part de ceux qui voudront raisonner sur la nature des maladies et des effets possibles des médicamens, avant d'avoir des faits positifs de leur côté.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois (*r*) avantageux de consulter des particuliers : ce n'est même que par cette voie que l'art s'est formé. Celui qui ne s'informe pas des cas individuels et des faits, court risque (*s*) de ne jamais arriver au but de l'art. Si les anciens s'étoient conduits ainsi, la médecine seroit encore un art ignoré, ou l'art du hasard. Mais, pour s'instruire des faits et en tirer avantage, il faut (*t*) le jugement le plus sain, rapporter les observations (*v*) particulières à des principes généraux. C'est là la voie démonstrative, le moyen d'éviter la surprise, et de bien saisir l'occasion qu'il est si important de savoir connoître.

« Ces réflexions (*x*) ne seront sans doute pas goûtées de ces charlatans qui n'ont que l'ignorance pour partage, et qui, indignes du nom de mé-

---

a bouche un fétus entier et bien formé de la longueur d'un doigt? L'homme seroit donc la seule cause matérielle de la génération. L'enfant peut donc aussi se former dans un autre viscère que dans celui qui est destiné à cela par la nature. Tout cela est faux: donc Bartholin, et tous ceux qui l'ont prétendu, se trompent. Foës paroît avoir donné dans une autre crédulité ridicule, par les faits qu'il rapporte à l'occasion de la barbe qui vint à Phaétuse pendant l'absence de son mari. Voyez *ibid.* 6, pag. 301.

Nombre de médecins et de chirurgiens ont recommandé le cautère actuel au sinciput pour la céphalée, l'épilepsie, etc. Hoffman est même de ce nombre. Purman, cité en allemand par M. de Haen, dit que le chirurgien peut le pratiquer sans crainte, et qu'il seroit à souhaiter qu'on le mît en usage dans les hôpitaux comme un remède infaillible. Voyez ce qu'on en doit penser, d'après les expériences de M. de Haen, Tom. III, part. 6, c. 6, pag. 180, etc.

(*r*) *Præcept. ibid.*

(*s*) *De prisc. Med.* pag. 9.

(*t*) *De decent. Habit.* pag. 25.

(*v*) *Præcept.* pag. 28.

(*x*) *Ibid.* pag. 29.

» decin, font de la médecine un art sordide, et ne
» savent pas que le médecin doit être en tout guidé
» par l'amour de l'humanité. Aussi ces gens n'ont-ils
» de réputation que par la protection de quelques
» personnes de nom qui les ont tirés de l'obscurité
» où ils seroient toujours restés. Ils évitent la pré-
» sence des vrais médecins, ne paroissent plus dès
» qu'une maladie devient sérieuse, et, par la con-
» duite la plus odieuse, refusent (*y*) le secours
» qu'ils avoient fait espérer. De là vient que les ma-
» lades, ne sachant à qui se fier, et pressés par le
» désir de recouvrer la santé, changent aussi vo-
» lontiers de remède, que ceux qui les traitent font
» paroître d'inconséquence. Le vrai médecin au
» contraire (*z*) se met au grand jour avec confiance,
» C'est avec douceur qu'il se présente à ses malades,
» fournit à leurs besoins s'ils sont dans l'indigence;
» préfère même la reconnoissance des malades,
» à la gloire de les avoir guéris. Mais c'en est assez
» de ces réflexions sur cet article; revenons aux
» causes des maladies. »

Outre les causes précédentes, il faut encore con-sidérer la manière (*a*) de vivre, laquelle influe si considérablement sur la santé. Nous entendons par là tous les alimens solides et fluides, et les exercices. Mais il n'est pas si (*b*) aisé qu'on le pense de voir dans l'usage des alimens ce en quoi ils peuvent être utiles ou nuisibles. Il faut pour cela être exactement instruit de la nature de l'homme en général, et connoître ce qui peut résulter de (*c*) particulier par rapport aux climats, à l'âge, au tempérament, au

(*y*) Je lis βοηθήσιας; le sens de ἀινοῦντες est *recusans*. Foës a estropié le sens de ce passage.

(*z*) Je lis οὐκ ἄπιςός ἐςιν ὡς οἱ ἐν ἀδικίᾳ. Απιςος signifie *diffidens*.

(*a*) *De Nat. hom.* pag. 7.

(*b*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7

(*c*) *De salub. vict.* pag. 4.

exe, à la situation des lieux, à la saison. On doit ncore être parfaitement instruit de la nature partiulière de tout ce qui peut servir d'aliment. En effet, est une (*d*) grande différence entre les substances 'une même espèce qui viennent dans des pays difrens. Certaines substances sont même un poison our une espèce d'animaux, et ne le sont pas pour ne autre. On ne doit jamais statuer rien de fixe à et égard : c'est de l'expérience qu'il faut (*e*) l'aprendre. Les Traités qu'on a écrits sur cet article, issent tous quelque chose à désirer, parce qu'on 'a pas pris l'expérience pour guide.

Des alimens innocens d'eux-mêmes deviendront ne cause de maladie, si l'on n'y joint pas les exerices convenables. On doit toujours consulter l'âge, tempérament, etc. lorsqu'il s'agit de raisonner 'après les exercices, (*f*) et voir dans la profession es sujets ce qui se trouvera de mal réglé entre les imens, les exercices, et la force des sujets : car utes ces choses (*g*) font autant de différences sentielles pour la santé ou la maladie. Faute de ire ces réflexions, on déduit de causes imaginais (*h*) des effets qui n'y ont aucun rapport, ou l'on rescrit des règles contraires à la nature. Le corps iccombe insensiblement (*i*) sous la force de causes ntes dans leurs opérations, mais qui n'en déter-

---

(*d*) *De Vict rat.* liv. 3, pag. . Tachenius dit aussi : *Increbile quod in aceto eluceat non lùm vini, sed etiam regionis alitas.* Hipp. chim. c. 10, p. 55.

(*e*) Muschenbroeck nous prose une machine pour éprouver els fruits sont d'une plus facile gestion, §. 1663, n.° 28 ; mais est bon de joindre à ces expéences la réflexion de Celse : *Non quidquid boni succi est protinùs stomacho convenit, neque quidquid stomacho convenit protinùs est boni succi,* liv. 2, c. 25. *Epid.* liv. 2, pag. 93. Voyez Foës, pag. 94.

(*f*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.

(*g*) *De Salub. vict.* pag. 4. *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 10.

(*h*) *De prisc. Med.* pag. 18.

(*i*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.

minent pas moins l'état malade tôt ou tard. En effet, le corps ne se dérange (*k*) que lentement de l'état de santé, à moins que les causes n'agissent violemment; parce que la nature a pendant très-long-temps autant de moyens (*l*) de rétablissement ou de conservation que de destruction. On ne saura donc jamais discerner ces causes secrètes, si l'on ne sait aussi (*m*) ce qui résulte directement de ces différentes circonstances; pourquoi une chose peut faire mal, quand, et à qui? Un médecin est toujours inexcusable (*n*) lorsqu'il n'est pas instruit à cet égard.

Les passions (*o*) ne méritent pas moins d'attention et de jugement de la part du médecin. Conséquemment les dispositions de l'esprit des sujets, tant comme (*p*) causes que comme (*q*) effets des maladies, seront un objet des plus essentiels pour un homme jaloux de son devoir et de sa réputation. Il est étonnant combien un médecin peut contribuer au bien-être des malades, s'il a étudié le cœur humain. Quoiqu'il soit impossible de dire comment l'âme et le corps agissent réciproquement l'un sur l'autre, l'expérience nous fait voir tous les jours les effets les plus marqués de ce commerce mutuel. La tristesse, (*r*) la crainte, causent un sentiment désagréable; on éprouve alors des anxiétés précordiales; le diaphragme, le cœur se resserrent: on sent une horreur par tout le corps: le cœur se ferme, ne reçoit plus de sang, et le sujet périt. Une joie excessive (*s*) produit le même effet. La colère (*t*)

(*k*) *Ibid.* pag. 8.

(*l*) *De Morb. sacr.* pag. 94; ἕκαστον ἔχει δύναμιν ἐν ἑωυτῷ, καὶ οὐδὲν ἄπορον, etc.

(*m*) *De prisc. Med.* pag. 18.

(*n*) *Epid.* 6, sect. 8, n.° 48, ξυμφοραὶ γὰρ πολλαί: *Res plena calamitatis est*, dit Foës.

(*o*) *Epid.* 6, sect. 8, n.° 28.

(*p*) *De Humorib.* pag. 17.

(*q*) *Epid.* 6, sect. 7, n.° 10.

(*r*) *De Morb. sacr.* pag. 93.

(*s*) *Ibid.*

(*t*) *Epid.* 6, sect. 5, n.° 8.

cause une pareille tension au cerveau, aux poumons ; ou le sang et les humeurs se portent alors avec impétuosité à ces parties. Au contraire, la tranquillité d'âme la met en liberté : les soucis (*v*) la déplacent de son centre ; enfin les chagrins taciturnes et la misantropie qui les suit, font périr (*x*) peu à peu : l'âme est alors comme un feu (*y*) dévorant qui consume le corps qui lui sert de nourriture.

Il faut dans tout bon (*z*) tempérament certaine ardeur naturelle : mais cette ardeur deviendra bientôt excessive et même fureur, si le régime en augmente les degrés. Au contraire, un régime approprié au tempérament, et réglé de manière (*a*) à maintenir l'équilibre entre nos facultés naturelles, nous rend prudens, discrets ; empêche les passions de s'écarter de l'ordre de la nature : les facultés de l'âme en deviennent plus parfaites ; l'esprit est plus pénétrant, surtout lorsqu'on y joint les exercices convenables. De là résulte l'état sain de l'âme et du corps. Quelque heureuses (*b*) qu'en soient les dispositions, il est de fait qu'elles se perfectionnent ou s'altèrent proportionnément au régime. On voit par là ce qu'un médecin doit considérer dans la manière de vivre par rapport aux passions.

(*v*) *Ibid.* n.° 8.

(*x*) *Coac.*

(*y*) *Epid.* 6, sect. 5, n.° 5. Hippocrate croyoit réellement, comme presque tous les anciens, que l'âme étoit un feu élémentaire et inaltérable, par conséquent immortelle. *De Carnib.* Il en place le siége dans le cerveau. *De Morb. sacr.* pag. 99. L'auteur du Traité du Cœur la place dans le ventricule gauche du cœur ; *Moyse*, dans le sang, ou plutôt, selon le style de sa langue, il prend le sang pour l'âme : d'autres placent l'âme ailleurs. Le sophiste *Salluste*, dans la Collection mythologique de *Thomas Gale*, prétend qu'elle n'est ni hors du corps, ni dedans. Tous les philosophes anciens et modernes n'ont fait que balbutier sur cet article.

(*z*) *De Vict. rat.* liv. 1, pag 19.

(*a*) *Ibid.* pag. 18.

(*b*) *Ibid.*

Il doit en connoître le jeu particulier dans chaque individu, pour savoir en tirer parti dans le besoin, en excitant l'un (*c*) ou l'autre mouvement de l'âme, selon les vues qu'il peut avoir. Tantôt c'est la (*d*) colère, tantôt la crainte (*e*) dont il faut tirer avantage; et ainsi des autres passions qu'il est toujours avantageux de réveiller, surtout dans ces momens où la machine paroît succomber sous le poids des maux qui l'accablent. Il est de fait que la crainte a guéri des maladies supérieures à toutes les tentatives de l'art. Mais ce talent n'est pas (*f*) le fruit de peu de réflexions et de peu d'exercice.

La connoissance de tous les objets dont on vient de voir le détail, mettra aisément le médecin en état de connoître le tempérament de chaque sujet. Or il est facile de reconnoître une maladie, lorsqu'on sait celle à laquelle un sujet a le plus (*g*) de disposition; et ce qui peut résulter de l'intempérie plus ou moins grande de ses humeurs, dans chaque saison et dans les différens âges, conséquemment à sa manière de vivre et de sentir.

Après ces causes éloignées internes ou externes, viennent les causes prochaines, ou celles qui (*h*) déterminent l'état actuel de la maladie. La connoissance de ces causes dépend de l'art d'interroger (*i*) les malades ou les assistans; talent plus rare qu'on ne le croit communément : car, pour bien s'informer d'une chose, il en faut savoir un grand nombre. Il faut aussi savoir deviner dans une réponse, ce que (*k*) le malade ne peut dire. Après différentes

---

(*c*) *Epid.* 2, pag. 119. Voyez Foës, pag. 20. Cette remarque est d'un habile homme.

(*d*) *Ibid.*

(*e*) *Epid.* 6, sect. 8, n.° 45.

(*f*) *De Humorib.* χρὴ ταῦτα διαγεγυμνᾶσθαι, pag. 17.

(*g*) *Ibid.*

(*h*) *Epid.* l. 2, pag. 89. *Epid.* 6, sect. 3, n.° 25. Voyez Foës.

(*i*) *Epid.* 6, sect. 2, n.° 33.

(*k*) *De Vict. rat. in acut.* p. 52.

interrogations, on examine (*l*) la suite et le point direct des réponses, l'analogie qu'elles ont avec les causes possibles du cas actuel : on cherche la différences des circonstances, et l'on fait un tout uniforme des parties dissemblables. Tel est le chemin des découvertes, et le moyen d'estimer (*m*) les choses à leur juste valeur. Quelque difficile (*n*) que cela soit, il faut du moins en approcher le plus qu'il est possible : car il est aisé de guérir une (*o*) maladie, quand on en connoît les causes.

Dès qu'on s'est assuré des causes de la maladie actuelle, on fera en sorte de s'assurer du moment où elle (*p*) a commencé comme telle, et avec quels symptômes. Cela est essentiel pour en estimer les différens états, et en reconnoître les crises qu'il est si important de ne pas méconnoître : pour cet effet, il est bon de se rappeler les principes suivans.

« Toute maladie est précédée de (*q*) signes pré-
» curseurs ou *avant-coureurs*. Quelquefois la nature
» est assez puissante pour empêcher l'état déterminé
» de la maladie : alors ces signes disparoissent. Quel-
» quefois aussi ces signes persévèrent : on est alors
» à la veille d'une maladie. C'est à ce moment qu'il
» faut appeler l'art au secours ; et l'on sera peut-
» être assez heureux pour détruire les causes mor-
» bifiques, sans que la nature souffre aucune vio-
» lence. » On agira donc selon la nature des causes ;

(*l*) *Epid.* 6, sect. 3, n.° 16.

(*m*) *De Alim.* pag. 51.

(*n*) *Ibid.*

(*o*) *De Nat. hom.* pag. 10.

(*p*) *Aphor.* 12, liv. 1 ; *Epid.* 6, sect. 8, n.° 32 et 33.

(*q*) *De Arte*, pag. 7. *De Vict. rat.* liv. 3, pag. 38. Cet endroit est digne de l'attention d'un médecin. Hippocrate y donne les signes qui résultent de la pléthore. Il appelle ces signes τεκμήρια, et σημεῖα ἐξαγγέλλοντα. Les Latins les ont appelés *terrentia morbi*. Voyez ce que M. Grant a dit sur ces signes, *Traité des Fièvres*.

ou la maladie aura certainement lieu, parce que l'effet est nécessairement lié avec sa cause.

Dès que la maladie est déterminée, pour n'avoir pas pris les précautions nécessaires, il se présente d'autres signes, ou les mêmes en partie, mais beaucoup plus sensibles. Ces signes sont 1.° ceux qui décèlent la maladie à son commencement; 2.° ceux qui indiquent son accroissement; 3.° ceux qui indiquent son dernier accroissement, ou son état; 4.° ceux qui indiquent sa solution ou la crise, soit bonne, soit funeste, ou qui l'accompagnent. Tous ces signes présentent autant d'indications différentes, qu'il faut bien se garder de confondre l'une avec l'autre. C'est un point si important, qu'il n'est de médecin (*r*) capable de traiter une maladie, que celui qui sait juger pertinemment de la valeur des signes : car ce n'est que par là qu'on sait être (*s*) *utile* ou *ne pas nuire* : *ce en quoi se renferme tout l'art d'un médecin.*

Comme on range quelquefois sous une même dénomination des maladies différentes, mais dont la dénomination se prend du symptôme le plus sensible, il ne faut pas s'attendre à voir les mêmes signes dans ces maladies : ou les mêmes signes ne présenteront pas les mêmes indications, par rapport au concours des signes différens; principe important, et dont on peut voir l'exemple au Livre 2 *des Maladies*, pages 32 et 33. Il s'agit là *de différentes espèces de pleurésies.* Le traitement y est exposé d'une manière très-sage et digne d'un grand maître.

Ici (*t*) s'ouvriroit le plus vaste champ de la méde-

(*r*) *De Medico*, pag. 23.

(*s*) *Epid.* 1, pag. 22. Voyez la réflexion importante de Galien sur ce principe essentiel, Οὐ σμικρὸν, etc. pag. 23. édit. de Foës, sect. 7.

(*t*) Les écrits d'Hippocrate traitent presque tous des signes,

cine, si mon but étoit d'entrer dans le détail de tous les rapports de ce qui peut être considéré comme signe. Il me suffit d'en indiquer les principaux : on les trouvera examinés dans le corps de l'Ouvrage suivant. Le premier objet qui marque à certain point l'état du malade, est son extérieur ; savoir, l'état des yeux, de ses lèvres, du visage ; l'action de ses mains, sa position dans le lit : tout cela est exposé par un habile maître, *Prænot.* s. 2, p. 4, etc. Le médecin voit ensuite l'état du pouls, qu'il est important de tâter en plusieurs endroits, aux deux bras, aux tempes, aux angles des yeux, si l'on veut reconnoître les crises et les bien juger. L'état de la respiration si analogue à celui du pouls, est un signe d'une grande autorité pour établir le pronostic : en faisant attention de ne pas confondre τὸ συγγενὴς ce qu'il y a de *naturellement extraordinaire* dans certains sujets relativement à ces deux signes. Le pouls varie aussi selon les différens âges (*v*) et les différens sexes, les saisons et les passions.

On examine ensuite les excrétions, telles que les sueurs critiques ou non telles ; les urines, les selles, la salive ; les hémorragies qui ont lieu par des voies ordinaires, telles que celles des narines, de la gorge,

---

soit en général, soit en particulier. Cet habile maître, qui regardoit avec raison la séméïotique comme la partie la plus importante et la plus difficile de la médecine, paroît s'être proposé dans tous ses écrits, de ne laisser rien à désirer là-dessus à ceux qu'il instruisoit : aussi n'est-il encore de vraie séméïotique que la sienne. Ceux qui ont cru qu'il n'avoit fait que peu d'attention au pouls, sont tous convaincus de faux, par ce qu'il dit, *de Dieb. judicat.* pag. 25. *de Aliment.* pag. 52. *de Humorib.* pag. 15, et ailleurs. J'ai fait voir dans une note de l'Ouvrage, combien il l'avoit exactement connu.

(*v*) Avicenne veut que l'on ait égard à la différence que le climat peut causer dans le pouls, liv. 1, fen. 2, doct. 3, c. 10. Personne n'a mieux vu que lui les différences que les passions causent dans le pouls. *Ibid.* c. 18.

des poumons, des gencives, des vaisseaux hémorroïdaux, de l'utérus; ou par des voies extraordinaires, comme par la peau, ou à l'une ou l'autre partie où la nature ne les produit pas ordinairement. Il ne faut pas confondre celles qui viennent (*x*) de la gorge avec celles des poumons : les plus habiles y sont tous les jours trompés.

Les exhalaisons du corps et des excrétions, et la couleur de ces dernières, ne sont pas à négliger. L'haleine plus ou moins forte, les rots acides, nauséabonds, fétides; l'appétit, la soif, les spasmes, la douleur, l'état des hypocondres; les palpitations de cœur, les tremblemens, les chaleurs, les anxiétés précordiales; les dispositions plus ou moins volontaires des malades à prendre ce qu'on leur donne, et mille autres choses deviennent, par les circonstances, les signes les plus importans pour un habile observateur, et qu'un œil peu attentif n'aperçoit même pas, au grand danger des malades. Toutes ces choses sont même des signes plus ou moins significatifs, selon les différens périodes des maladies.

Je ne dirai qu'un mot sur les signes décrétoires : ces signes importans ne doivent pas paroître trop tôt, et par conséquent point sans coction. Tout signe d'un état avantageux dont il n'est pas de cause réelle, est un signe trompeur et même funeste. Voyez la remarque essentielle que Foës fait sur cet article. *Epid.* 2, s. 7, p. 105. Hippocrate nous présente cependant quelques malades qui se sont guéris sans crise manifeste. Mais comme toute chose, suivant lui, suppose toujours une raison suffisante, on est forcé de convenir que dans ces sortes de cas, les crises partielles, insensibles même au sujet, ont

(*x*) Voyez les médecins de Breslaw, p. 21, *edit. Halleri*.

suppléé à l'effet d'une crise manifeste. Les maladies chroniques ont même leurs crises comme les maladies aiguës : c'est ce dont les habiles médecins conviennent tous. En effet, la solution d'une maladie se fait, ou par assimilation des principes morbifiques que la nature réduit au caractère de nos humeurs, ou par séparation et excrétion. Dans l'un ou l'autre cas, la crise ou la destruction des matières morbifiques aura donc lieu. Mais, comme la nature ne peut pas toujours, ou réduire toutes les matières morbifiques, ou en faire la séparation totale, il y aura donc aussi des crises complètes, ou des crises incomplètes, qui tantôt se succèdent par intervalles et détruisent enfin la cause de la maladie; tantôt occasionnent des métastases, d'où il résulte d'autres maladies.

La succession des maladies, à laquelle Hippocrate vouloit que les médecins fissent tant d'attention, n'a pas encore été examinée depuis lui et Galien avec l'attention qu'il y apportoit. On ne voit presque rien, sur ce sujet, de bien réfléchi chez les médecins modernes, avant Baglivi, et Rega *de Sympath.* que l'on peut consulter pour en voir quelques exemples. Une maladie peut donc être cause d'une autre, et quelquefois plus grave. Cela nous fait voir qu'il ne suffit pas de tenter une guérison, mais qu'il faut encore en prévoir les suites. Ce qui est maladie dans un temps, ne l'étant plus dans un autre, ou du moins étant le moyen unique de conserver la vie du sujet, ce seroit une imprudence extrême d'en tenter la guérison. Les hémorroïdes, par exemple, se guérissent tous les jours en apparence, et l'on est surpris, quelques années après, de voir les sujets attaqués de maux de poitrine, de goutte, de douleurs latérales fixes et intraitables. La migraine est aussi suivie des plus dangereux effets, si on la traite

inconsidérément. L'humeur qui la cause, est la plupart du temps de la nature des humeurs goutteuses; c'est sur le foie, les poumons, les intestins, les vaisseaux hémorroïdaux qu'elle se jette, si on l'inquiète mal-à-propos. J'en ai vu plusieurs exemples : c'est à la nature à chereher une issue ou au moins un lieu convenable à eette humeur, pour en garantir les parties nobles. La nature opère alors de temps en temps quelques erises partielles, qui sont tout le soulagement qu'on doit attendre, quand les remèdes pris prudemment et long-temps sont inutiles. Si l'humeur de la migraine s'est déposée aux vaisseaux hémorroïdaux, et qu'on lui fasse quitter eet endroit par des topiques, le sujet mourra peut-être subitement, eomme eela s'est vu.

Les maladies eutanées, suivies si souvent des aecidens les plus funestes, pour avoir été guéries inconsidérément, ne prouvent que trop eombien il faut de prudenee pour entreprendre de les guérir. C'est un serpent eaehé sous l'herbe, lequel fait périr tôt ou tard eeux qui l'ont osé toucher. J'ai vu les spasmes et les eonvulsions sueeéder à une guérison apparente de la *goutte-rose*. La guérison de la gale est quelquefois suivie d'hydropisie, d'apoplexie, d'épilepsie, de manie. Il est si vrai que ces maladies en viennent alors, qu'on les fait cesser en faisant reprendre la gale, si les sujets n'en sont pas encore les vietimes.

J'ose iei dire deux mots des suites des maladies vénériennes traitées par des ignorans, ou avec le sublimé eorrosif. Je ne sais eomment des gens qui se vouent par état au bien de l'humanité, osent (*y*)

(*y*) *Quare fidem nostris autoribus adhibentes non credamus quibuscumque medicinis; nec vulneris vulnus superponendum putemus : sed ità ægris remedium porrigendum esse credamus, ut*

introduire un pareil remède dans le corps humain. Je conviens qu'aux grands maux il faut les grands remèdes : mais ces remèdes ne doivent pas non plus excéder les forces de la nature. J'ai vu plusieurs sujets réellement guéris de maux vénériens par l'usage de ce médicament, traîner une vie languissante, et périr d'une phthisie hépatique. Ceux qui préconisent ce remède, et l'administrent si légérement, devroient au moins prévenir ses suites. Les correctifs dont on use dans ce traitement, ne sont pas suffisans pour apprivoiser un pareil remède. Le mercure doux joint au soufre doré d'antimoine produit les effets les plus avantageux, sans exposer aux mêmes risques ; il est donc préférable. S'il manque quelquefois, le sublimé n'est pas non plus suivi d'heureux succès dans tous les cas. Les mauvais reliquats du traitement avec le sublimé sont d'autant plus dangereux, qu'ils se manifestent toujours à des parties tendineuses ou aponévrotiques, comme j'en ai vu plusieurs exemples, et cela, quelques années après la guérison des maux vénériens. Les ulcères qui en sont résultés étoient des plus malins et intraitables. Ces conséquences sont d'autant plus à craindre, qu'il n'est pas aujourd'hui un barbier qui ne se flatte de savoir employer ce remède, dont les plus habiles gens même ont tant de raison de redouter l'usage.

---

neque gravibus tormentis, neque intolerabili medicinæ curatione crucientur. Epist. Vindici. ante Marcel. de Medicament. Med. princip. edit. H. Steph.



DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.

LIVRE I.

De l'Expérience en général.

CHAPITRE I.

De la Différence de nos Connoissances.

JE développerai mieux les idées que je me suis faites de l'ex-
ɔérience, en rappelant d'abord les différentes sources de
ıos connoissances.

Nous acquérons des connoissances par le moyen des sens,
t par la réflexion que l'esprit fait sur lui-même conséquem-
ıent à l'impression des objets qui ont affecté les sens. Parmi
ɛ grand nombre des objets qui se présentent sur le vaste
héâtre du monde, les sens en saisissent autant qu'il leur est
ossible, et confient (1) le dépôt de ces impressions à la

(1) L'auteur dit *en confient le souvenir à la mémoire.* Du reste,
oici comme Hippocrate rend la même pensée. « Les sens sont premièrement affectés, et servent comme de guide à l'esprit pour la perception des objets ; l'esprit retient ensuite, comme en dépôt en lui-même, les perceptions des objets dont il a eu occasion d'être affecté plusieurs fois, et se les rappelle ensuite au besoin, et de la même manière qu'il les a saisis. J'admets donc (en médecine) tout raisonnement qui partira d'un fait, et qui tendra à une conséquence appuyée sur une chose manifeste ; car on sent bien que l'esprit peut raisonner avec certitude d'après des faits manifestes qu'on prendra pour principe d'un raisonnement ; au lieu que, si l'on ne forme de raisonnement que d'après des probabilités, et non d'après des inductions fondées sur la certitude d'un fait, on a toujours lieu de se repentir de ses conclusions : en effet, ce n'est raisonner qu'au hasard.... C'est pourquoi il faut, en général,

mémoire. Or j'appelle *matière brute* la collection de ces impressions des sens, ou les idées simples que les sens nous fournissent alors.

L'esprit compare, dispose, et lie ces idées simples acquises par les sens, aperçoit leurs rapports, et en forme des idées composées. De ces idées, il déduit et établit des principes, pour en tirer ensuite des conclusions qui découlent naturellement des principes simples et certains, ou qui sont la conséquence de plusieurs principes compliqués, tant certains qu'incertains; et, dans ce dernier cas, ce sont les facultés réunies de l'esprit, qui agissent.

Les sciences diffèrent encore plus entre elles par la différence de ces principes, que par leurs objets. Les unes sont claires, simples, certaines, et trouvent toutes les avenues de notre âme ouvertes; elles y entrent sans éprouver de résistance, et portent la conviction avec elles: les autres demandent à être approfondies, et ne présentent aucun côté lumineux qu'à la faveur de l'expérience, c'est par ce moyen seul qu'on peut les saisir; mais la persuasion ne les accompagne pas comme les autres, parce qu'elles ne sont pas si aisées à comprendre. Les connoissances qui découlent de principes clairs, simples et certains, font une partie des mathématiques; car il n'y a rien de certain que les mathématiques pures. Les connoissances des vérités que l'on déduit de principes compliqués en partie certains en partie incertains, comprennent surtout ce que nous appelons la morale, la politique, l'art militaire, et l'art de guérir ou la médecine.

La médecine, non plus que les autres sciences susdites, n'est pas si sûre que les mathématiques pures; car il reste souvent quelques doutes après les preuves qu'elle peut ad-

» s'attacher à des faits, partir de là pour généraliser les principes » de notre art, ne jamais les perdre de vue, si l'on veut que la » médecine devienne un art facile à exercer, et ne pas s'exposer à » y commettre des fautes. » *Hipp. Præcept.* Je cite ici ces différens passages d'Hippocrate, pour faire voir avec quelle sagesse cet habile homme avoit envisagé les principes de l'expérience du médecin. Aussi voyons-nous, par ses Aphorismes, que jamais homme n'a mieux possédé que lui l'art de généraliser les principes, comme le disent fort bien les médecins de Breslaw, pag. 413, *edit. Haller.*

ministrer. Il faut, pour la médecine, l'esprit le plus délié et le plus pénétrant, parce que souvent elle est obligée de s'en tenir à de simples probabilités, dont il n'est pas possible de saisir le plus haut degré, sans une extrême pénétration; et que le médecin ayant presque toujours à faire l'application de principes qui ne sont pas déterminés par l'évidence, il doit être, malgré lui-même, inventeur dans la pratique de son art (2).

La connoissance des idées simples est la base de chaque science particulière. L'industrie des individus de l'humanité s'occupe à tirer du monde moral et physique la matière brute des sciences, et la livre, en cet état, au philosophe. Celui-ci parcourt, examine d'un œil pénétrant l'amas de ces provisions, en rejette les unes et garde les autres.

Cette matière brute ne sauroit jamais être trop abondante. Nous avons obligation et à celui qui ramasse tout pêle-mêle sans porter ses vues plus loin, et à celui qui, plus intelligent, ne cueille qu'avec délicatesse la fleur des choses qui se présentent à lui, et au grand génie, qui, tel qu'un Démocrite, un Aristote, un Bacon, vient s'abaisser pour considérer la nature dans tous ses points, et présente déjà aux races futures la matière qui doit devenir la source féconde des notions générales et des vérités les plus lumineuses.

A mesure que les sciences s'étendent, chaque partie qu'on connoît dans la nature trouve sa vraie destination. La postérité profitera, à cet égard, des mémoires et des collections de nos academies. Elle en extraira ce qui s'y trouve d'utile, disposera de tout pour son avantage: on sera alors plus pauvre en livres, mais plus riche en idées. Pourquoi cette occupation ne seroit-elle pas aujourd'hui celle de tant de personnes de loisir, à qui le sort a donné et les talens et les moyens? car ces extraits ne doivent pas être l'ouvrage de l'ignorance.

---

(2) Sydenham avoit donc raison de dire que « la science de la » médecine surpassoit une capacité ordinaire, et qu'il falloit plus » de génie pour en saisir l'ensemble, que pour tout ce que la philo- » sophie peut enseigner; car les opérations de la nature, sur l'ob- » servation desquelles seules la vraie pratique est fondée, exigent, » pour être discernées avec la justesse requise, plus de génie et de » pénétration que celle d'aucun autre art fondé sur l'hypothèse la » plus probable. » *Réponse au D. Brady.*

Il n'y a que la philosophie qui puisse nous faire profiter des perceptions de nos sens, et étendre les bornes de notre esprit, parce que la philosophie seule est l'art de diriger la raison dans toutes ses recherches, de lier et d'arranger les idées acquises par le canal des sens.

Tout mon Ouvrage est donc destiné à présenter l'enchaînement des principes dont la connoissance et l'application sont ce que j'appelle *expérience*. Mais, comme il est des règles d'une utilité directe, et même d'une nécessité indispensable, qui pourroient devenir ou inutiles, ou difficiles à saisir, faute d'exemples, non seulement je ferai voir au lecteur curieux d'instructions ce que c'est que l'expérience dans l'art de guérir ; je le conduirai même à cette expérience sur la route de la nature.

CHAPITRE II.

De la fausse Expérience.

On regarde, en général, l'expérience comme le simple produit des sens. L'esprit semble y avoir si peu de part, que tout ce qui peut y être d'intellectuel, y est regardé comme aussi matériel que les perceptions des sens. C'est là ce que j'appelle *fausse expérience*, parce qu'elle n'est fondée que sur des observations fausses ou peu réfléchies, et, par conséquent, insuffisantes, ou faussement déduites de principes vrais en eux-mêmes.

On appelle communément *expérience* la connoissance que l'on acquiert d'une chose par la seule intuition réitérée du même objet. Selon ce principe, il ne faut qu'avoir beaucoup voyagé pour avoir la plus grande expérience du monde : un ancien officier aura de même la plus grande expérience possible de la guerre ; une vieille garde-malade vaudra le médecin le plus expérimenté. Un médecin qui a vu le plus grand nombre possible de malades, sera pareillement le plus accompli : aussi le peuple le préfère-t-il toujours ; et, sans s'inquiéter de ce qui caractérise la véritable expérience, il accorde à la vieille femme et au vieux médecin l'estime qu'il devroit n'accorder

qu'à une longue et véritable expérience. Le peuple ne demande pas s'il est instruit, pénétrant, homme de génie; mais s'il a des cheveux blancs.

Ces jugemens inconsidérés ne viennent que de l'idée que la portion aveugle des hommes se fait de la vieillesse. On suppose qu'un homme âgé a plus vu qu'un jeune homme, et l'on conclut ensuite qu'il a dû penser davantage, puisqu'il a plus vu. Voilà pourquoi l'on honore inconsidérément des vieillards indignes de la moindre estime, et pourquoi les qualités les plus frappantes, et les actions les plus brillantes perdent tout leur prix; *c'est un jeune homme*, dit-on.

La seule prérogative que le jeune homme, rempli de mérite, ne peut pas disputer au grison ignorant, c'est le nombre des années; et l'on attache l'expérience à cette pitoyable prérogative, afin que du moins le vieillard puisse toujours avoir là son recours pour opprimer le jeune homme, et que le vieux arbre desséché arrête, sous ses branches stériles, les efforts que fait la jeune plante pour s'élever avec avantage.

Ce préjugé devient d'autant plus nuisible au jeune homme, qu'il reste toujours jeune vis-à-vis du vieillard. J'ai souvent remarqué de ces foibles cervelles qui regardoient toujours un jeune homme de mérite comme un jeune homme, malgré son acquit et sa capacité, parce qu'ils l'avoient vu naître. C'étoit, en toutes circonstances, le même ton sévère et imposant qu'ils tenoient à son égard, lors même qu'il pouvoit être leur maître, et leur étoit en effet de beaucoup supérieur par ses talens. Il me semble entendre la nourrice d'un général d'armées couvert de blessures : *il a pourtant crié et pleuré dans mes bras !*

L'âge nous fournit l'occasion d'étendre notre esprit; mais chacun n'en a pas la volonté : d'ailleurs, tout esprit n'en est pas susceptible. La vieillesse d'un médecin respectable par son mérite, est une vieillesse honorable; sa gloire le suit partout: l'estime et les respects des jeunes médecins devancent ses pas; ils l'appellent leur père, leur mentor; il est leur lumière dans l'obscurité qui les enveloppe souvent. Mais de vieux jours après une jeunesse peu estimée, ou plutôt la vieillesse d'une foible cervelle, n'est qu'ignominie. En effet, soixante-dix ans de stupidité feront-ils jamais un homme respectable? Un vieux médecin, sans mérite, n'est à mes yeux

qu'un homme redevenu une seconde fois enfant. Il n'a de force que dans son opiniâtreté : ces vieillards stupides ne pensent pas qu'ils étoient dejà, en naissant, à leur âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans.

On voit donc que la fausse expérience n'est tout au plus qu'une aveugle routine, et qui ne suit aucune loi. Cette routine se borne dans le cercle de certaines actions, et dans la répétition de certaines maximes dont elle ignore les raisons et les rapports; en un mot, *un médecin de routine* exerce un art dont il ignore jusqu'aux moindres principes ; et il s'en embarrasse d'autant moins, que le peuple, dont il capte les suffrages, les croit aussi inutiles que lui.

Par le peuple ou le vulgaire, j'entendrai, dans tout le cours de cet ouvrage, ces gens qui, peu inquiets de ce que l'on a dit de grand et de vrai dans tous les âges, et incapables eux-mêmes de saisir ces grandes découvertes ou ces vérités, voient toujours mal ce qui se passe sous les yeux du grand nombre des hommes, et s'en font beaucoup accroire. C'est-là ce peuple ou ce vulgaire qui prend la routine pour la base des connoissances humaines, et conséquemment pour le véritable esprit.

Qu'il me soit permis, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, de faire quelques réflexions sur cet abus. Toute réflexion est toujours bien placée, quand elle devient une partie intéressante dans un ouvrage, et qu'elle se lie, comme d'elle-même, à l'enchaînement des propositions fondamentales. D'ailleurs, on a toujours droit de s'inscrire en faux contre les abus, surtout lorsqu'ils peuvent influer sur toute sorte d'états.

C'est donc aussi sur cette aveugle routine que le vulgaire bâtit le systême de l'éducation de la jeunesse. Quelle funeste conséquence ne doit-il pas résulter de la conduite d'un maître, qui, conformément à la pratique reçue, et sans rien examiner davantage, ne cherche uniquement qu'à rendre une jeune tête aussi stupide que la sienne? Au lieu d'ouvrir l'esprit de son disciple, en lui apprenant à fixer un œil attentif sur tout ce qui l'environne, il lui remplit d'abord la tête de mille idées abstraites que ni lui ni son disciple ne sauront jamais apprécier. Est-il étonnant que les difficultés que rencontre l'élève, tant dans le moment présent que par la suite, retiennent son esprit comme dans des entraves, et le forcent à s'en tenir à la

seule routine, qui se contente et plus brièvement et plus aisément d'une imitation servile ? Tel est cependant l'abus où tombent presque tous les maîtres: chacun apporte ses raisons bonnes ou mauvaises. Les uns croient ne devoir voir qu'avec les yeux des générations les plus reculées. Ces ancêtres, dit-on, étoient des hommes respectables à tous égards; donc il faut suivre la routine. Les autres, incapables d'apprécier le mérite des anciens, et trop orgueilleux pour reconnoître quelque savoir dans leurs contemporains, sont comme un pilote sans boussole, qui n'a plus de ressource que dans la première étoile qu'il peut apercevoir; il vogue au hasard, arrivera peut-être au port : comment ? comme ces maîtres y arrivent, en suivant la routine, sans réfléchir à tous les écueils contre lesquels ils auroient certainement fait naufrage s'ils les avoient rencontrés. Quelques autres, peut-être encore plus blâmables, et trop peu éclairés pour douter avec méthode, ne voient rien de vrai que des hasards que mille raisons contraires démentiront peut-être au premier moment; et ils se contentent encore de la routine. On en voit aussi tomber dans un abus non moins dangereux. A peine a-t-on ouvert quelques livres, dès l'instant on se croit au niveau des plus grands hommes. L'on n'a bientôt plus besoin d'instruction. On fonde son expérience sur un recueil que l'on fait, et souvent avec dédain, des préceptes qu'on croit les mieux vus, et l'on ne s'aperçoit pas qu'on agit encore plus aveuglément qu'en suivant *le grand train*, ou la routine. Tel est cependant assez fréquemment l'appareil avec lequel un disciple paroît en public, sous les yeux d'un maître tout fier de lui avoir rempli la tête de ces préceptes, et qui ne réfléchit pas qu'au premier moment le disciple échouera, avec ce savoir emprunté, contre la moindre difficulté. Faut-il être surpris que des enfans, ou des jeunes gens instruits de cette manière, ne fassent que des sujets très-médiocres dans un âge plus avancé, après avoir donné les plus belles espérances ? C'est cependant ce qu'on voit tous les jours, et ce qui doit nécessairement arriver, quand on ne tend qu'à former des esclaves de la routine.

Cette maîtresse aveugle ravit même à la société le plus grand avantage qu'elle a droit d'attendre de ses membres. Des citoyens instruits par des maîtres aussi aveugles, ou d'une manière aussi abusive, seront-ils jamais en état de connoître,

comme il le faudrait, l'homme physique et moral ? Cette connoissance, qu'on peut regarder comme le principe du bonheur de la société, comme la première et la plus noble de nos connoissances, toujours masquée ou toujours méconnue par la routine, est cependant la seule qui puisse former des hommes, et, par conséquent, de vrais citoyens. Le médecin même semble être plus intéressé à saisir ce point essentiel, que toutes les autres classes de la société civile. En effet, les passions jouent souvent un si grand rôle dans les maladies, qu'on ne peut, sans un crime manifeste, se donner pour médecin, sans avoir fait une étude particulière de l'homme.

On s'imagine cependant qu'il n'est rien de plus aisé à saisir que cette connoissance sublime. Mais où va-t-on la chercher ? Dans la conversation ou la fréquentation de gens qui n'y ont peut-être jamais réfléchi de leur vie, ou qui, pleins de préjugés, approuvent ou condamnent d'après les lois et les règles qu'on leur a dictées dans leur jeunesse. Ce sont néanmoins ces gens-là qui, dans un âge plus avancé, vantent sans cesse leur expérience, et ne font pas attention qu'on pourroit leur dire, comme le fit un jour un jeune soldat à un vieux capitaine : *Le seul avantage que vous avez sur moi, c'est d'avoir usé plus de souliers.*

En effet, nous voyons tous les jours combien cette prétendue expérience se trouve stérile ou impuissante. C'est ce qui doit nécessairement arriver, quand on n'a étudié ni l'homme ni la nature.

L'agriculture languissoit depuis très-long-temps sous les mains d'ignorans esclaves de la routine. On ne devoit pas exiger que le cultivateur examinât de lui-même, et sans être conduit par le philosophe, les mystères de la nature : ordinairement il n'a d'esprit que ce qu'il lui en faut habituellement pour défricher, labourer, ensemencer, et faire sa récolte ; il n'a même pas assez de raison pour se rendre à des avis. Les préjugés ont tant de pouvoir, que le paysan le plus misérable goûte même le plaisir de la liberté dans son opiniâtreté. Qu'un cultivateur intelligent recueille en un an, plus que ce paysan en dix : *je n'aurois jamais cru cela*, dit-il ; mais il s'en tient à sa routine et à la pratique de ses pères, plutôt que d'examiner s'il ne tireroit pas du même champ le même avantage que l'autre. Les habitans de Minorque, au

lieu de greffer leurs arbres comme ils le virent d'abord faire aux Anglais, se contentèrent de leur dire que personne ne savoit mieux que Dieu comment les arbres devoient croître. Un amour éclairé du genre humain, a donc engagé certain nombre de citoyens à arracher l'agriculture à cet abus superstitieux de la routine; et, depuis quelque années, il s'est formé plusieurs sociétés qui se sont consacrées à suivre ces vues. Nous n'examinons pas ici si c'est le blé ou le fer, c'est-à-dire la faim ou la force qui ont d'abord civilisé les hommes; mais nous commençons à comprendre qu'avec un coin de terre et du fer, il est possible de vivre plus à l'aise que ces vastes empires affamés avec leurs flottes chargées des richesses de l'un et l'autre monde. Cependant l'aveugle routine préfère encore le fumier à l'étude de la nature, malgré les vues avantageuses de ces societés.

Il en est de l'artisan comme du paysan. Il se borne volontiers à ce que ses prédécesseurs lui ont transmis sur son métier, et n'ambitionne rien de plus. Sans adresse et sans art que la seule habitude, il exerce ses mains toujours d'une même manière au même travail. Comme il ignore les inventions des autres, il ne cherche pas de nouvelles lumières; ce qu'il sait lui suffit, selon lui : ce n'est pas le plus court chemin qu'il tient, c'est le plus connu, fût-il le plus long; l'habitude est tout son savoir. On a vu, il n'y a pas longtemps, à Paris, la preuve de ce que j'avance. Parmi les gens éclairés qui se réunirent pour publier ce grand ouvrage qui a fait tant d'honneur à la France, plusieurs se chargèrent de se rendre chez les artisans, et de les interroger sur leurs métiers, entrant même dans les plus menus détails de leurs outils. Mais ils virent avec étonnement qu'il se trouvoit à peine douze artisans capables de s'expliquer nettement sur leurs outils et leurs ouvrages : plusieurs même ne connoissoient pas le nom des outils dont ils se servoient depuis quarante ans. Rousseau appelle ces gens, des machines qui en font agir une autre.

Parlerai-je ici de l'influence de la routine sur la politique, cet art de conduire les hommes, encore plus bizarre que l'esprit humain? Le temps qui change, malgré l'homme, son esprit et ses mœurs, n'autorise-t-il pas aussi à admettre des modifications même dans l'esprit des lois fondamentales

d'un État? Les révolutions continuelles, qui apportent tant de changemens dans la société civile, ne sont-elles pas une raison plus que suffisante pour changer aussi la constitution d'un État, du moins à un certain point? Jetons les yeux sur les différens États de l'Europe : n'y voyons-nous pas la preuve de la nécessité de ces changemens dans le gouvernement? Si l'esprit de l'homme étoit toujours dans un état permanent, oui, la routine ou des lois invariables deviendroient non-seulement plausibles, mais même nécessaires. Mais l'instabilité et l'inconséquence de l'esprit humain, ne prouvent que trop que la politique doit encore plus varier dans ses combinaisons, que l'homme ne varie dans ses écarts.

Je ne prétends pas ici que la politique n'ait pas ses principes déterminés. C'est toujours l'avantage d'un État, et, par conséquent, le bien-être de chaque individu que la politique doit envisager dans toutes ses combinaisons. Il n'est même aucun art dont les principes et les lois soient aussi simples, si l'on saisit comme il faut l'esprit du gouvernement. Que la cupidité disparoisse, et la politique deviendra un art qui rendra bientôt heureux le prince, les magistrats et le peuple. La plupart des politiques s'imaginent aussi qu'ils sont en état de tout prévoir et de tout exécuter, quand ils se sont proposés pour modèle tel ou tel grand homme. Mais ils ne réfléchissent pas qu'ils ne sont plus dans les mêmes circonstances; et que d'ailleurs, pour imiter ce grand homme, il faut avoir son génie et sa capacité; sans quoi, c'est s'exposer avec témérité en se conduisant par le principe de l'imitation. L'un est un grand peintre, qui même, sans faire attention qu'il dessine en peignant, me rend ses idées avec l'expression la plus juste et la plus vive; tandis que ses imitateurs savent tout au plus calquer sur son ouvrage. C'est sans doute de ces gens que Socrate et Bolingbroke ont voulu parler, quand ils ont dit que de toutes les sciences et de tous les arts, il n'en est point qui demande moins d'étude et de connoissance que la politique.

L'art militaire, destiné à défendre les droits de l'homme, n'est pareillement, selon bien des gens, qu'une affaire de routine. On croit qu'il ne faut avec le courage qu'un esprit ordinaire pour faire un vrai guerrier; rarement même on voit un officier soupçonner que son art suppose nombre de

connoissances nécessairement liées avec l'érudition. Ce n'est que le petit nombre qui pense, avec le chevalier Folard, que l'art militaire n'est qu'un métier pour le commun des hommes, et une science très-relevée pour des hommes de génie. Selon le préjugé ordinaire, un lieutenant qui montre dix cicatrices, ou un fifre qui a vu dix campagnes, est un homme d'une expérience consommée.

Mais passons à la médecine. Cet art est aux yeux de la plupart des hommes le bonheur d'avoir par hasard une recette convenable pour chaque incommodité que l'on peut éprouver ; et, par conséquent, la médecine n'est qu'un pur empirisme. Un empirique en médecine est un homme qui, sans songer même aux opérations de la nature, aux signes, aux causes des maladies, aux indications, aux méthodes, et surtout aux découvertes des différens âges, demande le nom d'une maladie, administre ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine, et méconnoît son art. L'expérience d'un empirique est toujours fausse, parce que cet homme exerce toujours son art sans le connoître, et suit les recettes des autres sans en examiner les causes, l'esprit et la fin. Dans les premiers âges de la médecine, il a fallu nécessairement voir les maladies avant de les examiner et de les approfondir : voilà aussi pourquoi les empiriques veulent toujours voir des malades ; mais ne veulent jamais examiner ce qu'ils voient, ni savoir ce qu'ils font. Ils rejettent toute instruction, réprouvent tout principe, et se croient instruits, comme par inspiration céleste, de tout ce qui mérite d'être connu. Ces gens, il est vrai, sont susceptibles de certaines combinaisons ; mais leurs combinaisons n'embrassent que les premières idées des choses, ou plutôt les seules perceptions des sens. Leur logique paroît ne pas s'étendre au delà de l'instinct.

Il n'est pas difficile de trouver les causes des différens abus dont nous avons parlé jusqu'ici. La première et la principale vient de l'idée grossière qu'on s'est faite de l'expérience. Un très-habile homme a dit avec raison qu'il est impossible de concevoir dans quelle direction et avec quelle rapidité il faut mouvoir le bras, pour frapper avec une pierre un but éloigné : c'est par l'exercice seul qu'on acquiert cette adresse. Il est vrai que c'est par l'usage qu'on apprend à manier un fusil,

un marteau, une hache; mais on sait, par une longue expérience, que c'est en vain qu'on attendroit du seul usage un habile général d'armée, et un Palladio d'un vieux manœuvre.

Les métiers s'apprennent par l'usage ; mais on peut fournir à un artiste des idées que l'usage ne lui donneroit pas. Il travaille avec justesse, mais sans connoître l'esprit de son art ; il manque donc d'une infinité de ressources que le philosophe seul peut lui procurer. C'est faute de réfléchir sur cet esprit des arts et métiers, que le peuple confond l'exercice de la médecine avec la pratique ordinaire des métiers : l'une est une science purement intellectuelle ; l'autre, une adresse ou une habileté dans les doigts.

La haine que l'on a pour ce qui paroît nouveau, fait aimer la routine, comme nous l'avons déjà dit : si l'on en croyoit même ces vieillards qui ne savent que vanter le passé, il n'y avoit pas d'ignorant de leur temps; mais, malheureusement pour eux, ils sont des témoins vivans de la fausseté de leur assertion. Dirai-je même ici que je connois des gens qui, avec une tête bien organisée, ne lisent pas un livre, par la seule raison qu'il est nouveau. Il suffit même de parler d'un ouvrage nouveau avec quelque estime, pour leur paroître ignorant; et vouloir leur faire entendre quelque chose autrement qu'ils ne l'ont conçu par le passé, c'est risquer d'en être haï autant que les Anglois le furent des Irlandois, pour leur avoir défendu, sous peine de punition, de brider, selon leur ancien usage, leurs chevaux par la queue.

L'ancienne routine plaît à des sujets bornés, paresseux, indolens, parce qu'il est plus aisé de faire ce que l'on a toujours fait. Il est d'ailleurs plus aisé d'établir trois principes pour déterminer la nature des maladies, comme le faisoient les anciens méthodistes, et d'opposer trois recettes seules à ces maladies, ou de rejeter toute règle, comme le font les empiriques : cela coûte moins que d'approfondir l'art de guérir. Quoi de plus court, de plus aisé que de s'en tenir à un livre seul ou à un seul remède, et de réprouver toutes les connoissances qui ne se trouvent pas dans ce livre, ou tous les remèdes qui ne ressemblent pas à celui qu'on a adopté. Il est sans doute bien plus facile de mendier, par une basse complaisance, le vil applaudissement du peuple, et de se faire louer et préconiser par des amis gagnés par des

flatteries ou par tout autre moyen, et de ravir au véritable mérite sa récompense, en répandant des calomnies que le peuple n'est que trop porté à publier et à noircir encore davantage : tout cela, dis-je, est bien plus aisé que d'acquérir un véritable mérite. Les médecins des Chirigouans soufflent autour du lit de leurs malades, pour en chasser les maladies : tout le peuple est persuadé que la médecine consiste dans ce vent; et les docteurs Chirigouans recevroient fort mal quiconque voudroit leur rendre cette méthode plus difficile. Ils en savent assez, quand ils savent souffler.

L'aveugle routine se fait goûter de la multitude, parce que tous les ignorans l'approuvent, et qu'il n'est que des médecins éclairés qui la condamnent; en général, les hommes aiment assez à rencontrer leur même manière de penser les uns dans les autres : on a même remarqué, long-temps avant nous, que c'est toujours l'amour-propre qui décide de la haine ou de l'amitié, de l'honneur ou du mépris que l'on a pour les autres, et que c'est aussi par le même principe qu'on juge du mérite. Tout homme éclairé est sûr de se faire un ennemi de son juge, s'il ne tâche pas de flatter son amour-propre; et il est en même temps méprisé de la multitude ignorante, parce qu'il condamne ou ne suit pas ses erreurs, ses préjugés, et que le vrai, le bien, le savoir qu'il approuve, est justement ce que cette multitude méprise : plus un médecin a d'esprit et de pénétration, plus il est exposé aux traits des ignorans. Agathias nous rappelle dans son histoire un empirique des plus ignorans, et qui étoit en même temps l'homme le plus hardi à parler de ce qu'il ne comprenoit nullement. Cet Uranius alla en Perse à la suite d'un ambassadeur de Constantinople, et plut si fort au roi Cosroës, que ce prince qui avoit appelé chez lui, et ensuite renvoyé les plus célèbres philosophes de la Grèce, dit que jamais il n'avoit vu un homme aussi éclairé et aussi pénétrant qu'Uranius. La cause de cette approbation, ajoute l'historien, n'est pas difficile à saisir. Nous nous sentons tous comme entraînés vers ceux qui nous ressemblent; un génie de la trempe du nôtre nous plaît; il suffit, au contraire, qu'un autre nous montre quelque supériorité, pour nous déplaire.

C'est en vérité une occupation bien humiliante pour l'humanité, que de rappeler tous les préjugés qui se déclarent

pour l'ignorance, la superstition, etc. et affermissent leur empire dans la société. Mais, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces préjugés tendent même à la ruine de notre bonheur, de notre santé, et nous ouvrent même souvent le tombeau. Voyons donc les funestes conséquences de ces abus.

Je dis d'abord que la société civile en souffre des dommages extrêmes. L'aveugle respect que l'on a pour les anciens usages, cause une indolence dans laquelle s'ensevelissent les plus précieux talens, une indolence qui empêche même de penser que l'on peut être dans l'erreur; et l'on ne fait que tomber d'une faute dans une autre. Si l'homme à préjugés est un homme puissant, soit par lui-même, soit par son crédit, quels dommages ne pourra-t-il pas causer ? Les vues les plus sages, les projets les mieux concertés, les desseins les mieux réfléchis, ne seront-ils pas toujours présentés en pure perte, quand cet homme aura le droit et le pouvoir de dire, *cela ne me plaît pas.* Cet homme sentira peut-être qu'il a tort : mais la honte l'arrête; et il ne veut plus devenir apprentif, après avoir été maître pendant quarante ans. En effet, combien peu de gens goûtent cette réflexion d'Horace: *Cur nescire pudens pravè quàm discere malo ?* Semblables en cela aux sauvages de la Louisiane, qui, parvenus à l'âge viril, refusent d'embrasser le Christianisme, par la raison qu'ils sont trop âgés pour pratiquer des règles si difficiles. Les sciences, les arts, la justice, l'humanité, disparoissent sous l'empire de la routine, quand, avec le desir de faire respecter la vérité, on n'a pas le pouvoir de l'effectuer.

Secondement, ces préjugés déconcertent la jeunesse. Dans ce trouble général, il est peu de jeunes gens qui aient assez de force et de courage pour ranimer leur ardeur, redoubler leurs soins, leur activité; consacrer le printemps de leurs jours aux veilles et au travail, désarmer l'ignorance, et briser le sceptre de la stupidité, au risque de leur repos, de leur fortune, de leur réputation. Investi et attaqué de tout côté, le jeune homme, malgré ses efforts, retombe dans la médiocrité, où l'oppression des préjugés le retient.

Ces préjugés s'opposent donc directement aux progrès de la médecine. Comme il n'est pas de forme, disoit Socrate, que ne prenne l'esprit du vulgaire ignorant, les obstacles se

multiplient sans cesse. Un médecin raisonnable ne peut donc espérer de se faire goûter que parmi des gens qui lui ressemblent ; mais il aura toujours tort de vouloir paroître sage parmi des insensés. Les jugemens qu'il porte des maladies, ses traitemens, ses remèdes, seront toujours blâmés ou méprisés de ceux à qui sa manière de penser doit nécessairement déplaire ; et il sera fort heureux, s'il n'est pas traité d'empoisonneur.

Jusqu'au temps des Mameluks, (1) l'Egypte eut des médecins qui exerçoient leur art avec esprit, probité et zèle ; mais ces tyrans barbares et ignorans ne payèrent les soins de ces médecins que par une extrême cruauté. La profonde ignorance de ces tyrans les privant de la moindre connoissance des principes de l'art, ils ordonnoient, à la moindre sensation douloureuse, qu'on les soulageât, ou qu'on les guérît, et ne faisoient rien de ce qu'on leur prescrivoit. Les médecins, contraints de se régler sur les caprices aveugles de ces maîtres absolus, ne songèrent plus à guérir avec méthode, mais à plaire aux tyrans par un empirisme décidé ; et, sans songer dès-lors aux maladies principales, ils ne fixoient plus leur attention que sur quelques symptômes particuliers qu'il s'agissoit de calmer à l'instant, adoucissoient les douleurs, abandonnoient toute la maladie à la nature, et ces cruels à leur malheureux sort. Ces méthodes plurent à ces maîtres ; et, depuis ce temps-là, la médecine n'est plus en Egypte qu'un verbiage de femmelettes.

Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un médecin qui montre de la duplicité, de la bassesse, capable de digérer tous les affronts, prêt à faire le fou avec les fous, et à sacrifier à toutes les idoles. Galien, qui se fit une réputation si grande et si légitime par ses qualités éminentes tant de l'esprit que du cœur, et qui avoit réuni en lui seul tout ce que les siècles précédens avoient connu dans la nature, se plaint amèrement d'un grand nombre de médecins qui ne se fai-

(1) Nom d'une fameuse Dynastie qui a régné quelque temps en Egypte. C'étoit, dans l'origine, une troupe de mille esclaves Turcs et Chrétiens achetés des Tartares par *Malik al Saleh*, qui, les ayant formés pour la guerre, les éleva aux premières dignités de l'Empire. Leur chef portoit le titre d'Emir.

soient point de honte d'aller faire, dès le matin, leur cour aux femmes, de se trouver le soir aux festins les plus somptueux, et de chercher, en s'asservissant à la mode, à se faire une grande réputation bien ou mal établie. Voilà pourquoi ajoute-t-il, on regarde les beaux arts et la philosophie comme des connoissances fort inutiles à un médecin. Doit-on être surpris, après cela, que des artisans quittent leur métier pour exercer la médecine, et que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicamens, aient la hardiesse de se ranger parmi les vrais médecins, et de traiter des maladies? Pline a fort bien dit qu'avec de l'effronterie, on passera pour médecin, si on le veut.

Cette manière de penser, qui s'est introduite depuis tant de siècles, est une suite de l'idée grossière qu'on s'est faite de la médecine dans tous les âges. J'ai ouï dire, à la louange d'un médecin des plus suivis d'une ville, qu'*il étoit aussi souple qu'un valet-de-chambre*. Mais un médecin qui pense noblement de son art, et qui sait ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit à ses malades et aux assistans, aura-t-il cette souplesse? C'est justement là ce qui le fait mépriser. La médecine fera-t-elle donc quelques progrès, quand ceux qui pourroient le plus contribuer à sa perfection, ne font rien pour leur art.

Cet abus est surtout commun en Angleterre, ou les plus grands médecins aiment mieux consacrer aux beaux-arts, à la philosophie, aux mathématiques, les momens de leur loisir, que de s'occuper de quelques ouvrages qui contribuent aux progrès de la médecine. Bacon dit que l'imposteur triomphe souvent au lit des malades, tandis que le vrai mérite y est affronté et déshonoré; car le peuple a regardé de tout temps un charlatan ou une vieille femme comme les rivaux des vrais médecins: de là vient que tout médecin qui n'a pas assez de grandeur d'âme pour ne pas s'oublier, ne se fait pas de peine de dire avec Salomon: *S'il en est de moi comme de l'insensé, pourquoi voudrois-je paroître plus sage que lui?* D'autres plus délicats prennent donc un autre parti, et cherchent à se faire une réputation en se livrant à d'autres sciences, puisque la médiocrité en médecine mène aussi loin que le plus haut degré de perfection. Bacon n'a que trop bien observé que la longueur d'une maladie, la

douceur de la vie, les appas illusoires de l'espérance, les recommandations des amis, sont des raisons valables pour préférer les plus vils ignorans aux meilleurs médecins, parce qu'un ignorant donne toujours plus d'espérance qu'un vrai médecin.

Freind, qui, dès sa jeunesse, avoit dejà mérité la réputation de très-grand médecin et de grand écrivain, fait aussi ce raisonnement, et a eu le même sort : on peut voir ce qu'il dit à ce sujet dans une lettre adressée au docteur Méad, cet homme si méprisé des empiriques et du peuple, et si considéré de tout ce qu'il y avoit de gens respectables. L'estime que l'on a pour les ignorans, dit Freind dans cette lettre, est cause que de vrais génies, qui se seroient distingués dans la médecine, ont cherché à se faire une réputation, en se livrant à d'autres sciences dans lesquelles ils ont même surpassé ceux qui sembloient être particulièrement destinés par la nature à cultiver ces sciences. En effet, ceux qui n'envisagent que la gloire et la réputation, n'ont-ils pas raison d'abandonner un art dans lequel les préjugés accordent autant d'estime à la médiocrité qu'au plus rare mérite, et dont l'exercice n'a d'éclat, aux yeux du peuple, qu'autant que la témérité l'emporte sur la réserve et la prudence ?

Le charlatan a même un avantage considérable sur le vrai médecin. C'est que, si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'élève jusqu'aux nues ; et si le malade est trompé, l'on est obligé de se taire par honneur, et pour ne pas s'exposer à être blâmé d'avoir confié sa guérison à un malheureux qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des sots est toujours le plus grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorans, le tort sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter au peuple la nouveauté ; plus ses promesses seront absurdes, plus il est sûr d'être écouté. Il donne un nom barbare au simple qu'il vient de cueillir à l'entrée du village où il préconise ses remèdes, et fait le détail de ses miracles ; et, dès l'instant, ce simple va guérir toutes les infirmités.

Galien nous a laissé le portrait de tous les charlatans dans

celui de Thessalus qui vivoit sous Néron. Son père, dit-il, étoit un ouvrier qui ne pouvoit lui inspirer le moindre goût pour ce qu'il y a de beau et de grand. Sans aucune teinture des lettres ni de philosophie, Thessalus se mit donc en tête d'être médecin; et, selon sa manière grossière de penser, il l'étoit réellement : il sentoit cependant bien qu'il lui manquoit les connoissances et les qualités seules capables de frayer la route au véritable honneur; il avoit même toujours le ton, les manières et le langage d'un homme de son métier; et il étoit aisé de reconnoître en lui son père qui étoit un cardeur de laine. Il commença donc par gagner ses malades, non en leur prescrivant des remèdes bien vus et bien adaptés aux circonstances, mais en flattant leur espoir et leur amour-propre. Malgré la dureté naturelle de son caractère, il savoit plier dans le besoin, et obéir à ses malades, comme un esclave à son maître, quand il trouvoit son compte dans cette basse complaisance : mais autant il étoit soumis aux malades dont il vouloit gagner, ou avoit gagné la faveur, autant il montroit d'impudence et de témérité contre les vrais médecins qu'il pouvoit rencontrer sous ses pas; car à peine eut-il trouvé le moyen de plaire à Rome par cette bassesse, qu'il ne cessa de déclamer, sans aucune réserve, contre tous les médecins, et avoit même la hardiesse de soutenir qu'il n'y avoit de médecin que lui. Il n'épargnoit même pas plus les morts que les vivans, et se faisoit un plaisir de se répandre en injures contre Hippocrate. Voilà, dans ce portrait de Thessalus, tout ce que font encore aujourd'hui les ignorans et les charlatans. L'État souffrira-t-il donc toujours cette malheureuse engeance; et le peuple, malgré son aveuglement, mérite-t-il d'être abandonné en proie à ces impudens empoisonneurs? Si la société a droit de s'opposer aux desseins d'un homme qui veut se rendre malheureux, pourquoi n'auroit-elle pas le même droit, lorsqu'il s'agit de conserver le plus grand nombre de ses individus? Mais, si la société a ce droit, est-elle excusable de ne pas s'en servir? Le souverain écoutera toujours favorablement les représentations qui lui seront faites à ce sujet : c'est donc aux facultés de médecine à se réunir pour arrêter ces abus.

CHAPITRE III.

De la vraie Expérience.

Je vais opposer la vraie expérience à la fausse, la raison à l'extravagance. Le mot d'*experience* a différentes significations : les mathématiciens, les physiciens, les médecins, les moralistes, appellent expérience (*experimentum*) le résultat des tentatives qu'ils font pour s'instruire des effets qu'ils remarquent dans le monde physique ou moral, et pour en assigner les causes, ou la manière dont agissent ces causes. Une expérience diffère d'une simple observation, en ce que la connoissance qu'une observation nous procure, semble se présenter d'elle-même ; au lieu que celle qu'une expérience nous fournit, est le fruit de quelque tentative que l'on fait dans le dessein de voir si une chose est, ou n'est point. Un médecin qui considère tout le cours d'une maladie avec attention, fait donc des observations ; et celui qui, dans une maladie, administre quelque médicament et prend garde aux effets qu'il produit, fait une expérience. Ainsi le médecin observateur écoute la nature ; celui qui expérimente, l'interroge.

L'expérience, (*experientia*) dans la vie civile, la politique, l'art militaire, l'art de guérir, est, en général, la connoissance que l'on peut acquérir de ces sciences ou de ces arts, d'après des observations et des tentatives bien faites, ou, comme le disoit Cicéron à Lentulus, *magìs experiendo quàm discendo*. Mais nous appelons particulièrement expérience en médecine, l'habileté à garantir le corps humain des maladies auxquelles il est exposé, et à guérir ces maladies lorsqu'elles se sont manifestées.

Cette expérience suppose pour principe la connoissance historique de son objet ; car, sans cette connoissance, il est impossible de se fixer un but. Elle suppose encore la capacité de remarquer et de différencier toutes les parties de cet objet ; elle demande enfin un esprit en état de réfléchir sur ce qu'il a eu lieu d'observer, de passer des phénomènes

à leurs causes, du connu à l'inconnu, de tout approfondir, et de saisir les mystères de la nature, dans ce qu'elle peut laisser apercevoir. L'érudition nous fournit la connoissance historique, l'esprit d'observation nous apprend à voir, et le génie à conclure.

Ce n'est donc point l'occasion de voir beaucoup, qui fait l'expérience, parce que la simple intuition d'une chose n'apprend rien, et que l'observation adroite d'un fait n'est même pas encore ce que l'on entend par la vraie expérience. Tout homme qui ne sait pas ce qu'il doit directement observer, ou qui n'a pas l'art de voir et de réfléchir sur ce qu'il a vu, pourra parcourir tous les pays du monde, sans avoir rien connu. Il entrera même, si l'on veut, dans une carrière encore plus importante, celle de la vie humaine; mais sans rien voir dans le cœur de l'homme. La véritable expérience dépend surtout de la tête de celui qui cherche à l'acquérir.

Pour acquérir cette expérience, il faut non-seulement savoir lire dans les ouvrages de ceux qui ont ouvert le sein de la nature; mais il faut encore être soi-même en état de pénétrer ces mêmes mystères. Comme les génies même les plus libres de préjugés n'ont pas toujours su se garantir de conclure précipitamment des phénomènes à la réalité, on sent combien il faut de prudence et de pénétration pour n'être pas induit en erreur par les assertions et les découvertes des plus grands hommes même. Ce n'est donc qu'avec l'organisation la plus heureuse et l'esprit le plus réfléchi, qu'on saura chercher cette expérience dans les ouvrages des savans, ou dans le sein de la nature. Mais il faut surtout être prêt, en toutes circonstances, à renoncer aux principes de sa première éducation, dès que l'on en connoît l'insuffisance, ou même la fausseté; et savoir dire hardiment à son maître: *Tu t'es trompé*, et non pas, *tu l'as dit.*

De tout temps et chez toutes les nations, les faux médecins ont été en différend avec les vrais médecins. Malgré cela, il ne faut pas croire que la fausse expérience ne soit que du côté des empiriques, et que la vraie ne se trouve que chez les dogmatiques. On a vu de vrais médecins parmi les empiriques, comme on en a rencontré de faux parmi les dogmatiques.

Quoique les empiriques même les plus méprisables aient

toujours été en grand nombre chez toutes les nations, on ne peut cependant disconvenir que, depuis les premiers âges de la médecine, jusqu'au temps où l'on a réuni la philosophie à la médecine, le médecin même le plus sensé et le plus intègre n'ait été un empirique fort médiocre. Mais les médecins n'avoient pas alors ce nom ; et, loin de former aucune secte, tous suivoient la même voie. Dès que l'on eut acquis plus de lumières, chacun prit insensiblement une route différente. La plupart des médecins se livrèrent à des recherches inutiles, et ne s'occupèrent que de subtilités frivoles, abusés par la philosophie défectueuse de leur temps.

Les différentes opinions qu'on conçut alors de l'art, et les succès que l'on vit, malgré cela, de la pratique de quelques bons médicamens, formèrent peu à peu une secte qui se proposa de renoncer à toutes les subtilités, pour s'en tenir uniquement à ce que l'expérience apprendroit. C'est au temps d'Hérophile que remonte l'origine de cette secte. Ce médecin faisoit, avec raison, moins de cas de l'art, que des moyens curatifs.

Mais bientôt les médecins s'égarèrent dans leur manière de raisonner sur les causes des maladies. Ils rejetèrent les remèdes les plus importans, et dont l'expérience avoit le plus confirmé l'efficacité : ils ne voulurent plus ni saigner, ni purger, parce que ces moyens curatifs ne s'accordoient pas avec leur système : d'où Hérophile concluoit que plus on croyoit avoir de connoissance, plus on s'écartoit de l'expérience. Philinus de Cos, son disciple, trouva de plus que les connoissances anatomiques qu'Hérophile lui avoit communiquées, ne lui procuroient pas plus de ressources dans le traitement des maladies ; qu'ainsi c'étoit en pure perte qu'on recherchoit les causes des maladies, puisque l'anatomie même ne fournissoit aucune lumière à cet égard ; qu'il ne falloit donc pas tant raisonner, mais s'en tenir à l'expérience, qui seule faisoit le médecin. Sérapion d'Alexandrie réduisit ces idées en système ; et, selon Celse, il devint le chef d'un parti dont les sectateurs prirent le nom d'empirique, du mot ἐμπειρία, qui signifie *expérience*.

Ces médecins entendoient donc par *expérience*, ce que l'on avoit connu, soit par pur hasard, soit par quelque tentative ; et ils appeloient *imitation*, la répétition de ce que

l'on avoit fait dans telle ou telle circonstance, après en avoir remarqué la conséquence. C'étoit, selon leur idée, avoir une vraie expérience, quand, à l'aide d'une imitation souvent répétée, on étoit en état de se fixer des propositions, d'où l'on pouvoit déduire ce qui a lieu en toute occasion, ou ordinairement, ou rarement, ou de telle manière. Ils conseilloient, pour acquérir cette habileté, de commencer par observer par soi-même, ensuite de lire ce que d'autres pouvoient avoir observé touchant la partie historique des maladies et leur guérison. Ils espéroient que, par là, on pourroit conclure d'une maladie à une autre, et voir, dans le cas d'une autre maladie nouvelle, ce qu'il y auroit à faire, d'après ce que l'on avoit fait dans une maladie connue; c'est ce qu'ils appeloient conclure par analogie. Ainsi, l'expérience des empiriques étoit fondée sur le témoignage des sens, sur le souvenir de ce que d'autres avoient observé, et sur la comparaison du connu avec l'inconnu. Telle étoit l'extrême différence qu'il y avoit entre cette secte d'empiriques raisonnables, et les stupides empiriques des temps plus reculés.

Sérapion et ses successeurs ne vouloient pas qu'on entrât dans la recherche des causes cachées, et ne s'arrêtoient qu'à ce qui frappoit les sens. En cela, ils avoient quelque raison. Il étoit réservé aux recherches anatomiques de nous dévoiler ces causes secrètes; or l'anatomie étoit encore dans son enfance du temps de Sérapion : aussi ne recherchoit-on alors ces causes que dans la philosophie de ces temps-là; de sorte qu'il falloit nécessairement tomber d'une erreur dans une autre, au milieu de cette obscurité. On voit donc que les auteurs de la secte des empiriques n'avoient qu'un dessein louable en soi-même : ils tendoient à bannir de la médecine toute hypothèse et toute chicane; ils ne vouloient pas qu'on recherchât les causes prochaines des maladies. En effet, il étoit naturellement impossible de les trouver alors; et, comme on n'y auroit nécessairement substitué que des chimères, on auroit toujours été dans le cas de mal déduire ses indications curatives. Les causes externes ou éloignées leur paroissoient mériter leur attention; mais, en même temps, ils se mettoient peu en peine d'examiner comment ces causes agissoient. S'ils faisoient attention à ces causes, ce n'étoit pas dans le dessein d'en déduire des indications curatives,

parce que ces indications leur paroissoient trop arbitraires. Ils ne prenoient donc garde à ces causes externes, que comme aux autres circonstances des maladies : c'étoit, selon eux, une partie des signes qui servoient à déterminer l'espèce de la maladie. Ils s'en tenoient uniquement à ce qui tomboit sous les sens ; et, conséquemment, ils pensoient qu'il ne falloit que le seul usage des sens et de la mémoire pour la pratique de la médecine. S'ils admettoient quelques raisonnemens, ils les demandoient si simples, qu'il ne fût pas possible de se laisser abuser, et si naturels, qu'ils parussent se présenter comme d'eux-mêmes. Ils ne proscrivoient donc les raisonnemens qu'autant qu'ils étoient appuyés sur de faux principes, et qu'on auroit jugé de la nature d'après ces raisonnemens mal fondés. Mais ils ne rejetoient ni l'examen rigoureux des phénomènes, ni l'analogie, ni l'érudition. Philinus et Sérapion n'ont donc point été blâmables, si leurs sectateurs ou leurs successeurs se sont écartés de leur manière de penser, et s'ils ont condamné l'érudition, l'anatomie, la physiologie, et la philosophie qui est l'âme de la médecine. Les fondateurs de la secte empirique cherchoient la vraie expérience, et leurs stupides successeurs se contentèrent de la fausse.

Si les fondateurs de cette secte ne méritoient pas d'être méprisés, les dogmatiques, leurs ennemis, ne sont pas, d'un autre côté, tous estimables sans restriction. On appeloit dogmatiques, les médecins qui exerçoient leur art d'après des principes. Ces médecins ne se contentoient pas de discerner les maladies par la réunion des symptômes qui en déterminoient l'espèce, ils vouloient encore connoître la cause de ces symptômes. Tous les moyens dont se servoient les empiriques pour connoître et guérir les maladies, ne déplaisoient pas aux dogmatiques ; mais ceux-ci prenoient encore une autre voie, celle des indications, laquelle leur paroissoit être la base de toute méthode curative. Les empiriques, comme nous l'avons dit, rejetoient ces indications, parce qu'elles sont nécessairement fondées sur la connoissance des causes que ces médecins regardoient comme inutiles, ou même comme une source d'erreurs, puisque la plupart de ces causes, selon eux, sont toujours un vrai mystère. Les dogmatiques établissoient leurs indications sur la

nature même des maladies, sur leurs causes et leurs différentes circonstances, sans se rappeler, dans le cas actuel, ce qu'ils avoient vu de semblable. Cependant Galien dit que les indications sont le principe de la pratique, et que celui qui trouve les méthodes qui conduisent le mieux au but que montrent ces indications, mérite seul le nom de médecin. Ainsi celui qui tend à ce but par la seule expérience, est un empirique, selon Galien; et celui qui y tend par le raisonnement, un dogmatique.

On n'est pas unanimement d'accord sur le fondateur de la médecine dogmatique; les dogmatiques attribuent cette prérogative à Hippocrate, parce que, dans plusieurs de ses ouvrages, il paroît contredire assez au long et avec beaucoup de jugement ceux qui faisoient consister la médecine dans un usage aveugle; et que, d'ailleurs, il a exercé la médecine d'après des principes constans; joignant à son expérience le raisonnement des philosophes qui l'avoient précédé. Nous savons cependant qu'Hippocrate se bornoit la plupart du temps à la seule observation, parce qu'on ne connoissoit pas encore tous les principes nécessaires à l'art de raisonner; et que, conséquemment, il falloit s'en abstenir en bien des occasions. Ce seroit donc plutôt Galien qu'Hippocrate que nous regarderions comme l'auteur de la secte des dogmatiques. Galien a même fait en médecine ce que Descartes a fait en philosophie: tous deux, en partant de faux principes, nous ont si bien montré l'art de raisonner, que ce n'est qu'en suivant leur méthode, qu'on peut les réfuter.

Les empiriques avoient remarqué, long-temps avant Galien, que les médecins philosophes s'abusoient, en ce qu'ils n'établissoient les raisonnemens qu'ils faisoient sur les maladies, que par des propositions arbitraires; que leurs définitions n'étoient nullement puisées dans la nature; et qu'ils avoient donc raison de s'en tenir à leur seule expérience. Les meilleures têtes se rangèrent, il est vrai, du côté des dogmatiques depuis Galien; mais on sait aussi qu'ils formoient moins une secte, que la réunion d'un certain nombre de gens qui choisissoient (1) ce qu'il y avoit de mieux vu dans les différentes opinions et dans les différentes méthodes. Ces gens

(1) On les appeloit *Éclectiques*.

étoient, sans contredit, les plus sages. Les Galénistes proprement dits étoient les vrais antagonistes des empiriques. Il faut néanmoins convenir que les empiriques devoient être rangés parmi les vrais médeeins ; lorsqu'ils commencèrent à former une seete, et que les dogmatiques n'étoient que de faux médecins, lorsqu'ils déduisoient leurs prineipes de leurs idées ehimériques.

Mais peu à peu les empiriques s'abaissèrent jusqu'au niveau du plus bas peuple. Les dogmatiques, au eontraire, assez courageux pour surmonter tous les obstaeles qui paroissoient se multiplier devant eux, revinrent sur la route qu'avoit suivie Hippoerate. Les ehimistes formèrent dans les âges modernes une nouvelle espèee d'empiriques. Ils négligèrent toute érudition, et même l'histoire et les signes des maladies, pour en reehercher les eauses dans leurs fours et leurs laboratoires, et conclure ainsi à la pratique. Les empiriques de nos jours sont à peu près les singes de ces chimistes. Sérapion et ses disciples cherchoient autant à connoître les maladies que les médicamens ; les empiriques de nos jours ne s'oceupent que de la eonnoissanee des médicamens, et se moquent de celle des maladies. Les seetateurs de Sérapion étoient de vrais médecins, et les empiriques de nos jours sont tout au plus d'ignorans apothieaires.

Autant la folie diffère de la raison, autant les empiriques aetuels diffèrent des vrais médeeins. Les vrais médeeins respeetent et reeherehent l'érudition que ces empiriques méprisent; paree qu'il n'est pas possible qu'un seul homme voie autant que tous les âges qui l'ont préeédé. Cette érudition, qu'on peut appeler le flambeau du médeein, est d'autant moins intéressante pour les empiriques, que le nombre et la nature des maladies sont dejà déterminées ehez eux par les qualités eonnues ou ineonnues des médicamens qu'ils distribuent. Ainsi, peu leur importe que telle observation ait été faite dans tel temps, que telle maladie, traitée de telle manière, ait eu telle terminaison. Une maladie ne doit, suivant les empiriques, se terminer, ou plutôt se guérir, que de la manière qui sera déterminée par l'effet de leurs médicamens. Ainsi, tout raisonnement devient inutile. Il suffit qu'un médieament ait telle vertu, et ee seroit en pure perte qu'on ehereheroit à imiter la nature dans la solution d'une

maladie : tout dépend du remède, non de la prudence du médecin, et encore moins des opérations de la nature. Telle est la logique de ces prétendus Esculapes, qui n'ont eu secrètement, dans tous les âges, que trop d'imitateurs parmi les médecins, du moins en bien des occasions. Strabon disoit qu'il n'étoit pas possible d'être grand poëte, sans être homme d'une probité réelle ; mais un médecin peut-il se donner pour tel, s'il n'a en horreur les manœuvres de ces détestables empiriques ? Peut-il, en conscience, hasarder un médicament, sans au moins être engagé à l'administrer par les inductions de la plus exacte analogie ? N'est-ce pas être l'ennemi juré d'un malade, que de prétendre le guérir sans connoître jusqu'à certain point la nature de sa maladie, tant par les causes, les signes, que par son état antécédent et son état actuel ? N'est-ce pas manquer à tout ce qu'on doit à l'humanité, en supposant même qu'on oublie ce qu'on doit à sa religion, que de se présenter au lit d'un malade sans avoir les connoissances requises ? Peut-on se dire, j'ai fait ce que j'ai pu, si l'on ne peut en même temps se dire, je savois ce que je devois savoir ? J'aime de la religion dans un médecin, parce que la religion, sans préjugés et sans fanatisme, s'accorde toujours aisément avec les principes de l'honneur et de la probité. Hippocrate et Sydenham n'étoient pas des gens irréligieux. Comme les empiriques n'ont pas besoin d'expérience pour savoir ce qu'ils ont à faire, ils sont toujours en état de se rendre compte à eux-mêmes de leur conduite, quand ils savent combiner leur probité à raison de leur intérêt. Ils ont donc fait ce qu'ils devoient, quand ils ont abusé des sots qui les autorisoient à être fripons ; et c'est à quoi se réduit leur expérience.

LIVRE II.

De l'Erudition, et de l'influence qu'elle a sur l'Expérience.

CHAPITRE I.

De l'Erudition en général.

Nous entendons, en général, par érudition, l'ensemble de toutes les parties des connoissances humaines, qui méritent d'être laissées par écrit, et traitées chacune avec la méthode convenable. Je dis avec une méthode convenable ; « car » chaque partie des sciences, comme l'observe très-bien » Aristote, n'exige plus ou moins d'exactitude et de détail, » que relativement au but de celui qui la traite. Un ouvrier » et un géomètre considèrent un angle droit, sous des rap- » ports bien différens: l'un ne le considère que comme utile » dans son travail ; au lieu que l'autre, occupé de vérités » qu'il s'agit de découvrir ou de démontrer, en examine la » nature et les propriétés. » L'érudition ne suppose pas non plus qu'on « entre dans la recherche de toutes les causes. » Il suffit en bien des occasions de dire qu'une chose est, » sans donner de raison que sa réalité : c'est ce qui a lieu à » l'égard des principes. » Un homme savant est donc celui qui sait ce qu'on a connu avant lui, et comme on a dû le connoître, ou comme le dit Cicéron : *Qui omnium rerum atque artium rationem naturamque comprehenderit.*

L'érudition du médecin n'est donc qu'une érudition particulière. C'est la connoissance de ce que les autres médecins ont observé et expérimenté touchant l'art de préserver le corps humain des maladies auxquelles il est exposé, de connoître ces maladies, de les guérir, ou au moins de les rendre plus supportables. Mais le corps humain étant nécessairement lié à toutes les parties de la nature, on voit que l'érudition du médecin doit être beaucoup plus étendue qu'on ne l'auroit

pensé dès l'abord. Nous en examinerons le caractère ci-après.

La vraie érudition mérite seule le nom de science. Elle est plutôt une habileté de l'esprit qu'un ouvrage de mémoire; car une mémoire, même médiocre, suffit dès qu'on y réunit en même temps de l'esprit et un travail opiniâtre. En supposant la capacité et la volonté, nous acquérons cette érudition, tant par la lecture que par la fréquentation des gens savans libres de préjugés, et uniquement attachés à la vérité. Les idées des autres, leur savoir, leur expérience, leur manière de voir, enfin tout ce qui peut leur appartenir se fond ainsi avec ce qui nous est déjà propre et particulier; et, après certain temps, si nous sommes susceptibles de réflexions, il nous semble que nous n'avons pensé que de nous-mêmes. Mais, pour parvenir à cet avantage, il faut nécessairement supposer que notre propre fond n'ait eu besoin que de culture; sans quoi il est impossible de s'approprier les richesses d'autrui : il est même facile de distinguer ceux qui ont naturellement ces qualités. Nous voyons tous les jours de ces gens qui n'ont rien que de factice dans leur manière de penser et de parler; et ce n'est jamais qu'en citant les autres qu'ils croient bien dire; preuve qu'ils n'ont jamais analisé le moindre sentiment, ni la moindre idée. Ces gens, toujours prêts à citer, n'ont qu'une fausse érudition; car le vrai savoir est un bien qui doit nous être propre, et que l'on doit plus faire appercevoir par la finesse de l'esprit, que par le nombre des citations. Combien de savans perdroient de leur mérite, si l'on examinoit leurs ouvrages selon ce principe.

La vraie érudition est un bien propre au seul philosophe; et l'expérience le suppose toujours. Avant de pouvoir observer chaque chose individuelle dans la nature, il faut en connoître le caractère particulier, tant par l'histoire de la nature même, que par l'observation et l'examen des phénomènes. Le plus grand génie même n'apprendroit qu'après bien du temps à discerner de lui-même les maladies, si les écrits des habiles médecins qui l'ont précédé ne lui avoient tracé les premiers traits de cette connoissance. Il est donc avantageux que l'érudition lui tienne lieu d'expérience en bien des occasions.

Le génie est même quelquefois nuisible sans l'érudition,

parce que l'esprit livré à lui-même n'emploie pas toujours ses forces avec justesse, et qu'il ne s'occupe que de hasards dans l'immensité des choses qui se présentent à lui, tant qu'il n'est point déterminé par quelque objet capable de le fixer. Il faut nécessairement connoître quelque chose de certain, avant de se porter vers des objets inconnus. C'est l'expérience des autres qui doit nous instruire, leurs pensées nous éclairer, et pour ainsi dire leurs ailes nous porter, avant que nous puissions être inventeurs. Il est rare de voir un génie trouver une science dans son propre fond ; il me seroit facile de montrer que la plupart des grandes découvertes qui se sont faites, en physique surtout, dans ces derniers temps, ne sont pas dus à ceux qui ont passé pour en être les inventeurs ; ou qu'au moins ils n'y ont été conduits que par des indices que d'autres leur avoient laissés, ou par une conséquence naturelle de ce que l'on avoit ou conjecturé, ou calculé, ou expérimenté, avant ces prétendus inventeurs.

CHAPITRE II.

Des Préjugés contre l'Erudition.

PLEINS de la plus aveugle présomption, ou conduits par les vues les plus basses, les praticiens modernes, ou ceux que j'appelle *empiriques*, rejètent avec raison ce qui pourroit les démasquer. Ils méprisent l'érudition, parce qu'elle leur manque. Comme il ne leur faut que le langage du peuple, ils n'ont besoin non plus que de son savoir. Ils décrient l'érudition, et les découvertes de tous les temps, afin de persuader au public ignorant qui les écoute, qu'eux-mêmes ont tiré de leur propre fond tout ce que l'on connoît de mieux. Le public honore en eux ses propres préjugés, et ces âmes viles s'attribuent ces respects du peuple, comme l'âne de la fable prenoit pour lui ceux que le peuple rendoit à la statue d'Isis qu'il portoit. Cicéron disoit avec beaucoup de raison, que le devoir d'un médecin étoit de traiter avec la méthode la mieux réfléchie pour guérir, *curare apposité ad sanandum*; mais, selon ces empiriques, c'est de donner, pour

une maladie inconnue, un médicament que personne ne doit connoître que par les éloges que l'auteur lui prodiguera, d'après de faux témoignages mendiés par la fourbe et l'imposture. C'est-là la seule érudition dont ces gens sont jaloux, parce qu'elle leur suffit pour décrier le mérite des vrais médecins.

Aucun livre ne leur plaît que ceux peut-être qui ont été écrits par ces oracles qui n'ont cherché qu'à masquer leur ignorance sous des mots vides de sens, et dans lesquels on ne peut trouver de sens commun qu'autant qu'on en manque soi-même. Ils ont, si on les en croit, le talent de pénétrer les énigmes de ces rêveurs, tandis que la briéveté lumineuse des vrais oracles de la médecine n'est à leurs yeux que ténèbres et ignorance; parce que réellement ces empiriques ont trop peu de génie pour faire l'application d'aucun principe, pour sentir l'uniformité des règles, et la raison des exceptions. Est-il donc surprenant qu'ils s'élèvent contre l'expérience de tous les siècles, qu'ils condamnent et tournent même en ridicule toutes les lois du raisonnement et de l'analogie?

Incapables de rien généraliser, ce ne sera tout au plus que des détails particuliers qu'ils chercheront dans les livres. Toute maladie sera toujours pour eux une maladie particulière qui demandera un traitement, ou plutôt un médicament différent; aussi ne goûteront-ils jamais un écrivain qui, pleinement instruit de son art, aura su rappeler à un même genre, des maladies qui ne doivent pas être différenciées par rapport à quelques symptômes qui n'ont eu lieu que par quelques circonstances particulières. Ainsi tout médecin qui ne leur dira pas tout ce qu'ils ignorent, leur paroîtra ne pas mériter d'être lu. En effet, il n'y a que de vrais génies capables de voir une maladie caractérisée par deux ou trois signes; et, pour goûter Hippocrate, il faut avoir le rare talent de voir aussi peu que lui.

Un jeune chirurgien, plein de mérite, opposoit, il n'y a pas long-temps, aux préjugés d'un de ces vieux praticiens, quelques reflexions prises des excellens Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris: *Fi donc!* répliqua le vieux praticien, en haussant les épaules: *Quel livre me citez-vous là?* Un autre apercevant chez un malade les *Préceptes de Mé-*

decine de Méad, ouvrage qui est le résultat d'une expérience de soixante ans : *Quel livre avez-vous là*, dit cet empirique ? *De bonnes recettes ne valent-elles pas mieux que tout ce verbiage ?* Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces gens, qui décrient ainsi l'érudition, sont toujours les premiers à lâcher quelques mots grecs ou latins qu'ils n'ont jamais compris.

Non-seulement ces praticiens ne lisent pas ; mais il suffit de lire pour être ignorant à leurs yeux. On n'en sera pas surpris, quand j'aurai fait voir la véritable cause de cette opinion absurde. Les successeurs des anciens empiriques croyoient dejà que la différence des climats exigeoit aussi une médecine toute différente. On voit que cette opinion ridicule bannit nécessairement toute érudition, et toutes les connoissances que nous pourrions tirer des observations et de l'expérience des autres ; et que conséquemment un médecin doit créer pour ainsi dire une nouvelle médecine toutes les fois qu'il changera de climat. Aussi, disoit-on quand je revins en Suisse, que je n'étois pas capable d'y exercer la médecine, après le séjour que j'avois fait en France et en Angleterre, pour y approfondir mon art ; et l'on concluoit de ma perruque angloise, que je ferois nécessairement périr mes malades, parce que je ne saurois leur ordonner que des médicamens anglois !

On sent aisément combien ce préjugé doit être utile à ces praticiens, lorsqu'il s'agit de décrier un médecin savant, jeune ou vieux, qui paroît nouvellement dans une province. Lentilius, élevé dans ces préjugés, se plaignoit que les médecins traitoient d'abord leurs malades conformément aux principes que leur avoient inculqués leurs maîtres dans des climats souvent fort différens. On ne sauroit croire, ajoutoit-il, combien cette erreur devient funeste. Il faudroit donc, selon lui, que les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine, revinssent étudier dans une université voisine du climat où ils ont intention de pratiquer. Quel raisonnement !

Lentilius croit donner encore un avis dicté par la prudence même, en avertissant les habitans de la Suabe de lire avec précaution les médecins de la basse Saxe, et surtout ceux de la Hollande.

Je me trouvai en consultation avec un de ces Lentilius ;

j'exposai la maladie de la manière la plus claire. J'avois même sur moi le Traité des Maladies des armées de Van-Swiéten, où cette maladie se trouvoit bien caractérisée. Un médecin fort expérimenté prit mon livre, et le présenta à ce Lentilius qu'il vouloit convaincre que j'avois raison. Ce vieux praticien lui répondit avec vivacité, et sans ouvrir ce livre : « Je ne » fais aucun cas des spécifiques étrangers, qui peuvent être » très-bons dans leur climat, mais deviennent inutiles dans » le nôtre. »

On prétend aussi que les observations qui ont été faites dans un pays étranger, ne peuvent être d'aucun avantage dans un autre, parce que les maladies changent selon les pays, et qu'elles doivent même être différentes dans deux provinces voisines, même dans deux villes situées près l'une de l'autre. Les méthodes doivent aussi être différentes à raison des mêmes circonstances, parce que les habitans d'un pays doivent être différens de ceux d'un autre. Galien, dit-on, défendoit les saignées dans un pays trop chaud, et Mésué enchérit sur Galien, et déclare les saignées dangereuses dans les pays très-froids comme dans les pays très-chauds. Barker prétendoit même avoir appris par expérience qu'elles étoient absolument impraticables en Amérique, tandis qu'au Brésil, on ne peut guérir une fiévre maligne, si l'on ne tire promptement deux cents onces de sang par des saignées réitérées. Lentilius dit avoir souvent employé avec succès les remèdes échauffans dans le Nord, tandis que ces mêmes médicamens lui avoient paru désavantageux en Suabe, qui est un pays moins froid. Les acides, selon le même, sont moins nuisibles en Suabe que sur les côtes de la mer Baltique. Les habitans du pays de Guyaquil ne veulent pas user de quinquina, parce qu'ils pensent que le climat du Pérou est trop chaud pour faire usage de cette écorce fébrifuge.

Le praticien de Suabe a sans doute pu observer que les médicamens échauffans sont utiles dans le Nord, puisqu'il est des cas où ils sont avantageux dans les pays chauds. Il a pu remarquer aussi que les mêmes médicamens sont absolument nuisibles en Suabe à un grand nombre de malades, puisqu'ils sont nuisibles dans presque toutes les maladies aiguës. Quant aux effets qu'il a observé des acides en Suabe, ou sur les côtes de la mer Baltique, il est permis aujourd'hui

de rappeler de ses observations. On a proscrit depuis long-temps la théorie ridicule de son siècle.

Mais les maladies ne se sentiroient-elles jamais du climat ? Seroit-il toujours indifférent d'employer les mêmes méthodes et les mêmes moyens curatifs dans tous les pays ? Le caractère des hommes ne varie-t-il pas à raison des différentes contrées ? J'avoue que les maladies, les méthodes curatives, et les médicamens peuvent, en certains cas, être différens en différens climats ; je dis plus, cette différence est même nécessaire.

Toutes les maladies ne sont pas les mêmes en tout temps, et la même maladie est quelquefois accompagnée de symptômes bien différens dans des climats différens, et même dans quelques circonstances. La vérole n'est plus de notre temps ce qu'elle étoit du temps de Bérenger de Carpi : ce n'est pas non plus dans tous les climats une maladie de même caractère, et accompagnée des mêmes symptômes et des mêmes signes dans tous les pays où elle se manifeste. Elle n'admet pas non plus les mêmes moyens curatifs ; elle est plus dangereuse dans les pays froids que dans les pays chauds. Un Espagnol va et vient dans le Pérou avec un degré de vérole qui feroit périr un Danois, malgré les meilleurs médicamens. Les *Yaws*, que les Nègres ont apportés de la Guinée en Amérique, et qu'on regarde comme l'origine de la vérole, ne sont aux Barbades que des tubercules qui s'élèvent sur la peau, et qui se sèchent et disparoissent moyennant l'usage de quelques plantes. Le *Pian* des Antilles se manifeste par l'éclat de la peau, qui devient telle qu'un miroir, sans la moindre enflure ni la moindre élévation ; au lieu que ceux qui vont tout nud ont communément la peau toute ridée. Cette espèce de maladie vénérienne devient mortelle, si on la traite avec le mercure. Huxham augmenta ainsi le mal d'un Anglois qui avoit apporté cette maladie de Porto-bello, après le commerce qu'il avoit eu avec une Négresse infectée de cette maladie. Le gayac sembla faire un meilleur effet, cependant le malade mourut de consomption.

On ne peut disconvenir que la différente manière de vivre des peuples n'exige en certain cas que le médecin diminue ou augmente les doses de ses médicamens. Boerhaave prescrivoit en Hollande des vomitifs qui auroient fait vomir jus-

qu'au sang des gens dont l'estomac n'eût pas été garni de fromage, de beurre et de poissons pourris, et muni par là contre l'action d'un vomitif fort actif. On mange à Rome moins qu'à Paris; aussi l'on donne à Rome des vomitifs moins actifs qu'à Paris. Quoique la manière de vivre soit ce que l'on doit surtout observer dans ces cas-là, il ne faut pas non plus perdre de vue le tempérament et la constitution du sujet; la saison même mérite souvent une attention particulière.

Mais, malgré toutes ces circonstances, et d'autres que le médecin ne doit pas négliger, il est sûr qu'il règne dans le caractère de la plupart des maladies quelque chose de constant et d'uniforme; et que l'avantage des bonnes méthodes et des moyens curatifs est partout le même. Les maladies aiguës, et conséquemment les deux tiers des maladies, ont dans presque tous les pays de l'Europe les mêmes symptômes, les mêmes signes, et la même issue que dans Hippocrate. Ce père de la médecine nous dit même que ses observations se trouvoient vraies dans les climats les plus opposés. Nous voyons dans ses écrits quantité de maladies dont les noms n'ont pas changé, et qui, depuis son temps, se présentent avec les mêmes signes que ceux qu'il avoit remarqués. La pleurésie, la phthisie pulmonaire, l'épilepsie, se montrent avec les mêmes signes que du temps de ce médecin. En effet, la partie séméïotique de la médecine est celle qui a le moins changé depuis. Les fièvres qu'il nous rapporte dans ses Épidémies se sont manifestées, et se manifesteront dans tous les âges; c'est ce qu'il est facile de voir par les écrits des plus habiles observateurs, surtout par ceux de Sydenham, de Grant, (1) etc. La pleurésie et la péripneumonie se terminent dans les écrits d'Hippocrate par une expectoration abondante, ou par un sédiment critique dans les urines; les fièvres aiguës très-violentes, et la frénésie, par un saignement de nez; les fièvres d'accès, par une chaleur et des sueurs considérables et fétides; les synoques ordinaires, et celles qui ont pour cause quelque levain corrompu dans les premières voies, se terminent par les purgations et les vomissemens, etc.

---

(1) Voyez ce Traité des Fièvres que je viens de publier en françois.

Il est vrai que les jours critiques sont à présent chez les Orientaux plus conformes aux observations des anciens que chez nous ; mais nos observations se rapprochent assez des leurs, dès que nous employons leurs méthodes et leurs moyens curatifs. D'ailleurs, si les déterminations des jours critiques des anciens ne se vérifient pas dans nos climats, on ne doit en attribuer la cause qu'à la précipitation avec laquelle on agit; car quiconque lira attentivement les Épidémies d'Hippocrate, et aura assez de courage pour faire la comparaison de ses maladies, il verra, à n'en pas douter, qu'il est impossible que la nature n'observe pas des lois uniformes dans la solution des maladies, et même des maladies chroniques. Il n'y a que des ignorans ou des gens qui n'ont jamais ni lu ni observé, qui puissent douter de cette assertion. Ce n'est pas ici le lieu de discuter plus au long cet article ; mais on peut répondre en deux mots que, si la plupart des médecins de nos jours ne pensoient pas que c'est presque toujours au médecin à tout faire, on auroit souvent occasion de voir par la marche même de la nature, qu'elle ne s'écarte de ses lois que quand on l'a forcée de le faire, faute d'avoir su la laisser agir, et l'aider.

Si les maladies que Sydenham a observées sont les mêmes que celles d'Hippocrate, je puis assurer aussi que ces maladies sont également celles que je vois tous les jours dans notre pays. Elles se manifestent en Suisse avec les mêmes signes et les mêmes symptômes qu'en Angleterre. Si nous en exceptons quelques maladies endémiques, il n'est pas une maladie si particulière à un climat, qu'elle ne puisse s'observer dans un autre très-éloigné. On croit que les fièvres putrides et malignes sont plus fréquentes dans les pays méridionaux, et les fièvres inflammatoires dans le Nord ; cela est vrai, en général: mais les pays méridionaux ne sont pas si mal sains, ni ceux du Nord si sains qu'on le pense. On dit que l'air est très-sain en Castille, que les fièvres n'y sont ni malignes ni opiniâtres, ni même communes, tandis qu'on voit tous les ans en Suède les plus mauvaises fièvres catarrhales, pétéchiales; les rougeoles et les petites-véroles les plus mauvaises. Cette observation rapproche donc les climats les plus éloignés.

Non-seulement les maladies aiguës d'Hippocrate ressemblent aux nôtres, mais ses traitemens sont aussi très-avan-

tageux chez nous. Jamais nous ne traiterons mieux qu'Hippocrate la frénésie, la squinancie, la pleurésie, et, en général, toutes les fièvres compliquées d'inflammation ; car, en faisant quelque légère modification à ses traitemens, il n'en est pas un qui ne devienne avantageux en tout temps et en tout lieu. Il conseilloit de tenir le ventre libre les premiers jours d'une péripneumonie, afin d'arrêter la fièvre ; mais de quitter cette pratique après le cinquième jour, parce que des évacuations abondantes empêcheroient l'expectoration. Au commencement de la pleurésie, il ordonnoit des lavemens ; mais il s'en abstenoit aussitôt que le malade expectoroit, parce qu'il savoit qu'autrement on arrêteroit l'expectoration, et que le malade étoufferoit au neuvième jour. Il conseilloit aussi de boire beaucoup dans toutes les fièvres ardentes, dans la vue de calmer la chaleur, et de diminuer la fièvre. Tous les vrais médecins ont été d'accord avec Hippocrate sur ce point, et ont ordonné les mêmes boissons. Tous conviennent que ce sont là les traitemens les mieux vus et les mieux appropriés à ces circonstances. Ainsi, ni les préjugés du peuple, ni les charlatans ne m'engageront jamais à préférer une autre méthode, et à nourrir des malades dans le moment où l'on ne doit leur donner qu'avec une extrême exactitude ce qui peut seulement soutenir la nature, et la mettre en état de vaincre la maladie contre laquelle elle a à combattre. Je défends même dans presque toutes les fièvres l'usage de la viande.

La plupart des bonnes méthodes et des moyens curatifs seront d'une utilité incontestable dans les mêmes espèces de maladies et dans tous les climats. Un purgatif au commencement d'une fièvre putride est un remède d'un avantage étonnant en toutes contrées, tandis que la saignée peut y être très-nuisible. La dyssenterie se guérit à Batavia comme chez nous. Dans le cas d'hémorragies violentes, les Bramines de la côte de Malabar conseillent l'usage du riz cuit simplement dans l'eau, et de s'abstenir de tout autre aliment ; dans le même cas, nous ordonnons le petit-lait. Bontius dit que l'effet des semences froides est à Batavia le même qu'en Hollande. Le quinquina, malgré le préjugé des habitans de Guyaquil, guérit les fièvres intermittentes aussi bien au Pérou qu'en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre,

en France, en Italie, que les sujets soient jeunes ou âgés, et d'un tempérament chaud ou froid.

Il est prouvé que depuis Hippocrate les vrais médecins ont suivi dans tous les temps des principes fixes, et absolument conformes dans la guérison de la plupart des maladies les plus graves ; et qu'on arrive à cette fin intéressante avec les mêmes moyens curatifs. On sait aussi que les médicamens nouvellement découverts opèrent également dans les climats les plus éloignés les uns des autres, et les plus opposés, au moins dans les mêmes circonstances.

Tout ce que je viens de dire prouve donc qu'il y a quelque chose de constant et d'uniforme dans l'avantage des bonnes méthodes et des bons médicamens, malgré les exceptions que des circonstances particulières aux climats, aux lieux, aux tempéramens, etc. peuvent obliger de faire aux règles générales. Mais tout cela n'est qu'une variation, et non un changement essentiel dans la nature des choses. En effet, on fera aussi bien vomir un Chinois à Pékin, qu'un Suisse à Berne, avec un bon émétique, quoique la dose devra peut-être être différente, par rapport aux circonstances susdites. Baglivi, dont nous estimons les travaux et la savante jeunesse, nous paroît cependant se sentir encore trop du jeune homme, lorsqu'il nous donne les détails des méthodes qui peuvent être utiles ou nuisibles au climat de Rome, puisque les mêmes règles qu'il prescrit, et les mêmes exceptions qu'il y fait, sont également utiles ou nuisibles dans tous les climats. Un médecin pénétrant verra donc dans les maladies des nations les plus éloignées, celles de ses compatriotes ; mais il distinguera et différenciera ce qui doit l'être. Le pays, l'université, où il aura étudié, ne l'empêchera pas d'avoir égard au climat, à la saison, à la constitution du temps et des malades, à la suite et à l'enchaînement de toutes les causes internes et externes, éloignées et prochaines, que le praticien empirique n'envisage jamais, ou qu'il néglige avec mépris. Il méprisera à son tour avec justice des gens qui n'ont de règles que des hasards et les préjugés du vulgaire auquel ces gens croient devoir sacrifier tout savoir et tout sentiment d'honneur, pour se faire un état en multipliant les victimes de leur ignorance.

Freind disoit à Méad dans une de ses lettres : « Ces pré-

» tendus praticiens qui s'imaginent suivre la nature dans tous
» les cas même où ils méconnoissent ses opérations, m'ont
» souvent échauffé la bile, quelquefois aussi ils m'ont apprêté
» à rire. Si ces gens suivent la nature sans l'avoir étudiée,
» qu'ont donc fait ces grands restaurateurs de la médecine
» parmi les Grecs èt les Arabes. Leurs veilles, leurs travaux,
» leurs ouvrages ne méritent donc que nos mépris? En vé-
» rité, ceux qui pensent ainsi, et s'en font tant accroire de
» leur pénétration, n'ont jamais connu ni la nature, ni ses
» opérations, ni ses indications, ni les moyens et les mé-
» thodes de la secourir dans le besoin. Apprends donc,
» Méad, à mépriser le vain babil de ces suffisans, et marche
» toujours hardiment dans le sentier de l'honneur et de la
» gloire. Quelque ressource que tu puisses avoir de ton grand
» génie, ne rougis pas de la moisson abondante que tu as
» recueillie dans les écrits de nos maîtres. »

CHAPITRE III.

Des Avantages de l'Erudition.

Un homme qui ne lit point, ne voit dans le monde que lui-même. Comme il n'a aucune idée de ce qui est hors de lui, il regarde toutes ses réflexions comme de la dernière importance; c'est un homme qui, semblable à ces animaux qui s'enflent et crèvent enfin dans le vide d'un récipient, connoît bientôt le néant de ses chimères, dès que quelque hasard lui fait sentir son insuffisance.

Ce n'est donc que l'érudition qui nous fait sortir du cercle étroit où un pareil esprit se trouve borné. La trop grande idée que nous concevons du sol où nous marchons, disparoît dès que nous considérons la totalité du globe. Un homme savant examine toutes les opinions selon tous leurs rapports, et ne croit ce qu'on lui a inculqué dès son enfance, qu'autant qu'il voit les choses en homme, bien loin d'adopter aveuglément dans un âge mûr aucun sentiment ou aucun parti. Comme il connoît tous les avantages de la raison, il a droit de n'admettre non plus rien que de raisonnable. Je ne pré-

tends pas confondre le vrai savoir avec une érudition orgueilleuse. Le pyrrhonisme se détruit lui-même. Quoique Sextus ait eu, comme Voltaire, le talent de mettre presque tous ses lecteurs de son côté, on sent néanmoins avec un peu de génie toute l'inconséquence de ses principes.

C'est la lecture et la réflexion qui nous empêchent de trouver du ridicule dans tout ce qui nous frappe la vue; et, si le peuple est si affecté d'un objet nouveau, et si superstitieux, c'est que, n'ayant jamais rien vu au delà du lieu de son existence, il a en quelque façon le droit de croire que rien n'existe non plus ailleurs. En général, les Hottentots font la plus grande partie des hommes; et l'on admire volontiers tout ce que l'on ne connoît pas.

La lecture nous procure dans nos plus doux loisirs la société des gens les plus éclairés, et nous approprie toutes leurs découvertes. Nous jouissons dans le même moment de la compagnie du savant, des ignorans, des sages et des foux, et nous pouvons apprendre à éviter les foibles de l'esprit humain, sans avoir aucune part à ses inconséquences.

Si nous avons cette délicatesse, cette finesse de goût et de sentiment, ce tact que nous ne tenons que des mains de la nature, quelle perfection ces qualités n'acquièrent-elles pas par la lecture, et par la conversation des gens éclairés que nous avons lieu de fréquenter? Un homme qui joint la lecture au goût, voit naître ses pensées avec clarté, ses réflexions s'analiser avec justesse, chaque mot de ses écrits se placer avec ordre : chaque terme, chaque expression, sont toujours chez lui l'image d'une idée claire et nette.

C'est ce goût, cette finesse de sentiment qui assure la réputation des bons écrivains; et l'on a remarqué que les plus grands médecins ont toujours été les meilleurs écrivains parmi les médecins. Si l'on en croit même Celse, Hippocrate méritoit autant d'estime par son éloquence que par son habileté dans son art, quoiqu'il n'ait écrit en maître que pour des maîtres, avec une extrême brièveté, mais avec une netteté qui ne présente rien d'obscur à des hommes intelligens. Les anciens médecins qui se sont distingués dans leur art, instruits de toutes les connoissances humaines, ont même tous autant brillé par la beauté de leur style, que par leur habileté dans la médecine. Aucun médecin Grec jusqu'au

temps de Paule, ne l'a cédé par sa plume aux meilleurs écrivains de son temps ; souvent même les médecins l'ont emporté sur tous. Fernel parmi les modernes, Sydenham, Freind, Méad, écrivaient aussi bien qu'ils pensoient, et guérissoient aussi bien qu'ils écrivoient ; et je ne comprends pas ce qu'a voulu dire Houlier, quand il a reproché à Fernel d'avoir souillé sa belle latinité de toutes les ordures des Arabes. Antoine Cocchi a montré, dans ses discours toscans, combien tout homme qui aime à s'instruire doit prendre de part aux ouvrages d'un médecin qui, libre de tout esprit de parti, sait réunir la plus haute philosophie, la littérature, le goût et l'élégance du style ; donner à tous ses ouvrages de médecine certain ton moral, et dire toujours plus qu'il ne semble dire.

Un homme qui aime à s'instruire, ne sait jamais être oisif; son loisir est même une occupation, quoique moins sérieuse, et c'est par là que le médecin se perfectionne dans son art. Eclairé par son érudition, il sait jusqu'où il doit suivre la route ordinaire, et quand il doit la quitter ; il voit la suite et l'enchaînement de toutes les choses qui rentrent dans les connoissances de sa profession ; il aperçoit les fausses routes qu'ont tenu nos prédécesseurs, et ce en quoi ils ont eu raison. Leurs observations sont le maître qui lui marque ses démarches, et l'aident à sortir du labyrinthe où l'ignorant ne trouve jamais le fil d'Ariane. On entreprend tout avec esprit et pénétration, lorsqu'on a appris à voir dans la généralité des principes les différens cas particuliers. Quoiqu'il n'en soit pas de la médecine comme des sciences physico-mathématiques, il est néanmoins des principes généraux reconnus vrais unanimement, et dont le médecin peut se servir comme de formules, en faisant attention à différencier avec justesse, et à ne prendre, comme le dit Hippocrate, les qualités qu'à leur juste valeur.

C'est aussi l'érudition qui nous instruit des exceptions qu'il y a à faire aux principes généraux, conséquemment à tous les cas particuliers dont les seuls vrais médecins ont aperçu les raisons. Il est même des choses qui arrivent si rarement, qu'il est impossible de savoir quel parti prendre en pareil cas, si l'on n'a pas appris par la lecture ce qui peut être alors avantageux ou non. Quoique les principes géné-

raux soient vrais, et même mieux connus aujourd'hui que du temps des anciens, après l'étude mieux réfléchie qu'on a faite de l'économie animale, il ne faut pas penser que l'on en puisse faire l'application dans tous les cas imaginables. La nature, quoique très-uniforme et lente dans la plupart de ses opérations, quitte quelquefois sa marche ordinaire, même précipitamment, et nous en cache entièrement les raisons. D'ailleurs, ne seroit-ce pas une imprudence de croire connoître décidément toutes ses lois, même ses lois générales ? C'est donc encore une raison de recourir aux observations des autres, pour voir si au moins la voie de l'analogie ne fourniroit pas quelque lumière dans le cas actuel ; c'est à l'érudition que l'on devra cet avantage. L'on sent donc par là que la routine n'y suppléera jamais ; au lieu que l'érudition suppléera toujours à une aveugle routine. En un mot, les plus grands philosophes et les plus habiles médecins de tous les âges conviennent tous que l'érudition est la voie la plus sûre pour parvenir à la vraie pratique de l'art.

La médecine a tiré ses plus grands avantages de l'érudition, et elle n'a fait de progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a su réunir aux connaissances des autres, celles que l'on avoit acquises soi-même. On n'ignore pas que ce sont les plus anciens peuples de l'Asie qui les premiers ont hasardé quelque chose en médecine ; mais nous ne saurions juger de ces premières tentatives, parce que l'on n'a plus les livres de Hermès, lesquels faisoient la règle inviolable des prêtres Egyptiens, qui seuls traitoient alors les malades. D'ailleurs, ces prêtres faisoient un mystère fort caché de leur doctrine aux autres hommes qu'ils regardoient comme des profanes. Mais Galien nous dit que les Egyptiens n'avoient avant Esculape aucune connoissance en médecine que la simple routine de leur temps. Les Babyloniens exposoient encore du temps d'Hérodote leurs malades dans les carrefours, pour avoir quelques avis des passans. Strabon dit la même chose des Babyloniens, des anciens Lusitaniens (ou Portugais), et des Egyptiens.

Sous le règne d'Amasis, les Grecs commencèrent à se lier avec les Egyptiens ; on présumera sans doute avec raison que ce fut vers ce temps-là que les premières connoissances de la médecine passèrent d'Egypte en Grèce ; aussi bien que les lois par le moyen de Solon. Cent cinquante ans après

Mélampus, le premier médecin connu de la Grèce, Esculape mérita dans Epidaure des honneurs divins, pour avoir enchéri sur les connoissances et sur l'habileté de ses prédécesseurs. Mais ses connoissances, aussi bien que celles des autres, n'étoient que des connoissances chirurgicales, et empiriques. Celse dit même qu'on a déifié Esculape, parce qu'il avoit exercé un peu moins grossièrement la médecine, qui n'étoit encore que dans les mains du peuple ; et Pline ajoute que la médecine n'étoit alors que la chirurgie, ou plutôt une chirurgie conformément aux principes de laquelle Esculape et ses fils se contentoient de donner aux blessés un breuvage fait de vin, de farine et de fromage.

Les Asclépiades renfermèrent cet art dans les temples de leur père commun, où les malades étoient obligés de se rendre, et d'attendre la réponse du dieu au milieu des cérémonies religieuses, ou plutôt le secours immédiat de ses descendans mortels. L'imposture triompha comme il est ordinaire ; mais les philosophes désabusèrent le peuple, et ce furent les philosophes qui, en démasquant la fourbe, se chargèrent d'exercer la médecine auprès du lit des malades avec plus de vérité et moins de faste. Celse les regarde comme les vrais fondateurs de l'art. Bientôt après, les prêtres d'Esculape attirèrent dans leur parti les plus habiles des philosophes, et l'émulation qui s'éleva entre eux et ceux qu'ils n'avoient pas pu gagner, sembla contribuer à la perfection de l'art.

Hippocrate, comme vrai descendant d'Esculape, faisoit grand cas de l'observation ; mais il disoit aussi, dans les plus beaux temps de la Grèce, que le médecin devoit savoir ce que l'on avoit su avant lui, à moins qu'il ne voulût se tromper, et tromper ensuite les autres. Quoique Hippocrate n'ait pas été le fondateur de la médecine, il mérita cependant d'en être appelé le père, par les lumières que ses observations fournirent à l'art, et par les heureux succès qu'il eut d'avoir joint le raisonnement à l'expérience ; rendant par-là la philosophie utile à la médecine, et la médecine à la philosophie, et prouvant par sa conduite combien il avoit raison de dire qu'*un médecin philosophe étoit semblable aux dieux*. Avec ces principes lumineux et la grandeur naturelle de son génie, Hippocrate devint le premier vrai médecin, réunissant au génie le plus pénétrant une érudition solide et la prudence la plus grande.

En effet, Hippocrate ou ne voyoit rien, ou voyoit les choses comme elles étoient réellement.

Ce fut donc l'érudition qui forma la médecine en Grèce; aussi cet art resta toujours imparfait dans les provinces où les écrits des Grecs ne furent pas connus. Les Romains n'ont rien su que des Grecs; et la médecine avoit toujours été à Rome une espèce de langage pythagoricien, jusqu'au temps où les Grecs commencèrent à paroître dans cette maîtresse du monde. Le mépris que les Chinois ont montré de tout temps pour les inventions et les découvertes des autres nations, a jusqu'ici tenu la médecine chez eux dans une ignorance grossière; quoique l'empereur Chi-Hoang-Ti eût ordonné, sous peine de mort, de brûler tous les livres, excepté ceux d'architecture et de médecine, trente-sept ans avant l'ère chrétienne. Les habitans de Malabar, quoiqu'assez civilisés, font consister toute la médecine dans la connoissance de quelques plantes, et dans l'art de former avec ces plantes quelques recettes qui se transmettent de père en fils, et qu'on se contente de savoir. La médecine est même encore dans son enfance partout où l'érudition n'a pas porté son flambeau.

La médecine n'eût donc jamais été un art réduit en principes, sans les écrits des médecins dont le savoir a intéressé la postérité reconnoissante. L'ignorance, toujours téméraire, eût cru être partout en droit de rendre ses oracles, et chaque empirique eût passé pour un homme divin. On sait, au contraire, que l'expérience du médecin le plus vieux et le plus occupé n'est pas suffisante, parce que nos connoissances s'augmentent avec tant de lenteur, qu'il faut nécessairement plusieurs siècles et les travaux de plusieurs nations pour porter une science quelconque à sa perfection, ou même pour en perfectionner une partie. Ce sont ordinairement les grands génies qui ouvrent de nouvelles routes, d'autres y entrent, s'avancent même assez loin; et souvent ce n'est que le quatrième qui parvient au but après mille difficultés. Bacon, Newton n'eussent pas fait seuls ce que l'on avoit fait avant eux; et sans les découvertes de Descartes, Newton n'auroit peut-être pas fini où Descartes avoit commencé. Les plus grands hommes ont eu besoin des connoissances des siècles précédens; mais un empirique, un barbier, enfin un ignorant sait se suffire à lui-même: il a lui-seul tout le savoir de toutes les générations,

Un médecin qui voudroit apprendre par sa propre expérience ce que l'érudition lui peut apprendre en peu d'années, devroit donc aussi soutenir les travaux de tous les siècles précédens. Il lui faudroit d'ailleurs avec le génie le plus grand une vie de plusieurs siècles; mais il n'est pas donné à tous les hommes de vivre les années d'un Nestor, et encore moins d'être l'inventeur de tous les arts nécessaires pour en bien connoître un seul; car toutes les sciences sont sœurs, et doivent se prêter mutuellement la main pour paroître avec quelque éclat. D'ailleurs, les sciences sont encore plus filles du temps que du génie. Quelques attraits qu'elles aient à leur naissance, jamais leur éclat ne séduira les amateurs, que quand le temps, aidé de la main du génie, aura rendu leurs traits intéressans pour le bien de l'humanité. Or, on sait combien il faut de temps pour recueillir toutes les observations nécessaires à la perfection d'un art.

La lecture, au contraire, nous fait jouir en peu de temps des découvertes de tous les temps. Un seul instant suffit pour nous instruire d'un grand nombre de vérités qui ont coûté des années entières de soins et de travaux. Avec le plus beau génie, un médecin, sans lecture, devroit, malgré lui, commettre les fautes des premiers observateurs, avant de parvenir aux moindres vérités que la lecture lui fournit. Etre averti d'une erreur, c'est avoir déjà fait le premier pas vers quelque connoissance; et trouver dans le même avertissement les moyens de l'éviter, c'est avoir acquis une vraie connoissance. Or, tel est l'avantage que nous procure la lecture sur mille objets différens. N'apprendroit-on même par la lecture qu'à éviter l'erreur? on parvient bientôt avec quelque génie à un véritable savoir; car il est facile de saisir la vérité, quand on connoît dejà ce qui peut la masquer, ou ce qui n'en a que l'apparence. Une vérité nous conduit bientôt à une autre; mais les progrès sont bien plus rapides, si les premières vérités nous sont dejà connues.

La vie est courte, disoit notre grand maître; l'art est immense : il est donc impossible de tout expérimenter soi-même. C'est à l'histoire à recueillir les observations d'une longue suite de siècles; et c'est en la lisant que l'homme savant devient l'homme de tous les temps. Mille médecins, disoit Rhazès, ont travaillé depuis mille ans à la perfection de la

médecine ; c'est en lisant leurs ouvrages avec attention qu'on s'instruira, pendant une très-courte vie, de plus de choses, qu'en courant de malade à malade, même pendant l'espace de mille ans.

Il est vrai que Sydenham n'a employé qu'à l'observation le temps que d'autres consacrent à la lecture. Les praticiens empiriques le citeront peut-être en leur faveur ; mais je leur répondrai qu'ils auront droit de s'autoriser de son exemple, quand ils auront son application infatigable, son extrême pénétration dans toutes ses recherches, et son génie adroit à généraliser des observations individuelles, pour en former les principes vrais et solides que cet Hippocrate Anglois s'étoit établis dans sa pratique. D'ailleurs, la médecine étoit un chaos si obscur du temps de Sydenham, l'amour des hypothèses avoit si fort prévalu, que les médecins ne suivoient plus de règles que les idées qui les avoient tous éloignés de la voie de la nature ; et ce fut Sydenham qui les y ramena.

La lecture nous familiarise avec les méthodes de tous les temps et de tous les lieux, et, par-là, nous met à même de devenir nous-mêmes inventeurs sans paroître l'être. Un homme de génie sent bientôt les tempéramens qu'il doit prendre lorsqu'il s'agit de mettre les préceptes des autres en pratique. Il devient original, sans cependant avoir envie de le paroître. Il fait l'application d'un principe ; mais il en borne ou en étend le sens, selon les circonstances, et il ne crée qu'autant que le besoin l'y oblige. Si Sydenham voulut être partout son propre maître, c'est qu'il avoit cette rare prudence qui ne permet à un médecin d'agir que quand il a su comprendre, comme il le faut, une indication de la nature. Sydenham fut original ; mais, en même temps, il n'agissoit qu'avec une attention extrême à modifier, varier, corriger ses traitemens, jusqu'à ce que des observations réitérées lui eussent montré où il devoit s'en tenir sur les avis de la nature. On voit par son exemple combien il faut de prudence et de sagacité pour être original de bonne heure. En général, il est si rare d'être original avec succès, que nous ne voyons encore que le grand Corneille qui ait créé et perfectionné un seul art en France, comme Homère avoit fait le sien en Grèce. Ces avantages sont le fait du seul génie.

Si la médecine exige nécessairement un homme de génie,

elle demande en même temps un homme instruit comme nous l'avons dit. Mais la nature étant infinie dans toutes ses combinaisons, dans ses productions, et dans la variation de ses phénomènes, le médecin doit s'entretenir avec elle médiatement et immédiatement. La lecture lui procure le premier avantage, et il jouit du second en observant par les observations des autres; mais il ne pourra lui-même faire d'observations qu'en partant de quelques principes; et les maladies ne se développeront à ses yeux qu'autant qu'il en tiendra auparavant l'histoire. On voit là l'utilité et la nécessité de la lecture. Les signes les plus intéressans des maladies sont quelquefois si imperceptibles, ou ne se font voir que si peu de temps, que quiconque ne les connoît pas d'avance par l'observation historique, est presque toujours dans le cas de les manquer, parce qu'il n'en connoît pas l'importance. Ce coup d'œil de maître, si avantageux au lit d'un malade, dépend, il est vrai, le plus souvent du génie. Mais, *ignoti nulla cupido*, on ne saisira pas ce dont on n'a pas de vraie notion, ou l'on ne retirera aucun avantage de ce que l'on a vu, parce que l'on ne sait pas à quoi tend un avis de la nature. Sans cette érudition, on prend tantôt la maladie principale pour un simple symptôme, tantôt un symptôme pour la maladie même; et, dans des maladies aiguës, le malade est au bord du tombeau, avant qu'on ait même entrevu le plan d'aucune méthode curative. Bien loin de pouvoir prévenir prudemment la nature, on n'est pas en état de la suivre. Non seulement on doit savoir, par l'étude de l'économie animale, ce qui peut résulter de telle détermination des sujets et de telles circonstances, il faut encore avoir vu dans l'observation de tous les âges et de tous les lieux ce qui en est vraiment résulté; ensuite connoître comment la nature a opéré la solution de telle maladie, et ce que l'art a fait avec succès, et même sans succès, pour imiter ou déterminer ces opérations de la nature.

Sans cette connoissance, non seulement les maladies aiguës seront presque toujours funestes; mais même les maladies chroniques seront des maladies très-souvent incurables: c'est même dans ces maladies que toutes les ressources de l'art échouent le plus ordinairement. Un médecin qui s'approche du lit des malades sans cette connoissance historique, ne peut donc être qu'un spectateur inutile ou oisif. Très-

heureux le malade dont un pareil médecin a assez de défiance de lui-même pour ne rien faire ! Sydenham lui-même n'a-t-il pas été contraint de laisser périr plusieurs malades, faute d'avoir lu et d'avoir puisé dans les autres médecins des connoissances qu'il n'a acquises que par des soins extrêmes et des travaux infinis ?

Plus nous avons réuni d'observations sur chaque cas particulier, plus nous sommes en état de voir avec justesse, et de nous déterminer à prendre un parti. Un médecin qui n'a pas lu, doit donc toujours être dans la crainte et dans l'incertitude. Le petit nombre de malades qu'un seul homme a lieu d'observer, ne fournit que très-peu de lumières ; et c'est toujours dans un cercle très-étroit qu'il observe. Verra-t-il donc dans un cas extraordinaire pour lui ce qui est ou indifférent, ou dangereux, comme il l'auroit vu, s'il avoit été prévenu par la lecture ? N'est-il pas obligé de craindre, où tout ne lui présenteroit que de l'espoir ? Et peut-il éviter de beaucoup promettre dans le moment même que le malade meurt, comme je l'ai vu plusieurs fois, à la honte non de l'art mais du médecin téméraire ? Ne s'occupera-t-il pas souvent de ce qui ne doit même pas être entrevu, tandis qu'il négligera un symptôme ou un signe essentiel d'où dépend la plupart du temps le succès d'une guérison et le salut d'un malade ?

On ne voit que trop souvent dans les maladies des particularités si singulières, que, sans l'instruction des livres, on n'est instruit de rien qu'à la mort du malade. Combien de fois, même l'inspection des sujets ne nous apprend-elle rien après les dissections les plus exactes ? Nous voyons en Suisse, comme ailleurs, de ces fièvres d'accès qui deviennent mortelles à la troisième ou quatrième invasion : les malades périssent comme apoplectiques. Un médecin qui aura étudié les signes de ces fièvres dans Torti et Werlhof, les maîtrisera dès l'abord, et sauvera ses malades ; au lieu que le praticien qui ne lit pas, ne peut que bâiller au premier et second accès, et voir tout étonné ses malades périr au troisième. M. de Haën a vu des fièvres tierces, accompagnées de fortes tranchées, devenir mortelles au troisième accès. D'après Sydenham, Morton, Huxham, il nous fait observer que certaines maladies dans lesquelles on n'aperçoit pas de fièvres, sont pourtant

en effet de vraies fièvres, et doivent être traitées comme telles. De ce nombre, sont les apoplexies, les points de côtés, les coliques, et, en général, toutes les maladies qui proviennent de quelque inflammation, et qui, ayant des accès réguliers, quoique sans aucun signe de fièvre, deviennent mortelles à l'un ou l'autre accès, comme les médecins que je viens de citer l'ont observé. On voit donc que ce n'est que par les livres qu'on peut s'instruire de ces maladies, si l'on veut sauver un malade; et que le médecin le plus occupé est un médecin dangereux, s'il ne lit pas.

Le médecin qui ne lit pas, ne sait jamais que regarder, sans rien discerner; et, aussi ignorant à la fin qu'au commencement, il aura tout au plus le talent d'abandonner à la nature une maladie qu'il auroit guérie s'il avoit appris à la connoître. Boerhaave avoit déjà passé plus de trente-six ans à observer la vérole, lorsqu'il dit qu'il paroissoit quelquefois dans cette maladie des symptômes que l'observateur le plus vieux n'avoit pas encore vus, et qui obligeoient le maître le plus expérimenté de devenir apprentif, et d'avouer son ignorance. Les meilleurs livres qui traitoient de cette maladie, étoient donc sa seule ressource. Après les avoir tous lus, il nous dit que ce fut dans le petit traité de Hutten, qu'il trouva les moyens de donner du secours dans les cas les plus désespérés, et où le mercure étoit même impuissant; et qu'il trouva de plus dans cet ouvrage tout ce que les charlatans et les gens à secrets disent avoir découvert de mieux pour la guérison de ces maladies.

Toutes les maladies ne nous sont même pas connues de nom. Le nombre en est si grand, que le médecin le plus occupé ne peut se flatter de les connoître toutes. Quelquefois il paroît dans un pays des maladies très-bien décrites, et qui ne sont pas connues des praticiens de ce pays-là. Elles emportent quantité d'habitans: on a recours aux vieux praticiens, et c'est souvent un jeune médecin seul qui la connoît par ses lectures, et sauve une province entière par une seule observation: ces cas ne sont pas rares. Ce n'est pas dans un temps et sous un vent favorable que l'ignorance d'un pilote se fait apercevoir; le vrai médecin n'est guères non plus connu que dans les maladies extraordinaires. Le praticien qui suit son train ordinaire, semble toujours l'emporter sur l'homme sa-

vant, tant qu'il ne doit pas sortir de son cercle ; mais arrive-t-il quelque maladie singulière, le masque tombe, et l'homme du peuple est bientôt confondu avec lui.

Enfin les avantages de l'érudition sont si considérables, que tout médecin qui peut devenir érudit, le doit nécessairement ; ou, s'il n'en a pas la capacité, il doit renoncer à la pratique d'un art pour lequel la nature ne l'a pas destiné.

CHAPITRE IV.

Du Caractère particulier du Savoir d'un Médecin.

Il n'y a que très-peu de vrais savans ; et parmi ceux qui le sont réellement, c'est toujours du plus grand nombre que le savoir est inutile à la société. Il en est de leurs connoissances, comme de l'or dans les mains d'un avare ; c'est un bien perdu pour l'Etat.

Je distingue ce que l'on appelle ordinairement érudition, du vrai savoir. Un homme érudit peut être en même temps un grand sot ; au lieu que l'homme d'un vrai savoir est toujours un homme de génie. Non-seulement l'homme savant connoît les sciences qui dépendent du raisonnement et de la mémoire, mais c'est encore un vrai esprit philosophique qui fait l'âme de son savoir.

L'érudition prise en elle-même est un mélange de bonnes et de mauvaises choses souvent contradictoires et mal digérées, qui remplissent la mémoire aux dépens du sens commun, et rendent l'homme simplement érudit riche en provisions inutiles, et pauvre en idées ; grand dans les minuties, et très-petit dans les grandes choses. Un homme érudit se croit fort intéressant à la société, quand il a retenu les divisions, les chapitres de tous les ouvrages anciens et modernes, et combien de fois un mot peut s'y trouver soit simple soit composé ; mais il n'aura pas examiné si la réflexion dans laquelle ce mot se trouve, est de quelque utilité pour l'homme physique ou moral. Ces érudits oubliant même que l'homme soit né pour penser, amassent des passages pour n'en jamais connoître l'esprit. Ce sont des gens qui ne font que relever

les ruines d'un bâtiment pour en comtempler les décombres, mais sans même penser que ces matériaux pourroient faire un bâtiment régulier. Pourvu qu'une citation, ou qu'un mot vienne après un autre, ils s'inquiètent peu du choix, de la liaison, du dessein. La page est bien, quand elle est remplie; et l'esprit est censé bien orné, quand on tient par mémoire trente ou quarante mots pour en expliquer un seul qu'on a souvent mal lu. Heureusement pour notre siècle, on est revenu de cette manie philologique. On veut des mots, mais autant qu'ils sont indispensables pour établir une vérité utile au genre humain.

Ce n'est pas que je blâme la philologie en elle-même. Mais n'est-il pas absurde de toujours épiloguer sur les mots et les pensées des autres, sans penser soi-même et de soi-même. Ce vain fatras d'idées factices ou d'emprunt ne tient-il pas toujours l'esprit dans une sorte d'abaissement et de servitude? connoîtra-t-il jamais sa capacité, tant qu'il n'essayera jamais ce qu'il peut?

Le médecin le plus érudit est donc un homme fort inutile, s'il n'a pas lu pour mieux penser, pour perfectionner son esprit plutôt que pour orner sa mémoire, et pour recueillir des vérités intéressantes plutôt que pour accumuler des mots. On n'apprend à juger sainement des choses, qu'en réunissant au savoir un esprit capable de s'approprier les pensées et le savoir d'autrui. La lecture n'est pas alors un abus, parce qu'elle n'altère en rien le jugement.

Il n'est que le vrai savant qui sente le mérite de chaque écrivain; et c'est particulièrement de cette habileté que dépend le succès de nos travaux. Prévenus des progrès que l'on a fait dans une science, de ce qui y est certain, de ce qui y est douteux ou tout à fait inconnu, et de la manière dont on doit discuter et éclaircir ce qu'il y a de douteux, et de chercher ce qu'on ignore, nous savons ce que nous devons rejeter, examiner, adopter. Sans ce discernement critique qui est dû à l'esprit seul, on ne lit rien avec avantage. La lecture ne servira même qu'à gâter le jugement, affoiblir l'esprit; et l'on croira beaucoup de choses, tandis qu'on n'en connoîtra aucune.

Les ouvrages de médecine, comme tous les autres ouvrages, contiennent des erreurs à côté des plus grandes

vérités. Les préjugés des auteurs ont même souvent enveloppé ces vérités de l'obscurité la plus ténébreuse. Il est peu de ces grands maîtres dont la moindre réflexion soit une vérité lumineuse et un précepte important ; et c'est dans le fatras du verbiage le plus ennuyeux, qu'il faut avoir le courage et l'esprit de saisir une observation qui semble se dérober à l'œil le plus clair-voyant. La plupart ne disent que très-peu dans de très-longs détails ; et l'on est obligé de lire, pour ainsi dire, leurs écrits sans penser, pour trouver de temps en temps quelques avis interessans ; sans quoi, l'on n'en soutiendroit jamais la lecture. Cet esprit philosophique qui a été si long-temps méconnu dans les âges modernes, et qui avoit fait des anciens médecins les écrivains les plus solides et les plus importans, n'a pu se faire sentir dans des âges qui n'étoient instruits que par la voie de l'autorité ou des préjugés ; et tous les écrits des médecins se sont sentis de cet abus aussi bien que tous les autres. Les rêveries et les futilités des scholastiques, qui s'étoient emparées de tous les esprits, ne laissoient plus de distinction entre le peuple et les savans, que le respect aveugle que ce peuple a toujours pour ce qui tient du mystère. Les savans n'étoient que des ignorans ; et le peuple superstitieux savoit même plus qu'eux, selon l'esprit de ces temps, parce qu'il croyoit davantage. Le lecteur a d'autant plus besoin d'esprit pour la lecture de ces ouvrages, qu'il ne se trouvoit qu'un esprit faux dans leurs auteurs.

Hippocrate sera toujours le père de la médecine, et c'est de ses écrits que vient presque tout ce qu'il y a de bon dans Platon, Aristote, Galien, et dans les Arabes. Cicéron même paroît l'avoir lu attentivement. Platon, qui étoit contemporain d'Hippocrate, nous a laissé dans son Timée une espèce de système de médecine théorique. La partie pratique de la médecine ne lui étoit pas inconnue non plus qu'à d'autres philosophes, avant et après lui. On prétend même qu'Aristote faisoit le métier de charlatan, avant d'être le disciple de Platon et le maître des siècles futurs. Aristote n'est certainement pas inutile aux médecins ; et l'on trouve, dans presque tous ses ouvrages, les vérités les plus intéressantes pour la physique et l'économie animale. C'étoit, dit Haller, un homme d'un très-rare génie, d'une application infatigable, qui mettoit beaucoup d'ordre dans ses connoissances, quoi-

que plus propre à généraliser les observations des autres qu'à en faire lui-même. Mais il avoit le défaut de toute l'antiquité; personne ne faisoit d'expérience, et l'on adoptoit tout ce qu'il y avoit de fabuleux ou de faux. On pouvoit grossir ses volumes de tout ce que les poëtes, les idiots, le peuple enfin avoit avancé.

Galien joignit à une érudition extraordinaire l'esprit le plus vif et le plus inventeur. Il savoit à fond la philosophie péripatéticienne, et tous les systèmes de l'antiquité. Outre cela, il étoit vraiment éloquent. Suidas dit que Galien avoit écrit plus de cinq cents traités sur la médecine, et environ deux cent cinquante sur d'autres sciences quelconques. Jamais médecin n'eut un génie plus vaste et plus fin que Galien, et l'on ne peut voir sans étonnement qu'il ait su réunir en lui seul et en un seul système tout ce que la médecine avoit connu jusqu'à son temps. La pure doctrine d'Hippocrate y est quelquefois noyée dans des subtilités minutieuses; néanmoins Galien suivait Hippocrate dans sa pratique, préférablement à tous les médecins: c'est ce qui nous rend ses ouvrages très-intéressans. La différence qu'il y a entre les écrits d'Hippocrate et ceux de Galien, selon les meilleurs juges, c'est que les ouvrages d'Hippocrate sont fondés sur l'expérience, et que Galien n'a de soi dans les siens que le seul raisonnement. La médecine d'Hippocrate n'est appuyée que de très-peu de raisonnemens, au lieu que Galien s'abandonne souvent à des disputes et à des discussions plus ingénieuses qu'utiles; quoique relativement à la pratique, il pense, comme Hippocrate. En général, il a toujours suivi le sens littéral de cette maxime,

Λέγε πρακτικῶς, καὶ πράττε λογικῶς.

Parlez en praticien, et pratiquez avec raisonnement.

Les Arabes enchérirent encore sur les subtilités de Galien, et leur imagination l'emporta sur l'esprit, au point que les médecins ne s'occupèrent plus que d'idées vides de sens. Leur système de médecine n'étoit plus que des hypothèses hardies, et c'étoit ce qui seul plaisoit, et pouvoit même plaire à ce temps-là. Cependant on doit convenir qu'ils ont rectifié les méthodes detraiter les maladies aiguës; qu'ils ont inventé la chimie; subordonné la pharmacie à la médecine; et que,

quant à la théorie de l'art et aux principes de la pratique, ils ont répété ce qu'avoient dit les Grecs.

Les médecins s'occupèrent long-temps en Europe à commenter ces sophistes. On lut et on étudia les Arabes long-temps avant de connoître les Grecs. Enfin, au commencement du treizième siècle, on se jeta sur Galien. Au lieu de considérer et d'analyser la nature, on analysa Galien, et on se contenta de l'admirer sans s'inquiéter des progrès de l'art. Les uns faisoient de très-longs commentaires sur ses traités, d'autres les abrégoient; tous sembloient déterminés à se tromper avec Aristote et Galien, plutôt qu'à embrasser la vérité avec tout autre.

Enfin parurent les chimistes. Paracelse, (1) Suisse du canton d'Appenzel, grand chimiste, chirurgien, astrologue, osa bâtir un système de médecine tout nouveau sur les ruines des anciens. Il brûla publiquement à Bâle, du haut de sa chaire, les ouvrages de Galien et d'Avicenne. Il dit, dans son premier livre de la Peste, qu'on ne trouve rien chez les anciens qui nous soit d'un véritable secours, parce qu'ils ignoroient la cabale et la magie, et que conséquemment ils ne pouvoient connoître l'origine des maladies. Il ne rougit pas de dire que Galien lui avoit écrit des enfers, et que lui-même avoit disputé contre Avicenne dans les parvis des séjours ténébreux. Il avoit l'imagination si déréglée, et le cerveau si disposé aux rêveries les plus grossières, qu'il adopta tous les contes de sorcellerie, toutes les folies de l'astrologie, de la géomancie, de la chiromancie et de la cabale; et qu'il assura même à ses disciples, qu'il consultoit le diable quand Dieu ne vouloit pas l'aider.

Paracelse se vantoit de savoir guérir les maladies incura-

---

(1) Je voulois retrancher de cet ouvrage ce portrait de Paracelse, que je ne présente même pas encore avec tous les traits de M. Zimmerman. Mais on m'a conseillé de le laisser, pour faire voir au moins à des gens prévenus en sa faveur, qu'il est permis de douter des merveilles de ce coryphée des alchimistes. On peut dire de lui ce qu'on a dit de Postel, que c'étoit l'assemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux; car Paracelse n'étoit pas sans mérite. *Voyez* aussi ce que M. Deslandes a dit de ce rêveur. *Hist. de la Philosophie*, Tome III, page 324.

bles, avec certains mots ou caractères dont il élevoit la vertu au-dessus de toutes les forces de la nature. Il osa même avancer que, par le moyen de la chimie, il produiroit un enfant vrai et vivant, qui, à la grosseur près, ressembleroit dans toutes ses parties aux enfans ordinaires. Malgré ces rêveries, ce misérable soutenoit qu'il n'avoit jamais étudié la nature que dans la nature même, et non dans les livres. Du reste il vivoit comme un animal immonde, et trouvoit son plus grand plaisir dans la conversation des gens les plus dissolus et les les plus vils. Le langage qui n'a été donné aux hommes que pour se faire entendre, est toujours dans Paracelse un verbiage incompréhensible. Ses écrits se sentent tous de l'ivresse dans laquelle il étoit continuellement avec tous ses amis ivrognes comme lui. Le ton mystérieux avec lequel il écrit, sembloit cacher aux idiots les vérites les plus importantes. Personne ne pouvoit selon lui le réfuter ; en effet, personne ne le comprenoit.

Avec ces qualités, Paracelse Bombast s'étoit emparé de la monarchie en médecine ; et il tient encore le premier rang parmi les ignorans entêtés de l'alchimie. Voici comme il parle dans la preface de son livre intitulé *Paragranum :* « c'est à vous à vous ranger derrière moi, Avicenne, Galien, Rhazès, Mésué, Montagnana ; derrière moi, docteurs de Paris, de Montpellier, de Suabe, de Cologne, de Misnie, de Vienne. Vous, isles de la mer, toi, Italie, toi, Athènes, toi, Grec, toi, Arabe, toi, Israélite, derrière moi ; la monarchie est à moi. » Il étoit toujours misérable avec son art de faire de l'or ; son remède universel et infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte, de sa toux, et de la roideur de ses articulations. Lui qui possédoit la *pierre de l'immortalité*, se laissa cependant mourir avant sa cinquantième année. En vain les fourberies, la témérité, les extravagances, la superstition de cet homme sont-elles consignées dans ses écrits ; ses sectateurs en ont fait une divinité.

Van-Helmont suivit Paracelse en bien de choses. Comme lui il eut un souverain mépris pour les écoles de son temps ; et avec raison. Il s'occupa à la recherche des médicamens les plus puissans ; mais il rabaissa comme lui la médecine au dessous de la chimie, méprisa de même l'observation du temps, de ses changemens, des signes et des causes des ma-

ladies, vanta aussi des médicamens universels, des panacées merveilleuses, et parut également prévenu de son propre mérite. Il dit que Dieu lui avoit immédiatement éclairé l'esprit, dès qu'il eut jeté tous ses livres pour voyager dans le monde sur les ailes de la vérité ; qu'aucun autre que lui ne sait la médecine. Il se vante d'avoir fait plus de progrès dans les sciences en rêvant, et par des songes et des apparitions nocturnes, que par sa raison. La pratique des anciens ne vaut rien selon lui, parce qu'ils étoient payens. Ainsi raisonne ce sage Flamand.

Dans une décadence si générale des sciences, le nombre des remèdes simples et composés se multiplioit tous les jours avec une confusion extrême. Les médecins Galénistes attribuoient à leurs remèdes simples des vertus qui sembloient surpasser tout ce qu'on pouvoit attendre de mieux pour le genre humain ; tout étoit bon à tout selon eux. Les chimistes de leur côté racontoient des prodiges de leurs extraits et de leurs teintures. Leurs ouvrages sublimes étoient les triomphes mêmes de la nature, et l'ignorance la plus grossière y paroissoit toujours avec le ton des oracles les plus respectables. Enfin, ces Galénistes et ces chimistes sont si absurdes dans leurs méthodes et leurs médicamens, qu'il y auroit lieu d'être étonné qu'ils puissent encore aujourd'hui trouver des sectateurs, si l'on ne savoit que les opinions les plus déraisonnables sont toujours les plus durables parmi les hommes.

Ces maîtres sont donc plus capables de nous induire en erreur que de nous éclairer, si nous ne sommes pas prévenus de l'utilité réelle que nous avons lieu d'espérer de leurs écrits.

La plupart des écrivains nous disent ce qu'ils ont pensé ; mais il en est peu qui nous indiquent en même temps ce que nous devons penser d'après eux, et comment on apprend à bien penser. C'est ce manque d'idées fixes et lumineuses, dit M. d'Alembert, qui excite en nous le desir de savoir les pensées des autres ; et l'on tâche par cette apparence de vrai ou de faux savoir, à remplacer le mieux que l'on peut le manque du vrai savoir qu'on n'a pas. Il ne faut pas tant chercher ce que les autres ont pensé, que ce qu'ils ont pensé de vrai. Daniel le Clerc disoit à ce sujet qu'il y avoit dans toute l'Europe des sociétés pour les progrès de la médecine, que les vues en étoient belles et grandes, mais qu'il ignoroit par quelle fata-

lité ces vues étoient si mal remplies, et pourquoi les écrits de ces sociétés étoient plutôt une collection de ce qu'on avoit déjà dit sur une chose que ce qu'on auroit dû dire. On trouve même, ajoute-t-il, dans ces collections tous les contes de vieilles femmes, comme si l'histoire naturelle manquoit de mensonges.

Quelques écrivains laborieux, et dont on ne sauroit trop louer le zèle, ont pris un autre parti pour se rendre utiles à la postérité. Ils ont voulu former un corps de tout ce qu'on avoit dit avant eux, et nous donner par-là l'histoire des maladies, en rapprochant les anciens et les modernes. Mais ces vues ont été si mal exécutées, qu'il semble que les auteurs aient plutôt consulté leur intérêt que leur réputation et l'avantage de la postérité. Ces ouvrages nosologiques supposent nécessairement ce qui n'a jamais été ; c'est-à-dire qu'il faudroit que toutes les maladies fussent absolument différentes dans leur espèce. D'ailleurs la symptomatologie, qui est la partie qui doit surtout servir de guide dans ces détails, y est si mal exposée, si peu examinée, si peu légérement analysée, que le lecteur peu instruit n'en peut tirer aucun avantage direct : et d'un autre côté un lecteur instruit n'a pas besoin de ces ouvrages.

D'autres médecins proposoient de leur temps de donner l'exposé des maladies dans de très-courts extraits, où l'on caracteriseroit chaque maladie, en prenant dans les écrivains qui en auroient traité les signes et les symptômes les plus vrais et les plus précis. Ce dessein n'est que très-louable ; mais où est l'homme capable de l'exécuter? Tous les abrégés qu'on nous a donnés ne laissent-ils pas plus de moitié de choses à désirer ; et la plupart du temps, l'esprit de système n'altère même-t-il pas ce qu'il y auroit eu de bon? Quand je lis une maladie dans Hippocrate, j'en vois l'histoire quelquefois en trois lignes. Si je lis la même maladie dans un écrivain moderne, je rencontre deux ou trois pages de détails dans lesquels je puis souvent voir toute autre maladie. D'où vient cet abus ? de ce qu'on donne à l'imagination plus qu'il n'en faut pour saisir la nature.

Ce n'est que dans les écrits qui nous présentent la nature avec ses traits et dans son propre jour, que l'on peut apprendre à la connoître et à prévoir l'avenir. C'est de là que dépendent les observations intéressantes, et les raisonnemens

qu'on peut faire pour devenir réellement l'interprète de la nature, comme le doit être le vrai médecin, comme l'ont été Hippocrate, Fernel, Sydenham. Tous les trois cependant semblent avoir acquis ce rare talent par une conduite différente. Hippocrate, éclairé par des observations qu'il fut obligé de rectifier souvent, comme il le dit lui-même, paroît s'être attaché long-temps aux particularités avant de généraliser ses principes: et ce fut en grand maître qu'il le fit quand il fut en état. Fernel, né avec un esprit vraiment philosophique, et orné de tout ce qu'on pouvoit savoir alors de physique et de mathématiques, avoit profité surtout des écrits d'Hippocrate qu'il lisoit sans cesse avec Platon et Cicéron; et il commença, comme Newton, par les grands principes, pour apprécier les détails. Sydenham apprit à connoître la nature par des travaux infatigables, mais marchant souvent dans de fausses routes; heureux d'avoir eu le rare talent de se rendre compte de ses fautes, et de voir où il falloit se corriger sur de nouveaux avis de la nature.

Les vraies archives de la médecine ne se trouvent que dans des auteurs de la trempe de ces médecins. Mais quelque mérite qu'ait un médecin, jamais ce respect ne doit nous aveugler jusqu'à suivre ses erreurs, s'il s'en trouve chez lui. On ne doit écouter des maîtres que quand ils méritent de l'être. Nous recevons avec reconnoissance les bons avis de Galien, des Arabes, et des médecins éclairés du moyen âge, qui, libres des préjugés de leurs temps, et uniquement attachés à l'amour de la vérité, ont paru dans leur siècle comme ces lumières boréales à l'horison, sans cependant dissiper toute l'obscurité de la nuit. Tout livre est intéressant quand il nous fournit des principes conformes aux opérations de la nature, ne contiendroit-il même que quelques réflexions suffisantes pour compléter une observation, ou pour devenir comme le germe de différentes pensées plus étendues et plus sublimes. Les ouvrages de Bacon, fort peu intéressans aujourd'hui à certains égards, ont été autrefois de la dernière importance. On y voit les plus grandes découvertes modernes indiquées comme au doigt. Ils servent du moins aujourd'hui à nous marquer une partie des progrès de l'esprit humain. Tout homme philosophe est toujours intéressé à le connoître; et ceux qui nous fournissent occasion de penser, méritent sou-

vent plus d'éloges que ceux qui ont découvert et confirmé des vérités qui n'étoient encore que de simples hypothèses.

Ce n'est pas non plus la grande lecture qui fait l'homme savant. La lecture en général use les esprits ordinaires. Ils sont bientôt semblables à un crible qui ne retient rien de ce qu'on y jette. Sans ce génie fait pour les sciences, la lecture ne fournit que des opinions, et jamais on n'en sait démêler aucune. Celui qui dit vrai sera peut-être celui qui se fera le moins sentir. Dix autorités sont d'autant plus à craindre qu'on ne peut discerner si elles sont légitimement fondées. Il est des gens qui tombent dans un abus contraire. Epris de la manière d'écrire d'un auteur, c'est à lui seul qu'ils s'attacheront; tous les autres doivent bientôt lui être subordonnés, et ils ne diront vrai qu'autant qu'ils penseront comme lui: on ne lit même que ce seul écrivain. Un médecin me disoit, il n'y a pas long-temps, pour autoriser cette conduite, qu'un des plus habiles praticiens de l'Angleterre n'avoit jamais lu que Prosper Alpin, et que jamais médecin n'avait été plus heureux que lui dans sa pratique. Soit. Je répondrai à cela que Sydenham n'avoit lu aucun médecin quand il se mit à exercer la médecine. Il faut donc prendre un milieu entre ces deux extrêmes. Le nombre des bons auteurs, en médecine, est très-petit. De ce nombre même il y en a plusieurs qui ne sont intéressans que pour amuser le loisir d'un homme curieux. Je conseillerai donc de ne s'arrêter qu'à ce petit nombre de bons observateurs. Tous les vrais écrits d'Hippocrate ne sont même pas tous également importans.

Je crois avoir fait assez sentir combien il est nécessaire de réunir les observations de tous les âges, sans avoir besoin de dire que celui qui ne liroit qu'un seul auteur, fût-ce même Hippocrate, ignoreroit ce qu'il faut faire en bien des circonstances. Comme un médecin n'a pas toujours à sa disposition le choix des traitemens et des médicamens, et que d'ailleurs quelques accidens particuliers peuvent varier l'espèce d'une maladie très-bien connue, il faut donc aussi avoir la ressource de l'analogie. Or, comment profiter de ce moyen, si l'on n'a pas appris de différens auteurs, les différens termes possibles de comparaisons qu'il faut faire. Un auteur ne suffit donc pas: ce seroit perdre le temps que d'en dire davantage sur cet article.

CHAPITRE V.

De l'Influence que l'Erudition a sur l'Expérience.

Si le savoir de nos prédécesseurs nous donne leur expérience, dès que nous l'avons acquis, il ne faut pas encore pour cela s'imaginer être parvenu au but de l'homme savant. Il est possible d'être homme de tous les siècles, et contemporain de tous les savans, et d'être en même temps homme à préjugés. Nous voyons tous les jours des gens d'un savoir prodigieux, livrés aux opinions les plus absurdes. La vraie science, disoient Platon et Aristote, consiste moins à savoir et à adopter ce que les autres ont su, qu'à juger d'après soi-même, et non d'après les écrivains mêmes les plus sincères, qui se trompent encore souvent. Elle consiste à saisir l'esprit de chaque chose, à la voir dans son vrai jour, à discerner ce que les hommes y ont ajouté, à fortifier son jugement en ornant sa mémoire, à étendre ainsi ses connoissances, à n'être point la dupe des hommes, ni des temps, ni des lieux, ni de l'autorité.

« De la même manière, ajoute M. Deslandes, croire n'est point, comme le peuple, ajouter foi à ce que disent les autres, ni à ce qu'ils peuvent croire en effet; mais c'est examiner sérieusement les motifs de crédulité qu'ils proposent, et quel degré de force ont les raisons qui doivent porter à croire et ne pas croire. C'est démêler la vérité des vraisemblances, la certitude des probabilités, l'évidence des fausses lueurs qui n'ont qu'un éclat passager. C'est en un mot convenir avec soi-même qu'on ne peut prendre d'autre parti que celui que l'on prend, et suivre ce parti avec courage, avec persévérance, avec une ferme résolution de ne pas changer; qu'autant qu'après tout l'examen possible, il arriveroit qu'on eût été dans l'erreur. »

« On ne sait donc rien que ce qu'on s'est rendu propre par la réflexion qui seule produit la vraie science : et on ne croit point ce qu'on s'efforce de croire par la persuasion d'autrui, mais seulement ce qu'on voit clairement et nettement qu'on doit croire par sa propre persuasion; enfin ce

qu'on croit indubitablement vrai. Mais la vérité que Cicéron regardoit avec tant de respect, et comme l'essence de la divinité même, est quelque chose de si délicat, de si relevé, de si supérieur aux forces de l'humanité, qu'on a jugé de tout temps que peu d'hommes étoient capables de se familiariser avec elle. »

Avec cette manière de voir et de croire, l'expérience de tous les siècles ne sera plus une maîtresse abusive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations et par les archives de tous les temps, ce qu'il y aura de vrai et d'utile dans tous les cas. Sans cette expérience, un médecin ne mérite aucune considération. Il connoîtra, si l'on veut, les observations de tous les âges, mais il ne saura jamais que des particularités inutiles la plupart du temps, parce qu'il n'en pourra pas déduire des principes en les rapprochant les unes des autres, et en démêlant ce que l'auteur y a vu d'avec ce qu'il auroit dû y voir. D'ailleurs la vraie médecine ne dépend pas des observations individuelles prises en elles-mêmes, mais d'observations réunies et constatées de tout temps et chez toutes les nations, distinction faite cependant de ce qui peut s'y rencontrer de particulier par rapport aux temps et aux lieux. J'aimerois mieux, dit Rhazès, qu'un médecin n'eût pas vu de malade, que d'ignorer ce qu'ont dit et écrit les anciens. Mais dès qu'il a lu et comparé leurs observations et leurs préceptes, avec peu de pratique, il sera en état de traiter ses malades avec plus de succès que le médecin le plus occupé qui ne lit point.

L'expérience des autres est quelquefois plus avantageuse que la nôtre, même dans les cas que nous avons eu lieu d'observer souvent. Avoir dans la tête la description d'une maladie d'après les grands maîtres, c'est être en état de la reconnoître dans le cas possible, avec plus de discernement que d'après sa propre expérience, si l'on n'est pas de ces observateurs du premier ordre, à qui un signe essentiel, et souvent le moins sensible, ne peut échapper. Il n'arrive que trop souvent qu'on ne voit pas si bien avec ses propres yeux que par ceux d'autrui. Il est d'ailleurs plus aisé de constater une vérité et une découverte que de la trouver. L'expérience, dit Bacon, ne deviendroit en quelque manière inutile, qu'autant que nous aurions des traités sur les plus petites choses;

Ce que je viens de dire paroît un paradoxe : cependant, après avoir observé des maladies avec le plus grand soin, j'ai souvent trouvé que nos grands auteurs de médecine avoient tout dit, ou du moins dit beaucoup plus que je n'avois vu. Il est vrai qu'il n'y a que très-peu d'auteurs qui soutiennent cette comparaison : mais ceux qui la soutiennent, rendent en effet notre expérience moins nécessaire.

Le détail d'une suite d'événemens bien analisé, est quelquefois plus instructif que la vue des choses mêmes. Tout esprit n'a pas le talent de voir avec ordre la suite de plusieurs choses. La complication apparente étonne, et souvent ne jette que du trouble dans l'esprit, bien loin que le spectateur jouisse assez de lui-même pour voir tout avec tranquillité. Quelquefois même un phénomène frappe un œil peu instruit avec tant de force qu'il n'est plus en état de se fixer sur les autres signes présens, ou qu'il ne peut au moins les démêler les uns des autres : dans ces circonstances, ce n'est donc plus rien voir, c'est tout au plus regarder.

Une instruction complète, laissée par écrit, vaut donc mieux en bien des cas que celle qu'on tirera imparfaitement de l'inspection de la chose même. D'ailleurs, des gens qui ont vu avec connoissance de cause nous mènent toujours à la vérité par les voies les plus courtes. L'habitude de voir de la même manière, nous devient ensuite, comme à eux, une espèce de talent naturel qui nous fait arriver directement au but. Bacon faisoit avec justice consister la vraie destination et l'utilité essentielle des sciences dans l'abréviation des voies longues et compliquées de l'expérience, persuadé que cette abréviation feroit cesser les plaintes qu'on avoit toujours faites de la longueur de l'art et de la brièveté de la vie. C'est en généralisant les vérités fondamentales qu'on parvient à cette abréviation, ou, comme le dit M. d'Alembert, en établissant les principes de ce qui est certain dans nos connoissances, en présentant les vérités générales et fondamentales sous un seul point de vue, en rapportant les parties de chaque science particulière à leurs chefs principaux, et en évitant dans cette analise cet air minutieux qui prend les branches par la tige ; comme il faut éviter aussi ce prétendu esprit, qui, trop occupé de l'universalité des choses, manque tout et brouille tout pour vouloir tout embrasser et tout abréger.

L'art de fixer les formules générales est le seul talent qui fasse les grands hommes, et le fond de la véritable expérience. Mais ce rare talent est au moins dû autant à une heureuse capacité naturelle, qu'à l'habitude et à la réflexion jointes ensemble. Newton lui-même n'entrevit la généralité de sa fameuse formule dans les calculs de Descartes, que par une espèce de hasard; et il s'en étoit dejà servi sans y faire beaucoup d'attention avant d'en avoir senti toute l'étendue et la géneralité. On en peut dire autant des grands principes d'Hippocrate. Ce ne fut qu'à son heureux génie qu'il dut la généralité de ses maximes. Aussi Boerhaave, qui avoit moins observé que lui, ne se fait-il pas de peine d'avouer combien il sentoit que ses Aphorismes étoient au-dessous de ceux de ce grand médecin. On peut dire avec vérité que Boerhaave s'est rendu la justice qu'il se devoit à cet égard.

Malgré ce que nous venons de dire, on ne peut disconvenir qu'une longue habitude de voir, éclairée par un génie au-dessus de celui des hommes ordinaires, et par un bon esprit attaché au seul amour de la vérité, ne puisse au moins faire saisir assez aisément les principes généraux une fois établis, quoique l'on ne soit pas assez habile pour généraliser soi-même des observations particulières : et c'est toujours un avantage. Il est des gens qui sont faits pour suivre les autres, et qui exécuteront bien un dessein qu'ils n'imagineroient jamais. On voit tous les jours un militaire faire des prodiges avec une poignée de soldats, s'il est sous le commandement d'un habile général; tandis qu'avec une armée entière il seroit infailliblement battu, si on l'abandonnoit à lui-même.

Le savoir des autres peut donc influer diversement sur notre expérience; et ce sont ordinairement nos talens naturels qui en déterminent les avantages. Comme tout semble dans la nature fixé dans des termes et des rapports particuliers à chaque chose, il n'est pas étonnant que l'expérience des siècles précédens ne devienne aussi plus ou moins avantageuse selon les facultés de chaque individu. Si l'on faisoit réflexion à ce principe incontestable, on ne verroit pas si souvent des têtes mal organisées, prétendre, après trente ans de pratique, avoir plus d'expérience qu'un jeune médecin à qui la nature a accordé des facultés supérieures à celles de ce vieux pra-

ticien qui n'étoit né que pour voir le soleil se lever et se coucher. Il est vrai que la science sans pratique est insuffisante ; mais une pratique aveugle a cet inconvénient de plus, qu'elle est encore dangereuse. Il faut réunir les deux, étudier les livres et les hommes, interroger les morts et les vivans ; mais l'interrogation n'est pas l'ouvrage d'un génie borné, encore moins celui d'un homme qui n'est pas né pour être le disciple des hommes ordinaires.

L'expérience des autres ne nous fournira non plus de règles pour notre conduite, qu'autant que nous saurons estimer les raisons de celle qu'ont tenue ceux dont nous lisons les ouvrages. Très-souvent ils ne nous disent que ce qu'ils ont fait ; et il est vrai qu'ils ont bien fait. Mais il faut alors se demander ce qu'on auroit fait en pareil cas ? Savoir se faire cette demande avec connoissance de cause, c'est avoir dejà beaucoup appris ; cela n'est cependant pas assez : il faut encore trouver la réponse ; sans quoi, nous ne verrons jamais ce que nous devrons faire, puisque nous ne pourrions pas nous dire pourquoi ces écrivains ont agi de cette manière. Leurs fautes, qu'il s'agit d'éviter, seront des écueils contre lesquels nous donnerons dans les mêmes cas ; et jamais nous ne porterons avec succès la main dans la moisson qu'ils nous ont préparée, si nous ne sommes pas capables de nous en approprier la récolte. Leurs succès seront même pour nous des occasions de fautes ; et leur savoir ne tendra qu'à nous égarer. Comme le marin, le médecin se trouve souvent dans des détroits où il n'est permis qu'à de grands maîtres de passer. Quelquefois on n'y a passé que par quelques heureuses circonstances dont on a su profiter, et ces circonstances nous sont inconnues. Il faut donc savoir voir dans leurs écrits ces choses qu'ils n'ont pas cru devoir nous dire, parce que ce n'est que la sagacité qui doit nous les suggérer. L'érudition, le savoir, l'expérience des autres ne seroient donc d'aucun avantage dans ces cas qui ne sont pas si rares, sans cette pénétration et ce génie qui font seuls l'habile homme.

Si l'expérience des siècles précédens surpasse souvent la nôtre, il ne faut pas croire pour cela que l'antiquité ait tout dit. C'est un abus que de croire que nous ne puissions pas penser aujourd'hui de nous-mêmes, et voir ce que l'on a vu

autrefois. La nature est invariable dans les espèces qu'elle a déterminées, quoiqu'en aient pensé quelques écrivains modernes. L'homme a donc encore aujourd'hui le droit de dire aux anciens qu'ils se sont trompés, comme Hippocrate l'avoit dit à ses ancêtres. Le savoir des autres n'est par conséquent recevable qu'aux termes de la vérité. *Amicus Plato, sed magis amica veritas*; et c'est à ce seul titre que le savoir et l'expérience des autres nous doivent être respectables, et que nous en tirerons même un véritable avantage.

Le grand point, c'est, comme nous l'avons dejà dit, de prendre les quantités à leur juste valeur. Mais ces quantités ne sont pas arbitraires pour le médecin. C'est toujours la nature qui les détermine. Le savoir et l'expérience des autres nous deviennent d'une très-grande importance à cet égard. Mais combien n'y a-t-il pas de plus et de moins qu'il faut savoir retrancher ou ajouter de soi-même? Combien ne prête-t-on pas à la nature des choses qui ne dépendent absolument que de la manière de voir et de sentir? Les médecins même les mieux instruits sont-ils d'accord entre eux sur ce qu'ils doivent entendre par la nature?

Comme toutes les réflexions de cet ouvrage se rapportent à la connoissance de la nature, je crois pouvoir placer à la fin de ce chapitre quelques réflexions qui auront leur utilité, ne donneroient-elles même que l'occasion de réfléchir sur les assertions que je vais y examiner. S'il est dangereux, comme le disoit Galien, de s'attacher opiniâtrément à des opinions dont il n'y a pas de preuves solides, il l'est encore plus de prendre pour une décision ce qui ne présente que du doute et de l'incertitude. Ainsi, partir d'une réflexion isolée d'un auteur pour lui faire dire ce que l'on croit soi-même, sans concilier cette pensée avec ce qu'il peut avoir dit de contraire ailleurs, c'est abuser le lecteur, après s'être fait illusion à soi-même. Telle est cependant la conduite que certains écrivains tiennent encore tous les jours pour appuyer leur sentiment.

Que devons-nous donc entendre par la nature prise dans une acception limitée, par rapport au corps humain? Selon le célèbre Sauvage, la nature ou les efforts de la nature sont l'âme qui exerce son énergie sur le corps pour la conservation de l'être individuel. On a aussi reproché à Stahl

d'avoir accordé trop à l'âme ; mais ceux qui lui ont fait ce reproche, ou n'ont jamais lu ses ouvrages, ou ne l'ont jamais compris. L'âme, suivant Stahl, étoit un être purement matériel, ou plutôt, il n'admettoit d'âme que le principe vital du corps organisé. On voit donc qu'on s'est trompé à son égard. Quant à Sauvage, il la croit absolument spirituelle ; c'est son opinion que nous suivons, pour examiner son hypothèse. Sauvage s'appuie de l'autorité de Galien ; peut-être même, dit-il, Galien a-t-il trop accordé à l'âme. Mais il est constant, de l'aveu de Galien même, que ce savant médecin Grec n'a entendu, par la nature ou par l'âme, qu'une chaleur innée, qu'il appelle unc substance mobile par elle-même, et qui est toujours en mouvement. Il avoue ailleurs qu'il ne voit même rien de probable sur la substance de l'âme ; tantôt il l'appelle simplement nature, tantôt émanation de cette âme universelle qui anime tout l'univers : ailleurs, il avance que l'âme qui forme le fœtus, n'est pas la même que celle qui est contenue dans le fœtus ; mais il se contredit sans balancer, en disant que l'âme qui met toutes nos parties en mouvement, est la même que celle qui nous a formés ; tandis qu'il assure qu'il ne sait rien sur la cause efficiente qui forme le fœtus. Que répondre à ces inconséquences ? Je ne prétends pas, disoit Fernel, concilier tous les endroits où Galien se contredit ouvertement.

Sauvage, persuadé de la spiritualité de l'âme, devoit-il recourir à un maître aussi inconséquent sur cet article pour prouver son hypothèse ? Cardan a donc mieux vu que lui, quand il assuroit que l'on ne pouvoit absolument pas penser que Galien eût cru l'immortalité de l'âme. Ainsi ce que Galien pouvoit entendre par la *nature*, ne tendroit, au contraire, qu'à ruiner l'hypothèse de Sauvage. Que l'âme souffre de l'état malade du corps, cela doit être. Mais, que l'âme cherche et emploie tous les moyens possibles d'écarter le danger, en bon praticien, la conclusion est-elle légitime, et les prémices y conduisoient-elles ? Non, certes : il est encore un grand nombre de propositions intermédiaires qui ne seront jamais démontrées. N'étoit-il pas plus naturel de dire que l'union de l'âme avec le corps constituoit ce que l'on appelle l'état de vie actuelle, et que le mécanisme étoit le principe de tous les efforts que fait le corps malade pour écarter le danger ?

La cause se conçoit également bien, en disant que ce sont les déterminations actuelles du sujet malade qui déterminent ces efforts; et, sans se servir du terme de *Pseudo-mécaniciens*, Sauvage auroit du moins suspendu son jugement sur des opérations qu'on peut rappeler à la seule organisation.

Ne peut-on pas entendre tout simplement par la nature, *la force vitale actuelle du corps organisé vivant*, force dont l'union de l'âme avec le corps est le principe éloigné, mais dont le fluide nerveux est la cause immédiate? Ce sentiment est clair, lumineux, quelle que soit la nature de ce fluide, fût-ce même celui de Lecat. On conviendra que le corps est subordonné à l'empire de l'âme dans tous les mouvemens que nous appelons communément volontaires; mais l'âme paroît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité: c'est ce que l'expérience journalière peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses.

Comme nous ne connaissons d'autre raison de l'union de l'âme avec le corps que la seule volonté du Créateur, nous sommes dispensés de faire aucune recherche à cet égard. Il paroît plus intéressant de nous occuper de la manière dont la nature cherche à conserver la machine dans l'état malade. La physiologie nous apprend que les mouvemens vitaux ordinaires n'ont pour but que de conserver dans un état régulier les déterminations qui font l'état de santé. Au moindre trouble, soit dans les fluides, soit dans les solides, l'harmonie se dérange; et c'est toujours aux dépens d'une partie que l'autre prend plus de force et de vigueur, comme l'expérience le prouve. Ce n'est donc plus que par des mouvemens extraordinaires que la machine vivante peut recouvrer son état régulier. Cette loi est aussi constante dans la brute que dans l'homme: elle se fait même apercevoir dans les végétaux. Il est des plantes dont les racines fuient le voisinage d'une autre, en changeant la direction qu'on leur avoit donnée, comme je l'ai expérimenté moi-même. Si elles ne le peuvent, elles périssent, après avoir fait tous les efforts pour l'éviter. Si l'on fait avec un fil d'archal une ligature à une branche, l'écorce se tuméfie au-dessus de la ligature, la recouvre en baissant, et pousse enfin des rejetons pour se mettre plus à l'aise. Si ces progrès sont si lents dans les plantes, c'est que

le fluide qui fait le principe de la végétation, ne peut se porter dans le cours de sa circulation qu'avec beaucoup de lenteur; au lieu que, dans l'animal, le fluide moteur, porté par une circulation rapide, doit nécessairement ébranler la machine avec violence, dès que quelque matière morbifique, ou offensive, vient à faire sentir son action au genre nerveux, qui est le cours déterminé du fluide moteur une fois séparé du torrent des autres fluides. De là l'ébranlement violent, particulier ou général de la machine, et la prostration qui suit en même raison ces mouvemens particuliers ou généraux. Telle est la voie que prend la nature pour la conservation de l'animal. Est-il donc besoin du concours de l'âme pour ces opérations?

Souvent, dit-on, la nature fait des mouvemens qui tendent à sa propre destruction. Cette objection ruine l'autre hypothèse, et confirme celle que je présente ici; car, si, par la nature on doit entendre ce principe intellectuel qui veille nécessairement à la conservation du corps, n'est-ce pas se contredire soi-même, après avoir posé pour principe que l'âme tendoit toujours à ce but? au lieu qu'en rapportant ces mouvemens violens à la seule organisation, on n'est plus étonné de voir un corps organisé se détruire lui-même par le seul jeu de son mécanisme, jeu qu'il ne tient que de lui-même, mais qui se trouve porté à l'excès par le mouvement excessif du fluide moteur qui donne trop d'action à certaines parties. C'est ce que prouvent assez souvent ces violens mouvemens spasmodiques, qui causent aux muscles une roideur qui subsiste même quelquefois deux ou trois jours après la mort des sujets.

La nature cherche cependant à se délivrer de la contrainte qu'elle éprouve; mais une partie n'agissant plus qu'en violentant l'autre, il ne peut s'ensuivre qu'une ruine totale, si cette action surpasse long-temps la force naturelle des organes; et c'est ainsi que la nature succombe par l'épuisement subit de ses propres forces qu'elle emploie toutes en un seul instant ou en très-peu de temps.

On ne nie pas, dans cette hypothèse, que l'âme ne réagisse sur le corps, quand le corps agit sur elle. Mais il ne s'agit pas des mouvemens qui dépendent des facultés supérieures ou inférieures de l'âme; autrement, l'âme écarteroit

le danger avant qu'il fût extrême, et elle le pourroit faire, parce qu'elle le voudroit, si ces mouvemens dépendoient d'elle. Elle ne le fait cependant pas. Dès que la machine menace ruine, l'âme, bien-loin de montrer aucune activité plus grande, semble, au contraire, tomber dans un état de langueur et d'anéantissement; et, si l'art ne vient au secours pour ranimer le jeu des organes, les forcer même à quelque mouvement irrégulier ou violent, c'en est fait du sujet.

Il vaudroit mieux bannir de la médecine des mots vides de sens, que d'en faire la base d'une hypothèse ridicule au dernier point. Qu'on objecte, si l'on veut, les conséquences qui résultent très-souvent de la crainte, de la joie, de la colère, enfin de toutes les passions, telles que des fièvres violentes, des morts subites, des langueurs, la phrénésie, etc. Je réponds d'abord que tous les auteurs, sans exception, qui nous ont parlé des maladies de l'esprit, et des affections que le corps en éprouvoit, nous ont plutôt dépeint l'état malade de leur esprit, ou leur mélancolie, qu'ils ne nous ont mis en état de voir clair dans les causes prochaines de ces affections singulières. Je dirai ensuite que *le moyen d'ennuyer, est celui de tout dire;* et que prétendre expliquer les causes directes de ces maladies et de ces dérangemens, seroit une absurdité aussi grande que celle de ceux qui prétendent les expliquer par l'action directe de l'âme sur le corps. Il est des choses qu'on peut ne pas savoir sans être ignorant, parce qu'on ne peut absolument les connoître. On ne doit donc pas rougir d'être aussi ignorant que ses maîtres, quand on n'a non plus qu'eux que de mauvaises raisons à donner.

Au reste, de grands hommes ont été de notre sentiment. Ce n'est pas que nous nous conduisions par l'autorité; mais elle mérite des égards, quand il n'est absolument pas possible de voir mieux, et que les sentimens contraires n'ont rien qui les puisse soutenir. Je ne vois rien de plus sensé que ce que dit l'illustre Eller. « Sans m'embarrasser ici de ce que les » auteurs ont diversement pensé sur le mot de *nature*, je » vais seulement considérer les phénomènes comme ils se » présentent, et comme ils sont fondés, tant dans la structure » de notre corps, que dans les fonctions de ses parties, laissant de côté tout terme vague et ambigu, que l'âme ait » part ou non aux opérations qui s'exécutent alors. Tous ceux

» qui connoissent la structure du corps, savent aussi la liaison » intime qu'il y a entre le cerveau, le cœur et les poumons, » tant pour commencer, que pour soutenir le mouvement » qui fait les fonctions vitales, ou plutôt la vie de l'homme.

» C'est par le cercle admirable de ce mouvement que le » cœur, à l'aide de la respiration, chasse au cerveau le sang » qui doit fournir le fluide nerveux dont la sécrétion va s'y » faire. Le cerveau, à son tour, renvoie au cœur ce fluide » une fois séparé du torrent des autres humeurs; et c'est par » ce moyen que se soutient sans interruption ce mouvement » du cœur animé par ce fluide. Voilà donc comme les actions » vitales s'exécutent, et sans aucune détermination de la part » de l'âme, tant que l'animal vit.

» De ce mouvement vital circulaire, dans lequel consistent » les fonctions du cœur, des poumons et du cerveau, on » voit naître les fonctions des autres parties; car, à l'aide du » mouvement du cœur, de la respiration et de l'écoulement » du fluide nerveux, le sang est porté vers les viscères destinés » à la chylification et à la sanguification; et, par ce renou- » vellement continuel du sang, les pertes de nos fluides se » trouvent réparées, et la vie se soutient. Ce sont les fonc- » tions des viscères destinés à ces opérations, que les mé- » decins ont appelées *fonctions naturelles*.

» D'après ces considérations, il est facile de comprendre » que, comme dans l'état sain et naturel les viscères de l'ab- » domen, destinés à la chylification, extraient des alimens le » chyle nécessaire pour former le sang, et rejètent ensuite » par les intestins, les reins et la peau, ce qui est superflu; » de même, dans l'état malade, le principe morbifique, qui » fait la cause de la maladie, est subordonné à la même action » de ces viscères, qui subsiste toujours plus ou moins par- » faitement dans cet état. C'est pourquoi ce principe nuisible, » qui se trouve ou résister au mouvement des fluides, ou » irriter les solides par son acrimonie, pourra être pareille- » ment changé et corrigé par les forces des fonctions vitales » et naturelles, de manière à être disposé à une évacuation » critique par le moyen des sécrétions. Si l'on veut attribuer » cette évacuation critique ou ces opérations à la nature, je » crois qu'on doit définir la nature humaine une force natu- » relle au corps de l'homme; force qui, à l'aide du mouve-

» ment du sang qui s'exécute par les fonctions vitales et natu-
» relles, peut préparer, assimiler à notre corps la partie nu-
» tritive des alimens, et chasser hors de la masse du sang ce
» qui peut s'y trouver d'étranger et de nuisible, plutôt ou
» plus tard; selon le caractère de la matière nuisible.

» On voit en même temps par cette explication, que *c'est
» une sagesse extrême de la part du Créateur de n'avoir
» pas soumis à la direction de notre entendement et de
» notre volonté les fonctions vitales et naturelles, de peur
» qu'emporté par ses passions, l'homme ne puisse suspen-
» dre ses fonctions à son gré, et se faire périr par ce
» moyen; ce qui seroit très-aisé, si ces fonctions avoient
» été subordonnées à l'empire de l'âme, comme les fonc-
» tions animales*, » pag. 38--40.

En considérant ainsi la nature, il est aisé de voir comment on peut faire l'application des découvertes des grands maîtres qui ne l'ont non plus envisagée que par ce seul mécanisme. N'est-ce pas une absurdité manifeste, que de prétendre pouvoir administrer des médicamens pour faire rentrer dans l'ordre une substance spirituelle sur laquelle ces médicamens n'ont aucune action? Et sera-t-il jamais rien d'utile pour la pratique dans les observations des autres, si l'on sort une fois du mécanisme de notre organisation? En vérité, je ne conçois pas comment des gens sensés se livrent à de si frivoles idées, tandis que la nature de l'âme seroit même une énigme impénétrable sans la révélation qui nous dit ce qu'il faut la croire dans le système respectable de la religion. La religion n'a pas prétendu faire des médecins, et le savant Sauvage pouvoit être mauvais métaphysicien, habile calculateur et bon chrétien, sans dire des injures à Luther dont les opinions doivent peu nous intéresser lorsqu'elles sont mal fondées.

LIVRE III.

De l'Esprit d'Observation, et de l'influence qu'il a sur l'Expérience.

CHAPITRE I.

De l'Esprit d'Observation en général.

J'appelle *esprit d'observation* l'habileté à voir chaque objet tel qu'il est, et ce en quoi il peut être plus ou moins utile. L'observation est le résultat de l'usage de cette aptitude. (1) La première chose que nous présente la nature, sont les corps en général, qui affectent nos sens, ensuite l'espace qui les renferme, et le mouvement. Nous laissons aux mathématiciens et aux physiciens à disputer sur la nature de l'espace des corps et du mouvement, pour ne nous occuper que des phénomènes. Les physiciens ont distingué quatre sortes de phénomènes. Leur distinction peut s'appliquer avec beaucoup d'utilité aux phénomènes généraux que le corps humain nous fait apercevoir. Ils ont admis, 1.° des phénomènes *de situation*; par rapport au corps humain, ce sera la place qu'occupe une de ses parties relativement à une autre : 2.° des phénomènes *de mouvement*; ce sera le déplacement d'une de ses parties, dans un rapport quelconque : 3.° des phénomènes *de changement*; ce sera l'altération interne ou externe d'une de ses parties, ou de tout le corps : 4.° des phénomènes d'effet; ce sera le résultat de l'énergie d'une cause, soit interne, soit externe, qui a déployé ou déploie encore son action sur l'organisation du corps.

Les différens phénomènes supposent toujours une *raison suffisante* pour principe; et si cette raison devient ensuite *déterminante*, de principe éloigné qu'elle étoit, elle devient aussitôt cause proprement dite. Il est donc des lois constantes

(1) J'insère tout ce qui suit, jusqu'à *Comme ces phénomènes*, etc.

pour ces diverses déterminations individuelles. Ce sont les sens seuls qui nous les font apercevoir dans leurs premiers rapports, du moins dans ceux qui se présentent les premiers, et qui par conséquent sont tels par rapport à nous. Nous n'examinons pas ici si tout être individuel est subordonné à une seule loi générale, ou si chaque espèce d'être est déterminé dans ses rapports par une loi particulière à son existence actuelle. Nous assurerons seulement que rien ne paroît arriver dans la nature, sans une détermination antécédente, quelle qu'en soit la cause primordiale, et qu'aucun phénomène ne paroît s'offrir à nos sens comme isolé, et sans être lié avec des causes déterminantes, qui sont elles-mêmes les effets d'autres causes plus éloignées. C'est d'après ce principe d'expérience que nous assurons aussi que de telle ou telle détermination du corps humain, il résultera tel effet, ou autrement telle affection. Donc tout phénomène dont on ne verra pas la raison suffisante dans telle cause connue devra aussi se rapporter à une autre cause, ou à des causes réunies soit simultanées, soit subordonnées dans leur action les unes à l'efficacité des autres.

Ces causes peuvent être homogènes, c'est-à-dire de même nature, ou hétérogènes, c'est-à-dire d'une nature différente. Dans ce cas, les effets devront aussi se différencier selon ces rapports. Comme tout effet est toujours égal à sa cause efficiente, l'égalité ou l'inégalité des causes, ou leur puissance s'estimera donc aussi par leur énergie ou par leur produit. Tout ce qui n'implique pas contradiction étant possible, un phénomène ne peut donc jamais non plus être regardé comme absurde, quelque caché qu'en soit la cause, parce que ce phénomène étoit une chose possible. Je conclus de là que l'on ne doit jamais rien rapporter au surnaturel; dès que, par le principe de contradiction, on ne peut pas prouver que cette chose n'étoit pas possible dans l'ordre naturel. Ainsi, tant qu'on trouvera dans les lois générales ou particulières de la nature et de l'économie animale la raison suffisante des causes prochaines ou éloignées des affections du corps, on ne doit pas chercher, comme parle Hippocrate, εἴ τι θεῖον ἔνεστιν ἐν τῇσι νούσῃσι, *s'il y a du surnaturel dans une maladie.*

L'esprit d'observation suppose naturellement la connois-

sance de ces principes généraux, d'où l'on peut déduire ces deux règles essentielles dans lesquelles consiste le vrai esprit d'observation du médecin.

1.° On ne doit admettre pour causes véritables des phénomènes que présente le sujet, que celles que l'on connoît pour véritables : or elles seront véritables, si on peut les déduire de l'organisation du corps, si elles ont une connexion nécessaire avec les déterminations actuelles, si, par des expériences réitérées dans les mêmes circonstances, les mêmes phénomènes ont disparu en attaquant de la même manière les causes qu'on a cru être les mêmes. 2.° Tout ce que l'on peut déduire des phénomènes actuels, peut servir à en déterminer les causes si cela n'implique pas contradiction, en supposant néanmoins que l'expérience donne la raison suffisante de l'analogie; et l'induction sera vraie essentiellement, quoique de nouveaux phénomènes fassent ensuite connoître les exceptions qu'on y devra faire.

Ces lois qui ne sont déduites que de celles que les physiciens ont établies pour rendre raison des divers phénomènes que tous les corps de la nature présentent tous les jours, n'ont rien de particulier qu'autant que nous en faisons ici l'application à des corps organisés qui jouissent par eux-mêmes d'un mouvement progressif. Mais ces corps, quoique organisés, n'en sont pas moins l'assemblage de différentes substances matérielles. Par conséquent il y aura toujours des déterminations antécédentes de la cause à l'effet. Il ne s'agit alors que de discerner la vraie nature de ces causes. C'est dans l'étude de la nature en général, de l'économie animale et de la pathologie qu'on doit apprendre à la connoître; et l'on parviendra à se rendre raison des phénomènes, et à remonter aux causes par les effets, ou à déterminer les effets par la force des causes qui agissent ou pourront agir.

Comme ces phénomènes sont infiniment diversifiés, les causes doivent l'être aussi. Quelques-uns viennent de l'essence des choses mêmes; ce sont les plus importans, parce qu'ils conduisent directement à la connoissance du tout. D'autres semblent pour ainsi dire ne naître que de choses purement accidentelles en apparence; ce sont les plus ordinaires, et ils ne deviennent importans, que quand ils sont bien liés. Enfin il y en a qui sont si peu essentiels, qu'ils ne nous apprennent

rien que leur réalité actuelle, permanente ou fugitive.

Ainsi l'habileté à observer n'est que la prompte conception des rapports des choses et des signes qui nous en indiquent l'ordre et la combinaison. En observant cet ordre et ces rapports, nous mettons, comme sans y penser, une certaine liaison entre les vérités individuelles. Cette liaison se fait sentir dès que nous apercevons quelque accord entre les choses; et cet accord nous frappe même, par ce qui nous en fait différencier les attributs. Car il n'est pas possible de se représenter ce en quoi une chose diffère essentiellement d'une autre, sans les comparer ensemble; et c'est par cette comparaison même que nous en établissons la liaison, de quelque manière qu'elles puissent se rapprocher.

Les perceptions de nos sens seroient presque inutiles, si l'esprit restoit dans l'inaction quand les sens sont affectés. La brute paroît même nous imiter à cet égard. L'âme seroit riche en images, et vides de pensées. Tout notre savoir se borneroit à la connoissance des choses individuelles. Il faut, malgré nous-mêmes, qu'en voyant, nous soyons toujours dans une sorte d'état d'activité; mais cette activité ne doit pas se borner à la seule perception des choses individuelles. On doit les comparer avec toute autre qui peut leur ressembler, et en savoir saisir promptement toutes les marques de ressemblance et de dissemblance.

Nos sensations seront toujours des perceptions individuelles, si nous ne nous accoutumons pas à en comparer plusieurs à la fois, pour en sentir l'ordre et la liaison, et découvrir ainsi comme d'un seul regard toutes les variétés, rassembler ce qui est épars, différencier ce qui est différent, rapprocher ce qui peut l'être, et nous mettre par là en état de juger que telle chose est, ou deviendra telle. Voilà les seules voies qui nous procurent les différens degrés de clarté, d'étendue, et de perfection dans nos premières idées, et dans les reflexions qui les suivent.

Quoi qu'il en soit, l'esprit d'observation vient encore plutôt d'un certain tact naturel, en conséquence duquel on est vivement affecté de tout ce qui s'offre à l'esprit, et d'une attention également grande à tout ce qui affecte dans ces momens. C'est de ce sentiment que vient la liberté d'esprit, laquelle met l'âme en état de sentir, de distinguer et de com-

prendre promptement; de même que des yeux perçans voient promptement, clairement et déterminément, sans qu'un objet se confonde avec ceux qui sont auprès. Je dis que ce sentiment délicat donne de la liberté à l'esprit, parce que, n'étant pas obligé de s'arrêter à des sensations ou à des objets intermédiaires pour démêler ce qui l'affecte, il saisit sans hésiter et au premier instant ce que les sens lui transmettent, et se trouve en même temps assez à lui-même pour examiner ce qui peut l'intéresser.

La seule voie de découvrir tout ce qui se trouve dans un objet, est de l'examiner en détail, et de le décomposer jusqu'à ce que l'objet entier devienne si simple qu'on ne puisse plus l'analiser davantage; mais cette analise a ses bornes. Un sentiment trop fin et trop délicat, ne conduiroit qu'à des observations infructueuses. Tout objet a ses rapports fixes et déterminés, hors desquels il ne peut plus entrer en aucune comparaison; et passer ces bornes dans une analise, ce seroit tout méconnoître, ou tout détruire en ne voulant que décomposer.

Cette trop grande délicatesse nous fait passer des choses aux mots. Celui qui met trop de subtilités dans ses observations, voit sans doute des choses que d'autres ne voient pas; mais aussi il risque souvent de prendre ses idées pour la réalité. Semblable à celui qui regarde du haut d'une tour élevée, il jette presque toujours les yeux dans le lointain, sans apercevoir ce qui l'avoisine, et ce qui la plupart du temps l'intéresse davantage. Rien n'est donc plus contraire à la formation des idées, que ce raffinement qui frappe toujours l'imagination, sans intéresser l'esprit. Je ne permets qu'à Hudibras et à Ralpho de subtiliser dans des analises semblables à celle qu'ils ont faites sur la lumière intérieure des puritains, ou à l'Arabe Alkinde de déterminer les forces des médicamens par les règles de l'arithmétique et de la musique. Qu'auroit dit Aristophane s'il avoit vu les modernes analiser les globules du sang d'une puce!

Après ce sentiment délicat, mais fixé dans de justes bornes, l'attention, passée en habitude, contribue le plus à l'esprit d'observation. C'est une loupe qui, appliquée aux différentes parties d'un objet, y fait encore remarquer d'autres parties qu'on n'y apercevroit pas sans cela. Plus on a exercé son

attention, plus on verra donc de choses dans les objets. Un botaniste voit dans une plante plus que tous les autres hommes. Il y voit ce qu'on y doit voir, tandis que les autres ne connoissent même pas ce qu'ils peuvent y voir. Il en est de même d'un bon moraliste. Il sait discerner l'homme dans tous les états de la vie civile. Il détermine les caractères des hommes, comme le fait des plantes le botaniste, par des marques prises de la nature même, et souvent ce n'est en apparence qu'une nuance légère, qui empêche de les confondre.

D'un autre côté, ce qui paroît aux autres hommes établir une différence essentielle, n'est aux yeux de ces observateurs qu'une quantité variable, qui après plusieurs réductions se métamorphose, et se fond pour s'évanouir dans leur analyse. C'est aux quantités constantes qu'ils s'arrêtent; mais il faut être homme de l'art pour reconnoître ces quantités.

L'attention se perfectionne même par les avantages qu'on retire de l'habitude d'observer. L'esprit satisfait de ses découvertes précédentes, devient toujours plus avide à mesure qu'il étend ses connoissances, et se fixe d'autant plus volontiers sur un nouvel objet, que ceux qu'il a déjà connus l'ont plus intéressé. Au lieu que le curieux, qui ne cherche qu'à voir pour voir, est content quand ses yeux ont légèrement voltigé d'un objet à l'autre. Celui-ci ne veut que dire *j'ai vu*, et l'autre *je connois*.

Le regard attentif qui, pendant que nous nous représentons un objet, occupe toute notre âme, doit être comme entretenu par le feu d'une passion secrète. Le désir puissant de se perfectionner, est ce feu qui trouve sa propre nourriture en lui-même. Il saisit tout ce qui l'environne, et ne se ralentit jamais pour s'éteindre, même dans les instans où l'esprit observateur est le moins occupé.

Quoique l'amour de la vérité soit la seule passion prédominante d'un homme animé par cet esprit, il est bon d'éviter de se trouver fréquemment avec des têtes foibles et mal organisées. La trop grande fréquentation de cette espèce de gens nous rapproche malgré nous de leur niveau, et, en nous mettant souvent à leur portée, nous nous accoutumons insensiblement à ne penser que comme eux, parce qu'il faut penser avec eux. Le mauvais goût devenu familier devient bientôt le seul que l'on ait, parce qu'on le voit partout.

Les esprits bornés voient aussi dans certains objets bien des choses qu'un esprit supérieur n'y verra pas, mais ce sont ces sortes de choses mêmes qu'il faut éviter de voir avec eux. Ces minuties sont leur vrai partage ; voilà pourquoi les femmes ont en mille circonstances l'œil plus fin que l'homme ; mais ce ne sont que des choses faites pour être vues des femmes. Un esprit né pour quelque chose de plus relevé, doit passer sans attention sur ces objets, parce qu'il n'est pas né pour ramper. Quelquefois il est bon d'y prendre garde. C'est cependant en rapportant tout aux généralités qu'on doit envisager ces détails ; ce que ne font pas les esprits ordinaires qui s'en occupent sans cesse. En général, l'artisan ne voit rien au delà de ses doigts et de ses outils.

Il suit de ce que nous venons de dire, que l'esprit d'observation n'est pas le partage d'un esprit trop vif, ni d'un esprit trop lent. Ceux qui ont l'imagination trop vive, ou plus d'imagination que d'esprit, voient beaucoup de choses à la fois. La trop grande vivacité avec laquelle ils sentent, fait de leurs sensations une perception confuse, qui ne leur rend compte de rien de net et de précis. Voilà pourquoi il se joint quelquefois à une imagination forte, un goût indéterminé et inconstant, parce que l'imagination a pour le moins autant de part au goût que l'esprit. Ceux, au contraire, qui ont beaucoup d'esprit sans imagination, sont en général plus de temps à voir, mais ils jugent bien une observation, quoique moins habiles à en faire. Ils verront probablement le jeu et les efforts des passions plus clairement qu'un homme d'un esprit trop vif, qui les sent sans les démêler ; mais ils n'éprouveront pas cette détermination involontaire qui porte l'esprit sur tout ce qui nous environne, sans rien faire apercevoir de fixe et de distinct. Ces esprits lents ne voient que ce qu'ils ont une forte envie de voir.

En général, avec trop de froideur ou trop d'ardeur, nous voyons tous les objets dans un sens contraire. On voit vîte et on distingue ce qu'on voit, lorsqu'avec une portion convenable d'imagination et d'esprit, celui-ci fixe l'autre sur l'objet qu'il faut examiner. Aussi le plus haut degré d'esprit d'observation se trouve dans une tête vive, capable d'une attention profonde et soutenue.

L'esprit ne peut pas se fixer trop long-temps sur un seul

objet, parce que naturellement l'esprit est en même temps fort actif, et par là même impatient. Mais on n'a pas toujours besoin de voir vîte, pourvu qu'on voie bien. Ce qu'un homme voit tout d'un coup avec le plus haut degré d'esprit d'observation, se laissera apercevoir successivement avec un moindre degré. Le meilleur observateur a même besoin quelquefois de se fixer sur un objet aussi long-temps qu'un esprit borné; parce qu'étant plus en état de connoître les différentes parties d'un objet, il y apercevra des choses qui échapperont toujours à l'autre qui se contente de voir ce qui se présente. Celui-ci voit aussi vîte le même objet, mais il le connoît moins.

Quoiqu'il faille apprendre peu à peu à voir avec les yeux de l'âme comme avec ceux du corps, cependant l'esprit d'observation paroît quelquefois se manifester comme un véritable instinct. Sans faculté habituelle, souvent il saisit avec rapidité ce qu'il y a d'instructif dans un objet, et le comprend de même. Je fus curieux un jour de savoir le jugement que porteroit une dame sur le tableau historique intéressant d'un peintre Italien, et dont le pathétique étoit caché dans peu de chose. Cette dame fut émue au premier coup d'œil. Je ne lui en demandai pas davantage pour m'assurer de son goût et de son tact. Elle n'avoit cependant aucune connoissance en peinture. C'est ce sentiment inné avec lequel on juge bien des ouvrages des poëtes et des peintres, lorsqu'il ne s'agit pas tant de leur manière d'opérer, que de l'effet de leurs ouvrages; c'est, dis-je, ce sentiment qui rend l'esprit aussi perçant que les yeux d'un Lieberkühn qui voyoit sans lunette les satellites de Jupiter.

Peu de gens observent, lors même qu'ils ont intention de le faire, et le résultat de leur observation n'est qu'une fumée qui se dissipe dès qu'on les interroge sur ce qu'ils ont vu, ou ce qu'ils ont cru sentir. Il falloit la délicatesse des oreilles romaines, pour dire à Virgile qu'il ne parloit pas romain. Nous voyons cependant tous les jours des gens enthousiasmés à la vue de quelque ouvrage de l'art, d'une pièce de théâtre, d'un discours, enfin d'un ouvrage d'esprit quelconque. A les entendre, ils saisissent jusqu'aux moindres nuances des pensées de l'auteur; le moindre trait de l'habilete de l'artiste est un chef-d'œuvre à leurs yeux. Si on leur demande l'ordre, la suite, l'enchaînement de ces pensées et de l'ouvrage qui les

ravit, on trouve aussitôt qu'ils n'y ont rien observé que ce qu'ils ont prêté à l'auteur, sans même rien saisir de son art et de son habileté. Il est aisé de connoître l'esprit d'observation de chaque homme en particulier ; il ne s'agit que de voir comment il est affecté d'une pièce de théâtre, d'un tableau, d'une pièce de mécanique, etc. Cet esprit est le même quant à son propre caractère, de même que le génie, dans quelque art qu'on l'envisage.

L'un ne voit au théâtre que les habits des acteurs, l'autre le teint des actrices, celui-ci leur parure, celui-là les décorations du théâtre. D'autres s'attachent à la déclamation, quelques-uns aux gestes, ceux-là à la démarche des héros. C'est un roi, une reine, un prince malheureux; un tyran qui parle; tous ces spectateurs, décidés dans leur goût par quelque passion particulière, vont au spectacle pour y flatter leur passion, et s'en reviennent persuadés qu'ils ont bien vu, bien connu la pièce; qu'ils peuvent décider de son mérite, parce que leur passion y a été autorisée. Voilà dans cette manière de voir au spectacle, ce que font tous les hommes ordinaires dans toutes les circonstances de leur vie, et dans tout ce qu'ils voient.

Comme il n'est donné qu'au vrai génie d'inventer, ce n'est non plus qu'avec du génie qu'on peut sentir le mérite de l'invention. La poésie et la peinture ne sont pas l'ouvrage des poëtes et des peintres seuls. C'est un talent qui se fait également remarquer dans tous les hommes d'esprit. C'est ce vrai talent, ce vrai tact qui ne fait que changer de rapports selon l'art de celui qui le met en usage. C'est par-là que nous apprenons à connoître la nature, à l'imiter, et à nous conduire d'après ses avis. Aucun maître n'est capable d'instruire ceux à qui la nature a refusé ce talent. Nicomachus disoit à un spectateur qui ne trouvoit rien de beau dans un tableau d'Apelles, *Prends donc mes yeux, et vois.*

Dans un tableau qui représente les actions des hommes, il y a quelque chose d'antérieur aux traits du pinceau, aux proportions des parties, à la distribution des ombres et des jours, à l'harmonie du coloris, et en général à l'adresse mécanique, et qui ne peut se voir que par l'œil sensible de l'âme. Ceux qui auront lu les grandes réflexions que l'immortel *Shaftesbury* a faites sur le tableau du jugement d'Hercule,

sentiront qu'un vrai peintre d'histoire doit avoir ce génie créateur au suprême degré. Cet illustre Lord devoit lui-même posséder supérieurement ce vrai génie d'observation, pour avoir fait les réflexions, qu'il nous a laissées dans cet écrit.

Les hommes ordinaires ne voient jamais ce génie créateur dans les ouvrages d'un peintre; ils ne s'attachent qu'au mécanisme du tableau. Ils seront frappés d'un défaut, mais incapables de sentir la hardiesse de l'exécution ; une exactitude servile leur plairoit, tandis que ces grands traits, dont un seul rend souvent plusieurs passions, ne les affecteront pas, et souvent échapperont à leurs regards. Hogarth qui voyoit que tout le monde ne s'attachoit qu'aux bagatelles, disoit, par rapport à cela, que tous les hommes étoient juges compétens en fait de peinture, excepté les vrais connoisseurs.

Il est peut-être aussi difficile aujourd'hui de bien juger d'un tableau, d'une statue, et de toutes leurs parties, qu'il l'étoit aux Grecs et aux Romains de faire les chef-d'œuvres qui étonnent encore les vrais connoisseurs. Selon Winkelmann, l'esprit des anciens ne se fait sentir que dans la profondeur de leurs ouvrages, au lieu qu'à présent on met en vue tout ce que l'on a, comme un marchand prêt à faire banqueroute. Il faut des génies tels que Moses, Winkelmann, Sulzer, pour déterminer toutes les marques du beau, depuis ses moindres degrés jusqu'à ce qu'il y a de plus sublime dans les ouvrages d'invention.

L'esprit d'observation porté au plus haut degré dans les arts, touche au merveilleux. Raphaël n'étoit d'abord qu'un peintre médiocre. Il s'introduit furtivement dans la chapelle du Pape Sixte, y voit un moment la représentation du *Père éternel*, faite par Michel Ange, il est tellement frappé de la grandeur de l'idée du peintre, qu'il la saisit toute entière, et parvient en un jour à donner le même caractère de grandeur, de majesté, de divinité à ses propres représentations du Père éternel, lesquelles n'avoient jusques-là été que très-imparfaites.

Ces mêmes réflexions s'appliquent à l'esprit d'observation nécessaire dans la société. Je remarque souvent qu'un homme qui ne peut saisir un tableau moral, et un trait de Hogarth, est aussi incapable de goûter un caractère de Théophraste et de la Bruyère.

C'est aussi ce tact qui fait poindre dans un jeune homme les premières lueurs des talens les plus sublimes. Ce tact est à l'esprit humain, ce qu'est aux plantes ce principe qui fait l'âme de la végétation. A mesure que son énergie se déploie, ces premières lueurs acquièrent un nouvel éclat, et paroissent enfin dans la splendeur qu'on en doit attendre. Mais, pour apercevoir ces premières lueurs, il faut avoir aussi ce délicat sentiment. Bien des gens se trompent à cet égard. Il n'y avoit qu'un vrai observateur capable de dire à Voltaire, (1) *tu seras un jour un grand homme, avec de grands défauts.*

Dubos dit que c'est une marque que des jeunes gens ont du génie, si, dans les études ordinaires de la jeunesse, ils restent en arrière, tandis qu'ils avancent à grands pas dans l'art pour lequel il sont nés. Si tant de beaux génies sont négligés par des maîtres, c'est que ces maîtres, qui ont plus appris à parler qu'à penser, ne sont pas généralement en état de saisir la trempe d'un génie infiniment au-dessus du leur. Accoutumés à un train de vie purement mécanique, jamais ils ne soupçonneront même qu'une machine soit animée par un autre esprit que par celui qu'ils pensent avoir. Or c'est toujours, selon eux, le plus accompli; ainsi celui qui ne se présentera pas avec les mêmes nuances, sera toujours pour eux un stupide qui ne méritera aucune attention. Jamais homme n'a mieux su que Mécène et Colbert discerner et faire valoir les talens. Mais ces grands hommes ne devoient pas cet heureux discernement à des sophistes empesés. Un Kleinjogg fait l'ornement de l'humanité sans être remarqué, jusqu'à ce qu'un Hirzel le voie, le juge et l'immortalise.

Certaines gens voient toujours faux. S'ils se fixent sur des enfans, ils prendront des inepties pour des marques de la grandeur future de leur esprit; la facilité de calomnier pour du jugement; des causeurs pour de beaux esprits; des tartufes pour des modèles de probité et de religion. Des têtes éclairées, mais froides et élevées, dans une espèce de servitude, prennent pour les marques de la plus franche étourderie, un penchant décidé pour ce qu'il y a de grand, de beau, de sublime; l'esprit d'indépendance et d'élévation, le

(1) Je tiens cette anecdote d'un habile homme qui a étudié sous le même maître de rhétorique que Voltaire.

mépris des basses considérations sont à leurs yeux un orgueil impardonnable. Les gens stupides prennent tout cela pour des preuves de folies. Chacun croit bien juger, parce que chacun voit à sa manière. Pythagore, disoit un ancien philosophe, regarde le soleil bien différemment qu'Anaxagore. Celui-ci y voit comme une pierre, et l'autre comme un Dieu.

D'autres ne voient qu'à demi. Ils ne voient jamais assez. Ils s'en tiennent à des parties isolées, et manquent le tout. La Madonna de Raphaël seroit pour eux un joli minois, Montesquieu un bel esprit, et Haller un habile anatomiste et un grand botaniste, mais rien de plus.

Le plus haut degré d'esprit d'observation est aussi estimable dans la morale que dans les arts. Socrate avoit à un si haut degré l'art d'observer les hommes, que dans les occasions les plus critiques, il se formoit aussitôt dans son esprit une combinaison assez prompte et assez juste pour pouvoir prédire infailliblement ce que cet homme deviendroit. Il jugeoit les hommes, dit Diderot, comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit, par le tact.

La théorie, si méprisée du vulgaire, et si souvent attaquée par les demi-savans, n'est fondée que sur des observations faites avec cet esprit, qui, dans mille circonstances, triomphe d'un exercice aveugle. En morale même, la théorie ne peut être vraie qu'autant que ses assertions seront fondées sur l'analise du cœur humain. Quoique la plupart des hommes se conduisent moins par réflexion que par habitude, et qu'ils ne fassent une chose que parce qu'ils l'ont vu faire, ou qu'on leur a dit qu'il falloit la faire, il est cependant un principe déterminant, assez généralement reconnu dans toutes leurs actions. Ce principe devient différent dans des situations différentes. C'est donc par ces situations qu'il faut savoir l'estimer. Dans un temps, c'est l'utilité ; dans un autre, l'amour-propre : tantôt c'est l'envie, tantôt la haine, rarement l'amitié ; enfin c'est chacune des passions qui domine tour à tour. L'histoire n'est même que le tableau de ces différentes circonstances pour l'œil du philosophe.

La différence qui se trouve entre les actions et les paroles, conduit directement à la différence infinie qu'il y a entre ce que l'homme est, et ce qu'il veut paroître. Il faut apprendre d'abord à connoître les êtres par les phénomènes, afin de

prévoir un jour les phénomènes, par ce que l'on connoît des êtres mêmes. On doit de même juger d'abord du cœur par les actions; ensuite on prévoira les actions par la connoissance du cœur. Chaque action a sa cause déterminante, comme on vient de le voir. C'est en observant souvent le caractère des acteurs, leurs idées, leurs passions, leurs vertus, leurs vues, leurs intérêts, les différentes situations où ils se trouvent, et en différenciant avec justesse, en rapprochant et réunissant ce qui doit l'être, qu'on parvient à spécifier ces causes, et à se rendre compte des actions. La société est quelquefois long-temps dupe d'un homme qui n'est discerné que par l'habile observateur. Celui-ci le voit, et se tait, en attendant que l'acteur se démasque lui-même aux yeux des autres. Il est singulier que ce soit souvent par la bienfaisance que l'homme se masque le plus adroitement et le plus long-temps.

L'histoire, dans son point de vue principal, est un des moyens les plus avantageux d'augmenter nos connoissances morales. Nous ne devons surtout chercher dans l'histoire des siècles passés qu'à mieux connoître nos contemporains, et à juger sainement de leur cœur et de leur conduite. Comme nous ne voyons parmi les hommes avec lesquels nous vivons, qu'une partie du monde infiniment petite, c'est l'histoire qui nous mène à la connoissance du monde entier, et par là nous évitons de juger du général par le particulier, et de toutes les nations par une seule. Nous ne croyons généralement vrai et en même temps propre à l'homme, que ce qui a été regardé comme tel en tout temps, sous l'influence d'une multiplicité de causes infinies. C'est pourquoi la comparaison des choses passées avec les choses présentes est une des meilleures manières d'observer les hommes, parce qu'elle nous apprend à les connoître directement par leurs actions.

Mais peu de gens sont en état de profiter de la lecture de l'histoire. Premièrement, par la faute des écrivains mêmes. La crédulité, l'esprit de parti, et surtout le défaut de cet esprit vraiment philosophique que tout écrivain devroit avoir, nous masquent, nous dérobent, ou nous tronquent la plupart des événemens qu'ils rapportent. Les faits nous intéressent presque toujours moins que leurs causes; et c'est ce point essentiel que peu d'écrivains ont connu ou su démêler, sans prêter à l'imagination. Tite-Live étoit né déclamateur,

voulut être historien ; Polybe, eet homme si elairvoyant dans lcs actions de l'homme, si attentif aux causes des événemens, à leur enchaînement, si instruit des affaires et de son état, n'a pas su plaire à eet historien Romain qui l'altère toujours, quand il a lieu de le eonsulter. Il faudroit à tous les historiens l'esprit philosophique et la diction de Xénophon, le pineeau de Salluste, ct la sincérité de De Thou. Secondement, peu de gens profitent de la lecture de l'histoire, faute de cette pénétration qui ne s'acquicrt jamais, malgré tous les préceptcs. Sans cette pénétration, demêlera-t-on jamais les desseins, les moyens, les événemens, leurs suites, le possible, le vrisemblable, l'influence des plus petites choses sur les grandes ? Apercevra-t-on dans une eireonstance souvent peu intéressantc en elle-même, l'origine de la servitude et de la liberté d'un État, lcs eauses qui l'ont fait fleurir, ou déehoir ? Verra-t-on ce qui a fait naître les arts, les seiences, le eommerce, la religion ; et eomment les uns ont servi à faire éclater les autres ; quels seeours ils se sont mutuellement prêtés ; et ee en quoi l'un peut intéresser l'autre ?

Il ne s'agit pas seulement de voir dans l'histoire qu'il y a chez toutes les nations telles lois, telles mœurs, telle religion, tellc eoutume, tel commerce. Celui qui vit ehez ees nations lc sait, et n'en est pas plus savant pour cela ; mais c'est à l'esprit de toutes ees différentes ehoses qu'il faut se fixer. Il faut voir naître les lois dans les intérêts réels d'un État, dans le earaetère des habitans, dans les rapports où ils peuvent être avec leurs voisins, ou avec les nations éloignées qui les intéressent. Tel usage et tclle loi rend une nation heureuse, et la même loi, le même usage n'est pas admissible chez une autre. Les révolutions ont toutes été déterminées par des causes internes ou externes. Ce sont ees eauses qu'il faut encore plus examiner que les révolutions mêmcs. Pourquoi tel peuple se trouve-t-il heureux dans un pays dont les aneiens habitans n'étoient que de vils esclaves ? Voilà ce qu'il faut surtout ehercher et connoître. Mais, sans cet esprit d'observation, verra-t-on tout cela dans l'histoire ? Non. Voilà aussi pourquoi si peu de gens l'ont lue comme Montesquieu, et éeritc comme Hume.

Sans l'esprit d'observation, le politique manque toujours son but. Jamais il ne s'élèvera à la théorie du bonheur des

États entiers ou des sociétés civiles, si les observations les plus justes n'en ont pas profondément gravé dans son esprit le caractère, les moyens, les obstacles, les causes et les suites de ces mêmes obstacles. Connoître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un État, savoir l'art d'en maintenir le bien-être, de s'opposer aux obstacles directs ou indirects, d'obvier à ses maux internes, de faire cesser ceux qui se sont manifestés, de les pallier et de les couvrir, s'ils sont incurables, et surtout savoir saisir le temps, la mesure et la force des remèdes, tout cela demande une pénétration au-dessus du politique ordinaire qui ne fait que ce que ses prédécesseurs ont fait. Si l'homme d'État ne connoît le fort et le foible du cœur humain plutôt d'après de justes analises que par des hypothèses établies sur les passions mal conçues et mal connues, jamais il ne devinera les desseins des autres, et n'en tournera les vues à ses propres desseins ; il ignorera toujours ce qui se doit et se peut faire publiquement, secrètement ; il emploiera plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres ; il verra, touchera tout à faux, fera tout mal ou à demi, et méconnoîtra partout le vrai esprit des intérêts du peuple.

C'est sur l'art de voir bien et promptement qu'un général d'armée fonde tout son bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque d'abord tous les avantages et les désavantages d'un pays; qu'il combine ensemble le temps, les lieux, son monde, ses vivres, et son ennemi également envisagé dans les mêmes circonstances. S'il faut asseoir son camp, choisir un lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connoissance des moindres détails lui devient si essentielle, qu'un buisson, un fossé, un ruisseau décide souvent de sa perte ou de sa victoire. Non-seulement il a son armée à commander, il lui faut encore éclairer les marches, les fausses routes; connoître les embûches de l'ennemi : une démarche imposante assure son succès. S'il manque un coup d'œil au fort de la mêlée, son armée est en déroute. Au milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme et tranquille. C'est son œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou de son propre malheur. On a vu dans combien de circonstances ce coup d'œil de maître a décidé d'une victoire et du sort d'un État.

Jusqu'ici je n'ai presque traité que philosophiquement de

l'esprit d'observation, parce qu'il n'étoit pas possible de s'expliquer clairement sur un terme abstrait, sans remonter à des principes philosophiques, propres à faire comprendre le vrai sens de ce terme. Rousseau dit qu'il est fâcheux qu'il faille tant de philosophie pour pouvoir observer une fois ce qui se voit tous les jours. Revenons à notre art.

La science est la clef avec laquelle le médecin pénètre dans l'intérieur de la nature. Le médecin savant connoît d'avance le pays où il va entrer ; au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduisent. L'un va voir à découvert le sein de la nature, l'autre ne sait même ce qu'il y va chercher.

Mais il n'est rien de plus avantageux pour éclairer l'œil de l'observateur que la connoissance historique de la médecine. On entend par là ce que les meilleurs observateurs, et surtout Hippocrate, nous ont laissé sur la théorie des signes et des symptômes par lesquels on comprend que telle maladie est celle-là, et non pas une autre. Cette connoissance, jointe aux autres principes, instruira donc toujours le médecin sur les phénomènes des maladies, sur leur liaison, sur leur dépendance, autant qu'il en a besoin pour juger par là des causes qu'il s'agit de déterminer dans les cas possibles. Il verra par ce moyen la *physionomie* de chaque maladie, qu'il n'apercevra pas immédiatement, à la vérité, par les yeux du corps, mais par ceux de l'esprit.

C'est ainsi que le médecin, guidé par deux flambeaux différens, c'est-à-dire, par les principes que nous venons d'établir sur le rapport des causes et de l'effet, et par la partie historique, peut se présenter avec confiance au lit d'un malade, et découvrir des choses qui échapperont toujours à ceux dont l'œil ne sera pas guidé aussi avantageusement.

L'attention est sans doute très-pénible quand on n'a pas à un haut degré ce tact délicat, cette finesse du coup d'œil, laquelle abrège considérablement les opérations de l'entendement ; mais comme nous l'avons dit, l'habitude vient au secours, et ce tact se perfectionne, et devient même quelquefois plus direct.

Il est des gens qui regardent un médecin comme un homme attentif, s'il visite fréquemment son malade, s'il remue fréquemment tout ce qu'il rend, s'il entre avec les assistans dans de longs détails sur les selles, les urines, les cra-

chats, le pouls, la respiration ; mais ce n'est pas là l'attention qui fait le vrai observateur. Toutes ces choses sont très-intéressantes en certains momens ; dans d'autres, c'est toute autre chose qu'il faut considérer ; c'est moins l'œil qui doit voir que l'esprit. Celui qui n'est pas capable d'observer l'homme moral, ne connoîtra jamais les maladies du corps. Le même talent qui nous fait connoître les maladies de l'esprit, nous fait aussi voir les langueurs du corps. Les unes et les autres ont leurs signes déterminés, et ce n'est que le connoisseur qui ne peut s'y méprendre.

Le vrai médecin observe ce que l'empirique ne cherche pas à voir ; car le médecin doit se rendre compte à lui-même de toutes les circonstances d'une maladie, à travers le voile qui les couvre : il doit savoir les simplifier dans leur complication, distinguer ce qui est constant de ce qui s'y trouve de variable, et l'essentiel de ce qui n'est purement qu'accidentel. Il faut qu'il sente comment une maladie est devenue ce qu'elle est, et comment ces circonstances sont passées de la possibilité à l'actualité. Tout cela dépend donc de la pénétration de l'observateur ; et c'est ce qu'il ne pourra pas toujours déterminer par les signes et les symptômes.

L'empirique, au contraire, n'a besoin ni de cet esprit d'observation ni de l'histoire des maladies. Comme il va moins voir ce qui est, que ce qu'il veut voir, et que la maladie doit être déterminée par les médicamens qu'il applique, il n'a besoin de différencier ni le possible, ni l'actuel, ni le vraisemblable, ni le vrai, ni le faux. Tout est vrai pour lui, puisque la maladie n'est que ce qu'il veut qu'elle soit. Je viens dans le moment de voir encore l'exemple le plus odieux de cette abominable pratique. On me présente un enfant malade depuis quelques mois ; il étoit au lit sans pouvoir se coucher sur le dos, à la suite d'un coup, me dit-on, qu'il avoit reçu dans le dos. Toute réflexion faite sur l'état du malade, je dis qu'il est décidément rachitique, et je propose mes vues curatives. On les confie à un chirurgien qui songe plutôt à appliquer quelques cataplasmes inutiles sur la tumeur qui se sentoit à la région des reins. Je réitère mes avis. Tout résumé, on le livre à un empirique qui, d'un ton hardi, prononce que c'est une vertèbre tuméfiée par le coup que l'enfant avoit reçu. Il traite l'enfant si violemment, pour faire rentrer, disoit-il, cette

vertèbre, qu'il le met à deux doigts de la mort. La mère étoit convenue avec moi de la maladie qu'elle avoit eue avant et après avoir conçu cet enfant. J'avois même fait aux sœurs du malade la même demande qu'à la mère sur leur état, pour me confirmer dans ce que je présumois à l'égard du vice de la lymphe de l'enfant. Elles n'avoient fait qu'autoriser mes présomptions. Malgré cela l'empirique prévalut, jusqu'au moment où il mit lui-même son ignorance au jour ; et je ne revis pas le malade. Cet exemple peut servir pour mille autres cas.

On voit donc combien j'ai eu raison de dire que, sans ce vrai esprit d'observation, on peut voir grand nombre de maladies sans rien apercevoir. Une maladie actuelle est quelquefois long-temps sans se manifester. Un léger accident la détermine. C'est donc l'absurdité la plus grande de prendre cet accident, fût-il même des plus graves, pour la maladie qui n'est tout au plus que compliquée avec les suites de cet accident. L'exemple précédent peut s'appliquer ici. Après bien des interrogations faites sur l'état antérieur de l'enfant, sur ses maladies, ses habitudes, ou ses goûts particuliers, la mère étoit convenue que cet enfant, bien avant ce coup et une chute qu'il avoit faite depuis, s'étoit souvent plaint de douleurs vagues dans les épaules, le long du dos, de lassitudes, et qu'elle avoit eu des fleurs blanches pendant un temps considérable. Ses filles en étoient également incommodées. Or les plus habiles observateurs nous ont fait voir quelles funestes conséquences il résulte de ces maladies ; et que des filles apportent, même en naissant, cette maladie qui leur devient héréditaire. Ce fut là que je ne balançai pas de rapporter la maladie de ce jeune garçon. Les suites du coup avoient pu accélérer les progrès de la maladie, mais le coup n'étoit ici qu'un accident particulier ; ce n'étoit donc pas de là qu'il falloit tirer ses indications curatives, loin d'en faire la maladie principale.

Je ne perdis pas non plus de vue les suites du coup. Je rapportai ce que j'avois observé moi-même en disséquant un domestique mort d'un pareil événement, et je détaillai le cas que nous a rapporté M. de Haen. Comparaison faite de ces différentes circonstances, je crus que j'avois suivi les règles de l'art et de l'observation. On goûta mes réflexions, mais il falloit des observateurs pour passer outre.

La mesure inégale de l'esprit d'observation est une source de disputes entre les médecins, et ces disputes sont le prétexte dont on se sert pour accuser leur art. Il y a, dit Pindare, peu de choses à gagner pour la médisance; mais on devroit faire attention que les suites en sont ici d'une très-grande conséquence. Hippocrate s'étoit déjà plaint de ce mépris qui retomboit sur l'art, tandis qu'il ne devroit couvrir que les ignorans.

Chacun voit à sa manière; mais, si chacun raisonnoit d'après la nature, quand il voit, peu de gens verroient à leur manière; parce qu'on ne verroit que comme il faut voir. Ce n'est pas que l'esprit d'observation suppose de longs raisonnemens. La nature qui doit servir de règle à cet égard, prend toujours la voie la plus courte dans ses opérations; c'est donc celle qu'il faut tenir aussi dans le raisonnement. Hoffman avoit raison de dire qu'abandonner ce que présentent les sens pour se livrer à de purs raisonnemens, c'est une stupidité, un aveuglement d'esprit; tous les raisonnemens qui s'écartent des rapports de la nature, ne doivent jamais être admis. Il faut même, dans l'observation, qu'une hypothèse soit moins fondée sur les lois générales de notre organisation et des phénomènes de la nature, que sur les déterminations actuelles, et sur les conditions particulières qui ont pu les rendre telles: autrement, il est impossible d'éviter l'erreur et la méprise. Quand Platon reprochoit aux ignorans de se soucier peu de raisonner et de s'instruire, il ne vouloit certainement pas que les raisonnemens fussent la loi de l'observation. Ce n'est que d'après les déterminations des sujets, qu'il permet au médecin de raisonner pour établir sa méthode curative; car, dit-il, chaque maladie doit se traiter selon ses déterminations propres et particulières.

Il est des gens encore plus blâmables que les empiriques. Le nom et la profession de médecin sont déjà un titre pour mériter à certain point la confiance du public: ces gens, dont ce seul titre fait tout le savoir, marchent hardiment chargés d'une foule de recettes, et semblent se consoler en se disant: Tel praticien n'en savoit pas plus que moi, il étoit pourtant heureux. Leur raisonnement ne s'étend pas plus loin. Ce n'est ni d'après la nature, ni d'après l'expérience qu'ils raisonnent; ou plutôt ils n'ont jamais raisonné. C'est une recette

qu'ils savent copier. Une fille a les pâles couleurs ; ils donnent une recette rafraîchissante par ce qu'il y a de la fièvre : une femme grosse a une rétention d'urine, ils lui donnent un diurétique; ignorant que l'enfant ferme le col de la vessie, et qu'un diurétique tue en pareil cas. Non-seulement ces gens n'aperçoivent pas l'enchaînement des circonstances d'une maladie, ils n'en saisissent aucune.

Dirai-je ici ce que je pense? Le médecin qui voit toutes les circonstances d'une maladie, celui qui ne les voit qu'à demi, celui qui n'en voit aucune, ou qui ne voit que ses préjugés, doivent nécessairement être d'un avis différent ; et cependant tous jurent sur leur expérience. C'est ainsi que se prouvent les opinions les plus contradictoires. On a disputé depuis Moscow jusqu'à Raguse sur l'insensibilité des tendons et du périoste. Tous en appeloient à l'expérience : enfin l'on a conclu que les tendons étoient sensibles, parce que de Haller étoit Luthérien. Tous avoient fait des expériences.

L'homme défend jusqu'à la mort ce qu'il croit avoir vu, sans se demander s'il étoit en état de voir. Un homme ivre jure que tout danse autour de lui ; un superstitieux proteste qu'il y a des sorciers. Un petit esprit craint les revenans : tous parlent d'après l'expérience : c'est ainsi qu'ils l'ont su!.... La nature des maladies, l'art de les guérir, les vertus des médicamens se décident d'après l'expérience de celui qui les connoît, et par celui qui ne les connoît pas. Ce médecin qui a découvert les voies de la nature, qui les suit tous les jours, et la vieille garde-malade qui a suivi les ordres de ce médecin, en appellent à leur expérience. Mais peut-on en appeler à l'expérience, sans posséder l'esprit d'observation comme il faut le supposer dans un habile homme? Est-ce par une pratique aveugle, avec des recettes, des préjugés, des passions, qu'on voit la nature ?

Que doit penser un malade en voyant plusieurs personnes de sentimens souvent contradictoires, en appeler à l'expérience : croira-t-il jamais que la médecine soit un art qui ait ses principes, et qui suppose tant de génie ? il est cependant vrai qu'il faut un vrai génie pour faire un vrai médecin. Mais il est possible que tous ceux qui sont autour de son lit ne soient pas cet homme-là.

Pleins d'impatience dans leurs souffrances, les hommes

exigent aussi quelquefois une certitude immuable dans tout ce que dit et ce que fait un médecin, certitude qui ne se trouve dans aucune des connoissances humaines, à l'exception des mathématiques pures. En général, nous pouvons dire que tout ce que les sens nous assurent, tout ce qui se suit d'une induction juste, et ce que nous voyons immédiatement dans nos idées, est vrai. L'incertain dans la médecine, et par conséquent ce qui est préjugé, opinion, ne diminue pas la certitude du vrai. Nous connoissons les effets avec assez de certitude ; ce sont les causes qui nous embarrassent : mais, dans celle-ci, nous ne nous trompons pas si tous les effets d'une cause nous sont connus d'avance, au point que la cause puisse être déterminée par les effets ; mais il est peu de gens de l'art qui puissent saisir ces rapports des effets aux causes, et faire l'application des principes fondés sur les observations des habiles gens de l'art ; parce que chacun croit avoir droit de faire valoir son opinion.

Diderot croit qu'il est ridicule de dire *autant d'avis que de têtes* ; parce qu'il n'est rien de si commun que des têtes, et rien de si rare qu'un bon avis. Adrien eut-il tort de faire mettre sur son tombeau : *le grand nombre des médecins a tué l'empereur ?*

CHAPITRE II.

Des Obstacles nuisibles à l'Esprit d'Observation.

L'esprit d'observation le plus fin peut être borné, troublé, trompé, affoibli, et pour ainsi dire anéanti de différentes manières. Pour observer, il faut le faire avec une âme tranquille et libre, quoique toute occupée de son objet.

Il faut que l'esprit soit affranchi de tout préjugé et de toute passion, si l'on veut prendre la position d'où l'on voit la vérité : il faut même aller au-devant de la vérité avec désintéressement. Il ne faut pas plus être arrêté ou intéressé par les préjugés et les passions des autres, que par les nôtres ; car l'homme entraîné par la force des préjugés, ne voit, même avec le meilleur esprit d'observation, que ce qu'il veut voir,

ou que ce que les autres veulent lui faire voir. Cette recherche intéressée de la vérité, est la source principale de tous les faux jugemens des hommes, et de toutes les erreurs qui les déshonorent.

Les obstacles les moins considérables de cette espèce, défigurent tous les objets, parce que l'œil voit moins que les passions elles-mêmes. On prétend que les femmes lisent mieux dans nos physionomies que nous dans les leurs. Mais aucune femme ne lira peut-être pas dans la physionomie d'un homme laid. C'est ainsi que la plupart des objets prennent dans les yeux de l'observateur la couleur et le caractère qu'on y aperçoit, ou se modèlent sur l'idée prédominante de l'observateur. Les uns sont hypocondres, ils voient tout noir : d'autres sont admirateurs, ils voient tout grand. Quelques autres voient tout défectueux, c'est le plus grand nombre : peu de gens sont frappés du beau ; le brillant est ce qui les touche, parce que le faux goût est celui qui prédomine. Un faux goût, dit Shaftesbury, se jette sur ce qui frappe immédiatement les sens, plutôt que sur ce qui peut intéresser l'esprit, après un examen réfléchi. Au lieu qu'un homme d'un goût grand et vrai, fondé sur la nature même, aperçoit ce qu'il sent en lui-même; il est bientôt frappé de la noble simplicité et de la majesté paisible d'un objet vraiment grand. C'est un statuaire créateur qui voit dans un demi-vers d'Homère la statue de Jupiter, qu'il va exécuter d'après ces deux mots.

Le pitoyable Janséniste qui écrivit contre l'Esprit des Lois, crut avoir bien battu l'auteur, en lui reprochant de n'avoir pas parlé dans cet ouvrage du péché originel et de la grâce. Montesquieu répondit qu'un homme qui veut attaquer toutes les parties d'un livre, et qui n'a qu'une idée dominante, ressemble à un curé de village à qui des astronomes faisoient voir la lune par une lunette, et qui ne voyoit dans la lunette que le clocher de sa paroisse.

Mais les passions bornent encore plus que les préjugés l'esprit d'observation. Les préjugés laissent encore souvent quelques voies ouvertes aux avis et à l'exemple. Il n'est pas de préjugé si grand, qu'il tienne en tout temps l'esprit de l'homme occupé d'un objet sous le même point de vue. Une réflexion avancée par un événement favorable dessille les

yeux ; et ce fantôme disparoît, quand surtout les préjugés ne tiennent point à quelque chose de mystérieux. C'est ce qui se voit tous les jours. Mais la passion s'empare de toutes les avenues de l'âme, se loge dans tous les replis du cœur, et possède l'homme tout entier. La résistance et les obstacles ne font que la fortifier en l'irritant. Comme toute passion sans exception est toujours fondée sur un amour aveugle de soi-même, il est bien plus difficile d'y renoncer qu'aux préjugés. Pour quitter ceux-ci, il ne faut que dire je me trompe, au lieu que pour renoncer à sa passion, il faut s'humilier. Tout préjugé peut cependant devenir passion, surtout s'il est autorisé par l'exemple et par le temps ; parce que l'homme, en général, est plus animal d'habitude qu'un être réfléchissant. Les préjugés devenus passions, rendent l'homme inaccessible. Voilà pourquoi l'homme n'est plus capable de rien voir que lui-même et que ses propres actions. L'homme même le plus instruit, le plus clairvoyant en mille choses, ne peut plus rendre justice à l'esprit et aux sentimens des autres, quand il est conduit par ces maîtres impérieux. Un principe de jalousie secrète lui masque tout ce qui se trouve de bon et de solide dans ses amis, et il ne les écoutera que pour les blâmer, et suivre ses opinions. Mille événemens capables de l'humilier ne lui fourniront pas un avis.

Plus nos passions se mêlent dans nos jugemens, moins nous sommes en état de dire notre avis. Je regarde comme un chef-d'œuvre de l'art d'observer les hommes, que quelqu'un me définisse exactement le caractère d'un grand poëte, ou d'un grand philosophe qui s'est ouvert de nouvelles routes dans son art. Je ne vois aucune espèce d'hommes observée et jugée si différemment. Les uns les élèvent au-dessus de tous ceux de leur art ; d'autres les condamnent aux petites maisons ; et chacun dit : Je suis impartial.

Il est vrai qu'il faut convenir que nous ne voyons jamais ni mieux ni plus vîte que quand une chose intéresse notre attention ; c'est ce qui a fait dire à Rousseau que les philosophes les plus sensés qui aient passé leur vie à observer le cœur humain, n'ont pas vu les signes de l'amour aussi bien que la femme la plus bornée qui est amoureuse ; et cela est vrai. Le philosophe en ce cas-là ne voit que d'après ce qu'il croit devoir penser, et cette femme bornée ne voit que dans ce qu'elle sent.

Madame de Staal dit, d'après l'expérience qu'elle en avoit faite à la Bastille, que les gens enfermés sont de tous les observateurs les plus attentifs à cause de leur loisir, et du défaut de distraction ; mais surtout à cause du vif désir qu'ils ont de remarquer quelque chose de nouveau. Aussi ne négligent-ils rien pour découvrir les plus petites choses. Ils sont tout œil, tout oreille ; et quelque étroitement qu'on les enferme, ils découvrent pourtant ce qui se passe, parce qu'ils croient avoir part au moindre mouvement, et le suivent jusqu'à la fin. La haine qu'on conçoit du genre humain, en quelques momens, dans ces tristes séjours, est pour bien des gens une occasion de voir l'homme beaucoup mieux que dans la société. Ce qui y séduisoit n'intéresse plus les yeux. Le cœur s'explique alors plus librement, et l'on voit en effet l'homme tel qu'il est. Tertullien reprochoit à Hérophile *d'avoir haï l'homme pour apprendre à le connoître*, parce qu'il avoit disséqué des hommes vivans. Il est bien des circonstances dans lesquelles ce mot de Tertullien est une grande vérité.

Le désir de voir une chose, fait que souvent on la voit partout. J'ai connu des médecins qui ne voyoient jamais que certaines maladies. Il étoit facile de voir par quel verre ils les voyoient. Un praticien célèbre, entr'autres, qui a une obstruction au foie, ne voit que cette affection dans tous ses malades. C'est son remède, efficace il est vrai pour lui, qu'il ordonne partout. Un autre n'aime que la thériaque, parce qu'elle le met quelquefois au lit pour trois mois ; et que, sans cette thériaque, selon lui, il ne seroit pas réchappé de ses maladies qu'il sait maîtriser dès l'abord par ce moyen. Un autre est tenu au lit par la goutte le tiers de l'année, mais, comme il ne veut pas convenir qu'il a la goutte, il ne veut pas non plus convenir qu'il y ait jamais eu un seul rhumatisme. Il ne voit partout qu'un *ébranlement* dans le genre nerveux, et n'emploie que des narcotiques : s'en accommode qui peut.

Nous voyons tous les jours la nature expliquée par des hypothèses. On se fait des principes arbitraires, et l'on croit que tout doit se réduire à ces lois ou à ces règles. Mais ces principes font, chez les médecins, le même effet que chez l'historien. Les objets ne font que réfléchir les traits de l'esprit

de celui qui les observe. Si ces gens évitent les puérilités d'Hérodote, et les fables de Tite-Live, ils auront cet air mystérieux de Tacite, que des gens peu clairvoyans prendront pour profondeur de génie ; ils croiront ces observations d'autant plus intéressantes, qu'ils y comprendront moins de choses. Comme il n'est rien de si facile que de favoriser tous les préjugés à la faveur de cette obscurité, il n'y aura que l'œil perçant du génie qui démêlera dans ses hypothèses la fausseté, l'incertitude, et qui s'apercevra qu'on a fait, pour ainsi dire, plier tous les phénomènes sous l'autorité de l'opinion. L'expérience perd ainsi tous ses droits, on interprète mal ses décisions, on n'écoute plus sa voix, on tait ses triomphes, parce qu'au lieu de ne parler qu'après des faits, on sacrifie la nature aux hypothèses. C'est ainsi que Hutchinson, grand métaphysicien et habile théologien, osa, sans la moindre connoissance de l'anatomie, écrire un Traité de physiologie, et changer l'homme en une machine de vapeurs.

Je crois pouvoir dire ici, sans avoir intention de déclamer mal à propos, que grand nombre de médecins ont été attaqués de cette épidémie. Les uns font leurs observations dans leur cabinet, et ne nous produisent que des rêves. C'est ce qu'on a reproché à Rivière. Un célèbre médecin a cependant respecté ses observations au point de ne pas oser changer une de ces ordonnances, quoiqu'il fut manifeste que la faute qu'il croyoit y voir ne pût être imputée qu'à l'imprimeur. On fait aujourd'hui le même reproche au célèbre Storck ; est-il bien fondé ? D'autres sont si épris des lois d'après lesquelles ils conservent leur santé, ou guérissent leurs maladies, qu'ils ne gouvernent leurs malades que d'après ces lois. Un Sthalien ne voit que son âme et ses hémorroïdes, comme un amant ne voit que sa maîtresse.

Je conviens que les hypothèses en médecine, employées avec esprit, sont quelquefois avantageuses, et même nécessaires. Toutes les fois que les causes prochaines d'une maladie ne nous sont pas connues, nous sommes obligés d'en entreprendre la cure d'après une hypothèse. Mais ce n'est, comme nous l'avons dit, que sur les déterminations présentes ou antécédentes des sujets, que cette hypothèse peut être fondée ; et dès lors on a quelque degré de probabilité pour établir les causes de la maladie. Ce n'est pas non plus par des lois

arbitraires qu'on peut fixer ces déterminations. L'économie animale, comparée avec toutes les circonstances actuelles et antérieures, sera le principe seul qui pourra servir à éclaircir ces déterminations, après en avoir bien connu les signes. Mais on part plutôt de systèmes pour expliquer les causes, et par là l'on ne trouve que des obstacles pour opérer une guérison.

La secte des chimistes, qui a succédé à celle des Arabes, a servi de modèle aux fondateurs de la secte des modernes qui prétendoient guérir, par la sueur, toutes les maladies aiguës, même les plus critiques. Ces gens avoient pour chaque maladie un antidote particulier, donnoient des confortatifs dans toutes les fièvres, rejetoient la saignée, les remèdes rafraîchissans, les lavemens. On s'est élevé de nos jours assez généralement contre cette pratique abusive, pour n'avoir pas besoin d'en dire rien de plus. Il n'est cependant encore que trop de gens qui imitent ces médecins aveugles. Dirai-je que l'on a tué par là, dans la seule petite vérole, plus de monde que n'en a fait périr Alexandre ?

Boerhaave dit qu'il est étonnant et même honteux de voir les folies que les chimistes ont tirées des fables, de la superstition, de l'ignorance, de la démence même qui se trouvent dans les écrits de Paracelse, de Van-Helmont, et de leurs sectateurs : car personne n'a jamais été moins en état d'observer les maladies que ces rêveurs, parce qu'ils n'ont eu que des idées fausses et arbitraires de l'économie animale.

Il n'est pas moins absurde non plus de vouloir déterminer la nature de toutes les maladies par les lois connues de l'économie animale et de la nature. Il y a souvent dans les maladies individuelles, aussi bien que dans les épidémies, quelque chose de si particulier, que le médecin le plus expérimenté ne peut disconvenir qu'il n'y voit rien. C'est pour avoir ignoré ce principe, que quelques médecins ont prétendu que la peste ne pouvoit pas se communiquer. Une grande ville devint ainsi le tombeau de presque tous ses habitans, avant qu'on fût persuadé que cette maladie se communiquoit.

L'esprit d'observation souffre extrêmement de la superstition. Je ne parle pas ici de la superstition en fait de religion, cela regarde les théologiens ; mais uniquement de la superstition en fait de physique et de médecine. Cette superstition

est l'opinion que des effets naturels peuvent être produits par des causes merveilleuses et surnaturelles, et que des effets absolument impossibles peuvent être produits par des causes absurdes. Si une proposition est soutenue par des témoignages dignes de foi, le sentiment que nous lui déférons s'appelle croyance. Si nous croyons une proposition sur les témoignages d'un visionnaire, c'est superstition.

Sous l'empire de la superstition, les partisans des opinions les plus absurdes peuvent élever leur tête stupide en dépit de la vérité. Dès qu'on croit possible tout ce qui est surnaturel et merveilleux, on croit tout ce qui est contraire à la nature. J'appelle surnaturel tout ce qui ne peut être prouvé par la raison, ni comme vraisemblable, ni comme possible. J'appelle merveilleux tout ce qui est destitué de preuves, et en même temps contraire aux lois du monde physique et moral, sans que pour cela le peuple se refuse à le croire. Un théologien éclairé a expliqué le surnaturel et le merveilleux par un exemple convaincant. Si quelqu'un attribue, dit-il, à une plante purgative une vertu qu'elle n'a pas, il se trompe certainement; il n'est cependant pas superstitieux pour cela; parce qu'une plante purgative n'est ni quelque chose de merveilleux ni de surnaturel : mais si quelqu'un attribue à la même plante la vertu de rendre l'homme qui la porteroit sur lui, ou invisible, ou invulnérable, cette opinion ne seroit plus une simple erreur, mais une superstition.

C'est cette superstition qui a attribué aux amulettes des effets que des temps plus éclairés ont démenti. Il est incroyable combien l'esprit humain a donné dans cet abus, et combien de gens instruits y donnent encore aujourd'hui. Rien ne prouve tant jusqu'à quel point le goût pour le merveilleux peut préjudicier aux progrès de l'esprit humain. Si ceux qui nous ont rapporté ces faits avoient réfléchi que la postérité les jugeroit, ils auroient été plus réservés, ou auroient rapporté les remèdes qu'ils avoient fait prendre en ordonnant ces amulettes; mais on auroit vu dès lors que les guérisons n'étoient nullement dues aux amulettes, et le merveilleux auroit disparu. Je vois avec plaisir les détails que M. de Haen nous donne des effets de la verveine, parce que j'y vois aussi l'homme sincère qui nous rapporte en même temps les autres moyens curatifs qu'il a employés conjointement; et

nous met par là en état de statuer d'après l'expérience, sur les effets que nous devons attendre de ce simple, employé comme amulette. « On ne sauroit, dit-il, avoir trop d'at-
» tention quand on fait l'expérience de ces sortes de remèdes,
» et en publiant ce qu'on a remarqué de leur efficacité. Nous
» écrivons pour nos contemporains, mais en même temps
» pour la postérité. On fera après nous les mêmes expériences,
» et l'on verra, ou ce que nous avons vu, ou autrement que
» nous; et peut-être même ne verra-t-on rien de tout ce que
» nous pourrons rapporter. La postérité nous condamnera
» donc avec justice, si nous nous laissons aveugler par une
» vaine gloire, ou si nous publions des choses qui n'ont pas été
» assez examinées. Un remède peut paroître avoir enlevé une
» maladie, lorsqu'il n'en est rien. Ce sont peut-être les autres
» médicamens qui ont été administrés en même temps, qui
» l'ont fait. D'ailleurs, les malades ne prennent-ils pas souvent
» chez eux tout autre médicament que celui qu'on leur pres-
» crit? Cela arrive tous les jours; ce qui m'est arrivé à moi,
» peut arriver à d'autres. »

Le goût du faux détruit toujours celui du vrai. Voilà pourquoi l'homme superstitieux ne voit rien dans la nature, parce qu'il est toujours hors des rapports de la nature; il n'est que dans un monde imaginaire. De là vient que la superstition ne veut même voir que le faux. Elle se refuse toujours au bon sens, parce qu'il n'a rien de merveilleux; et le merveilleux est seul ce qui l'intéresse, parce qu'il ne faut pour le croire que la seule volonté de le voir; et que cette crédulité est toujours plus commode que les recherches qu'il faut faire pour s'assurer de la vérité.

Plus on ignore le monde corporel, mieux on prétend connoître le spirituel. Les contes des revenans et des sorciers ne sont nés que de cet abus; et l'ignorance des lois de l'économie animale et de celle de la nature, a enfanté tous les remèdes superstitieux, etc. Il est bien plus aisé de donner un nom barbare à un spécifique universel, que d'assortir un médicament à la nature d'une maladie. Boerhaave trouva dans l'usage du trèfle-d'eau un remède excellent pour sa goutte. Un superstitieux pend le long de sa cuisse un crapaud desséché, ou un morceau de sureau cueilli en tel temps, et garde sa maladie avec son spécifique: l'influence de tel génie pré-

dominant en tel temps, dans tel astre, telle position du ciel, devoit cependant donner telle vertu à ce bois, à ce crapaud, etc. Le superstitieux convient qu'il s'est trompé; mais ce n'est que sur le temps où il a préparé son remède. Son ignorance est même la raison dont il s'autorise dans son abus.

Si l'on en croit ces gens, ils ont cent exemples à nous donner comme autant de preuves qu'ils ont raison. Dans toutes les rencontres, ils vanteront tel grand auteur qui a fait usage de leur remède, telle femme qui en a été guérie. Eux-mêmes souvent sont les exemples qu'il citent. C'est ainsi que la société et la médecine souffrent de continuels dommages de ces prétendus Esculapes.

Le médecin, selon Hippocrate, doit avoir un esprit tranquille, l'âme élevée, être éloigné de tout ce qui tient de la superstition, parce qu'il est impossible d'être superstitieux et de voir le vrai. Tout ce qui ne tient pas aux lois de la nature, ne tient pas à la raison. Rien de cela ne doit donc entrer ni dans les vues, ni dans les combinaisons du medecin. Il n'y a rien à voir dès que les lois de la nature cessent, ou semblent cesser. Le peuple a droit de tout voir, parce qu'il lui faut des merveilles et des prestiges pour autoriser son inconséquence; et il n'appartient qu'au charlatan de l'approuver.

Dans le temps même où la médecine n'étoit fondée que sur les prestiges et la superstition, Hippocrate s'étoit élevé avec force et avec succès contre le torrent de l'ignorance. Il nous apprend, dans son Traité de l'Epilepsie, à résister à la superstition, et démasque, avec sa mâle éloquence, les imposteurs qui prétendent guérir par des charmes des maladies qu'ils ne peuvent maîtriser par des médicamens. On ne verra dans aucun des ouvrages de ce grand homme, rien qui se sente de l'abus, de la crédulité et de la superstition. C'est la nature seule qu'il écoute; et il ne l'interprète que par elle-même, parce que ce n'est que par elle seule qu'il avoit appris à voir.

Heureusement l'empire de la superstition a été détruit dans la plus grande partie de l'Europe. On est revenu des prestiges de la divination, de l'astrologie, et de bien d'autres abus de cette nature; mais comme le peuple n'aime et n'obéit que par crainte, et que cette crainte a toujours été la base de sa crédulité, la superstition qui y a pris naissance n'en sera jamais non plus extirpée toute entière. Les imposteurs se croiront

toujours bien fondés à lui faire part de leurs songes. Il n'est pas plus absurde de voir toutes les maladies dans un verre d'urine, que de prédire la destinée d'un empire par le vol des oiseaux. On croit aujourd'hui l'un comme on a cru l'autre autrefois : preuve que le peuple est toujours peuple.

L'empire des sciences n'est donc pas encore si bien établi, que la superstition ne reprenne pas ses droits un jour ou l'autre. D'ailleurs il est tant de gens qui ne voient que par intérêt. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames!* L'esprit d'observation n'en est-il pas tous les jours ébloui? Si les hommes ne croient plus aujourd'hui aux prestiges, aux enchantemens, aux charmes, aux sorciers, aux revenans, en est-on pour cela libre de superstition? Sont-ce là les seuls abus que la superstition ait autorisés? Est-ce se conduire par une saine philosophie que de parler avec le peuple, d'agir comme le peuple, et de vouloir être l'homme du peuple? Les progrès des sciences sont donc devenus inutiles, si l'on ne croit devoir voir qu'avec lui, et comme lui. Roger Bacon, qui fut de son siècle le seul sage dans un monde entier de fous, avoit osé lever un coin du voile qui couvroit toute la terre. Que penseroit-il aujourd'hui, s'il voyoit des gens éclairés retenir encore un coin de ce voile pour s'en couvrir parmi le peuple, quand l'intérêt le leur conseille?

Supposons même qu'un médecin soit un homme de génie, bien instruit, libre de préjugés et de passions, il a d'autres inconvéniens à essuyer. Il n'aura que trop d'occasions de se trouver avec des têtes écervelées, dont les jugemens, les avis, les observations ne présenteront que des contradictions et des absurdités. Mais ces gens seront les créatures des malades. On proposera dans ces circonstances nombre de recettes et de médicamens, dont il n'aura le choix qu'après les avis des autres. Il doit cependant dire son avis. Doit-il abandonner un malade qu'il sait pouvoir guérir, ou compromettre sa réputation en le traitant selon l'intention de ceux avec qui on l'appelle? Peut-il démasquer l'ignorance de ses confrères; ou faut-il voir comme eux? Dans cet état, l'homme le plus réfléchi, moins à lui-même qu'embarrassé par les obstacles, n'a souvent pas assez de tranquillité d'âme pour voir et observer, malgré toute sa capacité. La sotte suffisance d'un

essaim d'ignorans l'intrigue d'autant plus, que la vérité n'a pas de plus dangereux ennemis que l'ignorance.

D'un autre côté, ce sont les préjugés et les passions des malades, à quoi il faut s'opposer ou qu'il faut faire taire pour profiter d'un moment favorable. Si le médecin ne peut pas avoir cet avantage, et qu'il échoue après les mesures les plus sages, on le déchire, on le persécute. De là des jaloux prennent occasion de le dénigrer, et l'homme d'un vrai génie devient ainsi un monstre dans la société, qu'il guérisse ou qu'il ne guérisse pas. Je n'ai eu que trop de preuves de cette conduite, et des tristes conséquences qui en résultent pour la perfection de l'art.

L'issue heureuse ou malheureuse d'une cure dépend donc le plus souvent, non de la manière dont l'observateur a su saisir la maladie, mais de la manière dont le malade et les assistans se comportent. L'équité d'un malade relève l'esprit d'un médecin, augmente son attention, le met même dans le cas de mieux voir, parce qu'il voit avec une âme tranquille. Au lieu que l'injustice est quelquefois un obstacle considérable à l'exactitude de ses observations. Il est par conséquent essentiel pour un observateur de gagner l'affection d'un malade par toutes les voies de l'honneur et de la probité; de mériter sa confiance par une conduite noble et désintéressée; mais surtout en paroissant soi-même plein de confiance et bien instruit de son art. Une noble hardiesse détermine quelquefois un malade à tout ce que veut un médecin. Il pourra donc mieux voir.

De tous les obstacles que peut rencontrer l'esprit d'observation, je dis que le plus grand est une assemblée d'ignorans.

CHAPITRE III.

De la Nécessité, des Qualités, et de l'Utilité des bonnes Observations.

La médecine a pris naissance de l'observation : c'est l'observation qui la conduit au degré de perfection, et c'est par le défaut d'observation qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage vide de sens.

Le premier soin des médecins a été de se former des idées des individus ; puis on commença à raisonner sur ces notions : on tira des conséquences des unes et des autres pour les mieux apprécier, et l'on passa ainsi par degré du particulier au général ; de ce qui frappoit les sens à ce qui ne tomboit pas sous les sens, et à ce qui étoit inconnu.

Les observations sont donc la base de nos raisonnemens : si elles sont bonnes, on les prend comme *des données*.

Dans l'enfance de la médecine, le seul hasard instruisoit les hommes sur les maladies et sur les moyens curatifs. Les voies de la nature, reconnues par hasard, conduisirent insensiblement à la vraie connoissance de ces mêmes voies : on comprit que c'est dans la nature seule qu'on pouvoit étudier et connoître l'art de guérir. Les meilleurs observateurs la suivirent donc ; et l'art tomba en décadence toutes les fois qu'on s'écarta de ces voies. Les vrais connoisseurs sont obligés de convenir, qu'il sort plus de lumière de l'essence des choses mêmes, que de leur histoire ; et que la nature est une source intarissable de connoissances, dans laquelle les premiers siècles ont puisé la vérité, et où la postérité la puise encore à même mesure.

Depuis Hippocrate jusqu'à Van-Swieten, les pères de la vraie médecine ont suivi la nature sur la voie de l'observation ; tous ont donné les mêmes préceptes. Les vrais disciples d'Hippocrate allument le flambeau de la nature ; ses ennemis l'éteignent.

La diversité des maladies est si grande, la quantité des choses à observer est si multipliée, qu'on ne les considère jamais sans récompense. Plus nous faisons d'attention à toutes les circonstances d'une maladie, mieux nous apprenons à les saisir avec justesse ; et l'art de guérir ne devient facile qu'à proportion de cette faculté. Plus nous avons examiné la nature et les effets des médicamens, plus nous avons lieu d'espérer de l'application que nous en faisons au besoin. On pourra se faire de justes idées de l'art d'observer, quand on aura vu quel est le caractère des bonnes observations.

Les observations des médecins s'étendent sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies, de connoître, d'adoucir et de guérir celles dont il est attaqué. Je m'arrête, dans ce livre, à *la première médecine*, comme

Baglivi l'appelle, ou *à l'art d'observer les maladies.* Je parlerai de *la seconde*, ou *de l'art de les guérir*, dans les livres suivans, parce qu'il faut observer avant de pouvoir raisonner. Je parlerai des médicamens dans un livre particulier de cet ouvrage, parce que le génie doit indiquer les remèdes avant qu'il soit question d'observer les effets des remèdes, et que d'ailleurs, pour en faire l'application, il faut avoir recours aux causes.

Des observations doivent être faites avec la plus grande exactitude. Cette exactitude consiste principalement dans le soin qu'il faut avoir de remarquer nombre de petites circonstances qui échappent aisément à l'œil de l'observateur, et qui cependant ont une influence considérable sur le tout; car elles découvrent souvent des voies toutes nouvelles, et absolument différentes des anciennes. Les plus petites circonstances deviennent intéressantes, quand on voit au lieu de deviner, et qu'on se persuade bien de la réalité d'une chose avant d'en chercher la cause.

Hippocrate est le vrai modèle d'exactitude en fait d'observation : il voyoit ce qui échappoit à tous les autres ; et ce qu'il voyoit étoit important. Les Grecs lisoient dans le grand livre de la nature avec tant d'attention et d'exactitude, que c'est encore chez eux qu'on doit préférablement chercher les signes distinctifs et constans des maladies. Je ne puis aspirer au nom de bon auteur, dit Boerhaave, quand je compare mes Aphorismes à ceux des anciens, et que je me juge d'après eux.

Il faut de la patience et de la prudence pour faire de bonnes observations. L'impatience nous ôte la confiance que nous pourrions légitimement avoir en nos propres forces, et s'oppose aux efforts par lesquels nous pourrions nous surpasser nous-mêmes. La prudence éloigne l'imposture, prévient toute illusion des sens, de l'imagination et de l'esprit de système. La nature étudiée lentement dans la nature, se trouve plus promptement que dans les systèmes. Ceux-ci la supposent, et elle-même ne se présente que dans son vrai jour.

De bonnes observations doivent être suffisamment répétées. C'est le meilleur moyen de distinguer le faux du vrai, ce qui est douteux de ce qui est vraisemblable, le vraisemblable de la vérité, et la vérité de la certitude. Une obser-

vation confirmée vaut souvent une nouvelle observation ; du moins elle nous conduit plus près de la vérité. La physique et la médecine ont autant gagné par la répétition exacte des observations dejà faites, que par les découvertes mêmes. Si l'on voit plus d'incertitude de la part d'Hippocrate dans les maladies moins connues, c'est qu'il n'a pas eu occasion de réitérer assez ses mêmes observations. Mais les anciens nous sont encore supérieurs en cela. Notre application si vantée, comparée avec la leur, n'est la plupart du temps qu'une occupation peu réglée. Ils passoient du cabinet chez les malades, et des malades au cabinet.

Nos observations ne sont pas faites avec assez de soin, parce que nous ne les répétons pas assez exactement. Nous sommes en même temps et plus occupés et plus oisifs que les anciens. M. Hahn avoit bien raison de souhaiter qu'on établît une académie, dont l'unique travail fût de répéter les observations dejà faites ailleurs, et de compléter celles qui seroient imparfaites; de rectifier celles qui ont été mal faites; de réprouver les fausses; enfin de rédiger les bonnes pour en faire une collection, à laquelle les élèves de la nature pussent avoir recours avec confiance.

Les observations doivent être faites avec sincérité, quand même cette sincérité conduiroit à mille doutes. Elles doivent contenir déterminément ce que le médecin a vu, et comme il l'a vu, afin que ceux qui viendront après lui, puissent voir la même chose, ou plus avant, ou corriger ce en quoi il a manqué par quelque raison que ce puisse être. La plupart des observateurs ont coutume de découvrir le côté affirmatif des choses, et d'en voiler le côté négatif. C'est vouer son art et son nom à l'opprobre, que de se comporter ainsi. Le temps porte son flambeau dans l'obscurité la plus ténébreuse, et l'on aperçoit l'imposture.

D'autres ne disent la vérité que quand elle contribue à leur gloire. Ils ne sentent pas qu'il est glorieux de raconter ses fautes quand elles peuvent devenir utiles. Il ne suffit pas de chercher à réussir, il faut encore éviter l'erreur. Celui qui convient d'une faute, nous dit par-là qu'il est plus sage à ce moment qu'il ne l'étoit auparavant.

Ce n'est pas la rareté qui fait les bonnes observations. Les vérités de la physique et de la médecine ne sont pas pré-

cieuses, uniquement parce qu'elles sont rares. Le prix d'une vieille médaille augmente par la rareté de la pièce, mais cela n'est qu'opinion ; au lieu qu'une vérité devient, en physique comme en médecine, intéressante par elle-même. Un vieux manuscrit rare se paie bien cher ; mais les vérités qu'il contient sont ce qu'il nous importe le plus de posséder, parce que ce n'est que ce seul bien qui soit proprement celui de l'homme. Bacon accordoit dans l'histoire naturelle une place aux observations les plus communes, parce qu'on néglige le plus ce qu'on voit tous les jours. Toute observation est importante, quand elle forme un anneau de la grande chaîne qui mène à des vérités incontestables.

Un médecin, qui établit par de bonnes observations la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la société, que celui qui ne s'attache qu'à des observations peu fréquentes, précieuses il est vrai dans une collection académique, mais de peu d'usage dans la pratique. Qu'on lise le Traité de Tissot sur les abus de l'opium dans la petite-vérole ; ce qu'il a dit sur l'hydropisie et l'apoplexie : qu'on voie aussi ce qu'a dit Morgagni sur cet objet intéressant dans la dédicace de son quatrième livre, touchant le siége et les causes des maladies.

De bonnes observations ne doivent pas être mêlées de raisonnemens. Il faut écrire les phénomènes qui se présentent dans la nature, tels qu'on les voit, et non tels qu'on les juge. Pour cet effet, il faut écouter la nature, considérer ce qu'elle dit avec ordre, remarquer les événemens qui peuvent devenir des principes de raisonnemens ; et se bien garder de prononcer avant que la nature ait parlé clairement. Au lieu de soumettre la nature à notre esprit, il faut faire le contraire ; raconter ce qu'on a vu, et laisser voir aux autres ce en quoi ils pourront profiter de nos observations.

Le lecteur peut voir par nos yeux quand nous lui disons simplement ce que nous avons vu : au lieu qu'il peut voir faux à travers nos jugemens. C'est pourquoi Boerhaave vouloit que l'observateur évitât scrupuleusement tout ce qui sent l'esprit de parti, ou l'opinion.

Pendant l'accroissement d'une fièvre violente, il y a une très-grande chaleur : c'est ce qui s'aperçoit clairement et distinctement. Mais Galien déduit cette chaleur de la bile ; les

chimistes de l'abondance du soufre ; Helmont, de la fureur de l'archée. Tout cela est incertain, tout cela sent la secte. L'observateur évitera donc ces raisonnemens, pour s'en tenir à l'art seul.

On doit ne retenir que ce qu'on a observé, ou ce qui est une conséquence si visible de ce qu'on a observé, que tout juge équitable et instruit de la chose ne puisse pas dire que cela n'est pas. Cette réflexion nous fait voir avec combien de raison Rousseau appelle Thucydide le modèle des historiens. Il a vu que Thucydide rapporte tous les événemens sans les juger, et que cependant il n'omet aucune des circonstances qui peuvent nous mettre en état de les juger nous-mêmes : que Thucydide met sous les yeux tout ce qu'il raconte, et que bien loin de s'entremettre dans les événemens, il sait si bien se dérober, qu'on croit voir et non lire.

La vaine demangeaison de mêler nos jugemens à nos observations, est seule cause que chaque vérité que nous apprend un grand génie, est mêlée de cent faux jugemens. Voilà pourquoi la plupart des sociétés savantes de l'Europe produisent tous les jours des choses qui sont démenties par l'expérience : l'on a même dit de certaine académie, qu'il s'y trouvoit plus d'erreurs et de mensonges que parmi une nation de Hurons.

On ne doit pas non plus négliger l'exactitude des termes et de la diction dans les observations qu'on rapporte. La description bien faite d'une maladie, est aussi instructive que la maladie même. La description est à la maladie ce qu'est une copie à un tableau original. Le peintre n'y doit rien mettre du sien. La ressemblance peut être rendue avec des traits plus ou moins forts, mais ce sont les mêmes traits qu'il faut rendre, et avec la même force, s'il est possible. Il faut rendre les infirmités du malade, ses souffrances, avec ses mêmes gestes, sa même attitude, ses mêmes termes et ses plaintes. Point d'ornemens et de déguisemens ; autrement, l'on ne rend plus la nature. J'ai souvent été médecin de quelques beaux esprits ; tout ce que je leur demandois quand ils m'écrivoient, c'étoit de suivre la nature pure et simple dans leurs détails ; sûr de ne pas les comprendre toutes les fois qu'ils y mêleroient de l'esprit. On pourroit faire à la plupart des copistes le même reproche que fit un célèbre académicien

à un traducteur de Démosthènes : *Le bourreau ! n'avois-je pas bien dit qu'il alloit donner de l'esprit à Démosthènes ?* C'étoit toujours la nature qui parloit par la bouche de cet orateur, et le traducteur ne le présentoit qu'avec des guipures.

Il est vrai que la nature est quelquefois comme spirituelle elle-même : c'est-à-dire que l'enchaînement des faits est quelquefois tel, que les idées les plus éloignées s'y réunissent dans le tableau qu'elle présente. Dans ce cas, il est permis à l'observateur d'écrire comme parle la nature. Ce qu'on appelle communément éloquence, et que je ne regarde pas comme tel, est, dans l'histoire d'une maladie, encore plus nuisible que l'esprit forcé, parce qu'un récit diffus est d'autant moins intelligible qu'on a voulu le relever davantage.

Tout ce que présente la nature n'est pas également important. La précision ou l'art de ne dire d'une chose que ce qui lui appartient, est donc dans toutes les circonstances une des principales marques de l'esprit. *Quelque chose que vous disiez, soyez court*, disoit Horace. C'étoit assez dire qu'il falloit savoir élaguer d'un récit tout ce qui pourroit ne pas y être ; quoique de légères circonstances ne soient quelquefois pas à négliger ; lorsqu'elles multiplient les points de vue du génie. Les remarques d'un bon observateur seront donc courtes, modestes, et sortiront du fond des choses mêmes. Ainsi, sans netteté dans les idées, sans clarté dans l'élocution, sans justesse dans les termes, sans précision dans l'expression, jamais le récit ne s'accommodera aux choses, ni les choses au récit. Qui ne se moqueroit d'un pareil observateur? *Risum teneatis, amici ?*

Les observations, dont je n'ai donné jusqu'ici que des règles générales, sont ou particulières ou générales. Les observations particulières contiennent ce que l'on a observé dans des cas individuels : les observations générales, ce que l'on a observé de semblable dans plusieurs personnes. Celles-là fournissent les histoires particulières des maladies ; celles-ci les histoires générales.

Sydenham a vu qu'il résultoit peu d'avantage des histoires particulières, si l'observateur se bornoit à faire voir que telle maladie a été guérie une fois, ou même plusieurs fois par tel remède. Que m'importe, dit-il, qu'on augmente le nombre infini des bons remèdes, par un seul qui a été

15.

inconnu jusqu'ici. Si l'on veut qu'en rejetant toutes les autres formules, je m'en tienne à celle-là seule, il faut que je m'instruise auparavant par des expériences sans nombre de ses vertus ; il faut que j'examine des circonstances sans nombre, tant à l'égard du malade, qu'à l'égard de la méthode curative, avant qu'il résulte pour moi quelque utilité de cette observation particulière.

Freind a objecté, contre ce sentiment, que la méthode curative complète et bien fondée, sur laquelle Sydenham avoit insisté si fort, étoit due à cette observation exacte des cas particuliers : car les histoires particulières, quand elles sont écrites avec discernement et sincérité, ont cela d'avantageux qu'elles nous exposent très-clairement les moindres circonstances et les nuances les plus imperceptibles des maladies. Ainsi elles nous indiquent, à ne pas s'y tromper, une méthode curative sûre et constante.

Selon le jugement de Freind, Hippocrate a composé ses histoires particulières avec une habileté extrême, s'arrêtant surtout à ce qui fait l'essentiel de la médecine. Il y a exprimé la forme, et pour ainsi dire les traits que la maladie a dans chaque malade, avec des couleurs qui sont comme autant d'indications directes, à la faveur desquelles tout lecteur pénétrant peut parvenir aux vraies méthodes curatives, quoiqu'il les passe sous silence. Freind dit ailleurs que les histoires des maladies générales, quelque étendues et quelque exactes qu'elles soient, conduisent d'autant moins à l'art de guérir, que tous les signes ne sont pas rassemblés dans une maladie, ni réunis dans des maladies différentes : joint à cela que la difficulté de former un jugement solide s'augmente, en ce que les mêmes signes qui ne sont pas mortels dans un malade (1), se trouvent l'être quelquefois dans un autre ;

(1) Si cette assertion de Freind étoit véritable, il n'y auroit rien de plus incertain que la médecine, même pour l'observateur le plus pénétrant. Jamais signe n'a rien signifié contre sa propre nature dans une maladie quelconque : autrement, il ne seroit plus tel. Mais ce n'est pas aux signes pris individuellement, que l'observateur doit s'arrêter. Si l'on trouve dans Hippocrate des malades, les uns morts, les autres guéris avec des signes mortels, il ne faut que lire ces maladies attentivement, pour voir que ces signes ont été seuls dans les

d'où il arrive que les préceptes qu'on écrit en général sur l'art de guérir ces maladies, sont ou inutiles au médecin, ou le trompent même : au lieu que les histoires particulières apprennent à connoître, non seulement le caractère different d'une même maladie, mais aussi la force et le temps de chaque accident, et les médicamens nécessaires dans tout le cours de la maladie.

Il est bon de comparer ces deux médecins. Sydenham ne

---

uns, et accompagnés ou suivis de signes salutaires dans les autres. Ainsi, un signe décidément mortel ne peut s'estimer que par l'ensemble des signes et des autres circonstances de la maladie : sans quoi, les préceptes qu'on donnera sur les maladies seront ou inutiles ou abusifs. Mais ce n'est pas des signes que résultera cet inconvénient, c'est de la faute de l'observateur qui n'aura pas fait cette distinction. On verra, par la suite de cet Ouvrage, combien cette remarque est fondée. Voici ce que j'ai vu il n'y a pas long-temps. Un malade, dont la fièvre prit au cinquième jour tout le caractère d'une fièvre maligne, se trouve au huitième dans l'état le plus dangereux. Les yeux étoient enfoncés et abattus, le nez et les oreilles froides, la bouche très-mauvaise, la respiration rare, profonde et entrecoupée προσκόπτον ; tantôt il avoit des sueurs abondantes et extrêmement fétides ; tantôt il ne suoit que par gouttes au cou, à la poitrine. Les sueurs étoient même froides de temps en temps ; et il étoit dans un profond abattement. Je me trouve chez lui dans un moment où on lui présente le pot. Il se plaint d'une grande difficulté d'uriner. J'osai en augurer son rétablissement, d'après ce que j'avois vu dans Hippocrate. La crise fut incomplète par les urines, et s'acheva le lendemain par un saignement de nez peu considérable d'abord, par conséquent peu favorable ; mais, pendant la journée, il devint plus abondant ; et le malade se tira d'affaire. Tous les signes sembloient cependant décider sa mort. Quant aux signes que Freind dit n'être pas mortels dans une maladie, et le devenir dans une autre, ils ne changent pas plus de nature. Mais ce ne sont pas ces signes qui décident de la mort dans aucun sujet, ou il faut donc dire que ce ne sont plus les mêmes. En effet, comment conclure à la mort d'un malade par des signes qui ne l'indiquent nullement ? Il vaut donc mieux dire qu'avec des signes non mortels, un malade meurt sans qu'on ait pu rien apercevoir qui indiquât sa mort ; ce qui n'est certainement pas rare. Les dissections ne sont que trop souvent muettes après la mort des malades. Une femme accouche très-heureusement, et meurt trois heures après, en disant : *Que je me sens bien !* On l'ouvre ; on n'y voit absolument rien qui indique la cause de sa mort.

vouloit que des histoires générales, et rejetoit les particulières. Freind étoit d'un avis tout opposé. Les unes et les autres nous sont nécessaires. Dans les histoires générales des maladies, on voit se ranger comme de soi-même ce qui est est commun à plusieurs sujets; ou l'on voit la maladie selon ses phénomènes les plus généraux, et les méthodes curatives qui y répondent le mieux. Dans les histoires particulières, on donne le détail de ce qui s'éloigne de cette règle commune, surtout des diverses complications, et en général toute maladie accompagnée d'accidens extraordinaires, ou guérie d'une manière extraordinaire. Si toutes les maladies, sans exception, avoient une marche uniforme, je ne voudrois que des histoires générales; mais les circonstances particulières d'un malade faisant quelquefois des exceptions à la règle générale, je serois quelquefois tenté de n'admettre que des histoires particulières. Quoique la nature soit simple dans le tout, elle est cependant variée dans les parties, par conséquent il faut tâcher de la reconnoître dans le tout et dans les parties.

De tout ce que les bons observateurs nous peuvent apprendre, l'histoire naturelle des maladies est en général ce qu'il y a de plus important; elle seule nous met à portée de juger sainement sur chaque circonstance des maladies. En examinant attentivement les effets, mous parvenons, comme je l'ai dit, à la connoissance des causes; de celles-ci nous passons aux indications, aux méthodes et aux moyens curatifs. Elle seule nous apprend si tel ou tel phénomène appartient à la maladie, ou s'il est un effet des remèdes; si la guérison est l'ouvrage de la nature ou du médecin. Cest donc dans cette histoire naturelle que nous apprenons à connoître les avis de la nature; à la soutenir par elle même, et quand il faut que le médecin agisse ou n'agisse pas.

C'ést par cette raison que Sydenham a employé toutes les forces de son génie à étudier l'histoire naturelle des maladies. Il s'étoit convaincu que la connoissance des voies de la nature conduisoit seule à l'art de guérir, et que c'est par-là seulement que l'on peut éviter l'erreur.

Hoffman faisoit plus de cas d'une seule histoire de maladie écrite selon les règles, que de mille prétendus secrets, et de mille compositions fastueuses de remèdes qui promettent tout.

Après avoir considéré généralement la nécessité, les qua-

lités et l'utilité des bonnes observations, il me reste à déterminer quels rapports particuliers elles peuvent avoir avec l'expérience. On suppose ordinairement que le médecin qui voit le plus de malades, a la plus grande expérience. Cette supposition est fausse. Le médecin qui voit le plus de malades, et le médecin qui dans la même ville en voit le moins, voient souvent l'un et l'autre le même nombre de maladies. Chaque pays, chaque ville, chaque village ont certaines maladies, qui dans certains temps semblent plus fréquentes, et qui par conséquent s'offrent le plus aux regards du médecin. Le médecin fort occupé voit ces maladies superficiellement, faute de temps. Le médecin peu occupé observe avec plus de loisir et plus de soin chaque cas particulier.

L'absence continuelle, les occupations nocturnes, le nombre des malades, et surtout l'embarras qne causent les assistans, ôtent au médecin fort occupé le temps, le courage de faire ses observations, d'y réfléchir comme il faut, de les comparer avec celles de tous les siècles, et de rechercher la liaison que les effets ont avec les causes. On a dit que le médecin qui court jour et nuit pour voir des malades, ressemble au prêtre qui porte les Sacremens jour et nuit. Tous voient beaucoup de malades, mais pas une maladie.

Ainsi, de plusieurs médecins ou également éclairés, ou également bornés, ceux qui verront le plus de malades à la fois, seront les moins sûrs. L'esprit ne court pas si vîte que les médecins.

Un médecin trop occupé, voit trop et ne pense pas assez. La rapidité avec laquelle les objets le frappent ne lui permet pas de s'y fixer. Tous lui échappent avec une égale promptitude, ou ce qui lui reste n'est qu'une impression confuse et un souvenir obscur. Ce médecin ne peut donc entrer dans les circonstances particulières d'un malade et d'une maladie, ni changer ses méthodes et ses remèdes conformément à la diversité de ces circonstances : il prend tout en gros.

Certain Esculape a tous les matins cinquante à soixante malades dans son antichambre : il écoute les plaintes de chacun, les range en quatre files ; ordonne à la première une saignée, à la seconde une purgation, à la troisième un clistère, à la quatrième le changement d'air. J'ai ouï dire à un

de ces médecins fort occupés: Je purge tous mes malades aujourd'hui, parce que je dois aller me promener.

D'après ces mêmes préjugés, on a une grande idée de la pratique des hôpitaux. J'ai visité dans mes voyages quelques-uns des plus grands hôpitaux de l'Europe, et je me suis dit: Que le Ciel n'a-t-il pitié de ces malheureuses victimes! Plusieurs que je n'ai pas vus sont très-bons, très-avantageux, non pas par le nombre des malades, mais par l'observation soigneuse des cas particuliers.

Hippocrate lui-même n'a exercé son art que dans de petites villes, dont chacune n'étoit même pas assez grande pour entretenir un seul médecin. La plupart de ses observations ont été faites en Thessalie, en Thrace: il ne nomme que de petites villes. Galien dit qu'un seul quartier de Rome contenoit plus d'habitans que la plus grande ville où Hippocrate ait exercé. Ce n'est donc pas le grand nombre des malades, mais la capacité de tirer de chaque cas particulier tout le parti possible, qui fait l'habileté du médecin.

Chaque maladie a quelque chose de particulier: l'œil de l'empirique passe furtivement sur ces particularités, et ne voit pas plus que le spectateur le plus ignorant. Un médecin idiot ne voit pas plus qu'un idiot quelconque. Sous les yeux d'un homme de génie, les phénomènes les plus ordinaires même deviennent au contraires dignes de la plus sérieuse attention, parce que c'est de ces phénomènes ordinaires qu'il apprend à généraliser et à établir ses principes. Je puis dire même que les phénomènes les plus communs sont les moins connus du grand nombre, par cela seul qu'ils sont très-ordinaires. Le génie observe au contraire en toutes circonstances quelque nuance, quelque singularité frappante dans ce qu'il y a d'ordinaire; parce qu'un corps diffère d'un corps, comme le disoit Hippocrate; fût-ce même avec le même tempérament, et dans des circonssances semblables. C'est aussi le génie seul qui démêle alors les diverses complications des maladies, et qui peut déduire des règles de l'observation.

Comme il n'est possible de parvenir à la connoissance d'un tout, que par celle de ses parties, on sent combien il est important de ne pas négliger la moindre circonstance, même la plus connue; parce que cette circonstance connue est

comme l'enchaînement qui lie les vérités que nous cherchons. Ces circonstances connues nous rapprochent l'inconnu, et nous font voir de plus près la nature, qu'il n'est jamais possible de saisir dans l'éloignement. C'est aussi par là que nous parvenons à la suivre dans les détours qu'elle semble prendre assez souvent, et à estimer les degrés de probabilité que ses phénomènes nous présentent.

Un médecin n'aura donc jamais d'idées nettes d'une maladie, sans y apporter cette attention scrupuleuse qui, loin de rien négliger, cherche à profiter de tout. C'est par cette attention que l'observateur distinguera ce qui est essentiel à une maladie de ce qui n'est qu'accidentel, ce qui est constant de ce qui n'est que passager ; qu'il découvrira les vraies indications, après avoir su distinguer les effets de leurs causes, et *vice versâ*. Hippocrate portoit cette attention si loin dans ses observations, que les plus habiles médecins se sont toujours félicité depuis lui d'avoir bien vu la nature quand ils l'ont vue comme lui.

Chaque maladie une fois bien observée et bien déterminée, l'est pour toute la vie du médecin qui l'a observée. Ceci est une vérité fondée sur la règle que les Grecs suivoient au commencement de leur pratique, et que j'ai suivie de cette manière-ci. Dès que je voyois un malade, j'écrivois dans un journal, à la première visite, ce que j'avois bien vu, ce que le malade me disoit de ses maladies antérieures et de toutes leurs circonstances, et ce que je pouvois y démêler moi-même. Je réunissois ces remarques à l'observation de la maladie actuelle, et j'en écrivois le jugement le mieux réfléchi que je pouvois porter. Je marquois ensuite les indications curatives que j'avois aperçues, et les médicamens que je venois d'ordonner. A la seconde visite, j'écrivois les circonstances ultérieures de la maladie actuelle, j'augmentois ainsi l'histoire de la maladie, et j'en faisois les détails les plus exacts : je marquois les changemens que les moyens curatifs employés avoient produits ; enfin j'ajoutois si j'avois bien ou mal manœuvré, selon les succès que j'avois ; et si le malade et les assistans avoient bien ou mal jugé de ma conduite.

Je continuois ce travail à toutes mes visites ; et, que le malade mourût, ou se guérît, j'examinois le plus attentivement les circonstances de la maladie, la nature des remèdes,

leur application, et les causes de mon bonheur ou de mon malheur. C'étoit de cet examen que je déduisois des règles pour la conduite que je tiendrois à l'avenir.

Ces observations rassemblées m'ont prouvé qu'on sait se tirer d'embarras toutes les fois qu'on revoit une maladie qu'on a ainsi détaillée. Les circonstances changent, mais le tout ne change pas. Boerhaave proteste que jamais il ne vit de malades au commencement de sa pratique, sans écrire toutes les circonstances et tous les signes de la maladie, dans l'ordre où ils se présentoient, et qu'il est incroyable combien il avoit profité de cette conduite. Si vous en faites autant, disoit-il à ses élèves, vous n'aurez pas plutôt connu quatre ou cinq maladies d'une même classe, que vous les reconnoîtrez aisément le reste de votre vie.

Il est impossible que la nature se contredise. C'est ce que l'expérience des bonnes observations a prouvé de tous les temps. La haine, l'envie, l'ambition sont chez nous ce qu'elles étoient chez les Grecs. Nos passions et nos folies sont peintes chez leurs moralistes, comme notre pleurésie, notre fièvre tierce le sont chez Hippocrate. Malgré cela, les hommes ne se ressemblent pas parfaitement dans tous les lieux.

Un vrai philosophe de nos jours a dit que les auteurs des voyages ne nous apprennent rien que nous ne sachions; que ces écrivains n'ont observé de l'autre côté du globe, que ce qu'ils auroient pu remarquer dans leur rue, sans sortir de chez eux. Que c'est-là la raison pourquoi les vrais traits qui caractérisent chaque nation, et qui frappent des yeux connoisseurs, leur avoient échappé. De là vient aussi cette maxime inepte, quoique si souvent répétée, que les hommes sont partout les mêmes; que conséquemment il est inutile de caractériser chaque peuple en particulier, parce qu'ils ont partout les mêmes passions et les mêmes vices. C'est comme si l'on disoit, ajoute-t-il, que Pierre ne peut pas se distinguer de Jacques, parce qu'ils ont tous deux une bouche et des yeux.

Mais l'homme est généralement le même partout dans les mêmes circonstances. La plupart de ses maladies suivent, comme les plantes de tous les pays, le même ordre et la même progression dans leur commencement, leur accroissement et leur issue. La même plante, dans le même climat,

fleurira et mourra toujours de même. De tous les temps les mêmes causes physiques et morales ont eu leurs effets semblablement déterminés dans les mêmes circonstances ; et la même altération d'un corps a toujours produit une même maladie. Dans les climats même les plus éloignés, les mêmes causes rapprochent les parties les plus opposées du globe par l'identité des effets.

De la diversité des causes, il résultera certainement de la diversité dans les effets en une même ville, en une même maison ; et il est de la plus grande importance de remarquer cette diversité. Mais rien n'est si rare que de voir la nature s'écarter totalement de ses routes ordinaires. Une pleurésie qu'on seroit obligé de traiter avec du vin et de la thériaque, est encore plus rare qu'un enfant à deux têtes. Ce que l'on a observé une fois, l'est pour tout temps et pour tout pays, dès qu'on a bien connu les causes des phénomènes.

J'entends quelquefois de prétendus beaux esprits dire, avec un ton railleur, que la médecine est encore aujourd'hui ce qu'elle étoit du temps d'Hippocrate ; et que les médecins les mieux instruits ne savent que ce qu'il savoit. Hippocrate a sans contredit été le premier bon observateur de la nature, que nous connoissions, et ses ouvrages sont même regardés, par M. d'Alembert, comme le plus beau et le plus grand monument de la connoissance que les anciens avoient de la nature. Si donc Hippocrate a vu la nature comme on devoit la voir, nous ne pouvons la voir aujourd'hui que comme lui ; ou il faudroit que la nature ne fût plus la même. Il est ainsi bien des circonstances où nous ne sommes pas plus habiles que lui, parce que cela n'est pas possible. Qu'il seroit à souhaiter que ces sots railleurs fissent, avec raison, à tous les médecins, le reproche de n'en pas savoir plus qu'Hippocrate !

Pope dit que ce qui est raisonnable, doit l'avoir été de tous les temps, et que ce que nous appelons *savoir*, n'est autre chose que la connoissance de ce que les anciens regardoient comme raisonnable ; que ceux qui prétendent que nos pensées ne nous appartiennent pas, parce qu'elles ressemblent à celles des anciens, peuvent donc dire aussi que nos visages ne sont pas les nôtres, parce qu'ils ressemblent à ceux de nos pères ; que c'est, par conséquent, une absurdité manifeste, d'exiger que nous soyons savans, et de se choquer de ce que nous le sommes.

C'est ainsi que l'homme, toujours prêt à s'humilier lui-même, cherche, dans ses propres raisonnemens, de quoi confondre son insuffisance et son orgueil. Il est des gens d'un esprit si bizarre, qu'ils aimeroient mieux nier leur existence, que de paroître ressembler aux autres dans le moindre rapport. J'ai connu un homme instruit de presque toutes les connoissances humaines les plus intéressantes, qui traitoit tous les modernes de plagiaires, ne citoit que les anciens, et disoit en même temps qu'il seroit bien fâché de leur devoir une seule pensée. Que les anciens aient vu plusieurs choses mieux que nous, cela est très-possible : ne peuvent-ils pas s'être trouvés dans des circonstances plus favorables? Mais que nous n'ayons pas le même avantage en bien des cas qui se sont présentés de leur temps, je le nie. Hippocrate peut donc avoir vu moins sur certains objets que Sydenham, Grant, Van-Swieten, Hoffman, etc. il n'est pas moins vrai pour cela qu'une maladie bien vue et bien déterminée par Hippocrate, l'est pour tous les temps et pour tous les lieux, eu égard à la différence que les circonstances pourront y apporter ; et l'on doit dire la même chose de ce que les modernes auront bien observé. Par quelle raison ces connoissances ne seroient-elles pas les nôtres, de quelque part que nous les tenions ? N'est-ce pas être *plus instruit* que les anciens, que de réunir leurs découvertes à celles des modernes?

Les observations des vrais médecins de tous les âges et de tous les lieux seront toujours vraies, et, par conséquent, un bien qui nous appartient. Le grand point, c'est de savoir nous les approprier, en écoutant la nature comme ils l'ont fait, et en sachant profiter de ses indications.

CHAPITRE IV.

De l'Observation des Phénomènes dans les Maladies, et de leurs Signes.

L'OBSERVATION des phénomènes doit être la première occupation à laquelle l'esprit doit se livrer dans la vaste étude de la nature. Les signes sont ce flambeau qui doit le guider

dans la route incertaine où il est souvent enveloppé de ténèbres, et où les sens laissent échapper mille objets différens par l'illusion qui les abuse.

Pour connoître distinctement les maladies des individus, il faudroit savoir ce qui s'est passé dans le corps au désavantage et pour le trouble de ses fonctions. Or ce changement ou cette altération ne se voit pas intérieurement. Ce n'est donc que l'esprit qui peut le reconnoître. C'est au raisonnement à nous conduire toutes les fois que nous nous éloignons des objets sensibles. Voilà pourquoi Hippocrate vouloit qu'on ne raisonnât que d'après les phénomènes.

Les symptômes sont ces phénomènes. C'est sur eux que se fixe d'abord l'attention; et c'est toujours avec quelque avantage qu'on les considère attentivement, avant de passer à des conclusions touchant la nature de la maladie. On se fixe donc d'abord sur les changemens qui sont arrivés dans le corps, pour les estimer autant qu'ils tombent d'eux-mêmes sous les sens, et sans s'inquiéter des causes.

Entendre par symptôme tout effet de la maladie, ce seroit déjà envisager les causes. Tout symptôme n'est pas un effet de la maladie; mais on doit appeler symptôme (1) en général, tout changement particulier qui arrive au corps, et qui est différent de l'état de santé, en supposant que ce changement tombe sous les sens.

On distingue d'abord généralement les symptômes en *essentiels* et *non essentiels*. Les symptômes essentiels sont ceux

---

(1) Comme il s'agit ici d'une définition, et que je me suis fait une loi de ne rien changer dans cet Ouvrage à ce qui est essentiel, je ne puis m'empêcher de dire que les termes de l'auteur sont fort ambigus, et qu'il a mal rendu son idée. Une version faite mot à mot en latin, admettroit l'obscurité du texte allemand. La voici pour mettre le lecteur en état de juger si j'ai saisi le sens. *Non quodvis symptoma est effectus morbi, sed generatim quævis mutatio singularis à statu sano diversa quæ in corpore contingit, et in sensus occurrit.* Nicht jeder Zufall ist eine Wirkung der Krankheit, sondern überhaupt jede einzele von dem gesunden Zustand verschiedene und in die Sinne fallende veränderung in dem Kœrper. » Du reste, je crois que c'est la même idée que celle que Fernel nous présente. *De Sympt.* L. 2, c. 1. *Quidquid in corporis substantia, etc.* C'est aussi le sens général qu'Hippocrate paroît donner à ce mot. *De Flat.*

qui viennent directement de la maladie même, y sont liés par la nature de la maladie, et en sont inséparables. La fièvre, par exemple, la toux, la douleur de côté, la difficulté de respirer, sont les symptômes essentiels de la pleurésie. Les symptômes non essentiels sont ceux qui peuvent se trouver dans une maladie, ou n'y point paroître, sans que pour cela l'espèce de maladie varie, comme le vomissement, la sueur, un cours de ventre dans la pleurésie.

On divise les symptômes essentiels en symptômes de la maladie, symptômes de la cause, symptômes de symptômes. On appelle symptômes de la maladie, tout effet sensible qui résulte de la maladie présente. Ceux-ci sont de tous les symptômes les plus importans, parce qu'ils nous montrent la présence et la nature de la maladie; cependant ils diffèrent de la maladie même, et de sa cause la plus prochaine. Telles sont la fièvre, la douleur, la difficulté de respirer dans la pleurésie : en effet, tout cela diffère de l'inflammation ou de la cause la plus prochaine de la pleurésie.

Je passe sous silence ces divisions trop subtiles de symptômes de la cause, symptômes de symptômes, etc. parce que cela est étranger à mon sujet, et même inutile. La simplicité est toujours la meilleure manière de dire et d'enseigner.

Quelquefois on remarque encore dans les maladies d'autres effets sensibles qui, considérés dans leur origine, sont, il est vrai, du nombre des symptômes essentiels, et qui cependant sont si permanens, qu'ils durent plus long-temps que la maladie même. C'est pourquoi on les regarde moins comme des symptômes que comme de secondes maladies : comme la pleurésie après l'apoplexie, la paralysie après la colique de Poitou, la paralysie après la goutte, l'asthme après une inflammation de poitrine.

Outre cela, on voit encore dans les maladies des symptômes que l'on appelle *épigénomènes*, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils en diffèrent totalement. On entend, par ces symptômes, les mouvemens qui quelquefois s'opposent à la maladie aussi long-temps que les forces naturelles du corps ne succombent pas sous la violence de la maladie; comme des envies ou des dégoûts extraordinaires, des mouvemens spasmodiques, des convulsions, du trouble dans la circulation du sang, des

fièvres, des éruptions cutanées, des abcès, des hémorragies, des diarrhées, des sueurs, et beaucoup d'autres accidens qui accompagnent la maladie, ou s'y joignent; mais qui, malgré cela, ne doivent pas être tout de suite regardés comme des effets résultant directement de la maladie ou de ses causes, ni être comptés parmi les symptômes proprement dits: on doit plutôt les prendre comme autant d'effets du combat que se livrent la nature et la maladie. Souvent le rétablissement du malade en est l'heureuse conséquence, et sa guérison s'opère sans aucun inconvénient pour lui. Quelquefois aussi la nature succombe dans ce combat; et alors, ou il survient une autre maladie, ou le malade meurt.

Il y a encore une autre espèce de symptômes qu'on distingue des symptômes épigénomènes, quoiqu'ils y soient relatifs. Ils viennent de causes accidentelles; ils méritent néanmoins toute notre attention, parce qu'ils aggravent la la maladie, la rendent souvent mortelle, y joignent une autre maladie, en font changer l'espèce, troublent les mouvemens salutaires de la nature, empêchent les effets des médicamens, et, en général, deviennent un obstacle à leur guérison. Quelquefois ces accidens ont leur avantage, et sont comme les sources de la santé en certaines circonstances. On peut rapporter ici toutes les fautes de conduite du malade, fautes qui influeront, plus ou moins, sur son état, et sur les circonstances actuelles. Ces fautes, faites en l'absence du médecin, ou par le conseil d'un ignorant, ne sont que trop communes; et sont quelquefois la cause d'une guérison, quoiqu'on n'en puisse pas toujours expliquer la raison. L'observation de ces symptômes est, en général, de la plus grande importance, pour trouver la cause de chaque phénomène, et ne pas attribuer à la nature ou à l'art ce qui ne vient que de causes étrangères.

Les symptômes de la maladie sont de la classe des symptômes essentiels. Les symptômes épigénomènes sont aussi de cette classe toutes les fois qu'ils aident à déterminer l'espèce de la maladie, qu'ils participent à ses causes, et contribuent à produire les efforts que la nature oppose à la maladie. On range, parmi les symptômes non essentiels, ceux qui, dépendant de causes fortuites, ont un rapport éloigné avec la maladie, et peuvent exister ou ne pas exister.

Les symptômes essentiels ont leurs degrés. Les uns paroissent en même temps que la maladie, font leurs progrès avec elle, cessent aussi en même temps qu'elle, et en sont inséparables : d'autres le sont moins, ne paroissent pas dans tous les temps, à tous les périodes, et sont pour cela appelés *chroniques*. L'observateur doit avoir soin de les rassembler les uns et les autres, de les distinguer exactement, afin de pouvoir saisir le présent et connoître l'avenir, en démêlant les différens rapports de ces symptômes. C'est par cette sage conduite que le médecin saura saisir les signes distinctifs des maladies, et les marques de leur différence. Les définitions et les histoires des maladies tirent de là seul le caractère de vérité qui les fait reconnoître, et exposent ainsi la nature sous son point de vue le plus lumineux. Les symptômes chroniques nous apprennent à différencier les degrés et les périodes des maladies, et à nous régler sur les autres symptômes par leur propre nature.

L'observateur ne négligera pas non plus les symptômes non essentiels, quoiqu'ils ne soient pas si étroitement liés avec la maladie. La doctrine des crises dépend en grande partie de la connoissance des symptômes épigénomènes. Tous mettent dans leur jour les différences qui viennent du tempérament, de l'âge et de la méthode curative particulière.

Les anciens tenoient déjà la doctrine que je viens d'exposer ; et les meilleurs médecins, parmi les modernes, ont pensé la même chose. Hippocrate avoit dit qu'il y a dans toutes les maladies certaines circonstances qui paroissent constamment et inséparablement avec elles ; que d'autres paroissent dans l'une ou dans l'autre indifféremment, quoique ces maladies soient différentes ; que ce qui paroît constamment dépend de la nature individuelle et constante de la maladie ; au lieu que ce qui est variable dépend du concours de causes diverses, et de différentes méthodes. Hippocrate a marqué, dans ses écrits aphoristiques, ce qui est constant, comme autant de règles de l'art. Quant aux circonstances variables, il n'a pas voulu les ranger dans la classe de ses maximes ; et il les a laissées à la pénétration de l'observateur. Au reste, la théorie des symptômes que nous venons d'exposer, est celle de tous les bons observateurs modernes.

J'ai dit, en parlant de l'esprit d'observation, que l'obser-

vateur mettoit de la liaison entre les choses à mesure qu'il les apercevoit. L'ordre de cette liaison se fera mieux voir, quand j'aurai montré comment l'esprit passe de l'idée des symptômes à l'idée des maladies. Les symptômes, comme je l'ai dit, ne sont pas la maladie même: ils ne le sont pas même, quand ils paroissent, durent, et cessent avec elle; ou, comme le disent les Arabes, lorsqu'ils suivent la maladie, comme l'ombre suit le corps.

Un malade peut être instruit de tous les symptômes de sa maladie, sans connoître néanmoins sa maladie, parce que, quoique le symptôme tombe sous les sens, la maladie ne se dévoile que par le raisonnement. La raison réunit les perceptions des sens; conséquemment la maladie est une combinaison de symptômes différens, coopérans, ou se succédant les uns aux autres, et liés entr'eux. La maladie est donc différente du symptôme, quoique celui-ci disparoisse avec la maladie; de même que la connoissance historique de la maladie est différente de la connoissance philosophique qu'on en peut avoir, c'est-à-dire, de la connoissance de ses causes.

On passe donc de la notion des symptômes à celle de la maladie, quand, après la comparaison des symptômes présens et des effets qui ont autrefois résulté des mêmes symptômes, on tire des conclusions touchant la maladie actuelle. Tout symptôme essentiel est une partie de la maladie; et tous les symptômes réunis sont ce qui la constitue: par conséquent un médecin a fait ce qu'il devoit faire alors, s'il a bien vu tous les phénomènes, s'il les a bien distingués et bien combinés. Nous appelons maladie, non pas tout phénomène qui s'éloigne de l'état de santé; mais plutôt le concours de ces symptômes qu'on sait, par une longue observation, commencer, s'accroître, se soutenir, diminuer, et disparoître ensemble.

Les maladies observent entr'elles un ordre nécessaire. La connoissance de ce qu'il y a d'essentiel et de non essentiel nous conduit à la connoissance de leur ressemblance et de leur dissemblance; la connoissance des symptômes simples d'une maladie à celle des symptômes composés; celle des maladies simples à celle des maladies composées: et de la notion de plusieurs maladies particulières naît insensiblement la notion de leur dépendance, et du rapport qu'elles ont au système entier. Ces notions font la partie historique des maladies, la-

quelle est appuyée toute entière sur l'observation de la différente réunion des symptômes, de leur progrès, de leur issue, soit pour la vie, soit pour la mort.

C'est de ce côté-là qu'Hippocrate s'est rendu si recommandable. Il a remarqué que toutes les maladies ne paroissent pas à tout âge; mais que plusieurs sont propres à un âge déterminé; que d'autres n'attaquent que quelques sujets çà et là, et que quelques-unes attaquent en certain temps des peuples entiers; que celles-là reparoissent toujours, et que celles-ci, au contraire, sont quelquefois long-temps à reparoître. Il en est aussi, selon lui, de particulières à un pays, où elles sont comme dans leur empire.

Quant aux progrès et à l'issue des maladies, il a fort bien remarqué celles qui sont mortelles dès l'abord; celles qui finissent en peu de temps par la mort plutôt que par la guérison; et enfin celles qui avancent lentement vers leur terminaison. Il vit que, dans les fièvres aiguës qui étoient abandonnées à elles-mêmes, et dont on n'avoit pas arrêté le cours par des médicamens donnés mal-à-propos, il arrivoit certains changemens sensibles pour le bien du malade. Comme cela arrivoit à certains jours, il remarqua ces jours avec un soin extrême. Du reste, il se contentoit d'écrire ces événemens, sans se mettre beaucoup en peine de leurs causes.

On voit de quelle manière la connoissance historique des maladies nous conduit à son tour, auprès du lit des malades, à la connoissance de la maladie présente. En étudiant la maladie actuelle, nous avons aussi devant les yeux, si nous le voulons, tout ce que les meilleurs médecins ont observé sur les maladies particulières. En comparant judicieusement ces observations avec tout ce que nous remarquons dans le malade présent, la nature de sa maladie devient évidente.

Rien n'est donc plus important qu'une histoire vraie et authentique, faite comme nous l'avons dit dans les chapitres précédens; car ce n'est que de l'histoire faite d'après les phénomènes, et non d'après des raisonnemens ou des hypothèses, que nous parlons ici.

La connoissance des phénomènes ou la connoissance historique, est différente de la connoissance des causes ou de la connoissance philosophique des maladies. Avoir une connoissance historique, c'est connoître les maladies conformé-

ment à la marche de la nature, parce qu'on ne suppose, dans cette connoissance, que ce qui tombe sous les sens; au lieu que l'esprit ne voit pas toujours des yeux dans l'examen des causes. Comme l'incertain ne doit pas être confondu avec le certain, il ne faut donc pas confondre l'histoire des phénomènes avec l'examen des causes; et, par cette raison, les causes ne doivent pas entrer dans l'histoire des phénomènes des maladies.

On a reconnu depuis long-temps, qu'Hippocrate dut sa grande réputation principalement à l'application avec laquelle il observoit les moindres circonstances des maladies, et à l'exactitude avec laquelle il a consigné tout ce qui avoit précédé les maladies, les accidens qui les accompagnent, et ce qui y avoit été utile ou nuisible. Hippocrate nous a montré par-là ce que l'on doit entendre par l'histoire des maladies. Au lieu de rechercher les causes des événemens, il se contentoit de rapporter ces événemens comme il les voyoit arriver l'un après l'autre dans la nature; et les déterminoit avec la plus grande attention; de manière qu'on apprît par-là à bien distinguer les maladies, et à juger de leur terminaison dans des cas semblables.

Il est certain que la recherche des causes est très-importante, et qu'on doit s'appliquer à reconnoître le siége d'une maladie; mais il est faux que ce soit par les causes et par le siége des maladies qu'on peut en prévoir et déterminer les signes généraux, et le caractère. Quel est le but qui s'offre d'abord à nos yeux dans la pratique de la médecine, dit Sauvages? Ce sont les différentes combinaisons des accidens, qui, selon les divers périodes des maladies, diffèrent de plusieurs manières, et qui sont néanmoins enchaînées dans une certaine suite, et dans un ordre déterminé selon chaque maladie particulière.

Nous ne voyons pas toujours les causes éloignées; les causes même prochaines nous échappent le plus souvent. Il faut donc, malgré nous, apprendre à connoître les maladies d'après les phénomènes, avant de les étudier d'après leurs causes.

Le concours de certains symptômes nous mène au nom générique qu'on a donné aux maladies, et, en même temps, à leur espèce. La connoissance de l'espèce et des signes conduit à la connoissance historique totale des maladies; mais très-

souvent elle ne nous donne pas encore la connoissance de leur cause.

C'est toujours au grand désavantage des malades, qu'on déduit les premières notions d'une maladie, de son essence ou de son caractère. On entend tous les jours parler de sang muriatique, épais, corrompu, sans cependant en voir la moindre preuve. C'est néanmoins d'après ces principes arbitraires, que la plupart des praticiens jugent tous les jours des phénomènes d'une maladie, et qu'ils établissent leurs indications curatives et leurs méthodes, et qu'ils administrent les médicamens. Tous ceux qui n'ont pas eu l'art d'observer les maladies, ont fondé de tout temps leur doctrine sur ce pitoyable verbiage. Jamais ils n'ont déduit les noms et les définitions des maladies de ce que les phénomènes leur présentoient, parce qu'ils croyoient leur amour-propre plus flatté en prétendant connoître ce qu'une maladie étoit essentiellement, que ce qu'elle pouvoit être selon les phénomènes qu'ils apercevoient.

Les noms pris immédiatement des causes prochaines des maladies, ne fournissent non plus que des notions fausses. Il est vrai qu'on est souvent obligé de garder ces noms, parce qu'ils sont généralement reçus, et que, sans cela, on n'est pas compris du grand nombre. On sait que les bonds imaginaires de la matrice n'ont rien de commun avec le prétendu mal de mère; cependant une dénomination de cette maladie, fondée sur l'observation et l'expérience, n'est pas, pour la plupart des hommes, aussi intelligible que la dénomination erronée. Une dame me disoit : Je sais maintenant que j'ai une toute autre maladie que votre mal de mère. Où en est le siége, lui répondis-je ? --- Dans les nerfs, me dit-elle. On ne peut nommer une maladie d'après ses causes prochaines, que quand les causes sont généralement adoptées. Voilà pourquoi *point de côté* est mieux dit que l'*inflammation de la plevre*.

Les définitions valent donc mieux aussi quand on les prend des phénomènes, et non de l'essence de la maladie même; par conséquent les définitions *nominales* sont préférables aux définitions *réelles*. On sait que les définitions nominales consistent dans l'énumération de quelques propriétés par lesquelles on distingue une chose de toutes celles qui sont de la même espèce; au lieu que les définitions réelles font voir de quelle manière une chose est telle, ou possible. Or la méde-

cine devroit être portée au plus haut degré de perfection, pour pouvoir donner sur-le-champ une définition réelle ; et cependant rien n'est plus commun chez les médecins. L'un dit que l'hypocondriacie est l'embarras de la circulation du sang dans le bas-ventre ; l'autre, que c'est une surabondance de matière atrabilieuse ; celui-là, que c'est une mauvaise conscience. Chacun donne sa définition, non d'après les phénomènes de la maladie, mais selon l'hypothèse qu'il s'est faite de l'origine de la maladie. On a donc droit de rejeter les définitions (2) réelles, tant que les causes prochaines des maladies ne seront pas déterminées d'une manière incontestable.

---

(2) Si les écrivains qui ont traité la logique et la rhétorique avoient bien examiné ce qu'ils entendoient par *définir*, jamais ils ne nous auroient donné tant de règles pour bien définir ; car les propriétés intrinsèques de tous les objets nous étant inconnues, il est impossible de les déterminer dans une définition quelconque. Locke avoit bien senti cela. D'un autre côté, il est des choses si simples en elles-mêmes, que le seul nom vaut mieux pour les comprendre que tout ce qu'on en pourroit dire. Qu'on me définisse un grain de blé, dit Locke : mais ces choses simples supposent même une connoissance d'usage ; car, sans cet usage, les définitions les plus exactes ne nous feroient pas même connoître ces objets. Cicéron avoit également bien vu l'inconvénient des définitions réelles. *Quoniam de propriis oritur plerumque magna dissentio, in primis commovet explicatio vocabuli ac nominis.* Part. orat. Mais ces définitions nominales, comme l'observe très-bien M. Nietzki dans son excellente Pathologie, sont sujettes à l'inconvénient de la prolixité ; et souvent à l'ambiguité de termes mal compris, par conséquent moins propres pour enseigner. Je remarque, dans les anciennes langues tant du Nord que de l'Orient, un avantage extrême sur les langues modernes. C'est que chaque mot est, pour ainsi dire, une définition de l'objet qu'il exprime ; au lieu que ces mots ayant passé dans les langues modernes avec plus ou moins d'altération, l'idée primitive qu'on y avoit attachée s'est perdue, et le mot n'a plus eu qu'une signification très-éloignée de son origine, et même quelquefois très-vague. On voit de-là combien on a eu raison de dire qu'on *n'avoit pas encore donné une seule définition exacte, depuis qu'on avoit mieux appris à raisonner.* Je ne vois pas d'inconvénient à donner une définition réelle à une maladie connue, quoiqu'à la rigueur il n'y ait aucune définition adéquate. Demander une définition adéquate, ce seroit demander l'impossible, même par rapport aux définitions nominales.

Une maladie ne se connoît qu'en excluant toute hypothèse, comme je l'ai déjà dit. Il faut laisser là ces causes, et ne se fixer que sur les phénomènes constans et inséparables de la maladie. On ne prendra guères une maladie pour une autre, si l'on ne se règle pas par des notions arbitraires; et toute maladie, exposée d'après les seuls traits de la nature, se reconnoîtra toujours aisément, parce qu'elle se distinguera d'elle-même de toute autre maladie par ses accidens particuliers: c'est ce qu'il s'agira de saisir exactement.

Ainsi, celui qui observe bien les différens symptômes des maladies, et sait, par leur concours, se former une idée qui leur réponde, sans confondre l'idée de tous les symptômes avec celle de chacun pris en particulier, acquiert une vraie idée des maladies. Le progrès naturel de l'esprit humain, dit M. d'Alembert, est de monter des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés; ensorte qu'à chaque pas il se forme une science, ou il s'attache une nouvelle branche à la science déjà formée.

On réunit souvent plusieurs maladies d'un même genre et d'une même dénomination, mais fort différentes entr'elles, sous une même espèce, et l'on prétend les guérir toutes d'une même manière. L'inflammation de la prunelle doit se distinguer de l'inflammation du bord de la cornée, quoique toutes les deux se ressemblent en apparence. Boerhaave a vu employer des collyres pour la première maladie, et faire perdre totalement la vue. C'est pourquoi il ordonne que, dans l'inflammation de la prunelle, on saigne, sans tarder, jusqu'à ce que le malade tombe en foiblesse; qu'on tienne l'œil modérément chaud extérieurement, afin que l'inflammation ne soit pas suivie de suppuration; ce qui feroit perdre promptement la vue au malade.

On reconnoît l'inflammation de la prunelle à la douleur extrême que tout rayon lumineux excite dans l'œil; au lieu que l'inflammation du bord de la cornée est accompagnée d'une douleur beaucoup moins forte. Une inflammation de la cornée, due à un virus vénérien, doit se distinguer soigneusement de l'inflammation simple de cette partie; et les remèdes qui s'emploient avec succès dans le premier cas, sont inutiles dans le second. On donne pour marque distinctive du premier cas une tumeur charnue, dure à la pellicule antérieure,

que j'ai également remarquée, dans le second, pendant quatorze jours de suite; et le mal, accompagné d'un aveuglement total, ne céda qu'aux sangsues appliquées au fondement, et au bain des pieds fortifié de graine de moutarde. Dans le premier cas, au contraire, cette tumeur devient si considérable, qu'elle s'étend de tous côtés au-dessus de la cornée, et l'œil est, dès le premier abord, d'un blanc jaunâtre, et, pour ainsi dire, purulent. Il découle de quantité de petits points de la partie enflammée une sérosité épaisse, gluante, jaunâtre, mordicante; et ces petits points se changent insensiblement en autant de petites vessies qu'on n'aperçoit pas dans le second cas, non plus que les petits points.

On voit par-là combien il est nécessaire d'avoir une connoissance distincte des espèces des maladies que bien des gens confondent et traitent sans avoir égard à la différence qui se trouve entr'elles; ce qui arrive tous les jours par rapport aux différentes espèces de mal de gorge, de colique, de phthisie, d'épilepsie, et de jaunisse.

Nous appelons maladies de même espèce celles qui se ressemblent par des caractères constans et durables. Des espèces différentes qui se ressemblent par des accidens communs, mais qui ont chacune quelque chose de particulier, s'appellent maladies du même genre. La ressemblance des genres constitue les classes. Il est quelquefois plus aisé de distinguer les genres des maladies que leurs espèces, parce que, pour déterminer les espèces, on est quelquefois obligé d'avoir recours aux causes qui dépendent souvent d'autres maladies. La phthisie, par exemple, peut venir de la gonorrhée, de la vérole, du scorbut, de la jaunisse, des pâles couleurs, d'une gale rentrée à la tête, des vers, de l'asthme, d'un crachement de sang, de la passion hystérique, d'un cours de ventre, de la dyssenterie, du diabetès, de sueurs excessives, d'une perte de sang, d'un écoulement excessif de lait ou de semence, des fleurs blanches, d'obstructions aux intestins, surtout dans les glandes mésaraïques; de calculs dans les reins, dans la vessie; d'abcès extérieurs considérables, ou intérieurs, comme dans le foie, la rate, la vessie, les intestins, la poitrine; de différentes hydropisies; d'une infinité de maladies négligées, ou mal traitées; d'une constitution particulière;

de la foiblesse des vaisseaux, et d'humeurs corrompues.

Malgré cela, la détermination des espèces qui viennent de ces sources, n'est pas absolument incertaine, parce qu'elle se doit en grande partie aux causes éloignées.

Les médecins de l'école de Cnide faisoient, avant Hippocrate, une maladie de chaque symptôme particulier, parce qu'ils ignoroient l'art de réunir sous une dénomination et sous une description générale, ce qu'il y a de ressemblant dans les circonstances de différentes maladies. Hippocrate dit, à la vérité, que ces observateurs avoient bien rapporté tout ce qu'un malade souffre dans chaque maladie, de quelle manière cela lui arrive, en un mot, ce qu'une personne qui ne sauroit rien de la médecine, pourroit rapporter après s'être informé auprès des malades de toutes les circonstances de leur maladie; mais qu'ils avoient oublié la plupart des choses qu'un médecin doit savoir sans être obligé de les demander à un malade.

La vraie faute de ces médecins étoit donc de ne pas distinguer les symptômes essentiels des maladies déterminées, de ceux qui ne l'étoient pas ou qui sont communs à plusieurs maladies. Ainsi l'on a présumé avec raison que ces médecins, après avoir écrit tout ce qui arrivoit à un malade, avoient déduit tous ces symptômes d'une seule maladie; tandis que ce malade pouvoit avoir eu successivement quelques maladies bien différentes les unes des autres, comme on voit tous les jours des sujets attaqués de maladies compliquées, c'est-à-dire, de trois ou quatre maladies à la fois.

Boerhaave a donc eu raison de dire que toute la science des Cnidiens se réduisoit à observer assidument tout ce qui étoit arrivé avant la maladie, ses progrès, son issue; sans en tirer des conséquences, ou sans rappeler les espèces à leurs genres.

De cette diligence peu refléchie et hors d'œuvre naquirent des espèces et des noms de maladies sans nombre; comme s'il étoit besoin qu'une maladie eût toujours un autre nom, lorsqu'elle a quelque légère particularité, quoique essentiellement il n'y ait pas de différence. Voilà pourquoi on regarde les espèces multipliées des fièvres qui se trouvent dans les Œuvres d'Hippocrate, comme l'ouvrage des médecins de Cnide; et c'est avec raison qu'on les distingue des vrais écrits d'Hippocrate.

Galien reprochoit cette même faute aux empiriques, qui, faute de méthodes, augmentoient le nombre des maladies à l'infini, parce qu'il faisoient plutôt attention à des symptômes particuliers et variables à l'infini, qu'à la maladie elle-même qui est toujours identique en soi.

Sennert et quelques autres parmi les modernes sont tombés dans la même faute, pour avoir trop subtilisé dans les distinctions des maladies. On voit par-là combien il est nécessaire, non-seulement de savoir distinguer les espèces des maladies, mais aussi de savoir où la différence cesse. Des gens peu attentifs distinguent les unes des autres des maladies où il n'y a pas la moindre différence, et en identifient d'autres qui n'ont entr'elles aucun rapport.

De Gorter a dit que les espèces des maladies étoient tout aussi constantes que les espèces des plantes, et que la nature paroissant si constante, il y avoit lieu d'espérer qu'on mettroit un jour les maladies en un ordre convenable, comme on l'avoit fait des plantes. Il y a déjà long-temps qu'on a désiré un ouvrage dans lequel les maladies fussent rangées par classes, de manière que des classes on passât aux genres, et de là aux espèces, d'après les caractères les plus justes et les plus fixes qu'elles puissent avoir. Il est certain qu'il y a beaucoup de maladies, qui malgré leur complication apparente ont un caractère aussi constant que les plantes même les plus simples : mais cela ne se rencontre pas dans toutes les maladies.

Quoi qu'il en soit, c'est en faisant une attention particulière aux signes, que nous apprenons à connoître les maladies. Mais la même maladie peut se presenter sous des jours bien différens; elle prendra quelquefois le caractère d'une autre. On aura même quelque chose de particulier dans son caractère en certaines circonstances. Une légère marque distinctive, qu'il faut ne pas laisser échapper, est alors de la dernière importance. Quant aux signes pris en eux-mêmes, ce sont les signes pathognomoniques qui doivent nous intéresser dans notre observation.

Je n'ai dit jusqu'ici des phénomènes des maladies et de leur liaison, que ce qu'on en peut dire dans la théorie générale des signes. Je parlerai de l'application de toutes ces réflexions dans les chapitres de la seconde partie de l'examen

des causes, où l'on trouvera quantité de phénomènes sous le titre de causes, parce que l'expérience a prouvé qu'ils le sont.

On a long-temps regardé ces causes comme de simples phénomènes, et on les considère encore de même dans toutes les maladies qui ne sont pas encore assez distinctement connues, jusqu'à ce que l'avenir nous instruise sur leur détermination. Mon intention n'a été que de faire voir ici, en général, que les phénomènes sont dans les maladies ce à quoi le médecin doit d'abord faire attention. J'indiquerai çà et là par des exemples appropriés et plus sensibles, comment le médecin distingue dans l'idée générale de la maladie les symptômes selon leur ordre et leur liaison; et comment, dans les maladies bien différenciées, il juge de leurs variations et de leur terminaison, et cela toujours par de simples phénomènes.

Il étoit plus naturel, selon moi, de ne parler ici de la symptomatologie, ou de la théorie des phénomènes, que de la manière la plus générale; et de rapporter les phénomènes eux-mêmes dans la théorie des causes. Les phénomènes rapportés ici, et hors de leur liaison, ne formeroient pour ainsi parler qu'un squelette, au lieu que là ils deviendront comme un corps animé.

Je passe donc maintenant à la théorie des signes. On appelle signe d'une maladie tout ce qui nous instruit de son état ou passé, ou présent, ou de ses changemens et de sa terminaison. Un signe en général est une chose connue qui nous mène à l'inconnu. Les signes des maladies appartiennent encore à la classe des phénomènes, parce qu'il sont pris de ce qui tombe sous les sens. Mais aussi ils résident souvent dans leurs causes.

Chaque signe de la maladie est un effet de la maladie, mais tout effet ne nous conduit pas à la connoissance de sa cause. C'est cependant par-là que nous pouvons y remonter. On parviendra donc par les signes externes des maladies à la connoissance de l'état interne des choses.

Boerhaave dit que rien n'est plus nécessaire en médecine que les signes, et qu'il vaudroit mieux ne rien connoître de toute la médecine que de ne rien savoir des signes; que c'est pour cela que le médecin doit s'appliquer surtout à cette partie, et s'y livrer même tout entier. Il dit dans un autre endroit qu'aucune partie de la médecine n'est si importante que

la connoissance des signes ; que c'est la première et la plus nécessaire de toutes : la plus nécessaire, parce qu'à la première fois qu'on voit un malade, c'est par les signes que l'on s'informe de l'état du malade, et si la maladie est plus forte que le malade; la première, parce que c'est là ce qui a fait la première occupation des premiers médecins. Ils observèrent, par exemple, dans la pleurésie qu'ils ne connoissoient pas encore, un doulcur au côté, accompagnée d'une difficulté de respirer, d'un pouls fréquent, et d'une grande soif : tous ces symptômes étoient des signes qui tomboient d'abord sous les sens : mais ce qu'étoit la maladie, ils l'ignoroient encore. Au bout de deux ou trois jours, ils virent ces gens cracher du sang, rendre une urine épaisse, et avec ces signes recouvrer la santé : ils virent aussi d'autres sujets mourir de cette douleur : et que le côté des cadavres étoit devenu brun et bleuâtre. Ils trouverent aussi, en ouvrant les sujets, que ce côté étoit tout gangrené tant en dehors qu'en dedans : ils jugèrent donc de là que la maladie avoit été une très-forte inflammation au côté, et ils l'appelèrent *pleurésie*.

Les signes qui nous découvrent l'état présent de l'homme, sont les premiers auxquels il faut faire attention. Mais souvent on ne peut avoir aucune idée claire du présent, si l'on n'a pas en même temps recours aux signes de l'état antérieur du malade. On tâche de trouver ces signes par les demandes qu'on croit devoir faire au malade. On s'informe de tous les changemens arrivés à l'intérieur et à l'extérieur du corps, et l'on se fixe sur tout ce qui peut être significatif. Il faut avant toutes choses connoître en quel temps et avec quelles circonstances la maladie a commencé, en quelle partie du corps : quelles en ont été les progrès et les suites : on examine tout ce qui est arrivé hors du cours ordinaire de la nature, et tout ce qui paroît s'en éloigner, pour en déduire les instructions nécessaires. L'état de toutes les parties nobles, la mesure des secrétions et des excrétions, de la quantité des matières qui peuvent être restées dans le corps, méritent une égale attention si l'on veut ne pas s'abuser sur les signes des maladies.

Les progrès d'une maladie se connoissent en faisant une attention particulière aux signes que présentent les changemens, et les circonstances qui les suivent. On trouve une partie de ces signes en considérant mûrement les symptômes, et

en distinguant avec sagacité ce qui est passager de ce qui est constant, ce qui est prochain de ce qui est éloigné, et ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas.

L'Auteur de la nature a fixé le cours de la plupart des maladies par des lois immuables, qu'on découvre bientôt si le cours de la maladie n'est pas interrompu ou troublé par le malade, ou par les assistans qui sont souvent la cause de la plupart des symptômes inattendus.

Au moyen de ces signes, nous comprenons bientôt à quel période en est la maladie, à son accroissement, à son état, à son déclin. Boerhaave regardoit ces signes comme si importans, soit dans l'examen, soit dans le traitement des maladies, qu'il ne trouvoit rien qui eût une plus grande influence sur la pratique heureuse ou malheureuse de la médecine.

C'est des signes des crises et de l'*état* de la maladie que nous déduisons ceux qui nous apprennent si telle maladie se terminera par la guérison, par une autre maladie, par la mort; et que nous connoissons le temps où elle finira. On parvient à ces signes en général, en comparant et combinant les autres signes entr'eux, et tirant, de ce qui a été vu dans un grand nombre de cas, des conséquences relatives à l'événement du cas présent.

Les médecins anciens doivent avoir long-temps décrit les maladies par les phénomènes les plus simples, et avoir fait attention à tout ce qui est l'effet du hasard ou de l'art, avant de pouvoir dire avec quelque vraisemblance « cent fois, dans » telle maladie et avec telles circonstances, ces signes ont été » les avant-coureurs de tel événement; donc ils le sont aussi » maintenant. » L'attention particulière qu'apportoit Hippocrate à observer tout ce qui se passoit dans les maladies jusqu'aux moindres circonstances, lui donna cette habileté à distinguer du premier coup d'œil une maladie d'une autre; et l'art avec lequel il apprit à comparer les mêmes maladies dans différens sujets, et à estimer les symptômes à leur juste valeur, le mit en état de prédire l'issue des maladies, avec une probabilité qui étoit presque la certitude même; et de pronostiquer encore à ceux qui se portoient bien les maladies qui devoient leur arriver. Mais cet avantage, que presque aucun médecin n'a eu au même degré que lui, n'est pas le fruit d'observations précipitées. Il faut avoir été capable de se dire pour-

quoi on a été trompé un grand nombre de fois dans ses pré-dietions, avant de prédire avec cette eertitude qui a mérité à ee grand homme tant d'honneurs et tant de confianee de ses eontemporains et de tous les âges.

Nous remarquons quel degré d'espoir ou de danger il peut se trouver dans une maladie, en pesant mûrement le bien-être passé ou présent de l'état du malade, avee le mal que nous apereevons dans les mêmes sources; en mesurant les forces du malade avee eelles de la maladie, et en eonsidérant toujours ce qui a vraiment suivi les mêmes eirconstanees et les mêmes signes. Par eette reeherehe faite avce tout le soin possible, nous apprenons si l'espéranee est décidément bien fondée, si elle est douteuse, ou comment elle pourroit être mal fondée. Montesquieu demandoit aux médeeins, dans sa dernière maladie, en quelle raison étoient l'espérance et le danger. Ils auroient pu répondre à la Chinoise : Un dixième va à la vie, et neuf dixièmes à la mort.

On se perfeetionne dans l'art du pronostic, en apportant aux changemens que l'on appelle *crises*, l'œil le plus attentif, et la réflexion la plus diserète. On entend par crise, l'expulsion de la matière morbifique, laquelle exerétion est ordinairement suivie d'un ehangement sensible, soit pour la guérison, soit pour la mort. Quant à ces crises, les médecins distinguent 1.° le temps où la matière offensive reste sans aucune amélioration dans l'estomac, les intestins, les vaisseaux quelconques, ou dans quelque partie; temps pendant lequel les excrétions quelconques du corps diffèrent le plus de ce qu'elles sont dans l'état de santé; et où la maladie empire d'une manière sensible. 2.° Le temps où la matière morbifique, suffisamment atténuée, suffisamment opposée à son état préeédent, et assez semblable, quoique non totalement, à ee qu'elle étoit dans l'état de santé, se prépare à l'excrétion; pendant lequel temps la maladie eommenee à baisser. 3.° Le temps où la crise s'exécute réellement.

C'est par l'observation exacte de toute la suite d'une maladie, de la diminution, de l'augmentation, de la cessation des symptômes, que les anciens se familiarisoient avee la théorie des crises. Ils regardoient l'observation et le détail circonstaneié de ces symptômes eomme de la dernière importanee, parce que c'étoient les signes par lesquels ils pouvoient prévoir et prédire l'avenir dans les maladies.

L'essentiel en cela est de savoir distinguer ces différens temps, et particulièrement celui où tout se détermine à la crise. Les plus habiles médecins conviennent tous que ce point est très-difficile à saisir, et qu'il y a toujours un très-grand danger à ne pas le savoir faire : car, les signes de la crise se confondant aisément avec les symptômes de la maladie, on sera exposé à mal manœuvrer dans ces momens décisifs pour la vie ou pour la mort.

On reconnoît ces différens temps, en observant exactement les circonstances qui tiennent essentiellement et directement à la vie; comme le pouls, la respiration, et, si l'on veut, les urines. Le premier temps n'est pas si difficile à reconnoître; mais le second et le troisième le sont extrêmement. Boerhaave détermine les marques d'une crise prochaine, avec un coup d'œil de maître. Les marques de la crise prochaine se voient par la force vitale, qui l'emporte sur la force de la maladie : au lieu que les symptômes ne viennent que de la force de la maladie, qui l'emporte sur la force vitale. Celles-là ne paroissent que quand tout est disposé à une bonne crise : ceux-ci se font voir dans le premier ou le mauvais temps de la maladie, mais particulièrement dans son accroissement. Les marques de la crise ne paroissent qu'avec du soulagement, au lieu que les symptômes nuisent promptement.

Les signes d'une crise prochaine, lesquels ne sont pas constans, se manifestent en partie par un frisson dont le corps est quelquefois saisi; en partie par le plus grand mouvement du sang, qui suit quelquefois le froid; en partie par des douleurs, des inquiétudes, et généralement par les changemens qui arrivent à l'état de la tête et de la poitrine, conséquemment au cours plus rapide du sang; en partie par les changemens que l'on aperçoit aux parties par lesquelles la nature médite l'exécution de la crise; tels que des dégoûts, des tremblemens, des tensions, des démangeaisons, des rougeurs; enfin par l'excrétion critique même.

Cette excrétion se fait ou par un écoulement de sang, soit du nez, soit des vaisseaux hémorroïdaux, soit de l'utérus chez les femmes; ou par une expectoration abondante; par un vomissement et un cours de ventre qui le suit; par une décharge d'urine considérable, accompagnée d'un sédiment copieux; par une grande sueur; par des apostases ou des

abcès à l'une ou à l'autre partie du corps. Tantôt la crise se fait par le concours de plusieurs excrétions, tantôt par une seule.

On prendroit certainement ces signes et les phénomènes qui les suivent pour des symptômes de la maladie, s'ils paroissoient dans un autre temps, et s'ils n'étoient pas bientôt suivis d'un soulagement sensible, ou s'ils avoient un autre cause manifeste. Quelquefois on s'y méprendroit, et on les regarderoit comme des signes funestes, lorsque le malade est à la veille de recouvrer la santé. Cette erreur n'est pas rare parmi les praticiens peu instruits de la symptomatologie.

Je traitois, il y a quelque temps, une jeune dame d'une fiè aiguë, qui se termina heureusement. L'imprudence de la malade lui occasionna une rechute, et sa seconde maladie fut beaucoup plus forte que la première. Le septième jour de la maladie, je vis la malade dans une grande agitation, après avoir passé une fort mauvaise nuit. Tous les symptômes étoient des plus graves, et la chaleur étoit excessive. A midi, on me fit avertir que la malade étoit toute froide : j'y fus, et je trouvai en effet son visage, (qui le matin avoit été rouge comme du feu et tout brûlant,) très-pâle, les lèvres bleues, les ongles livides, tout le corps dans une sueur froide, et la malade extrêmement affoiblie. Le pouls, qui le matin étoit encore très-fréquent, étoit alors devenu très-lent. Ces circonstances me firent alors juger qu'il alloit se faire une crise. Je félicitai même ceux qui étoient présens du rétablissement auquel ils s'attendoient le moins du monde, et qui commença à paroître dès le même jour, après une forte sueur. Kloekhof appelle la sueur critique qui a lieu au commencement du frisson, un phénomène irrégulier, quoiqu'il l'admette ; et il dit en même temps que, dans les crises qui se font promptement, et surtout avec de pareilles sueurs critiques, non-seulement le pouls tombe extraordinairement, mais même devient absolument insensible. Cette règle n'est cependant pas sans exception.

Une mauvaise crise se distingue d'une bonne, en ce que celle-là est toujours prématurée, que la fièvre y est plus violente, que la nature de l'excrétion est moins salutaire ; on y voit aussi un soulagement qui n'est que passager. Elles ont toutes deux quelque ressemblance, mais il y a des particu-

larités qui n'échappent pas à l'œil connoisseur, s'il a soin de faire attention à tout. La crise est mauvaise, si la maladie change de siége, ou se termine par la mort. Aussi le médecin abandonne une bonne crise à son libre cours, et tâche de s'opposer prudemment à la mauvaise. Les crises qui ne sont ni bonnes, ni mauvaises, se jugent et se traitent selon ce que peut indiquer leur caractère essentiel. Hippocrate ne tenoit aucun compte des crises légères.

Quoique la nature ne semble pas observer des lois si régulières dans toutes les crises, on ne peut cependant nier avec raison la réalité des crises. Hippocrate ne les attendoit pas toujours dans les maladies aiguës : mais ses écrits nous en prouvent la vérité d'une manière incontestable. Quant à nos climats plus froids, ou à ceux dont l'air est moins pur que celui de la Grèce, nous ne devons y compter sur les crises, sur les jours et les signes indicatoires, qu'à des termes moins limités, vu d'abord le climat, ensuite notre régime moins exact, notre manière de guérir si précipitée, nos médicamens plus nombreux, et souvent plus avantageux.

Ce terme semble surtout dépendre du caractère de la maladie, des causes précédentes, du régime, et des moyens curatifs qu'on a employés pour imiter ou suivre la nature dans tous ces mouvemens salutaires. Quantité de gens aiment mieux se sauver la vie par une saignée, que d'attendre le secours incertain d'une hémorragie : ils aiment mieux faciliter par une saignée la sortie de la petite vérole, que d'attendre cette éruption au milieu de grandes douleurs : ils préfèrent d'accélérer et de pousser la sueur par une boisson aqueuse, abondante, au lieu d'attendre une sueur critique. Hippocrate lui-même soutenoit la nature par l'art dans les crises de la pleurésie et de l'inflammation de poitrine.

Tous les signes relatifs au pronostic, sont très-intéressans pour le médecin, parceque c'est sur cela particulièrement que les malades et ceux qui sont présens l'interrogent le plus : car il doit savoir prévoir ce danger ; aller au-devant avec les médicamens nécessaires ; ne point troubler ou empêcher une crise avantageuse, en dérangeant les mouvemens de la nature par une mauvaise manœuvre. C'est surtout par l'habileté du pronostic que les anciens médecins se sont fait tant de réputation, et qu'Hippocrate mérita à Athènes les premiers hon-

neurs après Hercule ; qu'on lui érigea une statue de bronze, et que ses descendans furent nourris dans le Pryt.née aux dépens de l'Etat, tandis qu'Alexandre espéroit à peine d'être loué dans Athènes, au milieu de ses victoires.

En général, les vrais signes des maladies sont ou des effets de la maladie, ou des conséquences qu'on déduit de ses effets. Un habile observatcur ne rangera donc pas toujours les signes parmi les causes : il ne regardera pas le râlement d'un mourant comme la cause, mais comme un signe de la mort. Il sera très-réservé dans les jugcmens qu'il portera sur les signes, ne prcnant jamais pour signe que ce qui est de l'essence de la maladie même, et n'établissant aucun pronostic que par cette voie. En se conduisant ainsi, il apprendra à reculer les bornes de son art, et à fournir des nouvelles lumières à son expérience. Mieux il saura estimer les vrais signes des maladies individuelles, plus il sera en état de démêler les maladies compliquées, et de se régler sur leurs types simples ou composés.

L'honneur des médecins et de leur art prendroit de jour en jour un nouvel éclat, si l'on ne précipitoit pas ses jugemens, et si l'on se disoit avec raison : Je ne me suis jamais trop hâté.

Pendant les premiers mois de ma pratique, une fille vint me trouver à Berne. On lui avoit arrêté, disoit-elle, une fièvre d'accès, et son ventre en étoit devenu tout gonflé. Je lui demandai si elle ne se trouvoit pas grosse : Non, me dit-elle, jamais homme ne m'a touchée. Je crus donc, après l'examen convenable, lui supposer une tympanite. Mais cette fille accoucha bientôt d'un joli garçon, qui fit disparoître la maladie. Je connois plusieurs médecins, fort prévenus de leur mérite, qui ont donné, comme moi, tête baissée dans cette illusion. Drelincourt même, professeur d'anatomie à Leyde, décida qu'une fille hydropique étoit grosse ; Saltzman, professeur d'anatomie à Strasbourg, assura qu'une fille grosse étoit hydropique ; et tout récemment on a traité d'hydropique la marquise de Bade-Dourlac, jusqu'au quatrième jour qui a précédé ses couches.

Un médecin qui s'avance jusqu'à prédire l'avenir, ne peut dans nombre de cas que dire seulement qu'il est vraisemblable que telle chose arrivera ; mais souvent il est impossible de voir cette probabilité. La vraisemblance d'une prédiction

est à ce qu'on prédit, comme le nombre des cas semblables est aux effets qui en ont résulté : ainsi ce sont ces effets qui doivent régler l'observateur. On ne croit donc pas que ceux qui ont rassemblé les prédictions d'Hippocrate, et particulièrement ses *Coaques*, aient attendu qu'ils vissent autant de cas semblables, qu'il le falloit pour établir le plus haut degré de probabilité possible. Hippocrate avoit à la vérité devant lui les observations de la famille d'Esculape, ainsi il pouvoit perfectionner son expérience par la leur. Malgré cela il voyoit si bien la grande difficulté d'une prédiction probable, qu'il ne balance pas de dire qu'il est très-facile d'être trompé : « les » prédictions des maladies aiguës sont incertaines, et l'on ne » peut assurer infailliblement si la maladie se terminera par » la mort ou par la santé. » Voilà pourquoi il s'est plaint si fort des médecins de son temps, qui, par leurs vaines prédictions, rendoient ridicule un art aussi important que la médecine. Ces charlatans Grecs étoient de l'espèce de ceux de nos jours, qui prédisent que quiconque n'aura pas une fièvre catarrhale cet hiver, aura la gale au printemps ; et que celui qui n'aura pas la gale au printemps, deviendra fou l'été, ou qu'il mourra en automne.

Quelquefois des médecins qui ne sont réellement pas charlatans, s'attirent des disgraces très-sensibles pour se livrer trop légérement à ce goût de prédiction. Un médecin Suisse, que les femmes du bon ton ne regardent comme le plus habile que parce qu'il est le plus riche des médecins de la ville, fut appelé, il n'y a pas long-temps, chez une jolie femme de cette ville. Elle étoit malade depuis long-temps, et dépérissoit insensiblement. On attribuoit ce dépérissement à un ulcère dans les poumons, dans le foie, ou dans les intestins. Ce grand médecin visitoit assidûment cette dame, et lui prédit une mort certaine, s'il lui survenoit un cours de ventre. Un autre médecin, qui d'ailleurs passoit pour un homme médiocre et peu maniéré, parce qu'on le disoit savant, fut appelé je ne sais par quelle raison. Celui-ci dit à cette dame, « Il n'y » a qu'un cours de ventre qui puisse vous sauver. » Le cours de ventre a lieu : l'impression effrayante de l'oracle du bon ton l'emporte cependant sur le pronostic du second. Elle embrasse ses enfans, dit son dernier adieu, récompense ses domestiques, fait soixante selles en seize heures, et se rétablit.

Un faux médecin ne rougit pas de protester au peuple, qu'il connoît non-seulement une maladie au premier coup d'œil; mais qu'il sait aussi dès le premier jour quelle en sera l'issue. Il est certain qu'on peut, au premier jour d'une maladie aiguë, juger, par la force de l'invasion, par la gravité des causes, et par des circonstances particulières, que la maladie sera violente. Mais on ne voit que dans des cas extraordinaires et les plus funestes, même rarement, les signes qui indiquent la fin funeste d'une maladie aiguë.

Prendra-t-on ce que je puis avancer ici, d'après une expérience journalière, pour un trait de médisance, ou plutôt pour une observation suffisante pour tranquilliser un honnête homme qui remplit son devoir avec les connoissances qu'il exige? Ne voyons-nous pas tous les jours de prétendus médecins, indignes de ce nom respectable, crier à haute voix dans la société, que telle maladie n'est rien, quand ce ne sont pas eux qui la traitent; que cette maladie peut se guérir par le moindre médicament, et cela, pour arracher un malade à un autre médecin respectable par son mérite et son état? Si l'artifice leur réussit, ils traitent bien ou mal un malade souvent arraché au danger; continuent le même langage pendant le premier jour, pour gagner la confiance d'un malade. Mais si la maladie empire par son propre caractère, ou par leur mauvaise manœuvre, dès le second jour ils changent de ton; ils osent pronostiquer une mort certaine, vu la mal-adresse du premier médecin. Que le malade se rétablisse, le public dit avec eux, que ces médecins l'ont guéri malgré tous les inconveniens précédens, par le moindre remède. Mais, s'il meurt, c'est le premier médecin qui l'a fait mourir : et ces prétendus médecins savoient dès le premier jour qu'il n'en reviendroit pas; mais ils n'ont voulu alarmer ni le malade, ni sa famille.... Voilà comme grand nombre de charlatans pronostiquent tous les jours.

Ce n'est que le plus petit nombre des maladies qui se présentent avec des signes auxquels on peut reconnoître que c'est telle maladie et non une autre. On auroit de tels signes au premier instant, si dès-lors on pouvoit reconnoître les causes prochaines des maladies. Mais ce n'est non plus que le moindre nombre des maladies qui fasse d'abord apercevoir les marques à la faveur desquelles on les distingue aussitôt de

toute autre : et ce n'est même alors que la combinaison de plusieurs signes qui les font reconnoître. Car ces signes, pris séparément, seroient insuffisans pour nous les spécifier.

Chaque maladie est simple, si on le veut ainsi; parce que les symptômes les plus compliqués en apparence, ont toujours pour fondement un principe très-simple. Mais l'œil de l'homme n'a jamais pénétré jusques-là. Il est vrai que le principe de tous les symptômes qui sont occasionnés par la résidence d'une pierre dans la vessie, est connue dès qu'on peut toucher cette pierre : mais combien de fois, et en combien de manière ne s'est-on pas trompé dans ce même cas que je prends ici pour exemple ? Combien de fois aussi n'a-t-on pas rapporté à toute autre chose le principe de tous ces symptômes, tandis que l'ouverture des sujets ne manifesta que trop malheureusement cette pierre dont on avoit nié l'existence dans ces sujets ? Les Ouvrages de chirurgie sont pleins de pareils événemens.

Puisqu'il n'y a donc que le plus petit nombre des maladies qui se connoisse par des signes décisifs, on est obligé de puiser la connoissance du présent et de l'avenir dans la réunion des signes. Il n'est pas toujours aisé de déterminer l'espèce de la maladie, parce qu'elle n'est pas accompagnée de signes suffisans pour éclairer l'observateur dans le jugement qu'il en doit porter. Il faut donc nécessairement aussi juger de l'espèce actuelle et réelle par celle qui y a le plus de rapport. Dans ces sortes de cas, les espèces les plus éloignées ont souvent des ressemblances qui font illusion au plus habile homme ; ou bien les signes en sont si équivoques, qu'ils peuvent également s'appliquer à plusieurs espèces.

La plupart des espèces se reconnoissent moins par des signes décisifs et particuliers, que par la combinaison des signes. Cette combinaison est assez claire en plusieurs cas ; mais il ne faut pas croire pour cela, comme ces praticiens guidés uniquement par la routine, qu'elle le soit toujours. Comme il n'est aucune difficulté pour ces gens-là, rien ne peut non plus leur paroître obscur. J'aime à voir un médecin instruit de son art me dire, comme Sydenham : Je ne sais que faire, parce que je ne vois rien. Si on les suivoit cependant de près, on verroit combien ces faux Esculapes sont réellement entrepris lors de la moindre complication. Ce n'est

pas qu'ils s'embarrassent beaucoup de la démêler : mais, comme ils ont plus d'intérêt de cacher leur ignorance, ils connoissent toujours les classes, les genres et les moindres espèces.

Les vrais médecins, au contraire, sont souvent embarrassés dans l'examen des maladies, parce que les caractères en sont si compliqués, qu'il est impossible de les démêler en peu de temps. L'œil du génie aperçoit quelques fausses lueurs à l'aide du flambeau de l'expérience, mais la prudence arrête un homme réservé, et l'oblige de revenir plutôt dix fois chez un malade pour n'y rien faire, que de rien faire trop vîte, en ne voyant pas assez. Un médecin qui aperçoit tous les signes d'une maladie donnée, croit voir cette maladie ; il est même à certain point autorisé à le croire. Il se peut cependant que cette maladie n'existe pas, parce qu'il est des signes communs à plusieurs maladies : on ne doit donc pas dire que l'on voit, à moins qu'on n'aperçoive assez clairement le terme où ces signes se différencient les uns des autres.

Il est des maladies dont la complication paroît claire au premier abord. Il semble que les différens types qui en forment le type composé, se distinguent d'eux-mêmes, et mettent par-là le médecin en état de déterminer l'issue des différentes parties de la complication. Mais il n'est rien moins que cela. Comme il est nombre de maladies différentes qui présentent les mêmes symptômes et le même type, du moins à certain degré, on court toujours risque de s'abuser, lorsqu'il s'agit de juger de la complication de plusieurs maladies. Il est cependant vrai à l'égard des fièvres, que la nature ne complique presque jamais des fièvres hétérogènes ou d'espèce différentes; mais, malgré cela, la complication de ces fièvres pouvant avoir toute autre cause que celle qu'on soupçonne, on ne peut pas non plus rien prononcer de décisif sur leur vrai caractère. La connoissance des types particuliers, qui font le type composé, ne serviroit donc de rien pour régler dans ces cas la conduite du médecin. Le meilleur parti est d'attendre, sans être purement spectateur oisif. C'est toujours beaucoup faire, que d'attendre à saisir à propos un avis de la nature.

En supposant qu'un sujet ait eu quelque maladie par le passé, les signes ne nous mettent pas non plus toujours en état de reconnoître s'il n'y auroit pas dans la maladie actuelle

quelque reste de maladie antérieure, ou si même ces restes de maladie n'en sont pas la cause éloignée. Quelle lumière fourniront au médecin les signes avec lesquels se présentera une maladie héréditaire? Ces maladies, qui ne se manifestent assez souvent dans les héritiers infortunés qu'après un certain nombre d'années, et quelquefois assez tard quand il survient une cause déterminante quelconque, sont presque toujours dénaturées, et tout autres que celle de celui qui a transmis la sienne à ses enfans. Les signes ne présenteront donc rien de bien caractérisé, quelque ressemblance qu'ils aient avec toute autre maladie que celle qui les produit. Ces cas ne sont pas rares. Nous avons vu des sujets couverts d'une lèpre incurable, tandis que leur père n'avoit eu qu'une vérole, dont il s'étoit fait guérir, ou dont au moins il s'étoit cru d'autant mieux guéri que de sa vie il n'en avoit plus ressenti la moindre incommodité. Le médecin qui avoit traité les enfans dans un âge adulte, renonça à les traiter, après avoir vu leur maladie reparoître plusieurs années de suite au retour des chaleurs, malgré la prudence avec laquelle il les avoit suivis. Les signes de la maladie qu'il voyoit, n'étoient plus, me disoit-il, ceux de la maladie qu'il croyoit voir.

Mais il est aussi des cas très-importans, où les signes nous manquent absolument. On a vu un jeune homme robuste vivre, après un coup à la tête, pendant dix-neuf jours, sans fièvre et sans aucun symptôme fâcheux, et mourir ensuite ayant la cervelle toute pourrie, et de très-mauvaise odeur. M. Hirzel, premier médecin ordinaire de la ville de Zurich, vit il n'y a pas long-temps un homme qui avoit reçu d'un ami un coup mortel à la tempe; toute la partie squammeuse de l'os temporal étoit fendue: sous la fente étoit un caillot de sang étendu sur la dure-mère, de la longueur de quatre pouces, et d'un d'épaisseur: le cerveau en étoit comprimé, il n'y avoit au dehors qu'une légère blessure, qui ne perçoit même pas les tégumens externes; le malade n'avoit eu d'incommodité que quelques maux de tête, ce qui lui avoit fait différer d'appeler le chirugien, qu'il ne demanda que deux heures au plus avant de mourir.

A l'ouverture de George II, roi d'Angleterre, on trouva l'aorte calleuse au bord inférieur de sa courbure, et si dilatée au bord supérieur, qu'il n'y avoit là qu'une peau mince

comme le papier le plus fin. C'étoit là qu'elle s'étoit crevée. La rupture fut donc suivie d'une hémorragie mortelle. Cependant avant la mort du roi, il n'y avoit pas le plus léger indice de mal qui méritât attention. Il avoit joui d'une très-bonne santé, et avoit eu son humeur enjouée jusqu'au moment même de sa mort. Six ans auparavant, il avoit eu un abcès dans la poitrine, et en avoit été guéri parfaitement.

Un gentilhomme, capitaine au régiment de Bretagne, pour lors en garnison à Huningue, passe la soirée à s'amuser très-joyeusement avec une nombreuse compagnie, et se retire avec une partie de cette compagnie, qui l'accompagne même en passant jusqu'à sa porte. Il se couche, on le trouve mort dans son lit. Comme il n'avoit rien pris d'extraordinaire, et qu'il s'étoit comporté avec cette modération qui caractérise toujours les gens bien nés, on ne savoit à quoi attribuer sa mort. On l'ouvre ; il avoit toute la poitrine remplie de sang caillé.

Que peuvent faire des médecins dans des cas semblables, quand ils seroiens appelés avant la mort des sujets ? Quels sont les signes qui les éclaireront ? Ces cas, et mille autres semblables, ne montrent que trop malheureusement combien le public est mal fondé à faire des reproches à des médecins qui n'ont rien pu voir où il n'y avoit rien à voir extérieurement.

Les deux cas rapportés par Boerhaave, touchant le baron de Wassenaer et le marquis de Saint-Auban, méritent de trouver leur place ici. Tous les médecins qui lisent, les connoissent; mais tous les juges des médecins ne lisent pas. Ces deux cas sont d'une curiosité extrême, par rapport aux difficultés dont je viens de faire mention, et en même temps si relatifs à mon but, que je ne puis me dispenser d'en donner au moins un abrégé sur les détails originaux du grand maître qui nous les a laissés. Pourquoi, dit Boerhaave, n'ôteroit-on pas l'occasion de mal faire à ces gens qui sont toujours prêts à interpréter avec malignité la conduite des vrais médecins, et qui ne prennent qu'en rampant le vil plaisir d'occasionner ou d'autoriser tous les bruits populaires qui se répandent sur des écrivains sincères; tandis que ce ne sont que des juges corrompus qui examinent la vérité sans aucun égard pour ce qu'elle mérite.

Jean, baron de Wassenaer, amiral de Hollande, homme

assez sobre ordinairement, sujet à des accès de goutte, du reste bien portant, robuste, doué de grandes qualités, et d'une fermeté d'âme extraordinaire, étoit dans l'usage de prendre un vomitif, toutes les fois qu'il se sentoit avoir trop mangé. Cela lui paroissoit si avantageux, qu'il le réitéroit toujours au besoin, et même à son grand préjudice, sans vouloir déférer aux avis de ses amis et des médecins. Rien, selon lui, ne le soulageoit tant qu'un vomitif, et il s'en tenoit à sa prétendue expérience avantageuse.

On vient dire de nuit à Boerhaave que l'amiral étoit à l'agonie, et peut-être même dejà mort à sa campagne. Boerhaave y vole, et le trouve sur son lit, le corps penché en avant, soutenu par trois domestiques. Toute autre situation augmentoit ses douleurs à l'excès. Il ne pouvoit se coucher ni sur le dos, ni sur le ventre, ni sur le côté, et moins encore être assis sur un siége. Boerhaave fut effrayé à cet aspect, d'autant plus qu'il savoit avec quelle fermeté l'amiral avoit soutenu les plus vives atteintes de goutte, sans même s'ébranler, étant près de mourir de douleur. Ce qui l'effraya encore plus, furent les lamentations qu'il entendoit faire à cet homme autrefois inébranlable.

L'amiral le voyant approcher, voulut se redresser un peu, et lui tendre la main. Mais, au moindre mouvement, au moindre mot, il paroissoit succomber à l'excès des douleurs. Il voulut exposer son état, mais inutilement. A chaque tentative, l'augmentation de sa douleur lui coupoit la respiration.

Un des assistans fit donc ce rapport-ci. Trois jours avant sa maladie, l'amiral s'étoit trouvé à un grand repas où il avoit un peu trop mangé. Immédiatement après, il tâcha de prévenir par une abstinence totale le mal qui pourroit en résulter. Le dernier dîner qu'il avoit fait avant l'invasion de sa maladie avoit été sobre. Il n'avoit rien pris de l'après-midi; avoit monté à cheval de bonne humeur et bien portant, n'ayant pas le moindre soupçon d'aucun mal prochain.

Revenu de sa promenade, il s'abstint de souper selon sa coutume. A neuf heures et demie, il prit trois tasses d'infusion de chardon-bénit, ce qu'il faisoit souvent. On lui demanda pourquoi il prenoit ce soir-là cette infusion : C'est, dit-il, que je sens quelque petit embarras dans la partie supérieure de l'estomac, que je veux dégager en lavant; il

l'avoit dejà senti plusieurs fois, et s'en étoit selon lui, délivré par son vomitif. Bientôt après il vomit, mais difficilement et peu. Il prit donc encore quatre tasses de la même boisson; mais il ne se sentit aucune envie de vomir malgré cette boisson assez copieuse. Il fit encore préparer de la même infusion, croyant qu'il détermineroit enfin le vomissement par force. Comme il étoit assis, et s'excitoit à vomir, il poussa soudain des cris horribles qui firent accourir tous les domestiques effrayés. L'amiral leur dit qu'il s'étoit crevé ou déchiré ou dérangé quelque chose au haut de son estomac, et qu'il en ressentoit de si vives douleurs, qu'il touchoit certainement à sa dernière heure.

Alors il se recommanda à son Créateur : une sueur froide lui coula de tous les membres; son visage, ses mains pâlirent, et son pouls n'étoit plus sensible. Il ordonna donc qu'on lui mît sur la tête, et sur la poitrine, des linges chauds et humectés de quelques liqueurs fortifiantes. On le fit, mais sans le soulager; tout parut au contraire empirer, et accélérer sa mort. Les médecins qu'on avoit envoyé chercher se trouvant très-éloignés, l'amiral, une demi-heure après, prit encore de son chef quatre onces d'huile d'olive, et en rejeta une petite quantité, avec quelque chose de son infusion de chardon-bénit. Il en demanda encore deux onces, mais il n'en rendit rien, et n'eut même aucune envie de vomir: sa douleur augmentoit de plus en plus. Une demi-heure après, il prit environ six onces de bière chaude de Dantzick, qu'il garda aussi et sans nausées, comme tout ce qu'il avala depuis.

Voilà ce qui s'étoit passé, lorsque Bye, médecin que Boerhaave n'a pas laissé sans éloges, arriva de la Haye. Il jugea à propos, par l'état du malade, de ne lui rien faire prendre que de très-doux, jusqu'à l'arrivée de Boerhaave. Ces deux médecins ne s'occupèrent alors que de découvrir la cause d'une douleur si subite et si cruelle, avant de penser aux médicamens. L'un et l'autre étoient convaincus que, si l'on ne découvroit pas cette cause, il n'étoit pas possible d'attendre aucun succès de médicamens qu'on n'administreroit qu'au hasard.

Ils trouvèrent tout le corps de l'amiral bien sain, hors le siége de la douleur, et la sensation du changement impénétrable qu'il avoit ressenti à l'état des parties de sa poitrine. Cette douleur, disoit le malade, étoit excessive, continuelle,

et au-dessus de toute imagination, et ne se relâchoit en aucun instant. Il en fixa le siége précisément à l'endroit où l'œsophage s'unit à la partie supérieure de l'estomac ; puis il s'écria que la douleur s'étendoit de là vers le dos, avec la même violence : l'amiral, avant sa mort, éprouva la même douleur dans toute l'étendue de sa poitrine. Pendant le cours de sa maladie, il assuroit que ce feu qui le tenoit à la torture n'étoit jamais si grand que quand il sentoit quelques envies de roter, et que les vents, qui les lui causoient, restant comme étouffés, ne montoient pas, mais sembloient déchirer toutes les parties voisines. Son mal augmentoit pareillement toutes les fois qu'il essayoit de se plier en arrière ou de se tenir droit. Voilà tout ce que ces deux médecins purent découvrir après toutes les recherches et tous les soins imaginables.

Boerhaave demande à tous les maîtres de l'art de s'arrêter ici avec lui, et de réfléchir sur l'origine les progrès, les symptômes et les signes de cette maladie. Il demande de lui dire quelle étoit la première cause de ces effets extraordinaires. Il avoit tout considéré lui-même avec le plus grand soin ; avoit réfléchi sur tout ce qui pouvoit s'offrir à son esprit. Il fit tous ses efforts pour trouver un principe sûr, à la faveur duquel il pût développer cette cause extrêmement obscure, et faire cesser ce mal qui alloit toujours en augmentant.

Mais tout fut inutile, et Boerhaave avoue qu'il avoit été incapable d'imaginer à quelle espèce on pouvoit rapporter une maladie aussi singulière. Il n'y avoit pas le moindre signe d'inflammation. On ne pouvoit imaginer aucune enflure capable de causer ces cruels symptômes, et aussi subitement. Les circonstances antérieures ne fournissoient non plus aucune raison de présumer une telle enflure : toutes les vertèbres étoient dans leur place et leur situation naturelle. Un déplacement dans les parties molles de la poitrine n'eût pas été capable de produire ces cruels tourmens.

Il ne restoit à soupçonner qu'un poison, dont l'activité caustique et mortelle pût être la cause de ces funestes symptômes. Mais on ne voyoit pas de poison dont les effets pussent se rapporter à ces circonstances. Ainsi, de toutes les causes connues de la douleur, il ne s'en trouvoit aucune à laquelle il fût possible d'attribuer les tourmens du malade. On sait que la goutte, à laquelle l'amiral étoit sujet, peut bien en remon-

tant causer des anxiétés, de vives douleurs, des envies de vomir; mais elle ne produit pas des douleurs aussi cruelles dans un homme bien portant d'ailleurs. En outre, la goutte se fait sentir avec lenteur, abat peu-à-peu, et produit par degrés les plus vives douleurs ordinaires qu'on en ressent, et empêche ainsi les parties voisines de faire leur fonction.

De toutes les maladies connues, il ne s'en trouvoit aucune qui, par quelque ressemblance, eût pu jeter du jour sur la maladie de l'amiral. *Une grande douleur survenue subitement*, voilà ce qu'il voyoit seulement de certain. Boerhaave savoit, de l'aveu de tous les âges, qu'on peut soutenir longtemps une pareille douleur sans risque de perdre la vie, quand cette douleur est sans inflammation. Il ne craignit donc pas de mort subite pour l'amiral; et ce fut son seul pronostic. Aussi la fin de cette scène tragique lui prouva que la mort du malade étoit due à toute autre cause que la douleur.

Quelque incertaine que fût la cause de cette maladie, il falloit cependant trouver promptement quelque moyen de calmer ces vives douleurs. Mais tout ce que Boerhaave ordonna de plus doux et de plus modéré, ne fit qu'accroître les tourmens à l'excès.

Telle étoit donc la triste situation du malade, et de ces deux habiles médecins qui restèrent tous deux près de lui jusqu'à cinq heures du matin, que Boerhaave fut obligé de s'absenter pous ses affaires. Avant de s'en aller, il donna l'avis prudent d'abandonner un peu de temps la nature à elle-même, et de ne pas s'empresser de donner aucun médicament quelque doux qu'il pût être, puisque les mieux choisis avoient paru nuisibles jusqu'à ce moment-là. Mais le succès ne répondit pas à ses vues. L'amiral lutta contre son malheureux sort jusqu'à huit heures du matin sans le moindre soulagement. Le docteur Bye vit alors les fonctions vitales s'affoiblir sous le poids des douleurs, qui prenoient toujours un nouvel accroissement; et aucun nouveau symptôme ne lui fournissoit de lumières sur l'état du malade. Il demanda avis par écrit à Boerhaave. Celui-ci fut d'accord sur les vues que Bye lui proposa, mais les tentatives en furent également inutiles.

Dans ces circonstances l'amiral mit ordre à ses affaires, témoignant qu'il n'attendoit plus le moindre soulagement de la part des hommes; qu'il suivroit cependant en tout les avis

des médecins. Boerhaave revint à trois heures de l'après-midi. L'amiral le reçut avec les marques de la plus grande amitié, en l'assurant en même temps de l'inutilité de tous les remèdes, et de la certitude qu'il avoit des approches de sa mort qu'il désiroit si ardemment : que cependant, dans l'espérance d'une fin prochaine, il se soumettoit par complaisance pour sa maison aux traitemens les plus insoutenables, afin d'avoir fait tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Boerhaave, à ce discours, pressentit les approches de la mort. Enfin, malgré tous les remèdes que l'amiral prit même avec un courage héroïque, sa mort arriva à cinq heures du soir, de la manière la plus tranquille.

Les deux médecins se parlèrent en particulier; s'avouèrent tous deux qu'il leur étoit impossible d'imaginer la cause de cette maladie, encore moins d'une mort aussi précipitée. Ils demanderent donc instamment qu'on leur permît d'ouvrir le corps de l'amiral: on le leur accorda.

L'ouverture du corps fit voir ce qu'aucun mortel n'auroit jamais présumé. Malgré la boisson abondante que l'amiral avoit prise avant et durant sa maladie, et dont il n'avoit rien rendu, les intestins et tout le bas-ventre étoient vides, aussi-bien que la vessie; on y remarqua seulement de l'air qui s'échappa à l'ouverture. Aucune de ces parties ne présentoit rien d'où l'on pût déduire la cause de la mort.

Il n'y avoit rien dans l'estomac, si ce n'est quelque peu d'humidité; point de sang, point de bile, rien de corrompu, ni de fétide; presque aucun reste d'aliment. A cet aspect, Boerhaave resta si étonné, qu'il ne savoit s'il veilloit ou rêvoit debout.

Il ouvrit donc la poitrine avec la plus grande attention. A peine eut-il fait la moindre ouverture au diaphragme, sans endommager en rien les poumons, qu'il sortit brusquement beaucoup d'air avec grand bruit, et pendant certain temps. Boerhaave fut encore plus étonné; d'autant plus qu'on n'a jamais vu sortir d'air de la poitrine d'un homme qui n'a pas reçu de blessure qui pénétrât du dehors au-dedans de la poitrine et dont on n'a percé à la poitrine que la plèvre seule. Les poumons parurent si petits et si ramassés de haut en bas, qu'on les auroit crus comprimés par la plus grande force extérieure. Le cœur étoit parfaitement sain.

Boerhaave, en ouvrant la poitrine, avoit dejà senti une odeur singulière; il dit alors qu'il la rapporteroit à celle de la chair de canard, si elle venoit de l'estomac. Un de ceux qui étoient là, dit, sur cette réflexion, que l'amiral avoit réellement mangé du canard à son dernier repas. Ce fut alors que Boerhaave conclut qu'il alloit faire connoître une toute autre cause de cette maladie que celle qu'on avoit pu présumer jusque-là.

Dès qu'il eut levé le lobe droit du poumon, il trouva qu'il nageoit dans une humeur aqueuse, dont tout le bas de la cavité droite de la poitrine étoit remplie. A son grand étonnement, il trouva cette même eau et en même quantité dans la cavité gauche. Il la puisa toute, et la trouva toute pareille à celle qu'il avoit aperçue dans l'estomac, et de la couleur de la bière de Dantzick, qu'on auroit clarifiée avec une décoction de chardon-bénit. L'odeur en étoit distinctement comme la puanteur de la chair de canard. Cette eau étoit surnagée par toute l'huile que l'amiral avoit avalée. On ne trouva pas le moindre sang extravasé, ni de pus, ni aucune autre matière corrompue. Cette liqueur trouvée dans la poitrine pesoit cent quatre onces.

Ainsi la nature du mal se manifestoit de plus en plus. Mais il s'agissoit alors de découvrir la voie par où tout ce que l'amiral avoit avalé s'étoit introduit dans la poitrine. On releva doucement le lobe gauche, afin que Boerhaave pût porter ses regards partout. Il ne vit rien que de très-sain, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un endroit situé deux pouces au-dessus du diaphragme, dans cette partie de la plèvre qui y pose sur le côté gauche de l'œsophage. Il vit là fort distinctement un partie qui étoit toute différente des autres par sa mobilité, son enflure et sa couleur noirâtre. Cette partie étoit ronde, avoit à peu près trois pouces de diamètre. Il y avoit au milieu une déchirure d'un pouce et demi de long, et d'environ trois lignes de large. Boerhaave pressa doucement du bout du doigt la superficie de cette partie enflée. Il passa aussitôt par son ouverture un fluide dans la cavité de la poitrine, lequel ressembloit parfaitement à celui qu'il venoit d'enlever de la poitrine en si grande quantité. Son étonnement fut extrême.

Il essaya donc, avec la plus grande attention à ne rien déranger, d'introduire le bout de l'index dans cette ouver-

ture de la plèvre. Il y trouva tout mou, enflé, et ouvert. Ici, il redoubla son attention, parce qu'il ne put découvrir, dans toute cette blessure, aucune trace de l'œsophage; c'étoit en cela que résidoit le mystère. Boerhaave, après avoir un peu retiré son doigt, en porta le bout en haut; il arriva de lui-même dans une espace vuide, atteignit la partie de l'œsophage qui s'étoit rompue et retirée vers le haut, et entra sans peine dans sa cavité suspendue pour lors.

A peine put-il croire ce qu'il voyoit. Il appela tous les assistans, et leur montra avec le plus grand étonnement une chose aussi inattendue. Enfin il tourna avec la même précaution son doigt vers le bas de la plaie, et trouva aussi l'ouverture de l'estomac. La partie rompue de l'œsophage s'étoit aussi retirée là par en bas. Boerhaave, après ces découvertes, et sans avoir causé le moindre dérangement aux parties endommagées par la maladie, fit une ouverture au côté gauche de l'œsophage, trois pouces au-dessus de la blessure connue, afin que les assistans vissent où iroit le doigt introduit par cette ouverture dans la cavité de l'œsophage. Alors le bout du doigt pénétra dans la fente que la violence de la maladie avoit causée.

On voit donc que la maladie du baron de Wassenaer étoit un déchirement de l'œsophage, moyennant lequel tout ce qu'il prenoit entroit dans la poitrine par l'ouverture de la plèvre, qui s'étoit faite en même temps. Boerhaave a montré qu'il faut que le pylore se soit absolument fermé, après que l'amiral eut pris sept tasses d'infusion de chardon-bénit, dont il ne rendit que peu de chose. Car, plus l'estomac est plein, moins il peut se vuider. On sait que, quand l'estomac est plein, le fond se présente en avant, et la partie supérieure forme un angle, plus on moins aigu, avec l'œsophage. Tous les efforts que fit l'amiral pour vomir, ont donc porté sur le diaphragme et l'œsophage. Ce fut au milieu de ces efforts que l'œsophage creva, tiraillé par les mouvemens de l'estomac et du diaphragme, encore plus sollicités à ces mouvemens convulsifs par l'irritation que dut causer le doigt que l'amiral avoit porté dans le gosier.

Ce fut dans ce moment que l'amiral poussa ces cris terribles qui firent accourir tous les domestiques, et qu'il leur dit avec tant de douleur, qu'il venoit de se rompre quelque chose dans son corps. Mais il ne paroît pas que l'œsophage se fût

déchiré à ce point en une seule fois. La blessure s'étoit probablement étendue successivement jusqu'à ce qu'il vînt enfin à se crever. L'estomac, surchargé par de nouvelles boissons, avoit poussé les matières vers le haut; et de là elles avoient pénétré, par l'ouverture de l'œsophage, dans son tissu cellulaire, et l'avoient ensuite déchiré en même temps que la plèvre. Cette matière, pénétrant par ce passage avec l'air qui est dans toutes les substances alimentaires, ou qui y entra en partie par la gorge, avoit aussi occupé une grande partie de la cavité de la poitrine.

La mort arriva donc, continue Boerhaave, quand l'air se trouva en si grande quantité dans l'estomac et dans les deux cavités de la poitrine, que les poumons ne purent plus se dilater, et qu'il s'ensuivit l'interception totale de la respiration.

Il suit de tout ce détail, que la maladie de l'amiral n'a pu se connoître par des signes certains; que les meilleurs moyens curatifs auroient été inutiles, quand même on auroit connu la cause de la maladie; que cette maladie, arrivant dans un autre sujet, seroit incurable, malgré les détails de Boerhaave; enfin qu'il faudroit avoir perdu la raison pour reprocher à un médecin de n'avoir pas connu l'avenir, quand il se trouve dans d'aussi grandes difficultés.

Quelques chirurgiens furent cependant assez étourdis pour dire que Boerhaave auroit dû faire une ouverture à la poitrine, pour en tirer la boisson qui y avoit passé. Mais cette ouverture qui devoit se faire des deux côtés, auroit nécessairement été suivie de la mort par l'intromission inévitable de l'air. En supposant la possibilité de cette opération, il auroit été impossible de conserver la vie de l'amiral, sans pratiquer indispensablement une nouvelle voie pour introduire les alimens. Par où la trouver? On voit donc qu'il y a des gens toujours prompts à blâmer, et incapables de se rendre à une vérité, lors même qu'ils se voient manifestement convaincus.

Le second cas dont je vais faire mention, a été décrit avec la même exactitude et la même force par Boerhaave.

Le marquis de Saint-Auban étoit un homme vigoureux, vif, bien fait, et d'une humeur enjouée. Il montoit souvent à cheval, aimoit la chasse, et ne se fatiguoit jamais. Il buvoit très-modérément, mangeoit indifféremment de tout, mais préféroit les viandes grasses et le beurre. Il avoit été un peu

noué à l'âge de trois ans. Cela avoit bientôt disparu, de même que le gonflement qui lui étoit survenu au ventre, à l'âge de cinq ans. A l'âge de six ans, il avoit eu une fièvre aiguë, et en avoit été guéri, sans aucune suite fâcheuse.

Il souffrit néanmoins pendant plusieurs années d'un mal héréditaire. C'étoit un gonflement très-douloureux des vaisseaux hémorroïdaux. Ces tumeurs, devenues excessives, jetoient tous les jours quantité de sang clair. Le sang, intercepté là dans son cours, contracta une si mauvaise qualité, que le marquis ne put endurer plus long-temps les douleurs qu'il ressentoit à cet endroit-là. L'inflammation des parties sembloit même quelquefois le menacer de gangrène. Dans ces circonstances, il consulta Boerhaave, qui, par un régime approprié, et des lénitifs externes et internes, le guérit entièrement. Le malade reprit toutes ses forces; et se soutint ainsi pendant dix-huit mois, sans aucun ressentiment de son incommodité. Dès qu'il eut été ainsi quitte de sa maladie, on prit soigneusement garde s'il ne paroissoit pas quelqu'une des incommodités qui suivent ordinairement la suppression des hémorroïdes, afin d'y obvier promptement. Boerhaave l'avoit bien conseillé, parce qu'Hippocrate, et tous les médecins après lui, ont averti que la guérison des hémorroïdes donnoit souvent naissance à d'autres maladies singulières, et même plus dangereuses que les hémorroïdes; mais surtout vu ce qui étoit arrivé au père du marquis. Cet homme avoit eu la même incommodité. Se trouvant hors d'état de faire son service dans la cavalerie, il fit cesser ces tumeurs avec des caustiques et des incisions, et il se porta assez bien pendant une année entière. Il fut depuis incommodé d'une difficulté de respirer, et mourut dix jours après un vomissement de sang considérable.

Les soins les plus vigilans ne firent donc voir pendant ces dix-huit mois aucune chose d'où l'on eût dû soupçonner le moindre trouble dans les fonctions du corps. Boerhaave remarque surtout, comme une chose notable, que la voix ne s'étoit nullement changée durant cet intervalle: car le marquis avoit une voix forte et mâle, et il s'exerçoit souvent à chanter pour se perfectionner dans la musique. Aucun de ses membres ne se ressentoit de rien depuis sa cure; ils avoient pendant ces dix-huit mois conservé la même agilité, la même souplesse. Il eut surtout la poitrine si forte et si bonne, qu'elle ne parut jamais fatiguée, après les promenades qu'il faisoit à

pied ou à cheval. Personne ne sembloit respirer plus aisément que lui.

Tel avoit été son état depuis sa première jeunesse, jusqu'au moment où s'étoient manifestées les hémorroïdes dont il avoit été guéri. Tel fut aussi son état jusqu'au temps que son mal mortel commença à se faire sentir de nouveau.

Nous mettons ici, dans les mêmes vues que Boerhaave, ce détail préliminaire, afin que tout médecin pénétrant réfléchisse dans tous les cas possibles sur le mal qui peut naître plutôt qu'un autre dans tel ou tel sujet. Nous croyons aussi qu'en donnant une histoire de cette espèce, il est nécessaire d'exposer solidement la disposition naurelle du corps, les maladies précédentes, le genre de vie, le régime, les cures qui ont été faites en leur temps, avant de passer à la maladie dont le sujet est mort. Ce soin a souvent été décrié comme superflu par d'ignorans calomniateurs ; mais on doit se mettre peu en peine des juges incompétens.

Ce ne fut donc que dix mois et demi avant sa mort, que M. de Saint-Auban s'aperçut que sa santé s'altéroit. Une douleur continuelle se fit d'abord sentir à l'omoplate gauche, et s'étendit ensuite dans le côté gauche de la poitrine. Comme cette douleur augmenta considérablement, tout l'intérieur de la poitrine s'en ressentit bientôt. Une toux continuelle la rendit encore plus vive. Le malade n'avoit aucun repos ; les secousses réitérées qu'il éprouvoit sembloient lui déchirer les côtés. On fit venir des médecins. Ils traitèrent cette maladie d'affection goutteuse, et donnèrent des remèdes appropriés à leurs vues.

Mais tout fut inutile. Les douleurs prenoient une nouvelle force après les remèdes, et se fixoient de plus en plus sur la partie gauche de la poitrine ; de manière qu'on ne put leur faire changer de siége. On essaya en vain les saignées, les apéritifs les mieux choisis, l'huile, l'opium. Après que le marquis eut lutté avec tant de peine contre ces douleurs violentes, il se sentit sous le mamelon gauche un mal infiniment plus vif, qui lui déchiroit l'intérieur de la poitrine. Tourmenté lui-même à ce point, et tourmentant les autres par ses plaintes et ses cris continuels, il ne trouvoit aucune place, aucune situation où il eût le moindre soulagement. Il fut donc obligé de se tenir assis sur son lit, penché un peu en avant, les coudes

appuyés sur ses cuisses. Dans cette situation, il trouva enfin un léger repos par intervalle, dormit quelques instans; mais pour être bientôt tourmenté aussi cruellement par les douleurs qui le réveilloient subitement.

Ce fut en cet état que Boerhaave vit le marquis avec son médecin ordinaire. C'étoit le même Jacques Bye dont nous avons déjà parlé. Quand Bye eut communiqué à Boerhaave toutes les particularités de la maladie, et les remèdes qu'il avoit employés inutilement, ils s'avouèrent l'un l'autre qu'ils ne connoissoient ni le siége ni la nature de la maladie. Bye présumoit qu'il y avoit un abcès de formé dans les poumons, parce qu'il avoit remarqué que le malade rejetoit une pituite épaisse, après les plus grandes angoisses. Boerhaave ne fut pas de cet avis, parce qu'à l'exception de ces symptômes si singuliers et si urgens en même temps, il n'y avoit rien que de très-sain dans le corps du malade. On lui demanda ce qu'il pensoit de la nature de cette maladie. Après avoir long-temps réfléchi, il répondit qu'il ne savoit réellement qu'en penser; qu'au reste, il pensoit, d'après ces symptômes, que les organes destinés à la dilatation de la poitrine, ne pouvoient pas soutenir cette contraction qui étoit nécessaire à l'action de chaque muscle, et que les parties de la poitrine qui devoient se dilater, résistoient dans l'inspiration à cette dilatation; que de là venoient cette douleur cruelle, cette difficulté extrême de respirer, et la crainte que le malade avoit d'être suffoqué. On goûta la réflexion.

Boerhaave conseilla donc d'appliquer jour et nuit des cataplasmes aux parties qui sont le plus en mouvement dans la respiration, aux côtes, aux cartilages, au sternum; de prendre fréquemment quelque breuvage émollient, de tenir une diète très-mince, et de respirer souvent la vapeur de quelque décoction émolliente. On suivit ce qu'il prescrivit. Le malade s'en trouva fort soulagé. On se livra aussitôt à une espérance trompeuse. La douleur du malade ne fut même jamais si violente jusqu'à sa mort. Que la joie des mortels est aveugle ! dit Boerhaave.

Il survint au malade une toux qui l'agitoit jour et nuit, et qui ne lui faisoit jeter une pituite tenace qu'avec les plus grands efforts. Rien ne put l'adoucir que l'opium qui la calmoit un peu. Mais ce calme étoit bientôt suivi d'un accès plus violent. Le malade éprouvoit même une si grande difficulté de respi-

fer, qu'il étoit forcé de retenir le cou en arrière, d'élever la poitrine, et de tirer son haleine avec tant de contrainte et un bruit si effrayant, qu'on auroit cru entendre le cri affreux d'un butor.

L'instant après, sa respiration étoit plus libre : mais ce soulagement étoit peu de chose. Il fut obligé de se tenir jour et nuit assis, droit, le cou tendu, la tête élevée ; et, au moindre changement qu'il faisoit en dormant dans cette situation, il éprouvoit la plus vive douleur. S'il vouloit s'abattre sur son oreiller pour se soulager un instant, son visage devenoit tout noir, les veines de la tête se gonfloient, les yeux lui sortoient de la tête ; et il sembloit ne tirer son haleine que du fond des entrailles. Un son rauque seul le soulageoit. S'il vouloit faire plus, toutes ses douleurs revenoient. Quelques mots même qu'il osoit prononcer les réveilloient incontinent.

Boerhaave remarqua avec un étonnement extrême, qu'au milieu de cet état affligeant, le malade avoit le pouls en très-bon état. Il ne commença même à tomber, varier, et ne devint intermittent, que quelques jours avant sa mort. Cette triste vie du marquis se prolongea ainsi jusqu'au neuf Juillet. Au moindre retour des douleurs, son visage devenoit noir. Un clystère simple lui procuroit un court soulagement. Les grands serremens de poitrine lui persuadèrent qu'il avoit des flatuotuosités hypocondriaques ; et il pria instamment les médecins de l'en délivrer, parce qu'il espéroit qu'il pourroit guérir de cette manière. Il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit une faim si dévorante, qu'il auroit mangé à l'excès, si les domestiques n'avoient eu soin de soustraire tout ; mais ce qu'il mangeoit lui devenoit un surcroît de douleurs.

Huit jours avant sa mort, les hémorroïdes lui coulèrent à son grand contentement. Il en espéroit sa guérison : il accusa les médecins de n'avoir pas tenté plutôt de rappeler ce flux. Le sept Juillet, il rendit par l'anus une assez grande quantité de sang qui se coagula aussitôt. Le lendemain, le sang coula encore abondamment par la même voie. Le marquis en devint de meilleure humeur, essaya même de faire quelques pas dans sa chambre, à l'aide de quelque soutien ; ce qu'il n'avoit pas fait depuis long-temps. Mais, en même temps, il eut ce jour-là une faim si grande, qu'il prit beaucoup de différentes nourritures, avalant tout alors sans crainte

de suffocation. Il soupa aussi avec beaucoup de plaisir, se réjouissant de pouvoir faire ce qui lui avoit été défendu depuis long-temps, n'ayant même pas osé prendre une once de bouillon gras sans craindre une suffocation subite.

Enfin, le neuf Juillet, le docteur Bye, qui l'avoit visité depuis long-temps, le trouva de nouveau presque mort sur son lit, après la nuit la plus cruelle. Il avoit le visage et le cou très-gonflés, les yeux lui sortoient de la tête, sa face étoit d'un brun noir. Il raconta cependant avec assez de modération et de prudence ce qui s'étoit passé la nuit dernière; il lui dit la crainte qu'il avoit eue d'être comme étranglé, et pria le médecin de le faire saigner. Celui-ci le lui refusa. Voulez-vous donc que je périsse, repliqua le marquis? Voulez-vous, dit Bye, que je hâte votre mort? Dans ce même moment, la suffocation augmenta de la manière la plus cruelle, cependant il dit à son domestique de lui tenir un bouillon de prêt. Mais sa suffocation avança au dernier période : son visage ressembla bientôt à celui d'un Nègre. Il fit les derniers efforts pour dire à son épouse d'implorer la miséricorde de Dieu pour lui, succomba sous les efforts ultérieurs qu'il fit pour respirer, baissa la tête, et mourut.

Bye en porta aussitôt la nouvelle à Boerhaave, à qui il avoit tous les jours fait part de ce qui se passoit pendant la maladie. Boerhaave vint; tous deux demandèrent la permission d'ouvrir le corps; on la leur accorda.

Boerhaave, avant cette opération, voulut réfléchir à toutes les circonstances de cette maladie, pour voir s'il ne pourroit pas prédire ce qu'il alloit trouver à la dissection, et assigner quelle étoit la partie lésée. Mais cet homme si pénétrant ne put rien déterminer d'avance; et prie le lecteur de juger lui-même, par les circonstances qu'on vient de rapporter, des causes essentielles de cette mort, avant de passer outre.

Tout le corps du marquis paroissoit sain au dehors; et, malgré sa longue faim et ses souffrances extrêmes, il n'étoit pas amaigri. Le ventre étoit seulement un peu tendu. Cette tension rendit Boerhaave très-attentif. Il avertit là-dessus les assistans qu'on alloit en voir la cause.

A l'ouverture de la poitrine, il en jaillit aussitôt une eau abondante, tenue, jaune, insipide. Boerhaave réfléchit un moment sur ce que pouvoit être cette eau; et si ce ne seroit pas une hydropisie de poitrine qui eût suffoqué le malade,

après avoir causé tant de maux. Elle couloit toujours pendant la dissection, mais non si abondamment. La poitrine parut remplie d'eau, en y jetant les yeux par cette ouverture étroite. Boerhaave y introduisit le doigt, trouva le lobe droit à sa place, mais adhérent à la plèvre. Il n'alla pas plus loin de ce côté-là : il ouvrit le côté gauche de la poitrine, et n'y vit point d'eau : mais le lobe entier, depuis le haut jusqu'en bas, étoit partout adhérent à la plèvre. Il ouvrit pour lors l'intérieur, sans cependant déranger aucune partie de sa position actuelle. Dès que toute la poitrine fut ouverte, on aperçut que depuis la gorge jusqu'au diaphragme, tout étoit rempli d'un corps blanc, sain en ce qu'il étoit, renfermant seulement au milieu de sa surface une petite tumeur, dans laquelle on trouva un fluide de couleur de lait, mais non purulent. Ce corps singulier étoit assez dur et uniforme dans toute sa superficie. Boerhaave fut stupéfait à la vue de ce phénomène singulier.

Ce corps étoit beaucoup plus grand dans le côté gauche de la poitrine que dans le droit, et la remplissoit même entièrement. Voilà aussi pourquoi le poumon fut si resserré de ce côté-là, et si pressé contre la plèvre, que ni l'air ni le sang ne purent pas pénétrer davantage. Ce fut là la cause que le poumon s'attacha au diaphragme, à la plèvre, et à ce corps étranger qui le comprimoit. Le premier siége du mal avoit donc probablement été dans le côté gauche, sous l'omoplate, et y avoit causé ces anxiétés cruelles.

Cette excroissance s'étoit bien répandue dans la partie droite de la poitrine ; mais elle avoit encore laissé quelque liberté à l'entrée de l'air, et un peu de jeu au poumon. Néanmoins elle y avoit poussé les gros troncs qui partent du cœur, et le cœur lui-même avec le péricarde. La respiration n'avoit donc plus lieu que dans cette partie inférieure du côté droit de la poitrine, puisque cette excroissance étoit en haut de la poitrine, où elle est plus étroite dans les hommes, et pressoit le poumon vers le bas, où la poitrine s'élargit peu-à-peu. Il falloit donc que le malade fît des efforts extraordinaires pour tirer sa respiration de la partie inférieure ; vu que le haut étoit comprimé par ce corps étranger qui pressoit sur les bronches. De là venoit aussi ce son rauque dont on a parlé. D'ailleurs le lobe droit n'étoit adhérent avec la plèvre que par en haut ; au lieu qu'il s'étoit joint par le milieu avec ce corps étranger qui s'étoit porté de ce côté-là, ensorte que le poumon droit

éprouvoit par-là un second empêchement dans ses fonctions.

Boerhaave essaya de séparer tout ce corps des parties auxquelles il s'étoit uni. Cela fut impossible du moins en entier, par rapport au péricarde, aux poumons, et aux gros troncs des vaisseaux. Il le fit donc comme il le put. Malgré cela, cette masse pesoit sept livres moins un quart; et, comme elle étoit légère proportionnément au volume, on peut juger de l'excès de sa grosseur. Tout ce corps étoit blanc comme neige; il en suintoit çà et là un fluide laiteux, quand on l'entamoit. Au reste, il formoit un corps particulier, où l'on ne voyoit de vaisseaux que celui auquel il s'étoit uni. Excepté la peau qui enveloppoit extérieurement le tout, on n'y en remarquoit aucune autre dans l'intérieur; on n'y voyoit non plus ni trous ni cellules : si même on écrasoit entre les doigts un morceau de ce corps, il fondoit comme de l'huile grasse. C'étoit donc, suivant Boerhaave, un vrai *stéatome*.

Rien de plus singulier à voir que le déplacement de tous les viscères de la poitrine. Ce corps avoit poussé le diaphragme vers le bas, et par-là avoit causé ce gonflement du ventre, que Boerhaave remarqua d'abord comme une chose singulière. Le péricarde, uni au diaphragme, l'avoit suivi, et se trouvoit loin de sa place naturelle. Les vaisseaux sanguins qui sortent du péricarde, étoient aussi déprimés. Nous avons vu l'état des poumons.

Voilà donc un nouvel exemple de la misère humaine. Une humeur douce, grasse, innocente, a causé, par sa seule abondance, une maladie des plus étranges, et la mort, en se fixant en trop grande quantité sur des parties qui ne peuvent être nullement comprimées sans danger. On doit donc, dans les maladies extraordinaires, ne supposer que des causes tout-à-fait inconnues et cachées, que les histoires anatomiques fourniront peut-être les moyens d'expliquer probablement.

Il seroit à souhaiter, dit Boerhaave, que le génie d'un médecin expert pût découvrir un pareil mal dès son origine; qu'il pût ensuite empêcher cette graisse de se répandre en formant une telle masse. On pourroit espérer alors de prévenir les maladies qui en résultent; car il est impossible de résoudre et de dissiper ces stéatomes une fois formés, à moins que leur siége ne soit assez commode pour se prêter aux opérations manuelles. Boerhaave avoue qu'il ne connois-

soit aucun (1) moyen pour empêcher un stéatome commençant de s'agrandir ; ce qui n'est pas possible à l'extérieur, le sera donc encore moins intérieurement. Toutes les fois, ajoute-t-il, que j'entends ces grands verbiageurs se vanter de pareille chose, je voudrois qu'ils guérissent des tumeurs squirreuses, des cancers occultes ou ouverts, des *mélicéris*, des stéatomes, par des moyens sûrs, et qu'ils nous donnassent ainsi des preuves de leur art : pour moi, j'ai vu que tous les habiles médecins convenoient de leur insuffisance, et le faisoient avec une vraie douleur.

Il sembloit que Boerhaave pût essuyer de justes reproches de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard du marquis, avant cette dernière maladie. Rien ne venoit plus à propos aux petits esprits toujours portés à la médisance plus que les vrais savans. Ceux de cette espèce, qui liront ici cette description, croiront peut-être lui pouvoir reprocher, avec raison, que cette dernière maladie étoit la conséquence de la cure des hémorroïdes dont il avoit guéri le marquis. Mais il a répondu à ces sots juges, que les stéatomes ne peuvent pas venir de la guérison ou de la suppression des hémorroïdes ; qu'il avoit guéri ces hémorroïdes, non par le feu, ni par le fer, ni par aucune opération externe, mais par des remèdes doux, émolliens, détersifs ; que l'on n'avoit aperçu aucun signe de pléthore, quand l'écoulement hémorroïdal avoit commencé à diminuer. Enfin, dit-il avec sa grandeur d'âme ordinaire, que chacun en juge librement et sincèrement, j'ai décrit la maladie comme je l'ai vue.

Le médecin a donc, comme le mathématicien, fait exactement son devoir, quand il a prouvé qu'une difficulté est insoluble de quelque sens qu'on la prenne. Celui qui prouvera qu'une maladie est impénétrable, et par conséquent incurable, mérite autant d'estime que celui qui sait reconnoître une maladie qui peut être reconnue, et qui sait la guérir (2).

(1) L'esprit de cochlearia, à la dose de XII jusqu'à XX gouttes, est quelquefois très-bon dans ce cas-là. On le prend dans ce qu'on veut.

(2) J'ai connu deux habiles médecins, l'un à Padoue et l'autre en Suisse, qui m'ont dit que rien ne leur avoit inspiré tant de prudence et de réserve sur l'établissement du diagnostic et du pronostic dans les maladies, que la lecture de ces deux histoires de Boerhaave. Il falloit sa sagacité pour penser, dans ce cas-ci, qu'il n'y avoit aucun abcès interne. Quel mortel auroit présumé une excroissance d'une pareille grosseur, et de cette nature ?

LIVRE IV.

De l'Observation des Signes pris des principaux Phénomènes de l'Economie animale : et de l'Art d'Observer.

CHAPITRE I.

De l'Observation des Signes que le Pouls peut fournir dans les Maladies.

Il est difficile de comprendre toutes les choses qui tombent sous les sens ; mais encore plus de les différencier. Tantôt nous manquons d'attention, tantôt de sagacité, quelquefois de discernement. L'usage de ce discernement, ou cette habileté à distinguer une maladie de l'autre, dépend de la connoissance exacte des signes. La sagacité est un don naturel, et l'attention, le seul effet de notre volonté. Mais, sans ces deux, il n'est point de discernement, quelque vif que soit l'esprit. Le coup d'œil sera toujours un regard porté au hasard : la vivacité de l'esprit sera même une raison de s'égarer davantage. Je ne demande que du génie à un médecin ; dès-lors il aura aussi du discernement.

Le premier signe des maladies, et qui est à présent le plus général, se prend de l'état du pouls. Les plus anciens observateurs paroissent y avoir fait peu d'attention, à moins que l'on ne compte les Chinois parmi eux. Hippocrate connoissoit bien le pouls ; mais il (1) se mettoit peu en peine du nombre

(1) Je vois avec peine M. Zimmerman, un homme aussi éclairé et d'une lecture si étendue, se ranger parmi le grand nombre. Quoique Hippocrate n'ait pas marqué toutes les différences du pouls, telles que les modernes les ont plutôt imaginées que réellement remarquées dans la pratique, on ne peut disconvenir, 1.° que le pouls ne lui ait été très-connu ; 2.° qu'il n'en ait remarqué les différences essentielles ; 3.° qu'il n'en ait fait usage dans sa pratique comme d'un signe essentiel.

de ses battemens et de ses différences. Hérophile paroît être le premier qui s'en est servi comme signe, en faisant beaucoup d'attention au nombre et à la mesure des pulsations. Galien voulut porter cette attention au dernier degré. Mais, dans les seize traités qu'il a écrit sur ce sujet, il donne sou-

---

1.° *Il a très-bien connu le pouls.* Outre les différens passages qui se trouvent dans les livres des maladies, voici ce qu'il dit expressément dans différens endroits de ses autres ouvrages.

Le pouls se fit sentir partout chez la femme de Philinus, 1.° Παλμός.

Le pouls battoit aux tempes de Ménon, 2.° Πηδητικός.

Celui qui avoit reçu un coup de pierre à la tête avoit le pouls, 3.° σφυγμὸς, très-fort aux tempes.

Le pouls étoit tranquille aux tempes de la femme de Polycrate. Ἡσυχίη ἐν κροτάφοισι.

Le soir du quatorze, le fils de Cydis continuoit d'avoir, ou avoit le pouls σφυγμὸς, très-fort aux tempes.

En portant la main sur l'ombilic et le cartilage xiphoïde du fils d'Eratolaüs, on y sentoit un battement tel qu'on ne le sent jamais au cœur après une course ou une frayeur. Παλμὸς τοιοῦτος. Il prend aussi σφυγμὸς dans le même sens.

Lucie avoit l'*artère tendue* au pli du bras gauche ; et le pouls battoit souvent. Ἐσφύζε πολλάκις.

Le quatorze, la fièvre ne se faisoit apercevoir chez Pythodore, en aucun endroit, qu'à la tempe.

La fièvre fut pareillement si modérée chez Polycrate, après la purgation, qu'on ne s'en apercevoit qu'aux tempes.

Ces deux derniers passages nous prouvent évidemment que l'on avoit tâté le pouls ailleurs qu'aux tempes ; et tous démontrent qu'Hippocrate ne le négligeoit pas.

2.° *Différences du Pouls observées par Hippocrate.*

Avant de passer aux différences, je crois ne devoir pas omettre ici les différentes significations des mots par lesquels il rend le battement des artères. Par le premier mot il entend parler en général des vibrations fermes et soutenues du pouls. Par le second, il a dû entendre un pouls qui ne bat que comme par bonds. Le troisième terme est le plus souvent le terme générique du pouls. Mais il s'en sert aussi pour marquer la circulation vive par laquelle le sang n'entre dans le cœur et n'en sort qu'avec une impétuosité extraordinaire. *Voyez* Galien dans Foës, sect. 7, p. 31.

Il observe donc, 1.° la tension de l'artère, et par conséquent

vent dans de vaines subtilités, par rapport à la différence des pulsations, et n'établit que des règles imaginaires, par rapport à leur signification. Les modernes ont tenté en différens temps de perfectionner cette partie de l'art, en profitant des découvertes de leurs prédécesseurs, ou en corrigeant leurs

---

certaine dureté du pouls. 2.° La petitesse du pouls, ψαίρων. 3.° Sa lenteur, νωθρός. 4.° Sa foiblesse, βληχρός. 5.° Sa fréquence, πυκνός. Πολλάκις εσφύζε. 6.° Sa grandeur et sa force. Μέγιςος et σφοδρός. 7.° Son obscurité, ἄδηλος. 8.° L'espèce de pouls qui semble disparoître peu-à-peu sous le doigt, ou intermittent, si on le veut, ἐκλειπων. 9.° Enfin, dit-il, le pouls est semblable ou différent selon les différens âges. Tantôt signe de santé, tantôt de maladie; quelquefois plutôt signe de santé que de maladie, et plutôt de maladie que de santé.

3.° *Observations de Pratique, par rapport aux Phénomènes du Pouls.*

1.° Hippocrate décidoit du caractère d'un homme par l'état *naturel* de son pouls, comme l'interprète très-bien Galien. L. 2, Epid. *Voyez* Foës sur cet endroit.

2.° Il tâtoit le pouls au poignet, pour juger de la longueur ou de la brièveté des maladies, soit pour la vie, soit pour la mort. On peut conférer trois passages du livre des Crises. Il paroît même là qu'il le range parmi les signes essentiels.

3.° Le pouls le plus fort et le plus fréquent est toujours celui des fièvres les plus aiguës.

4.° Le cinq de la maladie de la femme de Théodore, l'ardeur extrême de la fièvre se calma. Le corps parut même sensiblement froid extérieurement, et le battement des artères étoit diminué en même raison, excepté aux tempes où le pouls étoit fiévreux.

5.° Le battement de l'artère aux hypocondres, joint à la douleur du cardia, est un signe funeste, si le corps paroît un peu froid, avec de petites sueurs.

6.° Il prédit le délire, le saignement de nez, la dyssenterie, la mort, en joignant le pouls à d'autres signes.

N'est-ce pas vouloir se faire illusion que de dire qu'Hippocrate ne tenoit aucun compte de l'état du pouls, quand on lit tous ces endroits; et quand on l'entend dire qu'il faut observer *le pouls aux mains, aux angles des yeux, aux sourcils, pour pouvoir prévoir les crises et les reconnoître?* Cela suffit, je crois, pour détromper ceux qui sont dans ce préjugé. Il ne faut qu'ouvrir Hippocrate pour le sentir. Peut-on après cela, sans témérité, dire

erreurs. Solano crut y apercevoir des différences qui avoient échappé aux autres jusqu'à son temps. Quelques médecins ont essayé, d'après ses principes, d'établir de nouvelles classes et de nouvelles significations du pouls.

Nous cherchons à connoître dans le pouls la mesure de la force avec laquelle le cœur chasse le sang dans les artères. Il seroit donc à souhaiter que les médecins eussent la liberté de faire leurs observations à cet égard, en portant immédiatement la main sur le cœur : mais nos mœurs délicates nous l'empêchent, surtout chez les femmes. Le degré de vîtesse, de force, l'ordre et le rapport des battemens, sont donc les phénomènes que nous cherchons loin du cœur en tâtant le pouls.

Selon la différence du climat, du temps, du jour, des passions, de l'âge, du sexe, du tempérament, le pouls de l'homme bat certain nombre de fois dans un temps donné. La connoissance du nombre des pulsations qui ont lieu dans l'état de santé, nous conduit à celle des variations qui lui surviennent dans les maladies; et on y observe toujours un certain rapport, malgré les différences dont nous venons de parler. Les pulsations augmentent en nombre dans les fièvres, et c'est surtout par une montre à secondes qu'on les détermine le mieux. Ainsi, en supposant, d'après les meilleures observations, que le pouls batte soixante-dix à quatre-vingt fois dans un sujet de moyen âge et bien portant, il y a dejà de la fièvre, si nous remarquons quatre-vingt-cinq pulsations dans une minute. Dans une moyenne accélération de la circulation, le pouls bat pendant le même temps jusqu'à cent dix ou cent vingt fois. La plus grande vîtesse ne peut

---

qu'Hippocrate n'a pas observé les différences du pouls, parce qu'il ne fait pas mention de ce signe dans ses Épidémies aussi souvent qu'on croit qu'il l'auroit dû faire ? S'il est permis de se livrer à une conjecture à laquelle il n'y a rien de solide à opposer, je dirois que le pouls étant un signe qui se trouve présent dans toutes les maladies, Hippocrate a peut-être pensé ne pas devoir en marquer les différens états que chacun pouvoit aisément observer : au lieu que les autres circonstances des maladies ne se dévoilant qu'aux grands maîtres, il a jugé à propos de ne s'arrêter qu'à cet objet si important, dans les détails qu'il nous a laissés.

aller au delà de cent quarante pulsations; du moins on ne peut rien compter de fixe au delà.

Il est facile de déterminer le degré d'une fièvre par le nombre des pulsations. Un homme bien portant doit avoir un pouls, en général, un peu lent, mais non foible. Le pouls pouls bat, dans tous les sujets, plus lentement le matin que le soir. Ainsi, il y a de la fièvre, lorsque le pouls s'éloigne beaucoup de son état ordinaire sans quelque cause passagère, comme une course, une frayeur, etc. Si le nombre des pulsations augmente tous les jours dans cette fièvre, elle devient dangereuse à proportion des autres circonstances, parce que le nombre des pulsations est toujours le plus grand, à l'heure de la mort, dans les fièvres aiguës. Si le nombre des pulsations est le matin beaucoup plus grand qu'il ne doit l'être dans l'état de santé, c'est un signe qui pronostique une mauvaise soirée subséquente. Si le nombre des pulsations diminue le soir, lorsqu'il auroit dû augmenter, c'est un signe que la maladie diminue.

Dans les maladies de long cours qui ne sont pas accompagnées de fièvre, le nombre des pulsations est quelquefois moindre dans un temps donné que dans l'état de santé. Ce signe est souvent d'une extrême importance dans l'examen d'une maladie, et je souhaiterois qu'on comptât, une montre à secondes à la main, la diminution du nombre de ces pulsations, aussi-bien que son augmentation. On sait combien la passion hystérique prend souvent l'apparence d'une autre maladie. Le retard considérable du pouls est, dans nombre de cas, le seul signe d'un accès hystérique des plus douloureux, qu'on pourroit prendre aisément pour une inflammation, parce que les *inflammations les plus violentes ne s'annoncent pas toujours par une fièvre*; et cette lenteur du pouls est, dans ce cas, un signe beaucoup plus sûr que la pâleur et la clarté de l'urine. La malade est près de sa guérison, quand le pouls commence à devenir plus fréquent (2), et plus plein dans cette maladie.

---

(2) Je rends les mots allemands *geschwind*, *Geschwindigkeit* par *fréquent*, *fréquence*, par rapport à ce que l'auteur vient de dire de la diminution ou de l'augmentation du nombre des pulsations. Il ne peut certainement pas prendre ses termes pour ce que nous

Le degré de force des pulsations s'estime de même par celui de l'état de santé : que le pouls soit foible, si l'on veut, dans des sujets foibles, et à peine sensible, comme je l'ai aussi remarqué, ou fort dans des sujets vigoureux ; ce sera toujours de ce point-là qu'il faudra partir. Quant au degré de force, le pouls est ou plein, ou fort, ou dur, ou mou, ou foible. Je réunis le pouls grand avec le pouls plein, parce qu'ils se font remarquer ensemble dans les hommes bien portans. Un homme robuste et en bonne santé a ordinairement un pouls plein, mais lent ; ce qui prouve la quantité du sang, la force du cœur, et qu'il n'y a aucune matière étrangère qui cause de l'érétisme. Un pouls plein et fréquent est déjà une marque d'un changement considérable dans le corps. Ce changement est encore plus grand lorsque l'artère s'élève un peu plus, et que, par conséquent, le pouls est fort.

Le pouls est fort et fréquent dans les fièvres continues, qui ne sont pas accompagnées d'inflammation, de même que dans les fièvres intermittentes. Boerhaave auguroit bien de ce pouls, s'il étoit également fort dans toutes les parties du corps. Ce n'est que dans les apoplexies qu'il trouve ce signe trompeur, parce qu'elles ont souvent pour causes des obstructions cachées dans les intestins.

---

entendrions par *prompt*, promptitude, *schnell*, quoique le mot *geschwind* ne soit pas le même que *oftmalig* : mais on doit ici les prendre tous deux dans le même sens. Nous savons que *creber* est bien différent de *velox* ; de même que πυκνὸς de ταχὺς chez les Grecs. On confond cependant tous les jours le pouls *prompt* avec le pouls *fréquent*. Le pouls *prompt*, velox, ταχὺς, *schnell* est celui dont la vibration se fait très-rapidement ; ce pouls peut être en même-temps très-tardif, c'est-à-dire qu'il peut y avoir un long intervalle d'une pulsation à l'autre. La promptitude du pouls est un caractère dont on n'a pas encore déduit rien de bien déterminé. Le pouls fréquent *creber* est celui dont le nombre des pulsations est augmenté dans un temps donné, ou dont les pulsations sont plus nombreuses que dans l'état naturel du sujet. Cela nous importe plus que la promptitude du pouls. Le pouls *lent* ne doit pas non plus se confondre avec le pouls *tardif*. Le pouls est lent quand chaque pulsation emploie plus de temps que dans l'état naturel. Il est tardif, quand il y a d'une pulsation à l'autre un intervalle plus grand que dans l'état naturel. C'est le διὰ πολλοῦ d'Hippocrate.

Le pouls est dur, lorsqu'il frappe contre le doigt comme feroit un corps dur. L'observation nous a appris que, dans ce cas, le sang est épais et inflammatoire ; et que le mouvement du cœur, *movimentum*, est plus considérable, à cause de la plus grande résistance qu'il éprouve. Quelquefois le pouls est dur dans les gens âgés, parce que leurs artères sont dures, et souvent osseuses ou cartilagineuses : mais ils ne sont pas malades pour cela ; ils ne le deviennent que quand le pouls est en même temps fréquent. La dureté du pouls, jointe à la fréquence et à une douleur locale, est la marque d'une inflammation dans les fièvres aiguës. La dureté continuelle est une marque de l'inflammation toujours subsistante ; mais, en même temps, elle fait voir que les forces du sujet se soutiennent : par conséquent c'est une preuve que l'on peut encore tirer du sang ; quoique cela souffre encore quelques exceptions.

Le pouls est mou lorsque le sang, malgré la plénitude de l'artère, est poussé si foiblement, que l'artère ne s'élève que fort peu. Le pouls est mou dans les péripneumonies les plus graves, parce que les cellules du poumon sont si remplies de sang, que le ventricule gauche du cœur ne peut y chasser que très-peu de ce fluide à la fois. Ainsi c'est une très-bonne marque, si, après l'expectoration, le pouls devient plus plein. Ce changement avertit que l'engorgement diminue, et que, par conséquent, le passage du sang par les poumons se fait avec plus de liberté.

Le pouls est foible, lorsque l'artère frappe si foiblement le doigt, qu'on a de la peine à remarquer quelque mouvement. Quelquefois on remarque ce pouls à des gens gras et en bonne santé. Je l'ai même souvent observé à des sujets dont les artères étoient si petites, que le pouls ne se sentoit presque pas du tout. Le pouls est foible dans la plupart des fièvres malignes. Il est ordinairement tel et très-fréquent à la fin des maladies aiguës qui tendent à la mort. En général, ce pouls est dangereux dans ces maladies. Il est ordinairement très-dur au commencement des inflammations des intestins ; et si les remèdes qui sont efficaces dans cette maladie deviennent inutiles, il est très-mou, et, en même temps, très-fréquent le deuxième ou le troisième jour. Il devient si petit dans la gangrène des intestins, qu'on ne peut plus le

sentir. La foiblesse du pouls, jointe à la lenteur et à une douleur locale, est la marque d'un état spasmodique. Enfin la foiblesse ou la petitesse extrême du pouls, jointe au retard extrême, est la marque d'un évanouissement prochain ou présent.

L'ordre et les rapports que les pulsations gardent entre elles, offrent un vaste champ à l'observateur; et c'est ici que l'esprit qui court après les découvertes imaginaires s'est montré le plus fécond, et où peut-être il s'est le plus égaré. J'entends, par cet ordre, la manière dont les pulsations se suivent. Le pouls bat également dans l'état naturel, du moins dans le général des sujets, car nous savons qu'il en est dont le pouls est irrégulier, intermittent, et indifférent à un bras de ce qu'il est à l'autre; mais ceci n'infirme pas la loi. Plus le pouls reste dans cette égalité, mieux on se porte; pourvu que le pouls soit en bon état à tout autre égard. Plus il s'éloigne de cette égalité, plus on a lieu de croire qu'il y a quelque chose de défectueux dans l'économie animale. Cette égalité cesse, si les causes qui concourent à la circulation du sang dans l'état naturel, ne sont plus d'accord entre elles. En général, le pouls est d'autant plus mauvais, qu'il est inégal, et en même temps fréquent.

Sans être trop minutieux ou vouloir trop subtiliser, on peut admettre trois sortes d'inégalités dans le pouls. La première est le retardement d'une pulsation à l'autre; la seconde, le redoublement de chaque pulsation; la troisième, l'accroissement de force de chaque pulsation subséquente.

On attribue le retardement d'une pulsation au défaut du sang dans l'artère, ou à la foiblesse du cœur. On le remarque après plusieurs pulsations, ou après une ou deux. Après plusieurs pulsations, ce retard est de peu de conséquence. Moins il y a de pulsations entre les retards, plus il y a de danger. Ce dernier cas se remarque surtout dans les fièvres malignes et dans la peste, parce qu'alors la force vitale est extrêmement abattue.

Je remarque souvent ce retard du pouls dans la plupart des maladies de long cours, sans qu'il soit de conséquence : je l'observe aussi dans des personnes fatiguées par des insomnies et des douleurs. Je remarque souvent cette intermittence du pouls dans les maladies aiguës de poitrine, sans qu'elle soit

suivie d'un cours de ventre, comme le prétend Solano. Cette intermittence n'est pas rare dans les mourans.

Le redoublement du pouls se fait apercevoir, lorsque deux pulsations précipitées sont suivies d'une pulsation tardive. On attribue ce pouls, en général, à un obstacle contre lequel le cœur fait un effort répété. J'ai remarqué tous les jours ce pouls dans une fièvre de long cours qui survint à la suite de couches très-pénibles, et que j'ai guérie. Je l'ai aussi observé, comme beaucoup d'autres médecins, dans les anévrismes. Solano dit qu'il annonce un saignement de nez, pronostic aussi sûr que celui de Marquet, qui nous dit qu'il annonce un évanouissement et la mort. Il se peut que ce pouls ait précédé un saignement de nez, et même la mort; mais peut-on dire de là que ce pouls en soit toujours le signe? Il y en a où l'on remarque trois pulsations précipitées de suite.

Les pulsations qui augmentent progressivement en force ont été remarquées par Solano, qui dit que ce pouls annonce une sueur lorsqu'il est mou, et la jaunisse lorsqu'il est dur.

On parvient souvent à la connoissance des maladies, et surtout à celle de leurs crises et de leur terminaison, en observant les signes que le pouls peut présenter. Mais il faut user de la plus grande circonspection dans les conséquences qu'on (3) en déduit. Une seule cause accidentelle peut changer le pouls considérablement dans une même maladie. Il paroîtra dangereux lorsqu'il ne l'est pas du tout. Si, dans un pareil cas, on vouloit s'en servir comme signe, ce seroit vouloir voir des choses qui n'existent pas. On sait que les vers occasionnent chez les enfans les symptômes les plus singuliers, et nombre de changemens au pouls. Les maladies en

---

(3) Le pouls, dit M. Raulin, ne suffit jamais seul pour décider. Il faut plusieurs signes concourans pour en former un essentiel sur lequel on puisse établir l'espèce et le caractère d'une maladie. Une doctrine contraire se rapprocherait des rêveries des Chinois, qui pretendent connoître les maladies par le pouls seul. Ils distinguent par le tact celles du foie, de l'estomac, du cœur, etc. Ils appellent donc le pouls qui les indique, *pouls hépatique*, *pouls stomacal*, *pouls du cœur*, *pouls rénal*, etc. Ils y ajoutent même des connaissances sur les maladies, aussi bizarres et aussi ridicules. *Fl. bl.* T. I. p. 265.

peuvent donc être déguisées à certain point ; et même jusqu'à devenir méconnoissables. Le pouls peut devenir en un instant différent de ce qu'il étoit dans les sujets formés des deux sexes qui sont attaqués de maladies de nerfs. Il n'est aucune espèce de pouls que je n'aie remarqué dans les affections hystériques, en un jour ou en une nuit. On remarquera même les plus dangereuses espèces de pouls dans une personne qui sent une tension violente à la région de l'estomac, à la poitrine, un serrement de cœur; et qui, le lendemain, se portera très-bien, dès que ces incommodités auront cessé.

Dans un âge avancé, le pouls n'est pas moins différent, soit en santé, soit dans les maladies. Cette différence viendra tantôt d'un vrai ou faux anévrisme, tantôt de l'engourdissement qui privera même les parties solides de sentiment.

J'ai vu la mère de quatre hommes célèbres attaquée six fois de violentes inflammations de poitrine, dans l'intervalle de sa soixantième année à sa soixante-sixième; et je l'en ai guérie cinq fois. Elle eut chaque fois, pendant tout le cours de la maladie, une très-forte fièvre, et souvent le pouls devenoit en une heure de temps tantôt intermittent, tantôt redoublé, tantôt triplé; tantôt il montoit, tantôt il baissoit extrêmement; et quelquefois elle avoit toutes ces espèces de pouls entremêlées. Dès que la malade alloit mieux, ce qui arrivoit après une abondante expectoration, difficultueuse il est vrai, le pouls devenoit plus régulier. Après ses maladies, il ne lui restoit d'autre irrégularité dans le pouls, qu'une intermittence qui arrivoit de loin en loin. Pendant les intervalles des récidives de ses maladies, elle jouissoit d'une parfaite santé. Les préceptes de tous les médecins m'auroient assuré du plus grand danger dans ce cas, si je n'avois pas plutôt fait attention à la constitution particulière du sujet qu'à leurs avis.

Enfin, j'ai aussi remarqué à différentes parties du corps et à différentes reprises un pouls inégal en fréquence et en force. Une veuve, âgée de trente-neuf ans, et qui avoit beaucoup de tempérament, et s'ennuyoit de son état, avoit depuis plusieurs années de violens rhumatismes, mais surtout un froid singulier depuis la cuisse droite jusqu'aux pieds. Les bains chauds de Bade ne purent le faire passer. Ce fut par les vésicatoires que je la guéris par la suite. Pendant plusieurs semaines, je comptai à l'artère du bras droit cinquante pulsations

en une minute, et quatre-vingt-dix à quatre-vingt-douze au bras gauche. Le pouls étoit très-foible au bras droit; et toujours fort au bras gauche. La malade éprouvoit de temps en temps des chaleurs assez fortes; mais elles étoient moindres au côté droit qu'au côté gauche.

Ces observations nous montrent qu'il peut se trouver des diversités dans le pouls par les seules circonstances particulières; que conséquemment nous ne devons pas nous fixer à ce signe seul, quelque important qu'il soit de lui-même.

CHAPITRE II.

De l'Observation des Signes que la Respiration peut nous fournir dans les Maladies.

DANS le moment même où le fœtus devient animal, de plante qu'il étoit, la respiration est le premier signe de vie. C'est aussi le second moyen général de connoître ses maladies. Hippocrate y a toujours fait une attention particulière, parce qu'il connoissoit très-peu la (1) théorie du pouls.

Comme signe, l'état de la respiration est de la dernière importance, en ce qu'il nous conduit à la connoissance du caractère interne des maladies aiguës ou de long cours.

On ne doit pas faire une attention si scrupuleuse à la respiration, comme signe, dans les fièvres aiguës qui ne sont pas accompagnées d'inflammation à la poitrine, encore moins dans la peste; parce que le nombre des pulsations peut augmenter considérablement, sans que la respiration augmente pour cela. On ne sauroit nier, il est vrai, qu'on n'observe pendant un certain nombre déterminé de pulsations, certain nombre assez fixe d'inspirations et d'expirations dans l'état de santé; et que le nombre des pulsations ne soit au nombre de fois qu'on respire comme quatre-vingt est à vingt, c'est-à-dire :: 4 : 1.

Le pouls bat donc, en général, quatre fois pendant qu'on respire une fois. Mais comme on a remarqué que le pouls et

---

(1) *Voyez* Chap. précéd.

la respiration suivoient ce rapport ou un autre quelconque, selon l'augmentation du nombre des pulsations, on a conclu de là que le nombre de fois qu'on respire, est, en général, en raison directe du nombre des pulsations. Mais M. Haller a aussi fait voir que la respiration pouvoit être fort lente, avec un mouvement très-lent comme avec un mouvement accéléré du sang, si le pouls est petit, et qu'il n'entre ainsi dans le poumon que peu de sang à la fois. Si, au contraire, il y entre beaucoup de sang à la fois, la respiration doit nécessairement devenir fréquente.

La respiration est généralement lente, égale et aisée, dans l'état de santé. Celle qui s'éloigne le moins de cet état, après un mouvement considérable du corps, ou y revient le plus vîte, est la meilleure. Le plus grand éloignement de cet état est *le* (2) *signe significatif*.

La respiration ne s'éloigne pas de l'état de santé, autant qu'il se trouve de cause pour produire ces écarts. Il faut toujours envisager les autres signes, afin que l'uniformité des phénomènes ne nous fasse pas prendre le change dans cette diversité des causes. La respiration peut être aussi aisée dans les circonstances les plus dangereuses, que dans les plus indifférentes, et *vice versâ*.

La respiration est grande, si nous inspirons et expirons beaucoup d'air à la fois. On a averti, avant moi, que quand on parloit de grande respiration, il ne falloit pas entendre un grand mouvement du sang, mais une plus grande quantité d'air attiré dans les poumons, et renvoyé en même raison. C'est pourquoi tous les médecins conviennent que, dans une telle respiration, le mouvement de la poitrine, du diaphragme, des muscles de l'abdomen, des poumons et du sang, est libre, et que les forces sont en bon état. Une grande respiration n'annonce rien de mauvais dans les maladies.

La respiration est petite, si on n'inspire et n'expire que peu d'air à la fois, quoique la poitrine s'élève beaucoup. Hippocrate a dit qu'une *haleine* grande (3) est grande extérieure-

---

(2) Je rends mot à mot ces termes, *das bedeutende Zeichen*. Ceux qui entendent le Grec sentiront bien le mot τὸ σημειῶδες.

(3) Autant que je puis me rappeler le passage d'Hippocrate, que M. Zimmerman ne détermine pas, Hippocrate n'a pas dit ce qu'il

ment et petite intérieurement, et qu'une haleine petite est petite extérieurement et grande intérieurement, parce que, dans le premier cas, la difficulté n'est vraiment qu'apparente; au lieu que, dans le second, elle est plus réelle qu'apparente. Il s'ensuit qu'une haleine petite, opposée à une grande, indique un embarras de la poitrine produit ou par un sang extravasé, ou par une autre matière épaisse et fixée en quelque endroit, ou qui comprime la trachée artère, ou qui s'oppose au libre cours de l'air. Or cela est toujours dangereux, dit Boerhaave. (4)

La respiration est fréquente, lorsque les poumons se meuvent fréquemment, et que la quantité du sang qui y passe est grande. Cette fréquence de la respiration a pour cause un plus grand effort des organes de la respiration, mais non un obstacle dans les poumons. La course rend la respiration de tout homme bien portant plus fréquente; mais ses poumons

---

lui fait dire; du moins dans le même sens. Hippocrate dit seulement que l'haleine peut être *petite et fréquente*, *grande et rare*, *petite et rare*, *fréquente et grande*, *grande intérieurement petite intérieurement*, *grande intérieurement petite extérieurement*, *l'une lente*, *l'autre accélérée*, comme Galien interprète ces deux dernières différences de ce passage. Ce qui est bien différent de ce que M. Zimmerman dit. Par *intérieurement* et *extérieurement*, *il faut*, dit Galien, *entendre l'inspiration et l'expiration*, *qui font ce qu'on appelle la respiration complète*. Voyez ce passage, dans Foës, sect. 7, p. 107. On trouve encore les caractères différens de la respiration, au L. 2, Epid. Mais les choses y sont exposées sans opposition; et Galien avoit déjà de son temps remarqué la différence de ces deux endroits. Celui du sixième Livre est le plus important. On peut voir aussi le Livre du Pronostic, et Coaq. n.° 268; mais ce dernier n'est qu'une mauvaise rapsodie. La respiration étoit aux yeux d'Hippocrate un des signes les plus importans des maladies; et ce qui, selon lui, décide le plus pour la vie ou pour la mort. Nous voyons, dans ses Épidémies, plusieurs exemples de l'exactitude avec laquelle il observoit ce signe.

(4) Sans citer Boerhaave, M. Zimmerman pourroit indiquer Galien, qui a dit mieux que personne sur cet article, dans son Traité de la Respiration difficile. Voyez ce que Foës en a cité et traduit sur le n.° 260 des Coaques. Il seroit à souhaiter que Foës n'eût cité Galien que traduit, ou qu'il l'eût traduit partout en le citant. Le grand nombre des lecteurs doit y perdre beaucoup.

ne sont pas embarrassés pour cela. Ce signe nous montre donc dans les maladies graves qu'il passe une plus grande quantité de sang par les poumons dans un temps donné : ce qui n'est jamais avantageux.

Des circonstances opposées font l'état opposé de la respiration. En général, il est toujours avantageux qu'on ne soit pas obligé de faire des efforts pour respirer ; et que le sang ne se jette dans les poumons qu'en quantité modérée, et non trop souvent. On en doit bien augurer, quand les autres signes ne sont pas mauvais.

La respiration est très-fréquente, si les intervalles qui sont entre l'inspiration et l'expiration sont aussi courts qu'ils peuvent l'être. Cela marque toujours un obstacle que les poumons cherchent à surmonter. La cause de cet obstacle est le plus souvent un sang extravasé dans les cellules du poumon, et, par conséquent, c'est un état inflammatoire. La fréquence de la respiration peut être accompagnée ou d'une douleur violente ou d'un simple serrement.

On voit, par les autres signes, si cette fréquence considérable vient d'une grande quantité d'eau épanchée dans les cellules du poumon : car, comme il survient quelquefois subitement une hydropisie de poitrine à une péripneumonie, il survient de même une péripneumonie à une hydropisie de poitrine, comme l'ont remarqué Stork à Vienne, Monro à Londres, et Schobinger à Saint Gall, qui les ont guéries par la méthode ordinaire. Une respiration très-fréquente annonce donc un très-grand danger dans les maladies inflammatoires de poitrine. Dans l'hydropisie, elle dénote un amas d'eau dans les parties internes du bas-ventre et de la poitrine : ce qui est toujours dangereux. Car j'ai remarqué que la respiration est peu changée (5) au commencement des hydropisies de poitrine. La grande fréquence de la respiration est accompagnée d'un râlement dans les maladies inflammatoires de poitrine, s'il y a un amas de sang et de phlegme : ce qui annonce une mort prochaine.

---

(5) Quelquefois même on n'aperçoit aucun signe d'hydropisie de poitrine que peu de temps avant la mort des sujets. Il est incompréhensible comment quelques-uns de ses sujets n'éprouvent pas la moindre difficulté de respirer, qu'au moment où la mort les va frapper.

La respiration est très-rare, quand les intervalles des inspirations sont très-grands. Cette respiration indique une grande foiblesse des organes, et annonce des délires dans les fièvres, et des syncopes dans les affections hystériques.

La respiration est difficile, quand l'inspiration ne se fait qu'avec peine ; de manière que la poitrine semble comme accablée d'un poids. Cette respiration est donc toujours dangereuse dans les fièvres, parce que, de même que la respiration douloureuse, elle indique ordinairement une inflammation. La respiration n'est pas toujours difficile dans les maladies de long cours, parce que cette difficulté y vient quelquefois par des obstacles de moindre conséquence. C'est ce que nous voyons dans l'asthme, qui est très-long-temps dans le même état, au moins pendant la nuit, et qui, dans une longue vie, passe et revient toujours : nous le voyons aussi dans les affections hypocondriaques, avec lesquelles la respiration devient difficile, à cause des vents renfermés et des tensions qui en résultent : et dans les affections hystériques, lesquelles rendent souvent la respiration si difficile, que les plus grands efforts des organes peuvent à peine lui donner un libre cours. En effet, j'ai souvent remarqué cette extrême difficulté de respirer dans des femmes hystériques, après des fièvres aiguës.

Il faut donc prendre garde de ne pas prendre cette difficulté de respirer, qui a lieu après des inflammations de poitrine, pour une continuation d'inflammation. Il faut aussi faire moins d'attention au pouls qu'à l'urine, qui, dans l'inflammation, est ordinairement rouge ; au lieu que, dans cet état, elle est ordinairement pâle. Outre cela, il faut faire attention aux fréquens soupirs et à l'abattement inévitable d'esprit, et surtout prendre garde que la respiration devient aisée, dès que cet état cesse un moment; ce qui n'arriveroit pas dans une inflammation continuée.

J'ai vu aussi les membres se roidir, s'engourdir pendant cette difficulté de respirer ; et les plus grandes inquiétudes d'esprit la précéder. Une respiration aisée est toujours bonne.

La respiration est inégale, si l'on respire tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Cette inégalité dans l'ordre de la respiration, dénote la plupart du temps quelque chose de mauvais; parce qu'elle indique plusieurs espèces d'obstacles

à la fois. Une respiration égale n'indique au moins qu'un seul obstacle, en supposant qu'elle soit mauvaise. On sait que les changemens de respiration doivent être comptés parmi les signes les plus importans, dès qu'ils sont durables, et que, par conséquent, ils ne peuvent passer pour accidentels, et non dependans directement de l'état actuel du sujet. Ils sont très-bons ou très-mauvais, selon qu'ils passent à une bonne ou mauvaise espèce.

La respiration est grande et fréquente, si tout est en grand mouvement dans le corps, sans que cependant il y ait aucun obstacle particulier. Cette respiration est souvent fort bonne dans les maladies inflammatoires, et Boerhaave la regarde comme une marque que les choses pourroient bien se déterminer à une crise prochaine; car cette respiration indique que les obstacles sont levés, ou vont l'être, et que les forces subsistent. La respiration est rare et grande aux (6) approches des délires.

La respiration es petite et fréquente, quand on éprouve en respirant une si grande difficulté de respirer, qu'on est obligé de retenir son haleine autant qu'il est possible, afin d'éviter la douleur, en n'inspirant que peu d'air à la fois. Dans la pleurésie et la plupart des points de côté, la respiration est petite et fréquente par cette même raison : elle annonce la violence de cette maladie. La respiration est petite et rare dans les épuisemens.

La respiration est très-fréquente et très-grande, lorsque le poumon n'est enflammé que d'un côté; de sorte que le malade puisse encore inspirer beaucoup d'air à la fois. La respiration est très-fréquente et petite, lorsque l'inflammation est considérable dans une pleurésie. Dans les fièvres aiguës simples, cette respiration est souvent la marque que les forces sont épuisées. Elle est à craindre dans les fièvres *hectiques*, parce qu'elle se remarque souvent à leur fin.

La respiration est très-rare et très-grande aux approches des convulsions et des délires. Prosper Alpin dit ne l'avoir pas

(6) M. Zimmerman dit *dans les délires*. Mais j'ai mieux aimé l'interpréter dans le sens du dogme d'Hipp. Pronost. sect. 2, p. 5. J'ai vu la respiration la plus inégale pendant le délire, et le pouls varier en même raison.

observé telle dans tous les cas de délire, sinon lorsque le malade se sentoit une oppression ou une douleur de poitrine, ou un épuisement. Cependant on suppose qu'elle indique quelques vices au cerveau, et, en même temps, ce qui résulte de ces dérangemens; comme la léthargie, le délire.

La respiration est très-rare et très-petite, lorsque les forces sont épuisées au point que la nature succombe. Dans ce cas, on ne remarque même pas que le malade tire son haleine. Tous les plus grands médecins s'accordent à dire que, de toutes les mauvaises respirations, celle-là est la pire. Dans les fièvres, c'est un signe décidément mortel; aussi on l'appelle *la respiration froide*, parce que, selon Hippocrate, Galien, P. Alpin, elle a lieu dans les malades qui vont mourir. Elle indique, selon P. Alpin, que la force vitale s'anéantit; et, selon Boerhaave, que les parties nobles sont déjà gangrénées. Cette règle a néanmoins ses exceptions; elles ne sont même pas rares.

J'ai remarqué cette respiration dans un homme au moment qu'il commença à revenir de la syncope dans laquelle il étoit tombé; de manière qu'on le croyoit reellement mort. C'étoit un paysan robuste de trente-six à quarante ans. La peur qu'il avoit eue d'être pendu, étant en prison, l'avoit fait tomber dans cet état. Toutes ses facultés sembloient anéanties; je ne pus même lui trouver le battement du pouls, ni aucuns mouvemens au cœur, ni la moindre respiration. Il avoit le visage et les lèvres pâles, les yeux fermés. Il étoit froid; enfin semblable à un corps mort. On le poussa, l'agita, le serra, le battit, le roula par terre, sans en tirer le moindre signe de vie. Je lui mis en vain sous le nez de l'esprit volatil de sel ammoniac, moyennant lequel on a fait revenir des noyés. Il ne donna pas non plus dans ce moment aucun signe de vie. Je lui versai dans le gosier les médicamens les plus forts. Tout lui ressortoit de la bouche. Cela s'est passé publiquement à notre Hôtel-de-ville, en présence d'une foule de témoins. Il resta dans cet état pendant vingt-quatre heures, et ce ne fut qu'après cet intervalle, que je commençai à apercevoir la respiration rare et petite, dont il est question ici. Pendant les premières vingt-quatre heures, je lui fis frotter les narines avec l'esprit de sel ammoniac. Après ces vingt-quatre heures, il parut avaler quelque chose de mes médicamens. Au bout

de trente heures, il ouvrit les yeux pour la première fois; et, six heures après, il donna un petit son de voix. Au bout de six jours, il fut guéri par les médicamens que j'ordonnai, et mis ensuite au carcan à la vue de toute notre ville.

La respiration est très-élevée, lorsque le ventre, les côtes, le sternum, les omoplates, les clavicules et les narines sont dans le plus grand mouvement possible, quoique l'air n'entre dans les poumons et n'en sorte qu'en petite quantité. Je remarque que le bruit qui en vient ressemble à celui d'une pompe qui se meut avec beaucoup de peine. Cette respiration est regardée, sans exception, comme mortelle, parce qu'elle indique le plus grand resserrement possible de la poitrine, et toujours une suffocation prochaine. P. Alpin dit qu'elle se remarque ordinairement dans ceux qui ont une inflammation au gosier, ou aux poumons, ou qui sont comme suffoqués par l'épanchement du pus d'un abcès. Je n'ai pas toujours remarqué cette respiration dans les inflammations des poumons; mais je l'ai aperçue après la métastase d'un fluide séreux, qui avoit quitté les mains et les pieds où il avoit formé une enflure: j'eus lieu de croire que cela étoit arrivé par des médicamens qu'on avoit pris à mon insu; et qu'il y avoit aussi un abcès interne aux poumons.

On sait ce que c'est que le râle. Cette respiration a pour cause prochaine en partie un amas de pituite dans les poumons; en partie certaine quantité de sang qui remplit le tissu cellulaire, et rend, par sa pression, la respiration très-difficile, et enfin impossible. La cause de cette abondance de pituite ou de phlegme est, dans les inflammations des poumons, l'impossibilité d'évacuer cette pituite. La cause de l'accroissement de l'inflammation est le mouvement continuel des poumons, la force de la fièvre, la négligence des remèdes nécessaires, et le manque d'une méthode expéditive. Le râle est souvent le précurseur de la mort dans les inflammations de poitrine, dans les cas d'abcès internes à la poitrine, et dans les fièvres aiguës simples. Il dure souvent deux jours et deux nuits entières, avant que la mort arrive. Il est plus court, lorsque les inflammations de poitrine se terminent par la gangrène. Au commencement des maladies, et particulièrement chez les asthmatiques, le râle est ordinairement très-rare, et n'indique pas un aussi grand danger. J'ai vu le râle au sixième

jour des péripneumonies, et ces inflammations se terminer heureusement au deuxième jour, moyennant l'usage du camphre. J'ai même vu le râle au neuvième et onzième jour, et l'inflammation se terminer avec succès, moyennant la vapeur du vinaigre.

J'ai généralement observé que la respiration peut être la même dans des circonstaces bien différentes, et différente dans les mêmes circonstances; et cela par rapport à des causes externes particulières, et à la constitution individuelle des sujets : ce qu'un habile observateur ne manquera jamais d'observer. J'ai vu que les espèces de respirations simples sont communes à plusieurs maladies très-différentes entre elles, et qu'elles ne sont pas décisives comme signe. Enfin, ce sont toujours toutes les circonstances combinées qui doivent décider de ce que peut présager l'une ou l'autre espèce de respiration. (7)

CHAPITRE III.

De l'Observation des Signes que l'Urine peut fournir dans les Maladies.

Le peuple prend l'urine pour le miroir de tout ce qui se passe dans le corps. Il exige du médecin, que, sans avoir aucun égard à d'autres signes, il lise dans l'urine toute l'histoire d'une maladie, et qu'il y voie la constitution du malade. Ces préjugés ne sont si fort enracinés chez les ignorans, que parce que la voie des miracles leur paroît toujours la plus courte. Paracelse s'étoit ouvertement déclaré pour cet abus.

(7) Hippocrate ne nous a jamais rapporté ce qu'il avoit remarqué dans la respiration, sans nous présenter en même-temps les autres signes qui se réunissoient pour en interpréter la vraie signification. Ses Épidémies en fournissent assez d'exemples. On peut dire qu'en général il n'y a de vrai danger d'indiqué par la respiration, que quand elle est très-grande et rare, très-petite, ou *entrecoupée*; en supposant que ces états de la respiration durent quelque temps : encore faut-il le concours des autres signes pour conclure avec assez de probabilité.

Il s'est même trouvé des médecins assez dupes d'eux-mêmes pour donner, à cet égard, dans les rêveries du peuple.

J'ai quelquefois vu des ignorans regarder les urines avec un air si mystérieux, si occupé, que je n'aurois jamais pu croire qu'il y eût des fourbes de cette trempe, si je n'en avois été témoin. Mais les gens éclairés sont revenus de cette erreur. Les femmes sont toujours la partie du peuple que les charlatans abusent le plus aisément. Je m'en rappelle une qui passoit pour femme d'esprit : elle avoit, disoit-on, un talent particulier à juger du mérite des médecins; et dans ses accès de mélancolie, qu'elle désignoit par un nombre infini de noms, elle envoyoit à un bourreau éloigné, et ses urines, et les drogues qu'elle recevoit d'un empirique dont elle faisoit un cas particulier; lui demandant de juger, par les urines, si les drogues qu'on lui donnoit étoient bonnes.

C'est dans la barbarie du moyen âge qu'on doit chercher l'origine de ces abus. La plupart des médecins de ces temps-là étoient des ecclésiastiques, qui, sous le prétexte d'honnêteté, ne visitoient pas les malades de jour. Les malades les alloient trouver aux églises; ou ces médecins demandoient seulement qu'on leur envoyât un verre d'urine des malades; et ces Esculapes prononçoient en conséquence.

Daniel le Clerc pense que la persuasion où sont certaines gens que le peuple veut être trompé, engage quelquefois à le faire. Ce grand médecin dit que ceux qui se sentent en état de gagner, par leur probité et leurs talens, l'estime des malades raisonnables, et conséquemment ne veulent rien prédire par l'inspection des urines, sont bientôt abandonnés pour les gens les plus vils et les plus effrontés, qui osent donner, en regardant cette urine, le détail d'une maladie qu'ils ne connoîtroient même pas auprès du lit d'un malade. On voit même certaines personnes, qui, d'ailleurs, ne manquent ni d'esprit ni de talens, donner comme le peuple dans cet abus. Il semble que ces gens oublient en un instant ce qu'ils sont; qu'ils renoncent à leur bon sens, à leur savoir, pour approuver comme le vulgaire tous les bruits qui se répandent à l'avantage d'un fourbe qui ne mérite plus d'approbation que parce qu'il est plus hardi. Il y a peu de temps qu'un homme d'un vrai mérite, après avoir été incertain sur ce qu'il devoit penser d'un de ces prétendus prophètes, s'étoit enfin déclaré pour lui,

et le préconisoit partout. Un jeune écolier lui dit, en plaisantant, que ce charlatan étoit le plus habile homme du monde, puisqu'il avoit prédit, par l'urine d'un chat, qu'il n'y auroit plus de souris cette année-là. Cet honnête homme fut si piqué de cette raillerie, qu'il mêle, en rentrant chez lui, de l'urine avec une décoction de safran, et y jette de la craie. Il dit à un valet d'écurie de porter ce mélange à ce charlatan, et de l'assurer que c'étoit de l'urine d'une personne très-malade depuis long-temps. Ce charlatan, qui passe encore pour un habile médecin, malgré ses méprises et son ignorance, lui donne par écrit tout ce que le malade avoit à faire pour sa maladie, reçoit un louis, et se moque en secret du sot dont il goûtoit la sottise à son profit. Cet honnête homme, désabusé par cette épreuve, avoua combien il avoit été dupe. Le seul bon sens ne l'auroit-il pas désabusé, s'il ne s'étoit pas oublié ? Faut-il autre chose que du sens commun pour ne pas croire une chose impossible, y eût-il cent témoins du contraire ?

Le Clerc n'est pas le seul qui se soit élevé contre ces abus; Stahl a écrit un traité exprès contre cette duperie, pour détourner les médecins de se laisser consulter par l'inspection des urines. Boerhaave dit qu'il faut être dans le délire pour juger sur les urines; et qu'il a vu lui-même les *prophètes urinaires* les plus distingués, commettre les plus grandes fautes; et que ces fourbes se seroient dérobés aux regards de l'univers entier, s'ils avoient été capables de rougir.

Hoffman étoit aussi très-éloigné de croire qu'un médecin pût porter, en voyant les urines d'un homme, un jugement solide sur sa constitution, son tempéramment, sur les progrès et la terminaison d'une maladie. Les médecins raisonnables, dit-il, se sont moqués depuis long-temps de ces contes de vieilles.

Tissot dit que les médecins font attention aux urines des malades, parce que les changemens de l'urine peuvent aider à connoître les altérations qui sont arrivées dans les fluides ; mais que c'est une ignorance grossière et une fourberie insigne, que de vouloir persuader que l'inspections des urines instruise des symptômes, des causes des maladies, et fasse apercevoir quelle méthode on doit pratiquer pour les traiter. On peut certifier, ajoute-t-il, que quiconque ordonne un médicament, d'après cette inspection, est un fripon; et que le malade qui le met en usage est un insensé.

Mais entrons en matière. Les Grecs féconds en subtilités, nous ont donné grand nombre de différences à cet égard, et chaque différence de l'urine a, suivant eux, sa signification; mais on sait depuis long-temps que la nature n'agit pas d'une manière aussi déterminée à cet égard. Cependant je vais indiquer briévement les differens degrés de probabilité qu'on peut y appercevoir, et qui méritent l'attention de l'observateur.

L'urine est une partie du fluide aqueux que le chyle avoit porté dans le sang, et qui en a été séparé dans les reins. Ce fluide aqueux entraîne avec lui une partie huileuse, quelques sels, et des parties terreuses. L'huile et les sels augmentent en quantité, et *s'exaltent* dans les fièvres, et par tout mouvement considérable quelconque. La terre s'attache souvent à la vessie, et forme une concrétion pierreuse. L'huile et les sels ne se font pas encore sentir dans le fœtus; mais, dans un enfant, on les remarque déjà au goût et à l'odorat. L'urine devient avec l'âge beaucoup plus pénétrante par l'exaltation de ses sels et de sa partie huileuse. L'urine est claire immédiatement après le repas; c'est ce qu'on appelle *la décharge de la boisson.* Cinq ou six heures après le repas, elle est plus jaune; on l'appelle alors *la décharge du sang.* Au reste, l'urine varie selon l'âge, le tempérament, la boisson, les alimens, etc. On considère dans l'urine sa quantité, son odeur, sa saveur, sa couleur, sa fluidité, et ce qui y est contenu.

L'urine est abondante dans les pays froids, parce qu'on y transpire moins. Elle est très-abondante dans le diabetès, dans les états hypocondriaques et hystériques, et en général lorsque la transpiration diminue, ou quand une diarrhée se supprime subitement. Elle est peu abondante dans les pays chauds, aussi bien que dans les différentes hydropisies. Dans les maladies des conduits urinaires, il ne vient que très-peu d'urine, non plus que dans les fièvres aiguës.

L'odeur et la saveur de l'urine sont toujours en raison de l'huile et de la quantité des sels; par conséquent, elles indiquent le degré de chaleur ou de corruption des humeurs, ou la durée de sa résidence dans la vessie. L'urine est d'une odeur forte dans les fièvres aiguës, à cause de la chaleur qui accompagne ces fièvres, et parce que la sécrétion de ce fluide ne se fait qu'en petite quantité. L'urine est fétide dans les fièvres dont la dépuration se fait par la peau, et qui sont accom-

pagnées d'une grande dépravation des humeurs. Elle s'est trouvée si fétide, dans une suppression totale, que le chirurgien qui la tiroit avec une sonde, mourut de sa puanteur. Boerhaave regarde l'urine comme de très-mauvais augure, lorsqu'elle pue dès le commencement des maladies, soit aiguës, soit chroniques, et dit qu'il est très-difficile de guérir dans ces sortes de cas. Les mêmes principes sont applicables à la saveur de l'urine, si on ne fait attention qu'à la cause. Une urine dont l'odeur est très-forte, a aussi une saveur très-forte. Une urine colorée et parfaitement insipide, indique, selon Boerhaave, un épuisement total et une mort prochaine.

La couleur de l'urine peut être blanche, pâle, jaune, safranée, rouge, brune, verte, noire. Janus Plancus nous fait mention d'une urine bleue, qu'il dit avoir observée dans un malade mort d'une *dysurie*. Elle déposa, dit-il, un sédiment d'un bleu clair, et avoit l'odeur du sel ammoniac. A l'ouverture de la vessie, il ne remarqua pas la moindre apparence de couleur bleue, ni de calcul. C'est pourquoi l'on a pensé, en Allemagne, que cette teinte bleue pouvoit bien venir d'un vase de cuivre, dont ce malade se fût servi pour uriner.

Une urine totalement blanche ou d'un jaune pâle, est regardée comme de très-mauvais présage dans les fièvres aiguës, surtout si l'on a remarqué du sédiment auparavant. Une urine blanche, selon Galien, annonce le transport dans une fièvre aiguë, et, dans le transport, la mort. Selon Boerhaave, l'urine d'un homme qui meurt d'une fièvre aiguë, est toujours sans couleur. J'ai cependant remarqué, dans les maladies où il y a inflammation, que dès que l'urine pâlissoit, il s'ensuivoit un changement avantageux, et que la fièvre diminuoit, en supposant néanmoins que les autres signes fussent bons. Une urine toute blanche, ou d'un jaune pâle, n'est pas un phénomène rare dans les sujets bien portans, surtout chez les femmes, après une colère ou une crainte subite. Cette urine est une marque presque certaine d'un accès hypocondriaque ou hystérique; elle accompagne le plus souvent le plus haut degré de ces maladies, et se colore quand le malade redevient mieux. J'ai cependant remarqué, dans plusieurs accès de ces maladies sans fièvre, une urine aussi rouge que dans les fièvres aiguës; et cela n'est pas si rare. L'urine est pareillement blanche ou d'un jaune pâle, quand il y a obstruction aux reins

ou au foie : aussi Galien regardoit ces urines comme très-mauvaises dans les maladies bilieuses. Enfin l'urine est blanche dans les diabètès de longue durée, quoique dans ces maladies elle soit accompagnée d'une soif continuelle, d'un pouls foible et fréquent, et qu'elle soit plus douce que celle des sujets hypocondriaques ou hystériques, et plus abondante.

On remarque l'urine safranée dans les fièvres bilieuses, et particulièrement dans la jaunisse. Mais elle se voit aussi dans les fièvres aiguës de toute espèce, et cette couleur est assez en raison du degré de la fièvre. L'urine rouge, ou d'un rouge foncé, se remarque surtout dans les fièvres inflammatoires; et j'ai observé, en nombre de cas, qu'elle étoit toujours plus ou moins rouge, à proportion que les sujets buvoient du vin dans l'état de santé. Je remarque aussi que l'urine des grands buveurs est rouge comme le sang, lors même qu'ils se portent bien. Généralement on regarde l'urine très-rouge comme le signe d'une très-grande fièvre dans les maladies aiguës, parce qu'on rend le moins d'urine dans une très-grande fièvre, et que l'urine qui ne vient que goutte à goutte est ordinairement rouge. Boerhaave dit que l'urine rouge est, dans les fièvres aiguës, le signe d'une longue durée et d'un grand danger; qu'elle donne lieu de craindre une crise très-éloignée et dangereuse; la gangrène des vaisseaux sanguins, surtout de ceux du cerveau, et la mort : qu'une urine de couleur de sang, laquelle ne fait aucun dépôt ni aucun nuage, est une marque d'autant plus certaine que le malade va mourir.

L'urine paroît quelquefois brune, lorsqu'elle est réellement safranée et très-épaisse. Quant à l'urine verte, on pourroit croire que les anciens ne l'avoient remarquée que par la théorie qu'ils s'étoient faite de la bile, si Boerhaave et de Haën ne l'avoient pas vue. Boerhaave dit qu'elle indique et annonce tous les symptômes qui accompagnent et suivent ordinairement la dissolution de l'atrabile. Les anciens donnent aussi la description d'une urine noire, et disent qu'elle est de même nature que l'urine verte, et indiquent les mêmes phénomènes; quoique cependant elle soit plus mauvaise. Galien dit avoir vu cette urine dans les fièvres quartes, dans la splénitie et la mélancolie. L'urine noire que P. Alpin dérive du sang caillé, se voit quelquefois après des fausses couches, et dans les hémorroïdes

de la (1) vessie. J'ai remarqué que l'urine safranée d'une femme en couche, étoit devenue noire en peu de temps : cette femme avoit une fièvre causée par la suppression des lochies. Les anciens regardoient toujours l'urine noire comme très-dangereuse, sinon dans la mélancolie.

La fluidité de l'urine est pareillement très-variable. L'urine est tantôt très-fluide, tantôt médiocrement épaisse, tantôt très-épaisse : il est même encore de différens degrés entre ces extrêmes, et dans ces différens termes. Ou l'urine demeure long-temps tenue, ou elle est d'abord telle et devient bientôt épaisse, ou elle est d'abord épaisse et reste telle, ou elle est d'abord épaisse et devient bientôt tenue. On a aussi prétendu remarquer à l'urine différens degrés de fluidité, selon ses diverses couleurs; mais ces observations se contredisent considérablement.

Une urine qui est d'abord tenue et reste telle, indique, dans les maladies aiguës, qu'il n'y a pas encore de crise à attendre. C'est pourquoi Hippocrate ne la regardoit pas comme bonne dans les fièvres, quoiqu'elle fût rouge ou jaune. Boerhaave dit que l'urine tenue et sans couleur annonce, dans les fièvres inflammatoires, le plus mauvais état des intestins, le transport, la phrénésie, des convulsions, la gangrène et la mort.

Une urine qui est d'abord tenue et devient bientôt épaisse, annonce que la nature travaille à opérer une crise.

Une urine qui est d'abord épaisse et reste telle, paroissoit montrer aux anciens, au commencement des maladies aiguës, que tout étoit dans un très-grand mouvement; et, plus tard, que la crise seroit très-pénible. C'est pourquoi ils regardoient cette urine comme très-mauvaise; parce qu'ils s'imaginoient qu'elle présageoit au moins une longue maladie, en supposant les forces du malade bonnes, et la mort, si ces forces n'étoient pas telles. Baglivi vit un sujet rendre, dans une maladie articulaire, une urine abondante et épaisse, qui se changea bientôt en gelée; après quoi le malade se porta bien. J'ai vu quelque chose de semblable dans une même maladie. Une fille âgée de cinquante ans, avoit un rhumatisme des plus violens, accompagné pendant quinze jours d'une forte fièvre conti-

(1) Voyez les méd. de Bresl. sur ces hémorroïdes, p. 266, etc.

nue : ses bras, ses doigts, ses cuisses, ses jambes et ses pieds se tordoient, se courboient, éprouvoient les déchiremens les plus cruels. Je lui rendis en peu de temps l'usage des bras par des vésicatoires. A la troisième application que j'en fis faire au mollet, je vis sortir, en ouvrant une grande ampoule, une quantité considérable de matière gélatineuse. Il disparut en même temps une grande enflure qu'elle avoit au genou du côté où elle souffroit le plus. La malade, qui, depuis ces accès douloureux avoit eu les genoux retirés au menton, put alors les étendre. En peu de jours elle fut guérie d'une maladie qui avoit duré plusieurs semaines avec les plus grandes douleurs.

Une urine qui est d'abord épaisse et devient bientôt tenue, est le signe d'une crise présente, selon les anciens. Dans les fièvres aiguës, Boerhaave regardoit comme le meilleur présage, pour le présent et l'avenir, une urine qui dépose, durant toute la maladie jusqu'au temps de la crise, un sédiment blanc, léger, lisse, semblable, en pointe arrondie, sans odeur, et qui se précipite promptement. M. de Haen n'entreprend pas de déterminer le temps auquel ce vrai sédiment critique doit se montrer après que l'urine a été rendue. Il pense que, plus le sédiment se précipite promptement et long-temps, plus la crise est parfaite. Il remarque cependant qu'un sédiment qui ne s'est précipité que dix ou douze heures après l'excrétion des urines, a été le signe d'une bonne crise.

On peut dire que les différens degrés de la fluidité des urines dépendent des différens mélanges de leurs parties constitutives. On peut connoître la proportion de ces mélanges par une expérience aisée. Boerhaave dit que si l'urine retient long-temps son écume, après avoir été secouée dans un vase, c'est une marque que l'huile et les sels forment une étroite combinaison, et que la crise sera difficile; qu'au contraire la crise sera aisée, si l'écume se dissipe promptement.

Le contenu des urines consiste dans les parties qui s'y séparent et tombent au fond du vase, ou restent suspendues au milieu, ou nagent à la superficie du fluide. Le sédiment et les *énéorèmes* ont leurs parties intégrantes liées ensemble, ou forment des corps séparés. Ils sont semblables pendant quelques jours, ou non; épais, ou déliés; copieux ou en petite quantité; de matière, de forme et de couleur différen-

tes, ou non. Les parties qui sont à la superficie sont quelque chose de gras ou d'huileux.

Le plus ou le moins de liaison du sédiment dépend de la forme de ses parties. Tantôt ces parties ressemblent à des grains, tantôt à des écailles, tantôt à de la farine, ce à quoi il faut rapporter le sédiment purulent à cause de la ressemblance: tantôt ces parties ne consistent qu'en un phlegme épais. Les Grecs ont donné à ces différentes espèces de sédiment des dénominations claires pour eux, mais fort ambiguës pour nous aujourd'hui. On peut dire qu'un sédiment purulent est la marque d'un abcès interne au système urinaire, ou aux parties de la génération. Un sédiment muqueux, ou qui a l'air d'un phlegme, indique que le mucus de la vessie est emporté par les urines, surtout si l'urine est pâle, tenue, et que le sédiment soit visqueux et fétide: cela indique aussi la présence d'un calcul. Il faut cependant faire attention de ne pas prendre ce sédiment *phlegmatique*, que j'ai remarqué dans nombre de sujets incommodés de calculs, pour quelque (2) chose de purulent, et de conclure de là à la présence d'un abcès ou dans la vessie ou dans les reins, quand même ce sédiment seroit blanc ou verdâtre. Freind nous rapporte à cet égard le cas singulier d'une fièvre qui se termina par un abcès à la vessie, et qui paroissoit, au contraire, persuader de la présence d'une pierre : mais l'ouverture du cadavre ne fit voir qu'un abcès au rectum et à la vessie.

J'entends par l'irrégularité du sédiment (3), le changement qui peut arriver à la position de ses parties, qui vont et viennent dans l'urine, et semblent déceler quelque chose de purulent et de phlegmatique. Un sédiment épais désignoit, selon les anciens, des humeurs épaisses, et indiquoit des maladies fâcheuses: un sédiment délié marquoit le contraire. Ce sédiment, plus ou moins copieux, n'est significatif que quand la nature en est suffisamment déterminée. J'ai deja

---

(2) En général il faut faire beaucoup d'attention au précepte d'Hippocrate. *Prenez garde de vous en laisser imposer par l'état de la vessie*, soit réel, soit supposé. *Pronost.*

(3) Voyez ce que dit Hippocrate à cet égard dans son Traité des Crises, et dans celui du Pronostic. Ce qu'il dit est très-important.

touché la matière et la forme, il me reste à parler de la couleur.

Le sédiment peut être blanc, pâle, d'un rouge jaunâtre, rouge, vert, plombé, ou noir. Le blanc passe pour le meilleur, quand les parties en sont liées, un peu pyramidales, et qu'il reste semblable ; on croit alors qu'il est arrivé dans les humeurs tout ce qui doit précéder la crise : on a même encore regardé de notre temps la crise comme difficile, quand le sédiment n'étoit pas un peu pyramidal, mais uni.

Il en est presque du sédiment pâle, comme du blanc. Les anciens regardoient le jaune et le vert comme mauvais, à cause des prétendues indications que la bile sembloit leur présenter. J'ai vu dans un petit garçon de sept ans, incommodé de vers, et en chartre, une urine brune et obscure, dans laquelle il se faisoit un dépôt copieux, formé d'écailles d'un jaune très-exalté ; cependant cet enfant s'est rétabli. Les anciens regardoient le sédiment rougeâtre, et le rouge, comme une preuve que la matière morbifique n'étoit pas encore préparée pour la crise. J'ai remarqué ce sédiment dans les maladies aiguës, au moment où les malades étoient les uns près de leur guérison, les autres près de leur mort. Les anciens regardoient encore le sédiment plombé comme dangereux.

Les nuages ou les énéorèmes donnoient encore moins d'espérance d'une crise aux anciens. Ils aimoient mieux néanmoins voir ces nuages, que des urines absolument claires ; de même qu'ils préféroient le sédiment à ces nuages. Les urines toutes claires ne leur plaisoient pas du tout ; car ils inféroient de là un transport, surtout quand il se trouvoit d'autres signes de réunis dans leurs combinaisons ; et en cela ils étoient prudens. Un nuage noir, épais, irrégulier, est très-mauvais, suivant Hippocrate. Galien ne le regarde pas comme si mauvais qu'un sédiment noir.

Les parties qui nagent à la surface des urines sont quelquefois huileuses. Il ne s'agit pas ici de l'urine qui a simplement la couleur et la consistance de l'huile, mais de l'urine à la surface de laquelle on voit nager une espèce apparente de graisse en forme de toile d'araignée, ou une matière grasse réelle qui y paroît en forme de gouttes. Les anciens regardoient cette espèce de matière huileuse comme un signe de

consomption ; opinion qui s'est soutenue jusqu'à nos jours.
Une dame grosse et grasse, robuste, me fit un jour le reproche le plus sérieux de ce que je ne faisois pas attention à ce phénomène qui paroissoit sur ses urines, bien loin d'en pâlir, comme elle pensoit que j'aurois dû le faire. Supposons ici que cela vienne d'une fonte de graisse, comme le pensoient les anciens, on sait malgré cela que tout homme n'est pas dans un état de consomption quoiqu'il maigrisse ; car on maigrit dans presque toutes les maladies.

On remarque aussi quelquefois une pellicule en forme de toile d'araignée, sur les urines, dans les fièvres très-violentes, et surtout dans les fièvres hectiques. On me dit un jour, d'un air sérieux, de faire attention à cette saleté qui se voit sur les urines. C'étoit dans une maladie que j'avois dit, il y avoit quelque temps, être une vraie consomption. La pellicule ne formoit pas une espèce de toile, mais elle étoit d'une finesse extrême, légérement colorée, et même presque imperceptible. J'avois dejà remarqué une telle pellicule dans l'urine de sujets bien portans ; et je ne l'ai pas vue dans les urines de nombre de sujets qui étoient en consomption. La réponse qu'il y a à faire à cela, c'est que G. Bonet avoit dejà observé, dans le dernier siècle, que cette pellicule n'étoit aucunement significative, puisqu'on l'observe sur l'eau dans laquelle on a fait bouillir du tartre : aussi cette pellicule ne se fond pas à la chaleur du feu; mais elle se coagule, et forme une croûte saline. De Haller a vu nager de vraies gouttes d'huile sur les urines d'un homme qui avoit quelque vice dans les reins.

Voilà tout ce que le but de mon Ouvrage me permet de dire sur les urines. Elle varie dans les sujets bien portans, selon l'âge, le sexe, le tempérament, la saison, la manière de vivre et les médicamens qu'on emploie, et même d'un moment à l'autre, selon les alimens que l'on prend. Elle est quelquefois la même dans une fièvre aiguë et dans le scorbut, et ainsi dans des maladies fort différentes l'une de l'autre ; elle est aussi différente dans les mêmes maladies. Pringle observe que l'urine est un signe très-incertain dans les fièvres pétéchiales, puisqu'on voit mourir des sujets dont les urines ont déposé un sédiment, et qu'on en voit guérir dans l'urine desquels il n'y en a pas eu.

Hippocrate, et d'autres après lui, ont remarqué que c'étoit

risquer de se tromper, que de juger uniquement d'après les urines, dans les (4) maladies aiguës comme dans les maladies chroniques; puisque l'urine varie dans l'homme le mieux portant, et qu'elle peut être changée par tant de causes externes, qu'il est impossible d'apprécier au juste par là l'état de l'homme qui l'a rendue. D'ailleurs, on voit quelquefois les autres signes donner la meilleure espérance, tandis que les urines sont très-mauvaises : et de très-mauvaises urines laissent encore quelque espoir, même quand les autres signes sont mauvais. Outre cela, les urines qui ne sont jamais bonnes, trompent souvent, lorsque les autres signes sont bons; et des urines qui ne sont pas mauvaises, n'empêchent pas qu'il n'y ait du danger, lorsque les autres signes sont mauvais.

Il suit donc de là, qu'il faut toujours réunir l'observation des autres signes à celle des urines, lorsque nous voulons juger des choses sans courir le risque de nous abuser tant au désavantage du malade qu'à celui de notre réputation; et qu'il ne faut pas tant s'arrêter aux urines, quand on peut connoître et juger une maladie par les autres signes.

Les signes généraux des maladies, de leurs crises, de leur solution, ont donc tous quelque chose de vraiment indéterminé dans la signification. La respiration est ce qu'il y a de plus sûr; mais ce signe n'est pas à notre disposition dans toutes les maladies, comme tel. Le pouls est un signe moins sûr, et nous l'avons à notre disposition dans presque toutes les maladies. L'urine est le signe le moins sûr, et ne peut nous servir que dans très-peu de maladies (5).

---

(4) *In morbis non attenditur signum unum, sed omnia expenduntur; et considerat medicus cumulum accidentium, ut inde discernat ex quo magis timendum : neque enim quia unum bonum sit, propterea convalescet ægrotans.* Phrygii *Comment. in Epid. Hipp.* p. 1, c. 7.

(5) Galien a dit que les urines sont si décisives dans les maladies aiguës, qu'il faut ne s'en tenir qu'à ce seul signe. *Comm. in l. 6. Epid.* Cela sent un peu l'enthousiasme.

CHAPITRE IV.

De l'observation des Signes que peuvent présenter, tant l'ensemble du Corps et les différentes positions de ses Parties, que les dispositions de l'esprit.

Nous trouvons la nature dans la nature, en réunissant le particulier au général ; et nous parvenons à généraliser les cas particuliers, en sachant observer exactement les détails, en même temps que nous considérons le tout comme il doit l'être. C'est par l'observation des signes, que nous connoissons ce qu'il y a de particulier dans les maladies. Quoique ces signes soient très-nombreux, ils ne sont cependant vraiment déterminés que dans un petit nombre de maladies, quelque nombreux que soient les effets des maladies.

Mon plan ne me permet pas de traiter, selon toute leur étendue, des signes dont je vais parler : je parlerai encore moins de tous. Je conduirai mon lecteur au lit des malades, autant que je pourrai le faire ; mais je ne le conduirai pas chez tous, parce que ce seroit mal présumer de sa capacité, que de me croire obligé de lui montrer tous les cas particuliers.

L'esprit d'observation cherche à saisir l'ensemble de tous les phénomènes des maladies ; c'est ce que nous appelons la *physionomie* des maladies. C'est dans toute la forme externe du corps, que se présente cette physionomie. Les traits du visage, l'état de ses parties nous présentent aussi des signes. On voit quelquefois sur le visage seul la maladie du sujet. L'observateur le moins habile peut aisément apercevoir la maladie à l'air du visage, dans les fièvres aiguës, les pâles couleurs, la jaunisse, l'ictère noir, les maladies vermineuses, la fureur utérine. Plus le visage est différent de l'état de santé, plus le changement indique de danger dans les maladies aiguës. Un homme qui, avec un visage enflammé, me regarde d'un air égaré et fier, tandis que ses regards étoient auparavant doux et paisibles, m'annonce qu'il va avoir un transport. J'ai cependant vu un sujet attaqué d'une inflammation de poitrine, avoir le visage pâle et le regard extrêmement farouche à la

veille d'une crise, lors même qu'il étoit froid et sans sentiment : le lendemain, le malade revint à lui. Le pouls et la respiration indiquoient un mieux réel. Depuis le neuf jusqu'au douze, il parut se bien porter ; il but du vin, et mourut.

Un regard foible et timide, des lèvres pendantes et pâles, passent pour de mauvais signes dans les fièvres aiguës, parce que cela indique un grand épuisement. Un regard fort triste est, dans les mêmes cas, un très-mauvais signe, si le malade n'a pas une diarrhée, n'est pas entièrement privé de sommeil, ou ne souffre pas de la faim. Quand le visage se défait tout-à-coup dans les fièvres aiguës, il y a un grand danger à craindre. La gangrène a deja lieu quand le nez devient pointu, le visage plombé, et que les lèvres sont bleuâtres dans les grandes inflammations. On remarque souvent sur le visage des malades un vrai danger qui ne se manifeste pas par les autres signes.

Il y a plusieurs choses à observer dans les yeux. Boerhaave regardoit les yeux des malades avec une loupe, pour voir si le sang passoit dans les vaisseaux capillaires. Hippocrate regardoit comme un mauvais signe que les malades évitassent la lumière ; que les larmes leur coulassent involontairement ; qu'il y eût un strabisme ; qu'un œil parût plus petit que l'autre ; que le blanc devînt rouge ; que les artérioles y devinssent noirâtres, parussent trop saillantes ou s'enfonçassent trop. Il regardoit comme un signe mortel, que l'on aperçût du blanc de l'œil entre les paupières pendant le sommeil ; supposé cependant que le malade n'eût pas de diarrhée, ou qu'il n'eût pas coutume de dormir ainsi. Un médecin Hollandais pense que rarement on voit un malade dormir ainsi dans les maladies aiguës, sans qu'il en meure. Cela demande des exceptions. J'ai vu dormir ainsi M. de Haller, il y a plusieurs années, dans une fièvre aiguë. Il n'en est pas mort.

J'ai depuis ce temps-là remarqué le même phénomène dans les femmes hystériques attaquées de fièvres aiguës : je le remarque très-communément dans les enfans, sans qu'il s'ensuive rien de fâcheux. Ainsi la règle de M. Kloekhof n'est pas sans exceptions.

Cheyne veut qu'on regarde soigneusement les yeux dans les maladies chroniques. Quand ils paroissent mats, languissans, surtout si la glande lacrymale est plus dure et plus large

qu'à l'ordinaire, et enflée, on peut dire décidément, selon lui, que les nerfs de cette personne sont dans un grand relâchement; que ce sujet, si c'est une femme, a de grandes suffocations de matrice; que ses fonctions naturelles ne se font pas comme il faut, et que sa manière de vivre n'est pas avantageuse. Je me rappelle une fort aimable dame qui avoit dans le grand angle de l'œil une enflure jaunâtre, à demi transparente, large d'une ligne et longue de deux, à peu près telle que Cheyne la décrit. Cette dame étoit très-sujette aux suffocations de matrice, et d'une très-foible santé, malgré la vivacité de son tempérament.

On regarde (1) aussi la langue. Baglivi croyoit que son état méritoit la plus grande attention dans l'examen des maladies; car les autres signes, dit-il, trompent souvent, ceux-ci ne trompent jamais. C'est pourquoi il conseilloit de ne jamais quitter un malade sans avoir considéré ce signe avec la plus grande attention, surtout dans les inflammations internes: car, dans ces maladies, la langue se dessèche promptement, et de plus en plus à mesure que l'inflammation augmente. Il est certain que la couleur blanche, brune ou noire de la langue, est souvent proportionnée au degré de l'inflammation et de la fièvre. Mais il est ridicule de ne consulter et de ne craindre que la langue, et de ne chercher qu'à nettoyer la langue au lieu de guérir la fièvre, puisque la langue ne devient mauvaise ou bonne que selon que la fièvre augmente ou diminue.

L'altération du goût fait souvent connoître l'état de l'estomac. Un goût amer est une marque qu'il y a de la bile dans l'estomac. On peut généralement conclure, que la digestion ne se fait pas bien, quand on remarque un mauvais goût qui ne vient pas de causes externes. Je remarque que la digestion n'est pas bien rétablie, quand les convalescens ne sentent pas encore le vrai goût du boire et du manger, après avoir eu la fièvre.

Souvent un goût insoutenable a pour cause un abcès caché dans la poitrine. Platner a reconnu avec sagacité, par ce signe et par une légère douleur au-dessus de la mamelle, un abcès

---

(1) Hippocrate y faisoit beaucoup d'attention. Il fait mention de plus de vingt états différens de la langue. Baglivi dit trop pour s'arrêter en tout à ses assertions.

caché, quoiqu'il n'y eût aucun autre signe de cette affection. Il ouvrit l'endroit que le malade avoit à peine remarqué par cette légère douleur. Il en sortit beaucoup de pus très-fétide; et le mauvais goût disparut aussitôt.

Les crachats sont regardés comme un signe de ce qui se passe dans la poitrine. Au commencement des inflammations de poitrine, on voit quelquefois les crachats teints de sang. Ces crachats, aussi bien que ceux d'espèce quelconque, sont bons, s'ils appaisent les douleurs : mais, sans cet effet, ils sont toujours mauvais; et il le sont d'autant plus qu'ils viennent plus tard. Je vois rarement expectorer un sang pur dans les inflammations de poitrine; mais je remarque que les crachats qui sont d'abord épais, sont un signe certain que le malade guérira, s'il ne se commet pas de faute d'ailleurs. Ces crachats sauvent encore le malade, quoique fort tardifs, surtout si on en procure l'expectoration avec la vapeur du vinaigre, moyennant laquelle j'ai souvent arraché de ces malades des bras de la mort. Cependant les malades n'ont pas tous ou la force ou la volonté de cracher au plus haut point de la maladie : car j'ai vu de ces malades si opiniâtres, qu'ils ne vouloient pas expectorer quand ils le pouvoient.

Des crachats tenus et écumeux sont au (2) commencement une marque que la maladie est considérable; au milieu, c'est un signe de danger, et dans la force de la maladie, un signe de mort. Le défaut total d'expectoration est un très-bon signe; lorsqu'on voit, par la diminution de tous les symptômes, qu'une inflammation de poitrine va se résoudre le troisième ou le quatrième jour : ce que j'ai souvent effectué par le moyen du camphre.

L'expectoration ou les crachats sont de diverse nature et de différente signification, dans les maladies chroniques de poitrine. Dans l'espèce de phthisie qui vient de la suppression subite des règles, je vois d'abord expectorer des grumeaux de sang caillé, et bientôt du sang clair, avec beaucoup de pituite. Peu-à-peu les crachats deviennent purulens et fétides, et sont toujours mêlés d'un peu de sang. Quand la malade va

---

(2) M. Grant dit les choses les plus importantes sur la nature des crachats, à l'article de la fausse péripneumonie.

mieux, la puanteur se dissipe; mais il paroît de nouveau des grumeaux de sang dans les crachats, lors du temps des règles, quand elles ne reviennent pas.

Lorsqu'il survient un abcès dans la poitrine, après une inflammation des poumons, le malade ne crache pas d'abord beaucoup, malgré sa toux fréquente; les crachats viennent cependant bien avant l'expectoration du pus, et restent souvent blancs et sans odeur jusqu'au moment de la mort. Quand l'abcès crève, ce qui n'est pas rare, les crachats deviennent même si épais et si tenaces, que le malade peut à peine en arracher. Je remarque quelquefois dans ce cas-là, que les malades rejètent des espèces de pellicules avec le pus. Ces ruptures d'abcès sont quelquefois accompagnées de vomissement.

Le pus est bon s'il est blanc, uniforme, non fétide, et s'il sort sans peine. Il est mauvais, lorsqu'il est jaune ou vert, et qu'il sent mauvais.

Mais il y a aussi une espèce de crachats qui est bien le signe d'une espèce particulière de phthisie, mais qui n'est qu'un phlegme épais, abondant, tenace, insipide et inodore. J'ai vu, il y a dix ans à Francfort, une dame qui étoit tombée dans cette espèce de phthisie, après avoir rendu long-temps un phlegme semblable. Je ne lui ai pas trouvé de fièvre. Huxham dit que cette espèce de phthisie n'est pas moins mortelle que celle qui vient d'une vomique, et qui se manifeste par des crachats purulens.

Baglivi dit qu'il y a certainement un abcès dans les poumons, quand un sujet expectore en toussant des grains blancs, qui sentent mauvais quand on les écrase dans les doigts; mais il a raison d'ajouter qu'il faut encore d'autres signes. Je vois souvent des gens qui ne se sentent pas le moindre mal, cracher le matin de ces grains blancs que j'ai écrasés dans les doigts, et auxquels j'ai en effet trouvé une odeur très-forte. On voit encore nombre de sujets bien portans rendre des crachats d'un bleu sombre, ou noirs, qui ne signifient rien de dangereux; car les glandes de l'œsophage rendent une liqueur qui paroît comme de l'encre. Mais j'ai vu un sujet dont les intestins étoient gangrenés, rendre des crachats tenaces, glaireux, et extrêmement bruns.

La diminution ou la perte de l'appétit, considérée comme

signe, n'est pas aussi significative (3) qu'on le croit dans les maladies. L'envie de manger diminue dans toutes les maladies aiguës. L'esprit le plus borné dit qu'il est malade, parce qu'il ne se sent pas d'appétit; et il s'efforce de manger dans l'espérance qu'il guérira. Il est plus important de voir l'appétit revenir à un malade, quand on a lieu de presumer la cause de ce retour de l'appétit : c'est un signe que les intestins sont en bon état. Il n'y a jamais de vraie marque de rétablissement après des maladies aiguës, à moins que ce signe ne paroisse. L'appétit se perd aisément dans les maladies chroniques, parce

---

(3) Je vois cependant tous les anciens médecins et la plupart des modernes regarder l'état de l'appétit comme un signe des plus importans dans les maladies aiguës et dans celles de long cours. Hippocrate a particulièrement insisté sur cet article, comme on le voit dans les Aphor. 31, 32, 33 du second livre; *c'est un mauvais signe que les malades* ou *n'aient pas d'appétit* ou *refusent ce qu'on leur présente.* Galien en dit autant. Il distingue entre ceux qui n'ont pas d'appétit, et ceux qui, par aversion, refusent ce qu'on leur offre : quoique ces derniers, dit-il, soient dans un mauvais état, ils ne sont cependant pas encore en si grand danger que les premiers. Il appelle ceux-ci ἄσιτοι, et les seconds ἀπόσιτοι. Sa distinction, quoique fondée à certain point, semble se détruire par ce que dit Hippocrate de la femme qui demeuroit à Thase, près de la source d'eau froide; et par Galien lui-même. Quant à l'importance de ce signe, l'exactitude avec laquelle Hippocrate y a fait attention feroit penser le contraire de M. Zimmerman. Il remarque que Cléonactide n'avoit pas perdu l'envie de manger, et qu'il n'étoit pas tourmenté de la soif. Hermocrate n'avoit ni faim ni soif, après le vingtième jour. La femme de Dromeade avoit des dégoûts, et il le répète. La fille d'Euryanax avoit une aversion constante pour les alimens. Le fils de Parion avoit du dégoût pour les alimens. La femme de Thase, qui demeuroit près de la source, l'avoit de même, et il le repète. Galien prétend qu'Héropythe d'Abdère ne s'est refait, que parce qu'il avoit toujours été disposé à prendre ce qu'on lui donnoit; joint à cela que le pouls et la respiration étoient probablement en assez bon état. Desmars dit que le pouls de ce sujet doit avoir été robuste. On voit, par ces exemples, qu'Hippocrate n'étoit pas moins attentif à ce signe qu'aux autres; et qu'il en faisoit usage dans sa pratique, tant par rapport aux maladies aiguës qu'à celles de long cours. Baglivi disoit qu'aucun bon signe ne lui plaisoit quand il voyoit de *l'inappétence.*

qu'il est ordinaire que l'estomac souffre de ces maladies. On voit des femmes si foibles, qu'elles semblent vivre sans rien prendre. Le retour de l'appétit est aussi dans ce cas-là le signe d'un changement avantageux.

Le vomissement est commun à plusieurs maladies, et dans plusieurs c'est un bon signe. Le vomissement est toujours précédé de nausées. Ces dégoûts nous donnent lieu de croire qu'il y a une matière étrangère dans l'estomac, quand nous n'avons pas de raison de présumer d'autre cause de cette irritation. Le vomissement est donc avantageux, lorsque l'estomac est chargé de bile et de pituite. Le docteur Pye a vu un vomissement très-dangereux et extraordinaire dans la goutte, devenir *vraiment critique* dans cette maladie. Un Anglais, bien portant d'ailleurs à l'exception de sa goutte, homme d'une bonne constitution et modéré à tous égards, prit le parti de détruire cet ennemi, en s'abstenant de viande, et de ne vivre que de légumes. La goutte revint, malgré son espoir, mais très-modérément. Cet homme, irrité de ce retour, se remit à l'usage de la viande. Peu de mois après, la goutte le reprit aux pieds avec une force extrême. Dans l'espace de douze jours, la douleur qui s'étoit augmentée peu-à-peu monta précipitamment au plus haut degré; passa comme un trait des pieds au mollet, de là aux cuisses, d'où elle monta avec toute sa violence au bas-ventre, enfin à l'estomac. Dès que le malade eut vomi une livre et demie d'eau verdâtre, toutes les douleurs disparurent, et il ne resta plus aucune marque de la maladie. L'eau qu'il avoit vomie étoit aussi acide et aussi pénétrante que l'esprit minéral le plus fort. Incontinent le malade tomba dans un sommeil si bienfaisant, qu'il ne sentit en s'éveillant aucune douleur, ne vit rien qu'une petite enflure aux pieds; alla se promener deux jours après, et vaqua à ses affaires. Pendant le temps qu'avoit duré cet accès, il avoit eu une sueur abondante et copieuse, qui donnoit à sa chemise une teinte safranée. Son urine étoit pourprée; mais tous ces signes disparurent après le vomissement critique. Cet homme eut encore plusieurs récidives, quoique plus soutenables, pendant deux ans de suite. Elles finissoient toutes par le même vomissement, qui ne lui fit jeter, la dernière fois que cela lui arriva, que peu de matière; et, à chaque fois, il étoit aussitôt guéri. Il eut encore d'autres accès par la suite; mais la nature prit

une autre voie pour se soulager. Il sortoit du pied du malade une matière calcaire. On lui tira aussi des calculs de pareille nature près de la jointure du pouce, en dessous; et cela, pendant plusieurs mois consécutifs. Quelque temps après il eut une fièvre, puis sa goutte, et des envies inutiles de vomir. Enfin on lui sentit, sous la jointure du pouce du pied, une tumeur molle, d'où l'on fit sortir, en l'ouvrant, une matière fluide calcaire; et le lendemain, on en vit fluer, en élargissant l'ouverture, une demi-livre de matière aqueuse, mêlée de sang et de pierres. Depuis ce temps-là, il a joui d'une parfaite santé.

Le vomissement est aussi un très-mauvais signe, et par lui-même et par la nature des matières qu'on vomit. Il est extrêmement nuisible, si l'irritation qui l'a causé vient d'une inflammation au cerveau, à la gorge, à la poitrine, dans le bas-ventre, ou de quelque mouvement spasmodique. J'ai toujours trouvé le vomissement dangereux dans la pleurésie et la péripneumonie; et mortel, s'il paroissoit le premier jour, s'il réitéroit après deux ou trois saignées, et s'il continuoit; car, à chaque accès, le malade empire considérablement: cependant il cesse souvent après la première saignée.

Le vomissement est un signe dangereux dans le pourpre et dans les maladies malignes, parce que cela arrive par la rentrée de la matière morbifique. La matière du vomissement est, selon Hippocrate, d'un funeste présage, lorsqu'elle est brune ou noire, et fétide. On pense que les matières que l'on vomit dans les coliques de *miséréré* est vraiment celle des selles. Innes prend cette matière fétide pour une matière à demi-pourrie dans le *cœcum*. Baglivi attribue le vomissement d'un brun noirâtre à l'affoiblissement, et dit qu'il présage souvent la mort.

J'ai traité une dame de soixante-six ans, qui, lorsque je l'ai vue la première fois, vomissoit depuis dix semaines consécutives, tous les cinq ou six jours, une grande quantité de matières d'un brun noirâtre et très-fétides. Elle étoit totalement constipée. Le vomissement étoit accompagné de douleurs terribles au bas-ventre et à l'estomac. Ce vomissement duroit cinq, six heures, et enfin jusqu'à douze de suite. Mes remèdes parurent salutaires, puisque la malade se rétablit très-bien, conserva sa santé pendant quelque temps, reprit

sa gaieté ordinaire et ses forces. La suite fit voir qu'un affoiblissement extrême des intestins avoit été la cause prochaine de cette cruelle maladie. Cette dame fut attaquée depuis d'une goutte violente par des causes manifestes ; le même vomissement la reprit au septième mois de cette maladie. Je ne sais ce que son médecin en a pensé, mais je sais que cette dame est morte. (4)

---

(4) Une jeune femme d'une très bonne constitution sèvre son enfant, qui se porte très-bien depuis. Le lait, n'ayant plus son écoulement ordinaire, se répand dans les humeurs, les déprave au point que le visage de cette femme se couvre d'une croûte brune et purulente en beaucoup d'endroits ; ce qui rendoit la malade hideuse. Il lui prend une fièvre continue avec des redoublemens tous les jours dans la matinée, et quelquefois vers le soir. La malade a de fréquens vomissemens par lesquels elle rejette des matières glaireuses, noirâtres, vertes, brunes, dont la saveur la révoltoit. Elle me vient trouver, après être restée trois mois dans cet état sans trouver de soulagement. Un apothicaire lui avoit donné une pommade qui n'avoit fait qu'empirer l'état de son visage ; et sa tête, me dit-elle, en étoit devenue grosse comme un boisseau. C'étoit sans doute une pommade mercurielle. J'emploie d'abord de légers apéritifs. Je la purge avec une dose légère de manne et de tartre soluble pour l'émouvoir seulement. Après quoi, je lui fais prendre par jour quatre bons verres d'une décoction de treffle d'eau et de pissenlit, dans laquelle je faisois jeter quinze grains de chaux d'antimoine ; la purgeant tous les cinq ou six jours avec la manne et le tartre vitriolé. Elle rendit une quantité considérable de glaires blanches par les selles et les urines, ce qui étoit probablement une partie de son lait répandu. La fièvre parut devenir intermittente, et cessa. La croûte du visage tomba peu-à-peu ; mais la malade avoit de fréquentes envies de vomir qui la déchiroient. Comme je crus alors ne devoir attribuer ce symptôme qu'à la foiblesse de l'estomac, je lui ordonnai quelques grains de quinquina entre deux soupes. Il parut lui faire du bien ; mais elle ne le prenoit qu'avec une extrême répugnance. L'idée seule de ce quinquina lui suscitoit ses envies de vomir. Je lui fis donc prendre toutes les deux ou trois heures une petite cuillerée de la potion suivante avec tout le succès possible. Depuis ce temps-là elle est grosse, et se porte bien.

Syrop d'Althœa.	demi-once.
Gelée de Coing.	une drachme.
Huile essent. de Canelle.	six gouttes.
Eau de Pouliot.	deux onces. m. f. p.

La constipation et la diarrhée, tant en elles-mêmes que par rapport aux circonstances, signifient chacune tantôt une chose, tantôt une autre, dans l'état de santé comme dans l'état malade. Des selles peu fréquentes et sèches sont toujours un meilleur signe dans l'état de santé que des selles fréquentes et fluides. C'est pourquoi Boerhaave disoit que ceux qui se plaignent dans l'état de santé d'aller peu souvent à la selle, et de rendre des matières séches, haïssent leur propre bonheur, parce que cela prouve un tempérament fort; et qu'au contraire, un homme qui est pour ainsi dire toujours à la garde-robe, prouve par cela même la foiblesse de sa constitution.

J'ai connu dans la Basse-Saxe deux frères, gens d'un vrai mérite, dont l'un avoit toujours des selles dures, ce qui le chagrinoit; l'autre, au contraire, alloit souvent à la selle, et ne rendoit que des matières fluides, ce qui ne le chagrinoit pas moins. L'union et l'amitié de ces deux frères souffroient souvent de la différence de leurs selles.

Une constipation est de très-mauvais augure dans les maladies où il faut que le ventre soit libre, comme dans le *cholera-morbus*, dans les inflammations des intestins, et dans la colique. J'ai vu qu'une constipation opiniâtre présage dans la folie la durée de cette maladie. Une diarrhée est très-dangereuse dans les inflammations de poitrine qui doivent (5) finir par l'expectoration; et, en général, dans le pourpre. M. Triller a remarqué que la diarrhée est ordinairement mortelle au commencement de la pleurésie, et qu'elle est utile dans les progrès de cette maladie. Cet habile homme a raison, si l'on suppose que ces diarrhées paroissent d'abord pendant l'expectoration, et ensuite lorsque la poitrine est suffisamment nettoyée. Baglivi dit que ceux qui ont une diarrhée dans la pleurésie en meurent. Il auroit dû faire cette distinction. J'ai toujours trouvé cet accident dangereux, principalement vers le septième et le huitième jour d'une pleurésie; quoique j'aie aussi guéri de ces sujets. Les diarrhées abondantes sont un signe dangereux dans la phthisie qui vient d'un abcès aux poumons.

La nature et la couleur des excrémens fournissent aussi

---

(5) Ces opérations de la nature nous montrent pourquoi il est dangereux de purger lorsque l'expectoration doit avoir lieu.

plusieurs signes remarquables. J'ai dejà dit que des excrémens secs sont de bon augure ; car cela prouve qu'il passe beaucoup de substance dans le chyle et le sang. Hippocrate, au contraire, regardoit les excrémens mous et allongés comme un bon signe, quand ils venoient dans les maladies à la même heure que dans l'état de santé, et s'ils étoient proportionnés à la quantité des alimens. Cependant il désiroit que ces matières devinssent moins molles aux approches des crises ; qu'elles fussent d'un jaune obscur, et qu'elles ne sentissent pas trop fort. Il regarde comme mauvais des excrémens aqueux, blancs, pâles, verds, très-rouges, écumeux, petits, trop visqueux. Mais il regardoit comme très-dangereux des excrémens noirs, gras, plombés, très-fétides. Il semble avoir porté l'exactitude encore plus loin : c'est pourquoi les plaisans de son temps l'appeloient σχατοφάγος, comme Aristophane appeloit Esculape.

Mais il faut aussi déterminer les maladies où l'on considère la nature des excrémens comme signe. Dans la dyssenterie, les excrémens visqueux et glaireux sont une marque que quelque matière âcre détache (*abradit*) des intestins le mucus qui y adhère naturellement. Souvent même cette humeur âcre fait partir des lambeaux du velouté des intestins. J'ai remarqué les excrémens susdits dans des cours de ventre de femmes hystériques extrêmement abattues. Un homme de soixante-trois ans, sujet depuis vingt ans aux hémorroïdes, éprouva un jour des flatuosités très-douloureuses, et en même temps une grande oppression de poitrine accompagnée d'une toux violente et d'un crachement de sang considérable. Tous ces symptômes disparurent par le retour des hémorroïdes ; et il rendit aussitôt par les selles une matière abondante, épaisse, âcre, glaireuse, et qui ressembloit au frai de grenouilles.

Je remarque souvent des excrémens luisans, semblables à de la gelée, dans des enfans qui ont les glandes du mésentère obstruées, et sont conséquemment dans un état de marasme. Ces excrémens sont, en général, l'indice de la foiblesse du genre nerveux, de mauvaises digestions, et de l'acrimonie qui en résulte.

Des excrémens noirs (6) sont dans les inflammations des

(6) Les excrémens noirs peuvent aussi être le signe de la gan-

intestins le signe d'une mort prochaine, si les douleurs ne se font plus sentir. Je trouve aussi que les excrémens noirs sont un signe de mort dans les enfans qui meurent de convulsions causées par des vers.

Les sueurs, dit Hippocrate, qui viennent aux jours (7) critiques, et enlèvent la fièvre, sont les meilleurs. Elles sont bonnes, si elles sont universelles, et soulagent le malade. Elles sont mauvaises, si elles ne produisent pas cet effet. Celles qui sont froides et n'ont lieu qu'à la tête, sont les plus mauvaises : car, dans une fièvre aiguë, elles annoncent la mort, et dans une fièvre moins forte, la longueur de la maladie. Quand elles sont répandues partout, elles ont, dans le même cas, la même signification. Des sueurs qui ne viennent qu'au cou, et en forme de grains de millet, sont mauvaises : celles qui paroissent par gouttes et qui s'évaporent, sont de bon augure.

J'ai remarqué dans une inflammation des intestins, devenue mortelle au quatrième jour, des sueurs froides le premier, le deuxième et le troisième jour, tantôt par toute la tête, tantôt aux mains. Ces sueurs étoient froides comme glace. La maladie avoit commencé par une sueur froide, que je regardai d'abord comme un signe funeste. L'amiral de Wassenaer tomba dans une sueur froide dès que son œsophage fut crevé.

On remarque en général que la peau peut être sèche jusqu'au moment de la crise, sans que pour cela la crise ne soit pas heureuse; qu'une sueur critique trop abondante est dan-

---

grène de l'estomac : en voici un exemple. Un homme fort difficile à émouvoir, et qui ne se sentoit pas bien, après avoir pris plusieurs purgatifs inutiles, s'adresse au chirurgien de son endroit pour avoir un vomitif, et le demande fort actif. Le chirurgien le lui donne. Cet homme vomit très-fort, et rend même un lambeau considérable de la tunique veloutée de l'estomac, ce qu'il appeloit une poche qu'il avoit rendue. Il dit se trouver très-bien ; mais qu'il rendoit des selles noirâtres depuis ce moment-là. Huit jours après, il meurt subitement étant à table. On l'ouvre ; il avoit l'estomac gangrené. Est-ce au vomitif qu'il faut attribuer le départ de ce lambeau qui manquoit réellement dans l'estomac, ou à une maladie de ce viscère ? Les intestins étoient très-sains.

(7) M. de Haen a dit de très-bonnes choses à cet égard. *Rat. med.* 13, c. 1.

géreuse, parce qu'elle épuise les forces nécessaires pour soutenir cette opération, et qu'elle prolonge plutôt la maladie qu'elle ne l'enlève; qu'une sueur extrêmement abondante à la fin des maladies aiguës est un signe de mort, parce que c'est en même temps le signe d'une extrême foiblesse, et que la plupart du temps cette sueur devient froide, et ainsi la dernière sueur, celle de la mort.

Les sueurs abondantes sont mauvaises dans les fièvres hectiques, parce qu'alors elles sont le signe d'une grande foiblesse. Cependant on peut encore se rétablir après de pareilles sueurs, comme je l'ai souvent observé. Pendant que j'écris ceci, je suis un enfant de huit ans dont la maladie peut trouver ici sa place. La matière de la gale ordinaire aux enfans s'étoit amassée en grande quantité autour de son cou, sans cependant faire éruption. Cette matière se jeta sans cause manifeste sur la poitrine à la fin d'une fièvre catarrhale qu'il eut alors. Il en éprouva une toux convulsive violente, et tomba dans un marasme total, accompagné d'une très-forte fièvre. Outre ces symptômes, il eut pendant plusieurs mois de suite des sueurs si considérables, que tout son corps ressembloit à un crible par lequel passoit incontinent tout ce qu'il buvoit. Cependant il se rétablit au milieu même de ses sueurs, alla souvent se promener, et reprit de l'embonpoint. Sa fièvre et sa toux sèche qui augmentoient à la moindre humidité de l'air, et au moindre chagrin qu'il pouvoit éprouver, sont beaucoup modérées.

La force de la sueur n'est pas non plus toujours un effet de la fréquence du pouls. On voit des malades suer par tout le corps, lorsque le pouls ne bat que quatre-vingt fois, tandis que d'autres ont la peau très-sèche lorsqu'il bat cent trente-quatre fois dans la même minute. Voilà pourquoi l'on a lieu de croire que le sang est dans un mouvement trop violent pour que la sécrétion de la sueur se fasse, lorsqu'elle n'a pas lieu avec les sudorifiques les plus forts.

Sanctorius a judicieusement examiné l'origine, les progrès et l'issue des maladies par l'augmentation et la diminution du poids du corps; c'est-à-dire, par la transpiration plus ou moins forte. (8)

---

(8) Les observations de Sanctorius ne fournissent guère de res-

On voit souvent des hémorragies dans les maladies aiguës. Elles sont remarquables comme signe, ou par rapport à la nature du sang qui sort, ou par rapport à la partie d'où le sang coule. Ces hémorragies se font le plus souvent par le nez, la bouche, la matrice : quelquefois elles paroissent à quelques endroits de la surface du corps. Elles ne prouvent dans les premiers jours des fièvres aiguës que la violence de la maladie, et sont par cette raison regardées comme des symptômes de la maladie ; mais elles sont aussi critiques et, dans ces cas-là, de la dernière importance. Dans les fièvres aiguës simples, et dans les fièvres inflammatoires, elles ne sont jamais nuisibles comme symptômes, à moins qu'elles ne soient trop abondantes.

J'ai vu M. de Haller avoir un érysipèle dans lequel on lui avoit tiré quarante-huit onces de sang ; et perdre encore en vingt-quatre heures cinq livres de sang par le nez, et se rétablir après cette perte. Depuis j'ai eu occasion de réitérer les mêmes observations en différentes circonstances.

Une hémorragie par l'utérus est avantageuse, ou comme symptomatique, ou comme critique dans les maladies aiguës ; mais non toujours, à moins que le sang ne coule abondamment. Ce seroit exposer une femme au plus grand danger dans les maladies aiguës, si pour peu que ses règles parussent, on laissoit là tous les remèdes. Je n'ai jamais vu de crise heureuse, moyennant une hémorragie par les poumons : ces

---

source dans le traitement des maladies : d'ailleurs est-il bien vrai que la sueur et la transpiration insensible soient la même chose ? elles ne différeroient donc que par le degré ; c'est ce qui n'est pas probable. Il se peut faire qu'une quantité considérable de la partie nutritive des alimens s'échappe avec la sueur, mais ce sont deux choses bien différentes. La matière de la transpiration peut s'échapper sans sueur, et la sueur avoir lieu sans que cette matière s'échappe. On voit en effet des sujets suer abondamment sans rien perdre de leur embonpoint ; et l'on en voit avec des selles et des urines très-régulières avoir souvent faim, manger beaucoup et être très-maigres, sans jamais suer. D'où vient cela, sinon d'une transpiration abondante qui prive le corps de l'aliment nécessaire ? Si l'enfant dont M. Zimmerman vient de parler avoit beaucoup transpiré au milieu de ses sueurs abondantes, il ne se seroit certainement pas refait si vîte.

hémorragies me paroissent plutôt symptômatiques que critiques. Sydenham regardoit le crachement de sang et l'urine sanguinolente comme des signes mortels dans la petite vérole. Boerhaave prenoit pareillement pour un signe mortel l'urine sanguinolente dans les fièvres aiguës. Une urine sanguinolente sans gravier est quelquefois un indice d'hémorroïdes de la vessie, si ce sang ne vient pas des reins. Une urine sanguinolente avec du gravier est une marque qu'il y a des calculs dans la vessie. Lorsque dans la dyssenterie on voit du sang dans les excrémens, c'est un avertissement de s'opposer puissamment à l'inflammation. Le sang qui sort pur et sans mélange dans cette maladie, menace de la mort. Les pertes de sang par le nez, et surtout par les selles, sont salutaires dans les apoplexies. Presque toutes les hémorragies sont de très-mauvais augure dans les fièvres malignes, parce qu'elles prouvent la dissolution totale du sang. (9)

---

(9) On auroit peine à croire à quel point le sang peut se dissoudre par son acrimonie ; voyez ce qu'a dit M. Grant sur ce sujet. Mais voici un exemple frappant que nous rapporte M. Nietzki dans sa Pathologie, par lequel on voit aussi à quel point le sang peut se dissoudre et se raréfier dans les fièvres malignes, et produire ainsi des hémorragies mortelles. Ce passage un peu long, n'en sera pas moins intéressant. « Je fus appelé, dit-il, chez un malade dans » lequel on pouvoit voir assez clairement tous les signes d'une » fièvre pleurétique et péripneumonique compliquée avec une fièvre » maligne. Après les remèdes convenables, le malade parut mieux; » car les délires s'étoient calmés. Au troisième et quatrième jour, » il parut des crachats teints de sang, et avec beaucoup de sou- » lagement pour le malade, dont la douleur ardente de poitrine » se calma. Du quatrième au cinquième jour, il parut un pourpre » blanc, des pétéchies, surtout vers la poitrine. L'urine étoit » trouble, telle que celle qui présage une coction. L'imprudence » de ceux qui gardoient le malade, donna lieu à un événement » dont il fut très-effrayé : de sorte que la maladie changea tota- » lement de face, après avoir paru d'assez bon augure. On m'ap- » pela aussitôt ; mais je trouvai le malade à l'article de la mort. » Les extrémités étoient froides, le pouls intermittent. Les exan- » thêmes étoient entièrement rentrés. La respiration étoit fétide, » accompagnée d'un râlement, tel qu'il a lieu dans le catarrhe » suffocant d'un dégré éminent. C'en étoit fait du malade ; mais » souvent les pleurs des assistans arrachent un avis au médecin.

On remarque que, vers la fin de la fièvre jaune, autrement fièvre de Siam, si fréquente et si funeste en Amérique, le sang est si dissous et si atténué, que souvent il sort par la bouche, le nez, et même par tous les pores du corps. On voit aisément combien le sang doit être par lui-même de mauvais présage dans ce cas-là.

La saignée nous donne occasion de juger des maladies par l'état du sang. Nous pouvons par-là en voir les progrès et en prévoir la fin. Nous faisons quelquefois ouvrir la veine pour savoir si une douleur poignante aux muscles de la poitrine, une fluxion de poitrine, une colique et autres maladies, sont accompagnées d'inflammation.

Une couenne, ou pellicule tenace, d'un blanc jaunâtre à la superficie, est regardée comme le signe de cette inflammation. Nous voyons ordinairement diminuer l'inflammation de la gorge, de la poitrine, des intestins, lorsqu'à la troisième ou quatrième saignée cette peau diminue ou même disparoît : mais nous présumons une fin funeste pour le malade, lorsque cette pellicule reste opiniâtrément, ou même augmente. Cependant cette induction doit aussi avoir pour fondement la combinaison des autres signes.

On a fait de fortes objections contre la théorie qu'on s'est faite de cette pellicule. Sydenham dit que si le sang d'un pleurétique ne coule pas horizontalement, mais perpendiculairement, il n'aura pas cette couenne, malgré l'égale vîtesse

---

» J'ordonnai donc qu'on le frottât par tout le corps avec des » linges rudes et chauds, dans ce moment où mon art ne me » présentoit plus de ressource pour lui. A peine avoit-on commencé, » que tous ceux qui étoient là entendirent un bruit semblable à celui » d'une corde qui se rompt. Le sang sortit à larges flots de ses na- » rines, et il expira.

» Voici ce que j'ai remarqué au sang. Il étoit d'un rouge très- » vif, avoit très-peu de fermeté, et une puanteur insupportable. » Comme il m'en étoit tombé quelques gouttes sur le dos de la » main droite en lui tatant le pouls, je sentis à cet endroit un » érosion fort prompte, quoique je me fusse essuyé la main aussitôt. » Il se forma un érysipèle au même endroit. J'y vis paroître du » pourpre, et y sentis des douleurs de rhumatisme qui se portoient » plus loin, etc. » §. 1552.

Ce que dit ensuite l'auteur ne mérite pas moins d'attention.

de son écoulement; il ajoute qu'il n'en sait pas la raison. Triller a vu cette couenne dans le dernier cas, et Van-Swieten confirme son observation par les siennes. Les deux partis ont probablement raison. Quant à moi, je n'ai vu cette couenne dans les maladies inflammatoires, que quand l'ouverture étoit grande, et, par conséquent, lorsque le sang couloit horizontalement. Mais l'ouverture peut être grande et le sang couler perpendiculairement, quand un peu de graisse se jette dans cette ouverture, et gêne le passage du sang en le rétrécissant; ou quand la veine est ouverte latéralement. Le sang coule comme par gouttes sur le bras quand l'ouverture est trop petite : mais il ne paroît pas de couenne ensuite, parce que l'ouverture est trop petite. Aussi les médecins mathématiciens pensent qu'il sort plus de sang épais que de clair par une large ouverture, proportionnément à la masse totale du sang, parce que le sang le moins épais est toujours porté vers les parois des vaisseaux, tandis que le plus épais coule au centre du canal. Il semble donc qu'une grande ouverture, si recommandée par Boerhaave, soit la cause que le sang sort avec ses parties les plus épaisses, c'est-à-dire, avec la couenne.

Werlhof, traitant un malade dans une pleurésie violente, lui fit ouvrir la veine du bras gauche opposé au siége de la douleur. Le sang étoit sain, et l'ouverture se ferma après qu'il fut sorti environ trois onces de sang. Il fit ouvrir la veine droite, et tirer encore huit onces de sang; mais celui-ci étoit très-inflammatoire. Il est probable que l'ouverture avoit été plus grande la seconde fois; car la petitesse de l'ouverture est cause que le sang s'arrête, comme il étoit arrivé.

Mais il y a encore des objections (10) plus considérables à résoudre sur cet article. M. de Haen a trouvé une grande inconstance dans les phénomènes que le sang lui a présentés à cet égard. Les règles qu'on a voulu établir au sujet de cette couenne, lui ont paru également inconstantes. Je suis d'autant plus embarrassé des difficultés qu'il a remarquées, que la nature me les a aussi présentées. Peut-être ne sont-ce que des exceptions à faire à des règles trop générales; peut-être

(10) Voyez le petit Ouvrage anglais de M. Hewson : c'est lui qui a le mieux examiné le sang. Il est cependant encore permis de douter, malgré ses observations intéressantes.

aussi n'est-ce pas trop se hasarder de dire qu'on ne doit admettre les règles qu'on a voulu établir, qu'avec le concours des autres signes.

J'ai moi-même observé à des gens bien portans un sang vraiment inflammatoire. Ces sujets avoient sans doute une disposition prochaine aux inflammations, comme j'ai eu lieu de le conclure d'autres circonstances; mais, dès que l'on ne voit pas de fièvre, point de dureté dans le pouls, ni de douleur locale, on doit penser qu'il n'y a pas d'inflammation. Toutes ces difficultés nous apprennent donc la nécessité de réunir tous les signes à l'observation de ce phénomène.

Il est intéressant d'observer les mouvemens des malades, leur position dans le lit, leurs actions. Hippocrate regardoit comme un signe mortel que les malades portassent la main au front, ou au hasard, comme pour chercher; ou sur les murs, sur les draps. J'ai vu ces signes, et particulièrement dans les malades qui sont morts avec des transports; mais j'en ai aussi vu se rétablir après leur avoir remarqué la même chose. J'ai vu un enfant de trois ans avoir un vomissement presque continuel pendant dix jours de suite, le pouls intermittent à la troisième, quatrième et cinquième pulsation; sommeiller presque toujours, éprouver des mouvemens convulsifs aux yeux, grincer continuellement des dents, et prendre enfin des médicamens le onzième jour pour la première fois: ses doigts se mouvoient sans cesse les uns contre les autres, de sorte que le sang lui sortoit de dessous les ongles. Ces mouvemens sont des signes de très-forte fièvre, de transport prochain, et, par conséquent, de danger. Dans le cas que je viens de rapporter, la maladie et ces mouvemens étoient l'effet des vers.

La position que les malades tiennent au lit, est une marque frappante de l'état interne du malade: elle mérite donc comme signe une attention particulière. Plus cette position est irrégulière dans les maladies inflammatoires, plus on a raison de présumer des anxiétés internes et du danger. Hippocrate nous a rapporté les positions que tiennent les malades dans ces cas-là, de manière à ne rien laisser à désirer. La meilleure position du malade est celle qu'il tient quand il est en santé. Être couché sur le dos, étendre le cou, les mains, les jambes, ne sont pas de bons signes; mais se coucher sur

le ventre, mettre la tête aux pieds, sont de plus mauvais signes. Un malade qui laisse pendre ses pieds, jette les mains d'un côté du lit à l'autre, se découvre le cou, me présente de mauvais signes, parce que cela m'indique une anxiété considérable. C'est un signe mortel que de dormir la bouche ouverte, (si ce n'est pas par habitude,) et de courber et se croiser les jambes étant couché sur le dos.

J'ai vu nombre de fois tous ces signes, les uns avec quelques sujets, les autres avec d'autres, et quelquefois tous ensemble; et j'ai toujours jugé, sans me tromper, des anxiétés des malades et de leur danger.

C'est la marque d'une inquiétude dangereuse que de se courber la tête vers les pieds dans les fièvres aiguës; mais je n'ai pas trouvé cela dangereux dans la goutte chaude, dans les maladies accompagnées de très-grandes douleurs, non plus que dans les enfans et dans les malades taciturnes, bizarres et mélancoliques.

C'est un très-mauvais signe que d'avoir les jambes pendantes; car je remarque ordinairement cette position vers la fin des inflammations de poitrine mortelles, ou du moins dans le délire qui précède la mort. L'envie d'être (11) levé et assis, et de sortir du lit est également un signe très-dangereux. J'ai remarqué ce premier cas dans la maladie d'un ecclésiastique attaqué d'une inflammation aux poumons très-violente, accompagnée de grandes anxiétés, sans expectoration. Le malade avoit même dejà des sueurs froides. Je l'ai sauvé par de fortes doses de camphre. L'envie de se tenir sur son séant a été pour d'autres l'avant-coureur de la mort. Je me rappelle un homme de moyen âge qui avoit passé sa vie presque toujours assis, à lire, à boire et à fumer. A la fin d'une inflammation de poitrine, il sortit du lit contre mon avis, se promena dans sa chambre, et mourut quelques heures après.

Ce qui résulte de la différente position du corps dans quelques maladies chroniques de poitrine, nous fait connoître le genre et l'espèce de la maladie. On fait attention à cela

---

(11) J'ai aussi remarqué ce signe plusieurs fois, et entre autres, l'année dernière, dans la maladie d'une fille de cinquante-trois ans, qui mourut d'une vraie pleuro-péripneumonie.

dans l'hydropisie de poitrine qui ne se connoît presque point dans ses commencemens, et qui, au jugement de Morgagni même, est si difficile à connoître que les plus habiles s'y méprennent. Au commencement de cette maladie, le sujet éprouve une petite gêne indéfinissable à la poitrine : il la néglige parce qu'il n'en est pas beaucoup incommodé. Cette gêne devient une anxiété réelle dans les progrès de la maladie, et le sujet ne peut rester aisément couché, surtout s'il a la tête basse; ce qui arrive aussi dans l'hydropisie du péricarde. Cette anxiété l'éveille quelquefois au lit, et même lorsqu'il dort assis; mais ce signe si vanté est commun à d'autres maladies. Enfin il est mort des gens d'hydropisie de poitrine, en qui l'on n'a pas vu ce signe.

Ces sujets sont également incommodés d'être couchés sur l'un ou l'autre côté, si l'eau occupe les deux cavités de la poitrine : mais ils le sont moins, lorsqu'elle n'en occupe qu'une seule ; ils peuvent alors se coucher du côté où est l'eau. J'ai aussi remarqué qu'en général ces malades sont obligés, hors du lit, de porter l'épine du dos un peu en avant.

Ceux qui ont un abcès aux poumons, ne peuvent ordinairement se tenir au lit que sur le côté où est l'abcès, parce que la pression de l'abcès sur le médiastin et le côté libre, rend la respiration très-difficile. Il est impossible à celui qui a un abcès des deux côtés de se tenir sur l'un ou l'autre côté ; ce qui est commun à l'hydropisie de poitrine. On voit combien il est nécessaire de consulter les autres signes et les causes, si l'on veut distinguer un abcès au poumon, de cette espèce d'hydropisie; mais cet examen est difficile, parce qu'une inflammation aux poumons peut être, comme je l'ai déjà dit, suivie d'une hydropisie de poitrine, laquelle hydropisie présente tous les signes d'un abcès, fait périr le malade, et ne se connoît qu'à l'ouverture du sujet.

On considère aussi dans les maladies aiguës les mouvemens qui ne sont pas naturels, les soubresauts des tendons. Il est vrai que ces mouvemens se remarquent aussi pendant un sommeil inquiet, dans des sujets bien portans, et presque indistinctement dans des sujets peu ou très-malades. Ils accompagnent différentes fièvres pétéchiales, la petite vérole maligne, la goutte remontée, les troubles d'esprit; mais on n'en peut rien conclure.

Le grincement de dents est aussi un mouvement convulsif. Je le remarque le plus souvent dans des enfans, et j'observe qu'il accompagne leurs fièvres, mais surtout leurs maladies convulsives.

Le tremblement des lèvres est un signe de conséquence dans les fièvres, à moins qu'il ne soit habituel. Boerhaave dit que le tremblement des lèvres signifie ordinairement des convulsions violentes dans les fièvres aiguës, et dans une fièvre très-aiguë un vomissement salutaire au troisième jour, si l'on a eu lieu de remarquer des signes de crise.

Les vraies convulsions dans les fièvres s'observent plus chez les enfans que chez les adultes. Je remarque qu'en pareil cas elles sont souvent le signe de vers. On sait qu'elles précèdent souvent l'éruption de la petite vérole bénigne. Chez les femmes, elle ne signifient autre chose, dans les fièvres, qu'une affection hystérique; cependant elles sont toujours la marque d'un affoiblissement. Duret les regarde comme dangereuses; mais il est aussi des cas où elles sont plus effrayantes que dangereuses. J'ai vu les convulsions les plus terribles dans une inflammation de la gorge chez un homme gras et plein d'humeurs. On n'avoit vu aucun signe précurseur de ce symptôme. Ce fut la vue seule du chirurgien, qui étoit venu pour le saigner, laquelle occasionna ces mouvemens. La saignée se fit néanmoins. Les convulsions revinrent, il est vrai, pendant qu'on le saignoit; mais en trois jours le malade fut guéri. Les convulsions sont mortelles dans le délire. Huit accès d'épilepsie, les plus forts arrivés en un même jour dans une léthargie survenue à la suite d'une hydropisie générale, ne m'ont pas empêché de guérir entièrement le malade en peu de temps. (12)

On sait, par les ouvrages d'Hippocrate, que la mélancolie se change en épilepsie, et celle-ci en mélancolie. Mead dit avoir connu, par sa pratique, qu'une épilepsie qui suit la folie est incurable. Selon Galien, de simples convulsions à la suite d'un délire sont mortelles. Duret est du même avis. J'ai cependant vu des convulsions dans le délire, sans que la mort s'ensuivît. J'ai même remarqué qu'on peut passer des convulsions

(12) M. Zimmerman a donné le détail curieux de cette cure dans le second volume des Mémoires de la société de Zurich.

au délire, et *vice versâ*, et en revenir. J'ai eu sous les yeux pendant quatre ans, dans l'hôpital dont je suis médecin, une femme qui étoit sujette à éprouver en même temps et la fureur utérine et l'épilepsie.

Les forces des malades sont des signes importans dans la pratique de la médecine. Il m'arrive souvent de dire à des femmes : Vous êtes foibles ; et d'avoir pour réponse : Je lève cependant mon enfant. On doit moins entendre par les forces naturelles celles avec lesquels on fait les mouvemens qui dépendent de la volonté, que celles qu'on aperçoit dans l'ordre et l'action des fonctions du corps : ainsi l'on entend par les forces d'un malade ce degré de force des solides avec lequel s'exécutent non-seulement toutes les fonctions qui dépendent de la volonté, mais encore les fonctions naturelles et vitales.

On peut prévoir des maladies avec probabilité en considérant le manque ou le trop de force des sujets. Une santé athlétique est à craindre, disoit Hippocrate, parce que le corps subissant malgré nous des changemens continuels, celui qui est au plus haut point de santé, ne peut changer en mieux. Un sujet foible a le plus à craindre dans les fièvres putrides épidémiques, et un sujet fort dans les épidémies inflammatoires. Nous sommes d'autant plus en état de juger des maladies actuelles de ces différens sujets, que nous savons déjà par avance celles qu'ils ont le plus à craindre.

L'état des forces nous met aussi en état de juger des changemens et des crises de plusieurs maladies. Si nous voyons dans une inflammation de poitrine où tout se prépare à l'expectoration, que le malade n'ait pas assez de forces pour que cette crise s'achève, nous jugeons qu'il doit mourir, parce que l'amendement n'est qu'apparent. Nous avons tout lieu de craindre la gangrène dans un sujet fort, pris d'une colique violente, si la douleur augmente. En général, nous ne pouvons juger de la fin d'une maladie qu'en comparant les forces du malade, estimées par leurs signes, avec la force de la maladie.

Souvent les forces du malade semblent entièrement perdues, et elles ne le sont pas. J'ai vu des sujets qui, ayant l'estomac embarrassé d'une saburre glaireuse, perdirent tout-à-coup leurs forces, au point qu'on auroit pu confondre leur

état avec une fièvre maligne ; j'ordonnai un vomitif, et les forces revinrent aussitôt.

Dans ces sortes de cas, on estime les forces d'après les causes qui ont précédé, et non d'après ce que le malade sent lui-même. M. Tissot dit que l'effet constant d'une matière pourrie dans les intestins, est une foiblesse extraordinaire.

Le peuple juge du manque de forces par la seule présence de la maladie : voilà pourquoi il veut toujours dans les maladies aiguës qu'on donne des forces aux malades. Cette malheureuse manie cause la mort à un nombre inconcevable de sujets. Le peuple voit bien qu'on est foible quand on est malade ; mais il ne sait pas que, dans l'accroissement de la maladie, rien n'affoiblit que la maladie même, et que ce n'est qu'en faisant cesser la cause du mal qu'on fortifie le malade.

Le manque total de forces est souvent très-dangereux ; mais il ne l'est pas toujours. On sait que les différentes espèces de vrai scorbut sont accompagnées de grandes foiblesses, et d'abattement considérable d'esprit. Cette foiblesse devient peu-à-peu si grande, que le malade tombe en défaillance à la moindre occasion, au moindre mouvement ; même en se tenant assis. Ces défaillances sont quelquefois aussi mortelles, si l'on ne couche promptement les malades. On voit souvent ce phénomène, en Angleterre, dans des matelots scorbutiques, après de longues navigations.

Un affoiblissement considérable n'est nullement dangereux en d'autres cas. J'ai souvent vu de grandes foiblesses, et même des convulsions après une simple saignée. Ces foiblesses cessent dès que le malade est mis dans une position horizontale. J'ai vu des femmes si abattues par des maux hystériques, qu'elles ne pouvoient faire trois pas dans leur chambre, sans que la tête leur tournât, sans évanouissement, et même sans tomber en convulsion. J'en ai vu d'autres tomber en syncope au milieu d'une conversation, et cependant se bien porter.

Les différens tempéramens méritent d'être considérés parmi les signes ; parce que l'influence qu'ils ont sur certaines circonstances des maladies est de la dernière importance. J'entends, en général, par tempérament, *cette constitution du corps, suivant laquelle l'homme sent, pense, agit, en tant qu'abandonné à cette force impulsive corporelle il pense et agit comme il sent.* Relativement à ce qui peut nous inté-

resser pour la connoissance des maladies, j'entends par tempérament cette constitution du corps selon laquelle l'homme sent et juge ces maladies : ce sentiment que l'homme a de sa maladie, est l'idée de ses effets sensibles. Le jugement porté sur ce sentiment est en raison du tempérament du malade, et se manifeste par sa conduite. On voit donc que les tempéramens doivent être considérés comme signes, parce que l'influence qu'ils ont sur certaines espèces de maladies se fait connoître par des effets visibles.

C'est particulièrement dans l'expression du sentiment que le malade a de sa maladie, que le tempérament se fait connoître comme signe. Les plaintes des malades sont en général dans les mêmes maladies, en raison de la différence de leur tempérament. Les uns ne se plaignent pas du tout, les autres se plaignent beaucoup ; quelques-uns se plaignent extrêmement, quelques autres sont même furieux dans leurs plaintes. Le médecin s'abuseroit donc extrêmement, si, de la différence de ces plaintes, il concluoit à des effets différens, qui n'ont cependant que les mêmes causes. Or la cause étant toujours égale à son effet, il s'ensuit donc que ce que l'on aperçoit de plus dans certains malades, doit venir du tempérament, et n'entre pour rien dans les effets proprement dits des mêmes causes, qui ne peuvent produire des effets différens : ce qui est une vérité incontestable. Si les mêmes maladies semblent être différentes, ce n'est donc que par la manière dont les sujets différens sentent et jugent leurs affections.

On ne peut définir la grandeur du mal au milieu des symptômes douloureux, que quand on est instruit d'avance du tempérament du malade, et qu'on peut juger par-là s'il en dit trop, ou trop peu.

J'ai vu des gens doués d'un sentiment extrêmement délicat, et qui étoit même pour eux un sujet de peine durant toute leur vie, ne rien faire dans les accès de goutte les plus violens, que de mordre les draps du lit, pour cacher la violence de leurs douleurs. J'ai vu, au contraire, des femmes qui comparoient les douleurs modiques d'un vésicatoire au feu d'un bûcher ardent. Ceux-là étoient une espèce de philosophes, celles-ci des furies.

Le même homme regarde la terre comme un désert affreux,

lorsque ses nerfs sont si affoiblis, qu'il ne peut plus se soutenir. Ressent-il une force passagère? dès l'instant, c'est pour lui que la campagne se couvre de fleurs, que le soleil répand son éclat, que les oiseaux font retentir les bois de leurs chants mélodieux. L'homme est en santé, dans le sens le plus précis, lorsque la raison maîtrise son imagination, et lui présente les choses dans leur vrai jour. On voit donc qu'il n'est pas question ici de connoître les tempéramens par leurs signes, mais comment on peut par la connoissance antérieure des tempéramens parvenir à celle des différentes maladies.

L'état de l'âme considérée comme indépendante du corps est aussi un des signes les plus importans dans les maladies, et un signe auquel les médecins ne sauroient faire trop d'attention. Si l'on peut assurer que le vrai bonheur temporel de l'homme consiste dans l'état sain de ses nerfs, il n'est pas moins vrai d'un autre côté que l'état paisible de l'âme est possible, indépendamment des nerfs; et que cet état de l'âme est aussi un signe de la dernière importance dans les maladies. Les espérances flatteuses que me donne un rayon de gaieté de la part des malades, ne sont pas toujours vaines. Tout se réunit à soutenir le malade jusqu'au tombeau, lorsque l'esprit est assez ferme pour ne pas céder aux souffrances du corps.

Cette fermeté n'est pas impossible. Quoique les passions soient souvent l'effet de l'appétit de nos sens, et que le corps ait, dans nombre de cas, un pouvoir absolu sur l'âme, elle n'est pourtant pas toujours son esclave. Nous ignorons à la vérité comment l'âme peut agir sur le corps, et le corps sur l'âme, parce que nous ne connoissons pas les lois de leur union; mais, il n'est pas moins vrai que l'âme s'affranchit quelquefois; et que son état avantageux contribue au bien-être du corps, du moins indirectement. L'expérience nous apprend que l'âme peut être tranquille au milieu des plus grandes souffrances. La philosophie stoïque étoit fondée sur ce principe, qui certainement doit être aussi dans la nature. Le Tasse savoit être maître si absolu de son corps, qu'il sembloit perdre toute sensibilité dans son enthousiasme. Cardan, au milieu des plus cruelles douleurs de goutte, s'élevoit quelquefois tellement au-dessus de ses affections corporelles, qu'il ne sentoit plus la moindre douleur, jusqu'à ce que son esprit se détendît; et toutes les fois il surmontoit ainsi ses douleurs par de nouvelles méditations.

Scarron n'avoit pas la même force d'imagination que Cardan: mais il n'en avoit pas besoin ; parce que la gaieté naturelle de son caractère étoit si grande, qu'il paroissoit même insensible aux tourmens inexprimables de sa goutte ; de manière que son âme sembloit faire ses fonctions, indépendamment du corps, et rester inébranlable sur les ruines de la machine qu'elle animoit.

Tout médecin expérimenté sait que les suites des maladies de l'esprit ne peuvent se guérir par aucun remède physique, si l'âme ne concourt pas au soulagement du malade. La patience, la fermeté, la grandeur d'âme la plus noble ne succombent, il est vrai, que trop souvent sous la violence des causes physiques: mais je vois souvent aussi ces vertus triompher dans un corps foible et usé par des maux physiques. Plus l'âme du malade seconde les soins du médecin, plus son espérance doit être grande. On a souvent vu les avis prudens d'un médecin intelligent commencer et achever des cures qui paroissoient impossibles.

Ce que je dis ici est fondé sur une expérience journalière. S'il est donc des maladies dans lesquelles la patience, l'assiduité, la complaisance discrète, la bonté même du médecin peuvent agir sur l'esprit des malades au point de contribuer à leur guérison; c'est aussi conclure avec justesse que de dire qu'il est des cas où les dispositions de l'âme peuvent être cause occasionnelle des changemens du corps. Mais comment s'opère ce changement? ce sera toujours une énigme. Nous savons bien ce que peuvent produire les différentes passions. Le corps en est toujours plus ou moins changé. Swift étoit maigre et décharné, tant qu'il fut maîtrisé par l'ambition: dès qu'il eut perdu l'esprit, il reprit son embonpoint. Que conclure néanmoins de ce phénomène et de mille autres semblables? que nos passions nous changent. Rien de plus. Ou cela nous fera voir, si l'on veut, que le jeu des passions et les dispositions de l'esprit ayant une si grande influence sur notre santé, il est de la dernière importance pour un médecin de tâcher de faire rentrer l'esprit et les passions dans l'ordre; mais non pas de chercher à déterminer spécifiquement les causes qui ont pu produire ces changemens, parce que c'est chercher l'impossible.

On voit des sujets d'un esprit si vif, qu'ils semblent se con-

sumer comme une lampe; d'autres, sans avoir cette vivacité, s'occupent avce activité de mille bagatelles, sont portés à l'impatience, à l'inconstance, à l'humeur, à la colère, à la singularité, et à d'autres passions peu violentes. Ce sont des soucis, des peines imaginaires qui les tourmentent, des craintes mal fondées qui les agitent, les fatiguent, et les font enfin tomber et dépérir.

Un médecin qui voit de tels sujets se tourmenter sans cesse par des motifs mal fondés, qui ne font qu'entretenir leur mauvaise humeur, ébranler et affoiblir leurs nerfs, a donc un signe certain que ces gens sont exposés à l'une ou à l'autre des maladies dont nous venons de parler, et même à plusieurs autres.

Un chagrin continuel est nuisible à l'énergie des nerfs, à l'activité des tendons, à la digestion, à la circulation du sang, à la sécrétion des humeurs et à la nutrition. Les sujets qui s'abandonnent à ces chagrins sont si faciles à s'émouvoir, que le moindre contraste, la douleur la plus foible, le moindre dommage bouleverse chez eux toute l'économie animale, et qu'ils sont à la suite de ces momens dans le plus grand danger : sans même y être, ils enverront chercher le médecin à minuit comme à midi, avec autant d'empressement que s'ils avoient trente maladies à la fois.

Il est de ces sujets bizarres qui ne sont devenus tels que par un défaut d'éducation. Accoutumés dès l'enfance à faire leur volonté, ils ne peuvent plus souffrir dans un âge plus avancé que quelque chose s'oppose à leurs vues, à leurs désirs; de sorte qu'ils seroient comme dans un état spasmodique pendant tout le cours d'une année, si l'on s'opposoit pendant tout ce temps-là à leur volonté. Ce sont particulièrement ces sujets phantasques et boudeurs qui reprochent aux médecins une infinité de fautes imaginaires, qui décrient toujours comme des inepties leurs observations les plus solides, les méthodes les mieux réfléchies, les remèdes suivis des meilleurs succès; qui semblent commander avec un ton d'autorité qu'on les guérisse, et qui sont incapables de souffrir la contradiction la plus modérée, lorsqu'après avoir été secourus, ils retombent encore dans la même maladie par leur opiniâtreté et leur mauvaise humeur.

Ces sujets tombent plutôt malades que d'autres, et le sont

plus long-temps et plus fortement. Le combat continuel de leurs passions toujours alarmées par la vanité qui les trouble à la moindre augmentation de leurs incommodités, les soins, les inquiétudes de leurs amis ne font que leur aigrir l'esprit; et vouloir les consoler, c'est leur rappeler leurs maux, paroître vouloir les chagriner à dessein. Dans cet état, leurs humeurs se dénaturent pour ainsi dire, changent de caractère; tout est chez eux dans un trouble qu'il n'est presque plus possible de démêler: le corps est altéré par les peines de l'esprit, l'esprit souffre des altérations du corps, et les sujets sont dans un état d'autant plus dangereux, que leurs humeurs se sont toutes altérées par des progrès insensibles dont il n'est plus possible de discerner ni les causes particulières ni les effets individuels. Tout l'homme est malade, et aucune partie n'est solitairement lésée: cependant la maladie est des plus sérieuses. S'il leur survient une maladie accidentelle, on peut juger par cet état antérieur des sujets, quel deviendra celui de leur maladie subséquente.

Les hommes devroient s'accoutumer à supporter leurs peines, et ne pas se contenter de les sentir; car on sait quels prodiges résultent de l'habitude, dans le moral comme dans le physique. Ce n'est que la foiblesse de notre volonté qui fait notre foiblesse. On est toujours assez fort pour faire ce que l'on veut fortement. Le mot vertu dérive d'un mot qui signifie la force, *vis*, *vires*, *virtus*. La force est le fondement de chaque vertu, et la vertu n'est le partage que d'un être foible de sa nature, mais fort par sa volonté: voilà pourquoi un malade qui a connu l'adversité, supporte sa maladie infiniment mieux que celui qui a toujours vécu dans le sein du bonheur. La prospérité est un tourbillon qui nous enveloppe de toutes parts, et ne nous laisse l'occasion de nous reconnoître qu'au moment où le sort le fait disparoître, ou que, lorsque près du tombeau, l'éclat des richesses vient s'éclipser derrière l'appareil lugubre de la mort. Il est rare que dans ces momens l'homme ait assez de temps pour sentir qu'il étoit homme avant ce dernier moment: aussi voyons-nous très-souvent ces malades périr par leur chagrin ou leur désespoir, tandis que leurs maladies ne seroient pas toujours mortelles, s'ils avoient pu se persuader auparavant que le tombeau fait cesser toute distinction parmi les hommes. Plus un homme

se fache contre sa maladie, plus il est certain que la maladie sera bientôt plus forte que lui.

La fermeté est donc un bon signe dans toutes les maladies. La mort présente ne me paroît pas si à craindre que les seuls effets du découragement. Il faut mourir ; mais n'est-ce pas une fureur que de se précipiter au moment où l'intrépidité pourroit peut-être triompher de la longue nuit du tombeau. On voit souvent l'éruption du pourpre précédée d'une extrême abattement d'esprit. Cet abattement reparoît quand l'éruption rentre ; et souvent, lorsque l'éruption reste, il persiste, si le malade est dans un lieu clos et chaud, trop couvert, ou prend des médicamens échauffans, comme il n'arrive que trop fréquemment pour le malheur de ces malades. Je remarque aussi que ces malades meurent quelquefois subitement à la terminaison heureuse de cette maladie, lorsqu'une peur chimérique s'empare de leur esprit. Le jeune Stockar, médecin Suisse, dit que quand ces malades souhaitent la mort, ils ne meurent pas; car c'est un signe qu'ils ne la craignent pas.

Je me sens naturellement porté à dire en moi-même à un malade : Tu mourras; lorsque je remarque dans une fièvre inflammatoire un homme impatient, de mauvaise humeur, et revêche; parce que ces fièvres demandent un prompt secours et une disposition décidée de la part du malade à s'y prêter. La plupart des maladies aiguës et chroniques se prolongent par l'impatience des malades, et leurs emportemens les rendent souvent mortelles. Ils reprochent à la nature des maux qu'ils ne se sont attirés qu'en l'offensant.

La résignation est ordinairement un état avantageux dans ler maladies ; c'est une marque de la tranquillité de l'âme, quoique souvent d'une mort prochaine ; mais on peut toujours voir de bon œil un esprit tranquille, lorsque les forces ne sont pas encore entièrement éteintes. La nature peut du moins combattre la maladie sans autre trouble que celui de la maladie même, et opérer quelque mouvement avantageux par des ressources qui nous sont la plupart du temps inconnues ; ce qu'elle ne pourroit pas faire si le malade étoit dans le découragement qui en perd un si grand nombre.

La mort n'est pas si effrayante que la vie d'un homme qui se représente la mort comme redoutable. J'ai vu des gens bien portans parler de la mort, et des malades mourir ;

mais ces gens bien portans étoient de vrais agonisans : car tous les momens de leur vie, ils mouroient de peur, à l'idée de la mort. On voit, il est vrai, bien des gens redouter la mort par l'effet des fausses idées qu'ils ont de la justice d'un Dieu qu'ils se représentent comme aussi cruel que les hommes sont habiles à se forger leurs craintes et leurs malheurs; mais c'est une stupidité qui n'est le partage que des âmes rampantes et mercénaires, et non le fait des vrais adorateurs d'un Dieu plein de bonté. Moins un homme raisonnable a craint la mort pendant sa vie, plus il meurt tranquille.

Cette tranquillité d'esprit est cependant aussi un très-mauvais signe en bien des occasions. On a remarqué que les forces de l'âme augmentent dans les enfans à mesure que celles du corps diminuent, et qu'ils ne sont jamais plus aimables que dans leur dernière maladie.

On remarque aussi que l'imagination s'élève d'une manière particulière aux approches de la mort. Il arrive même que les malades déterminent l'heure de leur mort, malgré les espérances du médecin, et qu'ils meurent réellement à cette heure-là (13).

On observe dans les enfans malades et en danger une complaisance peu naturelle en toutes choses, une intelligence qui n'est que le fruit de la réflexion et de l'expérience, un esprit et une éloquence qui s'élèvent infiniment au-dessus de leur âge; c'est l'avant-coureur de la mort. Cette élévation des facultés de l'âme est aussi plus grande dans les personnes de moyen âge que dans celles d'un âge plus avancé. Il semble que la nature fasse parcourir à ces sujets tous les périodes de la vie en un clin d'œil, et que l'on ne doive compter ses jours qu'autant qu'on vit moralement. J'ai connu une personne dont la dernière maladie fut une folie. Quelques heures avant la mort sa raison lui revint; elle éleva son âme à Dieu avec les expressions les plus pathétiques, fit sentir dans les termes les plus énergiques

(13) J'ai été témoin d'un pareil événement avec M. de Rébillé, médecin attaché à la personne de Monseigneur le duc d'Orléans. La malade âgée de cinquante-trois ans nous dit, en s'alitant, qu'elle mourroit le septième, à sept heures du soir. Cela arriva ponctuellement. Elle conserva sa tranquillité d'ame jusqu'au moment de son agonie qui fut très-longue.

la frivolité des choses de ce monde, remit la tête sur le lit, et mourut.

Malgré toutes ces observations, la tranquillité d'âme est, comme je l'ai dejà dit, un bon signe dans les maladies. L'augmentation des facultés intellectuelles dont je viens de parler, est, dans les cas susdits, un avant-coureur de la mort; mais cette élévation de l'âme est bien différente de la grandeur d'âme stoïcienne. Bien loin de parvenir à cette tranquillité d'âme par l'élévation des facultés intellectuelles, on manqueroit plutôt son but, parce que l'élévation de l'âme de ces moribonds vient de causes bien différentes de celle d'une tranquillité d'âme acquise par réflexion et par contrainte. L'élévation d'âme de ces mourans a quelque chose de doux et de paisible, qui ne se remarque pas dans l'autre cas.

Il y a encore d'autres cas où la tranquillité d'âme n'est pas un bon signe. Arétée a très-judicieusement observé que non-seulement les pensions occasionnent des maladies, mais que les maladies mettent aussi l'esprit dans des états contraires à l'état naturel. Il dit qu'on remarque dans les hydropiques une humeur accommodante et une patience qui provient, non d'une bonne espérance, mais de la nature même de la maladie. Ce grand médecin dit encore que les malades ne perdent pas courage dans le crachement de sang, qui est cependant une maladie toujours dangereuse. Il ajoute très-bien qu'il pense que c'est l'insensibilité des poumons qui est la cause de cette tranquillité d'âme; car la moindre douleur fait toujours craindre la mort à certain point. J'ai souvent fait la même observation dans des sujets qui, avec un abcès dans la poitrine, ne perdirent pas espérance jusqu'au dernier moment.

Enfin un calme ou une tranquillité subite dans une maladie accompagnée de douleurs très-grandes et qui troubloient l'âme, annonce la mort; de même que la cessation soudaine des douleurs dans les inflammations des intestins.

Le retour soudain de la raison après la phrénésie annonce aussi la mort. Après une profonde mélancolie ce retour signifie quelquefois la phrénésie. J'ai été le médecin d'une jeune dame d'un esprit très-pénétrant, éclairé, laquelle avoit eu quatre attaques de folie avant que je l'eusse connue. Quelques années après elle se porta très-bien; elle avoit l'esprit aussi brillant qu'auparavant; elle étoit aussi aimable que

jamais elle le fut. Dans ces circonstances, elle devint grosse, eut le pourpre, et fut si affoiblie par ses couches, qu'elle tomba dans de violentes convulsions. Malheureusement pour elle, un ignorant praticien lui entretint ses convulsions, pendant un an par des saignées, des purgatifs, des bains chauds et du thé. Lorsque je fus demandé, elle avoit tous les cinq jours les accès les plus terribles de convulsions. Elle se refit très-bien par l'usage de mes remèdes, et tout le monde la croyoit bien rétablie. Elle l'eût été en effet si j'avois aussi l'art de guérir les causes morales des maladies.

Au bout d'un an, elle tomba dans une profonde mélancolie, occasionnée par des causes manifestes; ensuite dans un égarement d'esprit: de là, dans sa mélancolie. Elle s'imaginoit être la plus vile de toutes les créatures, une (14) réprouvée, un anneau détaché de la chaîne de tous les êtres, née pour être damnée. Dans ses momens les moins obscurs, elle se disoit un habitant des enfers; et, dans ses plus tristes momens, elle se croyoit dans les flammes, etc. et disoit que toutes les maladies qu'elle avoit eues par le passé étoient l'effet de cet état. De ces faux principes, elle déduisoit les conséquences les plus bizarres, et avec justesse: mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour moi, c'étoit son opiniâtreté à ne vouloir prendre aucun médicament. Telle étoit la vie qu'elle avoit menée pendant un an dans la solitude, en prières, et dans la conversation d'un sombre ecclésiastique. Elle étoit presque dans un funeste désespoir, quand sa mélancolie cessa tout à coup. Elle reconnut que ses principes, les conséquences qu'elle en tiroit, et le changement total de sa manière de vivre, avoient été les tristes effets d'une imagination dérangée. Elle se fit un plan de vie tout différent, très-raisonnable, et conforme à son état. On remarquoit chez elle en tout

(14) Derham, si je ne me trompe, nous raconte un fait semblable. Une dame d'une très-bonne constitution et fort âgée, s'étoit mise en tête qu'elle seroit damnée, malgré sa vie honnête et régulière. Toutes les représentations d'un honnête ecclésiastique étoient inutiles auprès d'elle. Enfin, elle prit un verre de dessus la table, le lança sur le carreau, en lui disant: Je suis aussi sûre d'être damnée qu'il est vrai que ce verre va se briser; mais il ne se brisa point. *Théol. phys.*

la même pénétration et la même étendue de lumières ; elle rioit néanmoins quelquefois d'une manière peu naturelle. Après avoir ainsi passé trois mois, elle tomba dans la folie la plus effroyable.

On voit par tous les détails de ce chapitre, combien les signes particuliers des maladies sont étendues. Je n'en ai rassemblé qu'un petit nombre. La nature est trop vaste, et l'esprit humain trop borné pour saisir tous ses phénomènes, ou même pour les apercevoir seulement.

CHAPITRE V.

De l'Influence que l'Art d'observer a sur l'Expérience.

Le système d'une maladie ne se trouve pas par l'art d'observer seul ; car il faut voir les choses telles qu'elles sont, avant de pouvoir examiner pourquoi elles sont ainsi. La connoissance des vérités particulières nous mène à celle des vérités générales, qui découlent toutes d'une suite d'observations bien combinées. La connoissance des faits sert à établir les axiomes. L'esprit d'observation nous fournit la connoissance historique, et le génie la connoissance philosophique.

On fait attention aux symptômes, afin de parvenir par leur moyen à discerner les signes, à connoître l'histoire des effets, et à remonter par ceux-ci aux causes inconnues. Nous ne connoîtrions jamais l'intérieur de la nature, si ce qui tombe sous les sens ne nous instruisoit pas de ce qui n'y tombe pas. Dès que nous connoissons tous les symptômes d'une maladie, il ne faut plus que les comparer entre eux, distinguer ce qui est constant de ce qui ne l'est pas, combiner ce qui en est essentiel, pour avoir la connoissance de son commencement, de ses progrès et de sa terminaison. C'est dans cette histoire si diversifiée, mais généralisée de plus en plus, que se trouve le fil le plus sûr pour nous conduire aux différentes causes rapportées dans les Livres suivans de cet Ouvrage, et pour passer de ces causes aux différentes méthodes praticables pour adoucir ou guérir les maladies. L'importance de l'art d'observer se fait assez apercevoir par l'ensemble des connoissances les plus nécessaires au médecin.

Sans la connoissance des signes, la plupart des maladies seroient pour nous un labyrinthe impénétrable. La nature des maladies est souvent si embrouillée, et si cachée par le concours des circonstances non essentielles, qu'on est obligé d'avoir recours aux circonstances les moins importantes en elles-mêmes; parce que ces circonstances comparées avec tout ce qui a précédé, accompagné et suivi la maladie, donne quelquefois les lumières les plus intéressantes pour apprécier les choses. On n'a fait un si grand nombre de maladies incurables, que faute de bien connoître les signes; et c'est par là qu'on méconnoît les maladies compliquées; qu'on prend une maladie pour l'autre; et que l'on emploie dans celle-ci les remèdes qu'il faudroit réserver pour celle-là. L'observation et la comparaison exacte des circonstances, et les indications qu'on en tire sont la seule voie sûre et la plus simple pour parvenir à discerner le caractère des symptômes et des signes. La description exacte et sincère de leur commencement, de leurs progrès et leur suite, fait l'histoire de la maladie. Hippocrate qui faisoit attention à tout, qui approfondissoit tout, et qui n'a rien approfondi en vain, a regardé à la couleur des yeux, de la peau, des cheveux, afin de ne laisser échapper aucun signe du tempérament des sujets qui étoient exposés particulièrement à certaine maladie plutôt qu'à une autre. Il appercevoit par ce moyen, le plus heureusement, le présent, le passé et l'avenir.

L'histoire des maladies est donc ce qu'il y a d'essentiel à connoître pour le médecin. Il faut connoître quelle solution a naturellement une maladie, quand elle est abandonnée à elle-même; parce que la médecine ne devant être que l'imitation de la nature, il faut connoître comment celle-ci dirige ses opérations, pour pouvoir la suivre et la seconder avec celle-là. On ne connoîtroit jamais le caractère vrai et constant d'une maladie, si l'on changeoit le cours de la nature par un régime mal approprié, ou si on l'arrêtoit par des médicamens mal appliqués, ou peu convenables, ou inutiles, ou dangereux; il faut suivre toutes les circonstances, telles qu'elles se présentent dans la nature. On doit rapporter dans les cas qu'on observe, quelles étoient les forces apparentes et réelles, et les tentatives de la nature, si on peut l'appercevoir aussi exactement qu'on le désire. C'est un objet essentiel

pour juger de l'issue des maladies ; mais il ne faut pas affoiblir, troubler ou détruire ces forces par des obstacles.

On ne doit pas non plus multiplier, ni diversifier l'effet simple d'une cause simple, si l'on veut remonter de cet effet à sa cause. C'est compliquer, multiplier, et rendre méconnoissables des effets simples et constans, que d'y ajouter mille circonstances étrangères à leurs causes ordinaires, et, par conséquent, changer ce qu'il y a d'apparent et d'essentiel. En effet, c'est souvent le médecin lui-même ou les assistans, qui donnent lieu à des phénomènes non essentiels. Cela peut venir d'autres causes, des différentes méthodes, de la désobéissance des malades, de leurs passions, des fautes qu'ils font dans le boire ou le manger, ou dans l'usage des médicamens, etc. Aussi toutes les observations faites d'après des méthodes absurdes, ou avec trop de précipitation, nous deviennent inutiles. Il seroit même souvent dangereux de s'y fier; car elles ne présentent pas la nature telle qu'elle est, mais comme on l'a altérée, ou comme on l'a mal vue.

Les véritables vertus des médicamens seroient également inconnues, si l'on ne savoit pas ce que la nature abandonnée à elle-même peut espérer d'avantageux, de nuisible ou d'inutile dans les maladies. Comme ce que fait inutilement la nature dans les maladies, est toujours plus ou moins nuisible à l'état du malade, on voit par-là qu'il est également essentiel de faire attention à ce point intéressant, et que, par conséquent, les médicamens qui ne feront pas de bien, seront aussi plus ou moins préjudiciables. Il faut donc aussi savoir estimer ces effets des médicamens pour éviter d'en faire une application abusive, et pour discerner ce qu'ils ont pu produire de réel dans les symptômes essentiels ou accidentels.

Il semble que le but d'Hippocrate ait été de nous mettre sur la voie de ces découvertes, en même temps qu'il vouloit nous dépeindre la nature par ses traits les plus reconnoissables. En effet, il ne parle presque point des médicamens qu'il a employés dans les maladies de ses épidémies. Il ne s'occupe que de suivre la nature pour la reconnoître, et nous faire voir les routes qu'elle prend quand on la laisse agir. C'est par là qu'on peut savoir ce que les médicamens opèreront, et pour combien ils entreront dans les symptômes des maladies. On lui a reproché de ne nous avoir laissé que des his-

toires de malades qui sont morts pour la plupart; mais on lui reproche justement ce qui lui mérite les plus grands éloges. Hippocrate, qui vouloit connoître le vrai caractère des maladies, pouvoit-il le faire mieux qu'en observant aussi soigneusement qu'il l'a fait celles dans lesquelles la nature a succombé sous la force du mal ? C'étoit le seul moyen de pouvoir discerner les symptômes essentiels, et généraliser les principes de l'art. Il ne s'en est cependant pas tenu-là. Il a aussi observé comment la nature agissoit quand elle pouvoit triompher, et par-là il nous a laissé la voie de l'imitation, tant dans les cas de mort, que dans ceux de guérison. Hippocrate ne doutoit pas que les âges postérieurs découvriroient des moyens d'aider la nature qui lui étoient inconnus; mais, en attendant, il a voulu nous la faire voir telle qu'elle étoit; et il l'a si bien vue, qu'on la reconnoît toujours aux traits avec lesquels il la présente. Enfin Hippocrate n'eût-il jamais guéri de malades, il n'en mériteroit pas moins d'estime et de reconnoissance de la postérité, pour nous avoir abrégé la voie de l'observation, et avoir appris à nous dire presque infailliblement : Telle chose arrivera dans telle maladie, et elle se terminera ainsi. Les plus grands hommes, et même ses envieux parmi les anciens, lui ont rendu la justice qu'il méritoit à cet égard.

En général, les anciens se servoient peu de remèdes, saignoient assez rarement, se contentoient de prescrire un régime léger et délayant; et, par ce moyen, ils pouvoient voir les opérations de la nature qu'ils ne violentoient jamais. Peut-être pensoient-ils comme Rousseau, qu'ils pourroient voir mal ce qu'il convient de faire; c'est pourquoi ils vouloient bien voir auparavant l'objet sur lequel se fonde tout ce que le médecin doit faire.

Ainsi celui qui aspire à la vraie expérience en médecine, doit auparavant tâcher de connoître ponctuellement l'histoire véritable des maladies, laquelle est la base de l'art. Pour cet effet, il faut observer chaque maladie en particulier, ranger ensuite, dans l'histoire générale des maladies, chaque phénomène dans l'ordre qu'il se présente dans la plupart des maladies; y faire distinguer le commencement, les progrès, la fin, comme on l'observe dans la plupart des cas. La description des phénomènes rares et des symptômes

inconstans, se réserve pour l'histoire particulière des maladies, et qui se rapporte aux cas individuels ; mais cette histoire générale ou particulière n'est toujours que celle des effets, parce qu'on ne peut établir les causes que quand l'histoire des effets a été discutée avec tous les soins nécessaires. Les réflexions plus générales et plus étendues, relatives aux cas particuliers, les règles, les axiomes, les vérités fondamentales, enfin ce qu'il y a de vraiment théorique se présente à la fin, quand on a toutes les données nécessaires à des conséquences lumineuses. Plus les yeux ont vu, plus l'esprit voit aussi.

Hippocrate regardoit l'art d'observer comme la partie la plus essentielle de la médecine : aussi a-t-il observé les maladies avec les plus grands succès. On a même remarqué que ce qu'il nous dit des traitemens des maladies ne fait pas la dixième partie de ses Ouvrages, et que tous le reste traite des signes. Les Grecs qui l'ont suivi se sont également occupés de la connoissance exacte des phénomènes des maladies, et de leurs signes ; c'est par-là qu'ils parvinrent à connoître les causes et les indications curatives. Celse dit que les médecins postérieurs à Hippocrate s'en sont toujours tenus à la doctrine qu'il avoit laissée sur les signes ; quoiqu'ils aient introduit beaucoup de nouveautés. C. Aurélianus s'occupoit tellement des signes, que souvent il ne fait pas mention du reste des symptômes : quelquefois même il peint avec cette connoissance seule les maladies de la manière la plus précise et la plus vraie. Quelques médecins ont cependant donné dans l'abus à cet égard.

Avicenne multiplioit sans raison les signes des maladies. Cette faute n'a été que trop imitée par les modernes, parce qu'il est facile de se livrer à l'imagination ; mais on eut moins de goût pour la connoissance des signes, lorsqu'on ne chercha plus la nature dans la nature. Ce goût disparut du temps de Paracelse et des chimistes, qui ne cherchèrent plus les signes que dans l'urine, et qui prétendoient guérir les maladies sans les connoître, et songeoient moins aux médicamens particuliers convenables aux circonstances, qu'à des panacées universelles. Les médecins mathématiciens cherchèrent la nature dans leurs calculs, et ne trouvèrent que des nombres sans valeur pour résulter de leurs combinai-

sons. Il ne songèrent même pas que c'étoient les mouvemens de corps organisés qu'ils calculoient ; et que ces corps ayant un mouvement intrinsèque, il falloit démêler au juste la cause de ces mouvemens avant d'en vouloir déterminer les effets, comme on détermine les lois du mouvement des corps bruts et qui sont toujours par eux-mêmes dans un état d'inertie. La cause du mouvement des corps vivans organisés étant une énigme à jamais impénétrable, même dans l'état le plus régulier de santé, n'est-ce pas une vraie folie que d'oser déterminer les mouvemens irréguliers de la nature par des hypothèses auxquelles on peut également opposer d'autres hypothèses ?

Sydenham, Baglivi, Stahl, ont la gloire de nous avoir ramenés à la voie la plus sûre, après les plus grands efforts. Plusieurs célèbres médecins sortis de l'école de Boerhaave, nous ont affermis dans cette voie ; et l'on peut dire de ces grands médecins, ce qui, suivant un philosophe Chinois, est le comble de la gloire : « leur siècle ne pouvoit pas se passer » d'eux. »

L'art d'observer est donc, par rapport à l'expérience, de la dernière importance, parce que l'histoire naturelle des maladies est la base de la science du médecin ; mais on peut aussi avoir l'art d'observer, sans avoir celui de raisonner comme il le faut d'après les phénomènes. L'esprit d'observation doit nécessairement être aidé du génie. Celui-là remarque ce qui tombe sous les sens, celui-ci voit la liaison des vérités générales. L'un nous donne la science des faits, l'autre celle des choses. L'esprit d'observation nous montre ce qu'enseignoit Hippocrate ; le génie, ce que Galien vouloit enseigner, et ce qu'il auroit réellement enseigné dans un siècle plus éclairé.

Sady, dit-on, demanda au sage (1) Lokman, de qui il avoit appris ce qu'il savoit ? « Des aveugles, répondit cet Indien, » qui ne posent jamais le pied sans être bien assurés de la » solidité du sol : j'ai observé avant de raisonner : j'ai raisonné » avant d'écrire. »

---

(1) Auteur de fables écrites en arabe. Quelques-uns le confondent avec Esope ; mais il est probable que ni l'un ni l'autre n'a écrit les fables qu'on leur attribue.

FIN DU TOME PREMIER.



TRAITÉ
DE L'EXPÉRIENCE.

II. P.

A AVIGNON, DE L'IMPRIMERIE DE SÉGUIN.

TRAITÉ
DE L'EXPÉRIENCE
EN GÉNÉRAL,
ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUÉRIR;

PAR M. GEORGE ZIMMERMAN, D. M.,

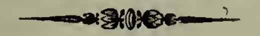
MEMBRE DES ACADÉMIES DE BERLIN, DE MUNICH, DE PALERME, DE PESARE; DES SOCIÉTÉS DE ZURICH, DE BALE, DE BERNE, etc.

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR M. LE FÈBVRE DE V., D. M.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE DE LA VIE DE L'AUTEUR,
PAR M. TISSOT, D. M.

Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez MÉQUIGNON-MARVIS, Libraire pour la partie de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine, nos 9 et 3;
CROCHARD, Libraire, rue de Sorbonne, no 3;
GABON, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, no 13.

1817.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.

LIVRE V.

Du Génie, et de ses premiers pas vers l'Expérience.

DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.

LIVRE V.

Du Génie, et de ses premiers pas vers l'Expérience.

CHAPITRE I.

Du Génie, en général.

Ce n'est pas assez de considérer exactement les objets et les faits individuels, il faut encore avoir l'art d'en déduire des notions générales et conformes à la nature des choses. C'est par le génie qu'on parvient à cet art.

Le génie a, d'un commun accord, la première place entre toutes les qualités de l'esprit. On y trouve quelque chose qui s'élève au-dessus de ce que pense et fait le commun des hommes, quelque chose même d'original. J'entends par génie, un haut degré d'esprit, accompagné d'un haut degré de finesse et de pénétration, ou un haut degré de perfection dans toutes les facultés intellectuelles.

On voit des poëtes chercher le fond du génie dans la force de l'imagination. Un poëte de cette espèce a droit de penser comme il veut de sa propre grandeur. Il lui est permis de penser qu'il y a plus de grandeur à faire un vers qu'à conduire un empire, et même plus à chanter un héros qu'à l'être soi-même. C'est d'après ce faux principe qu'on a dit tant de choses fausses sur l'article du génie. On a même refusé au génie certain degré de raison, parce qu'on a pris les écarts

et les transports fougueux d'une imagination déréglée, pour le génie.

Si la fougue de l'imagination faisoit le vrai génie, il ne faudroit donc abandonner la conduite d'une armée ou d'un Etat, qu'à ceux qui ont plus de finesse (1) que de prudence, plus de feu que de forces, plus d'inconstance que d'uniformité ; qui voient toujours plus qu'on ne peut dans la nature, et qui ne cherchent que par des boutades ce qui est véritablement grand.

Le génie considéré sous le point de vue le plus avantageux, semble consister dans toutes les forces possibles de l'intellect. Un homme de génie a un esprit plein de force et de vivacité ; mais, comme ces forces ne tendent qu'à la véritable grandeur, elles paroissent toujours n'agir qu'à son gré, et comme il le veut. La force de l'imagination, considérée à son plus haut degré, est incompatible avec le vrai esprit, et n'admet par conséquent aucune loi.

On voit clairement que l'esprit, considéré sous ce point de vue, a autant de part au génie que la force de l'imagination. Que l'on considère les unes après les autres des suites entières d'idées ; qu'on se représente ces notions avec le plus d'ordre et le plus de clarté qu'il est possible ; qu'on examine les choses, soit synthétiquement, soit analytiquement ; qu'on jette la vue sur une suite entière d'images ; qu'on s'approprie tout, qu'on donne à tout une nouvelle forme, une nouvelle vie : on peut avec de l'imagination le faire rapidement, mais sans sûreté : on le fera lentement avec de l'esprit,

---

(1) L'auteur se sert du mot *witz*, qui se prend dans le même sens que l'Anglais *wit*. Il n'est guères possible de donner une signification déterminée à l'un ou à l'autre mot. Les Allemands aussi bien que les Anglais le prennent tantôt pour *esprit*, tantôt pour *prudence*, tantôt pour *pénétration*. Il est cependant possible que l'une de ces qualités se trouve sans l'autre dans un homme. Le génie est quelque chose de bien différent. On trouvera de l'esprit, ~~de la~~ finesse, dans la plupart des peintres et des poëtes modernes ; mais on n'y verra pas le génie de Raphaël, ni celui de Corneille, de Virgile et d'Homère. Si on ne jugeoit même ces grands poëtes qu'en qualités d'hommes d'esprit, on auroit, dit M. de Bernis, bien des défauts à leur reprocher. Le mot *wit* a fourni à Shaftesbury matière à nombre de très-belles réflexions.

mais sûrement et promptement avec du génie : ainsi l'imagination prise à sa plus grande force légitime, et l'esprit considéré dans toute sa grandeur, font le génie.

Je me forme cette idée du génie d'après les ouvrages des plus grands artistes Grecs, à quelque degré que l'emporte d'ailleurs dans le génie l'imagination des artistes. Cette noble simplicité, cette grandeur imposante qu'on aperçoit dans les morceaux antiques, tant dans la position que dans l'expression, vient d'une imagination retenue, qui ne connoît de limites que ceux de l'esprit le plus élevé. L'abbé Winckelman, qui a le talent si rare de pénétrer jusques dans l'intérieur de tous les objets, et d'y apercevoir nombre de choses qui échappent à tant d'autres, a remarqué que la force active du corps et l'expression des passions, ne se sentent en rien, dans ces restes de l'antiquité, de la moindre contrainte, ni de ce qui peut porter atteinte au vrai et à l'expression de la nature.

Un homme de génie, plein de force et d'activité, jette les yeux sur tout ce qui l'environne, et le réunit avec une heureuse hardiesse sous un même point de vue, parce qu'il embrasse tout : il déduit du tout des vérités incontestables; parce qu'il saisit l'enchaînement de cette totalité. Ainsi l'homme de génie, cet homme dont l'esprit grand et libre est présent partout avec la raison qui le guide, aperçoit et comprend dans un temps donné, une infinité de choses que les autres n'entrevoient même pas dans le même temps; il lie ses idées de la manière la plus prompte et la plus juste, et découvre, par cette liaison, nombre de vérités importantes et lumineuses qui sembloient se dérober.

Celui qui a beaucoup d'intelligence, mais qui n'a point de génie, peut faire cette liaison avec lenteur : au lieu que le génie procède rapidement. Mais plus ces liaisons sont faciles et promptes avec du génie, plus il faut y apporter de précautions : voilà pourquoi Bacon disoit que le génie n'avoit pas besoin d'ailes, mais de plomb.

On comprend, de ce que je viens de dire, pourquoi il y a encore plus de différence entre de petits esprits et des esprits éclairés, qu'entre certains hommes et certains animaux. Un petit esprit occupé d'objets individuels, et même en petit nombre, n'a aussi que peu d'idées, malgré sa présomption; mais, comme il est borné par un cercle très-étroit, il semble

avoir plusieurs avantages sur un homme plus élevé et plus éclairé. Occupé de petits objets, et que tout le monde aperçoit, il est toujours comme au centre de ses petites idées, et sera, par conséquent, moins exposé à s'égarer dans des routes où il rentre à chaque instant ; au lieu que l'autre, occupé d'objets plus nombreux et plus éloignés, est dans le cas de se méprendre, pour peu qu'il agisse avec précipitation. Voilà pourquoi on s'en tient la plupart du temps à ce que disent ces petits esprits, tandis qu'on traite de chimère ce qui vient de la part de gens d'un ordre supérieur pour les talens et les lumières. C'est encore-là ce qui fait souvent passer un esprit borné pour un génie aux yeux du grand nombre, et un homme de génie pour un sot.

Je mets l'esprit et la finesse entre la stupidité et le génie. Un homme qui a un esprit juste voit la dépendance d'une idée quand on la lui montre ; un homme de génie la trouve lui-même. Un homme qui a de la finesse fait voir qu'il remarque dans les choses éloignées, quelque ressemblance que l'esprit n'apercevroit pas sans cette finesse. Ainsi la finesse suppose un beaucoup plus grand nombre d'idées et d'observations, et même beaucoup plus d'habileté à lier et à exprimer ces idées avec précision, vivacité, et à peindre, pour ainsi dire, les objets ; au lieu que l'esprit ne fait cela que moyennant de grands raisonnemens dans lesquels il se perd souvent.

Un de nos plus beaux et de nos plus solides génies Suisses nous dit, dans ses Essais sur différens points importans de morale et de politique, que la finesse et le génie ne sont que deux degrés différens de la même habileté à lier d'une manière nouvelle et intéressante les idées et les images des objets.

On a dit que la vérité ne sortoit que de la collision des opinions : on peut dire de même que le génie n'éclate que quand il se présente un objet capable de l'arrêter. Toutes les espèces de sciences ou d'arts ne demandent pas une espèce particulière de génie, quoiqu'on embrasse avec plus ou moins de feu tous les objets. Celui qui trouve beaucoup de vérités peu intéressantes, ou peu de vérités, mais fort étendues par leurs rapports, a conséquemment quelque génie, mais il n'est pas encore homme de génie. Un homme de génie n'est pas encore pour cela un grand génie, ou pour mieux dire, un génie.

Il y a cependant différentes sortes de génies, ainsi que différentes espèces d'hommes de génie, et même de grands génies de différens genres et de différent mérite. Les poëtes du premier rang sont des génies ; et même le nom de *poëte* ne signifie autre chose que *créateur*. Leibnitz, Newton, Colbert, Turenne, étoient des génies, aussi bien que P. Corneille, Homère, Virgile, Voltaire, Racine. Cependant, Turenne n'auroit pas déterminé les lois de tous les corps de l'univers, Newton n'auroit pas gagné des batailles, Colbert n'eût pas fait l'Iliade, ni Leibnitz la Henriade ou les tragédies de Corneille et de Racine. La différence qu'on observe entre les génies, n'est pas moins décidée que celle que présentent les visages et les voix.

Ces considérations nous font apercevoir trois genres de génie, différens l'un de l'autre. 1.° Celui qui demande plus d'imagination que d'esprit, c'est celui des poëtes et des peintres. 2.° Celui qui demande plus d'intelligence que d'imagination, c'est celui des physiciens et des mathématiciens. 3.° Celui qui demande autant d'intelligence que d'imagination; c'est celui des politiques, des généraux d'armée et des médecins. On sait que ces génies peuvent l'un ou l'autre se trouver réunis en un même homme. Il est des génies qui semblent embrasser un monde entier, tel que M. de Haller, et qui paroissent faits pour tout ; qui, comme Bacon, prédisent les découvertes, et les font comme Newton.

J'ai montré, dans le premier chapitre de cet Ouvrage, que l'esprit conclut d'après des principes ou simples et certains ; ou compliqués, incertains et indéterminés. Les premiers sont ceux de la physique et des mathématiques ; les seconds sont ceux de la politique, de l'art militaire et de la médecine. Dans le premier cas, les idées semblent naître d'elles-mêmes ; dans le second, elles ne sont que factices. On parvient à l'un de ces arts et à l'une de ces sciences, plus promptement qu'à l'autre.

Le mérite de l'application et d'un travail opiniâtre ne peut pas entrer en comparaison avec d'heureux talens naturels. Tout ce qui ne demande que de la mémoire et de l'assiduité, par exemple, l'histoire des substances matérielles et celle de leurs effets, et même les particularités accessoires et peu intéressantes des arts, tout cela, dis-je, n'est pas regardé

comme du ressort du génie, parce que cela peut s'apprendre avec de l'assiduité. On parvient bientôt aux premiers principes des mathématiques, et enfin à la médiocrité dans cette science, avec du travail et de l'assiduité. Au contraire, la patience et le travail font très-peu de chose, mais le génie presque tout, dans un art qui n'est fondé, la plupart du temps, que sur des probabilités, et dans lequel la réussite d'une opération dépend de l'habileté nécessaire à saisir promptement le plus haut degré de ces probabilités.

Un art est fondé la plupart du temps sur des probabilités, quand il n'y a pas de règles incontestables, et quand on ne peut pas suivre un plan déterminé dans tous les cas; quand l'esprit doit agir sans être suffisamment instruit, comme s'il l'étoit; quand il ne peut se régler seul dans des circonstances fort variables, et qu'il approche de la vérité plutôt qu'il ne la saisit. La politique, l'art militaire et la médecine sont de ce genre.

Ce flegme sans lequel on ne se conduit jamais prudemment selon les circonstances, sans lequel on est exposé à la contradiction et à l'imprudence; cette force d'esprit qui assujettit l'imagination par l'intelligence; qui, dans toutes les circonstances de la vie, garantit l'esprit de la crainte, de l'écart, de la précipitation et des travers, et que l'on a refusé au génie, parce qu'on ne s'est formé de celui-ci qu'une idée poétique, se fait surtout remarquer dans le vrai caractère du politique. Sans ce génie, dit M. Möser, la sagesse, la patience, la souplesse, n'eussent rien fait d'un Pitt; il n'auroit pas pu se tenir inébranlable dans la tempête qui menaçoit son royaume.

L'habileté à saisir du premier coup d'œil tous les cas possibles, à discerner avec tranquillité ce qu'il y a de mieux, selon le plus haut degré de probabilité, et à agir avec promptitude en conséquence, est dans un habile général d'armée l'ouvrage seul du génie. Le trop de lenteur dans l'examen des choses, et le trop de précautions dans le choix que présentent les circonstances et le temps, ne sont pas toujours dangereux; mais cela devient même un obstacle aux heureux succès: car l'occasion veut être saisie aussi promptement qu'elle se présente, ou on la laisse échapper; c'est pourquoi le duc de Guise disoit: « Je ne me détermine de ma

» vie à faire ce à quoi je ne me résous pas dans un seul » instant. »

Il ne faut donc pas être âgé pour être habile dans un art qui demande plus de génie que de temps. Celui qui n'est pas à trente ans bon ministre, bon général, bon médecin, ne le sera jamais.

Une jeunesse réfléchie et le moyen âge ont, relativement au génie, des avantages incontestables. L'esprit n'est bas encore l'esclave des préjugés. Ce n'est qu'à ces âges qu'on se détermine aisément à quitter le grand train, pour embrasser la vérité, pour faire le bien, que le temps l'ait autorisé ou non : qu'on apprenne à le connoître, soit de ses compatriotes, soit des étrangers, on le goûte sans difficulté. L'envie n'a pas encore jeté de racines à cet âge ; on n'y aperçoit que les attraits de l'espérance ; une noble ambition anime à la recherche et à l'examen de ce qui peut flatter l'esprit, et l'on ne sent même que le désir de se rendre utile à la société. L'âme est dans toute sa force : toujours active, elle soutient sans cesse ses feux avec uniformité ; elle sait éviter les fausses lueurs qui pourroient l'abuser, parce que ce n'est plus avec fougue qu'elle se porte vers les objets qui se présentent. Un homme de génie, à cet âge, jette un regard perçant jusqu'au fond même des sciences ; c'est un aigle qui regarde le soleil avec fierté : sa hardiesse et son espérance ne connoissent pas de bornes.

Young disoit que les grands hommes sortoient tout faits des mains de la nature, comme Pallas sortit du cerveau de Jupiter. Laurent de Médicis, Jean de Witt, Segnélai, Temple, Richelieu, Albéroni, etc. étoient politiques en naissant. Xénophon, Phocion, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, Scipion, Pompée, César, Germanicus, Julien, Spinola, Gustave-Adolphe, Condé, Turenne, Maurice de Saxe, Eugène, etc. étoient nés de vrais héros. Leur génie leur tenoit lieu d'expérience dès leur jeunesse.

Dès la première jeunesse même, on fait infiniment plus de progrès avec ce grand avantage, que l'on n'en feroit avec l'âge, sans ce précieux don de la nature. L'on peut même assurer que les illustres personnages que je viens de citer étoient d'habiles commandans avant de savoir manier leur épée. L'on a vu différentes fois combien de jeunes soldats

2

l'ont emporté avec leur génie sur le long exercice des plus vieux officiers.

La raison et l'observation nous montrent donc que le génie, aidé de l'expérience, fera tout ce qu'il est possible de faire ; et qu'un homme qui a plus d'expérience qu'un autre, n'a pas toujours plus vu, mais qu'il a plus pensé, plus approfondi ; et qu'un jeune homme peut par cette raison avoir infiniment plus d'expérience qu'un grison, et être meilleur médecin que celui qui ne compte son savoir que par le nombre des années.

J'ai mis l'art militaire, la politique et la médecine dans la même classe, parce qu'elles dépendent des mêmes facultés de l'âme, et du même genre de génie. Un grand médecin est, dans le sens le plus précis, un esprit aussi élevé qu'un grand général. Voilà aussi pourquoi il est aussi rare de trouver un aussi grand homme dans l'art de guérir, que dans celui de livrer une bataille.

En démêlant les phénomènes, l'esprit du médecin cherche à discerner les qualités intrinsèques et essentielles des maladies, à remonter des effets aux causes, et à découvrir par là les indications curatives, les méthodes et l'application des médicamens convenables, et à déterminer ainsi par leur usage les circonstances inconnues des effets, lorsque les causes possibles sont connues. Mais ces qualités intrinsèques des maladies sont souvent très-obscures ou très-incertaines.

Chaque maladie ne tombe pas d'abord sous les sens. Les plaintes des malades, comme je l'ai dit, sont insuffisantes en bien des cas pour démêler une maladie. Les interrogations du médecin deviennent même inutiles ; ce n'est donc que sur des probabilités qu'on peut alors établir un raisonnement. Quelle pénétration ne faut-il pas, dans ces cas-là, pour en saisir le plus haut degré? Ainsi l'on peut dire que la médecine n'est à la rigueur que l'art de considérer rapidement un grand nombre d'événemens présentés au hasard, d'en saisir la liaison, de tirer de là des conséquences lumineuses, et de passer ainsi du connu à l'inconnu. Les plaintes du malade sont ce qui est connu, les changemens internes que son corps a éprouvés ; et l'art d'en rétablir l'ordre, sont ce qui est inconnu.

L'art de lier cette infinité de cas possibles, est ce qui fait le génie du médecin. Plus ce génie est grand, mieux il peut

saisir avec pénétration la ressemblance des cas, les comparer avec finesse, en former la liaison et les approfondir. Cette faculté devient un talent qui passe, pour ainsi dire, en instinct, et qui est d'autant moins aperçu qu'il est plus étendu.

Tout cela nous fait voir combien le génie est nécessaire dans la pratique de la médecine, et combien sont mal fondés ceux qui ne font consister la médecine que dans un certain nombre de recettes et de formules. Ces ignorans ne sont pas en état de comprendre que les difficultés que l'on rencontre tous les jours dans cet art, sont infiniment au-dessus d'un esprit médiocre; qu'un vrai génie ne peut quelquefois les démêler, et qu'il faut une pénétration infinie pour discerner et distinguer tant d'effets compliqués de causes qui sont très-souvent presque impénétrables. Haller dit que Boerhaave, qui, jusqu'à sa soixante-dixième année, avoit consacré tous les jours seize heures à l'étude de son art, s'étoit plaint de ces difficultés extrêmes, et que des gens fussent assez hardis que de pratiquer cet art sans y avoir jamais pensé de leur vie.

Freind dit que c'est surtout en médecine où l'on voit ce que peut faire un esprit pénétrant, et de quelle importance est la finesse du discernement. Seroit-il donc possible que le plus petit esprit fût grand dans cet art, où la plus grande pénétration et le jugement le plus réfléchi découvrent souvent à peine ce qu'il faut faire au milieu de tant de difficultés insurmontables? Des stupides auront-ils donc des qualités si essentielles à un médecin? Des gens qui dans toute leur conduite ne paroissent même pas être capables d'une réflexion solide, pourront-ils apprécier tant de circonstances différentes, et si obscures à l'œil le plus clairvoyant, et au génie le plus élevé? Nous ne voyons cependant que trop de ces ignorans se vanter de posséder cet art si important, sans s'être donné la moindre peine pour en connoître même les premiers principes: aussi nous les voyons vieillir comme des troncs stériles, sans jamais avoir rien produit pour le bien de l'humanité, et cesser d'être enfin sans avoir vécu que pour en imposer à la crédulité de leurs semblables. Comme ils sont nés stupides, ils finissent de même.

Toutes les parties de la médecine ne demandent pas le même génie. L'anatomie, la botanique et la connoissance des médicamens exigent plus de temps que de génie; la physio-

logie, la pathologie et la séméiotique demandent plus de génie que de temps ; la pratique très-peu de temps et beaucoup de génie. (2) Parmi les sciences qui ont du rapport entre elles, telles que la médecine et la chirurgie, on peut dire que celle-ci est, à l'égard de celle-là, ce que les mathématiques sont à la physique. Une science ou un art quelconque s'élève rarement au-dessus du talent le plus ordinaire, quand on ne l'apprend qu'en fixant les sens autant qu'il le faut sur les objets pour les sentir, ou qu'en se bornant aux principes les plus simples et les plus sensibles.

On demande qu'un médecin sache appliquer un remède convenable dans le moment convenable ; c'est pourquoi Galien appelle le médecin, *l'inventeur de l'occasion.* Un homme de génie saura trouver cette occasion avec très-peu de science, et même sans aucune expérience. J'ai connu au-

(2) Cette assertion de M. Zimmerman ne plaira peut-être pas à ces vieux praticiens *routiniers*, qui n'ont connu de leur art ce qu'ils en savent, que par la répétition des mêmes événemens, et qui n'ont jamais envisagé leur art que par la multitude des cas particuliers. Il est sûr que si l'art de la médecine ne consistoit qu'à observer les cas particuliers, et à les traiter comme tels sans jamais généraliser, il faudroit une longue suite d'années pour avoir occasion de voir cette multiplicité infinie de cas qui ne se présentent pas tous les jours, à beaucoup près. Voilà cependant ce que ces gens appellent expérience ; et pourquoi ils disent tous les jours des jeunes médecins, *ils n'ont pas encore notre expérience.* Mais la vraie médecine consiste moins à connoître ces événemens par leur actualité, qu'à les savoir pressentir et reconnoître d'après les lois de l'économie animale, comparées avec les remarques des habiles observateurs. C'est par là qu'il est vrai que la pratique de la médecine exige peu de temps, parce que, pour faire cette comparaison, il faut un vrai génie, et qu'avec ce génie on peut la faire en peu de temps. Il est donc possible de connoître en peu de temps toutes les maladies connues, si l'on a ce génie. Mais, s'il est également vrai que la pratique de l'art dépende absolument de ce génie, un jeune médecin pourra aussi être grand médecin de bonne heure ; et le vieux praticien de soixante-dix ans ne sera jamais médecin, s'il n'a pas ce précieux don de la nature, eût-il vu cent mille malades. La vraie science est celle de généraliser ; c'est celle qui a fait tous les grands hommes. Les cas particuliers, pris solitairement sans les rapporter aux principes, ne fournissent aucune connoissance ; car on ne peut jamais en déduire aucun raisonnement concluant.

trefois un ecclésiastique qui joignoit à un génie vraiment philosophique une connoissance très-étendue des langues, des beaux-arts, du bon goût, de la philosophie et de la théologie. A peine avoit-il lu deux ou trois livres de médecine dans sa vie. J'ai été étonné de le voir parler avec moi de cas particuliers de médecine, qu'il avoit eu lieu de voir, avec une connoissance pratique infiniment supérieure à celle du praticien le plus fier de sa prétendue expérience.

La lecture, le travail, l'exercice ne donneront pas ce génie, qui ne dépend que de l'avantage d'une heureuse organisation. Tout ce qu'un médecin fera sans ce génie, se sentira toujours de la médiocrité ; il sera grand parmi de petits esprits, mais jamais il n'aura de nom parmi les habiles gens. La réputation qu'il se sera faite par tout autre moyen, s'éclipsera avec ses jours. Quelque application que l'homme prenne à son état, il ne portera jamais son génie au delà de la sphère où la nature l'a fixé. Dubos dit à cet égard, que « l'exercice » peut bien perfectionner le génie, mais non pas l'étendre. » L'art ne lui donne que les moyens de cacher ses limites, » et non ceux de les porter au delà. »

Pour passer du connu à l'inconnu, il faut toujours penser plus qu'on ne voit ; se représenter ce qui n'est pas visible comme s'il l'étoit ; conclure de ce qui est à ce qui peut être ; souvent deviner, et faire de fréquentes tentatives avant de pouvoir deviner. Le génie procède avec lenteur dans les choses douteuses, mais il s'élance avec rapidité sur les routes connues ; c'est ce que les gens bornés appellent, dans le premier cas, agir avec timidité ; et, dans le second, agir avec témérité.

Celse pensoit qu'il devoit y avoir dans un médecin certaine qualité qui ne peut se nommer, ni même se bien comprendre. Ce *je ne sais quoi* de Celse, est ce qui fait la différence de deux médecins qui auront eu la même éducation, auront fait les mêmes études, auront vu les mêmes cas, les mêmes circonstances, et dont cependant l'un l'emportera infiniment sur l'autre. C'est ce *je ne sais quoi* qui faisoit la différence que Martianus apercevoit entre lui-même et Galien, et ce pourquoi il lui dit à Rome, en le rencontrant : J'ai lu le pronostic d'Hippocrate comme toi, pourquoi donc ne puis-je pas pronostiquer comme toi ? Cette force que Paracelse cherchoit

dans les astres, et Lentilius dans les onguens, est ce génie qu'ils n'avoient pas.

On dit cependant tous les jours que les médecins les plus savans sont les moins heureux dans la pratique. Je répondrai à cette objection dans la suite de ce livre, et ailleurs dans le cours de cet Ouvrage. Je conviens ici qu'il y a nombre de cas où le médecin le plus habile est un médecin peu intéressant.

Un médecin qui n'a d'érudition que celle qui dépend de la mémoire, peut savoir beaucoup et être en même temps fort stupide : or la pratique de la médecine dépendant entièrement du génie, il est conséquent qu'un stupide érudit soit un mauvais médecin. Pourquoi des médecins demi-savans ou sans science, et même des gens qui ne sont nullement médecins, font-ils tous les jours des cures ? c'est qu'ils ont du génie. D'un autre côté, nous voyons aussi le concours des circonstances favoriser l'application d'un remède inconnu à celui qui l'emploie, et il se fait par ces gens des cures importantes; mais peut-on dire qu'ils y aient part, lorsqu'ils ignorent comment et en quelles circonstances il falloit user de ce médicament ? Ce sont cependant de vrais ignorans qui font tous les jours de pareilles cures. Le peuple les préconise, mais leur donne-t-il du génie ?. Cessent-ils d'être ignorans, ou plutôt sont-ils médecins ?

Je conviens aussi que le génie ne supplée pas toujours à l'érudition, ni même à l'expérience : mais, puisque avec la même éducation, le même savoir, les mêmes occasions de voir des malades, un médecin qui a du génie est infiniment supérieur à celui qui n'en a pas ; puisque dans les cas douteux le génie fournit de vraies ressources ; et qu'il est impossible d'avoir de l'expérience, si l'on n'a pas de génie ; un médecin n'a donc pas besoin d'être grison pour être grand médecin, s'il a du génie. Un jeune médecin pourra donc dire, après quelques années de pratique, à ce vieux routinier : Je puis faire voir dans les circonstances ce que Alexandre, âgé de vingt ans, vouloit prouver à Démosthène : il m'a traité d'enfant, dit-il, quand j'étois en Illyrie, et de jeune homme lorsque j'étois en Thessalie, mais je vais lui faire voir dans le sein d'Athènes même que je suis homme.

Quoiqu'il soit impossible de créer l'art de la médecine,

comme Pascal créoit (3) la géométrie en l'apprenant, on peut cependant assurer que c'est la nature seule qui fait le médecin, comme le géomètre, le politique et le militaire. On voit l'homme de génie réussir à la première occasion, avec la même sûreté que s'il avoit l'expérience de son côté. Freind dit aussi que, malgré toutes les études, on ne sera jamais médecin, si l'on n'est né tel à certain point. Nous pouvons lire les écrits de tous les meilleurs observateurs, sans être cependant instruits de toutes les difficultés qui se présentent dans notre art; et nous voyons tous les jours que c'est plutôt avec le génie que nous jugeons sainement des circonstances, que par la lecture la plus étendue.

Les âmes ordinaires ne tendent à la gloire qu'en rampant, au lieu que les grandes âmes s'y portent à grands pas. Prosper Alpin n'avoit pas plus de trente ans quand il revint d'Egypte: il avoit dejà rassemblé tous les matériaux de son ouvrage immortel. Sydenham étoit pareillement né médecin. Il avoit passé quelque temps dans l'université d'Oxford, s'étoit ensuite retiré ailleurs pour éviter les troubles des guerres civiles. Ce fut alors qu'il rencontra un célèbre médecin chez son frère qui étoit malade. Ce médecin l'engagea à se livrer à la médecine; il le fit, et devint l'émule d'Hippocrate. Baglivi, mort à trente-neuf ans, fut le restaurateur de la vraie médecine, et le fléau de toutes les sectes qui s'étoient formées en Europe. Dès sa jeunesse, il mérita sa réputation. Il ne lui manqua que du temps pour se perfectionner au plus haut point, et pour voir que tout homme peut se tromper. Ce fut à un simple hasard que la médecine fut redevable du célèbre Boerhaave. On lui reprocha d'être Spinosiste, et il fut médecin. Boerhaave avoit tout ce qu'il falloit pour faire un grand médecin, sans le connoître; Sydenham savoit qu'il pouvoit l'être, et n'en faisoit aucun cas.

On a dejà remarqué long-temps avant moi que le nombre

---

(3) J'ai vu des gens du premier mérite traiter de fable cette anecdote qu'on a publiée sur le compte de Pascal, et le regarder comme un homme fort mediocre. En effet, qu'a-t-il fait de si extraordinaire? La plupart de ses pensées sont ou fausses, ou fondées sur des préjugés qui font rougir la raison et le bon sens. Si la nature l'avoit formé grand homme, il ne seroit pas resté dans la médiocrité.

multiplié des années et des maladies n'a fait qu'éloigner de la vraie médecine des médecins sans génie, et que plus leurs occupations se sont augmentées, plus leurs erreurs ont été nombreuses et considérables. Nous voyons au contraire que le génie met un médecin en état de pénétrer les plus grandes difficultés dès la jeunesse même, et qu'avec cet avantage, il n'est pas de chemin si scabreux qu'il ne puisse tenir heureusement, même au milieu des plus grandes occupations.

Tels sont les avantages et les prérogatives du génie. Il semble cependant que ce ne soit pas là ce qu'on envisage dans les jeunes gens qui se présentent pour se consacrer à l'exercice de la médecine. J'ai vu dans plusieurs universités faire peu de cas de certains sujets qui ne méritoient du mépris de leurs examinateurs, que parce qu'ils avoient la prudence de se taire, plutôt que de répondre à des inepties qui ne pouvoient être goûtées que par les maîtres qui les interrogeoient. Loin de soutenir la timidité d'un jeune homme en qui le génie étincelle, on le rend même la victime de ses propres talens; et il est vilipendé pour avoir osé penser autrement que ses maîtres. Il faut être homme de génie pour apercevoir le génie, et avoir des talens pour les reconnoître et pour les protéger solidement.

CHAPITRE II.

De la Manière dont le médecin doit conclure par l'Analogie et par l'Induction.

La lumière que nous fournit chaque vérité découverte, est une espèce de crépuscule qui nous éclaire dejà dans le lointain, relativement à la vérité qui doit la suivre. Pour juger à fond d'un cas particulier que l'on ne connoît pas encore entièrement, on le compare avec un cas semblable; et l'on conclut, de ce qu'on sait, à ce qu'on ne sait pas. « *La ressemblance est l'accord de plusieurs marques.* »

Les rapports des ressemblances nous font apercevoir les degrés des probabilités, et ceux-ci nous conduisent en nombre de cas à la vérité. Moyse Ben-Mendel regarde la proba-

bilité comme la plus nécessaire des connoissances qui sont l'objet de nos occupations ; car, prise au degré le plus haut, par rapport à notre intelligence bornée, elle a arraché aux sceptiques l'aveu qu'ils refusoient à la vérité ; et, dans nombre de cas, elle tient lieu de certitude.

Le médecin se sert de l'analogie, quand il fonde ses raisonnemens sur la comparaison du passé, du présent et de l'avenir. Dans l'observation des cas particuliers, il a recours à la connoissance possible de tous les cas analogues ou non, si tel ou tel cas particulier ne lui fournit pas suffisamment de quoi tirer des conséquences légitimes.

Les maladies sont souvent si obscures, leurs révolutions si compliquées, leur issue si douteuse, qu'on est obligé de deviner avant que d'avoir vu, et de se hâter d'appliquer les remèdes avant que de connoître réellement la nature de la maladie. Pour trouver le plus haut degré de probabilité, on compare la maladie présente inconnue, aveo des maladies qui se sont présentées avec des signes semblables ; chaque circonstance de cette maladie, avec des circonstances qu'on a remarquées semblables dans les maladies connues. Souvent même on ne fait choix des méthodes et des moyens curatifs, que parce qu'on en a remarqué de l'avantage dans nombre de cas semblables, et qu'il est probable, par cette raison, qu'ils seront utiles dans le cas actuel.

On convient qu'il faut que les premiers hommes aient raisonné d'après les principes suivans. Ils voyoient que ceux qui mouroient avoient commis telle ou telle faute, et ils jugeoient que la maladie étoit peut-être par là devenue mortelle. Ils voyoient aussi se rétablir ceux qui, dans leurs maladies, s'étoient conduits de telle ou telle manière, et avoient fait telle ou telle chose qu'ils n'avoient pas coutume de faire dans l'état de santé. Ils concluoient de là que cette conduite avoit peut-être été la cause de leur guérison. Ils tâchèrent donc d'éviter, dans le premier cas, ce qu'ils avoient jugé nuisible ; et ils essayèrent sur d'autres, dans des cas semblables au second, ce qui y avoit paru avantageux ; et ils en firent des remèdes qu'ils destinèrent à la cure de ces maladies, quand ils avoient occasion de les revoir, et qu'ils en avoient vu plusieurs fois d'heureux succès.

Ce fut par ces considérations que les Babyloniens et les

Chaldéens exposoient leurs malades dans les rues, et avoient ordonné que tout passant qui s'étoit trouvé dans de pareilles circonstances, découvrît au malade comment il s'étoit guéri. Cette loi subsista encore plusieurs siècles après en Assyrie, et même chez les Lusitaniens et les habitans des Asturies. Le passant demandoit quelle étoit la maladie, on lui répondoit une fièvre aiguë; s'il se rappeloit que lui-même ou quelque autre eût été guéri en pareil cas par tel remède, il le disoit. La médecine étoit alors tellement fondée sur l'analogie, que Mélampe, voyant que des brebis avoient été purgées par de l'ellébore qu'elles avoient mangé, il s'en servit dans le traitement des maladies de l'homme. On présume que les hémorragies heureuses qui arrivent dans les fièvres aiguës ont donné occasion de tenter la saignée; nous en voyons le premier exemple de la part de Podalyre dans Etienne de Byzance.

Hippocrate joignit le premier l'analogie à une logique sévère; ceux des empiriques qui condamnoient si hautement tout raisonnement, la suivoient secrètement.

L'analogie a ses avantages réels lorsqu'on la soumet aux lois d'une logique sévère, et qu'on ne conjecture le semblable, ou qu'on n'en porte un jugement, que conséquemment à ce qui est clair aux sens et à la raison. L'analogie nous met ainsi en état de deviner, et même de pronostiquer; mais ce ne doit être qu'avec les degrés les plus grands de probabilité qu'elle nous présente.

Des marques incertaines et des rapports que d'autres n'ont pas distinctement aperçus, sont souvent le fondement sur lequel un esprit pénétrant passe du connu à l'inconnu. On examine ces marques et ces rapports jusqu'à ce que la connoissance de nombre de cas simples et composés, mette à même de conclure de la ressemblance des parties à celles des totalités.

L'homme de génie est le seul qui puisse déterminer de lui-même les degrés de probabilité; c'est pourquoi il n'y a que lui seul qui soit grand politique, grand capitaine, grand médecin; car il n'y a que lui qui saisisse promptement les degrés de probabilité. Il sait douter dès qu'il n'aperçoit que des raisons peu valables pour croire que telle chose est; mais il sait aussi agir, s'il y a plus de raison pour la certitude que

pour le doute. De petits esprits ne sont pas susceptibles d'aucun doute de cette nature, et des gens qui ne font que douter, ne sont pas non plus capables d'agir comme l'homme de génie. M. d'Alembert met l'esprit qui ne connoît le vrai que lorsqu'il lui saute aux yeux, infiniment au-dessous de l'esprit qui le voit, non-seulement de près, mais qui le cherche et l'aperçoit dans le lointain à des marques passagères et comme fugitives : voilà pourquoi d'habiles mathématiciens n'ont pas été de grands médecins.

Les avantages de l'analogie s'étendent à tous les objets qui ne sont pas entièrement clairs d'eux-mêmes. Un nuage épais couvre la nature : il se divise, se dissipe en nous laissant voir quelques phénomènes, leur liaison, leur cause par les effets : nous passons ainsi du connu aux cas nouveaux qui se présentent. L'analogie nous donne lieu d'unir entre eux une infinité de phénomènes particuliers, et bien distingués l'un de l'autre, au moyen de certains principes généraux. Nous considérons la nature par l'analogie, soit en différenciant, soit en comparant, lorsqu'il est impossible de la connoître intérieurement. Les différences ne sont pas toujours obscures : mais les raisons de ces différences le sont souvent. Bacon dit que l'analogie lie la nature, et qu'elle sert de base à toutes les sciences.

Voilà les voies par lesquelles le médecin approfondit la nature, et comme il fait l'application des principes connus. Bacon a remarqué que la viande se corrompt plutôt dans une cave que dans une autre ; il dit de là qu'il seroit utile d'employer cette expérience pour connoître l'air plus ou moins sain des différens lieux et des différentes habitations, et que par analogie on pourroit aussi déterminer les saisons plus ou moins saines. Thierry a très-bien observé que chaque médecin trouvera dans les phénomènes qu'il observe dans sa province, des exemples, et pour ainsi parler, des copies de ce qu'on a observé dans d'autres pays et dans des climats différens. Un médecin se dira : Cela est arrivé dans tel endroit ; donc, par le rapport de ce que j'ai sous les yeux, je dois tirer des mêmes principes les mêmes conséquences. D'après les différences sensibles qu'il observe en d'autres choses, lesquelles différences dépendent absolument de causes insépa-

rables du pays où ces effets ont eu lieu, il jugera que ces effets ne se feront jamais apercevoir dans son pays.

C'est d'après l'analogie que le médecin fait le choix des remèdes dans les cas nouveaux ou douteux, et qu'il en invente de nouveaux en comparant une maladie avec celle qui y a le plus de rapport; il ordonne aussi des remèdes qui ont le plus de rapport avec ceux qui conviennent à la maladie connue. La ressemblance des cas fait voir que les maladies qui sont les mêmes quant à leur nature, mais différentes par leur siége, s'accordent dans leur cours, dans leurs symptômes, par rapport à la manière de les traiter, par rapport aux moyens curatifs et à leur solution, et qu'ainsi on peut tirer des conséquences de l'un à l'autre.

Baglivi pense qu'on pourra de cette manière tirer des conséquences d'une maladie à l'autre, et se servir des mêmes méthodes, des mêmes moyens dans des maladies qui sont non-seulement les mêmes quant à leur nature, mais aussi dans plusieurs qui diffèrent essentiellement; et cela, par rapport à la dépravation particulière qu'elles causent dans les fluides; dépravation qui est réellement la même dans ces maladies d'ailleurs différentes. On voit aussi par là comment le médecin choisit aussi les remèdes dans les cas douteux.

Mais l'analogie nous fait aussi trouver des méthodes particulières pour les cas les plus rares. Bacon dit que les médecins pénétrans devroient tâcher d'exciter par des mouvemens qui sont en leur pouvoir, d'autres mouvemens dont ils ne sont pas les maîtres; comme, par exemple, on fait cesser la suffocation qui a lieu dans la passion hystérique, par la mauvaise odeur d'une plume allumée.

Plusieurs médecins ont cru aussi qu'on pouvoit inoculer la rougeole de même que la petite vérole. M. Bromm assure qu'il meurt de la rougeole plombée, plus de sujets que de la petite vérole; et il se déclare pour cette inoculation. Et Monro le jeune attribue à l'inoculation de la petite vérole, l'avantage de porter ce germe de la maladie dans le sang, par le tissu cellulaire, sans qu'il passe (1) par les poumons; il est aussi

(1) Cette observation me paroît mal vue; il n'est pas probable que le miasme qu'on a porté dans une légere blessure puisse se porter à toute l'habitude du corps en si peu de temps, sans avoir été d'abord

d'avis de ramasser le germe de la rougeole si dangereuse pour les poumons, en frottant les vésicules avec du coton, pour l'inoculer dans le besoin. M. Muschel de Berlin imagina l'inoculation ingénieuse de la gale; et M. Toggenburger, médecin Suisse, l'a décrite dans une très-belle dissertation dont j'ai donné une seconde édition. Cette inoculation fit cesser la perte de tout sentiment du corps et de l'âme, laquelle avoit succédé à une mélancolie ; la cure s'en fit en trois semaines. Un médecin Hongrois voulut même inoculer la peste.

L'expérience a fait voir que les hydropiques tombent dans un abattement qui peut devenir mortel, si l'on tire trop d'eau en une fois par la ponction. Célius Aurélianus serroit donc le

---

absorbé et porté au cœur, de là aux poumons, pour passer ensuite du cœur à l'habitude du corps dans le torrent de la circulation. Je pense que ce qui arrive après la morsure d'un chien enragé ou d'une vipere, en est une preuve analogique suffisante. On remarque d'ailleurs dans l'inoculation les mêmes symptômes que dans la petite-vérole spontanée. La poitrine y est également gênée ; on y voit la même toux : les narines sont pareillement remplies, la face est aussi tuméfiée. Puisque Monro raisonne par analogie, on peut donc présumer aussi que la rougeole artificielle présenteroit les mêmes symptômes que la rougeole spontanée, surtout cette toux et cette oppression de poitrine qui y sont considérables. Le miasme s'y répandroit donc probablement de même. Ainsi l'avantage de l'insertion deviendroit nul, si on n'envisageoit cette pratique que de ce côté-là. Si Monro avoit dit qu'en disposant le sujet à subir cette opération, on pouvoit lui rendre la maladie plus aisée à soutenir et moins dangereuse, il auroit eu raison ; cela n'empêcheroit pas que le miasme morbifique ne se répandît comme dans le cas de maladie spontanée. Mais, en supposant qu'il se répande par le tissu cellulaire dans l'inoculation de la petite-vérole; pourquoi cette gêne à la poitrine et cette toux, s'il ne se porte pas également dans les poumons ? Dès que les poumons en sont une fois atteints, comme ils le sont toujours dans ces cas-là, il devient donc indifférent qu'il s'y porte par des causes ordinaires ou par l'art. D'ailleurs est-il prouvé que la contagion ne se répande pas quelquefois par les pores absorbans dans les cas de maladie spontanée ? Les poumons en sont cependant affectés. Il n'y a donc plus de différence dans les deux cas, que celle qui peut résulter de la préparation convenable du sujet qui, ayant le corps net et les humeurs épurées, pourra essuyer moins de mal et de danger. Quant à la gale, son insertion peut devenir avantageuse. On a guéri des maladies opiniâtres en la communiquant par contagion. L'analogie

corps avec une bande, pour empêcher le trop grand écoulement. Littre a renouvelé cette méthode, et Mead l'a fait adopter. Nous voyons que les scorbutiques sont sujets à cette prostration totale de forces, s'ils se tiennent long-temps assis, quand leur maladie est montée à un degré considérable : ils mourroient certainement dans ces défaillances, si on ne les soulageoit promptement, en les mettant dans une position horizontale. Le chirurgien Anglois Reynolds concluoit analogiquement de ces observations, qu'on pourroit soulager les scorbutiques et d'autres malades très-affoiblis, en les serrant avec de fortes bandes, afin que toute position du corps leur devînt supportable, bien loin d'être dangereuse.

---

semble donc être favorable ici; mais il ne faut pas trop donner dans l'imagination. Il est toujours, par rapport au corps humain, des qualités indéterminées qui ne peuvent réellement s'évanouir après toutes les réductions possibles, et dont on ne peut par conséquent déduire une valeur connue. J'ai vu un jeune homme à qui l'on conseilla de gagner la gale pour se guérir d'une toux qui lui duroit depuis trois ans et demi, avec des tiraillemens au creux de l'estomac; après la répercussion d'une gale de cinq semaines. On le traita ensuite avec toute la prudence possible; la gale disparut; la toux, qui sembloit avoir été guérie, reparut avec les mêmes tiraillemens deux mois après. J'ai aussi connu un gendarme à Nancy qui, de gaieté de cœur, s'exposa à gagner la vérole, pour se faire guérir, disoit-il, par le même traitement, d'une gale opiniâtre. Il fut guéri de la maladie vénérienne. La gale, qui avoit paru guérie, revint pareillement, et peut-être encore plus mauvaise. Ce jeune homme étoit de Marseille. J'ai vu dans la même ville une fille d'auberge prise d'une petite-vérole confluente lorsqu'elle avoit une gale : elle fut très-mal, et même sans espoir : elle en revint cependant, et fut guérie de sa gale sans retour. On a vu la gale ne pas disparoître dans les mêmes circonstances. Cela nous montre qu'il n'est pas toujours permis de conclure des opérations de la nature à celles de l'art; parce qu'en nombre de cas nous ne voyons pas pourquoi dans tel sujet une maladie spontanée en enleve une autre. Quoiqu'on puisse dire que dans ces sortes de cas les deux maladies ont la même nature essentiellement, ou sont subordonnées entre elles, cela n'est pas suffisant; il faut encore appercevoir clairement les raisons de cette supposition, ou l'on court risque d'être surpris par l'imagination, contre les abus de laquelle on ne sauroit être trop en garde. L'analogie a donc ses limites. Il faut un grand nombre de cas pour établir le fond d'une comparaison, surtout par rapport au corps humain.

Les anciens frottoient le malade avec de l'huile, dans l'hydropisie ascite. Olivier de Bath a renouvelé cette méthode oubliée depuis long-temps, et a guéri de cette redoutable maladie, promptement et sans retour, nombre de sujets abandonnés. Tissot approuve cette méthode, et la croit utile en quelques cas; mais il pense qu'elle vaudroit mieux dans les cas d'incontinence d'urine, parce que cette maladie vient de ce que les pores absorbent trop de l'humidité de l'air. Il croit aussi que l'usage externe des cantharides ne feroit pas de mal dans le diabète, à cause de la ressemblance des effets; elles augmentent la transpiration, soustraient une grande partie du fluide aqueux aux reins, diminuent l'absorption des pores, et augmentent l'acrimonie de l'urine, en rendant l'excrétion plus difficile; au lieu que l'urine n'est pas âcre dans le diabète, et qu'elle s'écoule aisément. Le diabète vient donc du trouble des fonctions de la peau; et les cantharides obvient à cet inconvénient.

L'analogie quelquefois indique des remèdes qui, à la vérité, n'ont d'abord aucun avantage que dans la spéculation; mais qui n'en méritent pas moins d'être essayés. Bacon demande si on ne pourroit pas appliquer aux oreilles un instrument qui faciliteroit l'ouïe, comme les lunettes facilitent la vue; cet instrument est trouvé.

Short raconte une histoire étonnante d'un homme tombé en consomption, et qui avoit le corps tout couvert d'ulcères. Cet homme, dit-il, a été guéri parfaitement par l'usage de l'esprit-de-vitriol, et par les bains froids. Short voulut chercher la cause de cette cure dans l'augmentation de la pesanteur qui presse extérieurement sur la peau; mais on lui a montré que ce poids est trop petit, et ne va pas à la différence qu'il y a d'un jour froid à un jour chaud. Cependant il établit sur son hypothèse un moyen de guérir l'hydropisie, savoir, de faire descendre le malade dans la mer, de sorte qu'il ait dix pieds d'eau par-dessus la tête; moyennant quoi il espère que l'eau rentreroit dans les couloirs ordinaires. Il dérive aussi de là, la guérison de la morsure des chiens enragés, laquelle s'opère en jetant le malade dans la mer, et qui manque rarement, selon M. Short, si on s'y prend à temps, avant que l'hydrophobie paroisse; mais le champ des conjectures est immense.

On a remarqué qu'une dame ayant porté pour de bonnes raisons un emplâtre de Vigo sur certain endroit, après une salivation, eut ensuite la petite vérole ; et que tout son corps, excepté l'endroit qui étoit défendu par le mercure que l'emplâtre y avoit insinué, avoit été couvert de l'éruption de cette maladie. M. Malouin demande s'il n'est pas possible, après cet événement, d'obvier à cette maladie par le même moyen : l'expérience n'en a pas encore été faite ; mais on en a déduit un moyen de préserver le visage du sexe des impressions de la petite vérole, et d'en conserver la beauté. M. Roseen couvrit le visage d'une de ses malades avec un emplâtre mercuriel ; et la petite vérole parut partout, à l'exception du visage. M. J. Henri Sulzer vient de répéter la même expérience à Winterthor avec le même succès ; il eut cependant la précaution d'ouvrir les boutons aux bras, aux cuisses, aux jambes, selon l'avis de M. Roseen : ce qui seul peut détourner la petite vérole de la tête. Cette invention paroît d'autant plus importante pour les femmes, qu'elles aimeroient presque mieux perdre la vie que leur beauté.

Linnæus dit que les botanistes parviennent par l'analogie à la connoissance de la botanique, moyennant celle des affinités. Tennent a examiné, en Pensylvanie, les effets salutaires d'une racine, (2) que les Américains regardoient comme un spécifique infaillible contre la morsure du serpent à sonnette. Il a remarqué aussi qu'elle étoit très-utile dans les maladies inflammatoires. Les médecins de Paris en conclurent que le *polygala* qui ressemble à cette plante, pourroit bien avoir de semblables vertus ; l'expérience confirma la justesse de la conjecture.

Linnæus nous dit encore que toutes les plantes qui sont relatives au même genre, s'accordent aussi dans leurs vertus ; que toutes celles qui appartiennent à la même classe naturelle, ont aussi une affinité de vertus ; et que celles qui sont d'une même classe naturelle, sont aussi de même qualité à certain

(2) C'est le *seneka*, racine d'une espèce de *polygala*, qui vient de lui-même en Virginie. Voyez les expériences qu'ont faites avec cette racine MM. Duhamel, Lemery, Jussieu, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de 1738, 1739 ; et dans les Mémoires de 1744, celles que M. Bouvart a aussi faites.

point. Comme on n'a pas encore établi un système naturel des plantes, Linnæus dit qu'il ne faut pas s'étonner que, dans certaines classes, les vertus des plantes semblent être très-éloignées les unes des autres ; mais qu'elles pourroient bien être déterminées selon leurs classes naturelles, si préalablement on connoissoit ces vertus par l'expérience. C'est pourquoi il pense aussi que, puisque l'*acmella* de Ceylan a tant de vertu contre la pierre, le *sigesbekia* si méprisé, et qui a tant d'affinité avec l'*acmella*, pourroit bien être aussi utile dans la même maladie : qu'il faudroit donc en faire l'épreuve. (3)

C'est d'après ces mêmes principes que ce savant homme prétend que la couleur sombre d'une fleur, et, en général, l'air triste d'une plante, la rendent suspecte; et que, par cette raison, on ne doit jamais manger de baies noires d'une plante inconnue, avant de savoir par expérience qu'elles sont innocentes ; car il regarde la couleur noire des baies quelconques comme la marque d'un poison caché ; cependant la mûre sauvage et les baies de myrte ne sont pas malfaisantes.

Il y a aussi des inconvéniens, en bien des cas, à conclure par analogie, lorsque les raisons qu'on regarde comme le fondement d'une vérité ne sont que peu vraisemblables : nous appelons cela opinion. Or, on prend souvent le vraisemblable pour le vrai, et les opinions pour la certitude ; ou l'on ne distingue pas bien les degrés de vraisemblance, ou l'on voit de la vraisemblance où il n'y en a point. Galien dit fort bien qu'il y a beaucoup de choses de cachées aux sens et à la raison, par nombre de causes. Voilà pourquoi tout homme ami de la vérité ne doit pas s'écarter de ce qui est clair, par

(3) Quelque heureuse que soit une expérience en pareil cas, cela n'autorise pas à conclure à la même réussite dans des cas semblables. La plupart des meilleurs simples ne sont bons que dans leurs cas particuliers. M. Storck se loue très-fort de la racine de dictame blanc dans l'épilepsie ; cependant il a échoué dans un cas semblable, mais non le même, avec son essence et sa poudre de dictame. M. de Haen dit en bref tout ce qu'on peut dire sur ces sortes d'expériences. Part VI, c. 7, §. 5.

Il faut donc un grand nombre d'expériences pour généraliser les vertus d'un remède.

rapport à ce qui est inconnu ; ni se déclarer pour ce qui est inconnu, par rapport à ce qui est clair. Quiconque agit ainsi, ou doutera, comme les sceptiques, de tout ce qui est connu à cause de ce qui est inconnu, ou approuvera, comme plusieurs dogmatiques, l'inconnu à cause de ce qui est connu.

Tous les jugemens fondés sur l'analogie, sont récusables, s'ils ne partent pas de l'observation la plus exacte des ressemblances; voilà pourquoi on s'attend inutilement à des mêmes effets dans des cas tout-à-fait différens. Il faut préalablement connoître les propriétés des objets et les circonstances en elles-mêmes, avant de pouvoir les comparer ; et l'on doit raisonner avec ordre, si l'on veut raisonner juste.

Mais si, lorsqu'on sait par expérience que telle ou telle chose conduit à certain but, on s'imagine aussitôt, et souvent sans raison, pouvoir y parvenir dans tous les cas ; c'est une précipitation qui ne conduit qu'à l'erreur. Comme en général l'homme est plus animal d'habitude que réfléchissant, ou, selon Wolf, sa prudence ne consistant qu'à imiter les actions des autres, ou ses propres actions précédentes, on ne se met pas en peine d'examiner si dans un cas individuel d'après lequel on porte un jugement, il n'y a pas quelque circonstance particulière qui ne se trouve pas dans l'autre. On ne craint pas de raisonner de la manière suivante : Cette conduite m'a réussi dans un cas semblable ; donc elle doit me réussir dans le cas actuel et dans tous les semblables : je me suis rétabli sans médicament, donc je pourrai toujours me guérir de même. Leibnitz disoit que l'attente des cas semblables tient lieu de raison aux bêtes ; il en auroit pu dire autant du plus grand nombre des hommes.

Quoique la médecine soit réellement un art incertain, et que les médecins, surtout les hommes de génie, soient en nombre de cas encore plus indécis que les petits esprits, la médecine, que Bacon regardoit de son temps comme la plus difficile de toutes les sciences, paroît cependant au-dessus des reproches d'un Sextus, d'un Léonard de Capoue, et de ceux qui les ont répétés.

Un génie du premier ordre distingue entre la certitude proprement dite, et la certitude d'expérience. Cette distinction de M. d'Alembert lève les objections que le lord Bolyngbroke a faites contre l'induction, qui sans doute ne conduit

qu'à une connoissance humaine, et non à une connoissance parfaite. Nous avons fait tout ce que nous avons pu, si, dans des cas douteux, nous adoptons des principes qui ont une certitude d'expérience, quoique les raisonnemens que nous en déduisons ne soient que probables. Ces probabilités sont d'autant moins à mépriser, qu'elles sont fondées sur des faits d'expérience que nous pouvons sans doute nommer principes, si nos sensations nous ont conduit à la connoissance de ces faits (4) qui deviennent alors autant de propositions fonda-

---

(4) « Sans les perceptions de nos sens, disoit Muschenbroeck, les » lois de la nature nous seroient toujours inconnues. Nous ne con- » noissons les lois que par les phénomènes ; mais les causes de ces » lois nous seront toujours impénétrables. Voilà pourquoi le philo- » sophe ne doit pas porter ses recherches au delà de la connoissance » de ces lois ; et si, dans quelque circonstance que ce soit, nous » concluons par analogie, nos jugemens doivent être établis sur des » observations réitérées. En effet, nous voyons tous les jours que » bien de choses n'ont pas été formées pour les mêmes fins aux- » quelles plusieurs autres choses qui leur sont semblables nous » paroissent manifestement destinées. » On peut faire l'application de ces principes au corps humain considéré solitairement comme tel. Comme ce n'est que par les phénomènes que nous pouvons juger de l'état actuel ou antécédent du corps, nous ne pouvons non plus établir aucun raisonnement à l'égard de cet état, qu'autant que les phénomènes nous donneront la connoissance des lois qui doivent servir de base à nos jugemens ; mais il n'en est pas du corps humain, à tous égards, comme des corps bruts de la nature en général. Les lois se singularisent ici. C'est un corps organisé vivant qui sort des lois générales. Ses phénomènes ne pourront donc plus s'expliquer par les mêmes lois. D'un autre côté, l'observateur physicien peut et doit même, dit M. Deslandes, entrer dans la structure interne des corps, et connoître pour ainsi dire leurs parties élémentaires ; mais le corps humain ne peut se connoître dans ses principes constitutifs, que lorsqu'il ne peut plus être considéré comme organisé, c'est-à-dire, que dans l'état de mort. Ce n'est donc plus l'organisation vivante qu'on connoît, mais une matière brute qui n'est plus le corps humain, tel qu'il faudroit l'examiner. Si les médecins physiciens qui ont tant calculé pour déterminer le jeu de ses solides et de ses fluides, avoient fait cette réflexion, ils auroient senti combien leur doctrine étoit mal fondée. Les lois des phénomènes du corps humain nous sont donc encore inconnues. L'action musculaire, qui est ce qu'il y a de plus sensible, a-t-elle jamais été expliquée d'une manière satisfaisante par

mentales. Un médicament qui a souvent été utile dans des cas semblables et dans les mêmes circonstances, sera probablement aussi utile dans le cas actuel. Mais si je ne me suis jamais servi de ce médicament dans des cas et des circonstances semblables, ma conjecture ne sera qu'une chimère. Il faut prouver par l'expérience qu'elle ne l'est pas.

La médecine a, dans sa signification la plus précise, des principes certains, si l'on ne comprend pas ce qui est douteux avec ce qui est incertain, le faux avec le vrai, de justes observations avec des observations mal vues, et si l'on ne prend pas des conséquences imparfaites comme justes; enfin si l'on ne reproche pas à la médecine ce qu'il faut ne reprocher qu'aux erreurs des médecins.

Tout ce que l'habileté et l'application des meilleurs observateurs a fait connoître de plus précis, relativement à la santé, et à sa conservation; touchant la nature des maladies, et l'art de les adoucir et de les guérir; touchant les médicamens, leurs qualités et les rapports qu'ils pouvoient avoir aux différentes circonstances; et, en général, touchant ce qui peut être utile ou nuisible à l'homme bien portant, ou malade; tout cela, dis-je, est vrai et certain. Nos raisonnemens sont également certains, lorsque nous sommes sûrs de n'avoir pas conclu au delà des termes de probabilité, de vraisemblance ou de certitude, que nous présentent les rapports des phénomènes et des effets des médicamens. C'est le génie seul qui donne cette justesse de raisonnement; c'est l'art auquel je passe, savoir l'induction, qui lui ouvre la voie à cette justesse.

---

aucun principe de mécanique? Il faut ainsi s'en tenir aux seuls faits; et la médecine sera toujours une science certaine tant qu'on ne portera pas ses recherches plus loin. Mais, pour conclure d'un fait à l'autre, il faut aussi des observations réitérées. En vain aura-t-on recours aux seuls principes de la physiologie; c'est une science trop conjecturale pour s'y fier sans examiner les faits. Stahl avoit donc raison de dire, *nego quod ex corporis structurâ et texturâ, partium corporis organicarum non solùm specificè, quatenùs mechanicæ sunt; sed etiam genericè quatenùs textæ sunt atque structæ quidquam subsit quod verè ad medicum pertineat; ceu medico quatenùs tali cognitum esse debeat; ceu ad scopum medendi, reparandi, utilitatem eximiam adferat.* Proleg. ad Theor. med.

Les faits et l'induction, ou l'art de raisonner d'après ces faits, sont les sources de nos connoissances. Nous n'avons pas besoin de chercher nos principes; ce sont eux qui semblent se présenter d'eux-mêmes, si nous observons bien les faits. Des observations faites avec justesse conduisent à des conclusions également justes : celles-ci nous mènent aux principes, ou à des propositions qui n'ont pas besoin de preuve ultérieure.

J'ai dit que le génie décompose, range, lie les idées, et déduit de là les conclusions. Bacon nous a montré la voie de la connoissance des faits ; Descartes, celle de les combiner : mais Bacon nous montroit la vérité, quoique dans le lointain, et Descartes, en nombre de cas, nous conduisoit directement à l'erreur. Il est donc aisé de former des raisonnemens quand on a du génie; mais il est aussi facile de former des raisonnemens faux par rapport à de vrais principes, si l'on a mal vu, ou si l'on n'a pas tout vu, ou si l'on n'a réellement rien vu.

Il faut absolument que la partie dogmatique de la médecine soit réunie à la partie historique, et l'application des faits avec la connoissance certaine de ces faits. Hippocrate (5) a déjà montré que nos raisonnemens nous jettent dans des difficultés et des embarras, s'ils ne sont déduits que de suppositions chimériques, et non par une induction légitime. Bolyngbroke dit qu'une erreur est un pas qui nous conduit à une autre, et ainsi à plusieurs qui en sont la suite. Quelque justes que nos raisonnemens soient en eux-mêmes, aussi bien que nos comparaisons, tout porte toujours à faux, si le faux pas est fait.

L'explication d'un fait doit naître directement du fait même; c'est pourquoi l'on ne doit pas, en procédant par induction, comparer des idées avec des idées, mais les idées avec les objets mêmes, ou avec les choses. Locke dit très-bien que par le moyen de l'induction, nous mettons en ordre les parties de l'enchaînement que nous avons trouvé avec la justesse convenable, et que c'est moyennant cet ordre que la dépendance des parties, et le point de leur liaison, se

---

(5) Voyez ce que j'ai cité d'Hippocrate au commencement de cet Ouvrage.

manifestent; et, par conséquent, aussi la vérité. La manière de conclure par analogie, ne conduit pas aussi loin que l'induction, parce que la liaison des ressemblances n'est pas aussi claire, ni ce que l'on a conclu aussi certain que ce que l'on infère par induction. On ne fait dans l'analogie que l'énumération de quelques parties, au lieu qu'on les comprend toutes dans l'induction.

L'induction nous apprend donc beaucoup plus que la simple observation. L'observation ne nous fait apercevoir que ce qui tombe sous les sens : l'induction nous mène au contraire à tout ce que l'esprit peut saisir. Nos maladies tombent rarement sous les sens ; c'est donc à l'esprit à trouver les causes par les effets, parce que les sens sont insuffisans pour cela : ainsi l'induction nous apprend ce que l'observation n'apprendroit pas immédiatement.

On se sert donc de l'induction lorsqu'on veut voir plus loin qu'on ne verroit par le moyen des sens; lorsque l'on veut former un tout de parties éparses qu'il faut alors rassembler; lorsqu'on veut établir une vérité générale de plusieurs faits particuliers assurés, et énoncer ainsi succintement, malgré la multiplicité des choses qu'elle embrasse, une vérité générale. Les observations individuelles sont, dans la plupart des sciences, les parties de ces généralités; et les conséquences qu'on en a tirées, et qui conduisent à de nouvelles découvertes, et enfin à des maximes, font le tout de ces principes généraux. Plus l'énumération des parties, d'où on déduit des conséquences, est grande et importante, plus les conclusions sont assurées et incontestables.

L'induction peut être regardée comme la voie qui conduit du connu à l'inconnu, parce que par ce moyen on infère quelque chose de nouveau, et que l'observation n'apprenoit pas. Par ce moyen, nous passons des observations et des expériences à des principes lumineux, et de ceux-ci à de nouvelles expériences et à des vérités plus élevées; nous passons aussi du particulier au général, et enfin aux plus grandes généralités. L'induction réunit l'examen pratique de la nature et la spéculation, et l'expérience avec la raison. Plus nous avons fait d'observations justes et complètes, et plus nous avons cette pénétration naturelle qui saisit aussitôt les idées, et en voit incontinent la dépendance; plus l'induction par

laquelle nous concluons est juste et parfaite ; dès que nous avons rangé nos observations dans leur ordre convenable, et mis de côté ee qui est ineonstant et ineertain. L'induction est le vrai moyen de porter la eonvietion et la eertitude dans les scienees.

Enfin je dirai, pour résumer, que le médeein a le vrai génie dc son art, s'il ne s'arrête pas toujours à l'obscrvation ; s'il ne raisonne pas avant d'avoir observé ; s'il tend à ses jugemens par le ehemin le plus court ; si, sans s'arrêter à des détours, il ne cherehe pas long-temps ee qui doit être trouvé promptement ; s'il réunit avee la plus grande justesse le passé, le présent ct l'avenir ; et s'il pense également vîte et juste.

Après l'observation des phénomènes et des signes, il est quelquefois possible dc remonter aux eauses ; e'est ce qui doit oecuper le médeein après ces objets. Il doit rechercher ccs causes par la comparaison de toutes les circonstances, comparer de nouveau les eauses avec les faits. Si les causes trouvées s'aeeordent avee les faits qui en dépendent, il eherche les méthodes et les remèdcs : ensuite il observe le cours de la maladic, les effets des moyens euratifs ; de là il déduit des eonséquenees pour les eas semblables qui pourront se présenter.

L'induction est donc le grand chemin qui conduit un esprit elairvoyant dans l'intérieur de la nature, plus sûrement que l'analogic, et beaueoup plus loin que les sens. Tout l'art de la médeeine dépend de cette manière de raisonner ; mais ee n'est que le génie seul qui peut la saisir.

CHAPITRE III.

De la Recherche des Causes.

SECTION PREMIÈRE.

Des Abus que l'on commet à cet égard.

On a vu, par ee que j'ai dit de l'esprit d'observation, eomment le médeein se forme des idées claires des effets. Le génie achève ce que l'esprit d'observation a eommencé : il approfondit les eauses par les effets.

La cause ne se laisse pas apercevoir dans l'effet, ni l'ordre dans les choses compliquées, si l'on n'a pas cette pénétration qu'il faut pour entrer dans chaque circonstance particulière, et pour suivre chaque phénomène dans ce qu'il y a de plus caché. Celui qui a une fois saisi le fond d'une maladie, voit toutes les circonstances se rapporter à ce point, et fournir chacune un nouveau jour : il voit aussi chaque phénomène se prêter à l'intelligence d'un autre phénomène, et enfin toute la maladie se présenter comme l'effet d'une ou de plusieurs causes qui se déterminent comme d'elles-mêmes. Ce n'est que le génie qui fait ces découvertes, parce que ce n'est que lui seul qui aperçoit la liaison qu'il y a entre les effets et les causes. C'est surtout par la découverte des causes, que se manifeste le génie du médecin.

Cette habileté à découvrir les causes, n'est autre chose que le vrai esprit philosophique, qui ne se contente pas toujours de savoir que les choses sont telles, mais qui veut encore voir pourquoi elles sont telles, lorsqu'il est possible de le découvrir. Le peuple, au contraire, ne voit que très-rarement les choses comme elles sont, et encore moins pourquoi elles sont telles.

L'esprit philosophique nous conduit de ce qui paroît sensible à ce qui est abstrait, du simple au composé, des bonnes observations aux conclusions légitimes, et des cas individuels aux généralités. C'est la lumière qui nous fait saisir les causes par les effets, et les effets possibles d'une cause donnée. Il porte à leur perfection les connoissances humaines : car on ne sait jamais rien parfaitement, quand on n'en connoît pas les causes ; et jamais on n'embrasse rien dans toute son étendue, si l'on n'est pas éclairé par cet esprit.

Un médecin qui ne connoît pas les causes des maladies, ou qui ne peut au moins déterminer avec la plus grande probabilité les causes possibles dans le cas actuel, n'est pas capable non plus de guérir la maladie, parce qu'il ne peut en attaquer les causes. La doctrine des causes des maladies en est la science philosophique, et tout médecin qui la possède est un vrai philosophe. Hippocrate a donc eu raison de dire qu'il falloit appliquer la philosophie à la médecine, et réunir la médecine à la philosophie.

C'est avec raison qu'on regarde la science des causes comme

la plus difficile de toutes nos connoissances. On peut juger de là combien il est difficile de déterminer les causes des maladies, et combien il est facile en même temps de n'acquérir qu'une fausse expérience, quand on n'a pas le génie de cet art. Comme c'est le plus petit nombre des médecins qui a ce vrai génie de l'art, Stahl paroît avoir eu raison de dire que de tout temps il n'y avoit pas eu, dans la médecine, de partie si négligée et si peu connue que la vraie pathologie, c'est-à-dire, la vraie connoissance des causes (1) déterminées des maladies, et de leur puissance.

Un esprit borné, et qui n'a pas ce génie nécessaire à l'art de guérir, ce vrai esprit philosophique, ne découvrira jamais ces causes. Borné dans le cercle étroit de ses idées, il ne fera que tomber d'erreur en erreur. Tantôt il se méprendra sur le tout, tantôt sur les parties, tantôt sur l'usage des méthodes et des moyens curatifs. Ici il ne verra que des causes impossibles qu'il prendra pour réelles; là il déduira le plus grand mal de causes innocentes, quelquefois même les symptômes les plus ordinaires des causes les plus dangereuses. Il aura

---

(1) Quoique la pathologie, prise dans ce sens, soit de la dernière importance, je crois cependant que la *téléologie*, ou la doctrine des causes finales, doit occuper davantage, parce que c'est celle que l'on peut aisément saisir; il ne s'agit que d'observer pour en établir les principes: d'ailleurs ce n'est que conséquemment à cette théorie que l'on peut agir avec sûreté, en se rappelant ce qui est résulté de tel phénomène, de telle circonstance, et de l'usage de telle méthode et de tel médicament dans les cas qu'on a eu lieu d'observer. Aristote nous donne un principe qui peut servir de base à cette doctrine; c'est que la *nature agit toujours ou par nécessité, ou pour le mieux.* (*de Generat. Animal.* L. I, c. 4.) En observant donc ce qui arrive ou toujours, ou le plus souvent, on peut prévoir à quoi tend tel signe, tel symptôme; et ces symptômes et ces signes, regardés comme causes finales, mettront toujours le médecin en état d'agir, dès qu'il aura su par l'expérience distinguer ce qui se fait ou par contrainte, ou pour le mieux. Les phénomènes extraordinaires ne portent aucun obstacle à ce qu'on peut établir de fixe d'après l'observation; ils ne doivent même pas entrer dans la théorie générale de ces causes, parce que ce qui n'a qu'une existence purement accidentelle ne peut entrer dans l'ensemble d'aucune doctrine. *Id. Metaph.* L. II, c. 10.

fait une cure importante, mais il est peut-être venu le dernier prescrire un médicament, lorsque la maladie n'existoit dejà plus, ou lorsque la nature alloit décidément triompher. Il dérive des médicamens les effets des circonstances externes, ou *vice versâ*. Mais ces gens bornés, que je comprends dans le peuple, sont-ils en état de déduire une juste conséquence des meilleures observations, et d'estimer les causes et leur puissance par les effets qu'elles produisent?

Le peuple n'examine rien, et très-souvent demande au philosophe de lui expliquer un effet dont la cause semble se présenter d'elle-même. Si l'effet est inexplicable, le vulgaire ignorant se croit en droit de mépriser l'homme de génie, pour autoriser la stupidité du charlatan ou du praticien routinier qui est devenu son idole, parce qu'il flatte ses préjugés et son aveuglement; mais ce vulgaire ne fait pas réflexion que ce n'est ni faute de génie, ni par orgueil, que ce philosophe lui refuse l'explication d'une chose incompréhensible. Il ne cherche qu'à se flatter en voyant, à ce qu'il pense, des gens, considérés par leur mérite, aussi stupides que lui. Si le philosophe néglige en bien des cas l'examen des causes, ce n'est pas que son génie ne s'étende à tout ce que la nature peut présenter à ses recherches; mais il sait que la nature diversifiant ses phénomènes à l'infini, il n'est pas toujours permis à l'esprit humain de la suivre, bien loin de la prévenir et de déterminer les voies qu'elle prend. Il sait aussi que ce qui implique contradiction ne peut être; au lieu que le peuple, et les ignorans qui le flattent, ne connoissent rien de contradictoire, que de ne pas penser et parler comme eux. Il n'est donc pas surprenant que ces esprits bornés s'abusent si grossièrement dans les rapports des causes et des effets, et qu'ils expliquent par l'impossible, ce dont ils n'ont que des idées absurdes.

Le vulgaire juge mal des causes, parce qu'il n'est pas en état de développer aucune idée compliquée, ou de donner aucune démonstration: car une démonstration suppose toujours une collection d'idées liées étroitement et dans leurs rapports les plus directs, et plusieurs jugemens individuels qu'il faut réunir avec l'ordre le plus précis. Elle demande donc plus de réflexion qu'un jugement simple. M. de Haller dit fort bien que l'on ne juge pas faux lorsqu'il ne s'agit que

de notions simples, et que personne ne confond le bleu céleste avec le rouge ; mais qu'on s'abuse sur les idées composées, dont l'essence consiste dans la réunion de plusieurs parties dissemblables. On ne veut pas prendre le temps et la peine nécessaire pour connoître les parties simples de deux idées combinées avant de porter son jugement, parce qu'on se croiroit humilié. C'est donc s'abuser, et abuser les autres, que de vouloir instruire avant que de savoir soi-même.

M. de Haller a aussi montré que la volonté contribue autant que l'orgueil et la paresse, à mettre les hommes dans le cas de se tromper. On réunit deux idées, telles que celles de l'amour et de la haine, quoique absolument différentes ; et l'on juge les idées proposées, non par elles-mêmes, mais par les idées qu'on y joint : mais ces idées accessoires, loin de faire partie de ces premières dont nous devons juger, leur sont tout-à-fait étrangères. Un médecin qu'on aime a fait précisément ce qu'a fait celui qu'on hait ; néanmoins on excuse celui-là, et l'on condamne celui-ci.

Nous nous trompons également, lorsque avant de porter un jugement sur deux idées, nous souhaitons qu'une de ces deux idées convienne avec l'autre, ou lui répugne.

La détermination de la volonté doit toujours apporter des obstacles à la découverte de la vérité. Vouloir qu'une chose soit, parce que nous la désirons, c'est ne rien vouloir, disoit un philosophe ; parce qu'en mille cas imprévus, et même connus, nous ne sommes pas en état d'exécuter un seul de nos désirs, et que d'ailleurs il est absurde de vouloir une chose sans en connoître la possibilité : or une chose n'est pas possible, dès qu'elle ne peut former aucune liaison avec la suite de tout ce qui peut se concevoir par l'esprit humain. Quelque chose que l'on fasse, une chose ne répugnera jamais, dès qu'on apercevra quelque côté par où l'on verra cesser l'incompatibilité. Quoique tout homme puisse, comme le disoit Cicéron, juger des choses à sa manière, on n'est cependant pas libre de lier des idées contradictoires. Cicéron le fait assez sentir dans un autre endroit.

« Je ne sais, dit-il, comment certaines gens aiment mieux
» donner dans l'erreur par une libre détermination de la
» volonté, que d'examiner si leur opinion est bien fondée.
» Ces gens diront peut-être qu'ils ont examiné les choses de

» part et d'autre ; mais je demande s'ils étoient en état de faire
» cet examen. S'ils nous disent que c'est l'opinion de tel grand
» personnage qu'ils suivent, je répondrai que cela peut être ;
» mais en même temps je leur dirai que pour être assuré
» que cet homme est un grand personnage, il ne faut pas être
» idiot, ni borné, mais habile homme. Quant à nous, nous
» croyons notre cause meilleure, en cherchant à connoître
» la vérité sans aucune dispute, et avec tout le soin possible.
» Quoique toute connoissance soit souvent environnée de
» mille difficultés, quoique toute chose soit comme couverte
» de ténèbres, et qu'il y ait une foiblesse extrême dans nos
» raisonnemens, ce qui a toujours donné lieu aux plus ha-
» biles gens de se défier d'eux-mêmes, et de désespérer de
» connoître ce qu'ils cherchoient ; cependant ils n'en sont pas
» restés là, non plus que nous. Nous tâchons de faire sortir
» la vérité du choc des différentes opinions ; ou du moins d'en
» approcher par ce moyen. Il n'y a de différence entre nous
» et ceux qui prétendent telle ou telle chose, sinon que ces
» gens ne doutent point de l'opinion qu'ils ont embrassée,
» au lieu que nous ne reconnoissons qu'un grand nombre de
» probabilités que nous pouvons suivre aisément, mais non
» pas prendre de même pour des vérités. Nous avons, par
» cette retenue, la liberté entière de juger des choses, sans
» être obligé par aucun motif à prendre parti pour une opi-
» nion. C'est ou la foiblesse de l'âge, ou la complaisance,
» ou la prévention, qui font que ces gens assurent comme
» vraies des choses dont ils ne connoissent pas la moindre
» possibilité, et qu'ils adhèrent à leurs opinions, comme ils
» resteroient immobiles sur un rocher où la mer en courroux
» les auroit précipités. De tels personnages ne méritent aucun
» avis, ni qu'on les entende : car, dit un célèbre philosophe,
» c'est mal-à-propos qu'on répond à des gens qui ne peuvent
» rien prouver. »

M. de Haller comparoit la volonté au feu, et l'esprit à la lumière. Celle-là, dit-il, agit avec violence ; celui-ci avec douceur. Je crois n'avoir pas besoin de dire que la volonté porte l'homme à juger des choses avec l'effronterie et l'impudence la plus impardonnable. M. de Haller me dit, lorsque j'étois en même temps que lui à Gottingue, qu'on demandoit un avis à la faculté sur le cas suivant. Un homme tue sa

femme dans son grenier, la jette par la fenêtre dans la rue. L'avocat qui défendoit l'assassin, eut la hardiesse de dire dans son plaidoyer, que cet homme ne l'avoit jetée par la fenêtre que dans l'intention de la faire aller plus vîte au lit.

Mais entrons en matière. La difficulté de démêler une idée composée, est cause que le vulgaire est confondu à la moindre maladie, au moindre symptôme qui ne saute pas aux yeux. La moindre ressemblance qui peut s'y trouver avec un cas tout différent en lui-même, lui fait présumer tout ce qu'on a dit de cet autre cas. Il met toute autre circonstance de côté, parce qu'il lui est trop difficile de faire la comparaison de toutes ces circonstances : ainsi c'est par cette ressemblance chimérique que la maladie doit se définir, selon lui, parce qu'une pensée estropiée tient lieu de toute pensée dans une tête sans cervelle.

On prend donc l'apparence de la vérité, pour la vérité même. Au lieu de rechercher toutes les causes d'un phénomène, on prend la moindre de ses parties pour le tout. Le malade se guérit avec les secours du médecin : mais on se dit en même temps qu'on a donné tel remède en secret à ce malade, et que conséquemment ce n'est plus l'habileté du médecin qui l'a tiré d'affaire, mais ce remède, qui n'a peut-être pas fait de mal que parce qu'il étoit innocent en lui-même, loin d'avoir abattu la centième partie des forces de la maladie.

On reproche souvent aux médecins de ne pas savoir si la guérison des malades est opérée par la nature même ou par leur art. Je réponds que des gens qui ne connoissent aucun art, et se font un plaisir de décrier les arts auxquels d'autres se consacrent, ne voient pas qu'il est plus honorable de bien exercer un art, que de médire maladroitement de celui qui l'exerce : car ceux qui font ces objections, n'entendent ordinairement ni la nature des maladies, ni celle des remèdes ; c'est pourquoi il leur est plus facile d'attribuer à un hasard aveugle, ce qui est un effet du rapport connu qu'il y a du remède à la maladie.

Quelquefois la multiplicité des causes d'un événement est si grande, qu'il est extrêmement difficile à l'esprit le plus éclairé de démêler ces causes. Un médecin a fait tout ce qu'on peut exiger de lui, lorsqu'il a observé avec toute la pénétra-

tion et l'exactitude requise une maladie quelconque dans son son commencement et ses progrès; quand il en a examiné les causes réelles ou possibles, assez directement pour pouvoir en établir les indications curatives, d'après les avis même de la nature, non d'après des hypothèses. S'il manque son but après cette conduite, a-t-on le droit de lui reprocher d'avoir ignoré le caractère particulier de chaque cause, dans une aussi grande complication que celle qu'on remarque souvent? Qui sera son juge dans ces circonstances? Sera-ce le vulgaire ignorant? Oui; du moins c'est lui qui prétend avoir droit de juger ce dont il n'a pas la moindre notion.

Ce n'est pas le vulgaire seul qui porte de pareils jugemens: on voit assez souvent les têtes les mieux organisées donner dans ce faux. Un malade meurt après une maladie des plus graves, et incurable, et même dans un âge qui de lui-même est une maladie mortelle: il n'importe. On veut que le médecin sache secourir dans des cas où il auroit à combattre des causes invincibles. On ne fait pas attention qu'un médecin est quelquefois assez zélé pour s'épuiser en recherches et en combinaisons, dans ces cas mêmes qui sont sans espoir. On ne songe plus à l'épuisement actuel du malade, et l'on dit que le médecin l'a laissé mourir, parce qu'il n'a pas vu la cause de sa mort. Si l'on avoit calculé le nombre d'années passées dans les débauches et les plaisirs, et estimé de combien elles pouvoient abréger la vie du malade; si l'on avoit supputé ce que peuvent sur la machine les progrès souvent très-lents, et d'autant plus dangereux, d'une maladie de long cours, quelle qu'en soit la cause, on auroit vu combien il y avoit de moyens de justifier la conduite du médecin. Je ne parle pas d'autres circonstances que chacun peut entrevoir de lui-même.

Les jugemens qu'on porte ordinairement du bonheur ou du malheur d'un médecin, viennent en partie de l'incapacité de démêler des idées composées, et en partie d'une volonté dépravée. Bacon dit qu'un politique et un médecin n'ont presque aucune occasion de donner des preuves incontestables de leur capacité; que tout leur honneur dépend de leur réussite; parce que peu de gens savent si c'est l'ouvrage du politique ou du médecin, quand l'État fleurit, ou quand le malade meurt.

Le plus borné de tous les hommes regarde le médecin le

moins ignorant comme le génie le plus stupide, dès que quelqu'un de ses malades meurt. Les cures étonnantes que cet habile homme aura faites sont aussitôt oubliées, parce qu'on prétend qu'un médecin éclairé ne doit laisser mourir personne : souvent même le peuple voit échouer avec plaisir un médecin savant, parce qu'il s'imagine qu'un tel médecin est vraiment un homme dangereux dans sa pratique. Incapable de discerner les effets, et encore plus d'en apercevoir les causes, c'est ainsi que le vulgaire juge du mérite d'un homme dont la conduite est, même dans les cas les plus malheureux, un prodige d'art, de savoir et de prudence. Le médecin le plus ignorant n'est pas toujours malheureux, ni le médecin le plus habile toujours heureux ; parce que le bonheur d'une cure dépend quelquefois du concours avantageux des circonstances favorables qui se prêtent d'elles-mêmes au désir du médecin, et que la guérison s'opère ainsi sans qu'il y contribue.

C'est encore se méprendre sur les causes, que de ne vouloir juger des choses que par leur issue, au lieu d'examiner toutes les circonstances. Dans les âges les plus reculés et les plus barbares de l'Egypte, les médecins étoient punis ou récompensés, selon la bonne ou mauvaise réussite de leur conduite ; cependant il y avoit une exception. Cette punition n'avoit lieu que quand ils n'avoient pas suivi les meilleures méthodes, c'est-à-dire, ce qui étoit prescrit par les livres de Hermès.

Le peuple pense de nos jours que la cause d'un effet est ce qui le précède immédiatement. Toute sa logique est fondée sur ce principe : ceci est venu après cela, donc il en est l'effet. Le tonnerre tombe souvent sur les arbres où se retirent des voyageurs pendant l'orage, donc les voyageurs sont cause que le tonnerre tombe sur les arbres.

Les symptômes nécessaires des maladies sont, dans l'esprit de tous les malades peu éclairés, les effets des médicamens qu'ils prennent; donc, selon leur jugement, c'est le médecin qui est la cause de ces symptômes. Un malade a un point de côté ; je lui fais faire une saignée le matin ; le soir, le point de côté augmente : c'est la saignée, dit-il, qui en est cause. Un autre a une inflammation à la gorge avec une fièvre violente ; il me fait appeler dans les premiers momens de sa maladie, il ne peut avaler, mais parler ; je le fais saigner ;

le soir, il ne peut non plus parler: c'est la saignée qui en est cause. Quelqu'un me fait appeler pour un léger accès de fièvre, et se plaint d'une ébullition de sang; je lui fais donner une mixture fébrifuge : le soir, il me dit que ma mixture est cause qu'il a la fièvre. Aucune raison ne persuadera à ces têtes sans cervelle, que leurs raisonnemens sont évidemment faux, ou contradictoires.

On sait que dans la colique de Poitou le malade éprouve très-souvent une paralysie aux bras ou aux jambes, lorsque la douleur des intestins a cessé, et que le malade semble se trouver mieux. M. Tissot a eu occasion de voir cette colique en Suisse, et il en a donné la (2) description;

---

(2) Comme j'ai moi-même éprouvé une attaque de cette terrible maladie, il y a sept ans, je crois rendre service au lecteur de lui en donner une description exacte, telle que je l'ai faite lors de mon rétablissement. Je n'examinerai pas ici la nature de ces coliques; telles que celles qu'on appelle colique de Poitou, colique des peintres, colique de Dévonshire, etc. ce sont autant d'espèces d'une même maladie, pour laquelle on n'a pas encore de traitement bien exact. Celle que j'ai éprouvée tenoit de toutes les espèces.

Je vivois chez une personne où je buvois avec plaisir de fort bon cidre. Cette boisson étoit toujours mise sur table dans un vase d'étain: quelquefois il y restoit un peu de cidre qu'on jetoit sans rincer le vase, pour en aller tirer de frais. Je m'aperçus bien souvent que, pour peu que le cidre séjournât dans ce vase, il y prenoit une teinte noirâtre. J'en buvois cependant sans plus de réflexion. Enfin il me parut un jour si douceâtre, que j'y fis attention, et pris le parti de n'en plus boire; mais il étoit trop tard. Des chagrins domestiques, joints à l'usage de cette boisson, pour ainsi dire, empoisonnée par l'étain ou l'arsenic qui se trouve toujours dans ce métal, me firent bientôt éprouver des dégoûts, de l'indolence, une haine pour l'étude, enfin des tiraillemens au creux de l'estomac. Je négligeai cela, et je pris un peu plus d'exercice : mais en vain. Vers le même temps, j'éprouvai un contraste qui augmenta mon chagrin. Il me prit alors de temps à autre des défaillances que je n'avois jamais connues. J'en étois d'autant plus surpris, que je n'avois fait aucun excès. Les douleurs que j'avois ressenties au creux de l'estomac devinrent plus vives. De temps à autre, j'éprouvois les mêmes sensations dans le bas-ventre; mais je me fiois à ma bonne santé antécédente. Enfin étant à jouer aux cartes chez un ami, j'y fus assailli de douleurs si vives, que je me renversai de ma chaise, et me roulai par terre, en jetant des

mais elle est inconnue dans l'endroit de ma résidence. Je suppose que quelqu'un y éprouve cette maladie, et qu'on m'appelle ; je suis très-persuadé que la paralysie qui suivroit cette maladie seroit immanquablement attribuée à mes médicamens.

Il survient souvent aux gens avancés en âge une inflammation ou de soi-même, ou par des causes légères ; et cette inflammation est la plupart du temps suivie de la mort. On a disséqué de pareils sujets, et l'on a trouvé que les artères étoient en parties osseuses depuis le pied jusqu'au tronc de l'aorte. Ces parties osseuses n'avoient donc plus leur mobilité naturelle, ainsi le sang devoit séjourner dans cet endroit-là :

---

hurlemens effroyables. Je demandai instamment qu'on me transportât dans la maison des frères de la Charité de l'endroit. Mes douleurs étoient terribles. Je sentois dans tous les membres des secousses aussi violentes que des secousses électriques. Les déchiremens que j'éprouvois à l'estomac et aux intestins ne peuvent s'exprimer. L'estomac sembloit ne former qu'un dur peloton qui disparoissoit par intervalles. Les intestins se ramassoient tantôt dans un hypocondre, tantôt dans l'autre ; quelquefois plus bas ; souvent sous l'ombilic, et alors les douleurs étoient encore plus vives. Je restai sept heures dans ces souffrances mortelles, qui m'avoient assailli à deux heures après midi. Je n'avois heureusement presque pas mangé la veille, et, pour ainsi dire, rien ce jour-là. Les douleurs durèrent avec cette force jusqu'à neuf heures du soir ; elles parurent alors se calmer. Comme je souffrois trop pour songer à la cause de mon mal, et encore moins pour en rendre compte, on se contenta de me donner deux lavemens d'eau froide qui augmentèrent même les douleurs. Je fus un peu plus à moi vers le milieu de la nuit ; quoique j'éprouvasse par intervalles les mêmes secousses qu'auparavant, mais un peu moins fortes. Je me rappelai les différentes causes auxquelles je croyois devoir attribuer mes douleurs. Le lendemain matin je demandai un vomitif ; on me le refusa, vu l'état convulsif où j'étois encore, ne trouvant même aucune situation avantageuse dans mon lit. Je fis cependant tant d'instances, qu'on me le donna, mais très-modéré. Il est incroyable combien je rendis de matière verte, noirâtre, épaisse. Le vomissement me dura près d'une heure à différentes reprises. Comme j'en craignis les suites, je demandai un peu de fleur de souffre dans un bouillon très-gras, dont j'avois vu de bons effets dans les cas de vomissemens excessifs : le vomissement s'arrêta, mais les douleurs me reprirent

c'est de là que résulte l'inflammation et la mort qui la suit. Un médecin qni auroit ordonné à un pareil malade deux grains de nitre quelques jours avant cette inflammation, auroit immanquablement été la cause de la mort.

Il est très-ordinaire que les malades ne prennent que moitié, et même moins, des choses que le médecin ordonne ; ces

---

presqu'avec la même vivacité. Cette récidive fut assez longue : les secousses des membres en devinrent plus vives ; des-lors la fièvre me prit avec un mal de tête incroyable qui se calma vers le soir. Le vomissement me reprit le quatrième jour, mais moins fort, et fut suivi d'un mal de tête semblable qui ne dura pas. Pendant ces premiers jours, j'urinois peu, je buvois beaucoup. Les urines s'arrêtèrent enfin entièrement. Comme je présumois que cela ne venoit que du spasme universel que j'avois éprouvé ; je demandai qu'on me mit un cataplasme bien chaud de pariétaire et d'oignons blancs sous la verge et au dessus du pubis ; ce dont on a vu de très-bons effets dans l'ischurie causée par un spasme : on me le refusa. La vessie pleine fit probablement refluer l'urine vers le haut des uretères, qui, par leur élargissement forcé, me firent dès lors éprouver les plus vives douleurs qui se portoient jusqu'aux reins, et cela du côté gauche principalement. Enfin la vessie se trouva si pleine, qu'elle bomboit, et je me sentois mourir. Le chirurgien de la maison homme plein d'humanité et de complaisance, se rendit à mes instances. Il m'insinua, quoique avec peine, une sonde tubulée, par laquelle je rendis tant d'urines, que je tombai dans un abattement extrême ; mais il ne dura pas. Le lendemain, les urines étoient encore arrêtées, parce que je n'avois pas pu garder la sonde qui me causoit trop de douleurs au col de la vessie. Le chirurgien essaya deux fois, mais en vain, de me sonder ce jour-là. Les douleurs néphrétiques et intestinales recommencèrent ; il me prit à différentes fois un hoquet qui me jeta dans la consternation. Le désespoir de me voir mourir plein de vie, me donna des forces suffisantes pour me rasseoir sur les bords du lit, et demander qu'on essayât encore de m'insinuer une sonde ; mais après bien du travail le chirurgien s'arrêta, parce qu'il vit sortir quelques gouttes de sang. Je n'avois jeté aucun soupir pour ne pas le décourager. Il me remit au lit, me faisant espérer que le dégorgement des vaisseaux, produit par cette légère hémorragie accidentelle, me seroit peut-être salutaire : cela arriva aussi. Le sphincter se détendit d'une manière si prompte que je le sentis. L'urine vint d'abord goutte à goutte, et reprit peu-à-peu son cours ; mais je n'avois pas encore été à la selle le septième jour malgré plusieurs lavemens réitérés et plusieurs médecines. J'y al-

doses, trop foibles pour lors, ne peuvent agir sur la cause de la maladie; par conséquent la maladie continue sans aucun empêchement. J'ai mille fois vu en pareilles circonstances que le médecin étoit accusé de ce que le malade se trouvoit plus mal.

Les médecins anciens et modernes, qui ont écrit sur les

---

cependant vers le soir de ce jour. Mes excrémens n'étoient que de petits globules très-durs, et qui ne sortoient qu'en me causant une chaleur douloureuse à l'anus. Les selles se réitérèrent, quoique par longs intervalles. Le neuf, je tombai dans un abattement universel, et je fus sans connoissance. Le onze je fis plusieurs selles. Je fus soulagé; cet état dura jusqu'au seize, avec des atteintes douloureuses dans les intestins, quoique peu fréquentes. Les intestins étoient encore ce jour-là fixés comme un dur peloton dans l'aine gauche. Les sueurs abondantes que j'avois eues, surtout le six et le neuf, tantôt froides, tantôt chaudes, m'avoient laissé une croûte blanche de près d'une demi-ligne d'épaisseur sur tout le corps, excepté au visage et à l'avant-bras. Tout sembla donc se détendre du seize au dix-sept; mais j'eus la cuisse et la jambe gauche presque entièrement paralysées. J'y perdis tout sentiment, surtout à la cuisse; et je ne pouvois me soutenir de ce côté-là qu'avec bien de la peine. Je sortis le trente-deuxième de la maladie pour prendre l'air du jardin; et, quelques jours après, je quittai la maison. Je me rendis à Paris, où l'on me dis qu'il n'y avoit qu'un vrai poison capable de produire une pareille maladie. Je me mis dans le fumier une heure par jour pendant une semaine. Cet expédient et un peu de marche me rendirent l'usage de la jambe.

On me donna pour cette colique les remèdes généraux destinés à ces sortes de maladies. Quant à la suite de leur administration, j'étois trop mal pour y prendre garde : js n'étois occupé que de mes douleurs. La croûte qui m'avoit couvert le corps tomba par desquamation, et disparut au bout de deux mois. J'ai éprouvé la vérité de ce que dit M. de Haen; savoir, qu'on est toujours plus disposé à ces maladies après les avoir essuyées; car, depuis ce temps-là, je ne puis user d'aucuns légumes farineux sans éprouver des flatulences, qui souvent deviennent très-douloureuses. Je ressens de temps à autre des coliques, quoique peu considérables; mais qui ne laissent pas que de m'inquiéter, et que je n'avois jamais connues auparavant.

Quoiqu'il y ait à présumer que ce soit le cidre imprégné du principe arsénieal de l'étain qui m'ait causé cette maladie, je demande cependant à tout lecteur intelligent, pourquoi ceux qui en buvoient comme moi n'ont pas éprouvé le même inconvénient. Seroit-ce le

fièvres intermittentes, avant qu'on eût connu le quinquina, disent unanimement que les fièvres tierces ou quartes qui traînent en longueur sont suivies d'œdématie, de jaunisse, d'obstructions aux glandes, d'affections hydropiques. Depuis qu'on se sert du quinquina contre les fièvres, les ennemis de ce simple assurent unanimement que cette écorce est la seule cause de ces maux. On voit cependant aussi de nos jours les fièvres suivies de ces inconvéniens, lorsqu'on n'a pas usé de quinquina. Werlhof a vu une tympanite incurable succéder à des cures empiriques, et même à des cures méthodiques de ces fièvres, contre lesquelles on n'avoit pas employé le quinquina, et même à des fièvres qui avoient cessé d'elles-mêmes. On sait aussi que le quinquina n'arrête pas la cause de la fièvre simplement comme on le prétend, puisque son usage n'empêche pas toutes les évacuations naturelles, et que les gonflemens du foie et de la rate, attribués mal à propos à son usage, disparoissent lorsqu'on en use. Brunner, Torti, Werlhof et Wepher disent même que les enflures hydropiques disparoissent par l'usage de cette écorce : cependant on jure en Allemagne, comme ailleurs, que le quinquina est la cause des obstructions du foie, et des hydropisies. (Il est de fait, quoi qu'en dise M. Zimmerman, que le quinquina occasionne et guérit des maladies semblables; mais ces

---

cidre seul dont je n'avois jamais fait usage? Seroit-ce plutôt le chagrin qui en auroit été la cause ? Je n'ignore pas les maladies que le chagrin cause tous les jours ; mais je ne puis rapporter de pareils symptômes au chagrin seul.

Quant aux maladies antérieures, je n'avois pas été malade depuis quatre ans, que j'avois essuyé une très-grosse maladie à Strasbourg, pour avoir voulu brusquer une fièvre qui m'étoit survenue en 1762, après l'indigestion d'une petite tourte de groseille de la largeur d'un écu ; mais j'avois été bien guéri de cette fièvre par les soins que M. Schœpflin avoit eus de me faire visiter fréquemment par un médecin de ses amis. Depuis ce temps-là, je ne m'étois ressenti de rien. Ma vie sobre et tranquille ne me donnoit pas lieu de craindre un pareil assaut. Quoique je sois d'un tempéramment assez bilieux et fort chaud, je ne m'étois jamais trouvé pris d'aucune autre maladie sérieuse : j'ai d'ailleurs toujours bu très-peu de vin, encore moins de liqueurs. La vraie cause de ma colique ne m'est donc pas encore assez bien connue, ou il faut la rapporter au cidre seul.

maladies proviennent de causes opposées. Le quinquina employé ou avec d'autres médicamens ou après, guérira quelquefois les maladies qu'on vient de voir, si elles proviennent d'un relâchement particulier ou général; mais il les occasionnera aussi par sa vertu astringente, si on l'emploie mal à propos. L'effet du quinquina paroît se porter particulièrement sur la partie rouge du sang, dont il empêche la dissolution; mais si le sang est imprégné de mauvais levains, le quinquina les y retient; et de là tous les désordres qui en résultent, et quelquefois le scorbut. Les évacuations naturelles peuvent aller leur train avec le quinquina; cela est de fait: souvent même il les provoque; mais il ne s'ensuit pas qu'il ne soit pas dangereux, employé indistinctement. Il peut favoriser les évacuations en agissant comme un puissant tonique sur la fibre, et en facilitant ainsi le mouvement péristaltique des intestins; mais dans le cas de roideur, ou de chaleur interne considérable, ses effets sont incontestablement dangereux. Il en est du quinquina comme de tous les remèdes, il est bon, mauvais, actif, impuissant, dans les cas particuliers. Ce qu'en dit M. Lewis, dans son Dispensaire Anglais, mérite d'être lu.)

Si une maladie en suit une autre, on dit que le médecin qui a traité la première est cause de la seconde; tandis que les maladies subséquentes sont possibles sans que le médecin y ait part. Les Grecs ont dit que de leur temps le genre et l'espèce d'une maladie changeoient quelquefois, de sorte qu'il venoit une maladie à la suite d'une autre; ou que les maladies ne changeoient qu'en tant que de nouveaux symptômes se joignoient aux antécédens. Ils divisoient le premier changement en deux espèces: ou ce premier changement se fait, selon eux, sans aucun effort de la nature, mais seulement par la qualité de la matière morbifique; ou il a lieu par la métastase subite de la même matière qui se transporte d'une partie vers une autre. Or, on sait que les Grecs voyoient toujours la nature abandonnée à elle-même; et que nous pouvons voir à cet égard la même chose qu'eux. C'est pourquoi ils avoient aussi le même inconvénient à essuyer que nous: car Hippocrate dit que les ignorans croient que le médecin est cause du mal qui suit une maladie, lorsque cela arrive par une conséquence inévitable de la maladie même.

Toute maladie qui vient à la suite d'une autre est ordinairement mortelle, selon Hippocrate, parce que le corps est dejà si affoibli par la maladie précédente, que le sujet doit même périr d'épuisement avant que la seconde maladie le conduise d'elle-même à la mort. Aretée dit que de petites maladies en font naître de plus grandes, et que celles-ci deviennent dangereuses tandis que celles-là ne l'étoient aucunement. Duret dit que la matière morbifique d'une première maladie est plus douce que celle d'une seconde, qui vient de la métastase subite de la matière morbifique qui s'est jetée d'une partie sur une autre; car la maladie est plus supportable lorsque le sujet a encore des forces, que lorsqu'il les a perdues. Duret dit encore que puisque toute hydropisie est en elle-même une maladie dangereuse, elle le sera encore plus si elle vient à la suite d'une autre maladie, surtout à la suite d'une fièvre quarte invétérée. Huxham remarque que ceux qui, à la suite d'un asthme invétéré, éprouvent une œdématie aux pieds, vont être probablement délivrés de leur asthme; mais que, si l'œdématie disparoît, l'asthme les reprend incontinent: j'ai observé la même chose. Je trouve les mêmes observations dans Baglivi; malgré cela, c'est toujours au médecin qu'on rapporte la cause de ces maladies subséquentes.

Si une maladie est suivie d'une mort très-prompte; ce sont toujours les remèdes que le médecin a ordonnés qui sont la cause de cette mort précipitée. Rien n'est cependant si commun que ces morts inattendues. Les anciens en ont été témoins comme nous: les uns périssent d'un coup d'apoplexie, d'autres dans une syncope; ceux-ci d'une dilatation de l'aorte ou du cœur, laquelle est suivie de déchirement. On voit souvent, parmi les soldats, des fièvres aiguës qui se terminent par la mort le deuxième ou le troisième jour. Le spasme des intestins, accompagné d'une colique inflammatoire, fait périr les sujets en une heure, selon l'observation de Boerhaave. On voit les enfans et même les adultes tomber par terre, se rouler lors d'une colique vermineuse, et mourir des douleurs: les choses les plus innocentes sont regardées dans ces sortes d'accidens comme les causes de la mort, non pas parce qu'elles font périr les malades, mais parce qu'elles arrivent au moment de la mort. On condamne un vrai mé-

decin sans réplique lorsque la mort vient à la suite d'un médicament innocent ; on n'examine pas si la maladie n'a pas pu le faire mourir aussi bien que l'ordonnance du médecin. Je ne nie pas qu'une simple purgation, même modérée en elle-même, ne puisse faire périr un malade, si elle est ordonnée mal à propos : mais je parle ici de médecins expérimentés, et non d'ignorans.

C'est pourquoi un médecin qui veut entreprendre une cure doit non-seulement en avoir la capacité, mais il doit encore être courageux, et ne pas craindre l'injustice des hommes, qui n'applaudissent jamais qu'aux succès et non à l'usage industrieux des talens. Le médecin ne doit pas ignorer que le peuple loue tous les jours un homme des cures qu'il n'a point faites, et qu'il accuse un médecin d'avoir laissé périr un malade dont il a peut-être beaucoup prolongé la vie par son habileté, tandis qu'il seroit infailliblement péri en peu de temps dans les mains d'un ignorant. Or de quelle importance n'est pas un jour, souvent même une heure de vie de plus pour la tranquillité des familles dont les affaires peuvent s'arranger par cette prolongation ! mais le vulgaire n'entend pas ce langage.

C'est juger des causes par la réussite, que de vouloir élever un médecin au-dessus de tous les autres, et déprimer en même temps celui qui n'a pas le bonheur de plaire, malgré son mérite. Rien n'est plus commun parmi ces gens qui voient trop peu pour approfondir les causes du bonheur ou du malheur d'un médecin : la méchanceté accompagne toujours l'ignorance.

On sait que l'amour propre des hommes est presque toujours le principe de leur haine ou de leur amitié, et que c'est par ce principe qu'ils nous honorent ou nous méprisent, qu'ils jugent de notre mérite et de nos talens. Pour gagner cet amour propre, il faut penser comme eux, autrement on les blesse aussitôt. Comme le médecin a toujours à faire au peuple, il peut être sûr qu'il déplaira plutôt qu'il ne méritera des éloges s'il est homme de mérite, parce que le peuple qui le juge ne lui ressemble pas. Voilà comme la pluralité des voix l'emporte presque toujours dans les jugemens des hommes.

On demandoit un jour au médecin Trophile, quel étoit

celui qu'il regardoit comme un médecin accompli ? C'est, répondit-il, celui qui sait prévoir le possible et l'impossible. Dans les siècles barbares, un tel médecin auroit passé pour magicien ; aujourd'hui, il ne peut attendre que du mépris. C'est un homme savant, s'écrie-t-on ; il y a tout à craindre de lui. En vain prouvera-t-il par les effets de la nature les plus palpables, qu'il a bien vu, qu'il a bien agi ; il n'est pas du peuple, il sera donc méprisé. Le droit de faire des cures n'appartient qu'à l'ignorance, et on le prouve par des merveilles qui n'ont de réalité que par l'aveuglement.

Harvey dit qu'une apoplexie complète est ou la mort même, ou certainement mortelle ; qu'une apoplexie incomplète est le plus souvent mortelle, quoiqu'elle se termine aussi quelquefois par une paralysie à la suite de laquelle on est toujours infirme, ou l'on meurt enfin subitement, lors même qu'on paroît bien rétabli. Le célèbre Stahl dit qu'il n'a pas encore eu le bonheur de guérir une apoplexie réelle, ni même une véritable hémiplégie ; mais qu'il a vu nombre de malades à qui de faux médecins ont supposé ces accidens, et que le peuple a reconnus pour tels, élevant ensuite jusqu'au ciel les prétendus Esculapes qui les avoient fait disparoître.

On voit, après une forte ivresse, des apoplexies passagères et peu considérables ; elles causent une paralysie à l'un ou l'autre bras, et au bout de quelques jours cela disparoît de soi-même. M. Tissot a vu des attaques légères de paralysie solitaire, fréquente, et passagère. J'ai guéri cette même paralysie, et même la paralysie de tout un membre, en le faisant seulement frotter avec une liqueur spiritueuse ; les faux médecins vantent cela comme des cures miraculeuses.

Un malade se rétablit par l'usage d'un remède de pure fantaisie, on croit du moins que c'est cela qui l'a guéri ; dès l'instant, ce malade prétend juger de la cause de sa maladie par l'effet d'un remède dont il ne connoît même pas la nature.

Quelquefois un malade tombe entre les mains d'un habile homme qui détermine la maladie, en indique les causes, trouve les indications curatives : on appelle ensuite un faux médecin qui par hasard réussit à ordonner un remède convenable sur les indications curatives que l'autre a déterminées, et c'est le second qui l'a guéri ; lui seul a su juger des causes,

puisqu'il les a fait cesser. Un mauvais médecin est toujours également sûr de son bonheur, s'il conseille un remède qu'un ignorant de sa trempe conseille aussi, parce qu'on suppose qu'il juge des causes comme cet ignorant, et que conséquemment elles sont telles ; s'il ne réussit pas, c'est la faute des assistans, ou du malade ; mais il n'en est pas moins vrai, selon ces gens, qu'ils avoient bien vu la maladie. L'ignorant qui avoit ouvert l'avis, s'autorise de l'avis du médecin ; et ce médecin, de son côté, triomphe malgré sa stupidité, parce qu'il est sûr de ne pas trouver de contradicteurs parmi des gens qui sont obligés de lui prêter du savoir pour couvrir leurs fautes.

Un vrai médecin, au contraire, est sûr de trouver sa condamnation dans son avis, si ces ignorans le désapprouvent. S'il réussit, ces ignorans humiliés attribuent à la nature seule les effets des médicamens ; et, s'il échoue, ou n'a pas tous les succès qu'il en attend, on dit qu'il n'a rien connu à la maladie. Il est d'expérience que le peu de succès d'un remède donné à un malade contre l'avis de ses amis ignorans, porte plus de préjudice à la réputation d'un médecin, que cent cures malheureuses dans lesquelles il n'auroit contredit personne, ou dans lesquelles il auroit ordonné ses médicamens avec l'approbation du vulgaire.

On voit par là combien on juge arbitrairement des causes; et ce que peuvent la méchanceté, la passion, l'aveuglement. Dira-t-on encore que la voix du peuple est un suffrage légitime ? Je sais par ma propre expérience combien on juge faussement des faits, lorsqu'on n'en connoît pas les causes. J'ai été accusé d'avoir tué un enfant que sa mère avoit tué et écrasé elle-même trois semaines avant que j'en fisse l'ouverture ; il n'avoit même été trouvé que par l'indice qu'en avoient donné des corbeaux attirés par sa puanteur. Malgré cela, il s'étoit encore épanché quelques gouttes de sang quand j'en fis l'ouverture ; et l'on osa dire là dessus que je l'avois tué.

On m'a accusé d'être un empoisonneur, parce que, dans une pleurésie qui se manifestoit à chaque mouvement de respiration par une douleur aiguë aux côtés, par la fièvre et par la toux, et par un crachement de sang considérable, j'avois donné à un homme de considération une mixture que j'ai employée mille fois avec succès dans la même maladie, et qui étoit composée de camphre, de nitre, de pierres d'écre-

visses, d'un peu de cinabre, de sirop de coquelicot, et d'eau. Le flacon vint à se casser sur le poêle où on l'avoit mis, et laissa pour preuve de mon iniquité une tache brune que cet homme respectable et sa femme montrèrent pendant plusieurs années à ceux qui venoient chez eux, et qu'ils exposoient à leur manière partout où ils alloient. La cause de leur conduite fut que je contredisois les remèdes qu'avoit cette dame, qui croit avoir chez nous le droit de juger du mérite de tous les médecins, tandis qu'elle vouloit me prouver mes erreurs par son livre de cuisine.

On m'a accusé d'avoir fait périr une dame, dont j'exposerai la maladie par la suite, parce que cette dame avoit apparu après sa mort à une de ses amies, mes médicamens à la main, et lui avoit dit qu'ils avoient été cause de sa mort.

Je ne crois pas devoir entrer dans aucun détail à l'égard de toutes les erreurs de la superstition. Les magiciens, les sorciers, les revenans, seront toujours nombreux dans les religions qui les autorisent, ou du moins chez les peuples qui sont obligés de le croire par intérêt. Ce n'est pas que ces erreurs ne se voient également partout. J'ai connu des Protestans mille fois plus superstitieux sur certaines choses, que les enthousiastes les plus zélés; c'étoit toujours à des prodiges qu'ils rapportoient les causes de ce qu'ils ne comprenoient pas. En général, où il n'y a point de philosophie, soit en Suisse, en Allemagne, en France, en Angleterre, soit en Espagne et en Italie, soit à la Chine, il y a des revenans, des magiciens, des spectres, des prestiges diaboliques, et, pour tout dire, de la superstition; et c'est par là qu'on prétend tout expliquer.

M. Meyer, cet illustre écrivain, professeur à Halle, a attaqué ces préjugés à leur origine même, dans un petit ouvrage (3) aussi intéressant qu'amusant. Un mauvais écrivain, mais intéressant par les matières, a publié un livre intitulé *la Philosophie de la Quenouille*, lequel peut être lu avec utilité par ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour saisir l'universalité des réflexions du célèbre professeur de Halle. Il rapporte plus de six cents exemples de superstitions diffé-

---

(3) Intitulé, *Opérations du Diable sur le globe terrestre.*

rentes qui règnent encore presque partout aujourd'hui. (4)

Est-il surprenant que le peuple juge toujours si mal des causes, lorsqu'on voit des gens abuser d'un état respectable par lui-même, pour entretenir le peuple dans son aveuglement? L'intérêt sordide, et la plupart du temps le libertinage qui les guide, et les a presque toujours guidés, n'est pas un motif si difficile à pénétrer : mais le peuple ne porte pas ses vues plus loin ; et la société souffre par là continuellement de ces abus. Le nombre des personnages vertueux qui se trouve parmi eux gémit, il est vrai, de ces abus; mais malheureusement c'est le plus petit nombre.

Toutes ces folies ont pour fondement l'incapacité d'approfondir les véritables causes d'un effet, et de distinguer le surnaturel de ce qui ne l'est pas. Aussi M. Meyer observe-t-il que le défaut de raison est la cause de tous les prestiges ; qu'il faut beaucoup de peine et de travail pour découvrir les vraies causes des événemens ; qu'il faut réunir beaucoup d'observations, faire beaucoup d'expériences ; qu'avec tout cela il faut un savoir et une pénétration dont peu d'hommes sont ornés. Il est donc impossible sans cela de voir s'il y a de la liaison entre un effet actuel et sa cause supposée naturelle, ou surnaturelle; et si l'on n'attribue pas à des causes absurdes ce qui vient de la chose la plus simple, ou ce qui ne peut même pas être. Il ne faut pas être neuf dans la science des choses naturelles, pour vouloir déterminer ce qui est fondé ou non dans l'essence des choses mêmes, soit en particulier, soit en général.

Il y a réellement des effets dont les causes sont si cachées, que l'esprit le plus pénétrant n'y voit rien. Cependant la foule ignorante, au-dessous de la satire, comme le dit fort bien M. Meyer, trouve ces causes dans les choses les plus ridicules, dans des vertus sympathiques, etc. tandis que ces causes sont souvent dans la chose même, au cas qu'elle soit vraie.

Toutes les fois que le peuple remarque un changement dont la cause est cachée, mais qui paroît avec quelque chose en même temps, il prend ce dernier phénomène pour la

---

(4) Voyez aussi l'ouvrage anglois de Reginal Scot, intitulé : *La Sorcellerie démasquée.*

cause du premier. Mais il ne fait pas attention que deux choses peuvent être conjointes, soit parce qu'elles dépendent d'une même cause, soit parce qu'elles arrivent souvent.

Deux choses peuvent toujours coexister ensemble, et paroître étroitement unies, sans que pour cela l'une dépende de l'autre. Les philosophes conviennent que le flux et le reflux de la mer dépend principalement de la position où la lune se trouve par rapport à notre globe; cependant ce mouvement des eaux de la mer ne fait pas apercevoir cette impression de la lune. On ne remarque point ce flux et reflux dans la mer Baltique, ni depuis la baie de Hudson jusqu'à celle de Campêche, ni dans la mer Caspienne, et ailleurs. Le baromètre n'éprouve point de variation de cette force attractive de la lune. La lune ne paroît pas influer sur les vents, vu que les vents périodiques semblent dépendre du soleil.

La lune n'a pas non plus l'influence que les jardiniers et les gens de campagne lui attribuent. Les observations que La Quintinie, Réaumur, Buffon, ont faites pendant plusieurs années, prouvent qu'il est impossible de faire apercevoir la moindre influence de la lune sur les végétaux, et qu'il arrive continuellement des phénomènes dans le règne végétal, dans lesquels la lune n'entre pour rien. La lune n'agit sur la terre que par sa lumière. On a remarqué que ses rayons lumineux, ramassés au foyer du plus grand miroir ardent, ne communiquent aucune chaleur au thermomètre.

Quoiqu'il semble démontré que la lune n'a point d'influence sensible sur la terre, on croit cependant pouvoir prouver qu'elle en a sur l'homme. La dissertation que Mead a écrite pour le prouver, est utile à certains égards, mais elle porte sur un faux principe; il prétend en effet que la lune, par sa force attractive plus grande lortque la lune est pleine ou nouvelle, élève notre atmosphère; que par là l'air qui nous environne immédiatement devient plus léger, et que notre corps est moins comprimé. Il arrive de là, selon lui, que les fluides se portent en plus grande quantité vers la superficie, étendent les vaisseaux et les ouvrent quelquefois. Mead croit pouvoir expliquer ainsi le retour de toutes les affections qui se règlent sur le cours de la lune, et que ce phénomène aérien est la cause des écoulemens périodiques des femmes. Mais il ne se passe pas de jour sans que quelque

femme ait ses règles. D'ailleurs, il faudroit que toutes les femmes eussent leurs règles au même jour, si cette opinion de Mead étoit quelque chose de plus qu'une hypothèse. Il explique de la même manière les retours de l'épilepsie, qui se règle souvent sur le cours de la lune. Mais cela dépend tellement du pouvoir des causes occasionnelles dans la plupart des hommes, savoir de la température de l'air, des fautes commises dans le boire, le manger, les exercices, le mouvement, les plaisirs de l'amour, et en général des passions, que la lune peut très-bien n'y entrer pour rien.

Belgrado, Jésuite estimable, a judicieusement observé que puisque la lune ne peut agir sur notre globe que par sa lumière, son influence doit nécessairement être en raison directe des rayons lumineux qu'elle nous réfléchit. Or la lune, dit-on, occasionne les accès d'épilepsie lorsqu'elle est pleine comme lorsqu'elle est nouvelle, par conséquent lorsqu'elle renvoie le plus et le moins de rayons lumineux : donc l'influence que la lune a sur l'épilepsie, n'est pas en raison directe de la lumière qu'elle nous transmet : donc il ne peut non plus se trouver entre la lune et les accès d'épilepsie, qu'un rapport purement accidentel, qui d'ailleurs n'est rien moins que général.

La logique nous apprend que si deux choses sont souvent réunies ensemble, et que l'on trouve que cela n'arrive pas une ou deux fois, sans qu'il y ait quelque chose qui ait pu empêcher l'effet de la première, il est impossible que la première soit cause de la seconde. Je connois une femme qui a le *tenia*, et qui depuis trois ans rend deux ou trois aunes de ver toutes les fois que la lune se couche. C'est un fait avéré; j'ai même eu la curiosité de faire venir cette femme vers ce moment-là, pour en être témoin ; et je l'ai vue rendre des aunes entières de ce ver. Or, j'en connois d'autres qui ont aussi ce ver, et chez qui ce rapport ne se trouve pas ; ainsi je ne puis conclure que les parties du *tenia* ne sortent de cette femme, que parce que la lune se couche.

Werlhof dit qu'il est encore plus aisé de conclure qu'une première chose n'est pas la cause d'une seconde, lorsque ce qu'on prend pour l'effet de l'une arrive, et que celle-ci ne se trouve pas présente. Un homme m'assuroit un jour que certaine partie qui ne lui étoit pas indifférente, n'étoit jamais

plus ferme que dans la pleine lune. Mais je sais que la pleine lune n'entre pour rien dans ce phénomène : car ce Capucin s'est montré homme dans toutes les phases de la lune.

Malgré l'incapacité et l'ignorance du peuple, il juge toujours sur son expériencc, sans même apercevoir aucune des causes dont il prétend déterminer les effets, et remonter ainsi des effets aux causes ; mais cette expérience ne fait que multiplier les preuves de sa stupidité. Moins il voit, plus ses raisonnemens lui paroissent justes ; et cela est fort naturel. Il se croit donc bien fondé à opposer son expérience à celle du médecin le plus habile.

Je connois un endroit où l'on surcharge les enfans de bouillie dès les premiers instans de leur vie, outre le lait que leur donne leur mère et qui seroit bien suffisant. Rien de plus ordinaire, dans cet endroit, que des convulsions chez les enfans, surtout la cardialgie. J'eus occasion d'y dire mon sentiment sur cet aliment. Au lieu de chercher dans le régime les causes éloignées des morts fréquentes qui arrivoient parmi ces enfans, et les causes prochaines dans l'estomac et les intestins, on s'imaginoit les trouver dans la constitution du corps de la mère, de la grand'mère, de toute la parenté, tantôt dans les astres, tantôt dans les sortilèges. J'y secourus plusieurs enfans, même au grand déplaisir de leurs père et mère, parce que je ne les traitai pas selon leurs idées. Mais les médicamens ne me parurent pas suffisans seuls ; je demandai donc qu'on changeât le régime, et qu'on cessât de leur donner de la bouillie : aussitôt tout le monde se mit à crier contre moi ; on me dit en allarmes : Nos enfans ont vécu avant que vous fussiez ici : la bouillie est excellente ; nous le savons par expérience : vous êtes un ignorant ; nous en sommes assurés.

Tous les enfans qui prennent de la bouillie ne meurent certainement pas, mais il en meurt beaucoup par cette raison ; et grand nombre n'en seroient pas morts, si on ne leur avoit pas farci l'estomac et les intestins de cette bouillie qui leur causa des convulsions mortelles.

Le peuple, et ceux qui se font un devoir de penser avec lui, croient pouvoir alléguer leur expérience, quand ils ont vu un seul cas qui semble prouver le contraire de ce qui se dit. Ils ont bien vu en effet, mais ils raisonnent mal. Une

femme dit : Mon enfant pleuroit, je lui ai présenté le sein ; il s'est tu : par conséquent il faut donner à téter à tous les enfans qui pleurent : je le tiens de mon expérience, ajoute-t-elle. En vain lui répond-on que cet enfant pleuroit parce qu'il sentoit des douleurs de coliques ; ce qui ne vient que de ce que le lait s'aigrit et est très-nuisible dans cet état. Toutes les femmes s'écrient : Ce medecin-là est un ignorant ; il ne sait pas qu'il ne faut que le sein pour faire taire un enfant. Mais elles ne voient pas que tous les jours cela ne fait pas cesser les cris des enfans, qu'elles ne quittent de leurs bras que pour les mettre sur leur lit de mort.

Ceux qui veulent prouver par la reussite qu'un médecin est habile ou non, croient avoir aussi pour eux l'expérience. Ils voient qu'un malade guérit entre les mains d'un ignorant, et qu'un autre meurt entre celles d'un habile homme. Ils ne se donnent pas la peine d'examiner si ces deux malades avoient la même maladie au même degré, et avec les mêmes circonstances précisément. Il suffit que le premier se soit rétabli, pour que le médecin ignorant soit un habile homme. Si l'autre est mort, c'est que l'habile homme étoit un ignorant. C'est, dit-on, un fait d'expérience : mais on ne fait pas attention que cela ne prouve ni que le médecin du premier étoit habile, ni que celui du second étoit un ignorant. Cette réflexion est hors de la portée du vulgaire.

Ces jugemens abusifs ne doivent pas déconcerter un médecin, comme je l'ai deja dit : il n'a de vrai juge que celui qui sait apercevoir les généralités dans l'étude et la spéculation ; et juger des particularités par l'observation légitime des faits. Car, pour juger des causes et des effets, il ne suffit même pas d'avoir appris dans l'étude et la spéculation à estimer les généralités, ou d'avoir acquis la connoissance des détails par une longue observation ; il faut réunir l'un et l'autre talent. Avec le premier seul, on ne voit rien, disoit (5) Archytas, dans les faits particuliers ; et avec le second seul, on n'embrasse jamais les généralités. C'est le raisonnement qui nous présente celles-ci, et l'expérience qui juge des autres. Tel est le vrai caractère du juge compétent que le médecin

(5) Dans Stobée.

doit reconnoître pour tel, c'est-à-dire, le caractère du génie que le peuple n'a jamais.

Un médecin qui prouve qu'il agit conformément à l'expérience de tous les temps, qu'il n'a raisonné que d'après des principes vérifiés et constatés par les observations de tous les grands maîtres de l'art, et qu'il en a fait une juste application aux circonstances actuelles; enfin, qu'il n'a fait que ce qu'il devoit faire conséquemment aux rapports qu'il apercevoit des causes aux effets, ou des effets presens aux causes possibles ou réelles, doit laisser le peuple ou ses idoles juger à leur manière des causes ou des effets, et se contenter d'avoir fait tout ce que l'art pouvoit suggérer de plus direct. Il y aura toujours des calomniateurs, disoit Démocrite, parce qu'il y aura toujours des gens prêts à les entendre. Démosthène en pareil cas prenoit le parti de se taire, parce que celui qui est vaincu dans ces sortes de combats, est toujours, disoit-il, au-dessus du vainqueur.

Tous les jours des idiots présentent des remèdes à des malades, en jurant sur leur expérience; il est même des gens bien nés qui sont aussi dangereusement officieux. Cette bienveillance n'en est pas moins blamâble. Il est permis à tout homme de soulager son semblable; mais doit-on hasarder de le faire sans connoissance de cause? J'ai vu des gens riches mettre tous les ans à part certaine somme d'argent pour avoir des médicamens qu'ils faisoient donner, ou donnoient eux-mêmes aux pauvres. Quelques-uns de ces indigens s'en trouvoient bien, d'autres très-mal. Comme ces gens zélés ne sont pas tous en état de juger des causes et des effets, ils devroient au moins faire le bien d'une manière plus avantageuse, en ne donnant rien, dans ces circonstances critiques, sans l'avis d'un homme éclairé; mais ils s'en tiennent à l'expérience de quelques heureux succès. Le spécifique a fait du bien, donc il ne pourra pas faire du mal en quelques circonstances! Est-ce là raisonner, avec la meilleure intention de bien faire? En supposant même qu'on soit assez prudent pour faire moins qu'il ne faudroit, dans la crainte de trop faire, ignore-t-on qu'il est quelquefois aussi dangereux de ne pas faire assez que de trop faire, parce qu'en ne faisant pas assez dans le moment convenable, on risque de ne plus retrouver ce moment, et de laisser augmenter un mal qu'il

ne sera plus possible de maîtriser? Le zèle ne doit donc pas être aveugle. Un homme sensé doit-il faire un pas sans savoir pourquoi, lorsqu'il s'agit de choses aussi sérieuses que de s'opposer aux progrès d'une maladie, et de tenter de guérir un malade ? Mais il est plus aisé, pense-t-on, de déterminer la cause d'une maladie par quelques effets d'un médicament, que de faire ces raisonnemens.

Malgré toutes ces difficultés capables de faire naître au moins quelques soupçons sur l'inconséquence de tous les raisonnemens que nous venons de voir, les hommes les plus bornés s'imaginent partout avoir droit de prononcer hardiment sur les choses les plus cachées. Les passions aveuglent; et on se croit d'autant moins passionné, qu'on l'est souvent davantage. On confond l'art avec l'expérience, l'expérience avec l'art, lors même qu'on ne tient ni l'un ni l'autre. Le mérite du médecin est méconnu, le malade précipité, et l'ignorance s'applaudit partout des bons ou mauvais succès qu'elle peut avoir. Si l'on en jugeoit par la conduite de ce vulgaire incorrigible, il n'y auroit que les médecins qui ignorassent la médecine; et cependant on appelle tous les jours un médecin quand on est malade. On croit donc qu'il a quelque connoissance particulière; qu'il possède un art qu'on ignore soi-même.

Je suppose même, ce qui peut être vrai, que quelques observations particulières aient appris à un esprit borné que tel médicament, telle méthode ait eu d'heureux succès; s'ensuit-il que l'application s'en pourra faire dans d'autres cas qui n'auront avec les premiers qu'une identité précaire, ou qui, étant réellement les mêmes, différeront cependant par quelques circonstances particulières ? Je sais que Aristote faisoit consister ce qu'il appeloit simplement expérience, dans le souvenir des cas particuliers; mais en même temps il traite de *pures machines*, (τῶν ἀψύχων ἔνια, (6) des êtres inanimés,) ceux qui ne se conduisent que par cette expérience, sans y joindre le raisonnement: ainsi il regardoit l'art, et non la simple expérience, comme une véritable science.

Les causes des maladies ne se connoîtront donc jamais

(6) Métaphys. l. 1, c. 1.

sans joindre le raisonnement aux faits, et les faits au raisonnement; parce que les faits sans raisonnement ne fournissent aucune idée sur la nature des phénomènes, et que le raisonnement sans les faits n'est applicable à aucune circonstance. Aristote avoit donc dit à propos, que, quand même on tiendroit tous les principes généraux, on seroit exposé à commettre de fréquentes erreurs dans l'art de guérir, si on n'y joignoit l'expérience des cas particuliers pour en faire l'application, puisque ce n'est que dans les cas particuliers qu'on peut faire l'application de ces principes; mais il dit aussi que celui qui possède ces généralités est le vrai savant, parce que c'est lui qui tient l'art, ou la science proprement dite.

Section II.

De la Manière d'approfondir les causes des Maladies.

« Les causes, dit Fernel, sont si étroitement liées avec » les maladies, qu'il est impossible que celles-ci disparoissent » tant que celles-là subsistent. Ceux qui ne se conduisent » pas avec la témérité des empiriques, mais par raisonnement, » cherchent d'abord à faire cesser ces causes qui produisent » les maladies ou les entretiennent, afin de pouvoir ensuite » parvenir plus aisément à terminer la guérison. Les philo- » sophes se sont particulièrement appliqués à la recherche » des causes, parce qu'il est impossible de rien connoître si » l'on n'est instruit des causes. Tant qu'une cause déploie son » énergie, son effet doit subsister. La puissance des causes » doit s'estimer par l'état des forces : or le principe vital étant » la faculté d'où dépendent toutes les autres, plus il se main- » tiendra en état, moins les causes auront de puissance, » moins elles seront donc considérables. »

Ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'on parvient à approfondir ces causes. En général, nous les voyons assez rarement dans leurs effets au premier coup d'œil. Le connu nous mène à l'inconnu; mais ce que nous connoissons peut dépendre de tant de circonstances différentes, que ce n'est qu'avec le plus scrupuleux examen que nous parvenons à

discerner une cause par la détermination de son effet. (7) Un défaut dans les fonctions du corps nous fait aussitôt songer à ces causes. Cependant ce trouble ou ce vice peut être attribué à plusieurs causes : il n'y a donc d'abord que de l'incertitude dans ce qui se présente à l'esprit. La voie de découvrir la cause nous est ouverte, lorsque nous avons bien observé ; mais nous ignorons encore comment nous conduire dans cette voie, si nous ne sommes pas prévenus des différences qui peuvent se trouver dans les causes. Ce n'est qu'en connoissant ces différences, que nous lierons sans nous tromper les causes et les effets.

L'idée de l'effet se présente à l'esprit par le changement sensible que nous apercevons dans le corps. Ce qui a produit, ou semble avoir produit le changement, nous fournit l'idée de la cause. On entend en général par cause, la raison par laquelle on comprend l'existence d'un phénomène ; et par cause de maladie, ce qui produit la maladie présente.

Il y a toujours un rapport direct ou indirect entre la cause et l'effet. Ce rapport est direct, lorsque l'effet est immédiatement produit par sa cause : il est indirect, lorsque l'effet dépend il est vrai d'une première cause, mais peut être rapporté à une ou à plusieurs causes intermédiaires.

Comme une cause indique toujours un effet, et un effet une cause, la première idée de cause est celle de cause efficiente. La cause efficiente est ou solitaire, ou multiple ; nécessaire, ou contingente. La cause nécessaire est celle qui doit avoir nécessairement produit l'effet. La cause contingente est celle qui ne produit son effet qu'avec telle supposition. Une cause commune est celle qui opère moyennant le concours d'une ou de plusieurs autres. A proprement parler, il n'y a pas de causes contingentes ; parce que ces causes ne peuvent être que l'effet d'autres causes, soit connues, soit inconnues, et par conséquent nécessaires.

Quoiqu'un effet paroisse purement accidentel, en tant qu'il n'arrive pas souvent, ou qu'il arrive par une cause inconnue, il n'en est pas moins nécessairement déterminé par l'actualité de sa cause. Il ne peut être considéré comme acci-

---

(7) Il faut aussi bien connoître la nature et l'état du sujet, (*subjectæ materiæ*,) sur lequel une cause agit.

dentel que par rapport à ce qui arrive ordinairement, ou le plus souvent, en telles circonstances. C'est en ce sens que Cicéron a dit *adjuncta non semper eveniunt.* Mais cet effet ne rentre pas moins dans l'ordre de tous ceux qu'il appelle *consequentia* ; c'est-à dire, *quæ rem necessariò consequuntur*, ou conséquence nécessaire d'une chose antécédente.

Tout ce qui precède immédiatement une chose qui ne peut être sans cela, est pareillement lié nécessairement avec elle. Voilà pourquoi une cause indique toujours la notion d'un rapport nécessaire à son effet.

On ne peut appeler cause occasionnelle, que celle que nous avons appelée contingente ; elle est donc aussi nécessairement liée avec son effet. Mais il n'y a pas de causes occasionnelles dans les opérations de la nature ; tout y est constant, dit Cicéron : donc tout doit y être subordonné.

La notion de rapport direct ou indirect de la cause à l'effet, présente en même temps celle de cause prochaine ou éloignée. Une cause éloignée est celle qui ne produit un effet actuel que comme principe, ou plutôt, c'est ce qui détermine la possibilité d'une cause. La cause prochaine est la cause proprement dite.

Une cause, en tant que telle, agit toujours avec son énergie; autrement, elle ne seroit plus cause, parce qu'elle ne produiroit qu'une partie de son effet, ce qui est absurde. Les causes communes, considérées par rapport à l'effet qui est la somme de leurs puissances particulières, ne sont donc qu'une cause proprement dite. Ainsi, ceux qui ont dit qu'en ôtant une partie de la cause, on ôtoit aussi une partie de l'effet, et *vice versâ*, ne peuvent l'avoir dit qu'en parlant des causes communes.

Toute cause commune est celle qui contribue à la production d'un effet. Si elle agit avec les autres dans le même temps, elle est simultanée. Toute cause simultanée est nulle, considérée solitairement par rapport à l'effet, parce que seule elle ne produiroit point l'effet considéré comme le résultat de plusieurs causes qui agissent en même temps.

Mais les médecins prennent en général le mot de *cause* dans une acception plus générale. Ils entendent par cause ce qui contribue d'une manière quelconque à produire une maladie, que ce soit comme une vraie cause, ou seulement

comme partie de la cause, ou comme une condition sans laquelle la maladie n'existeroit pas : de là la différence des causes, considérées relativement aux maladies. Les unes sont en général ce qui a contribué à la maladie, d'une manière quelconque, et sont par conséquent la raison par laquelle la maladie a été possible ; on les appelle causes éloignées. Les autres sont ce qui produit immédiatement la maladie ; on les appelle causes prochaines. Celles-là sont la raison de la possibilité des écarts de la nature ; celles-ci, la raison de leur *actualité*.

Le médecin parvient à la connoissance des causes, (8) en considérant d'abord quel pouvoit être l'état du corps avant la maladie, et quel est son état actuel depuis que les causes morbifiques ont agi sur lui. Cet état malade se fait connoître par le dérangement du pouls, de la respiration, et de toutes les autres fonctions sensibles du corps. Les changemens sensibles nous font dejà présumer les causes en général ; nos observations, et celles des autres, nous apprennent combien chacune des causes probables peut avoir contribué à produire ce changement. Nous demandons s'il est arrivé quelque chose de semblable à ce que nous présumons. Si cela est, nous concluons à l'effet actuel, par le rapport de la cause à l'effet. Dès que nous apercevons une ou plusieurs causes capables de produire la maladie actuelle, nous considérons alors ces causes en elles-mêmes par rapport à leur puissance ; et par là nous jugeons de tout ce qu'elles ont produit, et peuvent encore produire. Si la maladie répond aux effets que nous voyons pouvoir résulter de l'énergie de ces causes, nous connoissons (9) alors la maladie.

Le médecin doit diminuer autant qu'il est possible le nombre des effets qu'il faut expliquer ; cela se fait en simplifiant et réduisant plusieurs symptômes à ce qui leur est de plus commun. Plus on avance dans cette réduction, et plus ce qu'il y a d'accidentel se distingue de ce qu'il y a de constant et d'es-

---

(8) Voyez à ce sujet les sages avis d'Hippocrate, *de Aëre, L. et Aq.*

(9) Sauvage a dit *que les maladies étoient plus aisées à connoître que leurs causes*, (Pathol. p. 435,) ce qui est absolument faux, en parlant généralement.

sentiel, plus on approche aussi de la cause cherchée. On feroit moins souvent des histoires différentes des maladies, si l'on restreignoit le nombre des effets à expliquer, à ce qu'il y a de constant, d'essentiel et d'inséparable de la maladie. Une maladie se fait bientôt connoître lorsque nous savons d'avance ce à quoi nous devons prendre garde dans tel cas possible.

L'esprit d'observation ne détermine pas entièrement la différence qu'il y a entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, parce qu'il faut aussi quelquefois trouver les causes des symptômes non essentiels avant de savoir qu'ils sont tels. Ces causes se trouvent en examinant si le symptôme présent vient de l'essence de la maladie, ou d'une cause qui n'est pas inséparable de la maladie. On connoît le symptôme présent et essentiel, en considérant toutes les forces de la maladie; et l'on voit s'il vient d'une cause qui n'en est pas inséparable, en considérant toutes les autres circonstances.

On peut aussi réduire les causes et les simplifier à certain degré, parce que des maladies différentes, par rapport aux siéges où elles se fixent, peuvent être les mêmes quant à leur nature, vu que la même cause fait sentir sa puissance, tantôt à une partie, tantôt à une autre; et qu'ainsi elle ne dérange pas toujours les mêmes fonctions. Une inflammation à la tête, aux poumons, aux intestins, aux muscles, est au fond la même chose, quoique les effets en soient très-différens.

Les effets d'une cause toute simple sont quelquefois différens, de même que les effets de causes différentes peuvent être les mêmes. On voit plusieurs maladies venir d'une seule cause, et se guérir lorsqu'on détruit la cause. Roseen a fait voir comment le pourpre scorbutique qu'Eugalen a décrit, mais que Hoffmann a mieux fait connoître, peut se tenir caché et prendre toute l'apparence d'une autre maladie. Le mal d'oreilles, le serrement des mâchoires, l'enrouement, la toux, la cardialgie, la mélancolie, l'arthritis, la paralysie, peuvent venir de cette cause cachée qu'il est aisé de détruire par une douce diaphorèse. La cause ne se trouvera donc dans ce cas-ci que par la guérison, et la raison d'un seul phénomène y rend celle de tous les autres.

Quelquefois les effets de causes différentes sont pareillement les mêmes. Les femmes sujettes aux pâles couleurs,

éprouvent les mêmes (10) symptômes que celles qui sont mordues par une *tarentule*, et elles se guérissent de la même manière. Le venin des scorpions produit aussi les mêmes effets dans la Pouille, et on y remédie de même qu'aux pâles couleurs et à la morsure des tarentules.

Les causes sont ordinairement composées. Ou plusieurs forces déterminées font partie d'une cause, et, par conséquent, autant de parties de la maladie, lesquelles prises ensemble font la cause totale, donc aussi la maladie entière; de ce nombre sont surtout les causes éloignées, qui réunies ensemble font la cause prochaine de la maladie : ou des effets tout simples ont à la fois plusieurs causes; de sorte qu'on ne peut s'en tenir à une cause générale, quand plusieurs concourent au même effet. La cardialgie, maladie si commune parmi les enfans, et qui en enlève un si grand nombre, consiste dans des mouvemens convulsifs pendant lesquels l'enfant devient bleu. Ellepeut venir du *meconium* qui reste dans les enfans nouveau-nés, de l'âcreté du lait, de la colère de la nourrice, des douleurs de dents, des vers, de la rentrée de la gale, de la petite vérole qui est près de percer, de la pierre, comme je l'ai remarqué dans ce dernier cas chez des enfans, mais surtout de la bouillie, qui même peut être cause de la pierre; car cette maladie n'est pas rare en Hollande chez les enfans : on ne l'y attribue qu'à la nourriture mucilagineuse qu'on leur donne.

La folie peut également venir de toutes sortes de causes; cependant c'ést une maladie fort simple, puisque ordinairement elle se réduit à une seule idée qui prédomine sur toutes les autres. Il faut donc en pàreils cas tâcher de découvrir tout ce qui est contraire à l'ordre de la nature. Il faut ranger parmi les causes, ceux des phénomènes qu'on a remarqués dans d'autres occasions faire une impression dangereuse sur l'esprit. De cette manière, on apprend à lever partie par partie chaque cause solitaire qui s'est réunie pour coopérer au même effet.

Des effets très-composés et qui viennent de différentes

---

(10) M. Zimmerman parle ici d'après Baglivi, *Diss. de Tarent.* c. 7; mais ces observations sont regardées à présent comme des fables par les gens sensés qui ont été sur les lieux.

causes, se décomposent, et s'analisent dès qu'on cherche avec application la liaison de ces effets avec leurs causes, et la liaison que ces causes peuvent avoir entre elles. On suit jusqu'à son origine chaque effet individuel qui ne peut seul rendre raison de tous les phénomènes de l'effet composé; mais il faut auparavant savoir bien déterminer la puissance de chaque cause particulière qu'on peut présumer réunie dans la cause composée, ou du moins ne pas prêter aux causes ce que les effets n'indiquent point.

Dès qu'un effet composé a indiqué plusieurs causes, il faut examiner si ces causes peuvent exister ensemble, ou avoir concouru, les unes après les autres, à produire l'effet actuel. Si elles coexistent, on cherche à déterminer ce qu'elles peuvent produire réunies, en estimant l'effet commun par les puissances particulières de chaque cause. Le produit de toutes ces causes qui ne se contredisent pas, et qui, par conséquent, ne peuvent se détruire l'une l'autre, est l'effet composé dont les causes sont alors connues. C'est ainsi qu'il faut procéder dans l'examen de toutes les maladies composées, soit qu'il ne s'en trouve que deux de réunies, comme la vérole et la goutte; soit trois, comme la vérole, la goutte et le scorbut. Mais si l'on s'aperçoit dans cet examen que deux choses se répugnent réciproquement; elles ne peuvent avoir concouru ensemble; par conséquent l'une ou l'autre ne sera pas cause. (11)

L'analise des causes est donc une opération assez longue auprès du lit de chaque malade, que sa maladie soit simple ou composée. Tout dépend ici de l'art de questionner : or cet art n'est pas celui de tous les hommes. J'ai souvent été témoin des sottes interrogations que faisoient même de vieux praticiens *routiniers*. J'en ai gémi lorsqu'on les applaudissoit beaucoup. Rousseau remarque avec raison qu'il faut savoir bien des choses pour s'informer de ce qu'on ne sait pas encore. Les Indiens disent : « Le savant est instruit et demande, » mais l'ignorant ne sait ce qu'il doit demander. »

Des questions bien faites font découvrir au médecin toutes les circonstances par lesquelles il faut qu'il parvienne à la

---

(11) *Quidquid repugnat, id ejusmodi est, ut cohærere nunquam possit.* Cicer. Topic.

connoisssance de la véritable cause de la maladie. Il examine non-seulement l'état physique de l'air, mais encore ses qualités accidentelles ; il cherche ce en quoi cet air, les saisons antérieures, les qualités actuelles de la constitution du temps, le repos, le mouvement, le régime, le sommeil, les veilles, les excrétions, enfin ce en quoi toutes les choses externes peuvent avoir contribué au derangement de l'état de santé : de là il examine ce qui en est résulté par rapport aux sécrétions des différentes humeurs, considérées dans l'état antérieur du corps et dans celui de maladie, pour pouvoir en estimer au juste l'altération actuelle. Le tempérament du sujet mérite surtout une attention particulière. S'il est chaud et sanguin, il y a lieu de craindre pour les inflammations ; s'il est mélancolique, on doit redouter les terribles effets de l'atrabile, et ainsi des autres tempéramens. La connoissance du tempérament fournit, très-souvent, plus de ressource pour déterminer les causes, soit éloignées, soit prochaines, que tous les autres moyens. On juge aisément de l'état d'un sujet, quand on sait dejà les maladies auxquelles il a le plus de disposition.

On a cependant remarqué que toute maladie n'est pas l'effet d'autant de causes qu'il y en a de réunies dans tel sujet malade. Le calcul qu'on en a fait montre qu'aucune maladie ne ressembleroit à l'autre, si chacune de ces causes se manifestoit dans le sujet par un effet qui lui fût propre, et que de sept causes seulement il résulteroit 4699 effets, selon le calcul du célèbre (12) Sauvages, c'est-à-dire, autant de maladies spécifiquement différentes : enfin que de cent causes il en résulteroit un nombre infini ; cependant les genres des maladies sont déterminés, et les espèces qu'on a décrites jusqu'ici ne se montent qu'à trois mille environ.

---

(12) M. Zimmerman suit Sauvages, *Pathol.* p. 392 ; mais il change un peu les termes. Sauvages dit, *toute maladie*, etc. *Si la formation des maladies étoit abandonnée au pur hasard.* M. Zimmerman s'explique mieux en disant, *si chacune de ces causes se manifestoit par un effet qui lui fût propre.* Au reste ces calculs ne sont que de vraies chimères, propres à délasser un esprit qui aime à s'occuper dans son loisir ; mais c'est un pur abus que de réduire de pareilles choses au calcul.

Ces considérations donnèrent au célèbre Stahl l'occasion d'écrire une dissertation sur la rareté des maladies. Il y a démontré que la théorie des causes des maladies étoit fautive, en ce que l'on prend les phénomènes journaliers pour les causes des maladies, et que non-seulement un homme ne se porteroit pas bien un seul jour, mais qu'il auroit même en un seul jour différentes maladies, s'il en étoit des effets attribués à ces causes comme on le prétend.

Il me semble que Stahl ne s'est pas rappelé, en faisant ces objections, que les médecins prennent le mot de cause dans une acception (13) plus étendue, et qu'ils entendent par cause tout ce qui contribue à produire une maladie, sans cependant regarder cela comme la véritable cause de la maladie: ainsi personne ne prétend parler de causes sans effets,

---

(13) Astruc s'étoit élevé contre cette acception vague du mot *cause*. Sauvages s'est aussi déclaré contre, et avec justice. C'est un abus, dit-il; et l'homme doit plutôt suivre la raison. Ceci confirmeroit les raisons de Stahl. Un médecin accoutumé à observer, s'aperçoit il est vrai, par l'usage et la combinaison, que, dans la multiplicité des phénomènes, il se présente souvent des causes qu'on a droit de regarder comme particulières à l'un ou l'autre cas, quoiqu'on n'en puisse déduire rien de bien déterminé et de certain; mais les causes ne sont pas toujours si indéterminées à l'esprit du vrai observateur, ni si multipliées qu'on le pense faussement. A la rigueur, une cause ne produit qu'un effet, et il est impossible de prouver le contraire. La chaleur durcit l'argile, et fait fondre la glace; mais il ne faut qu'une seule réflexion pour voir qu'il en résulte un même effet. Quelle est la première conséquence de la chaleur dans les deux cas? c'est l'évaporation, même totale, de l'eau, si on pousse la chaleur un peu vivement: voilà l'effet direct qu'on doit considérer ici. Si l'argile se durcit, ce n'est pas par la chaleur seule; elle n'en est même que la cause occasionnelle. Le gluten qui en lie les parties intégrantes y forme une liaison plus intime dès qu'il n'y a plus d'eau interposée entre les parties; voilà comme l'argile se durcit, et même sans chaleur. Il ne faut donc pas confondre avec un effet celui qui le suit, mais qui n'est produit que par une autre cause; il est vrai que cette seconde cause n'auroit pas agi sans l'effet de la première, mais elle est réellement distinguée de la première, et par sa nature, et par son effet. Je ne vois pas qu'il y ait grande différence entre parler d'effets sans cause, de causes sans effet, et de causes vagues ou d'effets semblables, dès que la cause n'enferme pas en elle-même la notion

ni d'effets sans cause; *ce qui seroit honteux à un physicien*, comme le dit Cicéron.

On doit cependant tâcher de découvrir toutes les causes d'un effet; et l'on jugera toujours mal, si, au lieu d'analiser toutes les causes, on s'en tient à une seule. La plupart des médecins tomboient dans cette erreur avant Boerhaave. Il enseigna au contraire qu'il pouvoit se trouver plusieurs causes d'un seul effet. Galien adoptoit, à l'égard de la digestion, une seule cause pour toutes les autres; il disoit que la chaleur étoit la cause de la digestion; il ne parloit pas de la respiration, du mouvement de l'estomac, de la macération des alimens dans les sucs gastriques. Enfin il oublioit que la digestion peut être tout-à-fait indépendante de la chaleur, puisque les poissons digèrent sans chaleur.

---

directe de son effet déterminé par son énergie: l'effet ne présentera non plus sa cause que sous un rapport indirect qu'on pourra dans mille cas rappeler à la notion de principe, qui ne suppose jamais que la possibilité de l'effet. Il est vrai que les effets du dérangement de l'état de santé ne sont que très-rarement connus sous leur vraie détermination; mais qu'en conclure? Tout simplement, qu'on ne peut que présumer la cause: rien de plus. C'est à l'exact observateur à trouver dans la voie de l'analogie et de l'induction, le plus haut degré de probabilité, pour agir comme d'après des causes probables, mais non certaines, dans ces occasions où l'art ne lui fait rien apercevoir de direct. Mais qu'un nombre de causes aussi multipliées qu'on le pense, produise des effets aussi simples, et que les effets les plus composés puissent également se déduire des causes les plus simples, c'est en médecine, comme dans toutes les autres sciences, au moins en nombre de cas, *nubem pro Junone amplecti*, et la voie la plus sûre de renverser tous les principes de la plus saine pratique. Aussi M. Zimmerman conseille-t-il d'abord de tâcher de simplifier les causes et les effets autant qu'il est possible; preuve qu'il sentoit bien que cette acception vague des causes n'étoit pas d'une saine théorie. Celui qui multiplie les causes se donne d'autant plus d'ennemis à combattre; et celui qui déduit des effets composés d'une cause simple, court risque de ne jamais l'attaquer. L'abus est donc également dangereux. Dans le premier cas, on fera trop, et la nature sera violentée; dans le second, elle sera ou abandonnée à elle-même, ce qui n'est pas toujours sûr, ou molestée par des médicamens mal appropriés, par conséquent dangereux.

Morgagni dit que la variété des causes est, même dans une seule maladie, beaucoup plus grande que ne le croient les hommes ordinaires ; qu'une même maladie peut être simple et extrêmement composée. Boerhaave l'a prouvé, de l'aveuglement, de la surdité, et de la difficulté de respirer. Senac a prouvé la même chose de la palpitation du cœur. Les anxiétés des sujets hypocondres viennent quelquefois de la négligence des devoirs d'état. Je remarque que ceux qui ne sont pas exacts à remplir leurs devoirs, tombent quelquefois par cette seule cause dans le plus grand désespoir, à la suite de tous les symptômes de l'hypocondriacie ; mais j'observe aussi qu'ils guérissent promptement lorsqu'on peut leur faire voir que cette négligence ne leur portera aucun préjudice.

Or quelqu'un qui induiroit de là, que pour ne pas devenir hypocondre, il ne faut qu'être exact à remplir son devoir, tireroit au moins une conséquence, *à minori ad majus*, et qui seroit fausse ; car plusieurs ne deviennent hypocondres que parce qu'ils sont scrupuleusement attachés à leurs devoirs.

Après avoir remonté des effets aux causes par l'analise, il faut revenir avec le même esprit philosophique à la synthèse, et passer des causes aux effets qu'on a observés ; ou bien l'on procède par les deux voies, comme on y est effectivement obligé en bien des rencontres. Moyennant la méthode synthétique que je suivrai dans les chapitres suivans en traitant des causes éloignées, on détermine les effets plus directement par les causes, et on propose les faits, comme ils procèdent les uns des autres, pour les mieux prouver.

Lorsque nous connoissons la nature des effets qui dépendent d'une cause, ces effets nous conduisent bientôt à la cause, et nous découvrons promptement si un fait est la cause d'un changement quelconque dans un autre cas : c'est principalement par là que nous apprenons à réfuter les erreurs populaires dont un médecin raisonnable ne peut jamais être partisan. Le peuple soutient hardiment que le nitre échauffe, et que le poivre rafraîchit. Que doit-on attendre de pareilles cervelles ? C'est aussi par là que nous apprenons à distinguer les effets de la nature de ceux de l'art, parce que, après avoir connu la cause par la voie de l'analise, nous découvrons par la synthèse ce que la cause peut produire ; et qu'ainsi nous n'attribuons jamais à un médicament donné des effets qui

viennent immédiatement de la nature. Les plus petites causes ont un effet étonnant, si elles agissent sans intermission; comme, par exemple, un petit chagrin qui revient tous les jours, ou de légères fautes mais continuées dans le régime. Elles ont aussi ces effets étonnans, selon les parties sur lesquelles elles agissent. Une piqûre légère dans l'ongle, à l'extrémité du doigt, cause quelquefois des convulsions énormes.

La grandeur des causes doit aussi s'examiner avec tout le soin possible. La grandeur de la cause s'estime surtout par la condition des parties qu'elle affecte, par le caractère de la maladie, par le nombre, la grandeur et la force des symptômes, par l'inutilité des meilleures méthodes et des médicamens les mieux choisis et appliqués le mieux possible. Toutes ces circonstances de la grandeur d'une maladie se trouveront dans une espèce de colique que je rapporterai dans la suite, et qui vient d'une constitution spasmodique des intestins, et de leur inflammation.

L'expérience nous prouve aussi que les causes et les effets changent de détermination, et qu'un événement est tantôt la cause, tantôt l'effet d'un même changement. Les vers, si je ne me trompe, sont une des causes, et quelquefois aussi l'effet de l'épilepsie, dans laquelle la voracité ordinaire à ces sujets, jointe à la foiblesse des fonctions naturelles, fournit assez de quoi les entretenir. La colère est souvent une cause de l'épilepsie; mais le penchant à la colère en est aussi la suite assez ordinaire. L'excès dans les plaisirs de l'amour est une cause de l'épilepsie, et le désir excessif des mêmes plaisirs est presque toujours aussi son effet. Des chagrins cuisans, des inquiétudes, des tourmens secrets, sont souvent la cause de l'hypocondriacie et de la passion hystérique; mais ce sont ordinairement aussi les effets de ces deux maladies. Mille fois un changement survenu au corps en occasionne un autre dans l'âme, et ce changement de l'âme en opère encore un autre dans le corps.

On ne peut guère se tromper au changement alternatif de cause et d'effet, parce que ce qui succède relativement au temps, à des causes bien constatées et suffisantes, est toujours effet. J'ai vu une épilepsie due aux longues terreurs d'une éducation monastique, entretenue ensuite par l'ivrognerie, l'impudicité, l'onanisme, durer plusieurs années. Il

parut après bien du temps des vers ordinaires, ensuite des vers plats et petits. Ces vers parurent donc lorsqu'il y avoit dejà du temps que l'épilepsie avoit été produite par une cause constante et suffisante. Ils étoient donc l'effet de la maladie, et non la cause. La même exactitude à observer les circonstances et le temps, nous fait aussi connoître ces changemens réciproques des causes et des effets.

Malgré cela, il ne faut pas prendre l'effet pour la cause, quand ce changement ne peut pas avoir lieu. Les sujets mélancoliques donnent ordinairement dans cet abus, en regardant les effets moraux qui suivent leurs maux corporels, comme les causes de leur maladie. Ils croient souvent qu'ils ne sont mélancoliques que par rapport à tel chagrin, à cause de la privation de telle chose, à cause de tel malheur, tandis qu'ils ne le sont que parce qu'ils sont malades. Ils déduisent de causes morales ce qui ne vient que de causes physiques. Ils s'imaginent avoir perdu leurs biens, leurs amis, leur honneur; cependant ils ont encore leur argent, leurs amis et leur honneur, dès que les médicamens ont d'assez heureux succès pour chasser leurs flatulences de leurs intestins.

On prend souvent aussi les restes d'une maladie pour la cause de la maladie précédente, ou les signes d'un amendement pour sa cause. Degner a dit qu'un boudin avoit guéri un sujet qui alloit périr d'une dyssenterie. Un malade garde long-temps une fièvre opiniâtre; il lui prend enfin une envie extraordinaire de manger deux harengs saurs, on les lui donne, et la fièvre ne revient plus; mais la forte envie de manger ce boudin ou ces harengs, étoit évidemment le signe d'une digestion rétablie, non pas la cause.

C'est par un semblable abus qu'on vante la viande marinée dans le vinaigre et le fromage, comme un médicament souverain dans les cas dyssentériques les plus dangereux, quoique cela puisse quelquefois agir comme vraie cause de l'amendement, par rapport à quelques symptômes *épigénomènes* de ces maladies.

Boerhaave remarque que c'est une erreur très-dangereuse que de déduire toutes les maladies des filles de la rétention des règles, qui souvent ne paroissent pas parce que ces filles sont malades. Il ajoute qu'en confondant ainsi l'effet avec la cause, on les rend souvent étiques. La suppression des

règles est souvent un effet et non la cause de la maladie, dans la fièvre hystérique de Manningham.

Il suit de tout ce que j'ai dit dans les deux sections de ce chapitre, que le médecin, homme de génie, trouve seul les causes des événemens relatifs au corps humain; que le peuple est absolument incapable de déterminer ces causes; qu'il est inutile de tout voir et de tout expérimenter, si l'on est trop peu éclairé pour voir, trop ignorant pour conclure d'après de justes raisonnemens, et conséquemment incompétent pour prononcer sur un fait relatif à l'état du corps humain.

CHAPITRE IV.

Des Causes éloignées des Maladies.

Après avoir exposé une partie des écarts dans lesquels on tombe ordinairement dans la recherche des causes en général, et tracé la marche qui mène le médecin à la connoissance des causes, je vais considérer de plus près les causes des maladies, leur diversité, la puissance qu'elles ont naturellement, ou qu'elles peuvent avoir accidentellement sur le corps de l'homme.

On divise les causes des maladies en *causes éloignées*, et en *causes prochaines*. On entend par causes éloignées, celles qui contribuent plus ou moins à produire une maladie, et qui cependant ne produisent cette maladie que réunies ensemble. D'autres appellent causes éloignées, celles qui supposent une ou plusieurs causes intermédiaires, par la présence desquelles la maladie se manifeste. On a prétendu que ces causes intermédiaires n'existoient point; et que, relativement à l'effet, il faut appeler causes éloignées, celles qui produisent un effet, qui cependant n'est pas encore la maladie, et qui ne le devient que moyennant une autre cause coopérante. Les causes éloignées contribuent donc à la production d'une maladie, mais elles ne suffisent pas pour la produire.

Il est des causes éloignées de plusieurs espèces. Celles qui ont leur siége dans le corps même, sont appelées *causes an-*

técédentes; et celles qui se joignent à ces causes, se nomment *occasionnelles.*

On entend, par cause antécédente, toute condition inhérente au corps, moyennant laquelle il contracte une disposition à tomber malade à la première occasion. Les causes qui, jointes aux *antécédentes*, les déterminent à produire une maladie, sont les causes occasionnelles. Aucune de ces deux espèces de causes n'est regardée comme suffisante pour produire solitairement une maladie, parce que la cause occasionnelle ne nuit pas s'il n'y a point de cause antécédente ; et que, d'un autre côté, la cause antécédente ne suffit pas si l'occasion n'arrive pas.

Les causes antécédentes sont des causes internes ; les causes occasionnelles sont externes, parce qu'elles sont étrangères au corps, et qu'elles ne déterminent la maladie qu'en déployant extérieurement leur action sur le sujet. Celles-ci sont les plus claires de toutes les causes ; on les cherche ordinairement dans les six choses appelées *non-naturelles*, et dans les passions. Pitcairne a mieux fait de les restreindre à l'influence des autres corps sur le nôtre, et à l'influence que nous avons sur nous-mêmes.

Ainsi, quoique les causes éloignées des maladies n'en soient pas les causes proprement dites, et qu'on ne doive pas les confondre avec celles-ci, elles ne méritent pas moins l'examen le plus sérieux, parce qu'on peut esperer de parvenir par leur moyen à la connoissance des causes prochaines, en tant que le concours des causes éloignées prises ensemble fait la cause prochaine de la maladie. D'ailleurs, on parvient bien plus facilement à la connoissance du tout par celle de ses parties, qu'en négligeant ces parties.

En considérant les causes éloignées des maladies, on doit d'abord faire attention à ce que chacune peut opérer de soi-même sur le corps de chacune ; et ensuite à ce qu'elles peuvent faire ensemble. Tantôt une cause agit sur l'autre, tantôt une seule agit sur la maladie actuelle : quelquefois elles agissent toutes directement ; et souvent un effet compliqué vient d'une cause simple. La recherche des causes éloignées et celle de leurs effets n'est pas si facile qu'on se l'imagineroit d'abord. Elle demande un esprit vraiment philosophique,

bien versé dans l'histoire de la nature ; autrement, on ne fera que tomber d'erreur en erreur.

Je commence par les causes externes. Ces causes se trouvent dans presque tout ce qui nous environne, et déterminent pour ainsi dire notre être. La santé et la maladie viennent d'une même source. Le moindre changement même qui y arrive, nous verse le poison et la mort, au lieu de nous donner la vie.

CHAPITRE V.

De l'Air considéré comme Cause éloignée des Maladies.

L'Air agit avec une force de trente-deux mille livres sur un homme de moyenne grandeur. Nous succomberions nécessairement sous ce poids, si cette pression ne se faisoit pas en tout sens, et que nos fluides n'opposassent aucune résistance.

Outre cela, l'air que nous respirons et qui nous environne de toutes parts, n'est pas l'éther pur, mais l'air de l'atmosphère imprégné de toutes sortes de corps étrangers à sa nature, et qui s'élèvent de la terre. Ces circonstances et d'autres encore, sont la cause des différentes influences que l'air peut avoir sur le corps de l'homme.

Considérons d'abord la chaleur de l'atmosphère. Je n'ai pas besoin de prouver que la chaleur étend les corps les plus durs, le fer même, et dans tous les sens : ce qui affoiblit par conséquent la cohérence et la liaison de leurs parties. La chaleur doit opérer un effet analogue dans les solides de l'homme, et mettre ses fluides dans un plus grand mouvement si elle excède le degré naturel. C'est par cette raison qu'on perd l'appétit, (1) les forces, qu'on saigne du nez, que

---

(1) Muschenbroeck remarque que les vents du sud qui apportent la chaleur en Hollande, relâchent la fibre, émoussent l'esprit, occasionnent la tristesse, la passion hystérique, des maladies cutanées. Ces vents sont toujours humides dans ces provinces : ils y chargent l'air de nuages. Ces phénomènes se voient ailleurs comme en Hollande.

l'enflure des hydropiques augmente aux approches de l'été. De là aussi la violence des maladies aiguës.

Les nerfs sont toujours les plus affectés de la chaleur. C'est pourquoi les sujets foibles et délicats souffrent beaucoup de la chaleur. J'ai souvent vu, en Suisse, des femmes exposées à des maux hystériques, tomber pendant les chaleurs dans des défaillances extrêmes, des convulsions, être prises de diarrhées opiniâtres, et ne se rétablir que quand les chaleurs cessoient. J'ai vu des gens de lettres perdre toutes leurs forces pendant la chaleur de l'été, avoir ces mêmes cours de ventre, et ne se refaire qu'aux premiers froids. Pringle a remarqué que la chaleur nuit rarement seule dans les armées, à moins que les troupes ne fassent l'exercice, ou ne marchent à la chaleur du jour, ou que les soldats ne dorment au soleil. Les cuirassiers sont plus exposés à être malades que les autres troupes, par la chaleur extrême que contractent leurs cuirasses.

Les coups de soleil sont très-ordinaires dans nos pays comme ailleurs. J'ai vu des laboureurs tomber en revenant de la charrue, et mourir : d'autres qui en avoient été guéris, sont morts en peu d'heures, après s'être exposés de nouveau à la plus grande chaleur au sortir du lit. J'ai aussi vu de semblables événemens dans l'Électorat de Hanovre. On sait que la chaleur de quelques jours particuliers peut être la même dans nombre de climats ; et on a même éprouvé en Russie des chaleurs aussi grandes que dans l'Amérique méridionale. J'ai vu, en Suisse, des frénésies violentes produites par les grandes chaleurs : on a vu, en France, un enfant de huit ans, qui avoit perdu toute sa mémoire pendant les chaleurs de l'été, la recouvrer lorsque la chaleur se modéroit, et la perdre de nouveau au retour de la chaleur.

Nos habitans du pays de Vaud sont obligés d'envoyer pendant l'été leurs enfans sur les hautes montagnes, pour leur éviter de perdre la mémoire ou de devenir fous. C'est sans doute à cause des chaleurs de ce pays, si vanté d'ailleurs par Rousseau, qu'il y a tant de fous dans cette contrée. Suivant les observations de M. de Haller, le nombre en est incroyable dans le plat pays et dans les montagnes, à proportion des autres contrées. Ces gens naissent de père et mère bien sains : leur visage n'a presque pas la figure humaine ; leur

bouche est extrêmement béante; la bave leur coule toujours sur le menton ; ils ont presque tous des goîtres, la voix choquante , et l'esprit incapable de la moindre réflexion ; ils ne font qu'errer ça et là.

D'autres de ces habitans, dont le nombre est aussi considérable , passent leurs jours au lit , faute de disposition au mouvement : ils vivent long-temps, ont à peine plus d'esprit que les brutes , et moins à plusieurs égards. Ces gens sont si lâches , si stupides, si insensibles, que M. de Haller vit périr, il n'y a pas long-temps , un de ces habitans, pour s'être abstenu de soulager la nature , au point que le rectum lui étoit devenu d'un pied de diamètre par la rétention des selles.

Les effets de la chaleur continuelle sont plus généraux et plus nuisibles dans les climats les plus méridionaux. On repose presque toute l'après-midi en Italie, en Espagne et en Portugal, parce que personne n'a assez de force pour y vaquer à ses affaires. A Delhi , on est obligé de coucher la nuit à la porte de sa chambre pendant plus de six mois , et sans couverture. Les marchands et les Grands couchent dans des parvis ou dans des jardins ; le peuple couche dans la rue. L'affoiblissement du corps et de l'esprit, causé par les chaleurs, est dans l'Indoustan une véritable maladie très-grave et très-fâcheuse pour tout le monde. On éprouve à Batavia, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, une lassitude fort pénible dès que l'on sort dans la rue. L'air est comme enflammé, de jour , dans l'île d'Ormus, par la lumière qui s'y réfléchit des montagnes blanches, de sorte que c'est un des plus chauds pays de la terre. Les habitans sont obligés de gagner promptement le fond des forêts, et de se plonger dans l'eau jusqu'au cou.

La transpiration est extrêmement grande dans ces contrées. Bernier dit que, dans son voyage de Lahor à Cachemire, son corps étoit devenu un véritable crible desséché , et qu'il avoit à peine avalé une pinte d'eau, qu'elle lui sortoit par les doigts, comme une rosée. Or , on sait en général que la sueur excessive affoiblit aussi en même raison; conséquemment la foiblesse doit être extrême dans les pays chauds. L'estomac y est aussi plus foible , et rarement on y a le teint frais et l'air bien portant. La plupart des habitans de Banda et des autres îles Orientales ont l'air défait, et de couleur de terre glaise.

La chaleur est si grande à la Jamaïque, et si malsaine, qu'on n'y voit nulle part ce teint frais de nos Européens des climats tempérés. Les habitans de cette île sont pâles, maladifs, maigres et d'une couleur cadavéreuse. On les prendroit plutôt pour les revenans du peuple, que pour des hommes vivans. Les Carthagénois d'Amérique y éprouvent des sueurs si abondantes, qu'ils sont toujours comme abattus, malades, ne parlent et n'agissent qu'avec une extrême indolence. Les Européens qui y abordent, y conservent leur teint et leur santé pendant trois ou quatre mois, et deviennent ensuite tels que les autres habitans; avec cette différence cependant, que ce changement est beaucoup plus sensible dans les jeunes gens. Les Européens perdent peu-à-peu leur teint frais et leur vivacité, à Curaçao: leur chaleur naturelle y diminue même de trois ou quatre degrés, de ce qu'elle étoit lorsqu'ils y sont arrivés.

Voilà pourquoi les convulsions sont très-communes dans les pays chauds, et pourquoi dans l'île de Bourbon en Afrique, et aux Barbades en Amérique, tout le corps est saisi de convulsions après la moindre blessure. Les auteurs Orientaux, les Pères de l'Eglise, les vies des Anachorètes m'ont prouvé que la mélancolie est une maladie qui règne principalement en Orient, mais surtout sous le ciel ardent de l'Egypte. Hippocrate dit qu'elle avoit dejà assez régné de son temps parmi les Grecs sensibles.

Les maladies aiguës ont un cours extrêmement rapide dans les pays chauds. Les fièvres intermittentes sont ou très-rares, ou absolument inconnues dans les Indes Orientales. Les fièvres continues, au contraire, s'y déclarent avec tant de violence, que les malades tombent aussitôt dans le délire, meurent en peu de jours, et souvent en peu d'heures, comme le dit Bontius. Titsting dit que la chaleur ordinaire de Curaçao est de quatre-vingt à quatre-vingt-six degrés, et que les Européens qui y abordent sont ordinairement attaqués de fièvres ardentes.

Outre cette chaleur naturelle de l'atmosphère, l'air peut encore s'échauffer extraordinairement par des causes particulières en certains temps et en certains lieux. Nous voyons en effet nombre de contrées où l'air se charge d'exhalaisons inflammables qui prennent feu à la moindre occasion, et

rendent la plupart de ces endroits inhabitables. Nous en parlerons ci-après. Les vents sont avantageux pour tempérer cette chaleur naturelle ou accidentelle de l'atmosphère de certains pays; mais leur effet se porte quelquefois subitement d'un excès à l'autre, et pour lors ils deviennent très-nuisibles. Nous en parlerons à la fin de ce chapitre.

Hippocrate avoit dejà observé les effets que le froid opère sur les corps, et particulièrement sur le corps humain auquel il rapportoit toutes ses observations. Nous laissons aux physiciens à examiner le froid absolu et le froid relatif par rapport à leur cause, pour nous occuper des effets qui en résultent. Le froid resserre et rétrécit les corps mêmes les plus durs, sans en excepter le diamant. Il en augmente la liaison, rend par là les corps mous fort roides, diminue considérablement le mouvement des fluides, et peu à peu les coagule et les gèle. L'homme, en tant que corps, est également asujetti aux mêmes lois. On a remarqué que les habits, qui pendant l'été étoient fort justes, sont plus larges pendant l'hiver, par rapport au moindre volume du corps: nos solides sont plus fermes pendant l'hiver; on est plus agile, dit Hippocrate, l'appétit augmente, et la digestion se fait plus vîte. Mais, d'un autre côté, la résistance que les fluides opposent aux solides est si grande, que la force de nos solides, quoique augmentée de beaucoup, ne peut (2) prendre le dessus, si ce froid est considérable.

---

(2) Cette réflexion de M. Zimmerman est de la dernière importance pour la pratique de la médecine, mais elle n'est pas présentée avec tout le jour dont elle est susceptible. Il ne faut pas penser que cette résistance des fluides soit réellement une force vive. Comme nos fluides n'ont de mouvement et d'action que par l'énergie même des solides, et qu'ils tendent tous naturellement à l'état d'inertie, mais surtout le sang qui n'a pas de lui-même les qualités requises pour être un véritable fluide, ils n'opposeront de résistance que presqu'à raison de leur masse seule. Leur raréfaction ne doit être considérée que comme nulle dans ces circonstances, à moins que quelques raisons particulières ne donnent lieu à une exception. Il est pareillement besoin de remarquer que cet état des solides qui compriment fortement les fluides, met le corps dans un espèce de pléthore, premièrement par rapport au resserrement que produit le froid, secondement à cause des excrétions cutanées, qui sont très-peu de

Les Français étoient beaucoup plus forts et plus robustes au Canada, s'y portoient mieux qu'en France : ils y ressembloient beaucoup aux Suédois. Le courage et la force est donc propre aux nations Septentrionales des climats moins reculés vers le Nord, autant que cela dépend de la force du corps. L'hiver est en général une saison saine, lorsqu'on a de bons habits et bon feu. La peste diminue même toujours pendant cette saison-là. Mais cette saison occasionne aussi de grandes maladies, Hippocrate les a marquées, et nous les observons toutes, telles qu'il les a vues de son temps.

Ceux qui ne font pas d'exercice pendant l'hiver, éprouvent un ralentissement extraordinaire dans le cours de tous les fluides : leurs membres se roidissent même quelquefois. Les sujets foibles éprouvent dans cette saison des affections spasmodiques très-douloureuses après le refroidissement des parties extérieures. Cela disparoît au retour de la chaleur de l'air, ou moyennant une chaleur interne, excitée par des médicamens qui la portent en même temps à la circonférence et aux membres. Une femme de soixante-trois ans, fort délicate, éprouve un refroidissement très-grand aux bras ; aussitôt elle est saisie d'une crampe terrible par tout le corps :

---

chose alors. De là, dit Hoffmann, *sanguinis stagnationes ob consuetas excretiones suppressas*, ce qui rend les inflammations de poitrine si fréquentes dans ces temps-là, *quia infarctus sanguis difficiliori expressione è pulmonibus recedit*, dit Stahl; ce qui se conçoit aisément, si l'on se rappelle que l'impression du froid fait même disparoître les veines, donne de la rudesse à la peau par la crispation qu'elle lui fait éprouver, *penetrabile frigus adurit*, comme dit un poëte après Hippocrate. Nos solides ont cependant plus de force, dit M. Zimmerman; cela est juste. Ils devroient donc agir avec plus d'énergie sur les fluides, car le *movimentum* ou la quantité de leur mouvement doit être considérable ; mais cela n'a lieu qu'à certain degré, au delà duquel les solides n'agissent presque plus, ou pas assez, par la roideur qu'ils acquièrent. Je remarque que l'on n'a pas assez fait d'attention à ce phénomène par rapport aux maladies du printemps, lesquelles sont la plupart accompagnées d'un très-grand abattement, surtout chez les sujets foibles. Après un grand resserrement des solides, ces sujets éprouvent nécessairement un relâchement considérable au retour du printemps, particulièrement s'il est accompagné de chaleur humide, ou de vents semblables.

il lui sembloit qu'on lui arrachoit la chair par lambeaux, et qu'on lui tordoit en même temps tous les membres. Elle sentoit à l'estomac et aux intestins des douleurs si grandes que, malgré qu'elle ne voulût jeter aucune plainte, elle se replioit dans son lit comme un ver : son pouls étoit le plus lent que j'aie jamais remarqué. Je l'ai tirée d'affaire en trois jours.

Le froid est généralement moins nuisible lorsqu'on y joint l'exercice du corps. L'équipage qui passa l'hiver dans le détroit de Weigatz, et qui prenoit tous les jours de l'exercice, se sauva du froid rigoureux qu'il y éprouva, excepté les matelots d'un seul vaisseau, qui s'étoient tous tenus tranquilles. On conserve sa santé au Spitzberg, pourvu qu'on s'y donne toujours du mouvement. On ne peut au contraire se soutenir long-temps en patinant, si l'on ne prend en même temps de fortes nourritures, et massives, ce qu'il faut réitérer souvent. Car dans cet exercice violent, la transpiration est si grande et si dangereuse, qu'elle est accompagnée d'une faim considérable et d'un épuisement extraordinaire. On éprouve alors des bâillemens continuels, des défaillances qui seroient suivies de la mort, si on ne prenoit des alimens par intervalles. Il est facile de présumer combien le corps doit perdre lorsqu'on fait sept lieues en une heure et demie, avec un mouvement aussi considérable. Enfin l'on sait combien le repos est dangereux en hiver pour le voyageur qui a grand froid, et envie de dormir ; ce qui le conduit infailliblement à la mort, s'il s'arrête.

L'humidité de l'air affoiblit l'homme subitement, et cause dans ses fluides une lenteur qui tend à en arrêter la circulation. Les solides se relâchent, les fluides qui ne sont plus comprimés et forcés avec la résistance naturelle, restent comme en stagnation dans leurs vaisseaux. La circulation n'est plus qu'indolente, et les sécrétions ne se font qu'avec peine. Alors la transpiration s'arrête ; les pores absorbans se remplissent de l'humidité de l'air : il suit bientôt une lassitude, une pesanteur qui accable ; on perd toute sa gaieté, on s'abat, et l'esprit s'abat aussi avec le corps.

L'air est dans certains climats plus humide qu'il ne le paroît. Il est si humide dans l'île de Java, les îles voisines, et en différens endroits du continent des Indes, que le fer,

l'acier, l'airain, l'argent s'y rouillent et s'y rongent beaucoup plus promptement qu'en Europe dans la saison la plus humide. Les habits y moisissent et pourrissent dans les armoires, si on ne les expose pas souvent au soleil. La rouille ronge le fer à Malabar, dix fois plus vîte qu'en Europe.

L'air est, par cette raison, si humide en Amérique, qu'il ronge (3) dans les îles Bermudes les tuiles des toits, les pierres, presque tous les métaux, et les plus gros canons, avec une promptitude incroyable. Les bêtes de somme et les cochons ne boivent pas à la Jamaïque, et cependant suent continuellement. L'air y est si humide, que les pores absorbans de ces animaux ouvrent un libre passage à l'eau qu'il faudroit pour leur boisson. L'humidité agit d'ailleurs assez puissamment sur le corps de l'homme indépendamment de la chaleur.

Les pays et les séjours humides sont malsains partout. Short a prouvé par le nombre considérable des morts, que les pays marécageux qui ne sont pas balayés par les vents, absorbent leurs habitans, de sorte que, suivant lui, il meurt, dans les provinces de Lincoln, d'Essex et (4) de Cambridge, plus de monde qu'il n'en naît ; ce qui ne se voit pas ailleurs.

Les fièvres intermittentes sont très-fréquentes dans tous les pays marécageux. On y voit aussi fréquemment des dyssenteries, des fièvres putrides, si le temps est pluvieux en automne, après un été chaud. J'ai vu chez nous les cours de ventre les plus violens se manifester en Septembre, après la

---

(3) M. Zimmerman paroît attribuer ici à l'humidité de l'air ce qui n'en dépend que très-indirectement. L'humidité, en tant que telle, ne produira jamais de pareils effets. Les observateurs physiciens ont prouvé que des brouillards même imperceptibles, la rosée, la pluie, les vents, se chargeoient quelquefois d'une quantité prodigieuse de sels très-actifs, dont la causticité rongeoit et calcinoit très promptement ces différens corps. Ces effets peuvent être continuels dans des pays où l'air sera continuellement chargé de quelque principe semblable par les émissions fréquentes du sol. Voyez Muschenbroeck, *des Météores*.

(4) Le texte allemand dit dans la province d'Ely ; mais Ely est une ville de la province qui reçoit sa dénomination de la ville de Cambridge. Ely est à 54 milles de Londres au N-E, mais un peu plus vers l'E.

suppression de la transpiration ; tandis que la dyssenterie étoit épidémique dans les contrées voisines : ce qui me faisoit penser que je pourrois tirer une conséquence des causes des dévoiemens aux causes des dyssenteries.

Grainger, célèbre poëte Anglois, qui a paru à l'armée Angloise comme médecin, et avec la plus grande réputation, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, a remarqué que, dans une fièvre très-dangereuse qui régnoit au mois d'Août 1748 parmi les soldats, le nombre des malades étoit en raison des degrés de l'hygromètre. Pringle rapporte qu'après la bataille de (5) Dettingue, la dyssenterie avoit commencé dans l'armée Angloise avant qu'on vît aucun fruit aux arbres ; que cela ne vint que parce que les troupes furent obligées de passer la nuit qui suivit la bataille, sur un terrain humide. Dès qu'elles eurent passé le Rhin, la dyssenterie diminua : mais ceux qui étoient dans les hôpitaux, en moururent tous, parce qu'il s'y étoit joint une fièvre maligne vraiment pestilentielle.

Après la bataille de Fontenoy, tous les soldats se portoient bien, parce qu'ils étoient campés dans un pays sec: l'automne fut même sans maladies. A Mons, au contraire, les troupes furent incommodées de dyssenteries et de *fièvres algides*. Il y eut beaucoup de malades à Bruges et à Louvain dans les baraques froides, mais on n'en vit presque pas parmi ceux qui étoient logés chez les bourgeois. Il y eut aussi des malades lorsque les troupes furent à Breda, quoiqu'on n'y voie pas de marais ; mais le fond du sol est très-humide. Ceux qui se trouvèrent le long des prairies, souffrirent le plus. Les fièvres algides diminuèrent à la chute des feuilles, dès qu'il ne s'éleva plus de vapeurs.

Barrère dit qu'avant qu'on eût ouvert le terrain, et fait des plantations à la Guiane, l'air étoit plus pluvieux et plus malsain, et que pendant long-temps on ne put y élever aucun enfant des Nègres, parce qu'ils mouroient tous d'un spasme aux mâchoires, peu de temps après leur naissance. Les adultes en étoient aussi attaqués. Les malades éprouvoient

(5) Il faisoit extrêmement chaud le jour de cette bataille, et l'armée alliée manquoit de vivres depuis deux jours.

en même temps une faim extrême, et ils mouroient dans des convulsions.

Si le froid se joint à l'humidité de l'air, la transpiration n'en est que plus arrêtée. Les effets d'un froid humide se font bientôt remarquer sur les tempéramens. On devient plus lourd, moins actif à mesure que ces deux qualités de l'air se trouvent plus réunies dans un climat. Le climat de Copenhague est froid, couvert de nuages; c'est pourquoi les étrangers s'y plaignent tant de l'*inclémence du ciel*. On y distingue aisément un Danois d'un Norwégien. Celui-ci, né sous un ciel froid et sec, est, dit-on, comme le Suédois et l'Islandois, beaucoup plus éveillé que le Danois. Les maux de gorge, de poitrine, de ventre, qui viennent d'un froid humide, sont plus violens et plus opiniâtres. La dyssenterie devient épidémique aux Antilles et en Suisse, si, après la chaleur, le froid arrête la transpiration que cette chaleur avoit excitée.

Les effets du froid humide nocturne des pays chauds, doivent se ranger parmi ceux du froid humide, parce que les habitans de ces pays-là sont comme glacés à un degré de froid qui ne feroit même pas couvrir les Européens. Tous les malades, et surtout les hypocondres, souffrent principalement en Novembre et Décembre, lorsque le froid humide se fait vivement sentir. L'*opisthotonos*, cette crampe redoutable qui tire le corps en arrière, et qui finit par des convulsions mortelles, arrive de nuit dans l'île de Java, selon Bontius, lorsque les habitans fatigués de la chaleur du jour, jettent leur couverture à bas du lit. Lionel Chalmers qui l'a observée dans la Caroline, et qui l'a décrite plus exactement, dit qu'elle est particulière à tous les pays chauds, et qu'elle y a lieu en toute saison, mais surtout en été, s'il survient une pluie froide après une grande chaleur. C'est la maladie qu'on appelle *bériberie* dans les Indes.

Mais on souffre encore plus et plus dangereusement de l'humidité accompagnée de chaleur. L'humidité qui relâche tout d'elle-même, causera nécessairement un plus grand abattement lorsque la chaleur qui ouvre tous les pores, lui donnera la facilité d'abreuver tous les solides, et d'imprégner aussi les fluides des qualités hétérogènes dont cette humidité de l'air est chargée. Tout tend dès lors à l'inertie et à la putréfaction. C'est de là que viennent ces épuisemens soudains

et si grands qu'on observe lors de cette température. Tout tend, dis-je, alors à la putréfaction, parce que la chaleur exaltant tous nos principes actifs, elle en augmente aussi l'acrimonie naturelle à laquelle ils tendent spontanément. La dissolution qu'y cause l'humidité abondante, en facilite la dépravation ; et cette dépravation arrive d'autant plus certainement et plus promptement, que la transpiration n'a presque pas lieu dans ces circonstances.

Un air humide et chaud produit les même effets par toute la terre. Roger remarque qu'il a régné des maladies épidémiques en Irlande, toutes les fois qu'il est arrivé de grandes chaleurs humides. Mézerai fait mention d'une peste terrible qui, du temps de Louis XI, a suivi une saison humide et des vents chauds de longue durée. Cette peste enleva à Paris et dans les environs quarante mille âmes dans l'espace de deux mois. Cependant il est bon d'observer que les médecins anciens ne restreignoient pas la *peste* à la fièvre accompagnée de *bubons* ou de *charbons* ; mais qu'ils appliquoient ce mot à toutes les épidémies qui faisoient de grands ravages, et même à des maladies de poitrine et à l'esquinancie.

La saison se divise généralement, à Java, en sèche et en humide : la saison sèche y fait l'hiver, et l'humide l'été. L'été est très-malsain à Batavia, à cause de l'humidité et de la chaleur de la saison ; quoique l'humidité et les vents soient ce qui rend la chaleur du pays supportable à certain point, et même le pays habitable. Les maladies les plus ordinaires, telles que les rhumes, sont par cette raison très-fréquentes et très-longues à Batavia. Les maladies graves y sont aussi très-fréquentes, mais extrêmement dangereuses. Le *cholera-morbus* y règne avec une extrême fureur, et enlève les sujets en vingt-quatre heures au plus tard. La dyssenterie est alors la maladie la plus commune et la plus à craindre. L'air extrêmement chaud et humide de Bander-Abassi est surtout à craindre sur le continent de l'Asie. Ses effets funestes n'y sont que trop connus. Les étrangers y meurent en peu de temps, et les habitans y ont la mort peinte sur le visage. Voilà pourquoi ils se sauvent dans les montagnes lorsqu'il y a le plus à craindre, et en descendent de dix jours en dix jours pour relever ceux qui gardent leurs habitations.

L'air de la côte de Juda, et celui de l'île S. Thomas en Afrique, située sous la ligne, est redoutable par les mêmes raisons et au même degré. On sait que les Portugais furent obligés, pour conserver leurs colonies Asiatiques et Africaines, d'établir des stations de trente en trente lieues, où les colons futurs séjournoient pendant des mois entiers, afin de s'accoutumer peu à peu à l'influence mortelle de l'air chaud et humide.

Il en est de même en Amérique. La saison se divise également en sèche, et en humide, à la Jamaïque : cependant il y pleut çà et là presque toute l'année, et, en général, l'air y est toujours chaud et humide. Les fièvres aiguës et les coliques sont les maladies les plus communes à la Jamaïque. Ces fièvres y enlèvent les malades en peu d'heures, et les coliques y sont des plus douloureuses; elles sont suivies de paralysie, si elles ne font pas périr les malades. On soutient qu'il meurt tous les sept ans à la Jamaïque autant d'habitans qu'il en demeure à la fois en un an; et que ce ne sont que les nouveaux colons qui arrivent tous les jours, qui l'empêchent de devenir un désert.

L'air est aussi malsain à Carthagène et à Portobello, par les même raisons. Ulloa dit qu'il règne à Portobello les maladies les plus dangereuses, et que les femmes en couche y meurent presque toutes; qu'en outre, les vaches, les jumens, les poules, y sont stériles. Les galions y perdent toujours une partie de leurs troupes. Aussi les habitans, à l'exception des magistrats et d'une petite garnison souvent relevée, demeurent le moins qu'il est possible dans la ville. Tout le monde fuit, hors le temps de la foire, de cet endroit pestilentiel. Les femmes grosses vont faire leurs couches à Panama. Ce ne sont que les avantages extraordinaires de la foire de Portobello, qui réconcilient les habitans avec cette ville meurtrière. La maladie jaune des Antilles règne avec une fureur extrême à la Martinique et à Saint-Domingue, à cause de l'extrême chaleur humide qu'on y éprouve. Elle commence par un violent vomissement noir, et dégénère enfin en jaunisse.

La sécheresse de l'air lui rend l'élasticité qu'il avoit perdu par l'humidité. On a observé à la vérité que l'air élastique

reste toujours tel dans toutes sortes (6) d'expériences ; et qu'il ne perd cette qualité, ni par un long repos, ni par la pression la plus violente. Les expériences ont aussi prouvé aux physiciens, que les particules aériennes élastiques séparées les unes des autres, se réunissent tellement avec d'autres corps qui se sont interposés dans leurs intervalles, ou que du moins elles se tiennent si tranquilles parmi eux, qu'il se passe des siècles entiers avant qu'on y aperçoive la moindre marque d'élasticité : mais que leur élasticité se fait apercevoir dans toute sa force, dès que ces particules sont assez dégagées des corps étrangers, pour pouvoir se réunir intimement entre elles.

Un air sec est en général très-sain, parce qu'il est très-élastique. L'air sec, et qui n'est pas trop froid, donne de l'agilité aux membres, répand la gaieté dans l'âme. Voilà pourquoi il est si avantageux aux hypocondriaques : car il fortifie l'esprit aussi bien que le corps : cet air règne en hiver à Montpellier, et chez nous dans les beaux jours du mois de Septembre. Un air sec et froid occasionne des maladies inflammatoires, parce que le sang s'épaissit alors, sans rien perdre de son mouvement, du moins d'une manière assez sensible : aussi voyons-nous, pendant cette température, de fréquentes pleurésies.

L'air sec, et qui n'est pas trop chaud, est certainement agréable et rarement malsain : cet air qui règne à Montpellier, guérit seul nombre d'Anglois, de longues phthisies, de vapeurs et de mouvemens hypocondriaques. Un air sec et chaud a les mêmes influences que celles que nous avons rap-

---

(5) Des expériences très-connues nous ont prouvé que l'air perd entièrement son élasticité lorsqu'on divise ses molécules, et qu'on en empêche le contact ; car l'air n'a d'élasticité qu'autant que ses molécules sont intimement rapprochées. L'air perd son élasticité et entre dans un état de fixité lorsqu'il se combine avec différens corps, pour ne former avec eux qu'un seul mixte : il reprend son élasticité lorsqu'on l'en dégage. Il perd aussi cette qualité, lorsque la fumée d'une lampe, d'une ventouse, ou l'acide sulfureux volatil, etc. s'interposent entre ses molécules qui se trouvent par là divisées presque à l'infini ; car je pense que c'est la meilleure raison qu'on puisse donner de ces phénomènes.

portées ci-devant ; il rend à la fin les gens maigres, secs, et comme brûlés : cet air règne dans l'Espagne méridionale, à Naples, dans la Sicile, en Portugal, et surtout en Egypte. Bontius dit que les habitans de Batavia se portent le mieux quand l'air est sec et un peu rafraîchi par des vents plus froids.

La pesanteur de l'air ne diffère pas dans ses effets de son élasticité augmentée : on croit souvent que l'air est très-lourd quand il est rempli de vapeurs, de brouillards, d'eau, de sorte que le soleil en soit même caché aussi bien que la lune et les étoiles ; mais il est certainement plus (7) léger

---

(6) Je vois de très-habiles physiciens indécis sur ce phénomène. Je crois qu'on le doit plutôt attribuer à l'élasticité de l'air qu'à sa pesanteur. Le savant auteur du Dictionnaire de Physique paroît pencher pour cette opinion. En effet, s'il est vrai, comme les expériences semblent le prouver, que plus il y a de corps étrangers interposés entre les molécules, moins son élasticité est sensible ; on a lieu de dire que quand l'air a été purgé des corps étrangers après une pluie ou un orage, le baromètre ne remonte que parce que l'air a repris son élasticité, qu'il avoit perdue en partie par rapport à l'interposition des matières dout il étoit chargé, et qui diminuoient son élasticité, par conséquent aussi sa pression, avant la pluie ou l'orage, ce qui avoit fait tomber le mercure. En outre, peut-on dire que l'air soit plus pesant lorsque le mercure remonte après le mauvais temps ou un orage qui a purgé l'air, et précipité les corps étrangers qui s'y trouvoient disséminés, jusqu'à des œufs même d'insectes ou d'autres corps, comme les physiciens observateurs le prétendent ? Il est bien plus naturel de croire que l'air est devenu plus léger après ces pluies ou ces tempêtes ; et que n'ayant plus de corps interposés entre ses molécules, il reprend alors sa légéreté naturelle et son élasticité, et que c'est par cette raison que le mercure, plus pressé par sa seule force élastique qui agit en tout sens, monte jusqu'à ce que l'air ait déployé sur lui toute la force de son ressort. Voilà tout ce que la raison doit conclure des expériences. On demandera pourquoi le mercure baisse au milieu d'un très-beau temps, avant le moindre signe de vent ou de pluie, et sans que le temps change ? L'air étoit donc plus léger et plus pesant en même temps ? Cette objection porte à faux. Le mercure baisse et remonte même plusieurs fois pendant un très-beau temps, sans qu'il vienne de pluie, et la même chose arrive pendant le mauvais temps, sans que le beau temps vienne. La chose est facile à concevoir. Si le mercure baisse et remonte alternativement, c'est toujours à proportion que les molécules de l'air se dégagent des corps étrangers

alors, puisque le vif-argent descend dans le tube du baromètre, et qu'il monte au contraire quand le temps est beau.

Ainsi, quoique l'air soit plus pesant pendant le beau temps que pendant le mauvais, l'eau n'en est pas moins la cause de l'augmentation de cette pesanteur pendant le beau temps. Boerhaave a fait voir que, lorsque le temps est le plus beau, le plus sec, le plus serein, l'eau monte seulement plus haut, et est distribuée et dispersée davantage dans les plus hautes

---

qui y sont interposés ; ce qui fait varier son ressort, par conséquent sa pression. Il peut donc arriver que les corps étrangers ne s'en dégagent pas tout-à-fait, ou que d'autres s'y interposent de nouveau ; et par là le mercure variera sans que la pluie vienne après la descente du mercure, qui remonte bientôt par une raison contraire, ou sans que ce beau temps vienne lorsque le mercure remonte, mais pour redescendre bientôt. La pesanteur de l'air est une chose certaine ; mais, comme il y a des difficultés insolubles, en expliquant par là le phénomène que présente le mercure dans le tube, il est plus naturel de l'expliquer par une autre qualité de l'air, laquelle peut rendre la raison suffisante du phénomène dans tous les cas possibles ; mais le phénomène semble s'expliquer de lui-même, si l'on considère ce qui doit arriver à certains malades. Si l'air des pays élevés est incommode aux poitrinaires, à ceux qui sont dans une disposition à la phthisie, aux asthmatiques, c'est qu'il est trop pur, par conséquent trop élastique. Ces sujets se trouvent mieux dans un pays chargé de vapeurs, de brouillards, et plus bas ; parce que l'air y est moins pur, par conséquent moins élastique ; or c'est presque toujours dans ces circonstances que le mercure descend. M. Zimmerman auroit donc dû faire plus d'attention à l'opinion de M. Haller, qu'il a présentée, p. 91 ; et il auroit senti que c'est parce que l'élasticité de l'air est moindre, que les malades dont il parle se trouvent mieux. J'ai vu quelques physiciens penser que si le mercure ne monte pas si haut dans le tube sur la cime des montagnes, ou même sur un édifice fort élevé, comme l'observe Baglivi, c'est que l'attraction passive que la terre fait éprouver aux couches supérieures de l'air diminuant encore plus qu'en raison des cubes des distances au centre de l'attraction, ces couches développeront moins leur ressort, exerceront aussi une compression beaucoup moindre sur le mercure, qui, par conséquent, ne s'élevera pas si haut, quoique l'air dans ces régions soit réellement susceptible d'une plus grande énergie, parce qu'il est plus pur. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette hypothèse.

régions de l'atmosphère. Or, plus l'eau s'éloigne de nous dans l'air, plus notre air se purge de vapeurs, et plus sa nature élastique se développe. L'élasticité de l'air (8) est donc en raison de sa pesanteur.

L'augmentation de la pesanteur de l'air, un air sec, serein, mais qui n'est point trop chaud, augmentent notre gaieté, notre agilité et nos forces. La plus grande pression de l'air rend les nerfs et les vaisseaux plus forts et plus actifs ; le sang circule plus aisément, la chaleur interne et par conséquent l'appétit augmentent, la digestion se fait mieux aussi-bien que la sécrétion des différentes humeurs. Les excrétions naturelles sont plus régulières, et l'âme est comme dans un état de liberté entière.

Dans les temps secs et froids, l'esprit est si gai, le corps si agile, qu'un pesant Hollandais ressemble alors au Français le plus gai. Un air très-pesant, joint à un grand froid, a les mêmes désavantages qu'un air sec et très-froid. Mais Scheuchzer a eu une idée bien singulière sur la pesanteur de l'air ; il pensoit que c'étoit là la cause de cette maladie qu'ont les Suisses, et qu'on appelle la *maladie du pays* ou *nostalgie*. Voyez ce que dit Muschenbroeck à ce sujet, tome III, page 196, édition de M. de La Fond. Je parlerai de cette maladie, en traitant des passions. On a opposé de très-fortes raisons à l'opinion de Scheuchzer.

L'air est léger sur les hautes montagnes, lorsqu'on a sur la tête une colonne d'air moins pesante, ou lorsque dans la plaine il est chargé de vapeurs. On n'est pas d'accord sur la manière dont il agit sur les hautes montagnes, où il paroît beaucoup plus léger. Les anciens croyoient déjà qu'il étoit difficile de respirer sur les hautes montagnes ; et l'on trouve chez les Grecs, que ceux qui vouloient monter sur l'Olympe, s'appliquoient au nez et à la bouche des éponges imbibées de vinaigre et d'eau, parce que l'air de cette montagne leur gênoit la respiration. Les modernes ont dit la même chose de l'air du pic de Ténériffe dans l'île du même nom, à l'occident de l'Afrique, et de plusieurs autres montagnes. L'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris dit la même chose du Pichincha en Amérique. On a prétendu avoir observé de pe-

(8) Cela est faux.

tites fièvres, des défaillances, toutes sortes d'hémorragies et de vomissemens de sang sur plusieurs autres montagnes élevées. MM. Bouguer et la Condamine disent cependant que la respiration demeure également libre sur le sommet du Pichincha; ils y ont passé six semaines. D'autres physiciens ont aussi éprouvé qu'on respire sans peine dans l'air le plus léger, et particulièrement sur le pic de Ténériffe, sur le Caucase, le Canigou, l'Ethna, le Saint-Gothard, la Furke et le Joeh. Arbuthnot disoit que l'air léger ne devenoit incommode que quand on y passoit subitement; mais il croyoit qu'il étoit probable que l'habitude pouvoit y accoutumer. Selon M. de Haller, les maux que quelques personnes ont soufferts en voyageant avec beaucoup de peine et d'incommodités sur de hautes montagnes, ne sont dus qu'à la plus grande élasticité de l'air, qui est très-pur sur ces cimes. On remarque que ceux qui y ont voyagé à leur aise ou à cheval, n'y ont pas éprouvé les mêmes inconvéniens.

Quoique l'air des plus hautes montagnes ne gêne pas la respiration des gens sains et bien portans, il devient dangereux aux sujets étiques. Ces gens ont besoin d'un air très-pesant pour l'extension de la poitrine. Voilà pourquoi ceux de ces sujets qui habitent des pays élevés, se trouvent si soulagés à Montpellier, à Lisbonne et à Naples. C'est aussi ce pourquoi nos Suisses asthmatiques respirent plus aisément en Hollande que chez nous.

La légéreté de l'air est beaucoup plus sensible, lorsque la quantité des vapeurs aqueuses en diminue la pression. Le séjour des hautes montagnes est très-malsain à cet égard, parce qu'elles sont ordinairement couvertes de brouillards. Il pleut dans les Andes toute l'année, comme dans les Alpes. Halley fut obligé d'essuyer très-souvent les verres de ses instrumens pendant la nuit, lorsqu'il voulut observer le ciel dans l'île de Sainte-Hélène, couverte de montagnes. Or, on sait par ce qui a été dit auparavant, que la diminution de la pesanteur de l'air affoiblit les solides de nos corps, ralentit le cours de la circulation des fluides, est un obstable aux sécrétions et aux excrétions naturelles. Ce qu'il y a de certain, c'est que la surface du corps est alors moins pressée, et que dans un air léger nous perdons le courage, l'espérance et la

force. *(Tout ce qui précède peut s'expliquer par l'élasticité de l'air.)*

Les changemens subits ou considérables de l'air, produisent de très-mauvais effets sur nos corps. On sait, par l'observation des saisons, combien ces changemens sont fréquens. Boerhaave dit que la plus grande hauteur du baromètre observée jusqu'à lui en Europe, a été de trente pouces et demi, et la plus petite de vingt-sept et demi. Le mercure descend beaucoup plus en Suisse. La différence des deux points de station assignée par Boerhaave, est presque la dixième partie du plus grand poids de l'air, ce qui ne fait pas moins de trois mille deux cents livres. La moyenne hauteur du baromètre est de vingt-neuf pouces au bord de la mer. Quelque peu que la pesanteur de l'air s'éloigne de ce rapport à cause du froid, de la chaleur, des vapeurs et des vents, cet éloignement fait cependant pour notre corps une différence de quinze cents livres de moins dans la pression que nous éprouvons. La chaleur, le froid, mais surtout les vapeurs, si différentes par leur nature, et les vents, sont les principales causes du changement de l'air ; et il n'y a que peu de pays exempts de cette vicissitude.

L'air est pur et serein en Suède. Les quatre saisons y sont mieux distinguées, par rapport à la température, qu'en d'autres contrées. Les saisons se succèdent de la manière la plus imperceptible dans les États d'Alger. Le baromètre y change tout au plus d'un pouce trois lignes. Le temps est si constant aux Barbades, que le corps n'y éprouve aucune variation dans la transpiration, comme il arrive dans les pays froids ou humides. Le ciel est continuellement riant sur la côte du Pérou où il ne pleut jamais. Il y fait un air gris, mais autant qu'il le faut seulement pour cacher le soleil, et modérer la vivacité de ses rayons, sans que le jour en soit aucunement obscurci. Voilà pourquoi la variation du baromètre ne va pas, à Quito, à une ligne et demie pendant l'année. Addisson a fort bien dit que rien n'est plus constant que le climat de l'Angleterre, excepté l'humeur de ses habitans. Cela souffre cependant ses exceptions à certains égards et en certains temps.

Les changemens considérables de l'air sont toujours très-nuisibles pour tout le monde, qu'on soit malade ou en bonne

santé. Le printemps si vanté par les poëtes, est une saison des plus malsaines à cause des changemens fréquens de l'air. C'est aussi pendant cette saison que les médecins ont le plus de peine, et le moins de succès.

Les nuits froides qui, dans la basse Hongrie, succèdent à des jours très-chauds, sont une des principales causes des fièvres dangereuses de ces contrées-là : les malades en meurent pour la plupart. Toutes les personnes délicates, tous ceux qui sont sujets à des affections nerveuses, ceux qui sont incommodés de la goutte, ou qui ont été blessés, mais surtout les asthmatiques, portent leur baromètre avec eux. Jamais les maladies inflammatoires ne font plus de ravages, que lorsqu'un froid subit succède à un temps chaud.

Jusqu'ici j'ai parlé des qualités les plus sensibles (9) de l'air, et des effets qu'elles font sur le corps ; mais il en est encore d'autres qui ne sont connues que par leurs phénomènes. La physique les a découvertes par l'examen de ces phénomènes : et l'on a vu qu'elles n'avoient pas moins d'influence sur le corps ; que souvent même elles étoient encore plus dangereuses. Je parlerai premièrement de la corruption que contracte l'air renfermé, et de celle qui vient de toutes sortes de vapeurs nuisibles.

Un air tout-à-fait renfermé, et qui n'a pas été renouvelé pendant long-temps, devient un élément meurtrier au lieu d'entretenir la vie. On a vu des gens renfermés pendant pendant quelques jours seulement, mourir pendant ce court espace de temps. L'air d'une chambre humide et fermée devient très-nuisible, et même très-dangereux. Je me souviens d'être entré au printemps dans une grande salle au rez de chaussée, près de Berne : elle avoit été fermée pendant l'hiver. Je perdis à l'instant la respiration : j'éprouvai une tension considérable à la poitrine. Je me sauvai aussitôt de cet endroit, pour reprendre ma respiration en plein air, ce que je ne pus faire qu'avec beaucoup de peine. La respiration des per-

---

(9) L'air est de sa nature un élément innocent, tant que ses qualités physiques restent dans la proportion naturelle qu'elles ont avec notre corps. Les corps ne s'altèreroient jamais dans un air absolument pur ; il ne nuit qu'accidentellement.

sonnes enfermées peut faire perdre à l'air son ressort; et l'humidité produira également le même effet.

Les effets d'un air renfermé sont terribles, surtout lorsqu'il y a un grand nombre de personnes enfermées dans un endroit peu spacieux. Je crois obliger le lecteur en lui donnant ici le détail d'une histoire des plus tragiques, qui fut l'effet d'un air renfermé, et corrompu par la respiration et les exhalaisons d'un grand nombre de personnes enfermées dans un trou fort étroit.

Au mois de Juin 1756, le vice-roi de Bengale voulant se venger du gouverneur Drake, et croyant aussi enlever de grands trésors, assiégea le fort Guillaume, comptoir Anglais établi à Calicut. Drake se sauva par la fuite. Holvell prit le parti de défendre ce poste avec les négocians de l'endroit et la garnison. Il le fit avec une extrême bravoure; mais le vice-roi s'en rendit maître. Le nombre de ceux qui restoient alors dans ce fort étoit de cent quarante-cinq hommes et une femme.

Tout ce monde, parmi lequel il y avoit plusieurs hommes blessés, et quelques-uns fort dangereusement, fut enfermé le même soir dans une prison de dix-huit pieds quarrés. L'espace que chacun pouvoit occuper étoit de dix-huit pouces quarrés. Cette prison étoit fermée de fortes murailles, et avoit au couchant deux fenêtres garnies de fortes grilles de fer. On connoît à présent cette prison en Angleterre sous le nom du *trou noir*.

L'air étoit extrêmement chaud; et ne pouvoit absolument pas circuler, ni par conséquent se renouveler dans ce trou. Cette pensée réduisit d'abord la plupart de ces prisonniers au désespoir : ils s'efforcèrent en vain d'ouvrir les portes. Holvell, leur chef, s'étoit placé tout près d'une fenêtre; il étoit par cette raison plus tranquille que les autres, et hors de danger d'étouffer. Il ordonna à tout le monde de se tenir en repos, et de ne pas s'épuiser les forces en trépignant. Cet ordre produisit un petit calme, interrompu cependant par les plaintes des blessés et le râlement des mourans. La chaleur y augmentoit d'une minute à l'autre. Holvell leur conseilla de se mettre tout nus pour gagner plus d'espace. On le fit, mais avec peu de soulagement. On tâcha d'augmenter ce léger soulagement en ventilant l'air avec les chapeaux; mais ce

travail étoit déjà trop pénible pour ces malheureux, épuisés des fatigues du siége, et par la chaleur étouffante de ce trou. Un autre Anglais conseilla de se mettre à genoux pour avoir un air plus libre. Tous acceptèrent l'avis, et convinrent de se relever tous ensemble pour éviter le désordre. On le fit au signal donné à différentes reprises : on gardoit cette position tant qu'il étoit possible ; mais chaque fois qu'on se relevoit, il en restoit toujours quelqu'un sous les pieds des autres, qui le fouloient et le faisoient périr. Tout cela étoit arrivé avant la fin de la première heure de leur emprisonnement.

A neuf heures du soir, ils furent pris d'une soif excessive : ils s'efforcèrent de nouveau de rompre la porte, et d'engager la garde à faire feu sur eux. Ceux qui étoient dans le fond de cette prison, perdirent à l'instant la respiration; et ce qui étoit encore plus terrible, ils entrèrent dans un délire furieux. Les plaintes amères de ces malheureux, leurs sanglots, leur désespoir remplissoient leur horrible séjour, et l'on entendoit des cris redoublés demander mille fois de l'eau. La garde approcha avec de l'eau. Holvell et deux de ses amis blessés la reçurent à la fenêtre dans des chapeaux, pour la passer aux autres. Les efforts qu'on fit pour en avoir étoient si tumultueux, que deux des amis de Holvell y furent étouffés ; et l'eau se répandit inutilement. Holvell étoit entouré des corps morts de ses amis péris par la presse, ou faute de pouvoir respirer.

On avoit eu jusques-là quelques égards pour Holvell, comme commandant et bienfaiteur de ces malheureux : mais, dès cet instant, toute distinction fut oubliée parmi eux. Tous se jetèrent de son côté pour saisir les barres des fenêtres : on lui monta sur les épaules; il fut si accablé de ce poids énorme, qu'il resta là sans pouvoir se remuer en aucun sens. Il implora la pitié de ceux qui étoient sur sa tête et sur ses épaules, leur demandant de le laisser se dégager de cet endroit, pour s'éloigner de la fenêtre, et mourir moins gêné.

Ses compagnons, éloignés de lui, ne se firent pas prier pour lui laisser quitter une place dont chacun avoit envie de s'emparer, dans l'espérance d'y trouver son salut. Les rangs les plus proches s'ouvrirent assez pour que Holvell pût arriver, quoique avec beaucoup de peine, au fond de ce trou.

Le tiers de ces malheureux étoit dejà mort ; et ceux qui vivoient encore pressoient si fort vers les fenêtres, que Holvell se trouva un peu plus libre au fond de sa prison. Mais l'air étoit si infect et si corrompu, que la respiration lui devint tout-à-coup très-difficile ; il souffroit même beaucoup en respirant.

Il fit un nouvel effort pour passer par-dessus les morts, vis-à-vis la seconde fenêtre ; il s'appuya contre un des tas de cadavres, résolu d'y attendre la mort. Dix minutes après, environ, il fut saisi d'une telle douleur de poitrine, et d'une si forte palpitation de cœur, qu'il fut forcé une seconde fois de tenter d'approcher d'un air moins funeste. Il y avoit cinq rangs entre lui et la fenêtre : le désespoir lui en fit traverser quatre. Son serrement de cœur le quitta en peu de minutes ; mais il éprouva une soif inexprimable, et demanda de l'eau à grands cris ; cette eau augmenta sa soif, loin de le soulager. Il n'en voulut donc plus boire, et il se mit à sucer la sueur de sa chemise, ce qui lui procura quelque soulagement. Un jeune Anglais, tout nu, qui étoit à côté de lui, lui saisit la manche de la chemise, et le priva pour quelque temps de ce secours si important dans ce pressant besoin.

Il n'étoit pas encore alors minuit. Le petit nombre de ceux qui restoient, se trouvoit au plus grand excès de rage et de désespoir. Tous crioient en demandant de l'air, parce que l'eau que la sentinelle avoit apportée pour s'en faire un divertissement cruel, ne les soulageoit plus. Ils chargèrent la garde d'injures pour l'engager à tirer sur eux ; mais ce fut inutilement. Bientôt après tout le bruit cessa subitement. La plupart de ceux qui vivoient encore, se couchèrent dénués de leurs forces, et rendirent paisiblement l'âme sur les morts. D'autres tâchèrent encore de s'emparer de la place de Holvell : un massif Hollandais grimpa sur ses épaules, et un soldat noir se porta sur l'autre. Holvell resta dans cette situation jusqu'à deux heures du matin. Enfin il perdit la raison et les forces, accablé dans cette triste position, n'osant s'écarter de l'endroit où il étoit : il saisit donc son couteau pour se couper la gorge, s'arrêta, et prit la résolution de quitter la fenêtre.

Holvell céda sa place à un Anglais, officier dans la marine. La femme qui faisoit nombre parmi ces malheureux, étoit l'épouse de cet officier : celui-ci accepta cette place avec

une reconnoissance infinie ; mais il fut bientôt déplacé par le pesant brigadier Hollandais. Il se retira en arrière avec Holvell, se coucha et mourut. Holvell perdit bientôt tout sentiment. On ne sait ce qui s'est passé depuis ce moment jusqu'au lever du soleil.

Un de ceux qui restoient en vie s'avisa de retirer Holvell de dessous les cadavres, à cinq heures du matin. Cet homme le fit par l'espoir qu'il conçut que Holvell leur procureroit leur délivrance si on pouvoit lui conserver la vie. On le reconnut à sa chemise, et on le retira. Il donna quelques signes de vie.

Le vice-roi, instruit de cette scène effroyable pour tout autre, demanda, d'un air tranquille, vers ce moment-là, si Holvell vivoit encore. On lui fit répondre qu'il pourroit peut-être en réchapper si l'on ouvroit la porte. Le messager revint avec ordre d'ouvrir ; mais la porte s'ouvroit en dedans. Ceux qui vivoient encore avoient perdu leurs forces : de sorte qu'il se passa plus de vingt minutes avant qu'ils pussent ôter les corps morts qui empêchoient d'ouvrir.

A six heures et un quart, on vit donc sortir de cet horrible séjour vingt-trois personnes, reste de cent quarante-six qui y étoient entrées la veille. Holvell avoit une fièvre terrible, et ne pouvoit se soutenir. Malgré cela, le vice-roi se le fit amener ; mais Holvell ne put lui dire un seul mot pendant quelque temps. On lui mit alors des chaînes qui lui coupoient la chair, et on le transporta à Maxadavad, capitale de Bengale. Sa fièvre aboutit cependant à une crise heureuse. Il s'éleva par tout son corps des tumeurs qui suppurèrent promptement. Le vice-roi lui rendit la liberté dans cette capitale, et à quelques-uns de ses amis dès qu'ils y furent arrivés. Ils passèrent sans difficulté par eau au comptoir Hollandais Corcemabad, et de là en Angleterre.

L'air enfermé et corrompu par les exhalaisons d'un grand nombre de personnes, produit aussi les mêmes effets en tout pays. On jugea, en 1559, quelques criminels à Oxford, dans une salle où les Juges et presque tous les assistans moururent subitement : ce qui a fait donner à ce jour le nom de *jugement noir*. La même chose arriva avec les mêmes circonstances à Taunton, il y a environ quarante ans. Pendant l'été de 1750, il se manifesta à Londres une fièvre très-dangereuse,

lors de la condamnation de quelques malfaiteurs. Cette fièvre se communiquoit même par le seul contact des habits : nombre de personnes en moururent sur le lieu même. La cause de ces effets funestes vint de la corruption que les exhalaisons de tant de personnes produisirent dans l'air qui n'étoit pas renouvelé.

C'est de la même cause que viennent les mêmes effets dans les prisons, les hôpitaux, les armées, sur les vaisseaux, et en général, dans tous les endroits clos où l'air n'a point de circulation, ou n'est pas ventilé et renouvelé comme il faut.

La maladie qui vient des prisons est une nouvelle espèce de fièvre particulière à ces endroits malsains. Cette fièvre est de la nature des fièvres pétéchiales, et fort commune dans les prisons Anglaises : elle doit son origine à la corruption de l'air. Les prisonniers mangent rarement en Angleterre des viandes gâtées, ou d'autres nourritures malsaines : ils ont de bonne eau, et suffisamment : ils sont bien vêtus, et n'ont rien à souffrir du mauvais temps ; mais les prisonniers bien portans ne sont pas séparés des malades. C'est à la malpropreté, à la quantité du monde enfermé, que Pringle attribue la fièvre de prison, parce que l'air en est continuellemen corrompu. Le ventilateur étoit donc très-nécessaire aux prisons de Londres. On a aussi remédié par ce moyen à l'inconvénient du mauvais air dans les prisons de Savoie.

La fièvre d'hôpital n'est pas différente de la fièvre des pri sons : elle vient, selon Pringle, des vapeurs putrides ; il l'a vue dans un moment où il n'y avoit encore d'autre exhalaison que celle d'une jambe pourrie de la gangrène. Barrère vi dans un hôpital militaire une gangrène mortelle se manifeste à toutes les tumeurs lorsqu'elles s'ouvroient. La contagion de l'air du lieu en étoit la cause : les malades n'éprouvoien pas le même danger lorsqu'on les transportoit dans un autr endroit. C'est principalement par cette raison, que les plaie sont si funestes dans l'Hôtel-Dieu de Paris, malgré le nombr de gens qui soignent les malades. Ceux qu'on y trépan meurent presque tous. Il est vrai qu'on y allume des feux ç et là pour épurer l'air ; mais le feu semble avancer la pour riture, au lieu de l'arrêter. En effet, la peste fait ses plu grands ravages lorsque la chaleur est la plus grande.

Mercurial remarque que les artisans qui travailloient l

plus au feu, furent attaqués les premiers de la peste qui se manifesta à Venise. Hodges dit qu'il est mort à Londres, à cause des grands bûchers allumés pendant trois jours consécutifs, quatre mille hommes en une nuit, tandis qu'il n'en mouroit pas plus de quatre cents ordinairement. Mead dit qu'on en a fait la même expérience à Marseille.

L'inconvénient que j'ai remarqué par rapport à l'Hôtel-Dieu de Paris, vient principalement de ce que l'air n'est pas suffisamment renouvelé. On pourroit le faire avec le ventilateur de Hales, ou mieux encore par le moyen des tubes de Sutton. Pringle assure qu'il est impossible de faire aucune cure heureuse dans un hôpital, si l'on ne purge l'air avec un ventilateur.

Ce grand médecin a observé dans les armées, que l'air renfermé d'une tente suffit pour y produire une fièvre putride. Suivant ses observations, les excrémens ont une odeur de pourri; ils sentent enfin la charogne, et deviennent extrêmement contagieux. Il a même vu paroître une dyssenterie pour avoir flairé du sang pourri dans une fiole bouchée. C'est pourquoi il conseille, si l'on veut arrêter la dyssenterie dans les camps, de défendre, sous peine de punition sévère, de faire ses besoins ailleurs que dans les lieux communs, destinés particulièrement à cela. Il dit aussi qu'il faut avoir soin de faire des fosses dans des endroits où le vent souffle en venant du camp, et les couvrir ensuite de terre. Il veut aussi qu'on prenne pour les hôpitaux des endroits spacieux, où le vent ait un libre cours, et qu'on y espace les malades autant qu'il est possible. Il pense que les granges et les églises sont les lieux les plus avantageux pour ces vues. L'expérience a prouvé trop malheureusement que, quand les malades sont entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, les médecins, d'ailleurs si rares dans les armées, ne peuvent rien pratiquer d'avantageux pour empêcher les dyssenteries des camps, ou en arrêter les progrès.

On éprouve aussi les effets funestes d'un air renfermé, sur les vaisseaux. Il est honteux qu'on néglige tant sur les flottes Anglaises la belle invention de Hales et celle de Sutton. Ils n'ont pas non plus sur leurs vaisseaux un endroit particulier pour loger leurs malades : on les place où l'on peut, au hasard, dans un endroit tel quel. Lorsque le nombre des ma-

lades devient plus grand, on les met sur un vaisseau parti-culier jusqu'à certain nombre : de là vient que les chirurgien Anglais regardent le scorbut de mer, plutôt comme un maladie accidentelle, que comme une maladie à laquell l'homme soit naturellement sujet : (10) car c'est toujours pa contagion qu'il se communique, surtout lorsque le mal a fai des progrès.

Raynolds a observé que, faute de séparer les malades e pareils cas, la plus grande partie de l'équipage qui couchoi avec les malades dans un endroit trop étroit, et fermé pen dant la nuit, tomba malade ; tandis que ceux qui se tenoien éloignés, et qui suspendoient leurs lits aux mats ou dan quelque autre endroit bien aéré, en furent préservés dans le climats les plus chauds. Cet habile homme a aussi remarqu que les officiers et leurs domestiques ne se sentent presqu point de la misère générale des vaisseaux, lorsque tout l reste de l'équipage y est malade, par la raison qu'ils se trou vent moins souvent à côté des malades, et qu'ils couchen éloignés d'eux.

On voit des maladies qui ne sont pas contagieuses en elles mêmes, devenir telles dans un endroit clos.

Pringle a remarqué que l'air renfermé d'un lit, peut seu produire une fièvre putride. La contagion de la phthisie es naturellement peu active ; cependant elle passe, dans le lit de l'homme à la femme, et *vice versâ*. La petite vérole l plus bénigne devient souvent contagieuse à cause d'un ai renfermé, et se communique même alors par les habits D'après les plus justes observations, on a droit de penser qu le pourpre n'est pas de lui-même une maladie contagieuse cependant l'usage condamnable de fermer les appartemen dans ces circonstances, le rend très-contagieux, et beaucou plus mauvais qn'il ne le seroit. C'est aussi la corruption d'u air renfermé qui cause la foiblesse extrême dont se plaignen les malades au commencement même des fièvres pourprées On l'attribue mal-à-propos à la malignité de la maladie : c'es l'air étouffant de la chambre, les couvertures du lit, et très-

---

(10) M. Zimmerman a dit, *ursprüngliche Krankheit*, maladie originaire.

souvent le grand feu des appartemens qu'il faut en regarder comme la vraie cause.

La dyssenterie devient si contagieuse par l'extrême puanteur des excrémens, que les sujets les plus sains, et même les animaux ne peuvent s'en garantir. On nous a donné l'histoire de la dyssenterie qui fut apportée d'Amsterdam à Nimègue, et se répandit de là dans presque cinquante villes Hollandaises, où il en périt un grand nombre de sujets. La dyssenterie régna, il y a quatorze ans, chez nous avec tant de malignité, que dans un district peu considérable du canton de Berne, il périt jusqu'à treize mille âmes. C'étoit surtout dans les environs de Berne qu'elle étoit la plus violente. Un ecclésiastique de ce canton, qui étoit curé à une petite lieue de Berne, me dit qu'il avoit souvent été témoin du spectacle le plus effrayant dans le village de Muri. Il vit dans des maisons, et même dans une seule chambre de paysans, très-petite, très-basse et bien fermée, plusieurs corps morts sur une table ; et quatre ou cinq personnes, hommes, femmes et enfans attaqués de cette dyssenterie, dans leur lit, ayant à côté d'eux des pots découverts pour s'y soulager. En faut-il davantage pour que cette maladie, contagieuse d'elle-même, le devienne au degré où on l'a vue? La séparation des malades, la liberté et le renouvellement de l'air ne sont-ils pas les moyens de précaution les plus sûrs pendant la peste ?

Tous ces effets funestes d'un air renfermé ne sont pas difficiles à comprendre. M. Pringle remarque que la putréfaction se fait beaucoup plus promptement dans un air renfermé qu'à l'air libre. Les molécules putrides sont aussi les plus volatiles : elles s'éloignent promptement du corps pour se perdre dans l'air, et être emportés par le vent. Mais dans un air renfermé, elles s'arrêtent autour du corps, et forment une espèce d'atmosphère putride, où il s'excite une fermentation très-funeste pour le corps qui est exposé à son impression. D'ailleurs, il est de fait que le corps de l'homme (11) attire non-seulement l'humidité de l'air, mais aussi le grand nombre des autres vapeurs qui s'élèvent dans l'air. Keil a

(11) Voyez la possibilité de ce phénomène au §. 1321 de la Physiq. de Muschenbroeck.

fait voir qu'un jeune homme sain d'ailleurs, mais affoibli pa
le manque de nourriture et par un très-grand mouvement
avoit attiré par ses pores dix-huit onces de matière quel
conque dans une seule nuit. On a aussi vu un sujet attire
quarante livres pesant en un seul jour.

M. de Haen estime que les hydropiques attirent de l'humi
dité de l'air plus de cent livres par jour. En général, on es
time à plus d'une livre ce que le corps attire par la peau e
vingt-quatre heures. Il est aisé de conclure de là ce que le
malades et ceux qui les soignent doivent attendre des effet
d'un air qui est rempli de vapeurs putrides, et n'est jamai
renouvelé.

Enfin, l'air se corrompt par toutes sortes de vapeurs, a
point de devenir très-nuisible; sans être renfermé. Il ne m'es
pas possible de passer en revue tous les effets particuliers de
vapeurs et des exhalaisons : l'étendue de cet Ouvrage n'y su
firoit pas. Par cette raison, je ferai encore moins mention d
leurs différentes forces (12) réunies.

Je commence par les exhalaisons des parties animale
pourries. Ces parties infectent l'air de plusieurs manière
La ville de Cork en Irlande, est l'endroit où depuis Août ju
qu'en Janvier, on tue plus de cent mille bœufs, et autr

---

(12) On peut aisément se former une idée de ce que peuve
opérer les différentes combinaisons des principes qui s'élèvent d
tous les corps et remplissent l'atmosphère, par ce que dit le sava
Muschenbroeck, aussi habile médecin que grand physicien. «
» paroît, dit-il, que tout ce que l'art ou la chimie peut produi
» par la fermentation, la putréfaction, la dissolution, le frottemen
» la trituration, l'effervescence, et l'action du feu; que tout
» qu'elle peut volatiliser, soit que le sujet soit renfermé dans d
» vaisseaux, soit qu'il en pénètre les pores par sa subtilité, so
» qu'il imite même le fluide élastique aérien; que tout cela, dis-je
» peut être aussi produit par la nature qui met tous ces différe
» moyens en œuvre, qui volatilise tout. L'athmosphère peut do
» être regardée comme une espèce de laboratoire le plus parfait
» le mieux garni qu'on puisse voir, et dans lequel il se rasseml
» beaucoup plus de différentes espèces d'esprits, d'huiles, de sel
» d'eaux, et d'autres corps, que dans aucun de nos laboratoires;
» où l'on trouve différens produits, tels que personne n'en a jama
» vus, ni connus. » §. 2285, édit. de M. La Fond.

animaux pour la flotte Angloise. Il y a quantité de boucheries dans les fauxbourgs qui sont au nord et au sud ; et près de ces endroits, il y a de larges fossés où l'on jette le sang et les parties inutiles de ces animaux. Quand la pluie dure long-temps, ce sang qui est bientôt pourri sort de son bourbier, descend des côteaux, et va se jeter dans la rivière. Cette matière putride empoisonne non-seulement l'air en général, mais rend aussi fort insalubres les vents du nord, d'ailleurs si salutaires, qui passent sur cette ville. Roger, habile médecin de cette ville, a remarqué qu'en 1718-19-20-21, la plupart de ceux qui habitoient près des boucheries en moururent. La violence des maladies qui y règnent, et qui la plupart sont des maladies putrides, se fait surtout remarquer au temps où l'on tue, et c'est ordinairement aux approches de Janvier. Le nombre des sauterelles est si prodigieux en Ethiopie, que ces insectes y causent souvent la famine, après avoir absorbé tous les biens de la terre ; et si le vent ne les emporte pas dans la mer, elles causent aussi la peste dans ce pays, dont la chaleur n'y donne que trop facilement lieu.

Mead dit que toutes les observations qu'on a faites sur la peste, tendent à prouver que cette maladie vient en Afrique de la putréfaction qui y règne continuellement, à cause des exhalaisons putrides dont l'air est imprégné. On a regardé le Grand-Caire, comme le lieu d'où la peste se portoit en Europe, en Asie et ailleurs. Les sauterelles qui sont emportées par les débordemens du Nil, sont jetées en partie dans les canaux de cette ville, où elles se pourrissent avec toutes les autres immondices qu'on y jette continuellement. Dès que les eaux en sont basses, il s'excite dans ces matières une fermentation putride, qui répand au loin le principe alcalin le plus actif : de là la contagion de l'air et la peste presque continuelle qui règne dans ces contrées, d'où elle se porte dans des pays fort éloignés, mais surtout en Europe, par les vents de sud et de sud-est.

Toutes les exhalaisons des eaux dormantes sont donc nuisibles par les mêmes raisons. La quantité infinie d'insectes qui s'y jettent, y meurent et y pourrissent, altère d'autant plus la qualité de ces eaux, que ces insectes ont tous une disposition particulière à la putréfaction la plus prompte ; et que les principes hétérogènes dont l'air est chargé, agissent

continuellement sur ces eaux qui ne peuvent en être purifiées par l'écoulement nécessaire. Les marais sont tous semés, sans exception, de plantes acrimonieuses, pénétrantes, fétides, et naturellement disposées à la putréfaction. On attribue à cette cause les diarrhées, et même les dyssenteries que l'eau de la Seine produit à Paris : mais on doit plutôt rapporter ces maladies aux écoulemens de tant d'ordures qui se jettent dans cette rivière, surtout aux égouts des hôpitaux, et au sang des boucheries qui sont toutes dans le sein de la ville indifféremment. On remarque cependant que ceux qui y sont accoutumés n'en ressentent aucun mal, qu'autant qu'il se joint à cela d'autres causes accidentelles. Les eaux sont généralement si susceptibles de putréfaction, que celle du Vecht, dont se servent les vaisseaux Hollandais, se pourrit dans les tonnes, au point que la vapeur qui s'en exhale prend feu d'elle-même. (13)

Les exhalaisons des marais ne paroissent pas aussi nuisibles dans les pays froids que dans les pays chauds. Néanmoins, on voit en Finlande des maladies très-malignes, et tous les ans en Suède, des fièvres catarrhales, des petites véroles et des rougeoles très-dangereuses. Mais il n'est pas bien sûr que le mauvais caractère de ces maladies soit l'effet des eaux de

---

(13) Ce phénomène n'a rien d'extraordinaire ; la Tamise et l'Alth en Hongrie fournissent des esprits ardens. Quoique l'on puisse présumer avec raison que ces eaux enfermées n'exhalent une vapeur inflammable que par la fermentation qu'elles subissent dans ces tonnes, on doit cependant rapporter le phénomène à une cause plus éloignée. Mille expériences nous prouvent qu'il s'élève du fond de nombre de terrains des vapeurs bitumineuses, sulfureuses, huileuses, qui sont non-seulement prêtes à s'enflammer au moindre contact de la matière ignée en mouvement, mais même à un certain éloignement, et prennent aussi feu spontanément dans les eaux, où elles continuent de brûler ainsi sans interruption. On croiroit réellement que ce sont les eaux qui brûlent et se consument ; mais l'expérience nous prouve qu'il n'en est rien. En effet, on a remarqué que si l'on puise de cette eau inflammable dans un vase quelconque, l'eau cesse de brûler, parce que la matière inflammable qui y entretenoit le feu s'évapore aussitôt. Les Ouvrages des naturalistes sont remplis d'observations sur ce sujet. Voyez ce que Muschenbroeck rapporte, tome 3, §. 2785, articles 14, 15, 16, 17.

neige et de glace qui s'évaporent en grande quantité pendant l'été. On en doit dire autant de l'eau des marais qui sont toujours fort communs dans les contrées froides, par rapport aux neiges et aux glaces. En effet, on remarque que tout tend plus déterminément à la putréfaction vers le Midi.

Les exhalaisons et les vapeurs des marais produisent, en Allemagne, des fièvres tierces ; en Hongrie, des fièvres pétéchiales ; en Italie, des hémitritées ; en Egypte et en Ethiopie, la peste. L'écume des eaux dormantes est, aux Barbades, un poison violent pour les oiseaux, les cochons, et même pour les bœufs.

Je compte parmi les eaux dormantes dangereuses, les fossés des fortifications qui n'ont point d'écoulement ; les prairies qui se couvrent d'eau, mais rarement, que cela vienne d'une inondation volontaire ou accidentelle ; les bourbiers ; enfin toute eau qui reste dans un endroit après un débordement. J'ai éprouvé moi-même les dangereux effets des vapeurs des eaux dormantes, dans un temps où j'aurois mieux aimé les connoître par la lecture.

La Leine, presque aussi petite et presque aussi vantée que l'Ilyssus, déborde souvent à (14) Gottingue, et rend marécageuse une petite partie de cette ville. Les fossés y sont remplis en grande partie d'une eau dormante. Je ne demeurois pas loin de ce quartier marécageux. J'y fus souvent attaqué d'une fièvre tierce, aussi bien que toute la maison de M. de Haller chez qui je logeois. Les quartiers de la ville, éloignés de la partie basse, étoient entièrement exempts de ces fièvres, qui ne cessoient chez nous et dans les maisons voisines qu'aux approches de l'hiver.

Les fièvres tierces sont fort mauvaises, et très-souvent incurables ou mortelles dans les Provinces-Unies et dans la Flandre Hollandaise, à cause de l'eau qui croupit dans les flaques. Les Pays-Bas sont, le long de la mer, presque tous marécageux, et çà et là infectés des vapeurs putrides qui s'élèvent de la vase lorsque la mer se retire : il n'y a presque

(14) J'ai remarqué étant à Gottingue, que la plupart des personnes du sexe semblent avoir les pâles couleurs. Les hommes y ont un air triste et malade. Je n'y ai vu presque aucun visage rubicond.

nulle part d'eau bonne à boire. Je n'ai senti qu'avec frayeur les vapeurs de ces bourbiers, après les fièvres tierces que j'avois eues en Allemagne.

Pringle, qui nous a donné le détail de ces vapeurs, dit que le vomissement continuel est commun dans ces contrées, et que les maladies aiguës y sont accompagnées de vers.

Il les regarde comme une suite, et non comme la cause de la dépravation des humeurs. Un célèbre médecin de Mulhausen, rapporte qu'un débordement, suivi de la putréfaction des eaux arrêtées dans les fossés de Neufbrisack, produisit des effets si violens, qu'il n'y eut qu'à peine (15) un vingtième des habitans d'exempt des fièvres qui parurent alors, tantôt intermittentes, tantôt continues, et ensuite intermittentes de nouveau.

Les fièvres d'accès sont très-communes en Suisse, le long des rivières, des lacs, et même dans les montagnes ; elles prennent quelquefois le caractère de la plus grande malignité. Il régna, en 1717, dans le bourg de Stanz, du canton d'Underwald, une fièvre tierce si maligne, que les malades en périssoient subitement au second accès, avec un mal de tête énorme et une oppression extrême de poitrine. Les médecins ne se doutoient pas qu'on pût mourir d'une pareille maladie. Cela venoit du marais considérable qui n'est pas éloigné de ce bourg. Les fièvres putrides se joignent bientôt aux fièvres d'accès dans nos contrées plus chaudes, de même que dans le pays de Waat : les fièvres tierces sont au contraire plus rares dans les parties de la Suisse où les bords des rivières et des lacs sont plus élevés.

L'Adige, dans le Tirol, sort tous les ans de son lit, et laisse une grande quantité d'eau dans tous les pays voisins. Les eaux se corrompent quelques semaines après, infectent l'air au point que les habitans sont obligés de quitter leurs habitations au mois de Mai, et de se sauver dans les maisons qu'ils ont sur les montagnes, d'où ils ne reviennent qu'au mois de Septembre.

Tous ceux qui n'ont pas cette commodité, ont, selon Otter, l'air pâle et défait. Ces gens en général ne descendent des

---

(15) Cette place forte n'a que très-peu d'habitans.

montagnes que pour la récolte des foins et des blés, et s'en retournent communément avec la fièvre tierce.

Dans les pays plats de la Hongrie, la Teisse (16) sort souvent de son lit. C'est ce qui occasionne les fièvres pétéchiales, si communes et si dangereuses; mais surtout la dyssenterie qui fait périr la moitié des armées Autrichiennes. Thierry a remarqué que les nombreuses colonies qui passent de Suabe en Hongrie, périssent en grande partie.

La mer courroucée se répand au loin, surtout en Italie, et forme les étangs Pontins, dont les exhalaisons sont si malignes pendant les jours caniculaires, qu'elles produisent à Rome, où le vent les emporte, la plupart des hémitritées qui y sont si dangereuses. Le Tibre est plein de vase à son embouchure; ce qui fait que ce fleuve a de la peine à décharger ses eaux: d'où il résulte quantité d'inondations si dangereuses, et leurs suites contagieuses, le long de ses rives, et même plus loin. Targioni déplore la solitude et la désolation de la belle plaine qui est autour de l'embouchure de Cécina; ce qui provient principalement des flaques où se jette l'eau des rivières, à la décharge desquelles s'oppose la trop grande élévation des sables amoncelés de la mer. Il pense qu'il y auroit moyen de rendre habitable cet excellent pays, en nettoyant ces embouchures, en les garantissant du même inconvénient par le moyen d'écluses, en desséchant les flaques avec des moulins: ce qui seroit plus aisé, selon lui, que dans le Pisan, parce que les vents sont considérables dans le premier endroit. Il est déplorable, ajoute-t-il, que cette belle contrée ne soit cultivée que par un petit nombre de montagnards allant et venant, et qui se font payer fort cher de leurs journées; mais qui, selon le proverbe, s'enrichissent en un an pour mourir en six mois.

En effet, ces gens travaillent continuellement dans un air humide et chaud; vers la nuit, ils se retirent dans des villages froids situés sur les côteaux, où ils boivent de mauvaise

(16) Cette rivière très-profonde et fort poissonneuse, infecte souvent tous les pays voisins de ses bords, par la quantité prodigieuse de poissons morts qui flottent sur ses eaux dans les chaleurs; ce que je tiens de plusieurs Hongrois de ce pays-là.

eau, et périssent enfin de fièvres aiguës ou algides, ou d'hydropisie; ou de scorbut.

Targioni a manqué lui-même d'éprouver les funestes effets du mauvais air près de Campifasso. Il sentoit déjà l'assoupissement, la difficulté de respirer et la foiblesse qui en résultent. Il se sauva sur les hautes montagnes, où il y avoit peu de forêts, et où l'air étoit libre. Il y dormit une heure, et se trouva rétabli.

Le long du lac de Come, on est très-sujet aux fièvres. Ceux qui habitent, à Venise, sur les bords des canaux, sont pris d'une jaunisse très-opiniâtre, qu'on remarque aussi souvent sur les bords de la mer Caspienne.

Mais c'est l'Egypte qui souffre particulièrement de ces sortes de vapeurs. Nous en avons parlé ci-devant.

On ne peut contester la réalité des effets dont nous venons de parler, si l'on fait attention aux moyens par lesquels on les arrête, ou l'on empêche qu'ils n'aient lieu. Empédocle, disciple de Pythagore, délivra les Salentins des exhalaisons dangereuses dont ils étoient si incommodés, en faisant conduire dans leurs marais deux rivières voisines. Les marais se purgèrent de leurs eaux croupissantes : l'air n'en fut plus infecté : les maladies qui avoient été la suite de ces vapeurs malignes, cessèrent aussitôt.

Dans l'ancienne Rome, on remédia par le moyen de magnifiques aqueducs, aux maux qui ont fait perdre à cette ville son ancienne splendeur. Les endroits où l'on représentoit des batailles navales étoient percés par des canaux souterrains, par lesquels on pouvoit, après les jeux, faire couler l'eau le même soir; et l'on étoit en état de donner le lendemain le plaisir de la chasse sur le même terrain desséché. On croit que Marcus Curtius n'a donné lieu à ce qu'on a dit de son dévouement pour sa patrie, que parce qu'il avoit fait combler à ses dépens une fosse dont les mauvaises exhalaisons nuisoient à la santé de ses concitoyens.

J. M. Lancisi, médecin ordinaire du Pape Clément XI, de qui il fut extrêmement considéré, s'est immortalisé par le remède qu'il trouva à ces maux. Il entreprit de dessécher les flaques; et, de cette manière, il fit cesser tout à coup les maladies épidémiques des environs de Pesaro, de Ferentino, de Bagnarea et d'Orviette. En effet, on ne se ressentit l'été

suivant d'aucune des maladies qui y régnoient auparavant tous les ans. Il fit nettoyer le Tibre de sa vase par des moulins, et il fit ouvrir des canaux à travers tous les endroits marécageux, pour donner de l'écoulement aux eaux dormantes; il fit aussi nettoyer avec des moulins à bras les caves qui s'étoient remplies d'eau dans les débordemens; il fit combler des décombres de vieilles masures toutes les flaques de l'État ecclésiastique, d'où l'on ne pouvoit pas faire écouler l'eau, et mérita par ses travaux le nom de *Sauveur*, avec plus de justice que les rois de Perse qui le prenoient sans l'avoir mérité.

Toute la Hollande est coupée de canaux; mais les eaux y dorment encore en plusieurs endroits. Le mal semble (17) néanmoins être diminué de moitié. Il y avoit près de Stuttgard une grande flaque qui causoit tous les ans nombre de fièvres intermittentes: on la dessécha, et les fièvres ne parurent plus. L'air n'est plus si mauvais non plus aux environs de Temeswar en Hongrie, depuis qu'on a desséché une partie des marais.

On sait combien est permanente l'humidité qui reste dans les appartemens après les inondations. Thierry a remarqué à Vienne, en 1750, des marques encore fort sensibles de l'inondation arrivée en 1744, dans le quartier nommé *Léopoldstadt* (ou ville de Léopold). Tout y étoit moisi dans les maisons. L'humidité pénétroit à travers les murs, pourrissoit les meubles, surtout au rez de chaussée. On ne remarquoit nulle part, dans Vienne, de visages aussi pâles que dans le quartier susdit.

J'ai vu, il n'y a pas longtemps, donner de très-bons ordres à Zurich, relativement aux suites des inondations. La rivière

---

(17) La plupart des villes des Provinces-Unies sont toujours exposées au même inconvénient. Les canaux de La Haye, d'Amsterdam, de Delft, et surtout de Leyde, exhalent continuellement une odeur infecte pendant les chaleurs. Je n'ai vu qu'Utrecht qui puisse être regardée comme un séjour avantageux. En général, il est bien difficile de se trouver en bonne santé dans un pays où les quatre élémens ne valent rien. Sans la propreté extrême mais nécessaire des maisons, ce pays seroit la pépinière des maladies les plus dangereuses.

de Sihl venoit de se déborder, et d'inonder un des meilleurs quartiers de cette ville. Les magistrats de cette heureuse république enjoignirent à tous les habitans de ce quartier, de défaire les planchers des appartemens, d'enlever le fond humide, et d'y répandre du sable sec. Moyennant ces attentions, on fut garanti de tous les maux qui pouvoient résulter de cet accident.

Les exhalaisons sont en général d'une nature mixte dans les villes. Je ne parlerai que de leurs effets les plus importans. L'air de Londres (18) passe pour malsain, surtout à cause de la vapeur continuelle des charbons de terre. (19) Il cause aux étrangers une ardeur considérable dans l'estomac; quelquefois un crachement de sang, et même des fièvres nerveuses qui dégénèrent en paralysie. La malpropreté qui règne particulièrement dans les villes méridionales de la France, contribue beaucoup à l'insalubrité de ces villes. On y jette la nuit les excrémens dans la rue: or, on sait combien les exhalaisons de l'urine sont acrimonieuses et poignantes, surtout pour les yeux; et avec quelle force les gros excrémens se font sentir lorsqu'ils pourrissent. Les fosses qu'on ne nettoie pas souvent, et auxquelles on ne donne pas continuellement un air libre, rendent une puanteur qui me pénètre les poumons comme une eau-forte, me rend la respiration aussi difficultueuse que si j'étois asthmatique. Cette odeur est si forte, qu'elle s'attache aux habits, se fixe au nez, détruit même le son, et quelquefois prend feu, ou éteint la lumière.

Les canaux souterrains où les excrémens du corps s'amassent pour être lavés et emportés par des ruisseaux, sont donc infiniment préférables aux fontaines d'eau tiède que l'on a dans les commodités, et moyennant lesquelles les financiers se lavent à Paris après avoir fait leur selle.

On remarque de pareilles dispositions à Berne pour l'utilité publique. Néanmoins on voit encore au milieu de cette

---

(18) M. Grant prétend bien le contraire dans son Traité des Fièvres.

(19) Il est singulier que cette vapeur si nuisible ait été le moyen de faire cesser l'insalubrité de l'air de Halle en Saxe, depuis qu'on y brûle du charbon de terre. M. Kruger, habile observateur de la nature et de l'homme, a écrit là-dessus une dissertation intéressante.

ville si propre et si belle, une boucherie et des cimetières.

Le manque de canaux nécessaires pour la décharge de toutes les saletés, est une des principales raisons de l'air malsain qu'on respire à Rome et dans Alexandrie. Rome avoit autrefois des égoûts ; mais ces canaux souterrains commencèrent à se boucher lors de l'incendie de Rome, dont Néron se fit un jeu. Ils se détruisirent peu-à-peu : l'eau y pénètre bien, mais elle y reste, et s'y putréfie par sa résidence, de même qu'à Alexandrie. Cette eau se couvre d'une peau verdâtre très-puante, et éteint même une lumière par sa vapeur. C'est aussi à cette cause qu'il faut rapporter une partie des hémitritées qui y règnent. Rien n'est plus désavantageux pour une ville que les cimetières, et que l'usage abusif d'enterrer des morts dans les églises. Il en est souvent résulté des fièvres épidémiques les plus malignes, et même des morts subites.

La culture et les exhalaisons des plantes pourroient être fort dangereuses par rapport à certaines circonstances. La culture du riz l'est particulièrement, parce qu'il faut l'inonder pendant plusieurs semaines après l'avoir semé. Il vient de là des vapeurs si dangereuses, que les villes voisines en peuvent éprouver le plus grand dommage. C'est pour cela que les lois défendent en Italie de faire ces semailles plus près qu'à une demi-lieue des villes. Les habitans ont tous une mine cadavéreuse dans les dépendances de Tortone et de Novare, où l'on cultive le riz en abondance. L'agriculture n'a presque que le riz pour objet à Malabar : on le sème au mois de Juin, dans un terrain humide qui devient un vrai marais par le débordement des eaux : on arrache ce riz quand il a quatre pouces de haut : on le replante dans un terrain arrosé. On peut conjecturer par ce que nous venons de voir, quelles sont les suites de ces manœuvres par rapport à la santé.

C'est sans doute pour les mêmes raisons que quelques-unes des premières colonies Espagnoles périrent dans l'Amérique. Le sol étoit sec et en friche avant leur arrivée : mais dès qu'ils eurent commencé à arroser le terrain pour leurs plantations de sucre, il s'en éleva des vapeurs si mauvaises, que les Espagnols y devinrent cachectiques, hydropiques, et en moururent.

La vapeur qui s'élève du lin et du chanvre que l'on met rouir, est pestilentielle ; elle fait même périr les poissons.

On se met fort peu en peine en Allemagne du mal qui en résulte : cela ne se fait en Italie qu'à quelques lieues de distance des villes. On a observé qu'il est venu de la vapeur du lin une maladie maligne qui a coûté la vie à toute une famille, et qui a porté ensuite la contagion dans toute la contrée.

Lancisi dit qu'il règne souvent à Constantinople des fièvres dangereuses parmi le peuple, parce qu'on y transporte le lin et le chanvre qui vient du Grand-Caire, et qu'on le met tout mouillé dans des granges publiques, où il fermente pendant l'été. On le vend ; et la cause de ces maladies se répand parmi le peuple.

Toutes les plantes (20) alcalines, les choux, les navets, le raifort, les oignons, l'ail, produisent en se pourrissant des effets analogues à la putréfaction des substances animales. On sait de quelle distance les Juifs de Francfort-sur-le-Mein se font sentir à cause de l'usage immodéré qu'ils font de l'ail; et quel gouffre horrible est leur quartier dans cette ville. Ne seroit-il pas d'une meilleure politique de laisser à ces gens qui gémissent sous l'oppression, la liberté du choix de leur habitation, ou de s'écarter les uns des autres à cause de la malpropreté de leur populace ?

Roger dit qu'une fièvre très-maligne s'étant manifestée à Oxford dans le collége de Wadham, laquelle enleva quantité de monde, les médecins qui en recherchèrent la cause, ne la trouvèrent que dans la contagion qu'avoit causée une grande quantité de choux qu'on avoit jetés des jardins voisins sur un tas qui étoit près de ce collége. Les vapeurs nuisibles qui s'en exhalèrent, infectèrent ce bâtiment voisin, mais n'eurent point assez d'activité pour se porter plus loin.

---

(20) Le prétendu principe alcalin de ces plantes est un véritable acide. Il n'est aucune plante de cette classe qui doive être regardée comme alcaline ; c'est un abus du vieux temps. Il est permis d'en appeler, après des expériences mieux vues que par le passé. M. Lewis dit aussi que certaines plantes rendent pendant la putréfaction une odeur très-fétide, semblable à peu près, (*very nearly of the same kind,*) à celle qui accompagne la putréfaction des substances animales ; mais ce n'est qu'un à peu près, d'où il n'est pas permis de rien conclure en faveur de l'opinion commune.

Les forêts tempèrent la chaleur des villes voisines ; elles peuvent aussi en détourner les exhalaisons nuisibles apportées par les vents, parce que ces vapeurs ne s'élèvent ordinairement pas assez haut pour passer avec le vent par-dessus les arbres. Néanmoins les contrées couvertes de forêts sont très-souvent malsaines à cause des exhalaisons des arbres mêmes (21). Linnæus dit que l'ombre du noisetier excite quelquefois une fièvre éphémère. Les habitans de la Gothie appellent le sureau le *méchant arbre*, pour une semblable raison. De là vient aussi chez les Suédois le nom d'*arbres sacrés*, qu'on donne à ceux sous lesquels il n'est pas permis de s'endormir.

Tous les Européens qui passèrent d'abord à Surinam, y mouroient sans qu'on pût en savoir la raison. On découvrit enfin que ce ravage ne venoit que des exhalaisons de l'arbre vénéneux que Linnæus appelle *Hippomane.*

Les vapeurs minérales sont ordinairement très-dangereuses. Les mines de cuivre de Fahlun en Suède, envoient une vapeur qu'on sent par toute la province, et qui tombe sous la forme d'une poudre qui est du véritable cuivre. Cette poudre passe pour être très-nuisible aux plantes ; mais, suivant les observations de Linnæus, elle ne l'est pas à l'homme. Il s'élève souvent des mines d'étain, de charbon et de sel fossile, des vapeurs qui tuent les animaux subitement, et qui seroient fort bien reçues de notre peuple, qui ne manqueroit pas d'attribuer ces effets au diable.

M. de Haller compte parmi les vapeurs minérales les exhalaisons étouffantes de Pirmont et de Schwalback ; les fameuses exhalaisons des grottes d'Italie, et celles qui émanent du Vésuve embrasé, lesquelles semblent ôter à l'air son élasticité, détruisent le son, et étouffent subitement. Ceux qui travaillent à l'antimoine et au mercure sont sujets aux vertiges, aux mouvemens irréguliers hypocondriaques, et deviennent même perclus. J'ai vu à Clausthal et à Cellerfeld, combien il est dangereux pour l'homme de passer sa vie dans les mines. Ces gens meurent la plupart à trente ou quarante ans : il en est peu qui aillent jusqu'à cinquante. Leur maladie la plus ordinaire est la colique que l'on appelle

(21) Et par elles-mêmes. Voyez Muschenbroeck, §. 1472.

huttenkatz. On y remarque une constipation opiniâtre, des excrémens qui sont comme autant de globules durs et rôtis, auxquels M. Spangenberg, médecin Hanovrien, a souvent vu une véritable pellicule qui ressembloit à de la litharge. Ces malades éprouvent des défaillances, des palpitations de cœur, des vomissemens, des spasmes, des douleurs arthritiques et une paralysie totale.

M. Ilseman, qui a écrit sur cette maladie, en trouve, comme Stockhausen, la cause dans le plomb seul. Il dit que le mauvais effet du plomb commence à se faire sentir dès-lors même que l'on bocarde la mine. Il s'élève de cette mine que l'on brise, une poussière noire qui s'attache à la peau, noircit les pieds et les jambes des ouvriers, au point qu'ils ne peuvent plus faire disparoître cette couleur. Il regarde (22) la torréfaction (ou le grillage) de la mine comme moins dangereuse, quoique ce soit par cette opération surtout que le soufre et l'arsenic s'évaporent, et se jettent aisément sur le corps. Il trouve que la fonte est beaucoup plus dangereuse, surtout lorsque le soleil et le temps humide empêchent l'air de passer librement par les cheminées. Aussi, suivant ses observations, les ouvriers qu'on emploie pour cette opération, surtout ceux qui réduisent la litharge (23) en plomb sont fort sujets à cette terrible colique.

M. Ilseman trouve encore plus à plaindre ceux qui travaillent à l'argent, vu qu'ils sont obligés de souffler (24) sur la

(22) Voyez pour cette opération M. Macquer, Dictionnaire de chimie, article *Travaux des Mines*, tome 2, page 598 et suiv.

(23) Quand l'*œuvre*, c'est-à-dire le plomb tenant argent a été soumis aux opérations nécessaires pour en avoir l'argent, il reste dans le fourneau une partie de la litharge, que l'on appelle *litharge fraîche*. On la refond pour la réduire en plomb.

(24) Lorsque l'*œuvre* est chauffée au point que l'argent et le plomb, qui se trouvent avec les autres matières hétérogènes, sont fondus ensemble, les matières hétérogènes viennent nager à la surface de la fonte : on enlève alors ces saletés, qu'on appelle *premier déchet*. Lorsque l'œuvre éprouve une plus grande chaleur, il se forme une seconde écume qu'on enlève de même ; ce qui fait le *second déchet*. Après cette opération, dit M. Schlutter, on continue à dépurer la fonte en soufflant sur sa surface (*verblasen*) avec de

fonte pour séparer le plomb de l'argent ; et que conséquemment ils sont le plus exposés aux exhalaisons métalliques qui produisent la colique. Le plomb se volatilise même dans la fonte, se disperse dans l'air : car M. Ilseman dit que la poussière qui s'attache aux fourneaux est du véritable plomb, et se réduit en plomb si l'on veut. On remarque même la litharge, à sa vraie couleur, sur le visage des ouvriers, où la sueur la fixe pendant le travail. Les mineurs qui travaillent aux mines de Rammelsberg près de Gosslar, et font fendre par le moyen du feu les rocs remplis de vitriol, de plomb, d'argent, de cuivre et de soufre, et qui par rapport à ce travail sont nus, me dirent qu'on y étoit quelquefois surpris de vapeurs minérales qui font périr sur-le-champ.

Il s'élève de la mine de Quwekna en Norvège une vapeur mortelle. Cette vapeur couvre d'une pellicule l'eau qui est dans la mine : si l'on déchire cette pellicule avec le bout d'un bâton, on en périt aussitôt. Les cadavres de quelques mineurs qui avoient été suffoqués de cette vapeur conservoient la flexibilité naturelle qu'a le corps dans l'état de vie ; mais il sortoit de leur bouche une puanteur insupportable. Les lumières s'éteignent aussitôt qu'on les plonge dans cette vapeur.

Il s'échappe encore des mines des vapeurs meurtrières qui s'enflamment au moindre contact d'une flamme, ou d'elles-mêmes, et lancent dans l'explosion qu'elles font, les corps exposés à leur activité, à un éloignement considérable. Les mineurs sont quelquefois surpris et déchirés par ces explosions. Browne nous dit aussi qu'un rocher impénétrable à tous les instrumens des ouvriers dans une mine de Hongrie, laisse cependant passer des exhalaisons très-mauvaises. Une

---

grands soufflets, pour faire sortir les scories, qui s'élèvent de la fonte, par une échancrure pratiquée à la partie opposée du *test*. Ces scories ne sont alors qu'une vraie litharge, ou le plomb qui s'est calciné. Il n'est donc pas étonnant que les ouvriers qui sont occupés de ce travail, éprouvent les plus fâcheux inconvéniens des vapeurs que le vent des soufflets entraîne et dissipe dans l'atmosphère de ces fourneaux. C'est surtout avec la salive que ce poison s'introduit dans le corps. M. Macquer a donné un détail de ce travail d'après Schlutter, au mot *affinage*. Dictionnaire de chimie, pages 45, 46, etc. et article *Travaux des Mines*, page 609.

montagne de Phrygie exhaloit autrefois une vapeur pestilentielle, dont mouroit la plupart de ceux qui y étoient exposés. On remarque, en Hongrie, un antre duquel il s'échappe une vapeur sulfureuse si pénétrante, malgré les eaux à travers lesquelles elle passe, qu'elle devient mortelle. On observe de semblables vapeurs en différentes contrées. Les effets en sont également dangereux sur les lieux mêmes.

Mais ces différentes exhalaisons ne sont pas moins funestes par la malignité qu'elles répandent dans l'atmosphère, où elles se portent plus loin, et sont souvent dans les pays éloignés de leur origine la cause inconnue des maladies épidémiques les plus contagieuses et les plus funestes. Cependant on ne peut disconvenir qu'en général, les vapeurs, les exhalaisons, et les autres principes dangereux dont l'air est imprégné en certains temps et en certains lieux particulièrement, ne sont pas les mêmes. C'est ce que l'on doit conclure de leurs effets, et ce qui rend en même tenps impénétrable la cause des maladies qui en résultent. Tantôt c'est une espèce d'animaux qui en éprouve les funestes effets (25), tantôt une autre. Quelquefois l'homme en est incommodé seul, quelquefois aussi l'homme et les animaux en souffrent en même temps. La nature de ces principes est donc absolument différente ; on ne peut pas agir de même, dans le même temps, sur les différentes espèces d'êtres animés. Ces principes nuisibles, soit par eux-mêmes, soit accidentellement, développent leur activité en s'introduisant dans le corps, tantôt par l'estomac et les poumons, tantôt par les pores absorbans, quelquefois aussi de l'une et l'autre manière ; et il faut dans les cas de maladie qu'on a lieu de leur attribuer, examiner soigneusement ces circonstances. On a remarqué (26) que les substances grasses telles que le beurre, le lard, la viande grasse, garantissent des mauvais effets de ces principes moins actifs pour lors dans certaines mines : c'est une preuve que l'estomac en est d'abord attaqué, du moins en quelques circonstances.

---

(24) Le principe que présente Aétius pour reconnoître la cause des maladies pestilentielles ou contagieuses, est donc faux en bien des cas. *Aëtius*, *Tetrab.* 2, serm. 1, c. 95.

(25) M. de Haen.

Outre ces exhalaisons, et ces vapeurs directement nuisibles ou mortelles, l'air est encore chargé en certains temps d'une quantité prodigieuse d'émanations des plantes, et même d'une infinité de petits insectes imperceptibles, qui peuvent s'introduire dans nos corps directement ou indirectement par le moyen des substances dont nous faisons usage. Il en peut donc résulter des maladies de différentes espèces, et même très-dangereuses, comme de très-habiles gens l'ont fort justement prétendu.

Outre ces moufètes et ces différentes exhalaisons souterraines, il y a encore d'autres vapeurs et d'autres exhalaisons qui ne sont pas moins dangereuses. La vapeur du charbon a quelquefois fait périr plusieurs personnes dans les lieux où cette vapeur ne pouvoit pas se dissiper par un courant d'air. On a vu mourir subitement un enfant à qui l'on avoit soufflé sous le nez la fumée d'une chandelle : la fumée des lampes n'est pas moins à craindre : elle a aussi fait périr du monde. Je ne sais comment on a assez peu de précaution pour se tenir dans des appartemens clos et étroits, avec plusieurs chandelles allumées, sans renouveler de temps en temps l'air de la chambre. J'ai vu quantité d'artisans, surtout pendant l'hiver, incommodés de la fumée de ces chandelles, et qui ne vouloient pas convenir du fait, tandis qu'ils pouvoient à peine respirer en me parlant. Les exhalaisons de la chaux, des plâtres nouvellement employés, ont plusieurs fois fait périr ceux qui ont habité trop tôt des appartemens neufs, ou ont rendu percluses de tous les membres des familles entières. La chaux, surtout, a causé un éternument singulier et continuel qui fut suivi de la mort. Rien n'est plus connu que les effets nuisibles du *gaz* redoutable qui s'échappe pendant la fermentation vineuse. J'ai moi-même éprouvé plusieurs fois des vertiges dans ma cave par cette raison, quoique ma cave ne soit pas des mieux fournies. J'y perdois alors presque tout sentiment. D'autres en sont morts subitement. La vapeur du foin qui s'échauffe lorsqu'il n'est pas rentré assez sec, fait périr dans une espèce d'ivresse, surtout si cette chaleur se porte au point de passer à l'état d'ignition, comme cela arrive quelquefois, et cause des incendies d'autant plus violens, que le foin ne s'embrase que lorsque la plus grande partie est disposée à prendre feu. En général, toutes ces exhalaisons

sont aussi meurtrières qu'une trop forte dose d'eau-de-vie. Elles font périr ou dans une léthargie, ou par une apoplexie complète, et par conséquent mortelle.

L'air est encore altéré de différentes manières par les vents. On ne peut déterminer précisément les effets de tel ou tel vent, parce que le même vent est très-différent par ses effets en différens temps, et dans des lieux différens. Les vents, considérés en eux-mêmes, n'ont généralement ni bonne ni mauvaise qualité. Les vents font une partie de l'atmosphère qui se transporte avec plus ou moins de force d'un lieu à un autre. Tout ce qui peut par conséquent pousser l'air et lui faire changer de place, dit Muschenbroeck, produit du vent. L'air entraîne avec lui toutes les vapeurs et tous les principes innocens ou nuisibles dont il est chargé. C'est en partie de cette manière que les vents nuisent à nos corps. Il est inutile de nous arrêter ici à examiner en quel sens l'air doit être mu pour produire du vent; c'est une question qui ne regarde que les physiciens.

Il est certain, dit encore le même, que si l'atmosphère est chargée de vapeurs, d'exhalaisons, ou d'autres substances qui s'y dilatent, s'y meuvent, s'y entre-choquent les unes les autres, ces différentes substances presseront l'air et peut-être en tous les sens. C'est par cette raison qu'il règne souvent plusieurs vents, plus ou moins nuisibles en une même contrée, dans le même temps; de sorte même qu'un vent soufflera d'un côté dans une région inférieure, tandis qu'un autre ira en sens contraire dans une région plus élevée.

Ce n'est pas non plus relativement à leur force plus ou moins grande que nous devons ici considérer les vents. Cette force, ou ce *movimentum*, n'est autre chose que la quantité d'air et de vîtesse avec laquelle il se meut: mais considéré sous ce seul rapport, le vent ne nuit en rien aux qualités physiques des corps. Il peut renverser, briser les corps qui se trouvent à sa rencontre. Voilà tout ce en quoi il est dangereux; mais ce n'est pas en cela que le médecin doit en faire l'objet de son observation.

Un des plus grands hommes de notre siècle rioit du doux délire des médecins qui décident, dans leurs ouvrages, des effets du vent d'*est* ou de *nord*, parce que, dit-il, chacun de ces vents apporte toujours dans un pays ce qui se trouve

sur toute la contrée d'où il souffle ; et qu'ainsi chaque vent diffère dans ses effets, selon la différence des principes dont l'air est chargé. Ce doux délire est aussi celui de nos poëtes Allemands qui habitent les provinces où le zéphir leur vient de dessus la mer Atlantique et la France, et par conséquent doit être pour eux le vent le plus mauvais : car il leur amène la pluie, arrête la transpiration, abat les forces du corps, et ralentit celles de l'esprit. Aussi est-il toujours malheureusement homicide dans ces provinces.

Les vents en général se divisent en vents de mer et en vents de terre. On regarde les vents de terre comme froids et secs, et ceux de mer comme chauds et humides. Il est des vents qui soufflent un certain temps, on les appelle *périodiques* ou *anniversaires*. Il en est d'autres qui ne suivent aucun cours fixe. Les anciens distinguoient tous les vents principaux en méridionaux et septentrionaux. « De tous ces vents, dit » Aristote, les uns étoient appelés *méridionaux*, les autres » *septentrionaux*. Les vents du couchant appartiennent à » ceux du septentrion, parce qu'ils sont plus froids : les » vents de l'orient, à ceux du midi, parce qu'ils sont plus » chauds. Ces derniers suivent le cours du soleil, au lieu que » les autres soufflent à l'opposite de cet astre. Cette distinction » étoit réglée sur la différence qui se trouve dans les vents » par rapport au froid ou à la chaleur. » Telle est aussi la division principale qu'avoit adoptée Hippocrate, relativement à la théorie des effets du vent. C'étoit surtout par rapport au relâchement ou au resserrement que les vents occasionnoient dans le corps, qu'il observoit les vents du midi ou du septentrion, comme chauds ou froids simplement, ou comme chauds et humides, ou comme chauds et secs, ou comme froids et humides, ou comme froids et secs. Cette théorie nous paroît trop bornée à bien des égards. Les grands voyages de mer que ne connoissoient pas les anciens, exposent aujourd'hui toutes les nations du monde aux vents particuliers de tant de climats différens, qu'il est nécessaire de connoître au moins les variétés principales de ces vents, tant par rapport aux points d'où ils soufflent, que par rapport à leurs qualités physiques, eu égard aux différens climats.

Les effets des vents de terre sont très-divers dans différentes contrées ; ces vents sont en général assez sains, parce qu'ils

sont secs. Le vent de terre est extrêmement dangereux dans l'île de Java, parce qu'il y fait sur le corps échauffé, et dont la transpiration est très-grande, une impression infiniment plus forte qu'en Hollande au milieu de l'hiver le plus froid.

On regarde les vents de mer comme beaucoup plus chauds. En général, il fait plus chaud dans les îles que sur le continent; mais il est beaucoup de pays méridionaux plus froids que d'autres, qui par rapport à la position de ces pays, sont septentrionaux, lorsque les vents de terre soufflent dans ceux-là, et les vents de mer dans ceux-ci. Les matelots jugent aussi de la proximité de la terre par les vents plus frais qui viennent vers eux. Le vent de mer est si brûlant à l'île de la Barbade, qu'il ôte la respiration, comme celui des déserts de la Libye. Quoique le terrain de cette île soit bien cultivé et fertile en sucre, en tabac, en indigo, en gingembre, et qu'il y ait plus de quinze mille Anglais, l'air y est généralement malsain. La Jamaïque est exposée à des chaleurs excessives, mais un vent frais y tempère la chaleur, de manière que chacun peut y vaquer à ses affaires. Les habitans appellent ce vent *le médecin*. En effet, cette île seroit inhabitable sans cela, et un vrai désert. Les vents de mer rendent les habitans de Batavia, alègres, frais et sains. Ces effets dépendent donc autant de la position des pays, que des qualités physiques des vents. On ne peut rien dire de général là-dessus.

Les vents très-chauds se ressemblent assez par rapport à leurs effets dans des climats différens. En 1705, on sentit, le 30 Juin, à Montpellier, un vent si brûlant, qu'on pouvoit faire cuire des œufs au soleil, que plusieurs thermomètres crevèrent, que toutes les pendules avancèrent, et que toutes les feuilles des arbres se desséchèrent. Une pluie bienfaisante calma heureusement la frayeur des habitans.

Prosper Alpin dit que les vents sont si chauds au Grand-Caire, qu'ils semblent sortir d'une fournaise ardente. Il ajoute aussi que tout le monde y tombe alors dans un affoiblissement extrême, et perd tout appétit; tandis qu'on est tourmenté d'une soif que rien ne peut appaiser, et que les étrangers sont obligés de se sauver dans des souterrains, où ils restent jusqu'à ce que l'ardeur des vents se soit modérée.

Kempfer rapporte que les vents sont si brûlans sur les bords

du golfe Persique, que les voyageurs en étouffent subitement, s'ils ne s'enveloppent pas la tète dans un linge mouillé : mais que s'ils le mouillent trop, ils éprouvent aussitôt un froid insoutenable, qui leur deviendroit funeste si l'eau ne se dissipoit promptement par cette chaleur excessive. Chardin dit que les Persans appellent ce vent Samy-el, c'est-à-dire, *vent venimeux*. Ce vent y souffle depuis la mi-Mai jusqu'à la mi-Août : non-seulement il fait périr le monde, mais il laisse ceux qu'il a fait mourir, comme s'ils étoient pleins de vie : et si on les touche, ils tombent en poudre. Ce vent qui souffle chez les habitans de Baadi-Samuur, vers la canicule, est aussi brûlant que s'il sortoit du volcan le plus ardent. Les animaux qui se trouvent alors dans les champs, en sont suffoqués : les habitans ne savent cependant pas encore si l'on doit rapporter ces effets à la malignité ou à l'ardeur seule du terrain. Les Arabes s'en garantissent en se couvrant la bouche et les narines, et mettant de petites bandes sur leurs yeux. On éprouve aussi des vents meurtriers sur la côte de Coromandel, à Negapatan, à Masulipatan, à Pétapoli. Ces vents excessivement chauds sont aussi très-violens ; et plus ils sont véhémens, plus ils sont chauds et en même temps de courte durée.

Il règne à Malabar, en Avril et en Juin, depuis sept heures du matin jusqu'à midi, un vent dangereux de terre, aussi chaud que la chaleur qui sort d'un four, et auquel le tempérament le plus robuste peut à peine résister. Les Européens n'y tiennent qu'avec beaucoup de peine : plusieurs se font même arroser depuis le matin jusque dans la nuit pour modérer le feu qui les dévore.

D'un autre côté, les vents froids produisent des effets différens dans les contrées differentes. On prétend avoir observé que les vents du nord sont plus communs en Europe depuis une centaine d'années. On pense aussi que c'est par cette raison que les maladies articulaires sont plus fréquentes que par le passé, et que c'est de là que viennent les toux convulsives qu'on observe si souvent.

On sent en Espagne un vent frais qui vient des montagnes de la Galice, et qui préserve la ville de Madrid des mauvais effets des exhalaisons putrides dont cette ville est remplie ; mais qui glace pour ainsi dire le sang dans les veines des Es-

pagnols, les pénètre jusqu'aux os, s'il est trop fort, ou s'il survient subitement. Il y cause même des paralysies incurables, si l'on s'y expose étant trop abattu par les grandes chaleurs. Les Espagnols appellent ce vent *bubas del ayre*, c'est-à-dire, *la vérole de l'air.*

Les vents de nord et ceux de nord-est qui sont encore plus froids, nuisent à tout le monde au Pérou. Les vents du nord qui soufflent en Egypte immédiatement après les vents brûlans, sont rafraîchissans et sains : mais les Egyptiens comme les Groenlandais souffrent beaucoup aux yeux par leurs vents orageux très-violens.

Lorsque le vent de nord qui vient du pôle septentrional, passe par-dessus la mer glaciale pour se jeter dans la nouvelle Zemble, il cause, sur les côtes de la Russie où il passe, un froid très-piquant, qui feroit périr les hommes et les animaux, s'ils n'avoient soin de se mettre à l'abri, et de s'en garantir en se cachant dans des antres souterrains. Middleton a ressenti un pareil froid dans l'Amérique septentrionale. On ressent à Canton et à Hyschen, villes de la Chine, un froid si vif, que les habitans sont obligés de se garnir de fourrures, quoique ces villes soient sur les extrémités de la Zone torride. Ces froids viennent des vents qui partent des montagnes de la province de Kittay. On remarque même que les vents de sud qui viennent du pôle méridional et soufflent dans cet hémisphère, amènent avec eux un froid fort piquant. Ils sont extrêmement froids dans la terre de Magellan ; et le Chili ne seroit pas habitable, s'il n'étoit refroidi par ces vents. Eu général, les vents de tous les points quelconques, qui passent par-dessus des glaces ou des neiges, sont froids.

Les vents d'est et de nord-est surtout sont secs. Ils entraînent peu d'exhalaisons et de vapeurs : ils dessèchent extrêmement et beaucoup plus promptement que la chaleur du soleil : c'est ordinairement sous ces vents que viennent les grandes sécheresses.

On voit d'un autre côté des vents extrêmement humides ; tels sont les vents d'ouest et de sud-ouest : mais ces vents ne sont pas toujours également humides ; cela dépend des endroits d'où ils partent. Ils seront humides s'ils viennent par-dessus de grands marais ou de l'Océan : la chaleur qui les accompagne presque toujours, en rend l'impression plus sen-

sible et plus dangereuse, parce que leur humidité se porte aisément dans les pores dilatés, et arrête ainsi la transpiration : ce qui occasionne diverses maladies qui sont souvent d'une extrême malignité, et même contagieuses.

Les vents causent dans l'atmosphère un ébranlement avantageux qui empêche l'air de s'altérer par les exhalaisons, les vapeurs et les autres principes qui s'y élèvent. Cet air agité, s'épure par là, nous devient plus salutaire. Mais ces mouvemens de l'air deviennent quelquefois si subits et si considérables, qu'une partie entière de l'atmosphère supérieure est précipitée tout-à-coup dans les régions inférieures, y cause des froids subits au milieu des plus grandes chaleurs : ce qui donne souvent deux températures toutes opposées dans un même jour, et peut produire des effets plus ou moins mauvais selon les circonstances.

Les vents peuvent devenir fort nuisibles, comme nous l'avons dit, par les qualités nuisibles que les principes dont l'air est chargé abandonnent à leur cours. Quoique les vents ne parcourent généralement pas de grandes étendues de pays, et que les vents de mer et de terre s'opposent, la plupart du temps, une résistance réciproque, on en a cependant vu traverser de grands pays, passer les mers, et se jeter dans des royaumes assez éloignés, et y porter la contagion d'un pays à l'autre.

Il est des vents presque particuliers à quelques provinces, et fort rares dans d'autres. Dans les unes ce sont les vents de nord ; dans d'autres, les vents de sud qui se font sentir fréquemment. Le même vent est chaud dans un pays et dans un temps, tandis qu'il est froid dans un autre dans ce même temps : le même vent est pluvieux dans un pays, tandis que sous ce même vent il fait sec dans un autre, ou dans le même en un autre temps. Tout cela nous prouve qu'il est impossible d'établir une théorie bien directe sur les effets des vents particuliers.

La cause des vents fournit quelquefois des lumières sur les effets plus ou moins mauvais qui en résultent selon les lieux et les circonstances. Cette théorie ne me paroît cependant pas encore assez bien établie pour en pouvoir tirer des conséquences directes : voici cependant ce que l'on a dit de plus exact à cet égard. La raréfaction de l'air peut être cause

du vent. L'air plus dense des endroits souterrains, trouvant plus de liberté par la raréfaction de l'air supérieur, tend naturellement à déployer son ressort; il le fait toujours en raison de la liberté qu'il trouve, sauf les principes qui peuvent affoiblir sa force élastique, ou même la détruire totalement. Cet air souterrain s'élancera donc avec rapidité si la raréfaction de l'air est subite ou très-accélérée : de là le vent plus ou moins violent qui sortira du souterrain. La chaleur que les différens corps peuvent exciter par l'effervescence ou la fermentation dans les entrailles de la terre, pourra aussi produire dans l'air souterrain un mouvement considérable par lequel il s'efforcera d'étendre son ressort ; il en sortira donc avec une rapidité considérable. Les vents extérieurs, ou l'air de l'atmosphère violemment agité, peut également donner lieu à d'autres vents. Cet air extérieur, porté avec véhémence contre les montagnes, peut s'insinuer dans les antres qui s'y trouvent, exciter un mouvement considérable dans les différentes vapeurs ou dans les principes hétérogènes plus ou moins actifs : de là l'effervescence et l'agitation considérable de l'air interne qui se jette ensuite au dehors avec précipitation. L'eau qui est au sein de la terre peut également être cause de quelques vents. Les matières ferrugineuses, sulfureuses, vitrioliques, etc. sur lesquelles roulent ces eaux, y entrent en effervescence, comme on le voit par les expériences de l'art, ébranlent l'air interne, et doivent le chasser au dehors avec une véhémence terrible, si l'on fait attention à la quantité prodigieuse des matières qui se trouvent dans les laboratoires de la nature. L'eau qui s'élève de la mer, des rivières, des lacs, la fonte des neiges, des glaces, la chute des nuées, peuvent donner lieu à des vents assez considérables. La raréfaction d'une partie considérable de l'atmosphère est quelquefois cause occasionnelle d'un vent impétueux et même de tempêtes énormes : cela arrive lors des tremblemens de terre. Les matières qui font éruption détendent le ressort de l'air, l'affoiblissent ou le raréfient au point que l'air se précipite vers ces endroits avec une force énorme, et renverse tout ce qui se trouve dans son cours pour se mettre en équilibre.

Mais la principale cause des agitations de l'air qui produisent le vent, est, selon le célèbre Muschenbroeck, l'effer-

vescence des diverses exhalaisons et des vapeurs qui se concentrent, se mêlent ensemble avec plus ou moins d'activité. En effet, dit-il, dès que deux exhalaisons différentes se mêlent et font effervescence, elles s'étendent, engendrent un fluide élastique, ou elles acquièrent elles-mêmes un plus grand ressort; elles poussent donc l'air ambiant, et lui communiquent plus ou moins de vîtesse, selon que l'effervescence est plus ou moins grande, ce qui dépend de l'activité des principes qui s'entre-choquent pour se rapprocher et s'unir. La plus grande partie de ces effervescences produit la chaleur; c'est pour cela que, dans un temps d'orage, l'air est ordinairement chaud, en quelque saison que l'orage ait lieu. C'est à ces effervescences des différens principes de l'air que l'on doit rapporter les coups de tonnerre, et même la chute de la foudre dans les temps les plus sereins, les plus calmes, et pendant lesquels on ne voyoit même (27) pas un nuage. C'est aussi par cette raison qu'il s'élève tout-à-coup le vent le plus violent au milieu du calme le plus grand, comme on l'éprouve avec danger sur la Méditerranée, et sur terre dans tous les pays.

La matière électrique joue sans doute le plus grand rôle dans la meilleure partie des phénomènes aériens; peut-être est-ce même à ce principe qu'on doit rapporter tous ces phénomènes. Il est très-sûr que cette matière, quelle qu'en soit la nature, ne se manifeste jamais sans un mouvement d'une rapidité et d'une violence extrême; mais la physique ne nous a pas encore assez éclairés pour déterminer au juste ce en quoi cette matière peut contribuer au bon ou au mauvais état de l'air, ou à la présence et la violence des vents.

L'expérience nous prouve tous les jours que les vapeurs et les exhalaisons dont l'air est chargé ne sont pas toujours en raison de la sérénité du ciel. Les météores violens qui paroissent sous le plus beau ciel, les explosions considérables qu'ils font et les grands dommages qui en résultent, semblent prouver que ces vapeurs peuvent être dans l'air en très-grande quantité et très-long-temps, sans que pour cela l'air soit ou obscurci ou ébranlé par leur présence. Le temps qui paroît le plus orageux se dissipe souvent sans aucun vent ni

---

(27) Il est certain que la foudre tombe quelquefois sans qu'on voie aucun nuage. Voyez Muschenb. *Phys. météor. ign.* §. 2531.

aucune tempête ; ce n'est donc que par les effets que nous pouvons juger de la présence de ces principes dans l'air. Nous avons lieu de conclure seulement qu'ils doivent agir avec une force énorme, pour produire des vents qui renversent les arbres les plus gros, comme il est arrivé à Saumur il y a environ dix-huit à dix-neuf ans, et même des tours et des édifices considérables.

En général, un vent modéré froid ou chaud n'est jamais en lui-même si malfaisant qu'un vent violent. Le vent n'est nuisible au corps qu'autant qu'il est ou trop sec ou trop humide, ou trop froid ou trop chaud, et qu'il entraîne avec lui mille exhalaisons étrangères à sa nature, et qui, pouvant se jeter sur le corps des animaux, y causent des maladies plus ou moins graves. Or on voit par tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, de combien de principes l'air paroît être imprégné ; c'est surtout par cette raison que les vents sont quelquefois si dangereux. Comme il est des pays où les vents sont assez réguliers, il est utile de prendre garde au temps où ils se manifestent, et aux endroits d'où ils soufflent. On n'a pas cet avantage pour découvrir plusieurs causes de maladies dans les endroits où les vents sont irréguliers, et lorsqu'ils dépendent de causes qu'on ne connoît pas.

Malgré toutes les qualités plus ou moins nuisibles de l'air, et les différens phénomènes qui peuvent en résulter, l'homme vit dans tous les pays du monde, et s'y porte bien. Avec l'âge on s'accoutume à la chaleur de Carthagène, et les vieilles gens y reprennent le bon teint et la forte santé qu'ils avoient par le passé. L'habitant d'un pays où règne un mauvais air le supporte beaucoup mieux qu'un étranger qui y arrive. Les habitans de Malabar s'accommodent fort bien de leur climat ; et, malgré les maladies nombreuses qui s'y voient tous les ans, on trouve parmi eux des gens fort avancés en âge. Les Européens, au contraire, s'y trouvent fort mal à leur aise, et payent ordinairement leur entrée par une fièvre pourprée très-douloureuse. Les missionnaires Danois n'y atteignent guères la cinquantième année de leur âge ; ils y meurent même le plus souvent au bout de trois ou quatre mois.

On a remarqué que les Russes (28) qui se trouvèrent à

(28) Cela venoit probablement de l'humidité de l'air de cette ville et des environs ; c'est un pays fort marécageux.

Berlin après la prise de cette ville, ne pouvoient supporter, au bout de huit jours qu'ils y avoient été, le froid qui y est ordinaire en automne : ils trembloient lorsque les habitans de cette ville ne sentoient même pas encore le froid. Une température à laquelle on n'est pas fait est insupportable partout.

Hippocrate, Sydenham et d'autres observateurs ont remarqué que les mêmes maladies épidémiques ont régné sous des qualités différentes de l'air, et que des maladies différentes se sont manifestées sous les mêmes qualités de l'air. Il peut y avoir sans doute, dans les maladies épidémiques, certains caractères communs ou particuliers qui dépendent de causes peu ou point connues, et qui font des exceptions aux règles générales tant qu'on les ignore. Suivant les observations de M. Albrecht Stapfer, le village d'Oberwyl, dans le canton de Berne, fut attaqué, en 1749, d'une dyssenterie des plus violentes, tandis que tous les villages circonvoisins ne s'en sentirent en rien. Le même village en fut exempt en 1750, lorsque tous les villages circonvoisins, dans le même canton, en éprouvèrent les plus grands ravages. Ces villages ne sont cependant séparés de l'autre par aucune forêt ni par aucune montagne. J'ai presque tous les ans occasion d'observer la même chose dans nos villages.

Au moment où j'écris ceci, la dyssenterie désole depuis sept semaines un village des plus proches ; et toutes les contrées d'alentour, où il fait le même temps, en sont exemptes. Cependant il est souvent décidément vrai qu'il y a des causes connues de telle ou telle maladie plus fréquente dans un lieu que dans un autre, et que l'on sait pourquoi une maladie règne plutôt dans une saison que dans une autre, quoique les qualités particulières de la température rendent en certain temps bénignes des maladies dangereuses par elles-mêmes, et dangereuses celles qui ne le sont pas naturellement.

L'air peut être différent dans des contrées limitrophes, comme Thierry l'a montré, et comme il est aisé d'en juger par les observations que nous avons rapportées. Sydenham a remarqué que la maladie qui fait le plus de ravage du temps de l'équinoxe d'automne, donne assez ordinairement aux maladies de toute l'année son caractère particulier. Bacon nous recommande de chercher les causes d'une épidémie actuelle, moins dans l'état présent de la température, que

dans celui qui a précédé. J'ai trouvé cette réflexion bien fondée en plusieurs circonstanees.

On ne peut disconvenir qu'il ne règne quelque chose de constant dans les effets des différentes qualités de l'air; car j'ai fait voir suffisamment que certaines qualités de l'air sont également nuisibles aux hommes et aux animaux dans tous les climats, et qu'elles ne sont non plus avantageuses à personne dans les mêmes eirconstances; c'est pourquoi il y a des temps, comme Hippocrate l'a remarqué, où les maladies sont presque toutes extrêmement malignes, et la plupart mortelles; de sorte que la toux, la phthisie, l'esquinaneie font infailliblement périr. On peut rapporter ici la remarque importante d'Hippocrate, tant pour les malades que pour les médeeins : il nous dit que ses observations, soit pour la vie soit pour la mort, étoient vraies dans les différentes eontrées les plus opposées, dans toutes les saisons et sous tous les climats; que le bon y étoit partout de bon augure, et le mauvais de mauvais présage.

Quant à la manière de faire ees observations météorologiques, c'est donner dans un abus manifeste, que de n'estimer les qualités sensibles de l'air que par les degrés où monte ou baisse tous les jours le mercure ou l'esprit de vin dans le baromètre et dans le thermomètre. Les pratieiens qui ont voulu s'instruire ainsi dans l'état de la constitution des saisons, se sont attachés à des détails qui n'instruisent de rien, que de l'état momentané de la température : or ce n'est pas là qu'il faut fixer son attention; c'est ou à la continuité de la même température, ou à son excès, qu'il faut prendre garde particulièrement, parce que les maladies épidémiques qui proviennent de la température des saisons, n'en proviennent jamais que par ces deux raisons : c'est aussi de cette manière que Hippocrate observoit dans les températures la cause des épidémies. Chaque saison a son caractère particulier, (29) et change conséquemment nos humeurs à certain point, comme le dit Hippocrate : voilà la cause des maladies ordinaires à chaque saison. Si les écarts des saisons sont exeessifs, il en résulte les maladies épidémiques proprement dites.

(29) Voyez sur cet article important le *Traité des Fièvres* du docteur Grant.

CHAPITRE VI.

Des Alimens considérés comme Causes éloignées des Maladies.

L'HOMME abuse des alimens, moins parce qu'il n'en connoît pas l'usage, que parce qu'il ne connoît pas les suites de cet abus : aussi les anciens disoient que les maladies aiguës venoient du ciel, et celles de long cours de notre propre faute. Un Anglais a fort bien dit là-dessus, que le trait de la mort tombe du ciel, mais que nous l'envenimons par notre mauvaise conduite. Il faut mourir, c'est une loi commune à tous (1) les êtres animés de ce globe ; mais l'agonie lente qui nous mine, est communément le fruit de notre folie.

Le pain est l'aliment le plus commun d'une partie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de chose à dire en général sur les effets du mauvais pain : cependant je remarque que l'abus de cet aliment est très-nuisible aux enfans ; qu'il les rend pâles, leur cause des vers, et tous les maux qui résultent de la présence de ces insectes. Schebbéar croit que la maladie qu'on appelle maladie Anglaise, n'est si commune en France parmi les enfans, que parce qu'ils mangent du pain dont l'acidité dissout la partie calcaire des os, et les réduit ensuite en cartilage. Cette maladie n'est pas moins commune parmi nous, mais j'en trouve la cause dans une toute autre acidité dont je parlerai ci-après.

L'intérêt a inventé à Londres un moyen de rendre le pain

(1) Personne n'a mieux rendu cette idée que Sénèque :

Omnia tempus edax depascitur, omnia carpit,
Omnia sede movet, nil sinit esse diu.
Flumina deficiunt, profugum mare littora siccat,
Subsidunt montes, et juga celsa ruunt.
Quid tam parva loquor ? Moles pulcherrima cœli
Ardebit flammis tota repentè suis.
Omnia mors poscit ; lex est, non pœna perire.
Hic aliquo mundus tempore nullus erit.

très-nuisible à l'homme, en rendant le pain très-blanc. Rien n'est plus commun que de voir succéder à l'usage de ce pain toutes sortes de maladies, des suffocations, et la mort. Les boulangers de Londres remarquèrent, il y a quelques années, qu'une de ces manières de rendre le pain blanc rendoit les selles difficiles; ils s'avisèrent de jeter du jalap dans leurs farines, et leur pain rendit effectivement les selles plus aisées, en agissant comme purgatif. Le docteur Manningham a exposé les différentes méthodes de sophistiquer les farines, et les maladies qui en proviennent, aussi bien que les marques auxquelles on peut reconnoître le pain sophistiqué.

Quelquefois le pain devient un vrai poison par une altération naturelle, et sans que l'industrie, ou plutôt la méchanceté des hommes, y ait part; cette altération vient de l'ivraie, de la nielle ou rouille, *rubigo*, *uredo*, et surtout des ergots qui viennent aux grains, ce qui les a fait appeler *blé cornu*, ou *seigle ergoté*.

L'ivraie, au jugement des plus grands botanistes, est une herbe très-vénéneuse, qui croît en si grande abondance dans les champs, surtout dans les temps humides et froids, que le peuple croit que le froment s'est changé en ivraie. La farine en devient un peu noirâtre; le goût en est doux, ce qui fait qu'on distingue difficilement la farine empoisonnée par cette graine, d'avec toute autre. La graine de cette plante cause des étourdissemens, des anxiétés, des vertiges, des vomisssemens, le délire, des convulsions, et la paralysie. Targioni dit avoir vu avec grand étonnement cultiver l'ivraie autour de Camugliano, et les habitans en mettre (2) un sixième dans le pain, pour en rendre la saveur agréable, sans que leur santé en fût aucunement altérée.

Needham distingue deux sortes de nielle: dans l'une, la graine est changée en une poudre noire; dans l'autre, on voit de petits filets élastiques, ou ce que les observateurs ont appelé *des animalcules*. Le célèbre Jussieu regarde la première espèce comme la corruption du grain même, et la

---

(2) Zwinger dit, dans son Herbier allemand, qu'on en donne avec succès aux poules, chapons, pigeons, cailles, pour les engraisser, quoique ce soit un poison pour l'homme.

seconde, comme la corruption de la fleur. Needham dérive cette corruption des insectes qui se trouvent en grande quantité dans le grain, et y vivent plusieurs années dans un état d'insensibilité. Le pain en devient amer, et d'une saveur insoutenable ; ce qui fait qu'il ne vient guères de maladie épidémique de cette cause, parce qu'on ne mange pas volontiers de ce pain : cependant on a remarqué en France que ce pain y a causé des gangrènes mortelles.

Le seigle ergoté (3) est un grain qui s'est altéré par la froidure de la saison. Ce seigle devient si malfaisant que le pain qu'on en fait devient un véritable poison qui coagule le sang, éteint la chaleur naturelle, stupéfie au point que les membres, surtout les pieds et les jambes, meurent peu-à-peu, deviennent d'une noirceur semblable à celle de la poix, durs et aussi fragiles que le verre, et se séparent même du reste du corps qui n'est pas encore attaqué.

---

(3) Les grains, dit Muschenbroeck, qui sont attaqués de cette contagion, se peuvent aisément distinguer de ceux qui sont sains ; car ils ont plus d'un demi-pouce de grosseur. La mauvaise qualité de ces grains est si grande, que, si l'on ne les sépare pas des autres, et qu'on en fasse du pain, ceux qui en mangent sont attaqués de différentes maladies, telles que des fièvres malignes, des gangrènes, des sphacèles. MM. Dodart, Salerne, Deslandes, Monnier, nous ont détaillé très-exactement ces maladies. Needham ayant examiné du seigle ergoté, a trouvé qu'il étoit composé de deux subtances, l'une noire, l'autre blanche. Cette dernière étoit molle, composée de longues fibres unies entre elles, et dans lesquelles on ne remarquoit rien qui donnât aucun signe de vie ; mais, lorsqu'on versoit une goutte d'eau sur cette substance, elle se délayoit, les fibres se séparoient les unes des autres, et donnoient alors des signes de vie ; car chaque fibrille nageoit dans l'eau, et s'y présentoit sous la forme des petites anguilles qu'on observe dans le vinaigre. Bradley nous a appris la manière de détruire ces insectes. Needham a éprouvé cette méthode, et en a confirmé le succès. On prend de la forte saumure, dans laquelle on jette de l'alun, et l'on fait tremper le grain corrompu pendant l'espace de trente heures dans ce mélange ; sans cela, ces animalcules vivent long-temps, et ne meurent que très-difficilement. Cartheuser a rapporté les années où ces maladies se sont manifestées en différentes parties de l'Europe, et les sources où l'on peut s'en instruire. Pathol. tome 1, page 321 et suiv. cap. *de convulsione cereali.*

On ne trouve ces grains ergotés que dans le seigle ; et ce n'est autre chose que le grain qui s'est formé en cheville. Dodart les a observés très-exactement. Ils sont assez noirs au dehors, blanchâtres en dedans, et beaucoup plus durs que le seigle naturel quand ils sont secs ; ils ont même quelque chose de coriace. Ces grains n'ont pas mauvais goût. Ils montent aux épis beaucoup plus haut que les grains ordinaires ; ils sont quelquefois longs de treize à quatorze lignes, et larges de plus de deux. On en trouve souvent sept ou huit à un seul épi. Il est aisé de voir que ces grains ne sont pas des grains d'un autre genre, mais de véritables grains de seigle enfermés dans leur balle.

M. Lang, médecin à Lucerne, dit, dans l'excellente dissertation qu'il a écrite à ce sujet, que les grains de seigle ergoté sont des excroissances contre nature, noirâtres, durcs, plus ou moins longues et épaisses, droitcs, crochues, cornues, pointues et combustibles, ayant un peu le goût du seigle, mais avec une arrière-saveur un peu âcre. On trouve dedans un petit ver presque invisible. Selon ce médecin, on voit jusqu'à six ou sept de ces excroissances à un seul épi ; mais le nombre va quelquefois jusqu'à douze, et plus, à un seul épi, quand une saison humide en favorise la naissance.

On a remarqué, en France, que le seigle ergoté vient en plus grande quantité dans un sol humide et froid, et dans les années fort pluvieuses ou très-humides, et que l'espèce de seigle qu'on sème en Mars et qui se nomme chez nous seigle d'été, est plus sujette à cette maladie que l'espèce qu'on sème en automne et qui s'appelle seigle d'hiver. Chaton, chirurgien à Montargis, dit que le seigle est attaqué presque tous les ans de cette maladie en Sologne, dans le Berry, le Blaisois, le Gatinois, surtout dans les terres légères et sablonneuses ; qu'il y a peu d'années où cela n'arrive pas : mais que ces grains malfaisans naturellement, ne font aucun mal lorsqu'ils ne se trouvent pas en grande quantité. Ces grains paroissent principalement lorsqu'un été très-chaud succède à un printemps fort humide.

Le seigle ergoté n'est pas toujours vénéneux. Lang a observé que le pain de seigle où il est entré certaine quantité de ces grains, ne produit pas les effets nuisibles qui en résultent communément. Malgré qu'on les aperçoive dans le

seigle, ils ne sont vénéneux que lorsqu'ils sont grands, longs, épais, et lorsqu'ils sont venus dans un temps humide. Théodore (4) Zwinger l'aîné, doute que la gangrène vienne réellement de l'usage du seigle ergoté, puisqu'il croît en quantité dans le canton de Bâle, où on le donne à moudre avec l'autre seigle, et qu'on le mange sans aucun inconvénient, après en avoir fait du pain. Le Baron de Bondelli, ministre du roi de Prusse en Suisse, écrivit à M. Lang, que les médecins de Berne avoient d'abord regardé les maladies dont nous avons parlé, comme un effet de l'air; mais qu'ils avoient été convaincus par des expériences plus nombreuses et plus exactes, que c'étoit réellement le seigle ergoté qui en étoit cause. Jean-Jacques Ritter se plaignit aussi de ce que la maladie qu'avoit causée le seigle ergoté, avoit été attribuée par les médecins de Berne, au commencement de ce siècle, à la chétive nourriture des paysans, à leur peu de propreté et au froid excessif; tandis qu'il est constant que ce grain fait même périr les animaux, et qu'on en a vu nombre de funestes expériences par rapport à l'homme. Ce qui a été cause de cette erreur, c'est, comme nous l'avons vu, que ce grain ne produit pas toujours les mêmes effets funestes.

Ces maladies se sont déjà manifestées en France dans le seizième et le dix-septième siècles. Mais ce fut vers la fin de 1709 qu'elles y firent le plus de ravages. Les membres, dit Lemery, deviennent noirs par l'usage du seigle ergoté; ils se détachent des membres sains, ils tombent l'un après l'autre, sans que les remèdes puissent arrêter les progrès du mal; et le malade en périt. Suivant Lemery, on a eu là-dessus les plus tristes expériences dans plusieurs hôpitaux Français, particulièrement à Orléans, dans la Sologne et le Blaisois, lorsque le pain coûtoit si cher au commencement de ce siècle. L'Académie des Sciences de Paris a publié, il y a quelques années, une description de cette gangrène venue du seigle ergoté. La lecture en fait frémir : on fit mourir en très-peu de temps un cochon avec ce grain; il périt après avoir perdu

(4) Zwinger dit encore, dans son Herbier, que le seigle ergoté qu'il appelle tête de mort, *Todtenkopf*, mis sous la langue, arrête les hémorragies, *stillen das Bluten*.

l'usage de ses membres, qui avoient répandu, comme par une sueur, la liqueur la plus puante. Il y a toujours, par cette raison, dans l'hôpital d'Orléans, nombre de malades de la Sologne, lesquels y périssent de la gangrène. Tantôt elle ne monte que jusqu'aux genoux, tantôt elle se porte aux cuisses; ce sont les pieds qui en sont le plus attaqués, les mains n'éprouvent qu'un engourdissement. L'amputation des membres malades est inutile : de cent vingt à qui les chirurgiens Français, inexorables, coupèrent les jambes, on n'en put sauver que quatre ou cinq; voilà ce que dit l'Académie de Paris.

On a remarqué en Allemagne les mêmes effets, en général, de ces sortes de grains, quoique à un moindre degré. On dit qu'il y ont excité des mouvemens convulsifs, qui passèrent en paralysie, et que les malades étoient dans un état où ils sembloient ne pas penser aucunement. La maladie que l'on appelle chez nous *Kriebelkrankheit*, (5) s'est manifestée avec violence dans les cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne et de Fribourg. Elle ravagea le canton de Zurich en 1716 : elle s'est montrée dans le comté de Lenzbourg en 1709; les membres attaqués de la gangrène étoient noirs comme ceux des gens roués, durs comme de la corne, et secs en totalité. Elle régna aussi, la même année, dans le bailliage de Schwarzenbourg. Les habitans du canton de Lucerne en ont éprouvé les plus horribles effets en 1709, 1716 et 1717. En 1709 il y eut, dans un district de trois ou quatre lieues, jusqu'à cinquante personnes attaquées de cette maladie dans ce canton. Les sages précautions de cette République sauvèrent la vie à quarante-neuf; le cinquantième mourut, parce qu'il avoit déjà auparavant un mal dangereux à la jambe. La plupart de ceux de ce canton qui prirent assez tôt les remèdes convenables, n'en ont éprouvé aucun mal; ceux qui avoient été moins diligens perdirent les uns quelques dents, les autres quelques doigts, un pied, une jambe entière. Ce mal sembla être parvenu à son plus haut point en 1709, le pauvre campagnard ne pouvant s'en garantir en aucune manière, faute d'autre nourriture que celle de ces grains malfaisans.

---

(5) *Convulsio cerealis.*

M. Lang, cet excellent médecin Lucernois, qui nous a donné l'exacte description de cette maladie, nous en a aussi communiqué la cure ; mais cela n'entre pas dans le plan de mon Ouvrage : on peut la voir dans la dissertation qu'il a écrite là-dessus. En général, cette maladie n'étoit précédée d'aucune fièvre, mais d'une foiblesse qui se faisoit sentir à la (6) poitrine ou au bas-ventre, selon que les membres supérieurs ou inférieurs étoient menacés de la maladie. Les uns sentoient dejà cette foiblesse deux, trois ou quatre semaines avant la présence manifeste de la maladie ; d'autres ne l'éprouvoient que quelques jours auparavant ; quelques autres ne l'ont pas sentie du tout d'avance, mais ils furent saisis des symptômes les plus terribles sans aucun signe précurseur. On vit même dans le canton de Lucerne quelques sujets perdre en marchant, sans avoir senti la moindre douleur, un ou deux doigts du pied, ou se les arracher en se déchaussant.

Dès que la maladie se faisoit sentir, les membres se refroidissoient ; la peau devenoit pâle, livide, se ridoit ; les veines disparoissoient; il survenoit un engourdissement total du membre attaqué, et il perdoit toute sensibilité : on pouvoit le piquer, le couper comme on le vouloit, sans que le malade s'en aperçût ; il ne sortoit pas une goutte de sang de la plaie : le malade pouvoit cependant remuer le membre attaqué, quoique avec difficulté. Cette maladie n'attaquoit que les bras, les mains, les jambes et les pieds ; du reste, le malade ne sentoit aucun changement dans tout son corps. Au milieu de la douleur extrême qui se faisoit sentir aux membres attaqués après leur engourdissement, il ne paroissoit que quelques mouvemens fiévreux; le sommeil étoit toujours fort inquiet : quelques malades se sentoient beaucoup de soif, avoient la bouche amère et pâteuse ; d'autres saignoient continuellement du nez ; leur urine étoit presque toujours blanche et limpide, quelquefois un peu trouble : aucun malade ne se plaignoit de vraies douleurs de tête, et tous conservoient leur appétit pendant toute la maladie. Peu-à-peu

(6) M. Zimmerman dit au ventre supérieur ou inférieur : ce qui présente un sens ambigu, vu que la tête est appelée par quelques anatomistes *le ventre supérieur*.

les douleurs des membres attaqués augmentoient, de même que les autres symptômes. Lorsque la maladie résistoit à tous les médicamens, le mal se portoit des doigts à la main, au bras, au pied, à la jambe, jusqu'à ce que la gangrène parût aux parties malades, et les fit mourir tout-à-fait: il succédoit enfin un desséchement total et une noirceur affreuse; alors le membre se séparoit du corps et tomboit.

M. Lang conclut de ces observations, que le venin du seigle ergoté n'est pas de l'espèce la plus dangereuse au premier abord: non-seulement il parcourt toutes les parties intérieures du corps les plus nobles, sans aucun dommage sensible, si l'on excepte la stupeur qui se fait quelquefois sentir à la tête; il n'excite même aucun des accidens fâcheux dont les autres poisons sont toujours suivis, ni dans le sang, ni dans les autres parties; point de spasmes, de serremens de poitrine, de mouvemens (7) convulsifs, d'évanouissemens, de fièvres. Mais on n'en doit pas moins compter le seigle ergoté parmi les poisons lents et cachés; car il ne change en aucune manière le goût et l'odeur du pain, et il peut résider long-temps dans le corps avant de se manifester par ses effets, qui sont alors quelquefois si subits, qu'ils deviennent mortels avant qu'on ait pu songer à y remédier.

Quoique le blé soit, de tous les grains, celui qui se conserve le plus long-temps en nature, la farine ne peut pas se garder de même sans s'altérer et devenir un aliment meurtrier par vétusté, surtout si l'humidité des lieux a contribué à sa corruption. On a vu dans plusieurs colonies, et même chez les peuples les mieux approvisionnés, les plus tristes effets de ces farines, d'où il sort, quand on les ouvre, une vapeur pénétrante et même violette ou bleue, qu'on peut regarder comme une vraie flamme. Un homme croyable me dit, il y a quelque temps, qu'il s'étoit trouvé à l'ouverture d'un pauvre malheureux qui étoit mort dans sa chambre, après plusieurs défaillances qu'il avoit éprouvées auparavant: on lui vit l'estomac, les intestins et les poumons tout gangrenés; sa vessie étoit aussi rouge en dedans que si on l'eût remplie de sang: c'étoit de ces farines dont sa femme et

(7) On vient cependant de voir plus haut que les convulsions sont quelquefois de la partie.

trois de ses enfans étoient probablement morts, aussi bien que lui.

Les vers et les différens insectes qui se jettent sur des farines gardées, ne sont pas moins nuisibles par l'altération qu'ils causent à cet aliment, dont la qualité se vicie encore plus dangereusement par leur présence. C'est cependant l'aliment dont se nourrit le pauvre peuple, qui trouvant ces farines ou le pain qu'on en fait, à meilleur compte, achète en même temps et sa vie et sa mort de la même main.

Le riz est pour une grande partie des hommes, ce que le pain est pour nous ; c'est l'aliment principal des Turcs. Les Chinois s'en servent au lieu de pain, quoique la Chine soit abondante en blé. Le riz fait presque la seule nourriture des Malabares: il y sert même de pain aux riches, parce que le froment ne vient pas sur la côte de Malabar. On en fait le même usage partout dans l'Inde. Les Chinois le font bouillir sec avec de l'eau, les Malabares avec de l'eau et du lait, et le mangent à pleine main. Bontius dit que le riz chaud est très-nuisible aux nerfs, et qu'on a vu par expérience que l'abus de cet aliment affoiblit considérablement la vue, et cause même un aveuglement total: que c'est pour cette raison que les habitans de Java, et d'autres, ne prennent jamais de riz chaud.

Les autres alimens du règne végétal produisent différens effets, selon leur nature particulière : en général ils sont plus convenables à l'homme que la viande, parce que la plupart sont d'une nature plus analogue à celle de nos humeurs considérées dans le vrai état de santé ; on n'y voit aucune acrimonie, non plus que dans un grand nombre de végétaux ; d'ailleurs il est constant, en général, que l'on vit plus long-temps en ne mangeant pas de viande : on est d'un caractère plus doux, plus humain, mais moins propre aux travaux, et à une vie très-occupée.

Il ne faut donc pas être surpris que Pythagore ait donné la préférence aux alimens du règne végétal, sur les viandes ; et que les Thérapeutes, attachés à ce sentiment, se soient contentés de pain et d'un peu de sel, y ajoutant tout au plus un peu d'hysope : l'eau seule faisoit leur boisson. Les premiers Grecs ne mangeoient que des végétaux ; et ils rendirent des honneurs divins à Pélasge, pour leur avoir appris à manger

(8) des glands, qu'ils regardoient comme plus sains que les herbages.

On sait aussi quel régime les Spartiates observèrent dans des temps postérieurs ; régime dont ils faisoient tant de cas, que Pausanias, après la bataille de Platée, fit préparer un repas à la manière accoutumée des Lacédémoniens, et un à la manière des Perses, et leur dit ensuite : Voyez la folie des généraux ennemis, qui, accoutumés à de pareils repas, ont cru nous pouvoir vaincre, nous qui vivons d'une manière si différente.

Les végétaux font, au Mogol, la nourriture ordinaire non-seulement des idolâtres qui ne mangent point de viandes, mais aussi celle du petit peuple parmi les Mahométans, et d'une bonne partie des troupes. Le riz, les herbes et le beurre sont les alimens ordinaires des habitans de Bengale.

---

(8) Les Arcadiens se nourrissoient même encore de glands long-temps après que les autres Grecs eurent pris nos différentes espèces de grains pour alimens, comme l'observe Galien. Mais cela doit-il se prendre à la lettre pour les glands du chêne, à l'exclusion de toutes les autres espèces ? Pour moi je ne le crois pas. Les anciens Grecs comprenoient sous la dénomination générique de chêne, non-seulement les différentes espèces que nous y reconnoissons aujourd'hui, mais encore d'autres arbres, comme le dit Dioscoride, φηγὸς καὶ πρῖνος εἰδὴ δρυός, L. I, c. 145. Ils comprenoient aussi sous la dénomination de gland βάλανος les différentes espèces de chataignes, comme on le voit encore par le même, c. 146, et par Galien, *de cib. bon. et mal. suc.* c. 4, et *de Alim. fac.* c. 38. Le mot φηγὸς est pris aussi pour βάλανος, dans Aristoph. ; et dans Platon, pour les chataignes ; φηγοὺς σποδιοῦσι, *ils font rôtir des chataignes sous la cendre.* Le mot φηγὸς qui se prend pour le fruit du hêtre, *fagus*, me paroît donc avoir été le nom générique de toutes les espèces de fruits qui faisoient la nourriture de ces premiers hommes qui habitoient une terre couverte de forêts. Ce mot a même un rapport très-direct avec le mot hébreu *fag*, qui signifie *nourriture, aliment.* Or les Grecs tenoient leur langue de l'Orient, comme on peut le voir par le petit Dictionnaire étymologique de Kœnig, et par d'autres Ouvrages de ce genre. Voyez Simon, *Lex. hebraïc.* Galien dit que les Grecs se sont nourris de glands dans des temps de famine, *de alim. fac.* et *de cib. bon.* et certains peuples malheureux en font encore aujourd'hui le principal soutien de leur vie. J'ai cru devoir éclaircir ce trait de la fable, que les écrivains mythologiques ont tous rapportés sans examen.

On ne vit presque que des végétaux à Malabar ; les négocians qui passent des côtes de Coromandel et de Surate, à Batavia, se nourrissent la plupart de légumes.

Cependant les végétaux ne sont pas non plus tous innocens : sans parler de ceux qui ont une disposition décidée à une prompte putréfaction, ils ont pour la plupart quelque chose de refroidissant ; d'où il est aisé de concevoir pourquoi ils causent à certains sujets des flatuosités considérables, et beaucoup plus que la viande ; mais cela dépend aussi du tempérament particulier, et de la constitution individuelle des sujets : c'est pourquoi nous ne pouvons rien dire de général là-dessus. Il en est à qui les végétaux sont comme autant de purgatifs ; tandis que les Minorcains, qui en vivent la plupart du temps, et mangent beaucoup, sont presque toujours constipés.

La nature flatueuse des fruits n'est pas une chose douteuse. Hales a vu par expérience, qu'une pomme contient une quantité d'air assez grande, pour que cet air qui s'échappe de la pomme, remplisse un espace quatre cents quatre-vingt fois plus grand que la pomme, sous le poids doublé de l'athmosphère : cependant les pommes cuites sont une nourriture légère, et dont je croirois pouvoir vivre, en y joignant du pain et de l'eau, sans être exposé à des flatuosités et à la mélancolie, s'il me plaisoit de vivre ainsi. L'abus des fruids cruds cause la cardialgie, des coliques, des dévoiemens, des obstructions, et toutes sortes de maladies des nerfs.

On croit presque partout que les fruits sont la cause de la dyssenterie, quoique tous les vrais médecins ayent prouvé que ce sentiment est absolument mal fondé. Les causes de la dyssenterie sont pour la plus grande partie dans l'air qui se refroidit promptement après avoir été très-chaud. Les chaleurs raréfient les humeurs et les rendent acrimonieuses, la transpiration se trouve arrêtée par le froid subit, les humeurs se rejettent aussitôt sur le centre, où elles trouvent un plus libre accès, et de là dans les intestins. Si donc ces humeurs sont en même-temps âcres, la dyssenterie aura lieu, même chez les sujets qui n'ont pas mangé de fruits ; en effet nous voyons très-souvent cette maladie se manifester et faire des progrès, lors même que les arbres (9) ne sont encore qu'en

(9) Il y a environ huit ans qu'un village situé sur la rivière d'Oise

fleur : elle règne aussi dans les pays froids où les fruits sont très-rares, et par conséquent peu entre les mains du peuple.

On a remarqué avec justesse que la dyssenterie vient quelquefois vers l'automne, des inseetes qu'on avale avec les choux, et même avec les fruits. Degner qui a écrit une excellente dissertation sur eette maladie, dit qu'il est impossible que les fruits ayent contribué en rien à la dyssenterie dont il nous a donné l'histoire : et qui a fait de si grands progrès. Il s'appuie sur ce que l'on ne remarque quelqnefois aueune dyssenterie dans les années où les fruits sont le plus abondans : il dit d'ailleurs que cette maladie attaque des gens qui n'ont jamais fait usage de fruits, même des enfans qui prennent le lait d'une mère qui s'abstient de tout fruit queleonque; que la redoutable dyssenterie de Nimègues étoit dejà parvenue à son plus haut point avant qu'on eût pu manger d'aucun fruit; et qu'enfin ceux qui ne mangeoient pas de fruits et eeux qui en mangeoient, en ont été indifféremment attaqués.

Des expérienees eertaines ont prouvé de toutes parts que les fruits d'été ne eausent jamais de dyssenterie. M. Tissot prétend même qu'il n'y a pas de préjugé plus faux que eelui-là ; et qu'il n'y a que des gens opiniâtres, et par conséquent bornés, qui puissent le soutenir ; et que tous les fruits mûrs,

---

près de Chantilly, fut désolé de la dyssenterie, lors même qu'il n'y avoit encore aucun fruit de mûr. Pour moi je puis certifier que les fruits d'été m'ont plusieurs fois été d'une grande ressource dans le traitement des maladies de cette saison, et que c'est avee raison que M. Grant les regarde comme un bienfait particulier de la Providenee.

Je traitai l'année passée une fièvre putride dans un sujet scorbutique. Le chirurgien de l'endroit où cela arriva, me dit qu'il avoit suivi un fort habile médecin, mais que jamais il n'avoit ouï dire que les fruits fussent si avantageux que je le disois, mais très-préjudiciables au contraire. Il vit encore avec plus d'étonnement qu'une légère saignée que je lui avois dit de faire pour occasionner une détente nécessaire, et faciliter l'action des médicamens, avoit été suivie de la cure la plus heureuse, que je dus particulièrement à la diète végétale et des fruits rouges de la saison, aidés d'un peu de limonade. J'avois traité peu de temps auparavant la domestique de cette personne, d'un seorbut si confirmé qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Les plantes et les fruits l'avoient tirée d'affaire.

surtout ceux d'été, sont un vrai préservatif contre la dyssenterie. On voit par là combien celui qui rejette ce que croit la multitude, pense juste quelquefois.

Il y a lieu de croire, d'après des expériences constatées, qu'il y a une quantité prodigieuse d'air dans les (10) raisins ; au moins est-il vrai qu'ils sont très-flatueux pour des sujets délicats qui n'ont pas le ventre libre. J'ai vu il est vrai un homme enfler et mourir subitement, après avoir mangé une quantité prodigieuse de raisins ; mais cet homme, outre cette quantité d'air qui a pu se dégager dans ses entrailles et le suffoquer, étoit sujet à la convulsion que nous appelons danse de Saint-Vit.

Les alimens huileux du règne végétal sont très-nuisibles : on en voit naître des maladies épidémiques, surtout si l'on prend en même temps des alimens gras du règne animal ; c'est par cette raison que la gale règne presque continuellement dans les îles septentrionales de l'Ecosse. Dans la basse Saxe où le peuple vit à peu près comme chez nous les cochons, l'huile de navet est un aliment très-usité et détestable, qui dispose tout à la putréfaction. La religion de certains pays défend à quelques cénobites l'usage du lard et de la graisse. Ces gens font leur cuisine avec de l'huile : voilà pourquoi nombre de ces personnes ont des descentes complètes, ou incomplètes. Plusieurs sont même sujets à pisser au lit pendant qu'ils dorment à cause du grand relâchement que l'huile produit dans tous les visceres. J'ai remarqué que l'huile ne vaut rien à tous ceux dont l'estomac et les intestins ne font que foiblement leurs fonctions ; les digestions en deviennent toujours plus mauvaises dans ces sujets.

Le lait tient le milieu entre les alimens du règne végétal et du règne animal. Dans certaines circonstances, c'est le meilleur des alimens : aussi l'Etre suprême l'a-t-il destiné à être notre première nourriture. Le lait de femme est sans contredit le plus fluide et le plus doux. Après lui, c'est le lait d'ânesse qu'on doit préférer, ensuite celui de jument ; celui-ci est

---

(10) Le tartre, qui est un produit du raisin, rend une quantité incroyable d'air que le feu en dégage ; c'est ce que l'habile M. Roux fait voir dans ses cours publics de chimie, de la manière la plus sensible.

préférable au lait de chèvre : le moins coulant et le moins bon est celui de vache. Mais, ce que tout le monde ne croira peut être pas, c'est que le lait le plus coulant et le plus délié, fournit une crême beaucoup plus épaisse et beaucoup plus solide que le lait le plus gras : voilà pourquoi le fromage du lait le plus délié est dur et cassant, au lieu que celui du lait gras est tendre, et se rompt aisément.

C'est une folie, dit Rousseau, de craindre le lait caillé, après qu'il a séjourné quelque temps dans l'estomac : cette réflexion me paroît juste : car le lait se caille toujours dans l'estomac avant de se digérer. Les enfans vomissent toujours le lait caillé ; les excrémens des jeunes animaux ne pourroient pas être fermes si le lait ne prenoit certaine consistance dans leurs viscères, c'est-à-dire ne s'y cailloit pas. On doit sans doute conclure de là que le lait n'est pas salutaire à tout le monde, mais qu'il n'est pas malsain parce qu'il se caille.

Un médecin Anglais avoit dejà fait cette objection aux médecins avant Rousseau : on répondit, à Londres, à ce médecin, qu'il est de fait que plusieurs sujets ont éprouvé des douleurs considérables, des convulsions, et sont même morts après avoir pris quelques substances acides après du lait, et qu'il s'ensuit par conséquent que cette coagulation du lait dans l'estomac est malsaine. Un autre Anglais dit encore que le lait de vache s'aigrit et se coagule sans la moindre addition d'aucune autre substance, en douze heures de temps, lorsqu'il fait fort chaud ; que conséquemment on ne nie pas que le lait ne se caille dans l'estomac : mais souvent il n'en resulte aucun mal ; car les coliques intestinales si communes chez les enfans, et les excrémens verts qu'ils rendent, naissent uniquement de quelque vice de la bile qui a une si grande influence sur la digestion de nos alimens aussitôt qu'ils sont sortis de l'estomac. Ainsi cet Anglais concluoit que le lait se caille promptement après être entré dans l'estomac ; que la sérosité s'en séparoit en s'écoulant seule ; que la bile rendoit à la partie coagulée sa fluidité dès qu'elle tomboit dans le *duodenum* ; et que si ce lait ne devenoit pas parfaitement nourrissant par ce changement, il devenoit au moins un excrément régulier.

Il y a une faute évidente dans l'induction de ce second Anglais. Les excrémens verts viennent sans doute de quelque

vice de la bile; mais d'où vient ce vice? Un Italien d'un esprit plus pénétrant, M. Zéviani, dit que les expériences chimiques nous prouvent que les excrémens ne deviennent verts que parce qu'étant retenus trop long-temps dans les intestins, ils prennent une nature acide et corrosive à certain point; d'où il arrive que la bile devient toute aussi verte que quand on y mêle de l'esprit-de-nitre. Mais d'où vient cette aigreur corrosive? du lait caillé.

Il ne s'agit pas ici de tout cela. Ce qu'il est important de savoir, c'est que le lait, quoique le plus facile à digérer de tous les alimens, est aussi le plus mauvais lorsqu'il n'est pas bien digéré, ou, ce qui est encore plus dangereux, lorsqu'il ne l'est pas du tout. Les nourrissons ne vomiroient pas leur lait, si leur estomac le pouvoit digérer, et la moindre aigreur le corrompt dans l'estomac.

Boerhaave blâme la conduite des femmes qui font bouillir long-temps le lait dont elles nourrissent les enfans, pour lui ôter sa crudité imaginaire. Le lait se gâte en cuisant, dit-il, parce qu'il perd sur le feu ses parties les plus saines et les plus fluides; c'est aussi ce qui lui a fait penser que le lait seroit plus sain pour ees enfans, si on le leur donnoit avec du pain sans avoir bouilli. Cette doctrine coûteroit peut-être la vie à un médecin chez nous, ou on lui arracheroit au moins les yeux.

Le lait qui ne s'est pas digéré laisse dans les intestins une matière dure, caséeuse, que la nature ne peut pas réduire ni assimiler à nos principes: de là les coliques, les convulsions, les cardialgies, les torticolis, (τραχηλοτέτανοι,) et souvent une mort subite à la suite de ces symptômes. Dans d'autres circonstances, les intestins se distendent quelquefois au point de rendre le ventre extrêmement dur; les glandes du mésentère s'obstruent; il en arrive ensuite autant à toutes les autres; les matières passent sans laisser aucune substance nutritive, et l'atrophie fait périr les sujets.

Boerhaave cherchoit lui-même la raison de ces inconvéniens dans le peu d'énergie de la bile, qui ne peut alors résoudre cette matière dure et caséeuse. On sait combien les adultes qui ont l'estomac trop foible, surtout les hypocondres, les femmes hystériques, sont exposées à souffrir du lait, quoiqu'il y en ait aussi qui s'en accomodent très-bien; c'est

par ces motifs que M. Winter, ancien médecin ordinaire du prince d'Orange, et professeur de médecine à Leyde, disoit qu'on avoit tort de conseiller aux goutteux de ne prendre que du lait pour toute nourriture, s'ils ont l'estomac trop foible, ou naturellement sujet aux spasmes; parce que ces sujets sont exposés à tous les inconvéniens qui peuvent résulter de l'aigreur de la crême qui se corrompt dans leur estomac.

Les effets de la bouillie qui ne se digère pas, ne sont pas moins nuisibles aux enfans. Je sais bien que la bouillie fait la nourriture de millions d'enfans; mais cela n'empêche pas qu'elle n'en ait fait périr un très-grand nombre. Je l'ai dejà dit : d'où viennent les obstructions, les vomissemens, les coliques continuelles, les dévoiemens, les selles glaireuses, grises, jaunes, vertes, noires, le gonflement de l'abdomen, la quantité énorme des vents, les cardialgies si fréquentes, les torticolis qui étranglent les enfans, souvent sous mes yeux, et tous les symptômes convulsifs que tous les médecins de tous les pays voient comme moi, décrivent, et ne peuvent arrêter par rapport à l'aveuglement opiniâtre des femmes, et en général du peuple. D'où vient que sur vingt-cinq mille morts il se trouve maintenant à Londres, tous les ans, huit mille enfans qui meurent de convulsions, si ce n'est parce qu'on leur farcit l'estomac et les intestins d'un aliment qui les empoisonne? Mais il seroit plus aisé de transporter les Alpes dans les vastes plaines de l'Asie, que de désabuser une femme écervelée.

J'ai vu tous ces accidens, tantôt solitaires, tantôt réunis en grand nombre, produits par cet abus; je les ai fait cesser en bien des cas : ils disparoîtroient entièrement si les pères et mères avoient assez de droiture et de déférence pour se laisser donner un avis de la part de gens qui ne cherchent que le bien de leurs familles; s'ils pouvoient se laisser persuader que leurs préjugés sont même un crime, dont ils sont comptables à l'Etre suprême et à la société, qui a autant de droit qu'eux à la conservation de ces enfans; enfin s'ils vouloient convenir qu'un peu de bouillon où ils auroient jeté un peu d'orge et d'avoine concassées avec un peu de beurre frais éviteroit à leurs enfans toutes ces tristes maladies, et les nourriroit encore mieux. Un peu de bouillon gras seul,

pris de temps en temps, ou du lait avec du pain émié ne les exposeroit pas à périr. C'est cependant cette opiniâtreté qui rend si commune en Suisse et ailleurs la maladie ordinaire aux enfans de l'Angleterre, où on les voit périr si malheureusement.

La *rachitis*, ou cette maladie Anglaise, ainsi appelée parce qu'elle se manifesta premièrement en Angleterre vers le milieu du seizième siècle, excite un grand appétit; les enfans qui en sont attaqués mangent beaucoup, et maigrissent considérablement. Ils ont la plupart le ventre gonflé et très-dur. Il se forme d'abord de petits nœuds à leurs membres; enfin ils se courbent au point de ne plus pouvoir se soutenir, et dépérissent partout, tandis qu'il n'y a que le ventre, la tête ou quelques parties particulières qui prennent plus de (11) volume. Les enfans ne sont jamais attaqués de cette maladie avant le sixième mois : cependant je connois plusieurs familles en Suisse dont les enfans en étoient dejà attaqués avant cet âge. Les enfans en sont ordinairement attaqués entre la seconde et la troisième année. Si cette maladie n'est pas bien guérie, ce qui n'est que trop commun, elle laisse après elle des obstructions aux glandes, qui conduisent à des maladies comprises de peu de monde, et assez souvent à une consomption mortelle.

Zéviani, habile médecin de Vérone, a écrit il n'y a pas long-temps d'une manière conforme à notre expérience sur cette maladie, qui n'est pas rare en Italie, probablement à cause de l'impureté que le libertinage y porte si considérablement dans le sang. Il regarde cette maladie comme une cachexie dans laquelle toutes les parties du corps sont affectées d'une âcreté extraordinaire qu'il attribue à la corruption du lait dont on nourrit les enfans. Il croit avec raison que cette altération cause à un moindre degré les autres maladies des enfans; mais selon lui, lorsqu'elle est au plus haut degré,

---

(11) Voyez Hoffman, pour un plus grand détail des symptômes et des suites de cette maladie, qu'il rangeoit parmi les maladies nouvelles.

On confond assez fréquemment la chartre et le rachitis. C'est un abus : tous les enfans qui sont en chartre ne sont pas rachitiques. Il faut donc les distinguer.

elle est la seule cause éloignée du rachitis. Je suis d'accord avec Zéviani pour le fond de la chose : cependant, suivant mon expérience, je pense que la bouillie conduit encore plus vîte que le lait seul à cette maladie.

Vandermonde pensoit aussi que la bouillie est la plus mauvaise nourriture qu'on puisse donner aux enfans ; « ce » mélange indigeste de lait et de farine qui n'a pas fermenté, » dit-il, ne forme dans l'estomac qu'un mixte qui n'éprouve » d'autre changement que celui qui le ramène à son âcreté » originaire. » Le lecteur peut le consulter. Plutarque dit que les Spartiates ne donnoient que très-peu à manger à leurs enfans, afin qu'ils prissent plus d'accroissement. Philopœmen les avoit obligés d'abandonner cette manière de nourrir les enfans, parce qu'il savoit bien, dit Plutarque, qu'ils auroient l'âme et le cœur nobles, tant qu'ils la conserveroient.

On mange peu de beurre en Suisse en comparaison de la Hollande et de l'Angleterre. On n'y en sert pas à table. Dans la basse Saxe et dans le Brandebourg où au lieu de souper on se contente d'une pauvre *beurrée* dont on y est aussi avide que les Anglais de ponche, les habitans se sentent souvent des mauvais effets de leur beurre salé, et quelquefois gâté : ils éprouvent des rots amers et d'un goût détestable. Il est constant que le beurre peut exposer à de très-graves inconvéniens, si on en fait beaucoup d'usage ; mais surtout le beurre frit, qui se fait sentir par de très-mauvais rapports, même pendant plusieurs jours.

Le beurre n'est que la partie la plus grasse du lait, coagulée par un principe acide qui se fait sentir avec force dans l'analise spontanée qui se fait du beurre lorsqu'il se gâte. Il est aisé d'apercevoir, par ce phénomène, que le beurre pouvant contracter de lui-même une aussi mauvaise qualité que celle qu'on y aperçoit alors, pourra aussi subir une altération très-nuisible dans l'estomac et les intestins, où tout tend si naturellement à s'altérer par rapport aux mauvais levains qui résident quelquefois si opiniâtrément dans les premières voies ; ce qui me feroit penser que le beurre pourroit être très-nuisible aux sujets dont la bile auroit beaucoup d'acrimonie. Le beurre excite beaucoup de nausées, et même de violens vomissemens à quelques sujets : d'autres en éprouvent des picotemens très-vifs au creux de l'estomac, et des cardialgies très-

douloureuses : d'ailleurs le beurre relâche tous les solides, de même que l'huile ; c'est par cette raison que nombre de sujets de quelques ordres religieux sont exposés à des hernies de differentes espèces. Malgré cela, on ne peut disconvenir qu'un bon beurre frais n'ait son avantage, pris le matin, en y joignant pour boisson quelque vin léger et coulant. Il ne peut alors être nuisible que par la quantité, ou la mauvaise disposition des sujets qui en usent.

Nous usons moins de fromage en Suisse qu'en Allemagne et en Hollande ; c'est ce qui m'a apprêté à rire plusieurs fois lorsque j'étois en Allemagne, où l'on me parloit souvent de fromage quand on vouloit me parler d'une chose qui ne fût pas au delà de la sphère d'un Suisse. Nous avons deux espèces de fromages, le fromage dur et le fromage mou. Le dur est le plus sain ; il augmente l'appétit : mais l'abus de celui-ci cause des cuissons douloureuses, de fortes ardeurs dans l'estomac ; il empêche de dormir : tel est le fromage vert que nous appelons *Schabzieger*, c'est le plus fort ; ses effets en sont aussi plus grands. Les fromages mous sont les plus savoureux, mais ils surchargent l'estomac et les intestins d'une mauvaise pituite, et presque indestructible, et produisent tous les maux qui peuvent résulter de cette humeur. Nos grands buveurs, et tous les fainéans du bas peuple usent de cette espèce. On diroit, en les entendant parler, qu'ils ont toujours un morceau de fromage dans le gosier ; ce qui ne va pas mal avec la prononciation de notre dialecte Suisse que tout le monde prononce du gosier ; car il n'y a qu'un seul canton où l'on parle du nez, comme on dit abusivement. On voit des gens même du bon ton preférer cette seconde espèce, surtout lorsque le fromage est tout pourri ; ce qui sent un peu trop le Suisse : mais nous savons que les Romains aimoient l'assa fœtida, que les Indiens appellent encore *un manger des dieux*.

Les nations du Nord, surtout celles qui sont les plus reculées vers ce point du globe, font beaucoup d'usage des viandes. Les habitans du Japon ne mangent point la chair des quadrupèdes, mais seulement celle des oiseaux aquatiques. Ils n'usent pas de lait ; néanmoins la baleine, jusques même à ses intestins, fait pour eux un manger délicieux. Ils n'épargnent pas non plus les autres poissons. Ils sont en général,

par cette raison, dans une telle disette de vivres, que le petit peuple est obligé de se contenter de toutes sortes de plantes maritimes et des herbes vénéneuses dont ils empêchent les effets par les préparations qu'ils en font. Les Egyptiens sont encore fort réservés sur l'usage des viandes. La plupart ne mangent que du bélier coupé, quelques-uns des poules; mais leur aliment ordinaire est le lait, et tous leurs repas sont fort simples. On voit cette même sobriété régner à la Chine et dans toute l'Inde, où l'usage de la viande est encore plus rare.

Les médecins Chinois défendent ordinairement toute nourriture dans les maladies; mais surtout la viande, les poissons et les œufs dans les fièvres. Ils ne permettent que la seule eau de riz, ou le riz avec beaucoup d'eau, encore avec beaucoup de retenue. L'estomac, disent-ils, ne peut pas faire ses fonctions lorsque le corps est malade, et les alimens pris même en petite quantité ne digèrent que très-mal. On suit aussi cette méthode dans le royaume de Tunquin, à la Cochinchine, dans l'Indoustan, dans toutes les Indes orientales, et au Japon. Les médecins Indiens sont en cela plus sages que ces médecins qui n'auroient pas le courage de défendre la viande à des malades du bon ton, pour qui ils croient devoir avoir une basse complaisance, suivie très-souvent, à leur déshonneur, des plus mauvais effets.

Toutes les viandes disposent certainement nos humeurs à la putréfaction : la viande pourrit même quelquefois immédiatement dans l'estomac. L'impression que le feu fait sur la viande, en concentre la saveur, en exalte d'autant plus les sels et les huiles, que le feu est plus actif; ce qui la roussit à la fin et la rend dégoûtante. La viande frite dans le beurre ou la graisse, la dispose à une putréfaction d'autant plus prompte, qu'une substance huileuse ne bout qu'au six-centième degré de chaleur, et l'eau au deux-cent-douzième, (12) et qu'ainsi il faut un feu d'autant plus grand pour cuire ainsi ces viandes.

Mais c'est particulièrement la chair de cochon (13) qui

(12) Au thermomètre de Farenheit; ce sont le 250e et le 80e de l'échelle de Reaumur.

(13) Hippocrate ne pensoit pas de même sans restriction.

fait tendre nos humeurs à la putréfaction. Les ordures dont cet animal immonde se nourrit, ne lui fournissent que des sucs réellement dépravés; en effet l'expérience nous fait voir que le cochon est de tous les animaux celui qui est le plus sujet aux abcès des poumons, et aux maladies de la peau et à la pourriture. C'est pour cette raison qu'on fait tuer tous les cochons en temps de peste dans les endroits bien policés. Les oiseaux qui ne vivent que d'insectes, ces morceaux si friands pour les riches, *irritamenta gulæ*, déterminent encore plus nos humeurs à la corruption. Les perdrix produisent ce mauvais effet à un si haut degré, qu'il n'est pas possible de vivre de perdrix pendant trois jours de suite sans tomber malade. La viande qui se pourrit dans l'estomac occasionne des vents abominables; ce qui arrive même lorsqu'elle ne digère pas bien. Il n'est donc pas inutile de connoître si ceux qui ont l'estomac foible souffrent plus des végétaux que des viandes.

Je fais d'abord une grande différence entre les viandes. La chair blanche de la volaille ordinaire et celle du veau semblent en général les plus faciles à digérer; et celle des jeunes bêtes plus faciles aussi que celle des vieilles. Le bœuf, le porc, les volailles noires, le gibier se digèrent difficilement en général; de même que la viande grasse: la chair du sanglier se digère plus aisément que celle du porc, parce que le sanglier ne mange guère que du gland. De toutes les viandes, le bœuf me paroît plus difficile à digérer, lorsqu'il est mangé trop tard: il nuit donc, non parce qu'il se pourrit dans l'estomac, ce que je n'ai jamais éprouvé, mais parce qu'il y est comme un poids énorme.

Shebbear est allé trop loin lorsqu'il a dit que les alimens du règne animal étoient plus naturels et plus analogues à nos humeurs, que ceux du règne végétal, et de plus facile digestion. Zéviani prend un parti plus sage, à ce qu'il me semble, lorsqu'il conseille de mêler les substances animales avec les végétales dans les flatuosités hypocondriaques, parce qu'il n'est pas encore décidé lesquelles sont les plus venteuses. Je connois nombre de gens à qui les substances végétales ont causé, pendant une longue suite d'années, des flatuosités excessives; tandis qu'ils ne souffroient aucun mal du veau, de la volaille blanche et noire, de la chair de chevreuil, du

sanglier, même des jambons et des saucissons enfumés. La chair du bœuf, de l'oie, du canard, du lièvre, leur causoit des vents, il est vrai, mais elle ne pourrissoit pas chez eux; car ils ne sentoient ni cuissons dans l'estomac, ni aucuns rapports putrides.

Je crois pouvoir inférer de ces réflexions, que toute viande causera bien des vents si elle se pourrit dans l'estomac, mais que cela n'arrive pas à tous les estomacs; et qu'ainsi on ne sauroit la regarder comme plus venteuse que les substances végétales, lorsqu'elle est bien choisie. En effet, les substances végétales sont plus dangereuses à nombre de sujets, à cause des flatuosités qui en résultent, que plusieurs espèces de viande. Lorsqu'il s'agit de faire cesser une disposition déterminée aux fièvres, et particulièrement aux passions violentes, on se trouve infiniment mieux des alimens du règne végétal; mait surtout des pommes cuites et pelées, ce que j'ai connu par expérience.

Il règne un préjugé absurde et très-dangereux à l'égard des gelées de viandes: ce préjugé est surtout entretenu par ces praticiens routiniers qui sont ordinairement les fauteurs de toutes les erreurs populaires, en ce qui concerne la médecine. On veut forcer ceux qui ont un estomac foible, et surtout ceux qui sont épuisés, à user des gelées, qui se tirent en plus grande quantité du veau que du bœuf; du mouton presque autant que du veau; et une fois autant d'un vieux coq que du veau, mais en moindre quantité de la volaille. Gardez-vous, disoit Boerhaave, des gelées ou des consommés, si vous avez affaire à un estomac foible; car cela ne se digère qu'avec les forces les plus robustes, et se change en vraie colle forte, si ces forces ne se trouvent pas dans les sujets. C'est une erreur populaire, dit-il, de croire que les gelées et les consommés sont des confortatifs d'autant plus puissans, qu'ils sont sans aucun mélange; car il est certain que ces substances ne seroient que d'autant plus convenables à un estomac foible, si on y joignoit dix parties d'eau.

Les poissons en général causent moins la putréfaction des humeurs que les viandes. Il ne faut pas leur attribuer les effets qui ne sont dus qu'aux épices superflues dont on les assaisonne; le poisson sain ne produira jamais ces effets. Il est des estomacs foibles qui ne peuvent s'accommoder de la

viande, et qui digèrent sans aucun inconvénient les poissons de mer, aussi bien que ceux d'eau douce. Le saumon qui remonte de la mer dans nos rivières, pour y frayer, cause souvent des crampes à l'estomac; mais les vomitifs les font passer. D'ailleurs les saumons sont alors comme malades, n'ont aucune fermeté, et sont partout couverts de pustules lorsqu'ils ont frayé : voilà pourquoi les Hollandais, qui en mangeoient autrefois, malgré cela, furent attaqués de la lèpre, de même que les Egyptiens avoient l'éléphantiasis au Grand-Caire, par l'usage qu'ils faisoient des poissons pourris du Nil et des eaux croupissantes de plusieurs lacs.

L'usage continuel du poisson expose les Hollandais à des maladies lentes et à la pierre, vu la quantité des autres alimens mucilagineux, et du fromage surtout dont ils usent. Les Groenlandais boivent la graisse des poissons; c'est pourquoi leurs humeurs sont si épaisses, que la petite vérole qui passa du Danemarck chez eux, détruisit la moitié de la nation; elle étoit en effet si maligne, par cette circonstance, que les malades en mouroient le troisième jour. Je ne sais si d'après la quantité considérable d'enfans qu'on remarque partout le long des côtes maritimes et sur le bord des rivières, on a conclu avec raison que le grand usage du poisson favorisoit la population. La remarque que fait Montesquieu à ce sujet est au moins fort ingénieuse; selon lui, le régime de certains cénobites contredit tout-à-fait l'intention de leurs fondateurs.

Les épices font assez sentir, par leurs qualités naturelles, qu'elles ne nous ont pas été données pour entrer dans nos alimens au point où on les emploie. C'est en Europe qu'on en abuse le plus; elles exaltent la bile, et disposent le sang à des fièvres violentes, à des maladies arthritiques et à plusieurs autres maux. L'abus que l'on fait aux Indes des muscades cuites dans le sucre, fait tomber en léthargie, et dans un état de roideur et d'insensibilité. On a très-bien dit que le plus grand bien que font les épices est d'exciter l'appétit; et que le plus grand mal qu'elles causent, c'est de brûler insensiblement les intestins.

Le sucre semble être devenu un de nos besoins les plus nécessaires. On a prétendu que le sucre causoit de la pituite, épaississoit le sang; tandisque Boerhaave a fait voir qu'il manifeste au contraire une grande vertu résolutive et savonneuse

notre corps ; qu'il fond, atténue et dissipe la pituite ; mais il dit aussi que le sucre résout trop nos parties huileuses, amaigrit et relâche les fluides en atténuant trop les humeurs. On ne doit donc pas être surpris que Fracassini compte le sucre parmi les causes de l'hypocondriacie. Linnæus dit cependant qu'il s'est vu des gens parvenir à un âge fort avancé en faisant, dans leurs alimens, un grand usage du sucre qu'ils aimoient beaucoup.

Les vaisseaux dont on se sert pour préparer les alimens peuvent devenir nuisibles à l'homme. On pense sans doute, à ces mots, qu'il s'agit ici des vaisseaux de cuivre, parce qu'on regarde le cuivre comme un vrai poison, que l'eau seule peut attaquer ; et que d'ailleurs on assure que des alimens cuits dans des vaisseaux de cuivre non étamé, ou qui y étoient restés trop long-temps, avoient causé des vomissemens effroyables : quelques grains de cuivre agissent même, dit-on, comme (14) émétique. On inséra, il n'y a pas long-temps,

---

(14) On ne peut disconvenir que les raisonnemens et les expériences que produit ici M. Zimmerman n'aient réellement quelque chose de spécieux, et ne semblent conclure en faveur de son sentiment. Muschenbroeck, qui parle aussi de ces expériences de M. Eller, pense à peu près de même ; « Fit-on bien de défendre tous les us- » tensiles de cuivre, sur le bruit qui se répandit au sujet du lait » altéré par le cuivre ? » Non, dit-il. Il convient néanmoins que le lait qui séjourne dans des vaisseaux de ce métal peut l'attaquer et devenir pernicieux. M. Lewis convient aussi que les acides du règne végétal, même les plus doux, attaquent tous les vaisseaux métalliques, excepté ceux d'or et d'argent, *even by the milder ones of the vegetable kingdom*, c. 3, art. *Vessels*. Disp. Mais il fait une distinction fondée sur l'expérience ; c'est que ces acides attaquent aisément ce métal lorsqu'ils sont froids, tandis qu'on y peut faire bouillir le jus du limon même sans qu'il prenne aucun mauvais goût : cependant je fis faire l'année passée de la gelée de groseilles dans une grande jatte de cuivre ; elle sembloit réellement n'en avoir pris aucune teinte. Mais j'ai remarqué que quand je faisois dissoudre cette gelée dans de l'eau froide surtout, le peu de gelée qui restoit au fond du verre avoit réellement une saveur étrangère et un peu nauséabonde. Les mêmes gelées qu'on achète chez les confiseurs ont très-souvent cette mauvaise arrière-saveur dans le même cas : ce que j'attribuois aux sucres bruts ou mal-propres dont la plupart de ces gens se

dans les Gazettes, un article du Mecklenbourg, dans lequel on disoit : « Ces jours derniers, nous eûmes une preuve » convaincante des mauvais effets du cuivre, observés depuis » long-temps, d'après l'usage des vaisseaux de ce métal non » étamé, où l'on fait cuire des alimens. Le fermier qui de- » meure à Grossenlukner, apporta au marché de Gustrow » des fromages aigres, et les vendit. Tous ceux qui en man- » gèrent en sentirent aussitôt les mauvais effets. Ils eurent » des vomissemens, des convulsions et d'autres incommo- » dités. Brun, médecin de cette ville, auquel on envoya de » ces fromages, jugea aussitôt que la cause de ces accidens » n'étoit que dans les vaisseaux de cuivre où ces fromages » avoient été faits : conséquemment, au rapport de ce mé- » decin, la police ordonna de ne plus employer désormais » des vaisseaux de cuivre pour préparer aucun aliment pro- » venant du lait » Or je demande, avec tous les égards dus à la probité de ce marchand de fromage, et à l'esprit obser-

---

servent : mais j'ai été détrompé ; car je n'avois employé que de très-beau sucre. J'avois fait environ seize livres de gelées. J'ai aussi observé que dès que la groseille cesse de bouillir, elle attaque promptement le cuivre, malgré la substance mucilagineuse du sucre qui l'enveloppe. J'ai aussi remarqué plusieurs fois que du thé jeté dans un vase de cuivre rouge où il y avoit de l'eau bouillante, donnoit à l'eau une teinte très-rouge et nauséabonde. Je m'en suis même trouvé incommodé : or le même thé dont j'usois ne produisit pas le même phénomène dans un vaisseau de terre quelconque. Ce n'est donc qu'à des parties cuivreuses attaquées par le thé lors de l'ébullition qu'on doit attribuer ce phénomène. Il y a environ sept ans qu'un jeune négociant de Beauvais périt en allant de Paris à Orléans, pour avoir bu du thé fait dans une cafetière de cuivre, à la *Sellette rouge*, rue Saint-Denis, où il avoit logé. Il fut pris de violentes tranchées à quelques lieues de Paris. Aucun remède ne put le sauver. Le traducteur Français de Muschenbroeck dit, sur l'art. 39, §. 10, que le 17 Juillet 1759, cinq personnes ayant mangé d'un ragoût de veau fait la veille dans une casserole de cuivre, dont l'étamure étoit usée en partie, en furent incommodées. Deux en furent quittes pour quelques nausées et quelques douleurs de colique. Les trois autres eurent un vomissement violent, accompagné de convulsions très-vives qui durèrent près de quinze heures, malgré les secours qu'on leur administra. Une d'entre elles se sentoit encore de cet accident

vateur du médecin de Gustrow, si ces accidens ne pouvoient pas se rapporter aussi bien directement au fromage, sans y faire entrer le cuivre : du moins M. Eller a fait voir à l'Académie de Berlin, que l'usage des vaisseaux de cuivre n'est pas aussi pernicieux qu'on le croit communément et qu'on l'a prétendu à Gustrow.

Les médecins chimistes les plus expérimentés, dit M. Eller, n'ont jamais pu rien découvrir de nuisible dans le cuivre purgé de toutes matières hétérogènes. La qualité corrosive et dangereuse des métaux, vient uniquement de ce qu'ils ont été transformés en sel ou en vitriol. Aucun métal ne sauroit prendre de mauvaises qualités, à moins qu'il n'ait été dissous par les acides minéraux. Les dissolvans d'un autre règne ne leur donnent pas ces mauvaises qualités. De l'eau de puits,

---

quatre mois après. Chacun pourra se convaincre par expérience que le petit-lait, fait d'une manière quelconque, prend dans le cuivre une saveur abominable, sans même y rester trop long-temps. Le médecin de Gustrow auroit donc pour lui la vraisemblance, comme on le voit par Muschenbroeck même, et par M. Lewis. Quant aux expériences de M. Eller, la plupart paroissent si mal faites, qu'il n'est pas possible d'en rien conclure contre l'opinion commune. Le ragoût de veau qui produisit ces tristes suites le lendemain de sa cuisson, dément une partie de ses expériences. On a vu plusieurs fois, à Paris, des pensionnaires incommodés et même dangereusement malades chez leurs maîtres par un pareil accident. En accordant que les expériences sont pour et contre, on a toujours raison de se défier de ce métal. Quant à ce que M. Eller dit, que le cuivre dissous de cette manière n'est pas un véritable poison, mais simplement un émétique plus ou moins puissant ; il donne par là lieu de conclure qu'il n'a pas même l'idée du phénomène. L'émétique ordinaire ou le tartre stibié est un poison si réel, qu'il ne s'agit que d'en forcer la dose pour périr : on en peut dire autant de cette dissolution du cuivre. Le verdet, qui n'est fait qu'avec un acide végétal, n'est pas d'une autre nature ; c'est cependant un poison bien décidément. Quelques praticiens ont ordonné, il est vrai, le vert-de-gris à la dose d'un ou deux grains, comme émétique; mais il a été suivi de trop mauvais effets pour s'y fier, dit M. Lewis. M. Zimmerman me permettra donc de dire ici, avec tous les égards que mérite son savoir et son génie, qu'il s'est déclaré au moins trop vite pour une opinion qui n'est encore qu'opinion ; et, par conséquent, nullement admissible.

qui avoit bouilli deux heures dans un chaudron de cuivre, ne fit pas apercevoir le moindre dépôt de cuivre, ni au goût, ni à l'examen chimique. De la bière, du lait, du bœuf avec du sel, des choux, des carottes, du lard, des poires et des pommes que l'on fit cuire de la même manière, ne firent apercevoir aucune partie cuivreuse, ni par l'évaporation, ni par la calcination, ni par l'extraction.

Les végétaux qui contiennent une espèce d'alcali volatil, des oignons, l'ail, le raifort sauvage cuit avec de la viande, ne donnèrent aucune teinte aux cendres tirées de ces substances cuites; par conséquent il ne s'étoit fait aucune dissolution du cuivre. M. Eller en a fait autant avec une marmelade aigrelette de jus de baies de sureau, pour laquelle on emploie de grosses prunes bleues, avec un brochet cuit avec le sel nécessaire, dans un vaisseau de cuivre, et avec du café. Il n'y a pas remarqué la moindre dissolution métallique, non plus que dans l'eau pure qui étoit restée toute une nuit dans un vaisseau, ni dans celle qu'il avoit fait bouillir, et laissé refroidir dans un vaisseau de cuivre, ni dans un bouillon fait avec quelques livres de bœuf dans une marmite de cuivre, et qui s'y étoit refroidi : de l'eau pure qu'il avoit fait bouillir avec un peu de sel commun dans un chaudron de cuivre, en avoit dissous quelques grains; mais il ne remarqua rien de semblable dans toutes les expériences où ce sel avoit pu se porter sur d'autres matières que sur le cuivre.

L'altération qui arrive au goût du bouillon des alimens cuits dans le cuivre, ce qui s'y fait sentir d'acrimonieux et de nauséabond n'a lieu, selon les expériences de cet habile physicien, que quand on ajoute du vin, du vinaigre, ou du jus de citron à la viande ou aux végétaux pendant la cuisson, ou lorsqu'on les fait séjourner trop long-temps dans ce métal exposé à un air humide qui puisse altérer ce métal ou en réduire une partie en *verdet*. M. Eller conclut de tout cela, que les alimens doivent nuire à la santé s'ils séjournent dans le cuivre; qu'il un résultera des vomissemens, des anxiétés précordiales, mais qu'on ne doit pas mettre pour cela cette dissolution du cuivre dans la classe des poisons, d'autant plus que ce n'est alors qu'un émétique plus ou moins fort, selon la quantité du cuivre qui s'est laissé attaquer.

Cette opinion de M. Eller me paroît confirmée par la pra-

tique des Chinois qui font dissoudre du verdet dans du petit-lait; et, après avoir fait évaporer ce mélange, ils font du résidu des bols avec lesquels ils entreprennent de guérir la rage et l'épilepsie.

M. Margraff a examiné très-exactement, à Berlin, plusieurs sortes d'étain des Indes et de l'Europe : il a trouvé dans toutes une portion considérable (15) d'arsenic, qui nous rend la vaisselle d'étain suspecte. On voit par là qu'il ne faut pas laisser séjourner aucun acide dans des vaisseaux d'étain.

---

(15) Si la colique dont j'ai parlé précédemment venoit réellement du principe arsenical de l'étain, il faut nécessairement dire qu'il ne fait pas à tout le monde la même impression; car j'en fus attaqué seul parmi cinq ou six personnes qui buvoient habituellement du même cidre et du même vaisseau. On fait cependant de ce métal plusieurs préparations médicales auxquelles on a attribué les effets les plus salutaires. On l'a administré en poudre, en chaux et en sel : on l'a fait entrer dans des médicamens composés. Le docteur Alston a eu assez de confiance pour en faire prendre à jeun une once en poudre, selon la préparation de la Pharmacopée de Londres; mais si cette poudre détruit les vers, l'usage n'en est pas plus sûr pour les malades, dit M. Lewis. L'antihectique de la Poterie, où il entre une partie d'étain sur deux de régule martial d'antimoine, a été vanté comme un excellent diaphorétique, et comme un remède d'une grande ressource dans les cas de phthisie et de marasme; mais quelques habiles gens, qui ne s'en sont pas laissé imposer par la renommée, ont non-seulement douté de ces effets, ils ont même toujours regardé ce remède comme suspect et capable de plutôt produire les maladies pour la guérison desquelles on l'ordonnoit. Cette question ne sera pas entièrement décidée, dit M. Lewis, que l'on n'ait déterminé au juste les vertus de la chaux d'étain et d'antimoine. Selon le jugement et l'expérience de M. Macquer, la chaux d'étain est extrêmement refractaire, et même indissoluble prise solitairement. Il reste à savoir si l'étain combiné avec le régule d'antimoine par la fusion, et exposé à la détonnation avec le nitre, etc. peut acquérir de vraies vertus médicales. Le peu d'accord qu'il y a entre les artistes sur les différentes doses de chaque matière de ce mixte, donne déjà lieu de défiance, relativement aux vertus du médicament : les uns prenant deux parties de régule sur une d'étain, les autres, une de régule sur six d'étain : quelques-uns ont préféré la couleur blanche du médicament, d'autres la couleur bleuâtre. M. Lewis conclut de tout cela, qu'il est probable que ce

Quoiqu'il ne soit ici question que de la batterie de cuisine, je puis néanmoins rapporter ce que Van-Swieten a observé au sujet du plomb. Les domestiques d'une maison furent attaqués de la colique de plomb, ou si l'on veut, la colique de Poitou, pour avoir gardé l'eau qu'ils buvoient, dans un grand vase de plomb. M. S. Schinz, médecin à Zurich, s'occupe actuellement à examiner, par des expériences, les effets nuisibles des vaisseaux de métal dont on se sert dans les cuisines.

Jusqu'ici j'ai indiqué ce en quoi les qualités générales des alimens pouvoient être considérées comme causes éloignées des maladies ; il me reste à parler des effets nuisibles qui peuvent résulter, lorsqu'on en prend ou trop ou moins qu'il ne faut, ou de leurs différens mélanges absurdes.

La trop grande quantité des alimens nuit au corps, et particulièrement à l'esprit. Une voracité continuelle rend stupide. Les facultés de l'âme sont toujours plus fortes, plus actives avec la sobriété. Les anciens médecins Egyptiens déduisoient toutes les maladies des alimens, et conseilloient pour cette raison les vomitifs, les purgatifs et la faim lorsqu'on étoit malade. Le meilleur moyen de conserver les forces du corps et de l'âme, c'est de ne même pas manger tout ce que l'on peut digérer. Mieux la digestion de tous les alimens se fait, plus le chyle est coulant, plus la circulation est en même temps libre, plus l'esprit en acquiert de pénétration.

Cheyne a dit qu'il faut avoir l'estomac net pour avoir l'esprit serein. Un garçon qui avoit été pris dans une forêt, avoit l'odorat si pénétrant à cause de sa manière de vivre toute simple, qu'il distinguoit par là les plantes salutaires de celles de mauvaises qualités ; mais il perdit cette délicatesse de l'odorat dès qu'il fut obligé de vivre comme les autres hommes. Un aveugle distinguoit les couleurs au tact, mais uniquement lorsqu'il avoit l'estomac vide. Pythagore mangeoit et buvoit peu pour élever son esprit au point où il est parvenu. Carnéade devant disputer avec Chrysippe sur un point de phi-

---

remède qui a été abandonné ne rentrera jamais dans la pratique. En effet, peut-on se fier aux effets d'un métal, qui, suivant les expériences de M. Margraff, contient une once d'arsenic sur huit onces de métal ? Il est aisé de s'en apercevoir à l'odeur forte d'ail que décèle la limaille d'étain que l'on fait brûler à une chandelle.

losophie, se purgea d'avance avec de l'ellébore, afin d'avoir l'esprit plus libre, et que le feu de son imagination se portât avec plus de force contre ce philosophe Stoïcien. Protagène étant occupé à faire le portrait de Jalysus, vécut alors très-sobrement, pour ne pas émousser par des alimens trop abondans ou trop gras, la délicatesse de ses sentimens et de son goût.

Je trouve dans Philon qu'il n'étoit pas permis aux Thérapeutes de manger avant le coucher du soleil, parce qu'ils croyoient que la recherche de la sagesse étoit seule digne de la clarté du jour, et qu'on ne devoit prendre soin du corps que dans l'obscurité. Plusieurs même d'entre eux ne mangeoient presque rien pour cette raison, et vivoient pendant six jours, dit-il, du chant (16) de leurs hymnes, comme la cigale de la rosée; mais ce qui me paroît raisonnable au milieu de cet enthousiasme, c'est que, selon Philon, les Thérapeutes détestoient les excès de la table, parce que ce sont les plus grands ennemis du corps et de l'âme; que le vin détruit la raison, et que des mets friands ne font qu'aiguiser les désirs de la concupiscence, que ce Juif appelle le plus insatiable de tous les animaux.

Le fameux actionnaire Law ne mangeoit de toute la journée, pendant sa jeunesse, qu'un petit morceau de poulet pour jouer plus heureusement. Newton se contentoit d'un peu de biscuit, et d'un filet de vin de Canaries lorsqu'il écrivoit son Traité des couleurs; c'est pourquoi Boerhaave dit très-bien qu'il étoit surpris toutes les fois qu'il voyoit dans ses lectures, ou entendoit dire que les philosophes croient que leurs pensées dépendent d'eux, tandis que la nourriture éteint pour ainsi dire l'esprit, et que le mathématicien qui, avant de se mettre à table, auroit résolu le problême le plus difficile, est comme stupide et assoupi après un grand repas.

Celui qui est paresseux et assoupi une heure après son repas, a certainement trop bu et trop mangé. La trop grande quantité des alimens en empêche la digestion; ils se gonflent

---

(16) Il faut, dit Shaftesbury, le jugement le plus délicat pour se livrer à l'enthousiasme, dont le pouvoir est si grand et si étendu : *Enthusiasm is wonderfully powerful and extensive, but a thing of nice judgment.*

plutôt et se corrompent dans l'estomac, ou il faut qu'ils en sortent par un vomissement volontaire, comme le faisoient autrefois les Romains vers la décadence de l'Empire. Si l'on ne s'y prend ainsi, ils causent les plus violens maux de tête, le soda, la colique, une surcharge, *surfeit*, si connue en Angleterre, et l'on court risque de mourir comme La Mettrie mourut, après avoir mangé sans discrétion d'un pâté, chez le lord Tirconel. Tout le monde a ordinairement le visage rouge et bouffi, les yeux ardens, et l'on se sent pesant, assoupi après un grand repas: de là vient, dit Van-Swieten, que souvent des gens, qui ne connoissent point de tempérance, meurent subitement d'apoplexie.

Les sujets d'une foible constitution éprouvent des inquiétudes, un abattement du corps et de l'esprit qui semblent s'affaisser sous un pesant fardeau, lorsqu'ils mangent un peu plus que de coutume. Ils éprouvent pendant la nuit tout ce que peut causer une substance mal digérée, des vents, du trouble pendant le sommeil, des douleurs vagues, des rêves (17) inquiets, des suffocations, le cochemar, des affections nerveuses les plus redoutables, et qui ressemblent à une véritable apoplexie; ce qui ne cesse qu'en se déchargeant de ces matières, et en rétablissant la digestion.

Le chevalier Scarborough disoit donc avec raison à la duchesse de Portsmouth: Ou vous mangerez moins, ou vous prendrez plus d'exercice, ou vous prendrez médecine, ou vous serez malade.

Les maladies commencent presque toutes par une mauvaise digestion; cependant mille médecins prennent leurs indications curatives, dans les cas d'affection hypocondriaque ou hystérique, de l'état imaginaire de l'air; tandis qu'il faut tourner toute son attention vers l'état de l'estomac et des intestins, et rétablir les digestions si l'on veut guérir toutes les maladies lentes.

Les gens de lettres, et en général tous ceux qui mènent une vie sédentaire, pensent qu'ils peuvent manger autant que d'autres qui mènent une vie fort active. Ils mangent certainement avec autant d'appétit que ceux-ci, mais ils digèrent

---

(17) Voyez à ce sujet le Traité des songes d'Hippocrate. Ce traité n'est pas l'ouvrage d'un sot, comme je l'ai ouï dire.

infiniment plus mal : ainsi plus l'appétit des gens de lettres est grand, plus ils doivent jeûner. Sans cette attention, ils sentiront augmenter de jour en jour leurs flatuosités et les maux qui en résultent, en dépit de toutes les drogues qu'ils pourront prendre dans l'intention de se soulager, et qui ne feront qu'empirer leur état : de là les mélancolies ordinaires à tant de gens de cabinet qui tombent quelquefois dans un désespoir subit, surtout s'ils vivent dans un air grossier, et prennent des alimens de dure digestion.

Les causes des fièvres algides et ardentes les plus fortes, résident souvent dans les premières voies : voilà pourquoi l'on guérit, comme je l'ai vu, ces premières fièvres avec un vomitif; c'est aussi par cette raison que ces fièvres reviennent souvent lorsque l'estomac est dérangé. J'ai vu des fièvres continues se terminer au sixième jour par la crise la plus heureuse, en purgeant et faisant vomir avec la crême de tartre; c'est surtout chez les enfans qu'il faut faire attention à cette cause. Leurs fièvres continues simples cèdent aux remèdes évacuatifs en général; et c'est à la promptitude à les employer qu'on doit, comme on le sait, la terminaison heureuse des fièvres putrides les plus mauvaises.

Il est rare de voir manger très-peu; cela arrive néanmoins à des femmes hystériques. Je remarque dans ces circonstances combien il est plus aisé de vuider un corps trop rempli, que de remplir un corps vuide. Des gens qui ont une vie fort active, certains artisans, les soldats, les paysans périroient d'épuisement, si on ne leur donnoit que les alimens délicats dont les gens de lettres ont besoin.

Dès que la vie simple et irréprochable des premiers Chrétiens eut été mal interprétée par les siècles postérieurs, et que l'esprit de la religion eut été mal conçu, le fanatisme qui s'empara de certains esprits, lesquels s'imaginèrent forcer le ciel à s'ouvrir pour eux en s'exténuant par le jeûne, ne produisit que des ébullitions de sang, une ardeur extrême dans le cerveau : de là des rêves, des visions, des apparitions de toute espèce, dont tous les Chrétiens instruits rougissent dans toutes les communions. Au lieu de songer à conserver à la société les membres dont l'État avoit besoin, on alla s'exténuer par abstinence dans les déserts, et pratiquer des règles de vie absurdes qui ne sont jamais entrées dans le vrai

esprit de la religion. Des milliers de citoyens obsédés par cet esprit de pénitence, eurent même assez d'orgueil pour dire qu'il ne mangeoient que quatre ou cinq figues par jour, ou un peu de pain détrempé dans de l'eau avec un grain de sel. S. Jérôme lui-même, cet habile homme, cet élégant écrivain, cet homme si clairvoyant en tant de points, ne dit-il pas qu'il s'est trouvé, à la fin du jeûne, pris d'une si forte fièvre, et si abattu, qu'il sembloit n'avoir plus de chair sur les os. Les premiers Chrétiens qui se retirèrent dans les déserts eurent raison de s'y soustraire pour se conserver la vie que leurs persécuteurs vouloient leur ravir. Réduits à la dernière misère, l'abstinence devint pour eux une triste nécessité ; mais ceux qui voulurent les imiter ne furent plus guidés par le même esprit : aussi les rêves, les songes, les apparitions ne furent à la mode que quand cette vie commença à avoir ses attraits, c'est-à-dire quand l'orgueil se fut couvert du manteau de l'humilité du fondateur de la religion. Mille prodiges de ce temps peuvent sans contredit trouver une explication claire et directe dans la faim ardente de ces anachorètes vraiment pénitens ou non. La chaleur du climat qu'ils habitoient n'y contribuoit pas peu.

Ce n'est pas que je blâme ici la conduite des Chrétiens qui suivent réellement l'esprit de la religion telle qu'elle se présente d'elle-même à tout esprit bien fait, et instruit des devoirs qu'il doit à l'Etre suprême. Je sais respecter la religion, non-seulement comme nécessaire dans un État, mais encore en elle-même. Je ne considère ici que la suite des abus ; et ce qui est du ressort de la médecine est aussi du mien. J'ai donc droit de dire que le trop grand jeûne est même une des sources principales de la superstition. Nous en voyons, parmi les différentes sectes de l'Asie, les mêmes effets que parmi les Chrétiens quelconques. M. Grant approuve les lois diétetiques de l'Eglise Romaine : en cela il a raison. Ce ne sont pas non plus ces lois que je prétend attaquer : je n'en veux qu'aux abus. Je soutiendrai que tant que les abstinences auront lieu dans certains ordres au point où on les pratique, il y aura toujours des rêveurs, et non de vrais Chrétiens, dans ces gens bien intentionnés mais mal conduits. Il est à souhaiter que l'État suive ses vues en France. Les autres pays Catholiques ne tardent pas à imiter ce qui s'y fait.

Le mélange absurde des alimens est peu naturel, et certainement très-nuisible, surtout avec le régime qu'on observe presque partout aujourd'hui. Les cuisiniers qui ont le talent de réunir tout ce que la nature a séparé par les intervalles même les plus grands, ont aussi celui d'abréger la vie, ou plutôt de porter un vrai poison dans les humeurs. Les symptômes extraordinaires qu'on remarque si fréquemment de nos jours, surtout dans les gens de condition, ne sont dus qu'au rafinement des mets qu'on sert sur les tables. M. de Haller dit que les maladies peuvent bien (18) changer de nature dans des pays où l'air n'est plus le même que par le passé par rapport à certaines circonstances ; mais on peut dire avec plus de vérité qu'une manière de vivre aussi absurde que celle de la plupart de nos Européens actuels peut y causer encore plus de changemens, et qu'il ne faut pas être surpris de voir certaines maladies ne plus suivre le même cours que par le passé, du moins à certain point. Plusieurs habiles médecins sont aussi du même sentiment. Il est sûr que nos humeurs, viciées de tant de manières par cette multiplicité et cette combinaison bizarre d'alimens, doivent produire des symptômes tout-à-fait inconnus aux anciens, et dénaturer les maladies à plusieurs égards.

On faisoit autrefois, en France, comme en Allemagne, le dénombrement de ceux qui s'étoient enivrés pour prouver qu'on avoit bien bu à un festin ; mais je pense qu'on comptera bientôt par toute l'Europe ceux qui y seront suffoqués, pour dire qu'on y a été splendidement traité. Je ne vois pas de politesse si mal entendue que celle d'engager et de forcer, pour ainsi dire, ses amis à se farcir l'estomac de cent sortes différentes de mets tout contraires les uns aux autres. Rien peut-il contribuer davantage à épuiser les forces de l'estomac; et, par conséquent, celles de l'esprit et du corps, que la variété contradictoire d'acides, d'épices, de viandes, de laitage, de glaces, de crêmes et de liqueurs les plus spiritueuses, sans parler des fruits de toute espèce, nouveaux, secs, confits, et de toutes les sucreries, du café ; enfin de tout ce qu'il faut

---

(18) *Quid si verò morbi genium deflectant, si ipse denique aër, et cœlum, et anni tempestates mutantur!* Præfat. ad histor. morbor. Wratisl.

prendre dans un repas, pour dire que l'on a fait honneur à la table. Quelle fermentation, ou plutôt quelle putréfaction tous ces mets contrastans ne doivent-ils pas occasionner dans nos différens fluides : aussi les Grands en général ne vivent pas long-temps, ou ils sont, eux et leurs enfans, les tristes victimes de ces repas homicides.

CHAPITRE VII.

De la Boisson considérée comme cause éloignée des Maladies.

L'eau douce semble aussi bien que les végétaux être la boisson la plus convenable à l'homme : car les boissons fermentées sont plutôt un produit de l'industrie que de la nature. L'eau doit avoir certaines qualités déterminées pour être bonne ; il faut qu'elle soit sans saveur, légère, et qu'elle s'échauffe aisément sur le feu, et se refroidisse de même.

Les Grecs et les Romains regardoient l'eau comme une médecine universelle. Boërhaave dit qu'elle fortifie les intestins, purifie tout, préserve des fièvres aiguës ; qu'elle est le meilleur médicament pour un sujet trop maigre, ou qui a trop de bile, ou trop d'âcreté dans les humeurs. L'eau n'éteint pas la vivacité du génie. Démosthène, que Longin comparoit à la foudre ou à une tempête, ne buvoit que de l'eau. Il semble aussi que César n'ait bu que de l'eau : Caton disoit de là qu'il fut le seul qui eût su renverser la république par sa sobriété. Tiraqueau ne buvoit que de l'eau ; et malgré cela eut quarante enfans, et fit autant d'ouvrages.

Il y a de plusieurs sortes d'eau : et quelques-unes sont très-nuisibles au corps. L'eau de pluie paroîtroit préférable à cause de sa légéreté ; mais elle se pourrit promptement, à cause des œufs d'insectes dont l'air est toujours rempli : voilà pourquoi on ne s'en sert pas sur les vaisseaux ; elle devient encore plus mauvaise lorsqu'on la garde dans des citernes. On reremédie en quelque sorte à ces inconvéniens par la cuisson, dans les pays où l'on n'a pas d'autre eau à boire, comme en Hollande ; mais cette eau qu'on y boit chaude si souvent et si

abondamment, y produit de très-graves maladies par le relâchement extrême qu'elle cause à l'estomac.

L'eau de rivière n'est pas toujours saine, à cause des impuretés qu'elle charrie ; c'est ce qu'on a remarqué à l'égard de la Seine, du Gange, du Nil, etc. L'eau de source se sent assez ordinairement des qualités du terrein dans lequel elle circule; d'où vient que la plupart de ces eaux sont lourdes, crues, ou vaporeuses. L'eau de puits a souvent ces mauvaises qualités, elle cause la gravelle et la pierre, comme les eaux de sources qui sortent des rochers. On voit de ces eaux rouler très-long-temps dans des canaux souterrains, et se dégager au contact de l'air extérieur d'une grande partie de gravier fort atténué, ce qui fait croire au peuple que c'est l'eau qui se pétrifie. Ces eaux peuvent exposer à de grands inconvéniens, si on ne les fait pas bouillir et reposer ensuite avant d'en boire. Pour le peu que les eaux dures, crues ou graveleuses trouvent dans les reins, ou dans la vessie quelque matière visqueuse, il n'est pas douteux qu'elles ne puissent y former un noyau qui deviendra ensuite une concrétion pierreuse : c'est par rapport à cela que la pierre est si fréquente dans quelques provinces. Il est cependant des constitutions heureuses, auxquelles ces mauvaises qualités de l'eau ne font aucune impression.

L'eau la plus nuisible est celle des flaques ou des marais, ou celle qui roule sur un sol mal-propre, ou chargé de mauvais principes quelconques. Les bons observateurs qui nous ont parlé des épidémies, ont fait attention à la nature malfaisante de ces eaux. Les missionnaires Danois disent que l'élephantiasis, ou le gros pied des Chrétiens de S. Thomas, ne vient que des eaux dont ils boivent. C'est des eaux de neige qu'on dérive les goîtres, si communs parmi les habitans des Alpes : ils sont très-rares dans le Tyrol; au lieu que dans les villages du Piémont, c'est une chose qui paroît si naturelle, qu'on y est un sujet de dérision lorsqu'on n'en a pas. C'est dans le plat pays que les goîtres se voient en Suisse : d'ailleurs c'est sur les montagnes que l'on y a l'eau la plus pure (2).

Le vin pris immodérément est pour les jeunes gens, ce que

(2) On peut voir dans Muschenbroeck de plus grands détails

le fumier est aux arbres, comme l'ont très-bien dit les meilleurs observateurs : le fumier pousse le fruit, et fait périr les arbres. Le vin dans ces cas-là devient presque un poison : il attaque l'homme dans tous ses principes, ruine toutes les forces, détruit toutes les facultés de l'âme, cause des vomissemens, des fièvres, la fureur, la folie, des convulsions, l'apoplexie, et quelquefois la mort. Le vin en général énerve lentement le corps, si l'on en prend un peu trop habituellement ; il dissout toutes les humeurs, et fait périr par l'hydropisie : mais les suites les plus communes de l'abus du vin, sont une disposition à toutes les maladies inflammatoires, à la goutte, à l'asthme, à l'hydropisie, et à l'apoplexie. Ce sont les débauches du vin qui rendent les suffocations si fréquentes en Angleterre.

Les sujets sanguins et qui mènent une vie sédentaire, s'attirent en général par l'usage immodéré du vin, les douleurs les plus violentes au dos, aux reins, et la pierre. On a vu périr des gens par une inflammation de l'estomac, pour avoir inconsidérément bu du vin, lorsque la bile leur étoit remontée dans l'estomac après une émotion violente. Bacon dit avoir vu confirmé par l'expérience, ce que l'antiquité avoit cru par rapport à l'effet du vin, sur le principe de la génération : il prétend donc que les buveurs de vin perdent leur virilité ou n'engendrent que des filles, comme le disent les Anglais en plaisantant.

Les médecins regardent comme les meilleurs pour l'usage ordinaire, les vins qui ont moins d'esprit et de sel ; mais qui contiennent plus de terre et d'huile : tels que les vins de Neufchatel chez nous, et ceux de Bourgogne ; cependant les vins légers sont en général plus faits pour le corps, que ceux qui ont trop de corps. La plupart des vins trop spiritueux sont, comme on dit, capiteux : on fait ce reproche au vin de Champagne ; mais c'est peut-être le plus innocent de tous les vins, quand on n'en prend que raisonnablement. Le Bourgogne fait plus d'impression sur le genre nerveux ; on conseille même le vin de Champagne à certains goutteux, sur la re-

---

sur les propriétés de l'eau et sur ses effets. Cet habile homme a rassemblé tout ce que l'expérience a pu découvrir d'intéressant sur cet objet.

marque que l'on a faite, qu'il n'y a presque pas de ces maladies dans cette province : le Bourgogne au contraire irrite violemment cette maladie. Les vins du Rhin passent aisément, sont légérement acidules, et déplaisent par-là à bien du monde, mais, lorsqu'ils ont cinquante ou soixante ans comme j'en ai vus, c'est un breuvage délicieux, auquel il ne faut néanmoins pas trop se livrer. Ces vins en général sont au-dessus d'un grand nombre d'espèces de vin.

Les uns préfèrent les vins blancs aux vins rouges, les autres pensent le contraire; on ne peut cependant nier que la partie colorante des vins rouges ne les rende moins coulans, et fort lourds quelquefois. On s'aperçoit de cette partie colorante d'une manière fort sensible dans les urines des grands buveurs, lorsqu'ils sont malades surtout ; c'est ce à quoi des praticiens peu attentifs ne songent pas, et ce qui leur fait prendre ce phénomène pour tout autre chose dans plusieurs maladies. On prétend aussi que les vins rouges ont une qualité astringente qui déssèche les solides et épaissit les humeurs.

Parmi les forts vins, le meilleur et le plus sain est sans contredit celui de Hongrie : il surpasse presque tous les vins de l'Europe, même les meilleurs de l'Italie, de l'Espagne et de France. Ce vin croît dans le comté de Zemple, pays de la haute Hongrie, aux environs de Mad, Tolezna, Benye, Talga, Schadan, Kerestur, Tarzal, Sermsch et Tokay. Tous ces vins s'appellent vin de Tokay; il n'y a réellement entre celui-ci et les autres, presque aucune différence sensible : ces vins sont à peu près aussi bons les uns que les autres. On a remarqué que le meilleur vin de Hongrie fournit, après la fermentation, jusqu'à moitié de sa quantité, un esprit d'une odeur exquise, l'autre moitié a un goût douceâtre mêlé d'un peu d'acidité. On a aussi observé qu'on ne retire pas tant d'esprit des plus excellens vins de la haute Hongrie que l'on appelle *essence* ou vin de *mère goutte*, à cause de leur douceur huileuse : aussi il ne reste presque aucune partie acidule, mais avec certaine matière aqueuse, une matière épaisse, visqueuse, douce, et qui prend aisément feu quand elle est desséchée, et jetée dans le feu. Les vins même les plus inférieurs de la basse Hongrie n'ont point d'acidité, et ne déposent pas autant de matière tartareuse que les vins du Rhin.

Tous les vins en général sont pour un homme en santé comme le contre-poison des viandes ; car le vin empêche, par son acide, l'alcali volatil de se développer autant qu'il le fait avec l'eau. Rogers a vu en Irlande des sujets attaqués de fièvres putrides, pour ne boire que de l'eau avec les viandes qu'ils mangeoient.

Les vins doux, ou ceux qui n'ont pas encore passé par le degré de fermentation requise, sont presque diurétiques comme tous les vins nouveaux; ils causent des spasmes à la vessie, des stranguries, et quelquefois même une ardeur très-cuisante dans la verge, comme le fait la bière en certaines circonstances : on la prendroit pour une vraie chaude-pisse ; cela vient de la seconde fermentation qu'ils éprouvent dans le corps. Mais il ne faut pas compter parmi ces vins les vins doux de France, d'Italie, d'Espagne et de Perse, qu'on fait cuire et évaporer à certaine quantité avant qu'ils commencent à fermenter. Cette espèce de cuisson empêche les principes de s'analyser spontanément, ce qui fait que ces vins ne s'altèrent pas par la suite, et restent même long-temps doux.

On peut compter parmi les vins acidules ceux du Rhin, de la Moselle. Ces vins rendent dans la distillation un tiers d'esprit : le reste a un vrai goût de (3) vinaigre. Le vin du Rhin qui n'est pas encore vieux contient beaucoup de tartre. On croyoit pouvoir expliquer par là pourquoi la pierre est une maladie si commune dans les Chapitres de l'Allemagne, où on ne boit presque que du vin du Rhin. Mais M. Schmid a fait voir que le tartre n'est pas nuisible, et qu'il n'y en a pas dans le vieux vin du Rhin : il regarde donc l'acide de ce vin comme innocent, puisqu'il n'est pas nuisible dans le vinaigre. Il prétend donc que la pierre n'en peut pas être produite, vu que la pierre ne consiste que dans une agrégation de particules lexivielles : que d'ailleurs cette maladie est très-rare aux environs du Rhin, et que ce vin est plus propre à dissoudre la pierre qu'à la former. Le vin de Moselle passe pour avoir

---

(3) J'ai trouvé par toute l'Allemagne et dans les Pays-Bas le vinaigre le plus insipide ; ce qui prouve que les vins qui le fournissent n'ont que très-peu de principe spiritueux. On en fait aussi des autres liqueurs fermentées, mais il est encore plus mauvais.

moins de principe tartareux que le vin du Rhin ; mais il le conserve à tout âge, et il cause volontiers la goutte.

Les vins acides et austères des contrées de la Suisse, qui sont le long de la Reus, de l'Aar, et de la Limmat, engendrent le plus les maladies articulaires ; mais d'un autre côté, on voit si rarement la pierre et la gravelle dans ces contrées, que je doute que le vin acide puisse jamais en être cause. On a observé que ce sont plutôt les vins cuits de France, d'Italie, etc. qui produisent ces maladies et la goutte.

Comme la fermentation peut bien avancer, mais non rétrograder, dit M. Macquer, le vin tourne quelquefois à l'aigre, et le mal est sans remède ; il n'est plus alors une liqueur faite pour la boisson. Une cupidité criminelle a néanmoins trouvé des palliatifs pour ces inconvéniens. Les marchands jettent dans ces vins tournés à l'aigre différentes drogues pour en absorber l'aigreur, et les rendent par là un vrai poison. M. Macquer remarque encore que les alcalis et les terres absorbantes pourroient servir à refaire ces vins pour quelque temps ; mais, comme ces matières donnent au vin une couleur sombre ou verdâtre, et une saveur qui n'est pas plus agréable que l'aigreur qu'elles font disparoître, ces empoisonneurs se servent de la chaux de plomb pour rendre à ces vins une saveur douce, et qui n'en altère en rien la couleur ; elle arrête même la fermentation. Ce savant chimiste croit qu'il n'est aucun marchand de vin assez malheureux pour jeter de cette chaux de plomb ou de la litharge dans les vins, vu qu'ils ne peuvent ignorer les accidens terribles qui en résultent, et qui sont quelquefois suivis de la mort. Pour reconnoître cette fraude, il faut, dit cet habile homme, y verser du foie de souffre en liqueur. Si le précipité qui se fait alors est brun ou noirâtre, c'est une preuve que le vin est empoisonné par cette chaux : autrement le précipité est blanc, ou simplement coloré par le vin, lorsqu'on ne l'a pas ainsi empoisonné.

Gaubius a publié un autre moyen de reconnoître cette fraude. Il faut faire dissoudre de l'orpiment dans de l'eau de chaux : on verse de ce mélange dans le vin. S'il est empoisonné avec de la litharge, il devient rougeâtre ou noirâtre.

Le vin du Rhin est moins susceptible de fraude que tout autre, vu que les raisins secs, la litharge, et d'autres drogues

illicites lui ôtent son goût acidule, et se font aussitôt reconnoître par-là.

Les Hollandais falsifioient autrefois les vins de France par le procédé le plus infâme. Ils imprégnoient leurs tonneaux de la vapeur de l'arsenic, du soufre et du bitume. Le vin se conservoit long-temps frais et de bon goût : mais il causa dans les Indes des dyssenteries mortelles. Quoique les vins que l'on falsifie en quantité à Hambourg, et qui se vendent dans la partie septentrionale de l'Allemagne, soient d'une douceur agréable, ils n'en sont pas moins mauvais, à cause de l'eau-de-vie qu'on y mêle. Ils donnent très-fort à la tête, et rendent le corps extrêmement lourd et indolent. On préfère aujourd'hui, en France ; le vin de Champagne non mousseux, parce qu'on a reconnu que la plupart de ces vins n'ont (4) cette qualité qu'au moyen du jus de navet, ou du jus de bouleau qu'on y jette pour les rendre tels. Cette sophistication est la plus supportable de toutes, parce que le jus de navet est un excellent remède en bien des cas.

Le riz, et en général les végétaux fournissent, au moyen de la fermentation, une liqueur vineuse : le palmier en rend aussi une semblable, mais ce suc vineux du palmier s'aigrit promptement. Les Suédois font un vin très-agréable avec les framboises. On en fait aussi de pareil en Angleterre ; on en fait même avec les fraises, et avec les baies de sureau. Les Anglais aiment surtout ce dernier lorsqu'il a fermenté avec du sucre, et qu'il est fortifié d'un peu d'eau-de-vie. On fait, en Angleterre, comme en France, beaucoup de cidre avec les pommes et les poires. Cette liqueur passe pour être plus substantielle que le vin ordinaire. Le poiré est (5) *mou* ; mais

---

(4) Les vrais vins mousseux ne sont guère plus avantageux que ceux-ci. Comme le vrai vin mousseux ne devient tel que parce qu'on le met en bouteille avant que la fermentation en ait assez dégagé d'air pour que le vin soit au degré ordinaire de tous les vins, ce fluide porté dans le corps y occasionne des flatulences et une ardeur considérable, tant à l'estomac qu'à la poitrine, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois à Châlons-sur-Marne. Ces vins font même perdre l'appétit d'une manière surprenante.

(5) Je ne sais comment M. Zimmerman prend ici le mot *weich*. Le

ses effets sont aussi funestes que ceux du cidre de pommes, si les poires dont on le fait ne sont pas parvenues à une parfaite maturité. Ces différens cidres causent des constipations terribles, et même la colique de Poitou, ou la même que celle du vin sophistiqué avec de la litharge. L'espèce de cidre qu'on fait en Angleterre avec des pommes sauvages, passe pour être de meilleure garde, et plus saine.

Les Egyptiens font un vin avec les dattes; cependant ils lui préfèrent l'eau. Les Chinois font leur vin de riz distillé. Tous ces vins, ou plutôt toutes ces liqueurs spiritueuses, nuisent au moins par leur aigreur aux estomacs foibles et qui sont dejà incommodés d'humeurs acrimonieuses.

La bière est d'usage dans presque tous les pays : on la fait à la Chine avec du riz, et en Amérique avec du maïs. La partie mucilagineuse des grains, dont la bière est chargée, la rend nutritive à certain point. On croit qu'elle garantit de la pierre à cause du houblon; mais la quantité d'air qu'elle renferme est extrême. La meilleure de toutes les bières est *la mumme*, ou la bière de Brunswick : elle ne le cède presque pas au vin d'Espagne, et ne s'aigrit même pas sous l'équateur; mais je regarde cette bière, aussi bien que tous les vins huileux, comme de vrais médicamens. On peut s'en bien trouver, mais c'est par l'usage convenable qu'on en fait : autrement ce sont autant de poisons qu'on se porte dans les humeurs. La bière devient très-nuisible si elle n'a pas fermenté. Les Hollandais aiment cette bière par préférence, et rient de tout leur cœur lorsqu'ils la voient écumer; mais ce bouillonnement est une preuve que la fermentation n'a pas été assez longue. Cette bière cause une dysurie, et, selon Boerhaave, des coliques convulsives, des inflammations à l'estomac, aux intestins, lesquelles sont suivies de la mort en peu de temps. On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, qu'un gentilhomme mourut, malgré tous les secours possibles, après avoir bu une grande quantité de forte bière renfermée dans une cruche, et qui n'avoit pas encore tout-

---

poiré n'a réellement pas tant de corps que le cidre de pomme; mais il est infiniment plus violent, quoique cette violence ne soit que passagère. La plupart des cidres qu'on vend à Paris, sont sophistiqués avec de l'alun et du miel.

à-fait fermenté. On lui trouva, en l'ouvrant, les intestins énormément distendus par des vents.

L'usage des breuvages distillés cause au genre humain des maux incurables. De ce nombre sont l'eau-de-vie, que Sydenham vouloit qu'on ne conservât que pour l'usage extérieur : soit l'eau-de-vie de vin, soit de blé, ou l'eau de cerise, le *tafia* ou l'eau-de-vie de sucre, qu'on appelle aussi *rum* ; l'arak (6) ou l'eau-de-vie de riz, et toutes les huiles spiritueuses qu'on sert aujourd'hui sur toutes les tables, où la mort va comme aiguiser sa faux par les mains de la volupté.

L'eau-de-vie de blé a beaucoup moins de corps que l'eau-de-vie de France, surtout celle de Cognac et d'Orléans. Cette eau-de-vie de blé contient neuf parties d'eau sur cinq d'esprit, au lieu que l'eau-de-vie de France contient neuf parties d'esprit sur sept parties d'eau; outre cela, la bonne eau-de-vie a une odeur spiritueuse agréable, qu'elle conserve presque jusqu'à la dernière goutte, aussi bien que sa force : ce qu'on ne voit pas à l'eau-de-vie de blé ; d'ailleurs celle-ci a toujours un goût acidule, et même de l'âcreté. Les eaux-de-vie de la Rochelle ont aussi quelque chose de cette même âcreté ; mais l'eau-de-vie de blé prend plutôt feu, et semble porter plus de chaleur dans le corps, malgré certaine fadeur qu'on y remarque aussi.

Le *kirsch-wasser*, (ou esprit tiré des cerises) se fait surtout en Suisse, et ne le cède en rien à l'eau-de-vie de France, lorsqu'il est vieux, et qu'il n'est pas tiré de prunes de damas, ou de prunes quelconques : l'âge l'améliore toujours. Il fait, avec le sucre et le jus de citron, un ponche excellent.

Le tafia, rum, ou eau-de-vie de sucre, est une liqueur plus huileuse que l'eau-de-vie ordinaire. L'arak est encore plus fort, plus balsamique, et contient une huile très-atténuée.

L'usage modéré de ces boissons seroit peut-être plus salutaire que nuisible, si on se contentoit d'en connoître seule-

---

(6) On appelle aussi *arack* proprement dit, ou *arrack*, la liqueur qui vient de la distillation du jus de cocotier, que l'on fait découler des arbres par incision. Ce mot se donne dans l'Inde à toute liqueur forte, et même à notre eau-de-vie. Le vrai arack est purgatif quand il est nouveau, et porte beaucoup à la tête lorsqu'il est vieux.

ment l'usage ; mais il est peu d'hommes qui soient fous (7) avec raison, ou qui se contentent de se livrer à une folie agréable. J'ai vu nombre de médecins prêcher sans cesse diète et régime, et qui ressembloient à ce bon capucin, qui, en prêchant sur la gourmandise, rotoit à chaque instant.

Le monde est rempli de préjugés funestes au sujet des liqueurs spiritueuses. On m'a soutenu, en Suisse, que le kirschwasser étoit rafraîchissant : j'ai cru devoir répondre, que selon le peuple et les Indiens, le poivre rafraîchit ; et qu'un sophiste a dit, que le feu est froid et la neige chaude.

Pecquet prétendit qu'il ne falloit pas d'exercice pour faire la digestion, mais quelque boisson spiritueuse : il conseilla donc de boire un petit verre d'eau-de-vie après le repas, et le fit lui-même. Il sembla s'en bien trouver pendant quelque temps ; mais à la fin son estomac et ses intestins en furent tellement racornis, qu'ils ne laissoient plus passer que l'eau-de-vie. Pecquet fut obligé de quitter son emploi, et devint bientôt la victime de sa folie.

Non-seulement ces boissons ne facilitent pas la digestion ; elles y sont au contraire un très-grand obstacle. Elles semblent d'abord fortifier ; mais bientôt elles causent une inertie qui devient générale. On ne dira jamais non plus que l'ivrognerie soit l'antidote de la gourmandise.

On emploie les boissons spiritueuses contre les flatuosités ; elles semblent en effet les faire cesser pour peu de temps ; mais les vents reparoissent bientôt. Au lieu d'attaquer la cause de ces flatuosités, on se borne à en arrêter les effets, et l'on augmente cette cause en suspendant ses effets pour un instant. Comme ces flatuosités viennent de la foiblesse des viscères, le mal devient encore plus grand après l'usage de ces médicamens absurdes, qui laissent après leur effet un relâchement encore plus considérable. J'ai connu un homme hypocondriaque, qui buvoit tous les soirs un petit verre d'eau-de-vie de France pour obvier à ces flatuosités, mais son mal en augmenta de jour en jour ; les flatuosités furent suivies de très-grands vertiges : il augmenta la dose de son eau-de-vie ; il fut frappé d'apoplexie, et mourut à la fleur de son âge.

---

(7) *Cum ratione insanire*, ou *insanire insaniam hilarem*, comme le disoient les Latins.

J'ai connu un autre homme attaqué de la même maladie, et dont l'épouse avoit quelquefois une humeur assez fantasque. Il crut pouvoir se mettre au-dessus de ces boutades de son épouse, en buvant chaque fois que cela arrivoit, un petit coup d'eau-de-vie, disoit-il : mais comme les bizarreries de cette femme revenoient souvent, il augmenta sa maladie à proportion qu'il buvoit. Il se sentit enfin, après tant de récidives, des anxiétés extrêmes ; il eut des diarrhées très-violentes ; et tomba enfin dans un affreux désespoir toutes les fois qu'il plaisoit à l'aimable épouse de pousser un peu loin ses singularités.

L'eau-de-vie quelconque durcit toutes les parties du corps, les resserre. Ceux qui en boivent immodérément se trouvent dans le cas des hydropiques, *quo plus sunt potæ plus sitiuntur aquæ*; plus ils cherchent à éteindre la soif qui les dévore, plus l'eau-de-vie leur enflamme les entrailles ; et leur estomac perd à la fin, racorni et durci, toute sensibilité ; ils ne sont plus affectés que de l'impression de cette liqueur. Ces gens meurent ordinairement de maladies inflammatoires de poitrine, ou de l'asthme, ou d'hydropisie de poitrine, ou de polypes formés dans le cœur par un flegme tenace, s'ils ne périssent pas d'apoplexie. (8)

Thierry a trouvé, dans les buveurs de profession, les bronches rétrécies souvent d'un bon tiers. Je sais même, par expérience, que ce rétrécissement se fait sentir à quelques sujets lorsqu'ils sont ivres. Van-Swieten a trouvé dans une femme qui avoit aimé l'eau-de-vie, la rate, le pancréas, le foie, les poumons très-durs, et généralement toutes les glandes extrêmement dures, et pour ainsi dire pétrifiées.

Je ne puis être du sentiment de Thierry, qui dit qu'on peut boire impunément des liqueurs spiritueuses dans les pays

---

(8) Une personne avec qui je parlois il n'y a pas long-temps des abus de l'eau-de-vie, me dit qu'elle connoissoit un homme âgé de près de quatre-vingt-dix ans, qui ne prenoit tous les jours qu'un peu de pain et une demi-bouteille d'eau-de-vie ; ce qui faisoit toute sa nourriture depuis très-long-temps. On a vu mourir deux hommes, il y a quelques mois, pour s'être enivrés d'eau-de-vie : trois autres, qui s'étoient également enivrés avec eux, en furent très-mal.

froids comme dans les pays chauds. Il croit que ces boissons, dont l'usage fait tant d'impression dans un climat tempéré, affecteroient à peine un Européen qui en prendroit en même quantité entre les Tropiques, ou près des cercles Polaires, ou à une certaine hauteur de l'atmosphère. Cette opinion paroît fondée sur deux observations. 1.° Smith dit que la même dose de vin qui enivre en Europe, entretient à peine les esprits vitaux dans la Guinée, à cause de la transpiration continuelle et même excessive qui a lieu dans cette contrée. 2.° On a aussi observé que ces boissons n'échauffent pas plus que l'eau dans les pays froids.

Il est vrai que la transpiration est très-grande dans les pays chauds, qu'on y est bientôt épuisé, et que l'on est obligé pour cette raison de reprendre de nouvelles forces d'une manière quelconque. Les marchands qui traversent les déserts de l'Asie, pour aller en Turquie et en Perse, étanchent très-bien leur soif avec un verre d'eau-de-vie, ou de vin de Perse ou d'Espagne le plus fort. Le vin est indispensable à tous les Européens qui se trouvent à Carthagène d'Amérique. En effet, tous les habitans se plaignent de maux d'estomac, lorsque les galions tardent trop à arriver; les Espagnols sont alors obligés de mêler du piment, ou poivre de la Jamaïque, dans leurs alimens, pour s'exciter à manger.

Ces observations nous font voir qu'on est réellement obligé de prendre de ces boissons dans les pays chauds, pour étancher au moins la soif par leur impression passagère; et que, dans les chaleurs excessives, il en faut prendre plus à cause de l'épuisement extrême que l'on éprouve alors. C'est aussi ce que l'expérience nous apprend; nos chasseurs Suisses disent que rien ne désaltère tant en été que l'esprit de cerise; mais ils disent aussi qu'il en faut prendre modérément. J'ai aussi vu des sujets délicats, obligés de boire du vin de temps en temps pendant les grandes chaleurs, pour ne pas tomber dans de fréquentes défaillances; mais cela ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes pendant les chaleurs.

Ces boissons paroissent innocentes pendant les froids, ou dans les climats septentrionaux, surtout lors de cette température. Nous voyons en effet que l'eau-de-vie est une boisson d'un grand usage dans le Nord. On ne peut faire ce reproche à l'Allemagne en général; je vois néanmoins que l'eau-de-

vie commence à se faire si bien goûter dans la basse Saxe, même comme une panacée universelle, que les femmes répondent fort plaisamment aux médecins qui leur reprochent de ne pas avoir pris les médicamens ordonnés : *Mais je bois de l'eau-de-vie !* M. de Haller a pensé que les concrétions pierreuses ne se trouvoient si communément dans la vésicule du fiel, parmi le petit peuple de Gottingue, qu'à cause de l'usage immodéré de l'eau-de-vie.

On boit beaucoup d'eau-de-vie en Pologne. Les gens de condition, en Danemarck, prennent habituellement des liqueurs le matin; et l'on en verse à table un petit verre sur chaque mets de difficile digestion. On présente des liqueurs, en Suède, avant de se mettre à table, pour ouvrir l'appétit. L'ivrognerie s'augmente à l'excès en Sibérie. Les Lapons commencent, dès l'âge de deux ans, à boire de l'eau-de-vie ; leur penchant pour cette liqueur est si grand, qu'on a été obligé d'en défendre l'entrée chez eux. C'est aussi chez les Islandais une passion générale que cette boisson. Il n'y a que les Groenlandais qui en usent modérément parmi les nations du Nord : c'est peut-être parce qu'ils trouvent plus de goût à leur huile de poisson ; mais cet usage si général et en même temps si abusif de l'eau-de-vie, ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes dans le Nord. Un Lapon prend de la noix vomique lorsqu'il a la colique : on en connoît les dangereux effets parmi nous. Un Russe (9) boit de l'eau-forte dans le cas de besoin.

Mais voici des faits qui nous prouvent incontestablement le danger des liqueurs spiritueuses. Bernier nous dit que les Anglais se font périr à Bengale avec leur ponche. Les Européens éprouvent fréquemment les funestes effets de l'eau-de-vie de riz ou de l'arack à Malabar, si on en doit croire les missionnaires de Tranquebar : les Malabares l'ont en horreur. Bontius dit qu'il ne périt tant de matelots Hollandais aux Indes, que par l'usage de l'arak. Cheyne dit que l'usage im-

(9) Un domestique Russe a prouvé ici, à Paris, que M. Zimmerman n'avance rien de hasardé. Cela ne lui a pas fait plus d'impression que l'eau-de-vie ; mais cet homme tremble de tous les membres.

modéré que les Anglais font du ponche en Amérique, leur cause des coliques convulsives très-fréquentes, des spasmes, des paralysies, et la mort qui suit de près ces maladies. De bons mémoires de la Jamaïque me disent qu'il ne se passe pas d'année que le ponche fait avec le rum n'enterre mille âmes. Cette boisson est si forte, que les Anglais nouvellement débarqués dans ce pays, ne peuvent la soutenir; et le moindre abus qu'ils en font leur cause des fièvres terribles qui deviennent mortelles en peu d'heures. Ulloa dit qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes au Pérou, parce que les hommes s'y ruinent le tempérament à boire du tafia dès leur jeunesse.

Les lois et les religions des peuples méridionaux prouvent qu'on a regardé chez eux l'ivrognerie comme très-dangereuse sous leur ciel brûlant. Les Carthaginois avoient une loi qui interdisoit l'usage du vin. Mahomet défendit le vin; et les Turcs s'en abstiennent. La loi des Idolâtres de l'Indostan défend le vin. Quoique les Maures de l'Indostan ne s'embarrassent pas beaucoup de la superstition de ce pays-là, ils sont cependant très-sobres. Montesquieu a très-bien dit que l'ivrognerie fait tomber l'homme en frénésie dans les pays chauds, et le rend stupide dans les pays froids.

Il me reste encore à parler du thé, du café, du chocolat, comme causes éloignées des maladies. Incapable de flatter les préjugés lorsqu'ils peuvent nuire, je vais dire franchement ce que je pense de ces boissons si fort à la mode, sans m'inquiéter de ce que l'ignorance peut dire à ce sujet. Bacon étoit surpris que les boissons chaudes eussent été si négligées des modernes : cet homme si pénétrant verroit aujourd'hui avec douleur que cette négligence non-seulement n'a plus lieu de nos jours, mais qu'on prend aujourd'hui de ces boissons à l'excès.

Le thé n'est autre chose que les feuilles d'un arbrisseau qu'on cultive avec soin au Japon et à la Chine. On fait beaucoup de distinction entre les différentes sortes de thé, par rapport à la couleur, à l'odeur, au goût et à la figure des feuilles. Les Chinois y font des distinctions qui sont purement arbitraires. Lu-Yu dit qu'il y a un nombre infini d'espèces de thé, toutes distinguées par des noms particuliers. On trouve peu de véritable thé dans les contrées septentrionales de la

Chine. Les marchands Chinois vendent assez ordinairement des feuilles de plusieurs autres arbres pour du the. On prend, pour du thé, dans la province de Chan-Ting, une espèce de mousse très-amère qui croît dans le sol pierreux d'une montagne située près de Mong-Yng-Hyen ; cependant on peut assurer que toutes les espèces de vrai thé se réduisent à un petit nombre ; et qu'outre cela, ce sont les feuilles d'un même arbuste.

Les deux genres principaux du thé, sont le thé vert ou le song-lo-cha, et le thé-bou ou le y-cha. On se sert du thé vert à la Chine pour recevoir les visites ; mais le thé-bou est d'un usage beaucoup plus général dans tout l'Empire. Les connoisseurs divisent le thé-bou en trois espèces. La première vient des arbrisseaux nouvellement plantés ; elle s'appelle mau-cha. On ne s'en sert que pour faire des présens, et il est aussi particulièrement d'usage pour l'Empereur. C'est le vrai thé impérial ; cependant la livre n'en coûte, dans le pays où il croît, que quarante-trois sous environ, monnoie de France. La seconde espèce est celle des feuilles plus avancées : on le vend à la Chine sous le nom de bon thé-bou. La troisième espèce consiste en des feuilles très-grandes, et qui ont toute leur maturité ; c'est la plus commune et la moins chère. La fleur du même arbrisseau fournit aussi une espèce de thé. Ce thé est extrêmement cher, quoiqu'il n'ait rien de particulier ni dans sa couleur ni dans son goût, et que par cette raison même on s'en serve peu chez l'Empereur.

Toutes ces espèces croissent sur le même arbrisseau, selon Cuningham ; et leur variété ne vient que de la grandeur des feuilles, ou du temps où on les cueille et fait sécher.

Cuningham divise le thé qu'on apporte en Angleterre, en thé vert fin, en thé vert commun, et en thé-bou. Le meilleur thé-bou est le bourgeon même de l'arbrisseau. On le cueille au mois de Mars, et on le fait sécher au soleil. Le bon thé-bou doit se cueillir en Mai, et le thé vert en Mai et Juin ; mais celui-ci se sèche au feu. Les feuilles de thé changent promptement de qualité, de grandeur et de goût. La moindre négligence dans la récolte les rend aussitôt d'une espèce inférieure. La plus grande partie du thé qu'on voit en Europe, vient de la Chine par Canton. Le plus cher et le

meilleur que j'aie pris, est celui qu'apportent par terre les caravanes Russes qui vont tous les deux ou trois ans à Pekin. Il appartient au souverain de la Russie, comme tout le commerce qui se fait par ces caravanes; il ne passe dans d'autres mains que comme présent.

Au reste, on falsifie l'odeur et la saveur du thé, en y mêlant différentes choses; mais surtout le thé-bou, dans lequel on jette une infusion de terre de Japon.

Le petit peuple de la Chine fait bouillir le thé de la dernière sorte en grande quantité, dans un chaudron, pour la boisson ordinaire. Les gens plus relevés prennent leur thé, qui est d'une qualité supérieure, à peu près comme on le prend en Europe, sinon qu'ils n'y mettent pas de sucre. Il n'y a que les Tartares qui le prennent avec du lait. Au Japon, on le met en poudre pour le mêler avec de l'eau, et on l'agite comme du chocolat jusqu'à ce qu'il écume; ensuite on le prend sans sucre.

Les Asiatiques, en général, mais surtout les Chinois, vantent le thé comme un médicament de la vertu la plus grande et la plus étendue. J'ai vu des recettes Chinoises pour l'épuisement des esprits vitaux, pour le mal de tête, le ténesme, les hémorroïdes, la cardialgie; pour la constipation qui a lieu après les couches; pour les douleurs de reins; pour tous les cas de poison; pour les cuissons qui ont lieu dans la petite vérole; pour les amas de flegme dans la gorge; pour les envies de vomir; pour la suppression des règles et la toux: toutes recettes qui n'étoient composées qu'avec du thé, ou auxquelles le thé servoit de base ou d'excipient; mais on sait trop bien que les Chinois vantent extraordinairement tout ce qui est du cru de leur sol; et combien on juge faux lorsqu'on juge dans l'enthousiasme.

Le thé vert passe par toute la Chine pour être corrosif, quoiqu'on y pense aussi qu'un estomac foible peut s'accommoder du bon thé-bou. Cependant je lis dans des écrivains dignes de foi, que l'abus du thé produit à la Chine des maladies de nerfs les plus violentes, le diabetès, une consomption et la mort. Le Ling-Fi ordonne conséquemment de ne prendre que peu de thé, et jamais à jeun. L'auteur du livre Tchang-Seng, ou de l'Art de se procurer la santé et une longue vie, dit, sous le règne de Cang-Hi: « J'avoue réel-

lement que le thé ne m'est pas agréable, et que mon estomac se révolte lorsque je suis obligé d'en prendre. Peut-être que la foible constitution que j'avois dans ma jeunesse, est la cause de cette antipathie. » Cet aveu nous montre combien se sont abusés les médecins Européens, en voulant imaginer les raisons pour lesquelles le thé est si salutaire aux Asiatiques, et si contraire aux peuples de notre continent.

On a cependant raconté des merveilles que le thé faisoit aussi en Europe. J'entends continuellement vanter ces prodiges par les personnes qui souffrent même le plus de son usage, et cela sous mes yeux. Une chose passée en habitude guérit, comme on le sait, bien des maux, et prévient même ceux que l'on n'a pas. Deux médecins Hollandais, Craanen et Bontekoe, écrivirent dans le dernier siècle, peut-être en faveur de la Compagnie des Indes Hollandaise, que le sang étoit dans son état de perfection lorsqu'il étoit le plus fluide, et que même il n'avoit dans cet état aucune disposition à aucune maladie quelconque. Bontekoe vouloit donc que l'on prît tous les jours jusqu'à cent, et même deux cents tasses de thé, pour se préserver de toutes les maladies possibles. Il nioit absolument que le thé affoiblisse l'estomac. Il avoit sans doute un estomac de fer.

Ce sentiment devint général : on but du thé sans garder de mesure, afin de bien délayer le sang, ou plutôt afin de faire monter les actions de la Compagnie des Indes. Boerhaave arrêta heureusement les progrès de cette opinion, et les ravages qu'elle causoit. Il fit voir, d'une manière triomphante, que la vraie nature de la consomption est dans la fluidité même du sang ; que ceux qui sont dans cet état ont, à la vérité, plus d'agilité et plus de facilité à saisir et comprendre les choses ; mais qu'ils dépérissent aussi comme en fondant de jour en jour, ne se rétablissent jamais, et meurent enfin après un épuisement total, si le médecin n'est pas assez heureux pour leur rendre le sang plus épais. L'usage seul du thé n'est pas même suffisant pour atténuer le sang, comme le prétendoit Bontekoe ; car je remarque que cette boisson fait tomber dans une mélancolie stupide, loin que les malades aient cette sérénité d'esprit qui se voit dans quelques espèces de consomption. Mais Boerhaave a suffisamment prouvé ce qu'il avoit entrepris.

On nous dit que le thé pousse les urines, la sueur, lève les obstructions, guérit le mal de tête, la léthargie, la palpitation de cœur; qu'il rend le corps actif, réveille les esprits; d'autres ajoutent qu'il fortifie l'estomac et les intestins, qu'il est bon pour les dégoûts, les indigestions et les cours de ventre. Il est des gens qui regardent le fort thé vert comme émétique, et vantent cependant l'usage du thé aux personnes hypocondriaques ou hystériques. J'avois autrefois la table en qualité de médecin, chez un théologien partisan de la philosophie Wolfienne et hypocondriaque du premier rang. Il regardoit le thé comme l'antidote de sa maladie; et, dans cette persuasion, il versoit du thé sur tout ce qu'il mangeoit; ce qu'il me vantoit comme fort salutaire. Il regardoit au contraire le café comme très-nuisible, et, par cette raison, ne se servoit à son déjeûner que du marc de la veille. Il en remplissoit une tasse à moitié, versoit du thé dessus, et avaloit cela dans l'intention vraiment philosophique de se laver l'estomac.

On ne sauroit nier, dit M. de Haller, que le thé ne cause pour quelque temps certaine gaieté dans les pensées, certain feu poëtique; c'est pourquoi je conseille l'usage modéré du thé à ceux qui se portent bien. Je remarque qu'il facilite réellement les sueurs, et qu'on l'emploie souvent avec succès dans cette vue, lorsqu'il est besoin de le faire. Il empêche aussi de s'endormir; il lave, nettoie l'estomac surchargé, en s'abstenant en même temps de toute nourriture. Il est réellement alors innocent, en le prenant même, si l'on veut avec une infusion d'une autre plante convenable, comme j'ai coutume de le prendre moi-même, et avec utilité.

Je conseille aussi le thé à tous ceux qui sont obligés de s'exposer au froid (10), surtout en voyage, parce qu'il est le

---

(10) J'ai connu, moi troisième, la vérité de ce que dit ici M. Zimmerman. En passant de Dordrecht à Bréda, en 1756, je fus obligé de prendre la voie du Mordyk, et de faire le trajet, tantôt sur la glace, tantôt au milieu de monceaux énormes de glaces. Le froid que j'y ressentis, aussi bien que deux personnes de la compagnie, fut si vif, que depuis les hanches jusqu'au bout du pied nous perdîmes presque tout sentiment et tout mouvement. On nous porta dans l'auberge: l'hôtesse intelligente nous refusa toute

préservatif le plus sûr et le meilleur contre la pleurésie et toutes les autres inflammations. Je le conseille particulièrement à ceux qui, après être restés exposés à un froid humide, entrent au logis tout transis : on prévient par-là les mauvais effets d'une transpiration arrêtée, et l'on sent bientôt cesser la pesanteur et la lassitude qui en résulte d'abord. En quoi consiste donc principalement, dans ces cas-là, le vrai avantage du thé ? Boerhaave répond que c'est dans l'eau tiède.

Mais il faudroit être un Sangrado, pour croire que l'eau tiède soit avantageuse à tous les estomacs. Hippocrate a dejà dit que l'abus de l'eau tiède, ou la *thermoposie*, amollit la chair, (11) affoiblit les nerfs, rend stupide, cause des hémorragies, des défaillances, et de là la mort.

Le thé est donc nuisible à plusieurs égards de la manière dont nous le prenons; soit qu'on attribue toutes les vertus de

---

autre boisson que le thé, nous disant qu'elle en connoissoit les bons effets en pareilles circonstances. Nous suivîmes son avis, et nous ne tardâmes pas à nous réchauffer.

(11) L'eau, mais particulièrement l'eau chaude prise abondamment, nuit directement, en ce qu'elle délaie trop la lymphe, en emporte la partie nutritive, soit par les urines, soit par les sueurs, et appauvrit ainsi le sang, qui par là doit nécessairement devenir un fluide déterminé à la putréfaction. L'eau abreuvant pareillement tous les solides, en enlève aussi tout ce qui en entretient la force ; la fibre s'affaisse, se relâche, et perd tout mouvement d'oscillation : il ne se fait plus d'action réciproque des fluides sur les solides, et des solides sur les fluides : de là la stagnation des fluides épais qui restent, et les engorgemens d'où il résulte tant de maux. Un ecclésiastique, chanoine à Saint-Cloud, vient enfin de mourir pour s'être obstiné, malgré mes avis, à prendre des boissons aqueuses immodérées. Cet homme jouissoit, il y a quelques années, de la santé la plus robuste. Il lut par hasard l'ouvrage intitulé : l'*Eau, remède universel*; et à la moindre incommodité, il mit en pratique les rêveries de cet ouvrage et de quelques autres analogues. Il devint bientôt hypocondriaque, éprouva des rétentions d'urines opiniâtres, des éruptions dartreuses au col, aux cuisses, au scrotum. Sa respiration s'embarrassa extrêmement. Je me trouvai chez lui il y a quelques mois : je l'avertis du danger dont il étoit menacé ; mais il me répondit qu'il connoissoit trop bien la bonté de son remède. Tel est le scuple. Il mourut quelques jours après que je l'eus quitté.

ce breuvage au thé même, ou à la fermentation du sucre, que je ne crois pas, ou à l'eau tiède autant qu'au thé. n'insisterai pas ici sur ce que dit le célèbre Linnæus, que l plantes qui approchent du thé sont la plupart vénéneuse car je vois chez nous des dames ne prendre que de l'eau tiè avec du sucre et de la crême, et en éprouver les mêm effets que ceux du thé: d'ailleurs Linnæus pense que ce n'e que le thé tout nouveau dont on doit boire l'infusion av circonspection. Cette règle ne peut avoir lieu que pour l Chinois et les Japonais; parce qu'en effet le thé tout récen produit une espèce d'ivresse. Voilà pourquoi les lois de c peuples fixent le temps où l'on peut commencer à prendre d thé; mais il me suffit que le thé soit incontestablement cause des effets déterminés dont j'ai parlé.

Le thé a quelque chose de pénétrant, qui se porte mên dans l'intimité de nos solides, et qui discute, atténue tout nos humeurs. Je vois nos praticiens routiniers Suisses, un quement occupés de chercher à atténuer les humeurs dans traitement des affections hypocondriaques et hystériques mais je remarque en même temps qu'il en résulte un rel chement incurable, que les digestions en sont entièremen altérées, que les flatuosités augmentent de plus en plus, qu'enfin la mélancolie devient alors comme un pesant fardea qui accable les malades. On sait qu'après les fréquentes sa gnées, rien ne donne tant la mine cadavéreuse, que l'usag immodéré du thé. Nous avons vu en Suisse un gentilhomm qui, à tous égards, savoit prendre un ton de roi : on lui d un jour que rien ne relevoit tant la majesté d'un roi, q lorsque tout avoit l'air pâle autour de lui. Il faisoit donc saign ses domestiques tous les mois, et les obligeoit en même tem de prendre chacun cinquante tasses de thé par jour.

On ne peut disconvenir de tous les effets du thé, relative ment aux maux hypocondriaques et hystériques. Je buvo du thé pendant une partie de la nuit, étant à Gottingue, af de ne pas m'endormir, ce qui me réussit réellement; mai au bout de deux ans le sommeil m'avoit abandonné aussi bie que mes forces, et j'avois la tête aussi foible que l'estoma J'ai vu plusieurs personnes de mes connoissances dans l même cas, et par la même cause; mais j'ai remarqué depu

ce temps-là en Suisse, que le thé rendoit à nombre de mes malades le pouls très-lent, et foible ; leur causoit des mouvemens hypocondriaques, des soulèvemens d'estomac, des flatuosités, des palpitations de cœur, des suffocations hystériques, un tremblement, des vertiges, des évanouissemens, les pâles couleurs, et souvent la mélancolie la plus profonde ; et que les sujets hypocondriaques ou hystériques sentent surtout les tristes suites de leur maladie dès qu'ils ont pris du thé. Freind a connu une femme à qui l'usage du thé avoit causé une incontinence d'urines, et ensuite la suppression de ses règles.

Nombre de sujets hypocondriaques s'imaginent avoir l'estomac froid, et s'y prennent de différentes manières pour l'échauffer. Les uns ont toujours une fourrure sur l'estomac, d'autres prennent très-chaud tout ce qu'ils mangent : la soupe ne vaut rien, disent-ils, si l'on ne la mange pas très-chaude ; ou ils prennent leur thé bouillant pour ainsi dire. Je connois un de ces sujets à Zurich, et que j'estime particulièrement : cet homme a continuellement la théïère à la main, et boit de sa lessive chinoise depuis le matin jusqu'au soir, pour se réchauffer, dit-il, l'estomac ; mais cet homme a le corps rempli de vents, et il est sujet à des coliques lorsque ces flatuosités ne sortent pas aisément. Il a toujours quelque chose de farouche, et trouve à redire à tout : aussi est-il toujours retiré. Je ne dirai pas à ces gens, qu'ils n'ont pas l'estomac froid ; mais j'appellerai cette prétendue froideur un relâchement extrême ; et c'est le thé qui en est la seule cause.

Nos dames se passeroient aussi peu de leur bouilloire aux heures marquées, que de leur table à jouer : voilà pourquoi les fleurs-blanches sont une maladie aussi commune parmi nos Suissesses que parmi les Flamandes et les Hollandaises. Je guéris tous les jours cette maladie, quoique lentement, en employant tout ce qui est contraire aux effets de l'eau tiède, comme la rhubarbe, les martiaux, l'extrait de quinquina, et, en général, tous les toniques les plus forts. Je suis accoutumé depuis long-temps à demander si l'on a des fleurs-blanches, aussi librement que je demanderois si l'on est enrhumé, et l'on me répond là-dessus sans plus de cérémonie. J'ai remarqué cette maladie dans des Suissesses de

(12) dix ans, et à un très-haut degré. Cheyne dit que les fleurs-blanches attaquent aujourd'hui la portion la plus aimable du beau sexe, et que ces femmes en sont presque toujours stériles. Cette stérilité vient réellement assez souvent des fleurs blanches, mais elle dépend aussi d'autres causes. J'ai aussi fait cesser la stérilité, en faisant cesser un état extrêmement irritable de la matrice et du vagin. Toutes les femmes n'ont pas, il est vrai, le vagin si irritable lorsqu'elles ont des fleurs-blanches, quoique la matrice le soit presque toujours. Toutes celles qui prennent du thé n'ont pas des fleurs-blanches, et toutes celles qui en sont incommodées ne prennent pas du thé; mais la plupart n'en sont redevables qu'au thé; car ces fleurs-blanches ne viennent que du relâchement des vésicules (13) pituitaires de la matrice.

On observe outre cela que l'usage même modéré du thé, quoique très-rare, est aussi très-nuisible à ceux dont les solides tendent d'eux-mêmes à se relâcher et à s'affaisser; il est vrai que le relâchement qui suit l'usage de cette boisson ne se fait pas sentir immédiatement après, dans des sujets dont les forces sont encore plus grandes que celles de ce poison lent; mais chaque effet ne suit pas toujours sa cause avec promptitude, autrement les hommes seroient en général

(12) Hoffmann a vu une fille attaquée de cette maladie dès sa naissance : d'autres l'ont observée dans des filles de deux ans, quelles qu'en fussent les causes.

(13) Morgagni, dit M. Raulin, a trouvé les matrices de différens âges parsemées dans leur face interne de vésicules ou tubercules glanduleux qui rendoient une mucosité naturelle; dont la partie qui répond au col de ce viscère, étoit toujours remplie. Toutes ces glandes, dans leur état naturel, rendoient une humeur gélatineuse, muqueuse, filamenteuse et transparente. Pour peu qu'elles fussent dégénérées, la mucosité changeoit de nature; elle étoit plus épaisse, plus fluide et de différentes couleurs. Dans ces différens états, lorsqu'il avoit nettoyé la cavité de ce viscère souillée de cette humeur, il la comprimoit, et en faisoit découler de nouvelle par gouttes sensibles, de la même nature et de la même qualité que celle qu'il avoit ôtée. Ces glandes ou vésicules étoient plus apparentes dans les matrices des femmes qui avoient eu des fleurs-blanches : la matrice en étoit affectée vers son col, et quelquefois le vagin dans toute son étendue.

plus sages qu'on ne les voit ordinairement. Je crois donc avoir droit de conclure que le thé est réellement la cause, quoique éloignée, d'un grand nombre de maladies.

On doit en dire autant du café; cette graine est originairement le produit d'un arbre de l'Arabie heureuse et de l'Ethiopie. Les anciens Grecs ne paroissent pas l'avoir connu, et les auteurs Arabes n'en font pas non plus mention. Ce fut au commencement du quatorzième (14) siècle qu'on commença à en parler. Rauwolf est celui qui le fit connoître le

---

(14) Quelques écrivains modernes prétendent que le café ou cawé, ou *bon ban*, *bunnu*, a été connu de temps immémorial. On a recours pour le prouver à plusieurs passages des Livres hébreux. On pense donc que le mot *kali* qui se trouve dans différens endroits de ces Livres, surtout dans le deuxième Livre de Samuel où il est répété deux fois, C. 17, ℣. 28, doit s'entendre du café. Le mot *kali* signifie un grain rôti ou brûlé. Ludolf l'avoit entendu du café, mais ensuite il a changé de sentiment, aussi bien que Leydecker. On peut consulter Maïus, *Supplem. ad Lex. Cocc.* — Stephan. Blancard, *haustus polychr.* Verdries, *Physiol. Bibl.* — Winckler, dans ses *Dissertations théologiques et philosophiques.* Schudt. *Memorabil. Jud.* — Biblioth. *theol. Select.* P. XLV. Sterringa, *Animadvers. philol.* Geïerus; *Diss. an potûs* Coffée *vestigia in Sacrâ Scripturâ reperiantur.* Tels sont les auteurs qu'indique feu M. Simon, professeur des langues orientales à Halle. Pour moi je pencherois pour l'affirmative. Il est très-sûr que les Arabes usoient de cette boisson long-temps avant que le Sultan Selim s'emparât de l'Egypte, en 1518. Ce fut là que les Turcs connurent l'usage de cette boisson, quoiqu'ils n'aient commencé que plus tard à en user. Le silence des auteurs Arabes, celui de Louis Bassano, d'Antoine Ménavin, de François Sansovin, qui ont écrit, le premier en 1545, le second en 1548, et le troisième en 1563, sur trois boissons ordinaires aux Turcs et aux Asiatiques, n'est qu'une preuve indirecte de la négative, puisque les Arabes, et les Egyptiens après eux, s'en étoient servis long-temps auparavant. L'historiette que raconte Nairon, professeur des langues orientales à Rome, sur l'occasion de la découverte du café, peut être en toute sûreté rangée parmi les fables. Est-il probable qu'un arbre aussi beau que le *bon* n'ait attiré que si tard les regards des peuples de l'Yemen. Pour moi je ne l'ai vu en fleur qu'avec un vrai plaisir, et j'aurois été tenté de goûter de son fruit, sans même le connoître.

premier, il y a environ deux cents ans, et il n'est d'usage en Europe que depuis cent trente ans environ. On le tira assez long-temps du Levant. Les Hollandais le cultivèrent d'abord à Surinam. Les Français surent s'en procurer quelques livres de nouveau, et le semèrent à la Martinique et à Cayenne. Le café de l'Amérique est à présent commun dans toute l'Europe.

Le meilleur café est celui qu'on appelle le café du Levant. Il y en a de deux sortes : l'une vient de Moka, l'autre du grand Caire ; elles ont la même qualité. Les Hollandais en apportent de Java, et les Français de l'île de Bourbon, qu'on nous vend bien cher pour celui du Levant, et qui lui est de beaucoup inférieur. Le moins bon est celui d'Amérique, surtout lorsqu'on l'a mis tremper dans l'eau de mer pour en augmenter le poids; ce qui lui donne une âcreté extrême.

Le café est une boisson aussi habituelle chez les Turcs, que le thé chez les Chinois. Ils le savent préparer de manière à le rendre beaucoup meilleur qu'il n'est chez nous. Le secret est dans la manière de le brûler, de sorte que rien ne s'en échappe : au reste ils le font très-fort, et en prennent copieusement, sans lait et sans sucre. On a voulu nous démontrer pourquoi le café n'étoit que peu ou point nuisible aux Turcs ; mais on a oublié qu'il falloit prouver auparavant qu'il ne leur étoit réellement pas nuisible. Les Turcs souffrent de l'abus du café aussi bien que nous. Il les rend foibles, stupides, et même perclus, surtout s'ils y mêlent de l'opium : aussi les Turcs méprisent-ils leurs compatriotes qui abusent de cette boisson comme le font du vin nos ivrognes.

On pense que le café fortifie l'estomac, et qu'il est apéritif. On dit aussi qu'il facilite la digestion, qu'il fait cesser les flatuosités, les maux de tête, et surtout la migraine, les étourdissemens ; qu'il empêche les attaques de léthargie, la suppression des règles ; qu'il rend gai, fortifie la mémoire ; qu'il facilite la circulation du sang et les sueurs ; qu'il discute les épaisissemens des humeurs, pousse les urines, purge quelquefois légèrement. Je trouve qu'il y a du vrai dans tout cela, surtout à l'égard de ceux qui n'en prennent que rarement, qui ne boivent pas de vin, et qui ne sont pas faciles à émouvoir. Mais il ne s'agit pas ici de recommander le café comme médicament ; il suffit que l'usage même modéré du meilleur café soit un peu nuisible à toute sorte de tempé-

ramens, même dans l'état de santé, et qu'il faille en prendre pour aider la digestion et réveiller l'esprit quand on s'y habitue. Une jeune dame Suissesse, qui, selon Rousseau, joint à l'esprit d'un Leibnitz la plume de Voltaire, m'écrivoit un jour : « sans café je n'ai que l'esprit d'une huitre. »

Mais l'abus de ce breuvage fait beaucoup de mal, même à ceux qui se portent bien, et il est pernicieux dans plusieurs maladies. Je prends du café deux fois par jour ; mais je n'en prend que (15) deux tasses à la fois, et de cette manière il ne m'incommode pas : au contraire, deux tasses de plus m'affoiblissent, me causent des mouvemens hypocondriaques, des tremblemens, des étourdissemens, et certaine timidité qui m'est insupportable. Je vois arriver la même chose à tous ceux qui se portent bien, mais qui sont d'une foible constitution, dès qu'ils en prennent plus que d'ordinaire.

L'abus continuel du café attire aux sujets d'un tempérament vif et sensible toutes sortes de maladies des nerfs, surtout aux femmes. Il cause souvent des éruptions affreuses au visage, fouette le sang, et me paroît être la cause principale de ce que nos Suissesses ont leurs règles si long-temps et au delà de l'âge ordinaire, et tombent par-là dans de dangereuses maladies. Il pousse le sang par les narines, les poumons, la matrice, les vaisseaux hémorroïdaux ; il produit des toux lentes, enfin une consomption totale ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que cette consomption est accompagnée de gaieté extrême. Hoffman a même déduit du café l'origine du pourpre, quoique cependant l'origine de cette maladie, et son passage d'un pays à l'autre, soient pour moi un vrai problême.

Thierry dit que le café au lait cause quelquefois subitement des fleurs-blanches. Je sais très-bien que nombre de femmes regardent le laitage comme une cause des fleurs-blanches, parce que le lait est blanc, et que ces fleurs s'appellent blanches ; mais que le café au lait les fasse venir préférablement, c'est ce qui ne m'est pas assez connu. M. Raulin a remarqué que le café fait quelquefois l'effet d'un purgatif, et cause le

(15) M. Zimmerman ne passeroit pas ici pour un homme bien sobre sur cet article, s'il le prend tel qu'il le dit plus bas.

dévoiement. J'ai souvent vu le eafé au lait et sans lait, contribuer beaueoup à la diarrhée lente hystérique, maladie que je regarde eomme très-mauvaise, et très-diffieile à guérir.

L'abus du eafé eause des maux de tête terribles, loin de les guérir, eomme on le pense ordinairement. Thierry a vu des gens si ineommodés de maux de tête, qu'ils étoient ineptes à tout, et ne furent guéris de leurs maux qu'en renonçant au café. Il a vu eomme moi des gens perdre par-là le sommeil, et maigrir à vue d'œil. Mais j'ai observé d'un autre eôté que le eafé proeura du sommeil dans un cas où l'opium étoit sans effet. Une dame de condition, âgée de soixante-six ans, étoit fort tourmentée d'une maladie arthritique terrible, depuis plusieurs mois eonséeutifs. Elle ne dormoit aueunement, eomme il arrive assez dans ees sortes de maladies. J'employai divers moyens pour faire eesser ces insomnies. J'eus enfin reeours à l'opium. Elle en prit un grain la première fois, et sans sueeès. Je doublai la dose la nuit suivante, mais aussi inutilement. Elle eut elle-même l'idée de prendre du eafé au milieu de la nuit, paree qu'il lui avoit dejà été avantageux dans quelques insomnies, aussi bien qu'à d'autres personnes de sa famille. Je consentis à eette tentative, quoique je regardasse le eafé eomme eontraire à la maladie prineipale. Elle en prit done deux tasses au lait la première fois, et dormit aussitôt pendant une heure. Elle réitéra la même chose avee ee même sueeès toutes les fois. Elle prit donc son café au lait au milieu de la nuit, pendant quatre mois eonséeutifs, et dormit; ee qui ne lui arrivoit pas lorsqu'elle ne le prenoit pas. Cette observation ne prouve pas les bons effets du eafé, mais qu'il y avoit quelque ehose de partieulier dans le tempérament de eette dame.

Le eafé fait moins de mal dans le pays à bière. J'ai vu à Gottingue maint Allemand avaler vingt tasses de eafé sans en rien ressentir. Le eafé ne fait même pas de mal dans la Suisse, en général, parmi le peuple, paree qu'il ne prend le eafé que fort foible; e'est plutôt une espèee (16) de lavage eapable de

(16) C'est à peu près de la même manière qu'on prend le café en Hollande, en Flandre et en Allemagne, au lieu qu'on y mange réellement le thé, tant on le prend épais.

faire soulever l'estomac à le voir seulement ; mais dans nos villes où l'on se pique d'autant de politesse et de rafinement qu'en France, on ne prend qu'une tasse de fort café après le dîner.

Je conclus, de tout ce que je viens de dire à ce sujet, que l'usage modéré du café n'est pas aussi nuisible que le même usage du thé, mais que l'abus du café est encore plus dangereux que celui du thé.

Le chocolat a aussi beaucoup d'influence sur la santé. On le fait principalement du cacao, qui étoit entièrement inconnu aux anciens, et que les Européens ne connoissent que depuis la découverte de l'Amérique. Les Américains savoient l'art de faire le chocolat long-temps avant que les *Sauvages de l'Europe* passassent chez eux : ils en connoissoient l'usage et les effets, en faisoient grand cas, en vivoient en grande partie. Quelques nations se servoient même du cacao au lieu d'argent.

La plus grande partie du cacao vient de Terre-Ferme, ou du pays des Caraques, et de quelques autres contrées Américaines. Le grand cacao de Nicaragua est le meilleur. Le petit cacao des Antilles est le moins bon. Le chocolat dans lequel on joint à peu près la moitié de petit cacao des Antilles à celui de Nicaragua, passe pour le meilleur, parce que le petit cacao des Antilles est beaucoup plus onctueux.

On gâte déjà le cacao au Mexique, en mêlant dans le chocolat différentes épices. La même chose arrive en Europe, où l'on y jette de la canelle, du gérofle, de la vanille, du musc et de l'ambre. On se nourrit presque de chocolat seul dans l'Amérique méridionale. Quant à l'Europe, c'est en Portugal, en Espagne, et en Italie qu'on s'en sert le plus.

Le chocolat me rabêtit lorsque j'en prends ; et s'il produit le même effet sur d'autres, il peut avoir son utilité dans la société. Au reste, on vante le chocolat comme un remède contre toutes les espèces d'épuisemens. Les uns disent qu'il fortifie l'estomac ; d'autres s'en servent lorsqu'ils se sentent trop fatigués des plaisirs de l'amour. Il passe enfin pour un remède contre l'impuissance totale, tandis que le chocolat et tout ce qui chauffe cause des pollutions nocturnes, et par là même un épuisement considérable, si cela devient fréquent. On y remédie par l'usage de médicamens d'une nature toute

opposée ; malgré cela, je vois que certains sujets mariés sont obligés d'en prendre, et s'en trouvent bien.

Je me sers avec beaucoup de succès, pour les femmes épuisées après des pertes de sang, pour l'atrophie des enfans, et dans quelques espèces de consomption, d'un breuvage fait de gruau d'avoine un peu rôti, de lait, et d'une petite portion de chocolat. Il serait à souhaiter qu'on donnât à ce chocolat d'avoine la préférence sur le chocolat proprement dit, dans de semblables maladies.

L'abus du chocolat peut certainement devenir très-nuisible dans nos climats. L'usage du chocolat est souvent contraire à des sujets foibles, valétudinaires, hypocondriaques, hystériques, parce que le cacao est trop gras et trop indigeste pour eux ; il donne un faux appétit, plutôt qu'un appétit vrai et naturel. L'abus de cette boisson cause des fièvres aux jeunes-gens ; elle surcharge d'une nourriture superflue ceux qui mènent une vie sédentaire : de là mille anxiétés, et tout ce qui les suit. Le chocolat est contraire aux sujets replets et foibles ; l'abus de ce breuvage, joint à l'intempérance dans le manger, seroit un moyen sûr d'être attaqué de maladies inflammatoires, et surtout d'apoplexie. Il cause souvent aux filles la suppression des règles et les pâles-couleurs. Enfin cette boisson si chérie a outre cela tous les inconvéniens qui résultent des épices et des drogues qu'on y mêle. J'ai remarqué que l'odeur de la vanille est insupportable aux sujets hypocondriaques ou hystériques : elle les fait suer extrêmement ; et, lorsque ces personnes prennent du chocolat à la vanille, il leur cause des maux de tête violens, des tremblemens, des vertiges, et tous les symptômes qui peuvent accompagner les affections hypocondriaques et hystériques.

Des gens du bon ton, comme on l'appelle, ne goûteront peut être pas toutes ces réflexions que je fais contre des boissons si accréditées par l'usage et la volupté ; mais heureusement ces gens ne lisent pas de livres Allemands, et encore moins ceux de la nature de celui-ci.

CHAPITRE VIII.

Du Mouvement et du Repos considérés comme causes éloignées des Maladies.

Le trop grand exercice produit plusieurs maladies ; il en résulte aussi d'un trop grand repos, et de certaine position habituelle.

Un exercice trop grand ou trop violent, met le sang et les poumons dans un mouvement considérable, le dispose aux maladies inflammatoires. Il exalte les sels, fait fondre la graisse, occasionne des fièvres aiguës, des hémorragies, des suffocations et la mort. Le trop grand mouvement de nos fluides les fait sortir hors du cours naturel ; ils s'extravasent, forment des dépôts, les sécrétions se troublent, ne se font plus régulièrement, ou se suppriment en partie : quelquefois même certaines humeurs se déchargent par-là trop vîte ou trop abondamment. Mais les exercices de ce genre sont encore plus préjudiciables aux sujets qui ne sont pas accoutumés à de grands mouvemens, ou lorsqu'il fait très-chaud, ou lorsque le corps n'est pas soutenu par des alimens solides et par une boisson nécessaire, ou lorsqu'on passe subitement du repos au mouvement, ou du mouvement au repos. Les grands exercices sont nuisibles immédiatement après les repas, parce que la digestion trop accélérée n'est qu'irrégulière, et par-là peu avantageuse, ou plutôt mauvaise, surtout si l'on sue beaucoup : ce qui est ordinaire aux sujets d'une foible constitution.

Mais le manque total d'exercice est encore plus nuisible que l'excès contraire ; les solides s'affaissent dans cette inaction ; la circulation des humeurs devient indolente et difficile ; les humeurs s'augmentent, se compliquent et s'altèrent réciproquement, faute des sécrétions et des excrétions requises pour les épurer. Le sang devient surabondant, la graisse s'accroît de plus en plus ; peu-à-peu la dépravation des humeurs devient universelle : les solides qui ne sont plus abreuvés que par des sucs corrompus, s'affoiblissent, et de là

résulte cet abattement de l'esprit et du corps, ces mal-aises qui sont souvent suivis d'hémorroïdes, d'apoplexies, de suffocations, de différentes hydropisies, d'un état enfin où l'on ne végète même que pour vivre languissant, loin de penser, et pour finir tristement une vie malheureuse.

Des femmes qui aiment à lire, et qui sont persuadées qu'elles ne sont jamais si bien que chez elles, conçoivent de là un amour décidé pour la vie sédentaire. Il est vrai que tant qu'on se porte bien, on est toujours bien, même assis; mais ce bien-être de la vie sédentaire et retirée, ne tarde pas quelquefois à être suivi des plus grands maux.

Les gens de lettres qui ne prennent aucun exercice, et se tiennent continuellement sur leurs livres, se gâtent l'estomac, en perdent souvent l'appétit, ou ne peuvent prendre que des alimens très-légers; mais malgré la légéreté de ces alimens et leur facilité à se digérer, ces gens ont la plupart des flatulences extrêmes, des inquiétudes dans tous les membres, et sentent un mal-aise qu'ils ne peuvent définir et dont les suites sont d'autant plus dangereuses : ils sont exposés à toutes sortes d'obstructions, à des cours de ventre, à des affections nerveuses; le sommeil les fuit; ils évitent les plaisirs, en fuyent même les attraits, se livrent à des pensées qui les minent et les dévorent, et deviennent enfin en proie à la mélancolie la plus dangereuse. Les gens de lettres, dit Rousseau, sont de tous les hommes ceux qui vivent le plus assis, pensent le plus, et sont par-là les plus malades et les plus malheureux de tous les hommes.

On voit même à la campagne le labonreur devenir hypocondre, lorsqu'il est long-temps assis. C'est une chose peut-être aussi peu connue qu'un très-riche et très-beau village de la Suisse, où il n'y a pas une famille dont quelqu'un ne se soit ou pendu, ou défait d'une manière quelconque. Je demeure dans une contrée dont le paysan est très-grossier, accoutumé au plus rude travail, pourvu de bons alimens et de vin en abondance; ces gens sont en général fort gais, opiniâtres, se battent aisément jusqu'à se tuer les uns les autres; ne connoissant d'ailleurs aucun autre joug que celui de leur travail. J'en vois cependant parmi eux qui sont des hypocondriaques achevés, dès qu'ils s'occupent de métiers qui demandent d'être assis. Cela est ordinaire surtout aux cordon-

niers, aux tisserands qui sont toujours assis et courbés en avant : ils perdent l'appétit, sentent une pression douloureuse au côté, ont mille imaginations bizarres, des vertiges, le pouls très-lent et presque impereeptible.

Je remarque aussi que ees gens sont aussi sensibles à toutes les impressions de l'air, que la femme la plus délieate, à eause de la foiblesse de leurs fonctions vitales et naturelles, ce qui fait le prineipe des affections hypoeondriaques. La transpiration se supprime aisément ehez eux ; et ils tombent dans toutes les maladies qui en peuvent résulter, aussi faeilement que les femmes les plus délieates qui vivent à la ville.

On voit aussi naître des maladies de eertaines positions, de certains mouvemens particuliers du eorps et de ses parties, lorsque ees mouvemens durent trop, ou sont trop violens : comme être long-temps debout, être assis penché, être eouché à plat ; tout effort tel qu'une toux fréquente, les grands éclats de rire, l'éternument, le bâillement, (1) les pandieulations, parler, erier, ehanter, souffler, danser, lutter, pousser, porter. Je remarque aussi que eertains mouvemens néeessaires aux ouvrages des femmes, leur causent différentes affeetions nerveuses ; voilà pourquoi j'ai soin de prescrire leur tâche aux femmes hystériques que je traite.

Le digne eitoyen d'un meilleur monde s'exposa à des mouvemens hypoeondriaques d'une espèce nouvelle pour des philosophes, lorsque abandonné de tous les hommes, il vint habiter les vallées de Neufchâtel, en disant : J'étois homme, je pensois en homme, et j'éerivois en homme ; on s'en est fâché : je veux maintenant devenir femme ; voilà pourquoi je fais des aiguillettes pendant toute la journée.

---

(1) Je connois deux hommes bien faits et d'une très-bonne constitution, dont l'un attrapa une descente en s'étendant au matin sur son séant lors de son réveil, et l'autre en se mouchant un peu fort, étant couché tout de son long sur le dos. Je cite ces deux exemples pour prouver que M. Zimmerman ne dit rien de trop ici.

CHAPITRE IX.

Du Sommeil et des Veilles, comme causes éloignées des Maladies.

Le sommeil, si avantageux par lui-même, peut être suivi des plus tristes conséquences, si on s'y livre trop. On sait que le sang perd peu-à-peu une partie de son mouvement et de sa chaleur pendant le sommeil. La sensation du froid devient alors inévitable ; et il faut nécessairement être plus couvert en dormant, que lorsqu'on est éveillé. Un long sommeil fait tomber toutes les parties du corps dans une espèce d'inertie : le sang qui circule beaucoup plus lentement alors s'arrête surtout à la tête ; la transpiration est infiniment moindre ; les humeurs s'épaississent ; l'homme devient gros et gras, incapable de toute occupation d'esprit : la mémoire se perd, parce qu'il s'amasse dans les ventricules du cerveau un flegme épais qui le comprime, et en empêche le mouvement nécessaire.

Ceux qui ont de la disposition aux maux hypocondriaques ou hystériques, font très-mal de dormir long-temps, surtout le matin. Le sommeil qu'on prend immédiatement après le souper, cause des rêves effrayans qui indiquent toujours (1) quelque dérangement dans le corps, lorsque ces rêves n'ont aucun rapport avec les occupations de la journée. Le cochemar suit assez ordinairement les (2) mauvaises digestions. Un homme hypocondriaque m'a dit qu'il sentoit même ce poids accablant en veillant, lorsqu'il étoit sur son lit : que son corps étoit alors comme immobile et extrêmement fatigué ; qu'il voyoit en même temps une infinité de petits fantômes se promener sur son lit.

La nécessité du sommeil est presque en raison du travail de la journée. Voilà pourquoi le sommeil fuit les palais des grands, et qu'il visite plus volontiers la cabane du pauvre mercenaire. La nécessité du sommeil est si réelle, comme le

(1) Voyez le Traité des Songes d'Hippocrate.
(2) Voyez les médecins de Breslaw, p. 318.

dit M. de Haller, qu'une des principales raisons qui obligea (3) la brave garnison Anglaise de rendre le fort Saint-Philippe au Duc de Richelieu, fut que les Anglais ne pouvoient plus porter leurs armes : car le soldat s'endort au milieu des foudres, lorsqu'il est excédé de fatigues.

Les veilles immodérées mettent les nerfs et le sang dans le mouvement le plus violent ; elles usent les forces de ceux-là, et rendent acrimonieuses toutes les parties de celui-ci ; épuisent la graisse, disposent aux vertiges, aux maux de tête violens, aux hémorroïdes, aux fièvres, à des inquiétudes extrêmes, à la mauvaise humeur ; on fait tout alors sans ordre, sans suite, sans but, et souvent tout par boutades. Ceux qui dorment beaucoup sont rarement susceptibles de passions violentes, au lieu que ceux qui dorment peu, sont ordinairement vifs et colères. J'ai vu des sujets des deux sexes changer au point de n'être plus reconnoissables pour ne point dormir assez.

Enfin les veilles excessives causent les imaginations les plus bizarres et les plus absurdes, et même la frénésie. On a même vu des sujets épuisés par les veilles, dont le cerveau étoit ou flétri, ou en partie consommé. C'est à ces veilles excessives qu'il faut rapporter les rêveries que l'on trouve dans l'histoire des Anachorètes. On a prétendu que les choses qu'on en a rapportées sont autant de mensonges ; cela est vrai quant à la réalité des choses: mais il n'est pas moins vrai que ces gens, dont un zèle mal entendu avoit dérangé la cervelle, ont pu voir effectivement ce qu'ils racontoient. Nous voyons tous les jours les mêmes choses arriver lorsque le cerveau se dérange. Ces Anachorètes ont donc pu voir ce qu'on voit de nos jours dans les mêmes circonstances. Des historiens, guidés par l'enthousiasme, ont peut-être prêté quelque chose à ces contes ; mais c'est toujours un effet du même dérangement. Je ne crois pas devoir m'arrêter davantage sur ces puérilités dont on ne tient plus aucun compte aujourd'hui parmi les gens sensés. Nous sommes persuadés que la Religion peut être très-avantageuse sans ces fables, et que les rêves et les visions n'en sont pas des preuves ; du moins pour des gens qui pensent.

(3) Cela prouve aussi que les Français qui les pressoient si vivement ne dormoient pas plus qu'eux.

CHAPITRE X.

Des Excrétions et des Matières retenues dans le Corps, considérées comme causes éloignées des Maladies.

Les excrétions ordinaires du corps sont celles de la salive, de la bile, des excrémens, de l'urine, de la transpiration, de la semence, des règles, des lochies, et du lait.

Il ne faut pas confondre la salive avec l'excrétion qui vient de la trachée-artère, ou de l'œsophage. On doit rejeter celle-ci et avaler celle-là. Celui qui rejette toujours sa salive n'a pas faim ordinairement, parce que la salive est une des principales causes de la faim; voilà pourquoi les soldats et les paysans fument souvent dans la seule vue de se garantir de la faim. La salive vient à la bouche à la vue d'un mets qui plaît lorsque l'on a faim.

La salive est utile à la digestion, à cause de sa qualité savonneuse; c'est donc se faire tort que de trop cracher: il en résulte de la soif, de la sécheresse dans la bouche; le chyle, trop peu délayé, ne forme qu'un fluide visqueux, et l'on s'aperçoit bientôt de l'affoiblissement des forces. Les anciens comptoient la mélancolie parmi les maux qui résultoient de la trop grande excrétion de la salive; mais j'ai remarqué que ce crachement fréquent est dans les sujets hypocondriaques et mélancoliques plutôt un effet de la pituite abondante qui se trouve dans le corps, lors de ces maladies, qu'une des causes de ces maladies.

Ceux qui crachent beaucoup en fumant, perdent l'appétit et maigrissent. Ruysch a connu un homme qui perdit totalement l'appétit par une fistule qui lui vint au conduit salivaire; cet homme étoit tombé dans une atrophie totale. Boerhaave dit que toutes les coctions du corps (1) s'altèrent dès que la première est altérée.

(1) « Telle est la salive, tel est le chyle et le sang, telle est » aussi la nature des autres fluides de nos corps, » dit Baglivi. Il fait une observation qui mérite de trouver sa place ici : « Je

La bile a une influence considérable sur l'état sain ou malade du corps : elle s'oppose au développement des acides, en garantit les humeurs, dissout par sa vertu savonneuse les parties tenaces, grasses, huileuses des alimens, et en facilite le mélange exact. La bile se répand dans le ventricule, lorsqu'on est fort secoué dans les voitures, ou fort agité sur les vaisseaux. Il en résulte des vomissemens violens qui abattent considérablement. Il est des gens à qui cet inconvénient n'arrive pas dans une voiture un peu rude, et qui vomiront de la bile toute pure au seul mouvement oscillatif d'un carrosse.

La bile s'arrête quelquefois dans le foie et dans les vésicules du fiel, d'où elle ne sort ou qu'en très-petite quantité, ou plus du tout. J'ai vu disséquer peu de sujets de soixante ans, à Gottingue, dont le foie n'ait eu quelque vice ; mais tous les hommes ne boivent pas de l'eau-de-vie. Cependant la bile circule moins à proportion qu'on vieillit, de même que tous les fluides : le foie devient plus dur et moins volumineux. L'abus de l'eau-de-vie, aussi bien qu'une vie triste et

---

» suis, dit-il, assez du sentiment de ceux qui croient que les » maladies épidémiques et contagieuses se communiquent par le » contact des miasmes qui infectent la salive dans la bouche ; » car on remarque que dans ces maladies les malades se plai- » gnent d'abord de nausées ; la langue se charge d'un mauvais » goût ; l'estomac se soulève ; et les premiers symptômes de ces » maladies se font apercevoir au ventricule et par des anxiétés » aux hypocondres, des vomissemens, des cardialgies, des chaleurs » d'entrailles. Ceux qui se trouvent donc dans le cas de traiter » on de soigner les malades attaqués de ces épidémies conta- » gieuses, feront bien de ne jamais avaler leur salive, d'avoir » dans la bouche du genièvre, un morceau de citron, ou du » pain trempé dans du vinaigre, et d'user d'autres moyens pré- » servatifs, tirés des aecides végétaux, pour se garantir des » miasmes salins hétérogènes dont l'air est alors imprégné. » On peut ajouter que c'est encore plus par le moyen de la salive que par l'inspiration que les ouvriers qui travaillent aux substances métalliques sont exposés à de si funestes maladies. Le sel actif dont la salive abonde, augmente encore l'activité de ces particules hétérogènes dont l'air se charge : leur énergie se développe dans les premières voies, où l'on en éprouve les premières impressions, et le ravage se porte ensuite plus loin.

retirée, occasionne des pierres dans la vésicule du fiel, par l'épaississement de la bile et par la diminution de son écoulement dans les intestins ; de là les indigestions, les constipations, et la mélancolie excessive. Le ventre des enfans grossit : ils sont exposés à des spasmes produits par l'acrimonie des humeurs, lorsque la sécrétion et l'excrétion de la bile n'a pas lieu.

La rétention de la bile produit encore de plus grands maux. La bile se jette alors dans le sang, et en même temps à toute l'habitude du corps, et produit les différentes jaunisses : elle dissout le sang, le rend aqueux, ce qui cause l'hydropisie, qui (2) vient surtout à la suite de l'ictère noir. Si la bile passe subitement dans le sang, il en résulte une fièvre bilieuse, ce qui n'est cependant pas toujours vrai : car on a vu la bile se répandre subitement après un vomitif, et les sujets n'avoir aucune fièvre.

Nombre de gens regardent la bile comme la source de toutes les maladies. M. de Haen et M. Tissot ont fait sentir l'abus de cette opinion, qui ne vient que de l'ignorance de gens incapables de voir les maladies comme il le faut. On ne peut cependant disconvenir que Baglivi n'ait eu raison d'attribuer nombre de maladies aux vices de ce fluide ; mais il ne faut pas non plus se livrer à l'imagination sur ce sujet.

Les matières fécales doivent être un peu fermes dans un homme bien portant : c'est une marque que les parties nutritives des alimens ont été extraites par la coction, et portées dans le sang. Des excrémens trop massifs causent, lorsqu'on les rend, de grands maux de tête, des inflammations aux yeux, des mouvemens fiévreux, surtout à des sujets foibles, quelquefois des descentes, et même l'apoplexie. Une constipation opiniâtre cause des flatuosités énormes, et des convulsions aux sujets hypocondriaques ou hystériques. M. Navier a trouvé le rectum extrêmement distendu dans un jeune homme qui avoit à peine une selle tous les vingts jours. Les vapeurs qui émanent intérieurement de ces excrémens retenus si long-temps, affectent toutes les humeurs, y portent une acrimonie putride qui cause souvent les éruptions les plus difformes. J'ai vu un hypocondriaque dont les selles,

(2) Je viens de guérir cette redoutable maladie.

qu'il ne rendit pendant plusieurs mois de suite que tous les quinze jours, étoient toutes vertes ; il avoit avec cela un appétit extrême, et sans avoir le ventre gonflé : il fut guéri. Trioen nous donne le détail d'une constipation qui dura presque trois mois, dans une femme âgée de 84 ans, et qui fut suivie de la mort. La seule rétention des vents est même très-dangereuse. Suétone nous dit que l'empereur Claude avoit publié un édit par lequel il fût permis à chacun de lâcher les vents en quelque lieu que ce fût, parce qu'on lui avoit dit que quelqu'un étoit mort par un scrupule de bienséance.

L'excès contraire ou les cours de ventre sont quelquefois salutaires ; mais généralement ces cours de ventre indiquent toujours quelque vice. Je remarque dans les sujets hypocondriaques ou hystériques, une diarrhée que l'on ne craint pas assez, et que certains ignorans vantent comme un bienfait de la nature ; cette diarrhée dure quelquefois plusieurs années, paroît tantôt tous les jours, tantôt plusieurs fois dans la semaine, mais au moins tous les mois trois ou quatre fois en un jour. Elle prive le corps de sa nourriture, épuise les forces, et devient même la cause des maladies dont elle n'étoit d'abord que l'effet. Je ne suis donc pas étonné que M. Zéviani n'aime pas à voir le ventre libre dans les affections hypocondriaques ou hystériques ; et qu'il regarde un dévoiement d'un jour dans ces maladies, comme plus dangereux qu'une constipation de quinze.

L'excrétion de l'urine est plus abondante dans les pays froids que dans les pays chauds, parce qu'on transpire moins dans ceux-là. Les femmes peuvent (3) généralement retenir leur urine plus long-temps que les hommes. L'excrétion trop abondante de l'urine fait une vraie maladie que nous appelons diabetès, et qui est quelquefois excessif. Gatinaria rapporte l'histoire d'une femme qui, en soixante jours, avoit rendu par les urines 1740 livres pesant d'eau de plus qu'elle n'en avoit pris ; malgré cela, elle guérit. Boerhaave a vu un jeune homme attaqué d'un diabetès blanc laiteux, à la suite de l'usage immodéré du thé et du café, pour s'empêcher de

(3) La facilité avec laquelle elles lâchent leur urine au moindre éclat de rire, et la structure des parties prouveroient le contraire.

dormir, et étudier jour et nuit : ce jeune homme tomba dans une consomption dont il mourut après avoir été tourmenté d'une soif que rien ne pouvoit éteindre. Mondini rapporte dans les Mémoires de l'Académie de Bologne, qu'il vit une religieuse rendre chaque jour pendant quatre-vingt-dix-sept jours de suite, quarante livres d'urines, tandis qu'elle ne prenoit par jour que trois livres de nourriture. Les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris nous disent qu'une femme rendit une aussi grande quantité d'urine pendant plusieurs jours de suite.

La rétention de l'urine n'est pas moins dangereuse; elle fait même généralement périr plus promptement. La vessie contient environ quatre livres d'eau; souvent elle se remplit de cette quantité d'urine dans les femmes qui sont en travail; cependant l'expérience volontaire en peut être dangereuse. On a vu la vessie exorbitamment pleine, s'élever au-dessus du pubis, et la grande irritation, ou l'envie excessive mais inutile d'uriner, la faire rouler et descendre jusque dans le scrotum. On a vu l'urine se supprimer totalement par l'obstruction des deux uretères dont l'un s'étoit bouché par sympathie, l'autre l'étant dejà. La rétention des urines dans la vessie, la distend au point qu'elle perd sa force musculaire, ne peut plus revenir sur elle-même, et crève même, à moins qu'on ne vienne à bout d'y porter une sonde : c'est ce qui peut arriver dans les couches difficiles. Il résulte de là des fistules incurables; ou l'urine s'insinue dans le tissu cellulaire de tout le corps, et se porte peu-à-peu au cerveau, si elle ne peut trouver d'autre issue. Ticho-Brahé étant à Prague en carrosse avec l'Empereur, retint son urine par politesse; il voulut ensuite la lâcher, mais inutilement, et il en mourut.

La transpiration est différente selon les climats, la saison, la température suivie et passagère, selon l'âge, le sexe, et les alimens. Les selles et les urines ne vont guères qu'à quatre livres par jour dans un homme bien portant, qui prend huit livres de nourriture; le reste se dissipe par la transpiration insensible. La transpiration est très-grande dans les pays chauds, et beaucoup moindre dans les climats froids. Elle est à l'urine dans l'éte comme cinq est à trois; c'est le contraire en hiver : elle est egale à l'urine au printemps et en automne. La transpiration se fait librement dans un temps

pesant et clair, et se supprime à certain point dans un temps léger et obscur. Les personnes âgées transpirent peu, parce que les urines et les selles sont proportionnément plus abondantes que dans la jeunesse. Les alimens indigestes la diminuent ; les alimens délayés ou fluides l'augmentent, et elle augmente le plus dans les *thermes*, ou bains chauds.

Une transpiration trop forte est une véritable sueur ; elle affoiblit beaucoup. La sueur est contraire à la nature, et les médecins la regardent comme une maladie très-dangereuse lorsqu'elle est poussée ou trop long-temps ou à l'excès. La sueur ne doit presque pas avoir lieu dans un homme bien portant, à moins qu'il ne fasse quelque grand mouvement, ou qu'il ne commette quelque faute dans le régime. Elle nuit toujours comme telle, et ne fait du bien qu'accidentellement. Plus on transpire donc au delà de son ordinaire, plus on s'épuise : cet épuisement est d'autant plus évident, qu'on y remédie subitement par un verre de vin et avec quelque aliment. Tous les médecins qui entendent leur art, sont d'accord à défendre les sueurs, à moins que ce ne soit dans des sujets adonnés à l'ivrognerie. Les faux médecins, les empiriques, les charlatans, les demi-savans, les femmes, crient toujours qu'il faut suer, que la sueur sauve un malade, qu'elle enlève les mauvaises humeurs, qu'on s'en trouve bien mieux ; mais ils ne tiennent pas compte de ceux que des sueurs font périr tous les jours. Leur expérience ne va pas jusques-là.

J'ai vu des gens entêtés sur cet article, quoique d'ailleurs fort raisonnables, s'exposer par des sueurs volontaires à des maladies inflammatoires, à toutes sortes de rhumatismes, à des éruptions cutanées, à la phthisie pulmonaire, ou devenir les hypocondriaques les plus sombres et les plus abattus, après avoir fait de leur corps une machine vaporeuse pour remédier à des maux qu'ils n'avoient pas, ou plutôt pour aggraver ceux qu'ils avoient, et auxquels la moindre chose auroit pu remédier.

La diminution de la transpiration n'est pas, à beaucoup près, aussi préjudiciable, parce que les urines deviennent alors plus abondantes ; mais il peut résulter de grands maux d'une suppression subite de la transpiration, comme des rhumes du cerveau, une toux dangereuse pour les poumons, des fièvres catarrhales, le feu Saint-Antoine, des rhumatismes,

une paralysie. La transpiration se supprime au lit lorsqu'on s'y agite trop, et pour lors on ne se lève qu'avec une espèce de lassitude dans tous les membres, une pesanteur de tête douloureuse, de la mauvaise humeur : il en peut résulter des maladies fort graves, si cela récidive souvent. C'est surtout le matin que la transpiration est la plus forte; il faut donc tâcher de se tenir le plus tranquille dans ce temps-là. Il est aisé de s'apercevoir quand la transpiration du matin s'est bien faite. On se réveille promptement, et l'on sort du lit avec gaieté après quelques pandiculations dont on éprouve un bien-être très-sensible.

Il n'est pas moins dangereux de s'exposer, la nuit surtout, à l'impression de la fraîcheur de l'air depuis le coucher du soleil jusqu'à neuf à dix heures du soir, et depuis l'aurore jusqu'à six heures du matin, dans les beaux jours. Il est des gens qui s'asseoient ou se couchent imprudemment sur un gazon humide ou sur terre, sans réfléchir aux suites que cela peut avoir. On a vu des gens pris de violentes coliques par cette imprudence ; ce qui arrive ordinairement aux environs de Rome, lorsqu'on s'y couche, de nuit, sur la terre dans les beaux jours d'été. Ces coliques se voient à la Jamaïque, selon le rapport des médecins Anglais ; à Malabar, selon celui des missionnaires de Tranquebar. Je vois même dans le livre Chinois Tchang-Seng, que ceux qui sont assis ou couchés trop long-temps dans un lieu humide, s'exposent à une paralysie, ou au moins à un cours de ventre.

La répercussion de la sueur est au moins aussi dangereuse. Il en résulte des engorgemens dans les glandes : j'en ai vû venir une foiblesse incurable de l'ouïe, et d'autres maux. On sait que la maladie de Scarron ne lui vint que pour s'être jeté tout en sueur dans la Seine. M. Langhans, médecin à Berne, nous a communiqué une observation importante à ce sujet. Un jeune homme de vingt-cinq ans se chagrinoit depuis long-temps par la crainte imaginaire d'un malheur inévitable qui, selon lui, devoit lui arriver; il en perdit la raison. Dans cette frénésie, il s'échappe, au milieu de l'hiver, lors d'un froid très-vif, dans l'espérance de se soustraire à son malheur, et arrive à Lausanne. Agité par un songe tumultueux, il s'éveille de nuit, s'imaginant qu'on vouloit se saisir de lui, passe par une fenêtre, arrive le matin à Milden, qui est à

quelques lieues de Lausanne : on le transporte à l'hôpital de Berne. Deux heures après, tout son corps étoit roide et immobile : aucun effort ne put lui ouvrir la bouche, tant il avoit les mâchoires serrées l'une contre l'autre. Les boissons qu'on lui injecta dans la bouche par l'ouverture que laissoit une dent de manque, revenoient sans succès. Les clistères n'avoient pas plus de réussite; on étoit obligé de lui tirer son urine avec une sonde. La peau des pieds et cinq doigts se gangrenèrent : on les lui enleva. Je voudrois seulement que M. Langhans nous eût dit comment ce jeune homme avoit pu se plaindre de chaleur et d'anxiétés extrêmes, puisque, selon le rapport de ce médecin, le malade eut toujours la bouche fermée pendant un mois qu'il fut dans cet état.

L'ivresse séduisante des (4) plaisirs de l'amour, et l'excrétion de la liqueur la plus substantielle de nos humeurs, sont aussi conformes à la nature, que l'envie de boire et de manger, d'uriner et d'aller à la selle. L'effusion de la liqueur séminale se fait toujours sans inconvénient, lorsque la nature nous avertit de nos besoins par une titillation involontaire. Ce prurit bienfaisant n'a jamais lieu que quand les vésicules séminales, remplies de cette liqueur robuste, font sentir sa surabondance sans le concours de l'imagination, et sans aucun attouchement volontaire. L'action qui fait naître et consomme en même temps le plaisir créateur dans lequel se fondent tous les désirs de deux êtres pour en produire un troisième ; cette douce énergie, dis-je, ne tendra jamais qu'à soutenir le corps loin de l'abattre, lorsqu'on ne fera que suivre les désirs, sans les provoquer, et sans forcer la nature à les produire par une conduite illicite. Comme ce plaisir n'est que la vive sensation dont l'âme est occupée, moyennant le genre nerveux qui éprouve un ébranlement extrême, cet ébranlement devient bientôt la cause d'une vraie douleur et d'une prostration considérable, si on se livre sans mesure au plaisir de la sensation.

M. de Haller dit que le penchant aux plaisirs de l'amour est presque invincible dans les hommes, afin qu'ils y engagent

---

(4) M. Zimmerman est un peu trop crud dans l'original de tout cet article.

et forcent même les femmes ; mais il n'est pas besoin d'user de cette contrainte envers les femmes qui ne goûtent pas souvent la douceur de ces plaisirs. Il s'accumule dans certaines glandes ou vésicules, une liqueur qui leur cause un prurit qui les détermine aisément à se rendre à la première loi du Créateur. C'est une preuve évidente de sa sagesse, dit encore M. de Haller, que nous souhaitions ardemment ce que nous devons faire. Les femmes oublient bientôt les douleurs de l'enfantement, pour se rendre aux désirs d'un époux, et souvent même pour les provoquer.

Ce plaisir consommé, même sans trop de discrétion, dans les bras d'une femme chérie, ne fait pas subitement d'impression désavantageuse sur les forces, à cause du soulagement qui résulte d'une longue passion satisfaite au gré du cœur qui chérit ; mais ce plaisir énerve le corps, dès qu'il n'est plus que la suite d'une imagination échauffée, ou d'une concupiscence contrainte. Le plaisir même le plus nécessaire, et par conséquent le plus pur, ne se goûte jamais sans un évanouissement et sans un abattement passager. Tous les médecins soutiennent que la perte d'une once de liqueur séminale affoiblit plus que celle de quarante onces de sang. Ce plaisir est une espèce de mouvement épileptique, dont la suite est un relâchement au moins aussi grand que le spasme universel avoit été violent. Aretée disoit que cette liqueur robuste nous rendoit vifs, ardens, charnus, velus, hardis, courageux ; nous donnoit une voix mâle, et nous rendoit propres à toutes les grandes entreprises.

Ce plaisir épuise toutes les forces, s'il est trop fréquent ; ce sont surtout les nerfs qui en souffrent : de là les maux et les foiblesses d'estomac, les mauvaises digestions, les coctions irrégulières des humeurs, des alimens : les yeux s'affoiblissent, le cœur devient indolent, le cerveau s'affaisse, les maux de tête s'emparent des sujets qui deviennent quelquefois épileptiques, pulmoniques, hypocondriaques, tombent dans un état de langueur où le corps et l'âme semblent avoir perdu l'usage de toutes leurs facultés : on est insensible à tout, sinon à ses maux ; et l'on est, à la fleur de l'âge, dans une triste décrépitude.

Toutes ces grandes villes où un penchant effréné à un misérable plaisir d'un moment, où le bruit tumultueux d'un

prétendu bonheur passager qui cache un cœur rongé de mille soucis, où l'impureté des mœurs et le libertinage le moins réservé sont, dit-on, des preuves du savoir-vivre et de la politesse raffinée ; ces gouffres, où s'absorbe la meilleure partie des Etats, ne nous présentent que par cette raison tant de squelettes ambulans, tant de têtes sans cervelle, tant de gens ineptes et inutiles à la société, ou plutôt autant de membres gangrenés par ces plaisirs impurs, dès leurs plus beaux jours. Heureux même les Etats où un libertinage monstrueux ne prend pas la place de l'abus des plaisirs dictés par la nature! Seroit-ce m'exposer à passer pour déclamateur, si je disois que cet abus, trop énorme pour être nommé, prend même sa source dans presque toutes les maisons destinées, dans ces grandes villes, à l'éducation de la jeunesse ?

Le mariage n'exclut malheureusement pas ces désordres et les maux qui en résultent. Nombre d'époux perdent au lit toutes les forces du corps et de l'âme. Les médecins n'osent même souvent faire entendre un avis salutaire, dans la crainte de révolter des gens qui n'en voudroient pas faire l'aveu, quoiqu'à leur avantage. Les uns ne savent pas payer à la beauté un tribut plus méritant ; les autres me disent que leurs femmes ne se portent jamais bien sans la fréquence de ce plaisir ; ceux-ci craignent les boutades et les caprices de leur épouse ; ceux-là aiment mieux être réellement les pères de leurs enfans, et mille autres raisons frivoles que j'entends débiter tous les jours pour s'autoriser dans le peu de retenue qu'on a sur ces plaisirs, d'où il ne résulte que des enfans *malingres*, comme dit le peuple, et languissans. Cette fréquence des plaisirs de l'amour est cause de la prompte vieillesse des habitans des pays chauds. Rarement ils ont des enfans passé trente-cinq ou quarante ans ; ils sont même tout défaits à cet âge-là.

La chaleur qui affoiblit si fort dans les pays méridionaux, ne peut cependant pas être la cause de cette vieillesse prématurée. Les Bramines parviennent à une forte vieillesse, lorsqu'ils s'abstiennent des plaisirs de l'amour. Mais la chaleur extraordinaire fait naître un penchant excessif pour les plaisirs : c'est ce qui fait que les Indiens Orientaux sont étonnés de la liberté que nous accordons aux femmes en Europe ; et quand nous leur disons que nous comptons sur

la vertu de nos femmes, ils répondent qu'il est bien difficile que le beurre si près du feu ne fonde pas. Bosman vit les Nègres de la côte de Guinée s'abandonner à cet instinct de la nature dès leur plus tendre jeunesse ; et, selon lui, rien n'est plus rare dans ce pays que de voir une fille qui se rappelle le temps où elle a cessé d'être vierge.

La vieillesse précoce n'est pas le seul effet de l'abus de ces plaisirs. La première conséquence qui en résulte, sont les (5) pollutions qui épuisent les sujets. Ces pollutions peuvent aussi venir de causes innocentes. L'idée d'une belle femme, dit M. Haller, peut y donner lieu ; mais ce n'est pas encore là ce qui peut rendre malade. Ces pollutions arrivent aussi au moindre *stimulus*, sans même songer à une femme, quelquefois même à l'aspect d'une laide personne, au milieu des occupations les plus sérieuses et les plus contraires à la volupté ; c'est alors une preuve du relâchement des vaisseaux spermatiques. Les jeunes-gens ne souffrent point, ou très-peu des premières impressions que l'idée d'une belle femme leur a causées, mais il résulte pour eux mille incommodités des secondes. On les voit à un âge plus avancé sentir toutes les tristes conséquences de leur inconduite passée. Ils ont de fréquens maux d'estomac, des vomissemens, des douleurs à la poitrine, aux reins, aux cuisses, aux jambes : leurs yeux sont abattus, peuvent à peine soutenir le grand jour. Je tiens d'un maître très-soigneux, que les enfans sujets à ce malheureux vice ne peuvent même se soutenir à genoux, et tombent

(5) J'ai guéri dans mon voisinage, il y a environ huit mois, un jeune homme de vingt ans qui étoit sujet à des pollutions dont je n'ai jamais vu d'autre exemple. Après s'être adonné au malheureux vice des attouchemens volontaires, il se sentit un épuisement extrême, des tiraillemens à la poitrine, et une toux légère mais sèche, qui l'incommodèrent beaucoup : outre cela, toutes les fois qu'il avoit uriné, la liqueur séminale sortoit avec autant de vivacité que dans l'action même du plaisir. Il y avoit déjà du temps qu'il étoit dans cet état, et qu'il maigrissoit à vue d'œil. Je lui fis prendre du mastic en larmes dans de gros vin rouge, et faire des injections dans la verge, avec demi-once d'huile d'amandes douces, six gouttes d'huile essentielle de gérofle, et une pincée de sucre candi. Il se porte très-bien depuis quelques mois.

quelquefois évanouis dans cette position ; ils ont le visage défait, les yeux enfoncés, les oreilles d'un blanc terne, les lèvres pâles ou d'une couleur matte ; ils n'ont presque point d'appétit ; une grande soif les tourmente par intervalles ; ils sentent très-souvent des maux de cœur. Aretée nous dépeint bien l'état qui résulte de ces pollutions, tant volontaires qu'involontaires. La perte trop fréquente, dit-il, de la liqueur séminale rend vieux avant le temps, indolent, languissant, assoupi, maladif, courbé, efféminé, pesant, las, négligent en toute chose, et inepte à toute occupation.

Je regarde aussi cet abus comme une des causes principales des affections hypocondriaques si peu connues, quoique si généralement répandues. Cette triste maladie vient sans doute aussi de toute autre cause ; mais elle n'est que plus dangereuse lorsqu'elle vient de cet abus. Il est étonnant de voir quantité de jeunes gens gais, éveillés, agités, joyeux avant le mariage, devenir, quelques mois après, mornes, sombres, indolens, en un mot hypocondriaques. Les femmes ignorent qu'en sollicitant trop leurs époux à ces plaisirs, elles en font disparoître toute la douceur, et les mettent hors d'état de les en faire jouir long-temps.

Je vois encore se plonger dans toutes les horreurs de l'hypocondriacie, ceux qui se marient lorsque la fleur de leur âge est passée, et que leurs forces commencent à se sentir du cours des années. Plater nous dit qu'un homme qui étoit sur le retour, fut saisi d'un si grand serrement de cœur la nuit de ses noces, qu'il fut obligé de s'arrêter plusieurs fois, et qu'il mourut enfin dans les bras de sa femme. Salmuth a vu un savant, mais hypocondriaque, devenir phrénétique par la même raison ; et le cerveau d'un autre se *ratatiner* avec tant de force, qu'on l'entendoit, comme il ajoute plaisamment, ballotter dans le crâne. Cette singulière expression de Salmuth n'infirme pas son observation ; car j'ai vu un malade se plaindre fort ingénument de sentir comme un *seau plein d'eau* se mouvoir dans sa tête ; mais je n'ai pas entendu ce mouvement. M. Tissot a vu un homme de cinquante ans devenir aveugle trois semaines après avoir épousé une jeune femme, et mourir quatre mois après. Si les sens gâtent l'esprit, on peut dire aussi que l'esprit altère au moins les sens lorsqu'on se livre à des desirs qui ne viennent absolument

que de l'imagination ou d'une incontinence habituelle, même lorsque la nature se tait.

On a remarqué que la plupart des insectes masculins périssoient après l'acte de la génération. L'épuisement qui le suit prouve assez que l'animal ne donne la vie à un autre être qu'aux dépens de la sienne. Les passèreaux ne vivent pas long-temps, à cause de leur lasciveté.

La mélancolie réunie à l'hypocondriacie est aussi une des conséquences de cet abus. En cet état terrible, souvent l'homme cherche du soulagement dans les embrassemens d'une femme, mais, immédiatement après, il se précipite dans un état encore plus noir et plus affligeant. L'incontinence use toutes les forces de l'âme : aussi Socrate reprochoit à Alcibiade de gâter le plus bel esprit de la Grèce par son libertinage. Newton à quatre-vingt-cinq ans emporta dans le tombeau ce que la jeunesse perd dès la quatorzième année.

Enfin on a vu des gens mariés contracter différentes maladies particulières par leur incontinence : les uns perdre la vue par une cataracte ; les autres périr d'un crachement de sang, ou traîner, quelques mois après leur mariage, la vie la plus languissante ; quelques-uns sont morts d'une phthisie dorsale, laquelle s'annonce ordinairement par une douleur aux reins, par un craquement des vertèbres, et par un tiraillement dans le scrotum.

Les médecins qui traitent les grands savent combien le libertinage aggrave leurs maladies, les complique, et les rend méconnoissables. C'est aussi de là que M. Tissot déduit la malignité mortelle de la plupart de leurs maladies.

Nombre de femmes se font un jeu de leur incontinence, parce qu'en général elles en sont moins incommodées que les hommes ; il en est cependant à qui ces abus deviennent très-préjudiciables en certaines circonstances. Les fausses couches si fréquentes chez nous n'ont ordinairement pas d'autre cause, en accordant même qu'une première fausse couche ne vienne pas de là ; car il est impossible de prévenir les fausses couches subséquentes, si la femme ne s'abstient pas des plaisirs de l'amour lorsqu'elle est grosse.

Il arrive aussi que les femmes conçoivent avant que la matrice soit bien nettoyée et purgée des suites d'une fausse couche ; ce qui fait quelquefois partir l'enfant, vu l'irritation

que ces matières produisent dans ce viscère : il faut donc qu'elles évitent de s'approcher de leur mari trop promptement, si elles ne veulent pas s'exposer au même inconvénient. Werlhof croit que tous les remèdes sont inutiles sans cette précaution : au lieu qu'en l'observant, la disposition aux fausses couches, aux moles, aux pertes sanguines, cesse d'elle-même ou par des remèdes fortifians et apéritifs. En effet, on a vu des femmes, qui après plusieurs fausses couches avoient perdu toute espérance d'avoir des enfans, devenir mères bien portantes, et heureusement, par ces précautions.

Je fus appelé chez une jeune et jolie femme dont le mari étoit beaucoup plus âgé ; elle étoit au septième mois de sa grossesse, et se plaignoit de spasmes insupportables aux intestins. Elle avoit eu les mêmes accidens lors de sa première grossesse, et l'enfant étoit mort peu après sa naissance. Elle redevint donc grosse, et très-promptement ; elle sentit les mêmes douleurs ; elle accoucha, et l'enfant mourut aussi. Or ces mêmes douleurs lui étoient revenues dans la grossesse dont il s'agit. Elle n'avoit que le ventre affecté de ces douleurs, et s'inquiétoit beaucoup pour la vie de l'enfant qu'elle attendoit, parce qu'elle ne le sentoit remuer que foiblement. Je lui fis prendre quelques médicamens qui calmèrent les douleurs, et firent remuer l'enfant davantage. Les douleurs revinrent avec une force extrême pendant une nuit ; elle se plaignoit beaucoup, et me dit qu'il n'y avoit pas moyen que je la pusse guérir, parce que je ne connoissois pas son mal. Je vais donc le connoître, lui dis-je, s'il est possible : répondez-moi. Elle rougit : je la questionnai ; enfin elle m'avoua que les instances de son mari ou le peu de ménagement qu'il avoit pour elle toutes les nuits, étoient la cause de cette colique ; que ces embrassemens étoient toujours suivis chez elle de ces vives douleurs ; que tel avoit été son sort dans toutes ses grossesses, quoiqu'elle en eût été moins affectée par le passé. Je médicamentai le mari pour guérir l'épouse, et fis cesser son appétit, sous prétexte de lui donner quelque chose à prendre pour quelque incommodité. L'épouse ne ressentit plus ses coliques, et mit au monde un enfant bien fait et bien portant.

Je puis dire qu'il n'y a qu'une Julie, une Messaline, une Cléopâtre, qui puisse se livrer à ces excès d'incontinence.

On a vu des filles mourir presque subitement par l'excès infâme de leur libertinage.

Mais une extrême attention que tout médecin doit avoir, tant par rapport aux garçons que par rapport aux filles, c'est de s'informer soigneusement si les sujets sont réservés sur eux-mêmes, et particulièrement les filles, à qui on ne peut arracher un aveu à ce sujet qu'avec beaucoup de peine. Elles prétextent mille faussetés, et particulièrement le déréglement de leurs écoulemens menstruels, pour cacher leur incontinence. J'ai éprouvé plus d'une fois ces difficultés (6).

Les écoulemens sanguins sont fort différens chez les femmes, par rapport à différentes circonstances. Les femmes ont leur règles de bonne heure dans les pays chauds. En Italie et en Espagne, elles sont réglées à douze ans; voilà pourquoi les filles sont déclarées nubiles à cet âge par le Droit Romain. Shaw dit que, sur les côtes de Barbarie, les filles deviennent mères à onze ans, et grand'mères à vingt-deux. Les filles conçoivent à neuf, dix et onze ans, à Goa, et sont hors d'âge à trente. Prosper Alpin raconte comme une chose fort connue, que les marchands de la Nubie dépucellent en chemin toutes les filles de huit et dix ans qu'ils transportent en Égypte, et cela afin qu'elles soutiennent mieux les fatigues du voyage: or il n'est pas aisé de dépuceler une fille qui n'est pas encore réglée; d'où je conclurois que les filles de la Nubie le sont encore avant celles de Goa. Les femmes ne voient qu'assez tard dans les pays froids et montagneux; c'est en général à quatorze ans. Si elles voient auparavant, c'est un écoulement prématuré, et qui n'est dû qu'à la force de leur passion; passé dix-huit ans c'est une maladie. J'ai vu en Suisse de jeunes filles réglées dès l'âge de douze ans, et qu'il a fallu marier, bon gré mal gré, pour éviter le désordre. J'en ai vu d'autres qni ne l'étoient pas encore à vingt, et qui faisoient vœu de virginité. C'est au temps de l'apparition des règles que le sein prend plus de volume. Un tempérament

---

(6) Je supprime ici plusieurs détails, très-bons en eux-mêmes, que M. Zimmerman fait sur l'onanisme. M. Tissot et d'autres en ont assez dit pour instruire ceux qui se destinent à la médecine. Il faut avoir quelques égards pour les mœurs, qu'on ne doit pas toujours représenter aussi mauvaises qu'on les voit dans le particulier.

passionné accélère cet instant : voilà pourquoi Aristote conseilloit d'observer particulièrement les filles à ce moment critique, vu le prurit extrême que la nature leur fait éprouver alors.

Les femmes ne voient rien en Groenland, peu en Italie et en Espagne, et, en général, dans tous les pays chauds encore moins que dans ces deux pays. Les femmes qui prennent de forts exercices et habituellement, ne voient presque rien : c'est ce qui arrive aux Brasiliennes, qui font presque tout ce que les hommes doivent faire ordinairement. Les femmes grasses ne voient pareillement que très-peu, quand elles ne sont pas voluptueuses, et qu'elles boivent peu. Leurs règles sont facilement en retard, sans que leur visage change de couleur ; mais elles ressentent des douleurs de coliques très-vives quand les règles veulent paroître. Les femmes d'un tempérament mélancolique ne voient que peu, et irrégulièrement : tantôt toutes les trois semaines, tantôt tous les quinze jours, quelquefois toutes les six semaines.

Une vie voluptueuse rend les règles plus considérables et plus fréquentes ; c'est ce qui fait que les femmes voient deux fois par mois dans toutes les grandes villes où elles sont si fréquemment plus occupées des plaisirs que d'affaires sérieuses. Les filles lascives ont quelquefois leurs règles hors du temps ordinaire, sans aucune douleur, parce que, lorsque le sang se porte en abondance aux parties de la génération, il cause une irritation considérable à la matrice. Adam Brendel a même vu des femmes lascives rendre de gros œufs qui s'étoient détachés des ovaires L'amour, dit M. Haller, anime le mouvement du sang, augmente le nombre des pulsations dans un temps donné, et cause dans le pouls une inégalité que l'on peut attribuer à la crainte qui accompagne toujours l'amour. Un amour violent et près de la jouissance cause une chaleur extrême, des battemens de cœur extraordinaires, une rougeur, donne des forces, ou cause un tremblement ; et l'on sent comme un feu qui circule dans les vaisseaux sanguins : voilà pourquoi il n'est pas rare de voir chez les femmes passionnées un écoulement sanguin paroître avant le jour, ou la nuit même des noces ; écoulement sanguin qui rend fort sot l'époux ignorant qui ne désire que de goûter des plaisirs légitimes.

L'abondance du sang cause aussi différens symptômes à l'approche des règles. La plupart des femmes sentent une tension au *sacrum*, des maux de tête, des douleurs de poitrine ; plusieurs, de violentes coliques, et quelquefois elles ont des cours de ventre : d'autres, des dégoûts, des vertiges, des crampes, etc. Cet écoulement augmente jusqu'au troisième jour, et va en diminuant jusqu'au sixième. Quelques femmes ne voient que pendant deux jours, d'autres voient pendant huit. Dans ce dernier cas, il y a quelque dérangement. Cet écoulement est quelquefois, dans les jeunes filles, un an à revenir après la première apparition, surtout quand elles vont et viennent continuellement. En général, les règles reparoissent tous les trente ou trente-un jours, disparoissent ordinairement pendant la grossesse, quoiqu'il y ait des exceptions pour ce dernier cas.

L'écoulement excessif des règles est extrêmement préjudiciable aux forces. Les parties extérieures en deviennent froides ; le visage pâlit ou devient livide ; il survient des maux de cœur, d'estomac, de tête ; des crampes, des défaillances, des affections hystériques, et même des (7) convulsions. Si cet écoulement est porté au dernier excès, il en résulte des œdématies aqueuses, et une hydropisie, comme je l'ai remarqué dans une femme de trente-cinq ans, qui eut pendant près de six ans de suite une hémorragie continuelle de l'utérus ; son visage s'enfla d'abord, ensuite le corps peu à peu, et elle devint généralement hydropique par la continuation de cet écoulement.

D'autres sont attaquées de fièvres lentes, à la suite de ces écoulemens considérables, et tombent enfin en consomption. Quelquefois ces écoulemens causent une stérilité, très-souvent des fausses couches ; ce qui est ordinairement de mauvais augure, autant que j'ai eu lieu de l'observer.

Il faut rapporter ici l'écoulement des règles qui vont au delà de l'âge ordinaire. On sait que les règles paroissent irrégulièrement et plus abondamment quand elles approchent de leur cessation totale ; c'est une lampe qui jette sa dernière

(6) Cela est assez ordinaire à toutes les hémorragies excessives.

lueur avec plus d'éclat lorsqu'elle est près de s'éteindre. C'est pour cela qu'on regarde comme une excrétion critique et utile les pertes de longue durée et abondantes qui ont lieu vers l'âge de cinquante ans. Cet écoulement n'est vicieux en général que quand il dure au delà de ce terme, ce qui n'est pas si rare; car je l'ai remarqué au delà de la soixante-dixième (8) année : mais, dès la cinquante-unième ou cinquante-deuxième année, il cause des migraines très-douloureuses et très-opiniâtres, même aux femmes qui avoient joui jusques-là de la meilleure santé, et enfin des crampes redoutables. Il n'est pas rare que ce flux cause des vertiges, et même des évanouissemens, lorsqu'il est près de cesser.

J'ai vu différentes fois ces crampes se faire sentir à la vessie avec une douleur inexprimable, causer une rétention d'urine pendant plus de deux jours, parce que je n'étois pas à portée de secourir promptement la malade. J'ai tiré trois fois une dame de condition de ce danger : à la troisième fois son ventre s'étoit enflé extraordinairement; ses jambes s'étoient remplies d'eau depuis l'extrémité des pieds jusqu'au ventre. Elle se porte bien depuis un an que je l'ai guérie la dernière fois.

Lorsque les règles continuent au delà de cinquante-cinq ans, il en résulte une hydropisie, ou il y a quelque mal plus grand de caché dans la matrice; c'est ou un abcès, ou un cancer, et autre chose de semblable. Une femme de soixante et onze ans se trouvoit incommodée de nouveau de ses règles depuis quatre ans; elles se changèrent en une perte réelle qui s'arrêta subitement par l'impression du froid qu'elle avoit senti à l'église. Peu de temps après, il se manifesta un cancer à la matrice, dont j'ai observé pendant deux mois les symptômes affligeans, et qui a fait périr la malade. Boerhaave dit que les femmes qui ont, entre cinquante et soixante ans, un trop fort écoulement sanguin de l'utérus, en meurent ordinairement.

La suppression des règles n'est pas moins dangereuse; elle l'est extrêmement lorsque les vaisseaux de l'utérus deviennent roides; ce qui est ordinaire aux femmes des Tapuys. Comme

---

(7) Voyez Van-Swieten à ce sujet.

ces peuples regardent les écoulemens périodiques des femme comme quelque chose d'impur et de honteux, ils font fair de profondes plaies aux cuisses de leurs filles, moyennan lesquelles le sang est détourné de l'utérus; et, en six mois ils leur font perdre cet écoulement en réiterant les même opérations.

La suppression des règles est ordinairement suivie de pesanteur, de fatigue, d'indolence, de mauvaise humeur, d perte d'appétit, de dégoût, de flatuosités, de palpitation d cœur, de tension à la poitrine, de suffocations hystériques surtout au lit, de toux sèches, de difficulté de respirer, d cercles bleus autour des yeux, de maux de tête, de vertiges de douleurs violentes aux articulations et d'œdématie au jambes, et très-souvent de la mélancolie la plus sombre comme je l'ai vu il n'y a que peu de jours.

Quelquefois le sang épaissi pénètre difficilement dans le artérioles du visage, ce qui cause une pâleur; ou les vaisseaux trop remplis s'ouvrent, et le sang coule de toutes le parties du corps. Je fus appelé, il y a quelque temps chez un fille de seize ans qui n'a pas encore eu ses écoulemens périodiques, mais qui depuis un an saigne beaucoup du nez tou les mois pendant trois jours de suite. Lorsque ce saignemen n'a pas lieu, elle a les tranchées les plus violentes, des anxiétés précordiales extrêmes, pendant lequel temps je lui a trouvé le pouls très-lent et très-foible, et l'esprit fort triste Quelque temps après, j'eus occasion de voir une fille de vingt huit ans, qui, depuis plusieurs années, avoit éprouvé le maux hystériques les plus grands, des convulsions, et tou ce qui peut résulter des affections de l'utérus : à la suite d cela, elle avoit perdu ses règles, ou ne voyoit que très-peu Il y avoit six mois qu'elle avoit tous les mois un vomissemen de sang très-violent; mais ce vomissement ayant manqu une fois, elle eut un point de côté accompagné d'une fort fièvre et d'un égarement d'esprit. Elle avoit eu quelques années auparavant ses écoulemens périodiques par l'extrémit de l'index.

M. Schobinger de Saint-Gall vit une fille qui ne voyoi presque pas sans avoir les mains toutes rouges lors de c temps critique : ses mains s'enfloient, s'ouvroient d'elles-même aux deux premiers doigts; mais cela cessa dès qu'il eut dé-

terminé l'écoulement par la voie ordinaire. Hippocrate nous dit que la suppression des règles fait quelquefois venir de la barbe aux filles. Nous voyons en Suisse comme ailleurs, des filles et des femmes barbues, mais j'ignore si c'est par cette raison.

La cessation naturelle et totale des règles n'arrive pas toujours au terme général. Les femmes robustes et grasses cessent de voir de bonne heure, quelquefois même à trente-cinq ans. Les femmes délicates les perdent plus tard. En général le temps où les femmes sont sur le point de cesser de voir est le plus critique de leur vie. La réplétion subsiste encore, et le sang ne coule plus : voilà pourquoi, selon les plus habiles médecins, les fièvres aiguës ou les fièvres inflammatoires sont la plupart mortelles pour les femmes dans ce temps-là. Il vient aisément aussi des inflammations à l'utérus, des fièvres éruptives, et plusieurs maladies chroniques qui ont leur siége dans l'utérus ou font apercevoir leurs effets à l'estomac et à la tête.

J'ai actuellement à traiter une dame gaie, grasse, vigoureuse, qui, après la suppression de ses règles, irrégulières d'abord, mais qu'elle ne voit plus depuis trois mois, et qui touchent peut-être à leur fin, est souvent prise d'un mal de tête excessif, de vertiges, et ensuite d'un vomissement convulsif, pendant lequel le pouls est extrêmement lent et foible. Elle eut déjà, il y a trois ans, ces vertiges et ce vomissement, de manière qu'elle tomba même dans la rue: cependant je l'en avois guérie, et elle n'en avoit rien ressenti jusqu'à ce moment-ci. Son estomac étoit pour lors chargé d'une pituite abondante que je ne remarque pas présentement; mais les mêmes effets viennent souvent de causes (9) différentes.

On peut aussi rapporter ici les lochies; c'est d'abord un sang plus ou moins pur, ensuite une sérosité sanguine, enfin une matière pituiteuse. Ce flux devroit en général durer

(9) Cette réflexion de M. Zimmerman ne me paroît pas juste. Le vomissement antérieur pouvoit bien avoir la même cause que le second, sans que la pituite que vomissoit la malade y contribuât en rien. *Voyez* Rega sur la sympathie de l'utérus et de l'estomac.

trois semaines, mais il se passe souvent en quinze jours, et même en dix; ce flux cesse encore plutôt dans les sujets qui n'ont pas ordinairement leurs règles abondantes, et dont les vaisseaux ont un très-petit diamètre, ou qui perdent beaucoup de sang dès les premiers jours.

On croit qu'une perte considérable après l'accouchement est très-souvent mortelle dans les femmes jeunes et vigoureuses : cela peut être vrai ; mais cette perte n'est mortelle que parce que la matrice a été tiraillée ou déchirée pendant l'accouchement ; c'est donc ce déchirement qui est la cause de la mort. Le flux des lochies abondantes n'a que l'inconvénient des règles trop abondantes, si la matrice n'a pas été blessée. M. de Haller fait mention d'une femme qui resta comme sans penser après un pareil écoulement.

La suppression des lochies est ordinairement mauvaise et quelquefois dangereuse, mais moins pour les femmes qui voient ordinairement peu ; cependant cette suppression subite cause de très-mauvais effets : chez les autres, le ventre se gonfle, et ce gonflement persévère à moins que le retour des règles, ou un second enfantement, ou une perte, ne le fasse cesser. J'ai vu provenir des fièvres lentes de ces suppressions; et le poupre en est fréquemment la suite chez nous: je conviens néanmoins que le pourpre peut avoir aussi une autre cause chez les femmes en couches. La gangrène suit l'inflammation de l'utérus, si ces purgations n'ont pas lieu chez les femmes qui avoient leurs règles abondantes. M. de Haller a vu le sang s'épancher par l'orifice des trompes de Fallope, surtout lorsque le col de l'utérus s'est rétréci ; circonstance digne de remarque, et qui n'est pas assez connue : cela peut même causer une fièvre pourprée, et la gangrène.

Une femme vint me consulter, il n'y a pas long-temps, sur son état : vingt ans auparavant elle avoit bu, par le conseil d'une sage-femme, une bouteille d'eau froide du puits, immédiatement après son accouchement, pour empêcher les sueurs; les lochies s'arrêtèrent après cette imprudence, il lui survint une toux convulsive qui dégénéra en un asthme qu'elle a depuis ce temps-là : elle n'a jamais rien vu depuis.

La suppression des lochies est assez souvent suivie de transports, de longues mélancolies, et d'une vraie frénésie quoique périodique. J'ai vu une femme de trente ans tomber

dans une profonde mélancolie hystérique après cette suppression : cette femme étoit alors d'une timidité evtraordinaire, avoit une aversion singulière pour toutes les idées qui l'avoient flattée le plus autrefois, souffroit continuellement d'un mal de tête, avoit du dégoût pour toute nourriture, sentoit une foiblesse dans toutes les parties de son corps, une espèce d'étranglement, un tremblement dans les jambes, et des ébullitions continuelles. Van-Swieten dit que les femmes en couches tombent souvent dans une manie incurable, après avoir étouffé ou plutôt dévoré quelque chagrin cuisant : ce qu'il faut déduire de la même origine. M. Hirtzel de Zurich a vu arriver après une suppression des lochies, causée par une affliction extrême, une roideur totale du corps ou un tétanos universel.

Une femme de trente-six ans, qui avoit toujours fait paroître certaine timidité et un penchant à la mélancolie, et d'autres marques d'un affoiblissement du genre nerveux, mit au monde son premier enfant, qui mourut peu d'heures après. La sage-femme l'avoit excitée, pendant le travail, à faire des efforts redoublés, lui demandant si par son indolence elle vouloit faire périr son fruit. Ces efforts, auxquels elle avoit été forcée, lui causèrent des convulsions qui augmentèrent après l'accouchement, et elle eut quelques égaremens d'esprit. Les lochies furent modiques le premier jour, et le lendemain cessèrent entièrement : elle eut tout ce jour-là des égaremens d'esprit, le pouls fréquent et fort, des sueurs abondantes, et urina sans douleur. La nuit du troisième jour elle reposa assez bien, mais le pouls étoit toujours fréquent et fort, elle avoit une grande soif : les lochies reparurent un peu, la malade devint gaie ; au lieu que dans les premiers instans elle s'étoit toujours reprochée d'être meurtrière de son enfant. La nuit du quatre au cinq, elle eut une nuit inquiète avec des douleurs spasmodiques violentes dans le bas-ventre ; le pouls étoit égal, l'urine blanche, et les lochies paroissoient très-foiblement ; la malade parut se mieux porter, le pouls devint mou, la sueur diminua, elle dormit paisiblement ; mais insensiblement elle tomba dans une noire mélancolie qui augmenta extrêmement le onzième jour, après une nuit très-inquiète. Le soir elle fut prise d'un tétanos général, qui dura tout le jour suivant sans aucun

relâchement, jusque dans la nuit ; le quinze elle eût le pourpre. Après avoir été rétablie, il lui resta toujours une humeur revêche, et une profonde mélancolie, de sorte qu'elle vouloit toujours le contraire de ce qu'on exigeoit d'elle : ce ne fut que vers le neuvième mois de sa maladie qu'elle prit de bonne volonté quelques médicamens, et avec succès. On voit par cet exemple combien les suites de la suppression des lochies peuvent être graves, lorsque quelque passion est la cause de cette suppression.

L'écoulement très-abondant du lait peut avoir de mauvaises suites, surtout si la personne qui nourrit est trop délicate ; les alimens ne lui fournissant plus de nourriture, les forces diminuent, le corps est inquiété par toutes sortes de crampes, l'esprit devient chagrin ; et enfin il survient une fièvre lente et une phthisie, si l'on n'y remédie de bonne heure en faisant cesser d'allaiter. Une femme enceinte qui nourrit, risque une fausse couche, outre que le lait qu'elle donne est mal-sain.

La suppression du lait est encore plus dangereuse ; il en résulte des engorgemens dans les glandes, des tumeurs considérables, surtout si le lait est abondant ; des inflammations avec une forte fièvre, des abcès à l'un ou à l'autre endroit, quelquefois plusieurs en même temps, ou au lieu d'abcès, des tumeurs squirreuses très-dures, et enfin au bout de vingt et trente ans un cancer occulte, et qui s'ouvre quelquefois, ce que j'ai eu lieu d'observer ; mais cela n'arrive pas toujours. Quelquefois le lait répercuté trop tôt cause des inflammations à la matrice et le pourpre ; quelquefois il disparoît sans aucun inconvénient, et cause des lochies plus abondantes.

Quelle que soit la multiplicité et la variété des maladies qui peuvent provenir des vices des excrétions, il ne paroît cependant pas qu'il soit si difficile de les connoître, si l'on sait estimer au juste les effets de chaque cause, et que l'on cherche ensuite dans les cas particuliers le point de réunion de tous les effets qu'on y a observés. Il est si ordinaire qu'une excrétion particulière, viciée d'une manière quelconque, en dérange une autre, qu'il est presque toujours nécessaire de considérer plusieurs excrétions prises ensemble, pour pouvoir estimer les effets qui paroissent ne provenir que d'une seule. D'ailleurs les mêmes dérangemens ne produisent pas toujours les mêmes effets par rapport à certaines circonstances particu-

lières qu'il faut savoir discerner, sans quoi l'on ne connoîtra jamais les causes qu'à demi, ou plutôt très-mal. On voit très-souvent les choses changer précipitamment de face, après avoir remédié à un inconvénient duquel on n'avoit rien soupçonné de mal à craindre ultérieurement, et cependant il paroît tout-à-coup les symptômes les plus fâcheux : les malades tombent dans un abattement, une mélancolie, une frénésie, et dans d'autres accidens dont on n'avoit pas aperçu le moindre indice. Il ne suffit donc pas de guérir ; il faut encore prévoir les suites d'une guérison, tant par rapport à elle-même que par rapport aux effets qui peuvent résulter des causes subséquentes, en supposant telle ou telle chose qu'on n'a même lieu de craindre que par la comparaison d'autres cas semblables que l'expérience aura fait connoître, ou par ce que les lois de l'économie animale permettent de supposer.

CHAPITRE XI.

Des Passions, considérées comme causes éloignées des Maladies.

TRISTRAM Shandy comparoît assez plaisamment le corps et l'âme à un habit et à sa doublure : « Si vous chiffonnez l'un, dit-il, vous chiffonnez l'autre aussi. »

Quelques médecins supposent à l'âme certain *impetus* (ἐνορμοῦν) ou *certaine force impulsive*, et une autre au corps. Celle-là est, selon leur opinion, la cause efficiente de toutes les passions violentes ; celle-ci, la cause efficiente de tous les mouvemens violens que le corps exécute par le moyen des nerfs, *comme premier mobile* : cette doctrine a été celle d'Hippocrate. Boerhaave en a parlé au long, mais Gaubius avec plus de précision et mieux. J'entends, par cette *force impulsive*, le tempérament tout simplement ; car ce n'est que conséquemment au tempérament (1) que nos passions

(1) M. Zimmerman rend ainsi ses idées dans l'original : « Car ce sont ses marques (du tempérament) qui résident dans les

et nos actions sont individuellement déterminées. Le tempérament est donc la cause prochaine de nos passions et de nos actions considérées comme telles en telles circonstances et dans tel individu.

Les penchans ou les fortes inclinations, et les transports de l'âme, sont ce que l'on appelle *affections*, mouvemens de l'esprit, et passions. Les affections et les passions ne diffèrent que dans le degré. Les affections, *affectus*, sont ce qui donne le branle aux passions proprement dites; et celles-ci ne sont que les affections simples ou composées mises en action, soit que ces affections, étant devenues habituelles, reparoissent à chaque occasion, soit qu'elles s'emparent tout-à-coup entièrement de l'homme. La passion peut donc être regardée comme un degré éminent de l'appétit sensitif, ou de l'aversion sensitive, réduits en action.

Ces notions (2) des affections et des passions ne contredisent pas celles des philosophes les plus subtils. Je suppose même ici que tout ce qu'on dit des affections convient aux passions, et réciproquement, que les passions naissent des affections, et que celles-ci doivent toujours les précéder. On ne peut nier que quelques affections analogues, et même différentes, ne soient compatibles; au lieu que plusieurs passions ne peuvent exister ensemble, car l'une absorbe toutes les autres: mais je ne crois pas pour cela que les passions soient des affections d'un genre supérieur. C'est comme si l'on vouloit dire que la convulsion actuelle est une inclination d'un genre supérieur à la disposition aux convulsions.

Milord Home distingue aussi les passions des affections par deux marques qui ne détruisent pas ma définition. Les passions sont actives, dit-il, les affections ne le sont pas; les passions sont accompagnées de désirs, les affections ne le sont pas. Il distingue aussi les souhaits des désirs, et appelle ceux-là la

---

» sens, dans le tact, dans les affections et dans les passions qui » déterminent nos sentimens et nos actions, et qui sont conséquemment la cause prochaine de toutes les inclinations du corps » matériel et de l'ame incorporelle. » φοιϐαςιϰὸς λόγος! ou me trompé-je?

(2) Quoique les deux paragraphes suivans ne soient pas fort intéressans en eux-mêmes, et encore moins ici, je les ai laissés.

plus grande activité des affections. La *compassion* et le souhait que les choses aillent mieux, sont, selon lui, une affection; la *pitié* (pity) et le désir que les choses aillent mieux, sont une passion.

Je ne fais ici ces réflexions métaphysiques, que par rapport à la différence que l'on met en médecine entre la cause éloignée externe ou interne, et la cause prochaine des maladies. Ce n'est pas la théorie des affections et des passions qu'il nous importe de connoître ici, ce ne sont que leurs effets. Nous devons nous occuper aussi peu de la manière dont arrivent ces effets: car, quoiqu'on le voie quelquefois, c'est cependant ce qui nous est absolument caché la plupart du temps.

Les passions agissent, ou subitement avec plus ou moins d'énergie, ou lentement; ou elles sont suivies de mort subite, ou elles ne sont que la cause éloignée de la mort, ou elles consument l'homme peu-à-peu. La grandeur de la cause, mais surtout le tempérament, détermine toujours le plus ou le moins de danger. A peine un homme vif, mais peu pénétrant, sentira-t-il un contraste qui fera presque mourir un autre sujet qui apercevra l'enchaînement de tout ce qui peut en résulter. Un stupide ne comprend pas comment on peut se plaindre de toutes sortes d'injures auxquelles il seroit insensible: mais, d'un autre côté, ce stupide a mille peines qu'un esprit clairvoyant ne sent jamais, parce que la raison ne les voit pas.

En général, les gens d'une forte imagination souffrent le plus des mouvemens violens de l'âme; et ceux qui ont plus de raison que d'imagination, ont plus à souffrir des mouvemens lents de l'esprit. Les gens tout-à-fait indolens ou entièrement stupides souffrent en général le moins des passions. Mais ceux qui réunissent une raison éclairée à un esprit vif et réfléchissant, en sont le plus troublés. Aussi les plus grands esprits ont toujours les plus grandes passions. Boerhaave, cet homme si modéré, dit qu'il a éprouvé lui-même que le souvenir d'un contraste que l'on essuie ne se perd pas, quoi que l'on fasse pour l'oublier, à moins qu'un idée plus forte et permanente n'en vienne effacer le souvenir: il ajoute que l'esprit en est même occupé en songe.

Toutes les passions portées à l'excès attirent à l'homme des maladies redoutables, lui causent quelquefois la mort, ou

le mettent au moins dans un danger imminent. Les plus habiles médecins conviennent unanimement qu'une frayeur (3) considérable peut causer une apoplexie mortelle; et ils regardent les apoplexies comme les maladies qui résultent le plus communément de toutes les passions violentes. Le cœur est atteint si violemment de ces impressions extraordinaires, qu'il se contracte au point de ne plus admettre ni lâcher de sang. Voilà pourquoi le visage pâlit, les lèvres deviennent bleues, tout mouvement cesse, et l'on tombe mort assez souvent dans ces circonstances. Une passion, sans être même portée à l'excès, cause une difficulté de respirer, de parler, un serrement à la poitrine, et quelquefois la langue reste comme adhérente au palais. Les passions foibles parlent, les fortes passions sont muettes.

Quoique le jeu des passions dépende principalement du tempérament, et qu'elles ne soient qu'un développement des facultés sensitives (physiques) appliquées à certain objet et à certain point, (les effets d'une cause matérielle prenant tantôt le caractère du vice, tantôt celui de la vertu, selon que l'application en est bonne ou mauvaise) c'est cependant l'âme qui les détermine, comme cause seconde. Les affections hypocondriaques et hystériques, la mélancolie, peuvent, il est vrai, venir de plusieurs causes physiques; mais ces maladies viennent aussi quelquefois d'un chagrin dans le sujet même le mieux portant, quoique nous ignorions absolument comment cela peut avoir lieu.

Les récidives des mêmes mouvemens de l'âme et des mêmes passions font aussi reparoître des maladies dans l'état où l'on paroît les avoir le moins à craindre, comme l'épilepsie, etc. J'ai aussi remarqué que les femmes qui avoient été sujettes à de grands maux hystériques, n'étoient nullement mieux lorsque les convulsions étoient plus rares et plus foibles; mais que le mieux étoit réel lorsque l'esprit n'étoit plus affecté de certaines idées qui ne se faisoient point apercevoir dans l'état de santé, et qui dans la maladie du mieux de laquelle on veut juger, causoient certains regards fixes

(3) J'ai vu une fille d'un menuisier tomber en épilepsie à la suite d'une peur. Les accès devinrent périodiques, et elle mourut d'apoplexie quelques années après.

et hagards, arrêtoient la respiration, occasionnoient des mouvemens spasmodiques dans les membres : car le corps suit les affections de l'âme dans ces sortes de cas, et il agit comme l'âme sent. Il n'est donc pas hors d'œuvre de considérer ici les effets principaux des passions les plus sensibles ; parce que souvent des passions différentes produisent des effets semblables, et réciproquement les mêmes passions produisent des effets différens en différentes circonstances, dans les mêmes individus ou dans d'autres.

La joie, que Cicéron définit très-bien *un transport voluptueux de l'âme* auquel il ne permettoit pas au sage de se livrer, quoiqu'il convienne lui-même de s'y être livré presque jusqu'à l'excès dans un moment inattendu ; cette passion, dis-je, est beaucoup plus dangereuse qu'une tristesse subite. Aussi les exemples des effets dangereux de la joie sont-ils plus fréquens que ceux d'une affection douloureuse et en même temps soudaine de l'âme. Sophocle, voulant prouver qu'il jouissoit encore de toutes ses facultés intellectuelles à son grand âge, fait une tragédie, est couronné, et meurt de joie. Pareille chose arriva à Philippide, auteur de comédies. Chilon, Lacédémonien, embrasse son fils qui venoit de remporter le prix aux jeux Olympiques, et meurt de joie. Deux dames Romaines, voyant revenir leurs fils des batailles de Trasimène et de Cannes, moururent de même. M. Juventius Thalna, apprenant qu'il avoit les honneurs du triomphe pour la conquête qu'il venoit de faire de l'île de Corse, tombe, et meurt de joie devant l'autel où il sacrifioit en action de grâces. Vater rapporte qu'un soldat robuste, et qui n'avoit jamais été malade, mourut subitement de plaisir, au moment où il alloit embrasser une fille qu'il désiroit depuis long-temps. Une honnête famille de Hollande étoit réduite à l'indigence ; le frère aîné passe aux Indes, s'y pousse, fait venir sa sœur, lui montre des bijoux dont il lui fait présent ; elle reste immobile, et meurt. Le fameux Fouquet meurt en apprenant que Louis XIV lui rendoit la liberté. La nièce de Leibnitz, mariée à un ecclésiastique Protestant, ne se doutoit pas qu'un philosophe pût laisser de l'argent ; elle trouve, après la mort de son oncle, soixante mille ducats dans un coffre, sous le lit : elle meurt en les apercevant.

Mead, médecin des Petites Maisons de Londres, et qui

sont toujours bien pleines, dit qu'il a eu à traiter beaucoup plus de monde très-enrichi en peu de temps au commerce de la mer du Sud, que de gens réduits à la mendicité. Des ris excessifs causent quelquefois la mort. Zeuxis venoit de peindre une vieille femme ; il regarde attentivement ce portrait, le trouve si singulier, qu'il en meurt de rire. Philémon étant dans un jardin avec ses amis, un âne vient au trot vers eux, mange fort tranquillement un plat de figues : Philémon lui fait présenter un verre de vin ; l'âne le boit, et Philémon meurt de rire.

La colère est un mouvement violent de l'âme, joint au désir de se venger. Les effets de cette passion se font apercevoir par tout ce qu'il y a de sensible et de mobile dans l'homme. La colère fait rougir le visage ; les yeux étincellent, les muscles sont tendus, le cœur bat plus vîte ; le sang circule impétueusement ; il se fait jusqu'à cent quarante pulsations, et plus, dans une minute ; il survient quelquefois de violentes hémorragies. Des femmes qui avoient leurs règles dans ces circonstances, les ont vues couler par les mamelles. Ces hémorragies se manifestent aussi par des extravasations sous-cutanées, qui forment des taches rouges, brunes, d'où l'on a vu résulter la gangrène, et une noirceur depuis le pied jusqu'au genou : on a aussi vu une apoplexie suivre immédiatement ces mouvemens violens qui avoient fait rompre quelque vaisseau dans le cerveau. Quelquefois le sang reste tout-à-coup au centre du corps ; le visage pâlit, la voix s'affoiblit ou se perd ; l'on est tout tremblant, sans même pouvoir se soutenir ; on étouffe, on tombe en une défaillance qui va quelquefois jusqu'à mourir, si l'âme ne peut par aucun moyen faire un retour sur elle-même. On a vu la colère suivie d'épilepsie, de colique mortelle, de fièvre excessive, et de mort subite.

J'ai vu tout récemment, avec M. Wæterli, médecin, et M. Fechsbin, habile chirurgien, une fille de vingt ans qui étoit tombée dans un état convulsif singulier, après un violent mouvement de colère qu'elle avoit eu le soir, certain jour que ses règles lui étoient venues. Sa langue étoit devenue toute roide, de sorte qu'elle ne pouvoit absolument pas parler : il falloit la soutenir par les bras sur son séant ; et malgré cela, elle trépignoit d'une manière étonnante ; elle

avoit un serrement extrême à la poitrine et à l'estomac, ne pouvoit rien avaler, et rendoit, au milieu de ses agitations, le son de voix le plus singulier sans discontinuer. Je conseillai des lavemens émolliens, dans la vue de rappeler les règles. M. Wæterli proposa une saignée du pied, laquelle fut faite aussitôt. Le même état de la malade dura encore une heure. Enfin, après des lavemens réitérés, elle rendit beaucoup de matières bilieuses par les selles et par des vomissemens. Dès-lors le spasme cessa entièrement; les règles coulèrent abondamment avant la fin de la nuit et le jour suivant.

La bile se porte ordinairement dans l'estomac après une forte colère, et cause des vomissemens. Chez d'autres, elle se répand en abondance dans les intestins, excite un cours de ventre avantageux; ou elle sera retenue, et se jettera dans le sang, causera une jaunisse; ou se pourrira, et produira une fièvre bilieuse, laquelle est si commune en Suisse, peu décrite encore, et mortelle à tant de sujets. Si la colère est suivie d'une grande tristesse, et que la bile ne s'épanche pas, il en résultera des obstructions au foie. Le sexe rend quelquefois une quantité prodigieuse d'urines pâles, dans ces circonstances: certaines femmes, surtout les femmes histériques, sont saisies de douleurs articulaires, de spasme à l'estomac, de coliques, ont des pertes de sang de l'utérus. En général, la colère excessive devient mortelle, et les sujets en périssent ou par apoplexie ou par une hémorragie. Cette dernière fit périr Valentinien et Attila (4).

---

(4) Hoffman nous rapporte aussi plusieurs observations sur les effets de la colère. Un homme entre dans un grand mouvement de colère, boit ensuite un verre d'eau froide; bientôt après il sent une tumeur douloureuse à la malléole du pied gauche. Cette tumeur disparoît là par l'application d'un remède, et se porte au genou avec beaucoup plus de douleur. Tout ce pied et les tendons se roidissent: il y survient des agitations spasmodiques qui se portent aux membres supérieurs, et le sujet éprouve en même temps de violentes ébullitions par tout le corps. *Consult. méd.* sect. iv, cas. 162. Voyez *ibid.* cas. 198; et sect. iij, cas. 49, *ibid.* cas. 57; sect. j, cas. 38. Ce dernier cas surtout mérite attention; il s'y agit d'une suppression des règles, arrivée par un mouvement de colère. Il y a tout à craindre, répond Hoffman, que la ma-

La terreur, qui vient de la sensation d'un mal violent et subit, cause, presque comme la colère, des battemens de cœur, des défaillances, des foiblesses subites, des tremblemens (5), le battement des genoux, de sorte que l'homme ne peut se sauver. Mais la secousse que la terreur produit dans toutes les parties du corps, est encore plus violente que celle de la colère, car elle produit sur-le-champ des convulsions : on a vu le crâne s'ouvrir dans le moment ; les évacuations des femmes se suppriment alors beaucoup plus ordinairement que dans un mouvement de colère. Quelquefois la terreur est suivie de pertes extrêmes; les artères se crèvent, ou il suit une apoplexie ; ce que M. de Haller déduit fort judicieusement d'une colère mêlée de terreur, ou d'un désir violent, et de la force excessive d'une idée ; ce qui fait prendre un essor incroyable aux forces du corps dans les fous ou dans ceux qui se noient.

Les pertes de sang, au contraire, viennent d'un relâchement soudain des nerfs de l'utérus ; ce qui arrive par les mouvemens irréguliers de la terreur, de même que dans la colère et la frayeur qu'éprouvent ceux que l'on jette dans la mer pour empêcher les suites de la morsure d'un animal enragé : car on sait que cette immersion cause une frayeur suivie d'une extrême foiblesse, par laquelle le roidissement du cou disparoît.

Non-seulement la terreur jette immédiatement dans des

---

ladie ne dégénère en épilepsie chronique, en paralysie ou en apoplexie, pour peu qu'il y ait d'irrégularité dans la conduite de la malade ; mais j'ajouterai que j'ai vu à Marbourg un domestique dans l'auberge où j'ai logé, qui fut pris d'une retention d'urine très-douloureuse après s'être mis en colère contre un soldat. Quant à l'hémorragie qui fit périr Attila, je crois avoir lu, il y a déjà du temps, dans un historien qui a pour titre : *De rebus Hungaricis*, qu'Attila ayant épousé dans une extrême vieillesse une jeune fille, mourut la nuit même ; et que sa femme s'étant réveillée la nuit, l'avoit trouvé nageant dans son sang.

(5) La terreur est fort bien représentée dans Ciceron : *Terror est metus concutiens ex quâ fit ut pudorem rubor, terrorem pallor et tremor et dentium crepitus consequatur.* Quant à la terreur mêlée de colère, Le Brun l'a représentée en grand maître.

convulsions ; mais ces convulsions deviennent quelquefois périodiques. M. Tissot a vu un paysan qui, rêvant qu'un serpent s'entortilloit autour de son bras, avoit fait un mouvement violent pour secouer ce serpent : depuis ce moment-là, dit-il, le bras fut saisi trois ou quatre fois le jour d'un mouvement convulsif très-fort, et qui duroit quelquefois une heure, sans qu'aucun effort pût l'arrêter.

L'épilepsie est même une des suites les plus ordinaires d'une terreur violente, de même qu'une terreur guérit aussi l'épilepsie. Wepfer vit l'épilepsie succéder à une terreur, et le sujet mourir ensuite d'une apoplexie. Boerhaave a vu une fille attaquée d'épilepsie, pour y avoir vu tomber un homme. J'ai vu à Gottingue une femme attaquée d'épilepsie, par la seule raison qu'elle étoit soupçonnée d'avoir tué son enfant.

Mais voici un fait qui fera toujours honneur à la sagacité du célèbre Boerhaave. Une fille avoit, dans l'hôpital de Harlem, une maladie spasmodique qui revenoit périodiquement : une autre fille, la regardant ou l'aidant, tomba dans la même maladie. Le lendemain une seconde y tomba de même ; enfin une troisième, une quatrième, et bientôt presque tous les garçons et toutes les filles de cette maison-là. Tous ces enfans tomboient les uns d'un côté, les autres de l'autre, et même presque tous en même temps, lorsqu'ils se regardoient. En vain les médecins essayèrent tout ce que l'art peut contre l'épilepsie : on crut devoir recourir à Boerhaave. La pitié le fit aller à Harlem.

Pendant qu'il y examinoit la chose, il vit un enfant tomber dans un accès, et plusieurs autres ensuite, les uns après les autres. Comme les meilleurs remèdes avoient déjà été sans succès, il jugea que la maladie ne passoit d'un enfant à l'autre que par la force de l'imagination, et conclut qu'on pouvoit les guérir en détournant leur esprit de l'idée qui l'avoit frappé à ce point. Il prévint donc les administrateurs de ce qu'il alloit faire : il fit mettre dans la chambre où étoient tous ces enfans épileptiques, de petits fourneaux remplis de charbons ardens, et fit poser sur ces fourneaux toutes sortes de crochets et d'instrumens de fer ; et dit ensuite que, puisque tous les remèdes avoient été inutiles, il ordonnoit qu'on découvrît le bras du premier de ces enfans qui tomberoit par terre, et de lui percer la chair jusqu'aux os avec un fer rouge, à l'endroit qu'il marqueroit.

Boerhaave employa toutes les forces de son éloquence pour frapper ces enfans ; de sorte qu'ils s'effrayèrent tous à la vue de ce remède horrible. Tout leur esprit étoit occupé de cette nouvelle idée qui les avoit pénétrés, lorsque les mouvemens de la maladie vouloient se faire sentir. Le plus foible d'entre eux, excessivement frappé de cette terrible opération à laquelle on alloit les soumettre, resta mort sur la place, et tous les autres furent heureusement guéris. Abraham Kaau, qui rapporte ce fait, ajoute : On voit par-là combien il est utile de détourner l'âme d'une idée qui l'occupoit trop, pour la porter vers une autre ; car on sait que la terreur, une fièvre épidémique, la salivation, le mariage, le fouet, ont déjà guéri l'épilepsie.

La frayeur fait dresser les cheveux : la frayeur produit dans les pores d'où sortent les cheveux, la même (6) contraction qu'on remarque dans le froid. Je trouve dans Pechlin, qu'un jeune homme de vingt ans ayant fait naufrage non loin de Livourne, devint subitement grison, et l'étoit encore à sa quarantième année ; ce jeune homme avoit auparavant les cheveux noirs. Stahl raconte, sur la foi de Schenk, qu'un jeune homme de condition ayant été mis en prison pour un crime énorme, et condamné à mort, devint gris en une nuit.

Plusieurs expériences prouvent que des frayeurs subites ont causé des défaillances mortelles, et même une mort subite. On pâlit alors ; le sang reflue au centre, s'arrête dans la veine cave ou dans l'oreillette droite du cœur ; les vaisseaux se distendent ; on sent un serrement de cœur, et quelquefois même le cœur crève. Philippe II, roi d'Espagne, ne fit que dire au cardinal Espinosa, son ministre : *Cardinal, sachez que je suis Président.* Le cardinal en fut si effrayé, qu'il mourut peu de jours après. Ce même prince, s'apercevant qu'un de ses ministres les plus affidés ne répondoit pas justement à ses demandes, lui dit : Pourquoi me mentez-vous ? Le ministre se retira et en mourut. Philippe V, roi d'Espagne, mourut subitement à la nouvelle que les Espagnols avoient été battus près de Plaisance : on l'ouvrit, et on lui trouva le cœur crevé.

---

(6) Voyez Willis.

La crainte ou l'attente d'un mal qu'on n'est pas capable de détourner, affoiblit les forces du cœur, relâche et refroidit tout, arrête le pouls, rend la respiration difficile, supprime les règles et quelquefois la transpiration, ce dont il résulte des frissons. Quelquefois aussi la crainte fait suer, parce qu'elle ouvre tout. Voilà pourquoi la peur fait quelquefois lâcher des vents peu forts dès l'abord, mais considérables quand tous les obstacles sont levés par l'affoiblissement qui arrive au genre nerveux, qui ne donne plus d'action aux viscères. Souvent il résulte de la crainte l'excrétion des matières fécales, une diarrhée, comme M. de Haller dit l'avoir vu arriver à des gens effrayés de la hauteur des Alpes, la première fois qu'ils y montèrent. Boerhaave dit qu'un homme, apprenant que ses biens alloient être vendus par justice, eut une perte de semence.

D'autres éprouvent, après une peur, des sueurs mortelles, qui sont une suite du relâchement général ; quelques-uns urinent considérablement dans ces momens-là. Une demoiselle, qui avoit ouï dire que les gens d'esprit ne sont pas superstitieux, témoigna un jour le plus souverain mépris pour ceux qui croyoient les contes qu'on débitoit sur les revenans. Il se trouvoit là un de ces hommes qui ne prennent pas les mots pour les choses, et qui voulut s'assurer de la fermeté d'esprit de cette personne. Il attacha quelques cordes à la couverture du lit de cette fille, et les fit passer dans une chambre voisine : dès qu'elle fut endormie, il tira doucement les couvertures : d'abord elle se réveille, est saisie de peur, se met à crier : il continue ; elle redouble ses cris : il tire plus fort ; elle se jette à bas du lit : aussitôt il entre dans la chambre avec de la lumière et huit témoins, et trouva cette fille philosophe, en chemise, au milieu de la chambre, et le parquet tout couvert d'urine.

Les gens peureux sont plus sujets que d'autres à tomber malades, parce que la peur, qui relâche tout, facilite l'entrée de tous les principes hétérogènes dont l'air peut être chargé, et expose par-là beaucoup plus à la contagion des maladies populaires. Ceux qui ont dit que la peur disposoit particulièrement à ces maladies, ont donc dit la vérité. Un esprit ferme est au contraire un des préservatifs contre ces maladies. Rivinus a observé que la peste de Leipsick ne passoit d'un

sujet à l'autre que par la peur. Falconet dit qu'une femme, en apercevant à l'église une autre qui avoit des taches que cette femme-là prit pour une suite de la petite vérole, en eut si peur, qu'elle eut réellement la petite vérole. Cependant cette femme ainsi tachetée n'avoit pas eu cette maladie. La peur ouvrit donc les pores absorbans; et les miasmes de la petite vérole, répandus dans l'air, s'insinuèrent ainsi par la peau.

Un ecclésiastique de ma connoissance, homme respectable à tous égards et d'un tempérament timide et délicat, fit nettoyer, à huit lieues du village où il demeuroit, une culotte de peau dans une ville où régnoit la dyssenterie. On lui renvoya sa culotte; il la mit, et sur-le-champ il pensa (7) qu'il pouvoit bien y avoir quelques miasmes dyssentériques dans cette culotte: il en eut une dyssenterie très-longue et très-violente. Son fils, jeune homme d'un tempérament délicat, entra dans la chambre d'un homme qui venoit de mourir du pourpre, prit le cadavre par la main: ceux qui étoient avec lui lui dirent, pour éprouver sa délicatesse, qu'il s'étoit certainement attiré le pourpre pour avoir touché ce cadavre; effectivement il eut cette maladie au bout de quelques jours.

Les témoignages que M. Casimir Medicus rapporte de Pechlin, Hoffman, Boyle, Fuller, Werlhof, Krause, et d'autres, ne prouvent pas en tout l'explication que l'on en donne, mais l'effet de cette passion: or c'est ce qu'il nous importe de prouver ici. Willis a très-bien dit que ceux qui ont une grande peur de la petite vérole, l'ont les premiers. Cheyne assure que l'on se nuit infiniment par la peur dans toutes les maladies épidémiques. Rogers a observé que la peur donne des ailes au mal dans les contagions; qu'elle en rend les miasmes plus actifs, et que ces contagions font par-là le double de ravage. Van-Swieten vit une femme à qui la peur fit venir une tumeur qui dégénéra en squirre rebelle à tous les remèdes.

---

(7) Cet exemple ne prouve rien; car il étoit très-possible que cet homme eût la dyssenterie après avoir mis la culotte, sans la peur qu'il eut. On sait que les habits sont suffisans pour transporter cette contagion.

La peur est surtout dangereuse aux sujets délicats, hypo-
ondriaques ou hystériques, parce que ces sujets sont d'autant
lus affectés de la moindre chose, que tout est presque
oujours chez eux d'une sensibilité extrême et dans une
ension continuelle : ce qui les tient dans un état où ils s'ima-
inent avoir tous les maux à craindre. Tulpius nous dit qu'un
omme livré à l'indolence étoit devenu imbécille en lisant
les livres de médecine et de chirurgie. M. Donald Monro
n'a dit à Londres, que son père avoit fait ses études, sous
oerhaave, avec un hypocondriaque qui s'imaginoit avoir les
naladies que Boerhaave expliquoit à chaque leçon. L'imagi-
ation de cet homme étoit si forte, qu'on remarquoit en lui
u moins quelque chose de pareil à la maladie qu'il venoit
l'entendre expliquer.

Mais voici un exemple singulier de la peur, et dont je n'ai
amais rien vu de semblable. Une femme très-délicate, foible
t extrêmement facile à émouvoir, fit sur la tête galeuse de
on enfant, non sans beaucoup de répugnance, une besogne
qui ne peut être faite que par une vraie mère. Comme elle
toit occupée à nettoyer cet enfant, il lui prit une envie
l'éternuer ; aussitôt elle s'imagina, à cet éternument, s'être
noculé la même maladie : car elle me fit observer qu'elle
n'avoit pas eu cette maladie ordinaire à l'enfance. Je l'engageai
le mon mieux à rejeter loin d'elle cette crainte mal fondée ;
nais le lendemain elle me montra cinq gros boutons à sa
ête, desquels il sortoit une eau claire, jaunâtre et inodore,
u lieu de la matière purulente qu'on remarque dans ces
ruptions de l'enfance. Je lui dis encore de ne pas se frapper
le cela ; qu'elle avoit d'autant plus lieu de ne pas songer à ce
nal si léger, qu'il venoit de se manifester à cinq de ses on-
les, *sans aucune cause manifeste*, une tumeur phlegmo-
ieuse très-douloureuse.

La première fois qu'elle alloit voir ses règles dans ces cir-
onstances, elle fut saisie de frissons sur le soir ; bientôt
près, elle eut une forte fièvre, de cruelles douleurs arthri-
iques qui lui privèrent le bras gauche de tout mouvement ;
utre cela, un mal de tête si violent, que cette femme,
xtrêmement douce et modérée de son caractère et fort
eligieuse, se plaignoit le plus amèrement de ses douleurs.
Le lendemain matin l'occiput étoit couvert des mêmes bou-

tons ; la malade avoit aussi des tumeurs au-dessus du front en différens endroits ; la peau du front marquée de raies d'un rouge pourpré : elle avoit la tête si sensible, que le moindre attouchement lui causoit les plus vives douleurs. Elle fut six jours dans cet état : les règles alloient doucement ; le sang n'avoit même presque point de rougeur. Je me contentai de lui ordonner le bain des pieds, et de faire bouillir dans cette eau un peu de séneve, et de la faire transpirer. Tout avoit cessé au bout de six jours : il n'y avoit plus de boutons à la tête.

Je n'eus pas besoin de donner aucun médicament évacuatif, parce que la malade, sujette à un cours de ventre presque continuel, l'eut alors très-fort. Elle se porta donc assez bien jusqu'au moment où ses règles alloient reparoître. Le mal lui revint tout-à-coup avec les mêmes symptômes, la même force, les mêmes douleurs aiguës et cuisantes, et outre cela avec une toux très-forte et continuelle qui m'effraya. Les boutons jetoient çà et là une sanie ou plutôt une eau claire, jaunâtre et sans odeur. La maladie dura encore six jours.

Dès que ce nouvel accès fut passé, cette femme me pria instamment de tâcher de la délivrer de cette maladie douloureuse, par quelque moyen ; me disant qu'elle lui consumoit le peu de forces qui lui restoient. Je m'y prêtai d'autant plus volontiers, que je voyois que ses forces vitales n'étoient pas suffisantes pour faire sortir à la tête le virus qui s'y étoit jeté, et pour lui donner la vraie gale des enfans. Je lui fis donc appliquer un grand vésicatoire sur la nuque. Les vessies y devinrent si grandes et lui procurèrent tant de tranquillité, qu'elle ne trouvoit pas de termes assez forts pour me rendre le bien-être où elle se trouvoit. J'entretins l'écoulement de ces vessies jusqu'au sixième jour, qu'elles se désséchèrent. Le septième, je lui fis prendre une dose de rhubarbe ; le huitième, étant moi-même plein de sécurité, n'ayant vu d'ailleurs rien à craindre hors le temps de ses règles, je vis reparoître ce triste état avec la dernière violence : cela dura huit jours. Je sollicitai la transpiration, et je lui fis mettre un sinapisme aux pieds : tout avoit cessé au bout de cinq jours ; et je lui fis prendre deux doses de rhubarbe avec beaucoup d'effet.

Au retour des règles, la maladie reparut encore, et ne dura que quatre jours, mais le sang des règles, qui couloient

très-modérément n'étoit qu'une eau ichoreuse. Ces circonstances me mirent dans un grand embarras. Je voyois que mes remèdes et la tisane sudorifique n'avoient servi de rien : je présumois bien des avantages de purgatifs plus actifs ; mais je n'osois les ordonner, vu le long cours de ventre et la foiblesse des intestins de la malade, sujette d'ailleurs à des maux hystériques. Je m'armai donc de patience ; la malade m'en donnoit l'exemple le plus touchant : et j'entrepris de dompter ce virus par l'usage du petit lait ; mais il falloit empêcher les solides de se relâcher davantage. Je fis donc prendre en même-temps, trois fois par jour, une bonne dose de quinquina, de racine de valériane, et de mars : je continuai ainsi quelques mois. Les mêmes symptômes revinrent, il est vrai, pendant cinq mois, lors du temps des règles et hors de ce temps ; mais ils diminuèrent peu-à-peu, et la malade étoit sans fièvre. Le premier mois après l'usage de ces remèdes, le sang reprit sa couleur rouge et saine. Au sixième mois, il n'y avoit plus que quelques taches rouges au front, avec un mal de tête léger ; ensuite ce ne furent plus que de pareilles taches qui paroissoient çà et là par tout le corps, et disparoissoient aussitôt. Enfin quatre autres mois après, il ne parut plus rien ; et ce virus, inoculé pour ainsi dire par la crainte, fut dompté par l'usage du petit lait.

La peur fait généralement empirer toutes les maladies ; elle en trouble le cours ordinaire, y cause mille symptômes étrangers : elle affoiblit si fort la nature, que la maladie reste toujours supérieure à la vertu des médicamens. Je me rappelle un homme qui avoit le pourpre blanc et rouge ; tout alla bien jusqu'au septième jour ; les éruptions commençoient déjà à tomber ; je le trouvai bien le soir. Au milieu de la nuit il fut saisi d'une peur subite, et mourut une demi-heure après.

Les vaines terreurs qu'on fait aux enfans dans le bas âge, laissent de si fortes impressions dans l'esprit, que les hommes les plus raisonnables ont souvent de la peine à s'en désabuser lorsqu'ils jouissent de toute la force de leur esprit et de leur raison. On a remarqué avant moi, que ces idées font surtout des impressions ineffaçables lorsqu'elles sont prises des abus que l'on fait de la religion, soit par intérêt soit par ambition. Je pourrois citer ici plusieurs exemples funestes de ces terreurs que l'on fait aux enfans, et nombre d'exemples de personnes

adultes qui ont été les victimes de ces idées mal fondées, dont on les avoit malheureusement bercées dans leur enfance. Les contes que l'on fait tous les jours des revenans qui errent çà et là, ou paroissent, dit-on, sous une forme quelconque, demandant de prétendus secours à leurs amis ou à leurs familles, sont surtout ceux dont je veux parler ici. Les frayeurs qui résultent de ces abus dans une imagination gâtée, ont très-fréquemment les conséquences les plus fâcheuses. Rien n'est plus ordinaire, dans ces circonstances, que de grandes tumeurs, des inflammations à la superficie de la peau, des exulcérations douloureuses ; ce dont j'ai vu moi-même plusieurs exemples. Voici un fait qui mérite d'être rapporté, quelque ennuyeux qu'il puisse paroître à certains lecteurs.

Une pauvre femme de soixante-dix ans, qui demeuroit dans une maison écartée, se trouvoit dans sa cuisine vers minuit ; elle entendit alors du bruit sur un vieux escalier de bois qui conduisoit à cette cuisine : soudain la femme se souvint du revenant qu'on disoit être dans cette maison ; elle ouvre donc la porte, et voit un chien tout noir, qui lui paroît grand comme un éléphant. Elle est saisie de peur, lève ses bras décharnés, jette les hauts cris, se laisse tomber ; sa fille accourt, et la traîne de son mieux sur son lit : dès qu'elle fut revenue à elle, elle se sentit des anxiétés, une envie de vomir et un mal de tête extrême.

On me demanda chez elle le premier jour de cet événement : je la trouvai accablée de douleur, ayant toujours envie de vomir ; son pouls étoit lent et plein. Le deuxième, je lui trouvai le même mal de tête, et la moitié de la tête remplie de grandes pustules qui avoient un pouce de diamètre, et remplies d'une eau jaunâtre toute claire ; l'œil du même côté étoit enflammé, le pouls étoit lent et plein : la malade fut en sueur pendant toute la nuit suivante. Le troisième jour les pustules s'ouvrirent ; il en parut d'autres au front, à la mâchoire supérieure, à la tempe droite, et à la nuque. La douleur de ce côté étoit très-lancinante et très-aiguë. Le quatrième jour, je trouvai aussi l'autre partie de la tête enflée, et marquée de taches rouges ; l'œil droit étoit fermé : elle ne dormit pas la nuit suivante, et fut continuellement en sueur. Le cinquième jour, tout sembla aller mieux le matin ; les douleurs étoient beaucoup diminuées, surtout du côté gauche ; l'œil

droit s'étoit rouvert, et la malade en voyoit bien. La nuit suivante, je lui trouvai le visage affreux, la tête enflée partout; le nez, le haut des joues étoient couverts de pustules qui, au lieu de contenir une matière claire, regorgeoient alors d'un pus bien cuit ; on voyoit quelques pustules commencer à se dessécher. Le pus des boutons qui étoient au haut du front, découloit sur le visage; la violente douleur de tête étoit diminuée ; mais la malade avoit toujours la tête fort pesante.

Le huitième jour, les pustules étoient sèches, et la tête pareillement lourde. Le neuvième, la malade se portoit assez bien; cependant elle se plaignoit encore de mal de tête, ce qui venoit de la fumée dont la chambre étoit remplie : sa fille et une autre fille furent prises d'un vomissement vers le soir à cause de cette fumée. Le dixième jour, les pustules couloient encore aux tempes, et la malade étoit foible : le soir j'examinai ces pustules ; il y en avoit deux qui couloient encore, toutes les autres étoient sèches ; l'œil étoit assez ouvert ; cependant elle n'en voyoit pas bien ; la malade sembloit n'avoir plus ni forces ni appétit, mais elle dormoit assez bien pendant la nuit. Le onze, elle ne pouvoit ouvrir l'œil ; sa tête étoit lourde. Le douze, la tête parut soulagée; l'œil étoit fermé; la malade n'avoit absolument plus aucunes forces. Le treizième, l'œil s'ouvrit entièrement ; mais la conjonctive étoit enflammée, cependant la malade en voyoit bien : le reste des pustules tomboit; la malade sentoit néanmoins des douleurs excessives à ces endroits-là. Le quatorze, la douleur étoit moindre, l'œil toujours enflammé et plus petit que l'autre. Pendant toute la nuit la malade sentit de très-vifs picotemens et de fortes cuissons aux tempes, au front et autour de l'œil enflammé ; l'inflammation avoit néanmoins diminué.

Le seizième jour, j'appris, pour la première fois, qu'il venoit toutes les nuits au visage de la malade une enflure qui disparoissoit le matin; je vis, le soir, tout dans le même état. Le dix-septième, la fumée qui étoit revenue dans la chambre avoit encore appesanti la tête; les douleurs s'étoient néanmoins calmées. Le dix-huit, même pesanteur de tête, point d'appétit ni de forces. Le dix-neuf, douleurs excessives à l'extérieur de l'œil, et à toute la moitié de la tête ; le soir, la malade se trouvoit mieux. Le vingt, elle étoit assez bien. Le

16.

vingt-un, la chambre s'étoit encore remplie de fumée; la malade avoit vomi : la douleur un peu calmée se porta vers les tempes. Le vingt-deux, cette douleur persistoit, les glandes lacrymales jetoient du pus: la malade ne dormit pas la nuit suivante, et fut fort troublée.

Le vingt-trois, elle eut toute sa raison à elle; son pouls étoit lent et plein; mais le soir elle ressentit des picotemens très-vifs et de grandes cuissons, une pesanteur inexprimable de tête; l'œil étoit enflammé : elle eut le transport pendant la nuit. Les vingt-quatre et vingt-cinq, elle eut toute sa raison à elle le matin, fut tourmentée d'un violent mal de tête le soir, et tomba dans un délire pendant la nuit. Même état le vingt-six : la malade avoit beaucoup sué la nuit précédente, ce qui lui avoit fait avoir une éruption miliaire, dans laquelle il se trouvoit cependant quelques vésicules de trois lignes de diamètre ; le soir, cette éruption disparut, et la malade eut la nuit un transport.

Le vingt-huit, je la trouvai le matin pleine de raison : elle dormit une heure pendant la nuit, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-temps. Le vingt-neuf, elle fut mieux le matin et le soir; la nuit se passa assez bien. Depuis le trente jusqu'au trente-trois, elle étoit raisonnable et tranquille pendant le jour, avoit de violens maux de tête, et radotoit la nuit. Le trente-quatre elle eut la tête pesante, se leva cependant pour la première fois; elle eut encore le transport pendant la nuit. Le trente-cinq, même état. Le quarante-cinq, je trouvai tout disposé à un heureux changement, sans voir cependant aucun signe de crise. Le quarante-huit, on me dit que les transports avoient entièrement cessé, que la malade avoit un sommeil tranquille et reprenoit ses forces. Le cinquante-quatre, elle étoit bien rétablie, et vaquoit à ses affaires.

Enfin on a vu succéder à une forte peur, un tremblement qui a duré vingt ans, la cataracte, la privation de la parole, la paralysie, l'épilepsie, et la fureur, que j'ai vue venir de là, et que j'ai guérie pendant la troisième résidence que j'ai faite à Gottingue.

Un jeune homme de vingt-trois ans, du pays de Brunswick, part de Gottingue pour aller voir son père : en revenant, il est attaqué sur la route par trois soldats qui veulent l'engager de force ; l'un d'eux lui saisit la bride de son cheval, et le

blessé à la main d'un coup d'épée ; il se sauve cependant et arrive à Gottingue. La peur qu'il eut que le coup qu'il avoit donné à l'un de ces soldats ne causât du chagrin à son père, le mit dans une extrême inquiétude. Le lendemain de son arrivée à Gottingue, il me fit part de son inquiétude avec beaucoup de vivacité, me parut fort alarmé, et se plaignoit d'une forte douleur à la gorge, sous l'articulation de la mâchoire droite, et à la tête. Il eut une nuit fort inquiète, entra en fureur, et mit en fuite l'homme qui le gardoit. Le troisième jour, il étoit fort inquiet le matin, et cependant dans son bon sens : son mal de tête étoit peu de chose, le pouls étoit presque dans son état naturel. Vers le soir, il saisit son sabre, qu'il avoit su cacher sous son lit, au moment que son gardien s'étoit éloigné, en porta un coup à une dame, croyant que c'étoit un des soldats de Brunswick ; mais il revint bientôt à lui, et ne savoit rien de tout ce qui venoit de se passer. La nuit suivante, il ne dormit aucunement, n'eut cependant qu'un délire de peu de durée, ne se plaignit de rien, et sua beaucoup. Le quatrième jour, je trouvai son pouls dans l'état naturel : il n'avoit pas de fièvre ni la moindre douleur de tête ; il ne se plaignoit de rien, étoit fort tranquille, et jouissant de toute sa raison. Mais le gardien, trompé par ce calme, s'étant retiré vers le soir, le malade sortit doucement de sa chambre, entra dans une chambre éloignée, trouva une épée dans une armoire sous plusieurs habits, sortit brusquement de la maison, prêt à tuer tous ceux qui se présenteroient dans la rue : il se jeta sur moi et sur deux de mes amis qui nous trouvions par hasard à sa rencontre ; nous lui échappâmes cependant, et je le fis saisir par quelques soldats qui le remirent au lit.

Bientôt après, il revint à lui, et pleura lorsque M. le Baron de Brunn lui raconta en ma présence ce qui s'étoit passé. Il fut tranquille pendant toute la nuit. Le cinquième jour, je lui trouvai le pouls plus fréquent que de coutume, ce qui venoit de la douleur violente que les vésicatoires renouvelés lui avoient causée ; il avoit toute la peau moite, un cercle bleu autour des yeux : du reste il étoit de très-mauvaise humeur, mais dans son bon sens. Le soir, il fut très-tranquille, ne se plaignit que de mal de tête : il avoit le pouls lent, et dormit bien pendant la nuit.

Je lui remarquai pour la première fois des mouvemens fiévreux, le sixième jour : il étoit en même-temps dans une grande chaleur, et jouissoit de sa raison ; cet état dura toute la nuit. Le septième jour, il se mit à bâiller continuellement dès six heures du matin, avoit de fréquentes pandiculations ; à dix heures, il tomba dans une grande foiblesse, se plaignit d'un tintement dans les oreilles : il dormit assez bien la nuit suivante. Le jour suivant, il fut entièrement rétabli ; et se porta très-bien pendant un an. Je n'ai rien appris de nouveau à son sujet depuis ce temps-là (8).

---

(8) Voici un événement aussi singulier, qui fut la suite d'une peur. Un marchand qui étoit logé à Mayence dans la même auberge que moi, me fit ce récit, en parlant de différentes choses. « Je venois d'Aschafenbourg, où j'avois un peu bu. Le vin, la chaleur et la fatigue m'obligèrent de m'arrêter dans les bois qui sont entre cet endroit et Francfort ; je m'y endormis. Vers les trois heures du matin, je me réveillai sans savoir où j'étois ; je me mouchai pour prendre du tabac. A l'instant je vis partir à quatre ou cinq pas de moi un animal très-gros, qui fit beaucoup de bruit en se sauvant. La peur me prit dans cet endroit inconnu, au point que je me trouvai mal, et restai là jusqu'à près de cinq heures, sans avoir assez de forces pour me relever, quoique revenu assez promptement de mon évanouissement. Je partis pour me rendre à Francfort. Il me prit en chemin plusieurs saignemens de nez et des étourdissemens. Plusieurs jours se passèrent sans que je sentisse rien qu'une pesanteur considérable de tête : cela se dissipa. Un mois après environ, je tombai dans une foiblesse très-longue, ayant le corps et les membres très-froids, mais une chaleur extrême à la tête. Le saignement du nez me reprit ; je m'en trouvai bien. Huit jours après j'éprouvai la même récidive, qui fut accompagnée de mouvemens convulsifs. Je pris les bains froids tous les jours au matin pendant quinze jours, et quelques poudres qu'on me donna contre l'épilepsie ; mais je m'en trouvai extrêmement abattu : malgré cela je me rendis à Leipsick, où j'eus une vraie attaque d'épilepsie ; ce qui récidiva presque tous les mois pendant près de neuf mois. Dans les intervalles, je vaquois d'autant plus librement à mes affaires, que j'étois toujours averti de ces accès par une profonde tristesse qui me prenoit trois ou quatre jours auparavant ; pour lors je ne sortois pas. Un médecin de Leipsick me donna une bouteille d'une liqueur très-amère, qui fit retarder d'abord les accès, et me rendoit beaucoup moins lourd

La pudeur, espèce de crainte plus modérée, arrête le sang dans les extrémités capillaires de la face et de la poitrine et, comme M. de Haller le présume, partout le corps. Il dit avoir vu une demoiselle dont la pudeur faisoit rougir totalement le sein dans certaines circonstances : cette conjecture est très-probable. J'ai également remarqué cette rougeur subite au sein des femmes qui ont la peau très-blanche et très-fine. Je me souviens d'avoir dejà fait cette observation à Paris sur la fameuse Dumesnil, à laquelle quelques mouvemens passionnés, mais non pas la pudeur, firent monter le rouge d'abord au front, et paroître ensuite au sein ; ses joues étoient trop plâtrées pour l'apercevoir là.

On rougit ordinairement dans la société quand on sent que l'on a manqué, ou lorsqu'on craint de passer pour coupable d'une faute qu'on n'a pas commise. Un scélérat qui me feroit apercevoir le moindre soupçon d'une mauvaise action de ma part, me feroit certainement rougir ; en ce cas je rougirois pour lui. On rougit quelquefois parmi les petits esprits, quand ils se défendent d'une offense connue ou inconnue, bien ou ou mal fondée : on voit qu'ils ont des soupçons, et l'on appréhende que l'esprit borné de ces gens ne fasse tomber ces soupçons sur des innocens.

La pudeur portée trop loin cause quelquefois des suites

---

pendant les intervalles. Je n'ai pas repris d'autre bouteille. Les saignemens de nez continuèrent encore pendant près d'un an, mais moins abondans et moins fréquens. Je pris beaucoup de bains, tantôt chauds, tantôt froids, et les effets de ma peur disparurent ; quoique, depuis ce temps-là, la vue d'un gros chien me fasse une singulière impression, qui cependant n'a pas de suite. »

M. Gr. de-Vitry m'a dit, il y a quelques années, étant chez lui, qu'une personne lui apprenant brusquement la mort de sa mère lorsque le perruquier l'accommodoit, il fut si effrayé que la touffe de cheveux que ce perruquier tenoit lui resta dans la main. Je pourrois rapporter ici l'histoire d'une paralysie occasionnée par une peur, et qui fut accompagnée des symptômes les plus étranges ; mais c'en est assez pour faire voir quelle est l'imprudence de ceux qui se font un plaisir de faire peur. Les hommes les plus déterminés en éprouvent aussi bien les funestes suites, que les sujets les plus timides. Les exemples n'en sont pas rares.

plus graves chez les femmes ; elle arrête les règles, et est quelquefois mortelle. Je tiens de M. Haller, qu'une demoiselle sentant ses règles la prendre dans une *diligence*, en fut si affectée devant les étrangers avec qui elle étoit, qu'elle en eut une forte fièvre, et en mourut.

La tristesse agit ou promptement, ou lentement ; ainsi tantôt c'est une passion des plus vives, tantôt une passion lente : elle a pour objet tantôt un grand mal, tantôt un moindre, tantôt présent, tantôt éloigné, et dont on n'espère pas se garantir. On n'a pas autant d'exemples d'effets funestes de la tristesse que de la joie, parce que la tristesse abat, il est vrai, la force des nerfs, mais ralentit plutôt le cours du sang qu'elle ne l'accélère : cependant une tristesse subite est quelquefois mortelle. On dit qu'Homère mourut de chagrin de ne pas pouvoir expliquer une énigme que des pêcheurs lui proposoient. Ces pêcheurs étoient occupés à se nettoyer de leur vermine ; Homère, sur ces entrefaites, leur demanda ce qui les occupoit ; ils lui répondirent : Nous avons perdu ce que nous avons pris, et nous avons ce que nous n'avons pas pris. Homère, qui étoit dit-on aveugle, se trouvant ainsi hors d'état de les comprendre, en mourut de douleur. Diodore Chronos passoit pour un très-habile dialecticien du temps de Ptolémée-Soter : Stilpon lui proposa, en présence du roi, une question à laquelle il ne put répondre : alors le roi, voulant le couvrir de honte, prononça une partie de son nom, et l'appela Onos, âne, (ὄνος) au lieu de Chronos ; Diodore en fut si affecté, qu'il mourut bientôt après. Horace fut si sensible à la mort de Mécène son bienfaiteur, qu'il mourut neuf jours après lui. Creech, qui s'étoit fait une grande réputation par sa traduction de Lucrèce, et s'étoit ensuite couvert de honte par celle d'Homère qu'il avoit entreprise, fut si pénétré du mauvais succès de sa seconde tentative, qu'il se pendit pour ne pas être exposé au mépris de ses compatriotes. C'est ce qui m'a souvent mis dans le cas d'être étonné qu'aucun (9) poëte Allemand ne se fût encore pendu.

---

(9) M. Zimmerman rend à ses compatriotes la justice qui leur est due. Parmi un grand nombre de poëtes allemands que j'ai lus, je n'ai encore vu qu'Opitz et M. Haller qui méritassent quelque considération.

Montagne nous fait mention d'un Allemand qui fut tué au siége d'Offen, après avoir fait des prodiges de valeur: un des officiers généraux voulut voir le corps de ce grand homme; à l'instant il reconnoît son fils, et tombe mort. M. Tissot nous rapporte que le père d'une nombreuse famille ayant perdu son épouse qu'il aimoit éperdument, devint subitement asthmatique. Un de nos plus vieux praticiens routiniers s'imagina que le siége de la maladie de cet homme étoit à l'anus, et donna de très-forts médicamens, dans l'intention de produire un flux hémorroïdal. Ce malade en mourut au bout de deux jours: on trouva le poumon très-enflammé, et le cœur creve.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglais tomba par terre à Londres à l'enterrement de sa femme, perdit l'usage de ses membres, et resta muet depuis ce temps-là. Le prince George-Louis de Holstein perd son épouse dans le moment que j'écris cet Ouvrage, ordonne de tirer le corps de la princesse du cercueil où elle étoit, pour la mettre dans un autre de bois précieux, et de l'en avertir quand on auroit fait. On exécute ses ordres: le prince va près du cercueil, dit à son valet-de-chambre de lui lire quelque chose dans un livre de piété; il fond en larmes, pousse de profonds soupirs, s'endort, et meurt.

Si la grande douleur est courte, comme le disoit Cicéron, *gravis dolor brevis est*, et très-funeste; la douleur qui n'anéantit pas si précipitamment les forces vitales, n'en est pas moins dangereuse: une douleur lente est un vrai désespoir secret qui tient l'âme encore moins libre que Prométhée sur le Caucase; et son état est d'autant plus à plaindre, qu'elle se plonge volontairement dans le tombeau où le corps va se précipiter insensiblement. L'âme, malgré soi, a horreur de cet état où l'individu va se dissoudre, et ne désire cependant que ce moment qui lui fait horreur: c'est dans ce contraste qu'il faut chercher la cause secrète des suites d'une douleur lente. Nous voyons tous les jours des exemples de ces maladies incurables causées par la douleur. Trouvez-moi, dit Cicéron, un remède à l'espèce de douleur qui fit périr l'aimable Octavius fils de Marcus.

Cette douleur ou tristesse lente affoiblit en général le genre nerveux, fait perdre l'appétit et le sommeil, altère les digestions, rend le pouls inégal et ordinairement tardif et

petit. Le cœur qui n'est plus animé par un fluide robuste, s'affoiblit, le sang s'arrête dans les poumons, qui ne s'en déchargent que par les soupirs que l'on pousse malgré soi pour en faciliter le passage ; le sang ne se rend que très-foiblement aux extrémités capillaires ; de là la pâleur et l'air sombre du visage : enfin le corps et l'âme s'usent réciproquement dans cet état.

C'est ordinairement l'estomac qui se sent le premier des effets d'une douleur et d'une tristesse lente. L'effet de cette passion met ce viscère dans une espèce d'atonie dans laquelle il n'est plus sollicité à ses fonctions ; les alimens qui y entrent ne font d'abord que le fatiguer, et en sortent sans une coction convenable : de là l'altération de toutes les humeurs, altération qui se fait surtout sentir au viscère dans lequel les sucs digestifs n'ont plus que de mauvaises qualités. Les maux d'estomac se multiplient, s'augmentent ; les flatuosités, les coliques, les spasmes, les évanouissemens suivent bientôt les dérangemens du ventricule, comme autant d'effets des matières qui pourrissent en résidence après les mauvaises digestions. Les hommes sont attaqués d'hémorroïdes aveugles : les règles se suppriment chez les femmes, ou il ne paroît chez elles qu'une sérosité légérement teinte, et bientôt des fleurs-blanches ; la constipation leur cause encore de nouveaux maux ; ou les dévoiemens résultans de l'atonie des viscères et de leurs mauvais levains, abattent et font périr les sujets.

La bile reste comme en stagnation dans le foie, s'épaissit, ou se jette dans le sang, se manifeste à la peau, dans les yeux ; de-là l'ictère, l'hydropisie. Dans ces circonstances, tout le corps devient extrêmement sensible ; et on ne remarque que trop ce que dit Plutarque des gens qui sont dans le malheur, une mauvaise humeur, un chagrin revêche à la moindre chose ; on est prêt à se fâcher de tout, à tout craindre ; un mot un peu élevé est une offense.

Ces douleurs lentes sont une des principales causes des affections hypocondriaques et hystériques, surtout si l'on est obligé de vivre sans société, ou de mener une vie monotone et sans dissipation. Voilà pourquoi ces maladies sont si fréquentes dans les communautés, dans les chateaux éloignés des villes, dans les petites villes, dans les familles solitaires ;

parce que les hommes se font plus de peine les uns aux autres, lorsqu'ils sont confinés dans un cercle étroit qui ne fournit ordinairement que peu d'idées; ce qui est cause que les idées prédominantes revenant toujours plus souvent, ne reparoissent enfin qu'avec un espèce de déplaisir et de fadeur, et qu'elles augmentent beaucoup la maladie de l'esprit, si elles sont fâcheuses d'elles-mêmes. Voilà ce qui fait proprement l'ennui mélancolique, et souvent la privation de toute autre idée que celle qui fait peine. C'est même la raison de l'homme qui, dans ces tristes circonstances, devient la cause de ses maux ultérieurs. Les philosophes, qui voyoient l'homme si souvent malheureux par sa propre raison, avoient-ils tort de demander, avec Ciceron, quelle autre chose les Dieux pouvoient donner à l'homme de plus propre que sa raison pour le rendre malheureux?

M. Zuckert dit très-justement, dans une excellente dissertation qu'il a écrite sur les passions, que la solitude et l'oisiveté deviennent en général, non-seulement des causes éloignées de plusieurs passions, mais qu'elles sont aussi plus propres que tout autre chose à entretenir les penchans enracinés, en ce qu'elles fixent toujours l'esprit dans le cercle de certains objets particuliers, et le rendent d'autant plus actif à la recherche de tout ce qui peut intéresser sa passion, qu'il est moins distrait par d'autres objets que celui qui l'affecte. Enfin, ce retour fréquent des mêmes idées douloureuses produit la folie à la suite de la mélancolie, le desséchement des nerfs; et de là la consomption, ou la cataracte, le crèvement de cœur ordinaire aux Anglais, et très-souvent un cancer.

La tristesse que cause le désir inutile de revoir son pays, est ce qu'on appelle *maladie du pays*, ou *nostalgie*. Cette maladie mène quelquefois l'homme à la mort après une courte mélancolie, un tremblement des membres, et autres maux peu menaçans. Les Suisses qui se trouvent chez l'étranger, sont fort sujets à cette maladie: le regret de ne plus jouir de leur pays, leur cause d'abord certaines inquiétudes qui sont bientôt suivies d'un chagrin secret qui fait le principe de toute la maladie. On a dit que cette maladie leur étoit particulière; mais l'expérience prouve que d'autres nations peuvent en être attaquées comme eux. Barrère l'a vue dans plusieurs soldats Bourguignons enrôlés par force, ou à qui

l'on refusoit leur congé. M. Avenbrucker, médecin de l'hôpital espagnol de Vienne, a remarqué cette maladie parmi des jeunes gens qui avoient été enrôlés par force, et se trouvoient sans espoir de revoir un jour leur patrie. Ces jeunes soldats devenoient d'abord tristes, silencieux, languissans, pensifs, gémissans, songeoient continuellement, et devenoient enfin insensibles à tout. Le même médecin dit que cette maladie, autrefois si commune dans les armées Autrichiennes, est présentement très-rare, depuis que les soldats ne sont plus engagés que pour un temps, au bout duquel on leur délivre leur congé.

Je tiens aussi d'officiers et médecins Ecossais, que la maladie du pays n'est pas extraordinaire à leurs compatriotes: je pense qu'elle peut être commune à tous les hommes qui n'ont pas chez les étrangers les agrémens et les aisances qu'ils auroient chez eux. Cette maladie qui fait périr tant de matelots Anglais, est la funeste conséquence de la *presse* inhumaine, et si contraire à la liberté Anglaise, avec laquelle on traîne sur d'autres vaisseaux les matelots qui viennent de faire de longues navigations, sans leur donner le temps de se refaire, et de voir leurs amis ou leurs parens. Enfin tout Suisse sent comme moi la maladie du pays, sous un autre nom, au milieu de sa patrie, lorsqu'il pense qu'il vivra mieux chez l'étranger.

La nostalgie fait naître et nourrit les fantaisies les plus singulières: toutes les représentations, tous les médicamens, toutes les punitions deviennent inutiles; il n'est de ressource qu'en trouvant le moyen de plaire au malade. Lorsque la consomption s'est déjà manifestée, il est trop tard pour se rendre à leur désir. M. Avenbrucker a trouvé dans plusieurs sujets qui étoient morts de cette maladie, les poumons adhérens au diaphragme; et une partie des poumons durcie, ou plus ou moins purulente. Mais, si cette maladie n'est pas encore dégénérée en phthisie (10) ou en folie, l'espoir que

(10) M. Zimmerman a raison de soutenir que cette maladie peut être commune à tous les peuples. Je rencontrai, en allant de Roterdam à Amsterdam par le batelet ordinaire, un Turc qui m'avoit l'air fort chagrin. Comme les Turcs entendent assez communément

l'on peut faire concevoir aux malades, produit des effets merveilleux : en voici un exemple.

Un Suisse du canton de Berne, qui avant moi avoit étudié la médecine à Gottingue, s'imagina que l'aorte alloit lui crever, et n'osoit pas quitter sa chambre par cette raison ; mais, le même jour qu'il fut rappelé par son père, il parcourut tout Gottingue en joie, prit congé de toutes ses connoissances, et, trois jours après, monta avec une allégresse extrême au haut des cascades de Cassel, tandis que deux jours auparavant il pouvoit à peine respirer en montant le plus petit escalier. Son père l'envoya ensuite à l'université de

---

l'italien, je lui en lâchai quelques mots, pour voir s'il le savoit : il me répondit avec beaucoup de plaisir, et me conta ses peines. Il avoit été pris par les Chrétiens sur les côtes d'Italie, et, après une longue prison, il avoit recouvré sa liberté : il se trouvoit alors fort à son aise, quant à la fortune. Le vif désir qu'il avoit de revoir les siens l'avoit si fort affecté, qu'il ne pouvoit tenir deux minutes de conversation sans différens propos inconséquens. Il vantoit sans cesse les avantages de sa patrie, qu'il regardoit comme le centre de la félicité. Je conclus de là que la maladie du pays étoit la cause de son état vraiment malade. Dès que nous fûmes arrivés à Amsterdam, je le conduisis à la Bourse, où nous trouvâmes de ses compatriotes. La joie qu'il sentit à ce moment fut si vive, qu'il resta sans mot dire ; et, au bout de trois jours, je vis un homme tout différent : c'étoit le caractère le plus enjoué, et un des plus aimables hommes que j'aie vus de ma vie.

J'eus occasion de voir cette même maladie dans tous ses degrés étant à Leyde. De plusieurs Hongrois qui étudioient alors dans cette université et dans celle d'Utrecht, il s'en trouva trois qui furent attaqués de cette maladie au point de devenir maniaques. Un nommé Satmary, dont le frère est actuellement professeur à Debrezen en Hongrie, ne fut guéri de sa manie qu'avec bien de la peine. Un nommé Baloch, homme d'une vaste érudition, bon mathématicien, excellent poëte latin, fut reconduit en Hongrie, où il mourut à la suite de sa manie. Un autre, dont j'ai oublié le nom, tomba à mes pieds dans des convulsions horribles, en revenant de promener avec moi. Enfin j'en vis cinq ou six pris très-sérieusement de cette maladie, dont il est facile d'apercevoir les commencemens. Ces sujets parlent sans cesse de leur pays et de ses avantages ; et, quelques propos qu'on leur tienne, ils en reviennent toujours là.

Bâle, et de là dans le pays français du canton de Berne, le plus beau pays de l'Europe, situé le long du lac de Genève. Il y fut attaqué de nouveau de son ancienne maladie du pays: il se porte maintenant très-bien.

La fièvre hystérique, ou des nerfs, décrite par Manningham, et peu connue jusqu'ici, surtout hors de l'Angleterre, se manifeste particulièrement chez les femmes délicates, et chez les gens de lettres qui ont beaucoup de pénétration et de sentiment, après des passions tristes et autres épuisemens. Avant ce médecin Anglais, personne ne distinguoit, en deçà de la mer, cette fièvre continue, de la fièvre hystérique ordinaire, et on n'en connoissoit pas non plus la terminaison dangereuse.

Les accès de cette fièvre sont très-irréguliers: elle se manifeste par un air malade, une sécheresse de la langue, mais sans soif; un manque d'appétit; un pouls fort bas, rapide, inégal; des urines pâles, et de temps en temps abondantes; des frissons, des tremblemens *intercurrens*: quelquefois on voit des sueurs froides et visqueuses; quelquefois des douleurs de colique, des insomnies et des absences d'esprit. Cette fièvre se termine, selon l'expérience de Manningham, en trente ou quarante jours, par des défaillances, une stupeur, et enfin par la mort, si l'on ne donne pas à propos aux malades des médicamens fortifians.

L'indignation me paroît une passion mixte, résultant de la colère et de la tristesse. Les gens sensés, qui font ordinairement la plus petite portion des hommes, seroient souvent exposés à cette passion, par rapport aux ridicules et aux absurdités du grand nombre, s'ils ne se disoient pas qu'un homme sage n'a point de repos avec les foux, qu'il gronde ou qu'il rie. L'effet que l'indignation produit sur le corps, est, dans plusieurs personnes, un vertige, une envie de vomir, un serrement extrême de poitrine, lequel lie la langue aussi bien que la sagesse.

J'ai vu une indignation, quoique peu véhémente, exciter subitement, dans des femmes sensibles, un point de côté, lequel étoit aussi violent que dans une pleurésie, et qui se renouveloit à chaque mouvement de la respiration, et duroit souvent seize heures, si on n'y remédioit. M. de Haller dit qu'une dame de condition, s'étant laissée séduire par son amant, conçut une si grande indignation après la faute,

qu'elle en devint sourde et aveugle ; que, pendant vingt-quatre heures, ses urines étoient arrêtées, son pouls et sa respiration avoient disparu, de sorte qu'elle ne ternit même pas la glace d'un miroir porté sur sa bouche. M. de Haller la tira d'affaire. J'ai vu moi-même une autre dame d'un grand âge, qui, à la moindre contradiction qu'on lui faisoit éprouver, s'indignoit au point d'en avoir subitement un serrement de cœur presque suffocant, et une toux convulsive continuelle. Cela lui duroit quelquefois plusieurs mois, si elle ne prenoit point de médicamens, ou si elle en prenoit d'émolliens ou béchiques. Je l'ai plusieurs fois guérie de ces maux avec de la rhubarbe et de l'opium.

Rien n'est plus dangereux que d'arrêter subitement une forte indignation. Valère Maxime rapporte que la femme de Nausimène, Athénien, ayant surpris son fils et sa fille en un commerce incestueux, devint muette sur-le-champ, et resta telle toute sa vie. Une fille trouvant son amant dans les bras de sa mère, en perdit l'esprit sans retour. Un grand homme, aussi bon militaire qu'habile politique, ayant échoué à Berne où il cherchoit une place importante, fut si indigné, qu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut une heure après. Ce même effet arrive aussi quelquefois conséquemment à une injustice que l'on sent de la manière la plus convaincante, et dont on voudroit convaincre les autres, sans cependant pouvoir y parvenir.

On peut compter parmi les passions tristes un amour malheureux : il agit promptement et avec violence, parce que, de toutes les passions, c'est la plus impatiente et la moins susceptible d'avis. Un médecin de Paris a dit avec raison, que l'amour, quelque beau nom qu'on lui donne, n'est pas plus une passion que la faim, la soif, et tous les autres appétits sensitifs, qui naturellement ne tendent qu'à notre bien-être et à notre conservation. Ce médecin, peu ébloui des idées des Platoniciens, a raison de prendre l'amour pour un appétit sensitif, parce qu'il l'est réellement, et que le sexe ne se feroit pas tant de peine d'avouer cette passion, et n'en feroit pas un mystère, si elle n'avoit pas quelque chose de contraire à la pudeur. Mais l'amour devient passion par le peu de réserve avec laquelle l'âme suit l'appétit des sens ; parce que l'on ne se contente pas de satisfaire simplement cet appétit, et

qu'on se fixe déterminément sur un seul objet, ou du moins avec trop d'attachement. Voilà (11) tout le moral de l'amour. Les anciens ont donc très-bien dit que Jupiter est raisonnable lorsqu'il n'est pas amoureux ; et qu'il ne peut en même temps être amoureux et raisonnable.

---

(11) Quoique cette assertion semble d'abord assez vraie, je ne vois pas qu'elle puisse soutenir un examen bien réfléchi. Sans vouloir prendre ici la défense du *Banquet* de Platon, qui n'est réellement qu'une satire des mœurs de son temps, ni épouser aucune des idées que certains enthousiastes se sont faites de l'amour, je pense qu'on ne peut réduire tout le moral de l'amour à si peu de chose. Je sais, comme tous les hommes, qu'il n'y a rien de si violent que la fureur de l'amour, comme le disoit Cicéron. Il n'y a pas si long-temps qu'une fille a empoisonné père et mère, et d'autres personnes de sa famille, pour épouser un homme qu'on lui refusoit. Un peintre tire le portrait d'une jolie personne : il en devient si éperdument amoureux, qu'il se jette sur elle, lui ouvre la poitrine, lui arrache le cœur et le dévore. Voilà, dit-on, la fureur de l'amour ; mais attribuer ces effets à l'amour, c'est confondre les passions avec les crimes : or les passions sont bien différentes de ces excès. Quiconque examinera bien la passion que nous appelons amour, loin d'en borner le moral à l'appétit des sens, verra même que cette passion fait l'âme de toutes les passions légitimes. Le Dante fait à cet égard une distinction qui lève toutes les difficultés.

Benigna volontade, in cui si liqua
Sempre l' amor che drittamente spira,
Come cupidità fa nella iniqua. Paradiso C. 15.

En distinguant l'amour de la cupidité ou de l'appétit matériel des sens, on voit aussitôt l'étendue de cette noble passion, et combien Maffée avoit raison de dire : *chi vive piu castamente è più sottoposto all' amore.* Je vois dans cette seule réflexion une foule d'objections qu'on peut opposer à l'assertion de M. Zimmerman. Pour moi, je suis bien éloigné d'être de son avis, quand je lis les réflexions de Maffée : *Conclusioni d' amore.* Que Sapho nous peigne le triste état où l'appétit sensitif l'a réduite, jusqu'à même rester sans souffle ἄπνους : qu'Anacréon nous dise χαλεπὸν τὸ φιλῆσαι : ou que Guarini apostrophe la brute, *o fortunate voi fere selvagge! etc.* pour nous représenter cette passion et ses jeux, j'en conclus que ce n'est plus là du tout l'amour que la nature nous dicte : or il

L'amour est, de toutes les passions, celle dont le médecin a le plus à espérer quand il va être satisfait ; et au contraire celle dont il a le plus à craindre lorsqu'il éprouve la moindre contradiction. Un amour trompé est généralement suivi, chez les femmes, de la suppression des règles. Une dame de nos cantons éprouva, par cette raison, une suppression qui dura quatorze mois ; et maintenant même, ce n'est qu'avec de grandes incommodités que ses règles reparoissent. Deux autres Suissesses tombèrent aussi par-là dans la consomption observée par Hippocrate, après la suppression soudaine de ces écoulemens, et à laquelle se joint toujours, dans ce cas particulier, une méfiance générale, une tristesse craintive, et une misantropie achevée, qui n'a cependant que l'apparence de l'ennui et de l'abattement. Cet état du corps et de

---

faut que M. Zimmerman ne l'ait jamais envisagé que sous ces rapports, pour en borner le moral comme il le fait. Les passions prennent, il est vrai, leur source dans l'appétit des sens, ou dans l'éducation, et même sans exception : si ce même appétit n'est point retenu dans les bornes de la nature par la raison et la réflexion, il s'ensuit des excès horribles ; mais ces excès ne sont plus la passion. La colère est une passion légitime : les excès qui la suivent, si on s'y abandonne sans réserve, ne sont plus passion ; c'est une fureur qui ne tient plus au moral naturel de la colère. Il en est de même de l'amour et de toutes les autres passions. L'amour est ce doux épanchement de l'ame qui faisoit dire au Dante :

Io m' innamorava tanto quinci,
Ch 'nfino a lì non fù alcuna cosa
Che mi legasse con sì dolci vinci. Ibid. C. 14.

Quant à l'idée du médecin que M. Zimmerman approuve, je la crois mal fondée ; ou il faut dire que le Créateur, en nous mettant dans les sens le germe d'un appétit aussi vif, y a en même temps attaché l'idée du crime ; ce qui est un blasphême. La pudeur qui accompagne cette passion ne vient réellement que du désir de jouir sans partage ; et c'est là le seul frein que le Créateur ait mis à cette passion légitime, en prenant les choses dans l'état naturel. En effet, un enfant ne peut être fait que par un seul père ; ceux qui ont voulu admettre la communauté des femmes ont donc mal vu la nature. Je me borne à ces réflexions par rapport à mon but.

l'âme, lequel n'est pas rare en Suisse, est la consomption incurable que les Anglais appellent *crève-cœur*, et qu'on peut voir très-bien décrite dans les aventures de Clarisse.

Un amour trompé ou malheureux est encore suivi d'autres maux. Tulpius nous dit qu'un jeune Anglais, éprouvant un refus lors d'un mariage qu'il désiroit ardemment, tomba roide comme un pieu, se tint un jour entier assis sur une chaise dans la même attitude et les yeux ouverts; de sorte qu'on l'auroit plutôt pris pour une statue que pour un homme. On lui dit le soir, en riant, que son amante seroit à lui s'il revenoit de cet état; et dès l'instant il se leva brusquement, comme sortant d'un profond sommeil, et fut guéri. Le nombre de ceux qui deviennent fous, hommes et femmes, par de semblables raisons, est assez grand.

Un amour malheureux mine non-seulement peu-à-peu; il est aussi cause de la fureur utérine chez les femmes, lorsqu'on ne peut pas remédier au mal par le véritable moyen. Avicenne nous représente avec le pinceau de la nature, la fureur utérine qui vient quelquefois à la suite d'un amour malheureux, et comme je l'ai observée moi-même. Cette maladie, dit-il, approche de très-près de la mélancolie, et vient de ce qu'on a trop soigneusement fixé son attention sur une personne qui plaisoit, et avec laquelle on a souvent désiré de cohabiter, mais inutilement. Elle se manifeste par l'enfoncement des yeux dans leurs cavités, par le mouvement continuel des paupières, accompagné de quelques ris; la respiration est souvent entrecoupée, souvent interceptée, pour ainsi dire, au milieu de son cours, et souvent, aussi accélérée: tantôt la malade est joyeuse et rit; tantôt elle est triste et pleure, surtout lorsqu'elle entend chanter une chanson amoureuse, ou qu'on lui parle de l'absence de celui qu'elle chérit. Tout le corps se consume, excepté les yeux qui sont enflés, malgré qu'ils paroissent enfoncés; ce qui vient des veilles fréquentes et des soupirs réitérés. Tous les mouvemens de l'âme sont irréguliers: le pouls est inégal et sans caractère; il change surtout lorsque la malade entend parler de celui qu'elle aime.

Avicenne, qui ne consultoit en cela que la nature, dit tout nettement, qu'il faut que les deux individus se voient, si les circonstances le permettent, lorsqu'il n'y a point d'autres

moyens que l'accouplement pour guérir. Il dit avoir vu quelques personnes amoureuses recouvrer les forces et la santé, après que ceux qu'elles aimoient les eurent à peine touchées; et cela lorsqu'elles étoient dans un vrai état de consomption, abattues d'ailleurs par une longue fièvre, et totalement épuisées par la violence de leur amour. Avicenne ajoute que cette palingénésie s'exécute si promptement, qu'on y aperçoit évidemment l'empire que les passions ont sur le corps.

L'envie se fait dejà sentir dès l'enfance. Les enfans maigrissent, se dessèchent s'ils en voient un autre plus aimé, plus caressé qu'eux. L'envie prive du sommeil, fait perdre l'appétit, dispose à des mouvemens fiévreux. Un homme qui n'a pas cultivé ses talens, et dont l'envie s'empare à la vue d'un autre qui les a cultivés et qui parvient, prend un air sombre et mélancolique : il est inquiet, et comme asthmatique, toutes les fois qu'il voit accorder aux autres des prérogatives ou des avantages qui, selon lui, devroient lui appartenir. La bonne réputation de ces personnes dont il cherche à se venger par des mépris et des calomnies, est comme un glaive suspendu par un cheveu sur sa tête; il cherche à leur nuire à toute heure, et ne cesse de se nuire à lui-même; il est toujours troublé à la vue de leur bonheur, qu'il se forme toujours plus grand qu'il n'est réellement, et qui nourrit dans son cœur un chagrin dévorant.

Un sot même devient sombre, taciturne, dès que l'envie s'empare de lui; il est d'autant plus tourmenté, qu'il s'efforce en vain d'abaisser des gens d'un mérite supérieur qu'il n'a pas : il roule les yeux, fronce le sourcil, va tête baissée, devient fâcheux, boudeur, revêche. La sérénité reparoîtra sur son front si un flatteur le distrait des noires idées dont il s'occupe, et l'élève autant qu'il voudroit voir humiliés ceux qui lui ravissent sa gloire ou les avantages auxquels il aspire.

Mais l'envie ne fait du mal qu'à ceux qui ne peuvent pas satisfaire, d'une manière ou d'autre, leur esprit malade.

Il est nombre de gens dans le monde qui deviennent réellement malades à la suite de cette passion criminelle, et qui le sont d'autant plus dangereusement, que ce n'est que par hasard qu'on connoît la cause de leurs maux. Un homme dans cet état ne fait pas lui-même les réflexions nécessaires sur le dérangement de sa santé : trop occupé de sa passion,

il n'en considère que les vues et non pas les effets ; il n'en conviendroit même pas si on les lui représentoit, après en avoir découvert la cause. D'autres arrivent à un très-grand âge, malgré le poison de l'envie qui leur a infecté toutes les humeurs : ce sont surtout ceux qui portent envie à d'autres, sans trop envisager la jouissance de leurs avantages, mais par le seul plaisir de voir les autres au-dessous d'eux. Dans ce cas, c'est une passion mixte, dont l'ambition fait le principal caractère. Je ne m'arrêterai pas ici à détailler tous les ressorts que fait jouer l'envie, et tous les effets qui en résultent ; je dirai seulement que les médecins doivent être infiniment plus attentifs qu'ils ne le sont sur les effets de ce vice, que l'on n'a que trop d'occasion d'apercevoir tous les jours. Cet air taciturne, mélancolique, qu'on remarque à tant de malades, ce fond de chagrin qui empire si souvent les maladies, n'ont d'autre cause qu'une envie secrète qui dévore le cœur, abat l'esprit, trouble toutes les opérations de l'âme, et par conséquent à la fin toutes les fonctions des organes, et fait tomber le corps dans un état d'où il n'est presque plus possible de le tirer.

L'envie et la jalousie sont surtout dangereuses en amour. Il n'est pas de maux que la jalousie n'enfante. L'ambition rend téméraire, et précipite souvent ; mais la jalousie rend furieux, frénétique. J'ai eu occasion de voir les grands hôpitaux de Paris ; j'y ai remarqué trois espèces de fous : les hommes l'étoient devenus par orgueil, les filles par amour, les femmes par jalousie ; celles-ci m'avoient l'air d'autant de furies.

CHAPITRE XII.

De la trop grande Contention d'esprit, considérée comme Cause éloignée des Maladies.

L'ENVIE d'acquérir des lumières, ou de faire usage des connoissances que l'on a acquises, peut sans difficulté se ranger parmi les passions, puisqu'elle est si forte dans quelques personnes, qu'elle y absorbe presque toutes les autres passions.

Tout homme qui s'applique à la recherche de la vérité, mérite certainement la reconnoissance la plus vive de la société. Ce sont cependant ces gens que la société persécute le plus souvent, et contre lesquels elle est toujours prévenue, au point de leur préférer les idiots qui ne font que nombre parmi les êtres purement végétatifs ; parmi ces gens, dis-je, à qui Horace faisoit dire : *Nos numerus sumus, et fruges consumere nati.* Ces sortes de frelons se trouvent dans tous les états ; et la médecine a les siens, aussi bien que les jardins d'Epicure. Ce ne sont cependant que les travaux infatigables de ces esprits assidument occupés, qui ont dissipé les ténèbres de l'Europe. Les Sauvages de la Louisiane semblent avoir mieux senti que la plupart de nos contrées Européennes de quelle conséquence étoient ces recherches pour le bien de la société. Un de ces Sauvages, s'étant mis en tête de parcourir nombre de provinces de l'Amérique septentrionale, pour en connoître les mœurs et les usages, et pour faire usage de ces connoissances à l'avantage des Yazous, fit un voyage de dix-neuf cents lieues en cinq ans. A son retour, ses compatriotes lui donnèrent le nom de *Moncacht-Apée*, c'est-à-dire, *tueur des peines.* Tout homme qui entreprend d'éclairer l'humanité, mérite à juste titre le même nom.

Rousseau dit fort bien que notre raison se perfectionne par l'activité des passions. Nous cherchons à connoître, parce que nous voulons jouir ; et il est impossible d'imaginer quelqu'un qui se donne la peine de penser, sans y être engagé par la crainte ou par les désirs.

Outre les avantages que la société retire des sciences qui sont la vraie source des arts, les sciences ont encore, dans le particulier, des avantages réels en mille circonstances. Cicéron, qui en connoissoit tout le prix, puisque ce n'est que par leur moyen qu'il parvint aux plus hauts honneurs du plus vaste Empire du monde, en défendit tous les droits dans la cause d'Archias, et en expose, en grand maître, tous les avantages. Mais le grand avantage des sciences dans le particulier, c'est de nous sauver de l'ennui, que je regarde comme le plus grand ennemi de l'âme et du corps.

Les sciences nous rendent la vie moins animale, moins bornée à la poussière que nous foulons. Comme toute idée tient nécessairement à une ou à plusieurs autres, il est im-

possible qu'en acquérant un nouveau degré de connoissances, nous n'approchions pas en même temps de celui qui les touche. La connoissance que nous venons d'acquérir est donc comme la source d'une autre : voilà pourquoi l'esprit cherche toujours à s'étendre. En même temps que les sciences nous instruisent d'un certain nombre de vérités, elles jettent aussi dans le lointain une fausse lueur sur tout ce qui nous environne. C'est un astre qui, dans le plus brillant éclat qu'il répand, fait entrevoir plus loin un crépuscule qui va bientôt devenir un jour aussi lumineux. Est-il donc surprenant qu'un esprit actif ne se borne jamais ? Il y a tant de satisfaction à connoître, qu'Archimède, tout occupé de ce plaisir, n'aperçoit même pas le soldat qui vient lui plonger dans le sein le fer qui devoit le défendre.

Mais c'est une volupté sentie de peu de monde, quoique chacun paroisse vouloir être distingué, et affecte même de paroître important. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir en compagnie certains esprits bornés témoigner le plus souverain mépris pour tout ce qui s'appelle étude et connoissance; et, dans d'autres circonstances, affecter certain air de supériorité vis-à-vis des gens de mérite qu'ils ne connoissoient pas, et qui avoient assez de complaisance pour se taire. Ces stupides étoient là les plus grands personnages de la société, pour venir bientôt ramper dans d'autres compagnies où leur fortune leur donnoit quelque accès. Cela prouve que ces gens sont infiniment méprisables, et fait aussi voir que la volupté pure que procurent les sciences n'est pas une chimère, puisque les gens les plus bornés veulent paroître aussi la goûter.

Mais un homme épris de cette volupté ne la goûte pas long-temps pure, s'il s'y livre sans discrétion. Les efforts continuels que fait l'esprit pour passer d'une connoissance à une nouvelle découverte, et du crépuscule dans le grand jour, sont aussi la source de beaucoup de maux. Je sais que le peuple ne peut pas s'imaginer qu'un homme de lettres, qui est assis toute la journée, lit, pense, combine, compose, décompose, approfondit, écrit, puisse épuiser ses forces, et même beaucoup plus promptement que ce paysan qui va labourer la terre, relève un fossé, essuie toutes les injures du temps, le froid, la chaleur, la pluie. Rien n'est cependant plus vrai, quoique des gens qui ne voient jamais au delà des sensations ne le comprennent pas.

Les trop grands travaux de l'esprit fatiguent le corps, et ceux du corps fatiguent pareillement l'esprit. L'activité continuelle de l'esprit, accompagnée du repos du corps, abat le corps; et l'action continuelle du corps, jointe à l'inaction de l'esprit, affoiblit infiniment l'esprit. Voilà pourquoi la moindre méditation fatigue le peuple, et pourquoi le moindre effort du corps abat les gens de lettres.

Le peuple, qui ne voit presque pas au delà de l'instinct, ne tient aucune connoissance abstraite, parce que, pour abstraire, il faut de l'intelligence et du génie. Forger, limer, scier, sont pour lui ce qu'il appelle travailler: lire, penser, sont pour lui passer la vie dans l'oisiveté. On ne voit certainement pas les effets présens que produit l'effort quelconque de l'esprit sur la substance médullaire du cerveau, et de là sur tout le corps. Le malade se plaint de cette sensation; mais le médecin compare l'effet avec la cause éloignée, et voit, par l'intellect, la cause prochaine. Le cerveau (1) est sans doute l'organe moyennant lequel l'âme doit penser, et il est en même temps extrêmement tendre. Ainsi il est inutile de demander si les tendres fibres du cerveau ne doivent pas être aussi fatiguées d'un trop grand effort, que le sont les muscles d'un ouvrier ou d'un paysan, par le travail de la forge ou du labourage.

Chaque partie du corps humain, comme on le sait, s'affoiblit tout-à-coup, dès qu'elle agit sans intermission. C'est ce qu'on voit arriver aux muscles ou aux membres qui sont seuls long-temps en action, et sans se reposer par intervalles. On a donc conclu de là, qu'il devoit arriver pareille chose dans les (2) instrumens particuliers que l'âme emploie sans relâche pour telle opération.

Il est à présumer qu'il doit arriver certain mouvement dans la partie par laquelle l'âme sent, et qui exécute les ordres de l'âme. Il est vrai qu'on ne peut pas dire quelle est la nature de ce mouvement; mais on sait au plus haut degré de probabilité, que quelque chose doit se mouvoir dans le cerveau, lorsqu'on pense. Il ne faut qu'observer ce qui se

(1) Cela est fort douteux, n'en déplaise à M. Zimmerman.

(2) M. Zimmerman dit, dans l'*atelier* de l'ame, *in der Werkstatt der Seele.*

passe dans une tête pénétrante et une tête stupide, pour apercevoir quelques raisons de cette probabilité. Dans une tête pénétrante occupée, tout est visiblement en mouvement. Combien d'idées particulières ne saisit-elle pas avec une extrême rapidité ? Avec quelle promptitude, quelle facilité ne passe-t-elle pas d'un objet à un autre, ne remarque-t-elle pas de la ressemblance dans les choses les plus éloignées ? Avec quelle finesse, quelle justesse ne les rapproche-t-elle pas ? Elle compare tout avec la même facilité qu'elle aperçoit les choses ; enfin sa mobilité pénétrante est aussi grande que sa sensibilité.

Mais, au contraire, le peu d'idées d'une tête stupide ne semble former qu'une même masse, s'il est permis de parler ainsi ; il ne s'y fait aucune analise : chaque idée une fois conçue, vraie ou fausse, est une impression qui se grave profondément dans l'intimité de son cerveau, mais sans être soumise à l'examen ; et ces idées sont comme autant de barrières qui s'opposent à l'entrée de toute autre. Ces gens peu susceptibles d'aucune application, se contentent de mots, jurent toujours sur la parole d'autrui, ont toujours un air emprunté, et semblent même ne penser que d'emprunt, ou pour imiter gauchement ce qu'ils voient ou entendent dire, *O imitatores servum pecus !*

Il me semble que ces différens phénomènes font naturellement entrevoir une mobilité plus ou moins grande dans le cerveau. Pythagore faisoit émouvoir le cerveau de ses disciples, dès le matin, avec la musique. Cette mobilité me paroît donc fondée sur la sensibilité plus ou moins grande du cerveau ; car une tête stupide n'a que peu ou point de sensibilité, à l'intérêt près, qui est ce qui l'affecte le plus : du reste, un tel homme paroît toujours être comme sans penser. Boerhaave dit que la mobilité extrême du cerveau et des nerfs, est nécessaire au génie ; mais que cette mobilité ne peut pas avoir lieu sans foiblesse, au lieu que la solidité qui fait la force, demande des nerfs trop roides pour pouvoir penser.

Cette mobilité du cerveau peut être cause éloignée de certaines maladies, lorsque l'esprit s'applique avec trop de contention. Le bonheur consiste à posséder un esprit sain dans un corps sain ; mais, en voulant se procurer l'un et l'autre, on peut aller trop loin, parce que le trop grand soin du corps

rend l'esprit stupide, et qu'en voulant trop cultiver l'esprit on affoiblit nécessairement le corps. La trop grande occupation de l'esprit fait surtout sentir ses effets à l'estomac: les digestions se dépravent; la pituite et les flatuosités s'accroissent de plus en plus; les sécrétions ne se font plus qu'irrégulièrement, et le corps ne prend plus la nourriture convenable. Heureux le médecin qui voit cela, dit Baglivi, parce qu'il connoîtra la vraie source de l'hypocondriacie, des maladies mésentériques, de l'odeur forte de la bouche, et des différens mauvais goûts qui se font sentir sur la langue!

Il résulte aussi de la trop grande application, une tension continuelle à la tête, une profonde mélancolie, et quelquefois une espèce d'apathie ou d'indifférence pour toute chose. M. Tissot, qui a naturellement un esprit également éloigné de la joie et de la tristesse, tomba l'hiver dernier, au milieu de ses occupations multipliées, dans cette indifférence et dans une impuissance absolue de penser et d'agir. La cause de cette maladie étoit dans son estomac: il ne digéroit plus, avoit alternativement ou des vomissemens ou un dévoiement très-fort; et, dans les intervalles, il désiroit impatiemment toutes sortes d'alimens. Il se rétablit au bout de six semaines; mais il m'écrivit en même-temps que son estomac ne seroit jamais qu'une pâte. C'est aussi par la même raison que M. Moser se plaint de l'affoiblissement considérable de sa santé.

Celse dit que presque tous les gens de lettres ont l'estomac foible, et qu'ils sont par cette raison presque tous pâles, maigres ou tristes. Plutarque rapporte que Cicéron mangeoit peu et rarement à cause de la foiblesse de son estomac; qu'il étoit si maigre qu'il ne sembloit composé que de peau et d'os. Voltaire a un visage qui ressemble à un triangle. Wieland a les jambes comme des flûtes. Quand Rousseau ne parle pas, il penche la tête jusqu'à la poitrine; attitude de la réflexion et de la tristesse.

Dans ces circonstances, il se joint à la foiblesse des nerfs une mobilité plus grande, comme il arrive naturellement à toute personne qui a de l'esprit, ou aux femmes hystériques, ou après presque toutes les maladies. Voilà pourquoi les gens de lettres sont si faciles à irriter, si susceptibles, si prompts à prendre feu; c'est pourquoi il est dangereux de louer quelquefois plusieurs auteurs en même-temps. Un homme d'esprit

est toujours plus sensible aux réprimandes qu'un stupide aux coups de bâton, comme parloit Salomon. C'est ce qui fait aussi que les amis des Muses sont les ennemis les plus à craindre. Les gens de lettres devroient donc se garder d'en offenser d'autres. Les princes devroient aussi les ménager plus que personne, parce que ce n'est que par leurs écrits que la gloire des héros se perpétue; et qu'il est dangereux de persécuter des gens qui ont toujours pour eux les présomptions les plus favorables. Tous ceux qui les ont persécutés se sont toujours rendus odieux à la postérité.

Les facultés d'une âme trop occupée s'usent à la fin, et s'anéantissent souvent de la manière la plus triste. Les veilles continuelles, que Pline regardoit comme le moyen de (3) prolonger la vie, lui entretenoient un feu continuel dans (4) l'estomac et dans la poitrine. Le célèbre Bayle est mort de cette ardeur occasionnée par ses travaux opiniâtres. On voit dans les gens assidus, le feu leur sortir de la tête par leurs yeux abattus ; ils ne peuvent soutenir la lumière, ils voient de nuit des étincelles voltiger sous leurs yeux ; ce qui leur arrive bientôt en plein jour lorsqu'ils regardent fixement un objet. Souvent même ce phénomène a lieu lorsqu'ils sont le plus désœuvrés et le plus tranquilles. Epicure avoit si fort affoibli son corps par ses travaux continuels, que, sur les derniers temps de sa vie, il ne pouvoit même souffrir aucun habit sur lui, ni quitter son lit, ni soutenir la lumière, ni regarder le feu.

Fontenelle dit que Tschirnhausen avoit souvent vu voltiger autour de lui, pendant la nuit, beaucoup d'etincelles très-brillantes, et qui disparoissoient lorsqu'il vouloit les regarder fixement ; mais qu'elles duroient presque aussi long-temps que son travail lorsqu'il n'y faisoit pas d'attention, et que leur éclat et leur force augmentoient même alors. Enfin il les vit pendant le grand jour, sur une muraille blanche ou sur du

---

(3) *Temporibus nocturnis ista curamus ; vel hoc solo præmio contenti, quod, dum ista musinamur, pluribus horis vivimus.* Præfat. ad Vesp.

(4) *Statim concidit crassiore caligine spiritu obstructo, clausoque stomacho qui illi naturâ invalidus et angustus et frequenter intùs æstuans erat.* Plin. jun. Tacito.

papier, dès qu'il eut acquis certaine facilité à réfléchir. Ces étincelles, qui n'étoient visibles que pour lui seul, étoient en même-temps et l'effet et l'image des grands mouvemens de son cerveau. C'est surtout au travail de la nuit qu'il faut rapporter ces effets.

J'ai moi-même vu ce phénomène l'année dernière, pendant le jour. Il voltigeoit autour de moi des étincelles aussi brillantes que le diamant, lesquelles paroissoient tout-à-coup et disparoissoient de même. Je voyois des mouches, des taches noires de différentes figures. Lorsque j'étois couché, je voyois quelquefois de grandes flammes. Je sentois de jour, mais plus souvent de nuit, une douleur violente dans le fond des yeux à la vue d'une lumière. Cependant mes yeux n'étoient pas enflammés, mon sang circuloit assez modérément; et même lorsque ma tête étoit dans le plus grand mouvement, j'avois le pouls lent et petit. Ces phénomènes paroissoient que je fusse à jeun ou que j'eusse mangé, que je busse du vin ou non; mais je ne puis plus m'exposer à présent à travailler de nuit quoique je n'aie plus cette incommodité. J'en fus pris la première fois lors d'une fièvre catarrhale que j'eus par d'autres causes, et qui me fatiguoit beaucoup. Je pris donc alors un livre depuis le matin jusques bien avant dans la nuit, pour me désennuyer, ce qui me causa cette incommodité. Ces étincelles sont quelquefois suivies de la cataracte.

D'autres perdent entièrement le sommeil à force d'étudier, et se précipitent dans toutes les horreurs de l'hypocondriacie: il leur arrive des transports, une stupeur totale. Je fus appelé il n'y a pas long-temps, chez une dame que je connois depuis plusieurs années, et qui venoit de devenir folle après une profonde mélancolie. Un bon curé de campagne, qui ne me connoissoit pas, arriva chez elle sur ces entrefaites, et me dit que cette maladie ne venoit que d'une lecture trop assidue. Il me semble, lui répondis-je, que vous lisez peu. Peu ou point, répliqua-t-il d'un ton fort modéré : croyez-moi, monsieur le médecin, tous les gens qui lisent beaucoup deviennent fous à la fin.

Fort bien trouvé, dis-je en moi-même. En effet, la raison et l'imagination se troublent peu-à-peu par la trop grande application; et la fin de cette vaine sagesse est quelquefois une véritable folie, ou, comme le dit Rousseau, l'homme revient

à sa première stupidité. Boerhaave dit que cette trop grande application fait tomber le cerveau dans l'atrophie ; la vue s'obscurcit peu-à-peu, l'ouie devient dure ; enfin on perd l'usage des sens internes, et l'on tombe dans une privation absolue de pensées. Van-Swieten a fréquemment vu des gens savans perdre peu-à-peu l'esprit, devenir indolens, et périr enfin par un coup d'apoplexie.

J'ai connu dans une de nos villes un curé qui s'étoit fait de la réputation par ses sermons. Jaloux de soutenir cette réputation, il lut beaucoup, écrivit ses sermons en entier, les apprit tous par cœur avec beaucoup de peine et de soin : outre cela, il étoit continuellement chez les malades, souvent chez des mélancoliques et des mourans ; et accablé d'ailleurs de mille occupations qu'il se faisoit un honneur de bien remplir. Sous ses efforts de l'esprit, ses forces tombèrent insensiblement, il perdit sa gaieté ; sa mémoire diminua à proportion qu'il vouloit plus en exiger ; bientôt son cerveau n'admit plus aucune idée nouvelle, quoique les anciennes s'y conservassent ; à la fin il fut frappé d'une apoplexie qui lui ôta l'usage de tout un côté de son corps. Il prit des bouillons de vipère ; fit, pendant sa cure, un enfant bien sain, et qui a du génie : il fut transporté aux bains de Bade, et y mourut dans sa quarante-deuxième année.

Mais il faut aussi considérer les efforts de l'esprit sous différens points de vue. Quelques-uns forcent l'attention, d'autres l'imagination, et quelques-uns le génie. Quoique les gens de génie soient les plus sujets aux maladies nerveuses, on voit cependant ces maladies chez des sujets qui n'ont aucune prétention au génie, et qui sont cependant quelquefois aussi utiles que les gens de génie ; ce sont de trop grands efforts de l'attention qui leur causent ces maladies.

Une attention forcée rend stupides les têtes foibles, parce que ces sujets ne voient à-la-fois que très-peu d'idées, et qu'ils sont obligés d'y employer toutes les forces de leur petit esprit. L'attention d'un homme de génie est au contraire quelquefois si peu bornée, qu'elle embrasse toutes les idées possibles en même temps, et tend en même temps tous les nerfs.

J'ai connu une dame de nos cantons, pleine d'esprit, et qui, à l'âge de quinze ans, savoit déjà bien son Wolff et son

Leibnitz, quoiqu'elle ne pût encore comprendre comment on pouvoit faire un bas. Le moment où elle étoit vivement affectée, et où il se faisoit chez elle un mouvement extraordinaire, étoit celui seul où elle apercevoit tous les objets indifférens. Elle fut une fois éveillée de nuit par le bruit d'un grand incendie : dans la frayeur extrême dont elle étoit saisie, elle distingua jusqu'aux moindres circonstances des habillemens singuliers de tous ceux qui l'environnoient ; tandis qu'en plein jour et dans le plus grand calme, elle ne savoit jamais comment le monde étoit habillé. Elle ne savoit jamais mieux arranger une fleur ou une aigrette à ses cheveux que lorsqu'elle lisoit Wolff et Leibnitz. Je ne fus jamais si distraite et si embarrassée dans les moindres affaires, me dit-elle peu de temps avant sa mort, que quand je passois toute la matinée à rêver sur le temps, l'espace et les entéléchies.

Celui donc qui se livre sans réserve aux sciences avec un esprit aussi vif, mais aussi délicat, nuit à son corps de tous les côtés. J'ai vu la personne dont je viens de parler, prise souvent d'une toux convulsive redoutable, ou accablée tout-à-coup d'une fièvre violente, au milieu de la conversation la plus douce, mais variée et animée.

Pythagore, qui ne faisoit cas d'une science qu'autant qu'elle pouvoit être un remède à quelque passion, faisoit sentir assez par-là combien il est absurde de se faire une passion si dangereuse de ce qui devroit servir à la modérer. Il est absurde, disoit encore Platon, d'employer son intelligence à des recherches aussi étendues, et de ne pas réfléchir en même temps sur ce que peut la raison. Quoique la science soit comme un asyle sacré où l'homme peut jouir entièrement de lui-même, c'est toujours une philosophie mensongère, selon Epicure, que celle qui préfère l'apparence de la santé à sa réalité. Mais lui-même n'a pas toujours suivi sa maxime, comme on l'a vu ci-devant ; tant il est vrai qu'on a droit de dire sans cesse à l'homme, *Connois l'homme !*

Mais ces abus ne sont pas particuliers aux gens faits et qui jouissent de toutes les forces de leur esprit : on n'y tombe encore que trop souvent à l'égard de la jeunesse, même la plus tendre. Combien ne voyons-nous pas d'enfans que leurs maîtres, dans l'éducation publique ou particulière, forcent à

se remplir la tête de mots sous les peines les plus rigoureuses? Mais qu'en résulte-t-il ? Ces enfans deviennent lourds, bouchés, indolens, ont de fréquens étourdissemens, n'en oublient que plus aisément, parce qu'au lieu de leur cultiver la raison on ne fait que fatiguer et affoiblir la mémoire par ces exercices forcés. On les oblige à prononcer une même chose quinze ou vingt fois, pour la leur imprimer dans la tête, au lieu de la leur faire considérer, examiner, pour en comprendre le sens. Pitoyable méthode d'instruire ! disoit Boerhaave. Cela n'est que trop vrai, ajoute M. de Haller; car, loin de leur analyser une idée composée, et de leur faire sentir avec justesse les idées simples qu'elle renferme, on ne leur en apprend que les syllabes et les sons qui les expriment; et l'on met par-là obstacle sur obstacle au développement d'aucune idée, ou si quelque idée s'est fait sentir légèrement, l'impression n'en est que passagère, et disparoît avec le son.

Cette méthode absurde, quoique consacrée par un aveugle usage, fait donc consister tout le savoir des enfans dans la mémoire, tandis qu'elle ne devroit être que dans l'entendement. Mais malheureusement les richesses de la mémoire se peuvent étaler devant le grand nombre des hommes, au lieu que celles de l'entendement ne se font apercevoir que par ceux qui ont de l'intelligence, et c'est toujours le plus petit nombre. Voilà pourquoi tant de jeunes gens, qui avoient brillé dans leurs écoles, ne tiennent que les derniers rangs lorsqu'ils sont une fois dans le monde. Comme on n'a cherché dans les études qu'à leur charger la mémoire de choses qu'ils ont d'autant plutôt oubliées, qu'on ne les leur avoit apprises que pour le moment et sans les leur faire comprendre, ils se trouvent incapables d'observer, de juger, d'imaginer, et en général, incapables de penser, parce qu'ils n'ont pensé que par emprunt dans leur jeunesse, sous des maîtres qui n'ont jamais su que parler, comme je l'ai déjà dit.

Van-Swieten dit avoir vu cette conduite absurde des maîtres, être cause que des enfans qui donnoient les plus belles espérances, sont non-seulement devenus stupides pour toute leur vie, mais sont même tombés dans une épilepsie incurable. C'est ainsi que ces maîtres remplissent les promesses qu'ils avoient faites à des pères et mères, qu'ils ne bercent du plus grand espoir que pour leur remettre autant de victimes.

de la brutalité et de l'ignorance : c'est surtout dans les lieux destinés à l'éducation publique que règnent ces abus. L'autorité que les maîtres croient y avoir, sans être obligés de rendre compte de leur conduite, étouffe à sa naissance le germe heureux dont on avoit lieu d'attendre les plus grandes choses. Ces maîtres se bornent à trois ou quatre disciples qu'ils cultivent avec plus de ménagement; les autres sont faits pour être le jouet de leurs caprices, ou pour être châtiés tous les jours s'ils n'apprennent pas ce qui ne leur a été proposé qu'avec mauvaise humeur. J'ai vu plusieurs enfans si effrayés au moindre regard de ces maîtres rébarbatifs, qu'ils ne sortoient de leur classe qu'avec la fièvre. J'ai connu entre autres un enfant de douze ans, plein de génie, à qui un de ces *mastigophores* imprima une si grande terreur pour avoir oublié quelques livres, que cet enfant en eut un dévoiement qui dégénera en dyssenterie malgré tous les remèdes, et en mourut quatre mois après. Ce maître avoit à la fin de chaque semaine cinq ou six cents coups de verges à faire appliquer, disoit-il, à quatre animaux pour se purger la bile.

Les gens qui ne sont pas faits pour des idées abstraites, ou qui abusent des forces de leur esprit pour abstraire ces idées dont ils s'occupent, ont presque tous le sort d'un savant que Van-Swieten a vu saisi de vertiges lorsqu'il ne vouloit même écouter qu'une historiette, et tomber évanoui avec le sentiment d'une lassitude extrême, lorsqu'il vouloit seulement se rappeler quelque chose; ce qui l'obligeoit de rêver jusqu'à ce qu'il tombât enfin évanoui.

Je me suis trouvé jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans un collége où l'on enseignoit la philosophie de la manière la plus sèche et la plus ennuyeuse. Quelques-uns des écoliers les plus loués y devinrent entièrement stupides, d'autres fous, quelques autres bossus. Quant à moi, je fus assez heureux pour n'y rien apprendre. Notre professeur étoit un homme fort pieux, bien instruit et honnête homme. Il trouvoit les ouvrages de Wolff trop courts, trop laconiques, etc. Il employoit donc la meilleure partie de son temps à les commenter, les étendre; il ne lui fallut pas moins que huit ans pour enseigner toute la métaphysique. Ce travail pénible fit tomber cet habile homme dans une profonde mélancolie, quoiqu'il se portât très-bien auparavant, qu'il vécût très-régulièrement, et fût

d'une humeur fort enjouée. Il perdit peu-à-peu toutes ses forces, devint pâle, maigre, se drogua sans discrétion, et par-là s'affoiblit encore davantage. Le sommeil le quitta : il se mit à lire tout ce que l'on a écrit sur l'hypocondriacie, tomba dans un égarement d'esprit de quelques jours, et mourut.

Aucun travail d'esprit ne fatigue tant que celui qu'on fait avec quelque déplaisir. Je l'ai éprouvé moi-même. On m'a voulu faire prendre le parti du barreau : une sueur froide me couloit par tous les membres dès que j'en entendois parler. Un homme qui lit avec de l'ennui, ou qui écrit tel ou tel endroit d'un ouvrage avec mécontentement, s'en acquitte, il est vrai, dès l'abord assez bien ; mais bientôt l'esprit se sent comme à la gêne ; sa tête s'appesantit ; il bâille, se mouche, se frotte le front, ronge ses ongles, et ne tire bientôt de son cerveau rien que de rebutant. Voilà pourquoi l'on oublie une si grande partie de ce qu'on lit, et pourquoi l'on est si souvent *sans penser à rien* : état de l'esprit que les Anglais appellent fort bien *nothinking*, ou *swissmeditation*, méditation de Suisse. C'est aussi ce qui rend les ouvrages d'esprit si dissemblables à eux-mêmes en certaines parties, si bigarrés, si bizarres, si foibles ; et ce qui est cause que l'on fait souvent tout le contraire de ce que l'on voudroit faire, parce qu'on ne fait pas bien ce que l'on fait avec quelque déplaisir.

De toutes les occupations d'esprit, il me semble que celle où l'esprit est comme créateur, nuit le moins, à la longue, par rapport au plaisir qui accompagne et suit l'invention. Sanctorius a donc très-bien dit que l'étude sans passion se soutient à peine une heure, avec la même passion quatre heures, et avec une passion variée jour et nuit, à peu près comme le jeu, où tantôt on se réjouit à cause de son gain, tantôt on se chagrine à cause de sa perte.

On tombe dans différens écarts, si l'imagination est trop long-temps tendue. Les musiciens et les peintres ont été de tout temps des preuves des extravagances dans lesquelles une imagination trop échauffée fait donner l'homme. Les poëtes ont souvent été la victime de leur enthousiasme.

Je crois devoir prévenir ici ceux qui n'ont pas encore l'expérience de leur côté, des abus et des écarts dans lesquels l'imagination fait donner au sujet de la religion ; non que je

prétende blâmer ici aucune secte ni aucune communion, et encore moins critiquer la religion. Je n'en veux qu'aux abus qui peuvent intéresser un médecin. Il est en effet douloureux de voir tous les jours traiter, sans connoissance de cause, des maladies dont la guérison n'exige souvent que les avis d'un honnête homme, et que la compassion seule engageroit à rendre ce service, sans considérer même la profession du médecin.

Combien ne voyons-nous pas de sujets de l'un et l'autre sexe, qu'une piété outrée, et que Dieu n'exige jamais de l'homme, réduit au plus triste état ? Ces gens, que la force de l'imagination jette dans les écarts les plus grands, ne veulent-ils pas tous les jours nous persuader qu'un maniaque voit ce qu'un homme sage ne peut absolument pas voir ? A les entendre, l'Être suprême n'est attentif qu'à leur bonheur; n'a d'amour que pour eux, leur en donne à chaque instant des preuves surnaturelles; leur communique sa sagesse au degré le plus éminent, parce qu'ils ont renoncé à tous les principes du bon sens et de la raison! Ce sont le plus communément des femmes d'une imagination fort vive, et en même temps d'un esprit très-borné, qui tombent dans ces terribles maladies. Cette prétendue humilité, dont elles se font un sujet d'orgueil, leur fait prendre les fantômes de leur imagination pour ce qu'il y a de plus réel; et le monde entier n'est qu'un monde coupable, parce qu'il n'est pas aussi maniaque que ces esprits égarés et dignes d'une vraie pitié.

C'est une espèce de fous fort commune, dit M. de Haller dans son grand Ouvrage de physiologie, que ceux qui ont une piété superstitieuse, ou qui, préoccupés d'une idée particulière, se font ces terreurs énormes de l'autre vie, et chez qui cette idée, accompagnée de crainte, s'imprime si fort par son retour fréquent, qu'elle produit la même conviction et la même certitude que si elle avoit passé dans l'âme par le moyen des sens.

Ce sont particulièrement les sens qui sont la cause de ces écarts. La plupart de ces malades, consacrés dès un âge trop tendre à un état pour lequel l'homme n'est certainement pas né, sont contraints, par leur état, d'opposer la résistance la plus grande à des sens qui ne connoissent de maîtres que les lois légitimes de la nature. Un corps nourri dans l'oisiveté,

et des nerfs d'autant plus irritables qu'ils sont toujours dans la contrainte, entretiennent un feu continuel caché sous la cendre, et qui se rallume de temps en temps avec la dernière violence. L'esprit toujours occupé et gourmandé par l'appétit des sens, change, il est vrai, la direction de ces mouvemens involontaires et violens; mais aux dépens de la raison, et à sa propre perte; et l'orgasme impétueux des sens devient bientôt la cause du fanatisme et de la manie la plus caractérisée. La plupart des Ouvrages publiés par ces esprits malades, ne sont-ils pas remplis des idées les plus lascives, sous des expressions mystiques qui ne décèlent que trop la maladie du corps et de l'âme? Tout lecteur Chrétien raisonnable ne rougit-il pas de la manière dont *ces transports d'amour, ces révélations, ces apparitions, ces ravissemens, ces extases*, enfin tous ces mouvemens épileptiques sont exprimés?

M. de l'I. (5) toute pénétrée de ces idées que l'ardeur de ses sens lui entretenoit continuellement, disoit dans ses accès hystériques: « Mon âme éprouve sans cesse ce moteur aimable qui l'enflamme toute, qui l'use toute, la dévore toute par le feu le plus doux, et malgré cela lui fait chanter un épithalame éternel. » Elle ose même ajouter: « La force de l'esprit arrêta les plaisirs de mon âme: ils vouloient se répandre à l'extérieur, *inferiora versùs*; mais l'esprit les fit remonter vers le haut. » N'est-ce pas là une fureur utérine bien décidée?

Ces prétendues amours spirituelles consument encore plus le corps, que si on se livroit immédiatement à l'appétit des sens, parce que l'orgasme qui les produit dure continuellement. J'ai remarqué que la plupart de ces sujets écervelés, révérés par certains partis, sont devenus hypocondriaques, hystériques, stupides, et même frénétiques. Un philosophe ne lit pas ordinairement les ouvrages de ces gens si dignes de mépris, ou plutôt de compassion; mais j'ai pensé que la lecture m'en pouvoit être utile dans mon état. Je les ai lus avec plaisir. Quelques personnes me crurent alors réellement épris

(5) J'ai supprimé les noms, parce que ce ne sont que les maladies qui nous intéressent.

de ces rêveries ; d'autres qui connoissoient mon aversion pour le fanatisme, me regardèrent comme un *esprit fort.* Je laissai penser librement sur mon compte, en cherchant à m'instruire des moyens de me rendre utile à ces malades dont on ne sauroit trop plaindre le sort.

En effet, quel parti prendra un médecin qui n'est pas instruit de ces écarts de la raison et de leur cause, lorsqu'il sera appelé auprès d'une femme qu'il trouvera aussi sèche qu'un parchemin, telle qu'étoit la sœur du savant Huet, cet évêque respectable par tant de qualités, s'il n'est pas instruit des suites funestes que peut avoir l'amour mystique dont cette femme étoit éprise, au point de ne même pas vouloir boire un verre d'eau, et de s'abstenir même de toute boisson ? Telle fut cependant la cause de sa mort, selon le témoignage de son frère.

M. M. de P. avoit de ces effusions d'amour tout-à-fait particulières. Elle étoit d'abord en extase, immobile, insensible : cet amour la pénétra ; et une nouvelle vie, disoit-elle, se répandit par tous ses membres. D'un saut elle quitta son lit, tomba dans une fureur utérine si grande, qu'elle saisit une de ses compagnes, en lui disant : « Viens donc aussi avec moi courir pour appeler l'amour ; je ne saurois le nommer assez. » Cette femme étoit hystérique à un degré éminent, et sujette à des vertiges et à des spasmes fréquens. Cet exemple fait voir au médecin ce qu'il devroit faire en pareil cas.

C. de G. étoit si fort éprise de cet amour mystique, qu'elle fut réduite au point de ne pouvoir plus ni travailler, ni marcher, ni se tenir debout, ni même parler. Toutes les femmes, tous les hommes même iroient se précipiter dans la mer, selon elle, si la mer étoit cet amour. Absorbée dans cet *abîme pacifique* de l'amour le plus doux, elle alloit souvent au jardin faire aux plantes confidence de sa passion hystérique, ou couroit par toute la maison, criant : « Amour, amour, je n'en puis plus ! » et se rouloit par terre. La violence de cette passion lui détruisit la santé au point qu'elle ne put par la suite avaler une goutte d'eau, et ne prit aucune nourriture. Elle brûloit au dedans et au dehors, ne dormoit plus : tantôt elle étoit saisie des spasmes les plus douloureux, tantôt elle tomboit dans une stupeur universelle. Enfin elle cracha le sang, devint aveugle, muette, et mourut. Les médecins trai-

tèrent ces maladies d'effets surnaturels, parce qu'ils ne les connoissoient pas.

A. de G. Espagnole, fut pareillement si sujette aux transports de cet amour et de ces mouvemens convulsifs, qu'elle tomba enfin en consomption. Th. de J. attaquée des mêmes symptômes, passa par tous les degrés de la passion hystérique, tomba en paralysie, et enfin dans un état où son corps étoit roulé comme un peloton. Elle étoit très-amoureuse et très-dévote.

A. Française de nation, eut dans sa jeunesse une âme tendre et sensible, et fut sujette avec cela à de grands maux hystériques; de sorte que la maîtresse qu'elle servoit lui recommanda, en femme raisonnable, le travail comme le seul remède qu'il y avoit à opposer à ses visions. L'historien de sa vie dit qu'avant que son cœur fût rempli de cet amour mystique, c'étoit un feu infernal; qu'elle avoit l'esprit obsédé de mille idées honteuses et des images les plus lascives, de sorte qu'elle ne pouvoit plus se contenir, tant le feu de son amour impur étoit violent. Après qu'elle eut donc goûté l'autre amour, ces feux changèrent de direction : dès-lors les effusions intérieures devinrent si puissantes chez elle, qu'il lui étoit impossible, disoit-elle, de vivre un moment sans celui qu'elle aimoit; que ce sentiment l'emportoit sur tout; qu'elle ne savoit plus où se tourner, parce que son amour *la transportoit partout, subjuguoit tout.* Elle se crut un jour transportée dans une fournaise, en comparaison de laquelle les feux les plus ardens n'étoient rien. Aussitôt elle tomba en défaillance; ses forces tombèrent ensuite de jour en jour, et elle eut de violentes douleurs arthritiques. Le feu de son amour sembloit consumer le fond, le centre, l'essence de son âme: elle avoit en même temps une fièvre continue, et ne pouvoit presque pas parler. Elle passoit, malgré cela, des nuits entières à veiller et à jouir tranquillement, dit son historien, des baisers mystiques dont son amant la régaloit dans le plus secret de son cœur. Dans d'autres momens, elle se sentoit si embrasée, qu'elle perdoit l'usage de la parole et de tous les sens, ou se croyoit entièrement confondue avec son amant mystique. Voilà sans doute ce qu'on peut appeler une vraie folle.

J'ai aussi remarqué dans les vies de ces personnes infor-

tunées, que leurs sentimens, leurs transports varioient selon la différence des climats. G. de Saxe, de la maison des comtes de Hakcborn, s'écrioit dans des transports plus froids : « O don qui est au-dessus de tous les dons ! être rassasiée dans cette apothicairerie des épices de la Divinité, et s'enivrer si fort dans cette cave joyeuse de l'amour, qu'on ne puisse pas même remuer la jambe ! »

On voit paroître tous ces transports de folie et la même manie, dans tous les hommes qui, livrés à leur imagination trop tendue, méconnoissent leur destination et leur Créateur, et croient plus des fourbes aveugles, que les vérités de la religion qui s'annonce d'elle-même en des termes si simples et si attrayans. Il est juste de s'occuper sérieusement des moyens de plaire à Dieu, de lui rendre des hommages ; mais malheureusement c'est par les voies les plus blâmables qu'on tend à ce but, ou d'après les idées et les avis de gens qui ne connoissent de raison qu'en abjurant tout sentiment d'humanité, pour se couvrir du masque de l'hypocrisie. C'est à ces fourbes que la société doit imputer la perte de tant d'excellens sujets qui s'ensevelissent tous les jours, au grand désavantage de l'Etat, et pour devenir les victimes de la révolte de leurs sens.

N'est-il pas plus naturel de suivre sa religion, sans ces grimaces recherchées, sans cet enthousiasme, ou plutôt sans ces accès maniaques qui prouvent plutôt des forcenés, que des adorateurs d'un Dieu qui ne demande de nous que de l'aimer avec raison ? Il n'est pas surprenant que l'imagination donne dans ces excès, lorsqu'une fois la raison n'a plus d'empire sur les sens, et que tout ce qui est simple, intelligible, ne frappe plus l'esprit. Si la foi nous conduit à des choses incompréhensibles, elle ne doit le faire qu'autant qu'elle est éclairée par une saine raison, ou il faut dire qu'on n'est Chrétien qu'autant qu'on est déraisonnable.

Souvent ces écarts de l'imagination se manifestent tout-à-coup dans des gens dont on ne devoit pas attendre pareille sottise. Des gens de l'esprit le plus sain et le plus solide n'ont pas été à l'abri de ces malheurs. Un dégoût, un contraste, un revers, une injustice, ont produit ces tristes effets sur l'esprit. C'est surtout à la cour que les femmes sont sujettes à donner dans ces rêveries, lorsqu'elles sont vieilles et ne

peuvent plus se faire admirer. La vieillesse qui leur sillonne le front les avertit, malgré elles, qu'il est temps de quitter ce théâtre: elles ne le font qu'avec mille regrets, et se jettent toutes dans les abus du fanatisme, au lieu d'employer le reste de leurs jours à rendre au Créateur des hommages tels qu'il les exige. Comme ce sont surtout les grands à qui il faut un médecin pour la moindre incommodité, il faut se rendre très-attentif aux discours de ces esprits malades, qui ne peuvent vivre jusqu'au dernier moment que par l'imagination, parce qu'ils ont toujours vécu de cette manière. Je plains un médecin qui a de pareilles malades: sa réputation y court toujours des risques. C'est par un écart subit de l'imagination, que Swammerdam brûla les savans ouvrages qui lui avoient coûté tant de peines, et qui prouvoient la sagesse infinie du Créateur d'une manière si intéressante et si solide. Swammerdam cessa de voir le réel, pour admirer l'invisible en lui-même; il devint fanatique.

Il seroit à souhaiter que les médecins qui sont attachés à des maisons religieuses, eussent assez d'autorité pour dispenser certains sujets de ces longues méditations auxquelles la règle les oblige. Il est inconcevable à quel point ces exercices dérangent des têtes foibles, sombres, pleines d'idées, et surtout combien ces instans contribuent à rendre aux sens l'empire qu'une vie plus occupée leur ôteroit. J'ai vu des sujets cloîtrés m'avouer de bonne foi les combats, et même les troubles singuliers qu'ils éprouvoient alors, et regarder ces heures, qu'ils appeloient perdues, comme la source de tous les maux qui arrivent dans les cloîtres. Un médecin portera donc aussi son attention sur cet objet.

Les femmes donnent plus volontiers dans ces extravagances ou ces écarts de l'imagination, à cause de leur organisation plus foible, plus sensible et plus irritable. Un homme solitaire, et qui est toujours vis-à-vis de lui-même, y donne plus aisément qu'un homme qui est dans le monde et distrait à chaque instant par des occupations qui se varient sans cesse, et empêchent par-là l'esprit de se fixer trop long-temps sur un même objet. Ceux qui se livrent sans garder de mesure à des réflexions spirituelles, sentent d'abord une pesanteur de tête, ont des étourdissemens, deviennent pâles, foibles; éprouvent des battemens violens de cœur, ce qui est quel-

quefois la suite d'une distension de l'aorte : ils tombent aussi en défaillance. Enfin, quand l'imagination prend un essor trop élevé, tout discernement et tout jugement cesse dans ces sujets, qui n'ont plus, pour ainsi dire, qu'une sensation, ou qui, pour mieux dire, sont des visionnaires achevés.

Dans cet état déplorable, les ravissemens se succèdent sans cesse ; l'enthousiasme tend tous les ressorts de l'âme, qui se transporte dans des régions imaginaires, prophétise, conjure les démons, commande à tous les êtres de la nature. Un philosophe de nos jours, et singulier dans son individu, dit d'une toute autre espèce d'hommes : « Qui sait jusqu'à quel point les méditations continuelles sur la Divinité, et l'enthousiasme de la vertu qui se trouve dans les âmes sublimes, peuvent troubler l'ordre didactique des idées ordinaires ? » Il en est de ces esprits livrés à l'imagination, comme d'un homme monté sur le sourcil d'un rocher ; c'est toujours un vertige qui les précipite.

La profonde méditation des vérités transcendantes, et cependant accessibles, est quelquefois tout aussi nuisible que le sont les ravissemens spirituels. L'attention, qu'on peut appeler la mère des sciences, fixée trop long-temps, se relâche malgré nous ; l'esprit se relâche avec elle, et le corps s'abat en même temps. Ce relâchement est toujours suivi d'une grande irritabilité, d'une sensibilité extrême. La vérité brille alors devant les yeux de ces gens trop long-temps attentifs, comme un feu de paille qui jette subitement une grande flamme et s'éteint de même. Le pénétrant Kloekhof dit qu'un esprit occupé à approfondir, à comparer, à démêler des idées peu communes et fort compliquées, et qui veut embrasser tout, et étendre les bornes d'une science quelconque, devient délicat, méfiant, timide et enclin à la colère.

Toute méditation profonde exige qu'on s'arrête long-temps sur l'objet qu'on examine, qu'on le résolve en toutes ses parties, qu'on considère ces parties en détail et dans les rapports qu'elles ont avec le tout, qu'on ne se laisse détourner de cet examen par aucune idée étrangère. Voilà pourquoi la profondeur des réflexions est le chemin qui tend droit à la mélancolie, laquelle absorbe toutes les idées en une seule. Carnéade évitoit tous les festins, oublioit les soins ordinaires, même de manger; jusques-là, que sa concubine étoit obligée

de lui couper les morceaux, et de les lui porter dans la bouche. Il falloit, dit Plutarque, forcer Archimède à tous les plaisirs de la société. S'il étoit seul, il s'occupoit à tracer des figures géométriques sur les cendres de son foyer, et même sur son corps, lorsqu'il s'oignoit d'huile. Viète, occupé de ses calculs, oublia de dormir, et, pendant trois jours, de boire et de manger, n'entendoit plus, n'apercevoit plus rien. Varignon, étoit étonné, tous les matins, quand on lui disoit qu'il n'étoit pas au soir, mais au matin. Newton tomba dans une mélancolie qui le privoit de toute pensée; état d'où ses amis ne le tirèrent qu'en l'empêchant d'être seul, et en l'entretenant de choses agréables. La Caille étoit toujours si absorbé dans ses grandes recherches, qu'il ne pouvoit tenir deux mots de conversation. La Fontaine n'entendoit, ne voyoit rien, quand il étoit occupé de ses grandes vérités morales, et ne disoit jamais deux mots.

L'esprit qui tend à la mélancolie, sent d'abord cette vivacité dont j'ai parlé : elle est suivie d'une insomnie continuelle, et quelquefois de douleurs qu'on ne peut pas définir. C'est ce qui arriva à Boerhaave, après avoir médité sur une chose importante, du matin jusqu'au soir sans discontinuer. Il fut six semaines entières sans dormir; tout lui étoit indifférent; son esprit étoit insensible à tout : à la fin il sentit par tout le corps les douleurs dont je viens de parler; il les attribua à ce que les esprits vitaux rentroient dans leurs vaisseaux ordinaires pour se répandre par tout le corps. Quoiqu'il soit aisé de se tromper dans l'explication de choses obscures, cette pensée de Boerhaave me paroît d'autant plus remarquable, que j'ai observé que, dans les paralysies qui succèdent à l'apoplexie, il se fait quelquefois sentir dans les membres malades une douleur insupportable, toutes les fois que ces membres se disposent à un meilleur état. J'observe aussi que ces douleurs sont réellement suivies d'un mieux.

La trop grande application fait même périr des savans qui ne sont pas susceptibles de grandes passions. J'eus en Suisse, dans ma première jeunesse, pour maître de langue hébraïque et de philologie orientale, un professeur que je puis appeler un homme extraordinaire, tant par rapport à son érudition, que par rapport à son génie, son caractère et ses mœurs. Il parloit presque toutes les langues modernes avec les grâces

qui leur sont particulières à chacune, possédoit supérieurement les langues principales de l'Orient, surtout l'arabe, conjointement avec la philologie relative à ces langues. Il tenoit dans sa plus vaste étendue toute la littérature, depuis le plus bas degré du savoir de pure mémoire, jusqu'au plus haut degré du goût le plus exquis : il tenoit aussi l'histoire de tous les temps et de toutes les nations, leur philosophie, leur théologie, leur politique, et n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit lu dans sa vie. Cette érudition sans bornes étoit relevée par un génie philosophique encore plus grand, qui en savoit employer les moindres parties avantageuses, et qui, tendant en tout au grand, embrassoit le tout par le tout, et voyoit clair dans l'obscurité la plus sombre. Sa science, son goût, son esprit créateur, ses idées lumineuses, la beauté, la clarté, la précision et l'énergie de son style lui auroient mérité une place parmi les écrivains du premier ordre ; mais son nom ne se trouve pas dans leurs vains catalogues. Ce théologien Suisse, qui réunissoit en lui seul un monde entier, n'avoit cependant aucune passion que l'étude : il avoit une tranquillité d'âme si grande, que le tonnerre étant tombé dans son cabinet, lorsqu'il y étoit à lire, il ne quitta même pas son livre, tandis que toute la maison étoit dans la consternation. Il paroissoit n'avoir d'amitié pour personne, sans cependant être ennemi de qui que ce fût : c'étoit une suite de sa première éducation ; car il avoit vécu jusqu'à dix-sept ans dans le pays le plus affreux de notre Canton, et avoit couru nu-pieds jusqu'à neuf ans, par ces monts énormes et ces vallées effroyables, avec les paysans du désert dont son père étoit le pasteur. Il n'avoit aucunement plu à ses camarades, et encore moins aux anciens du lieu. Ceux-là l'accusoient de s'éloigner quelquefois d'eux subitement, de s'asseoir derrière un buisson, et de penser. Ceux-ci prédisoient qu'on ne feroit rien, c'est-à-dire, qu'un savant, de ce garçon singulier ; ou que, s'il tournoit au bien, on en feroit un homme considérable, c'est-à-dire, un rustre pareil à eux. Dans le temps même où il auroit été l'homme peut-être le plus important de l'Europe, on le vit très-peu en société. Ses plus grands admirateurs, si l'on en excepte quelques femmes d'esprit, avoient rarement l'avantage de sa conversation. Toute sa vie étoit une méditation et une lecture presque continuelle ; il

lisoit ordinairement au lit pendant le jour : cependant il alloit se promener sur nos Alpes pendant l'été, et une ou deux fois en Italie ; il savoit goûter toutes les beautés de la nature.

Il étoit de la plus robuste constitution ; l'on m'a même dit qu'il auroit pu partager avec Hercule les plaisirs d'une nuit. Sa santé a été constamment très-forte jusqu'à l'année qui a précédé sa mort. Il avoit le corps bien fait ; sa démarche étoit négligée, paresseuse ; son visage noir et maigre : il mangeoit beaucoup, et tous alimens de difficile digestion ; il buvoit sobrement. Un an avant sa mort, il commença à éprouver quelques fluxions auxquelles il ne fit pas attention. Six semaines avant de mourir, il parut comme malade ; eut une petite fièvre irrégulière, de violens maux de tête, tantôt d'un côté, tantôt par toute la tête, et qui se calmoient quelques heures après : il se sentit à la poitrine et au bas-ventre des tensions hypocondriaques, et n'avoit que peu d'appétit ; aussi ne mangeoit-il pas de son propre mouvement. Il avoit un sommeil inquiet, et même quelques légères absences d'esprit.

Dans ces circonstances, il fit usage d'un breuvage amer qui parut ne faire que peu d'effet. On appela un médecin, qui pensa qu'il y avoit quelque léger mal dans les intestins : il conseilla l'usage de l'infusion de chardon bénit, espérant que la transpiration feroit cesser tout le mal. Mais les mêmes symptômes réitérant toujours, ce médecin employa de doux purgatifs pour le soulager. Le malade se crut assez bien pour présider à l'examen public de ses écoliers. L'assemblée remarqua que cet homme qui mettoit tant d'ordre dans ce qu'il disoit, devenoit diffus, et qu'à la fin il s'égaroit, quoique tout ce qu'il disoit, même dans ses égaremens, fût d'excellent latin. On le pria de finir, vu qu'il étoit malade, et on le conduisit chez lui. Dès qu'il se fut couché, tout alla plus mal. Il se plaignit d'une très-vive douleur de tête, qui se calma ; mais rarement son esprit étoit assez à lui : il parloit peu, et avec peu de raison, et, contre sa coutume, toujours en latin. Il étoit foible, défait et jaune, dormoit, ou parloit sans suite.

Dans ces circonstances, son frère et celui qui lui succéda à sa chaire, pensa que le siége de la maladie étoit à la tête, et que le médecin ne la connoissoit pas. On fut donc demander avis au docteur Ith, qui, comme médecin de l'armée Prussienne, a mérité l'approbation d'un Roi qui ne juge pas des

philosophes par la barbe. Il trouva, avec cette pénétration à laquelle rien n'échappe, le siége du mal. Il ordonna de forts purgatifs qui ne firent rien ; de forts lavemens, et aussi inutilement ; enfin une médecine qui auroit suffi à six hommes robustes, et qui eut un effet étonnant. La maladie diminua subitement. Le goût revint au malade, aussi bien que la raison et l'usage des sens : son esprit manifestoit cependant une foiblesse considérable dans la substance médullaire.

Depuis ce temps-là, le malade ne prit par jour qu'une tasse de chocolat, et but un peu des eaux de Weissembourg : il garda toujours le lit. On eut alors les plus grandes espérances ; mais bientôt le malade devint stupide de nouveau. Je ne sais quelle femme lui fit prendre de l'essence douce de Halle, laquelle acheva de lui déranger l'esprit. M. Ith conseilla là-dessus de forts purgatifs, ensuite de moins actifs. Le malade se releva encore de son extrême foiblesse ; il eut une fièvre presque imperceptible : la raison lui revint presque entièrement. Il mangea avec appétit ; mais ne vouloit pas qu'on le mît sur son séant, et moins encore qu'on le tirât du lit : il eut aussi en même temps ses évacuations naturelles, peu copieuses, il est vrai, mais aisées.

Bientôt après, cet homme supérieur perdit toute sensibilité ; toutes ses fonctions se troublèrent, et cessèrent enfin. Il mourut dans sa cinquante-deuxième année, après avoir été une semaine entière sans donner aucune marque d'un être raisonnable.

M. Ith fit l'ouverture de cet homme qui avoit été un prodige si étonnant de la grandeur et de la profondeur de l'esprit humain. Il trouva le crâne très-mince, et le cerveau, avec sa partie postérieure, extraordinairement volumineux. Les vaisseaux de la dure-mère étoient très-pleins, et particulièrement la faux. Entre la dure-mère et la pie-mère, et entre celle-ci et l'arachnoïde, le docteur Ith trouva environ deux onces d'eau ; il en trouva sept à huit onces dans les ventricules latéraux, une once et demie dans le troisième, et autant dans le quatrième. Voilà la quantité d'eau qui fit d'un si grand génie un animal dans le sens le plus précis.

Toutes ces observations et ces expériences nous montrent combien la trop grande application est dangereuse, surtout avec une vie retirée et solitaire ; combien l'on est fou de se tuer

pour vivre, et de se faire périr pour s'immortaliser ; et combien il vaudroit mieux, pour la santé, être bûcheron que homme de lettres. C'est pour cette raison que Rousseau loue le philantrope qui imagina, sur les bords de l'Oronoco, de presser entre deux planches la tête des enfans, de l'aplatir et de l'alonger, afin de les préserver d'avoir de l'esprit. Si la nature, dit-il encore, nous a faits pour vivre en santé, la méditation est donc un état contre nature ; un homme qui s'ensevelit dans ses réflexions, est par conséquent un animal dégénéré.

CHAPITRE XIII.

De l'Observation de plusieurs choses externes qui ne sont pas comprises dans les six choses non naturelles.

Les habits sont devenus, chez les nations civilisées, un des premiers besoins de l'homme. Mais on se couvre plus pour faire voir la couverture, que pour défendre le corps des injures de l'air. Cependant l'envie excessive de laisser apercevoir quelque chose, est devenu un droit que la société a été obligée d'accorder aux femmes, par la plus basse condescendance. Les dames, sous Louis XIV, découvroient même leurs épaules ; plusieurs découvrent aujourd'hui les bras autant qu'il est possible. Dans toute l'Europe, les dames ne se contentent pas de laisser apercevoir leur sein à travers une gaze ; elles le découvrent, l'étalent même sans rougir, et sans penser à ce qui peut quelquefois leur en résulter de mal. Dans le Pégu, les femmes sont habillées de manière qu'à chaque pas elles offrent impudemment à l'œil du premier venu, ce que la femelle de l'*orang-outang* cache de sa patte. Je sais que l'habitude d'être découvertes, empêche que les femmes soient incommodées des impressions de l'air ; cependant il en est toujours quelques-unes qui en sont la victime : j'en ai vu périr plusieurs. Mais en général, elles se persuadent trop que la nature les a faites pour être vues.

La manière dont on élève les filles aujourd'hui, tend principalement à leur former la gorge ; aussi la plupart des femmes

n'ont-elles d'esprit que sur leur sein. On leur comprime le bas du trone par un eorps de jupes, afin que la partie supérieure en soit d'autant plus libre, que le sang s'y porte en plus grande quantité, que la graisse s'y répande plus aisément, et que tout se réunisse à former ee parterre où la volupté vient animer les plaisirs. Il cst des endroits où les bourgeoises ne se découvrent le sein que les jours de cérémonies; dans ce cas-là, cette nudité de la gorge n'est pas toujours sans danger. Je pense done que les lois de ces pays devroient défendre à toutes les femmes de se découvrir ainsi, ou de le leur permettre à toutes, et en tout temps.

Mais une ehose qui mérite plus d'attention de la part d'un médecin, c'est le eorps de baleine dont on serre et eomprime le eorps des jeunes filles. Je ne sais eomment on s'est imaginé trouver là-dedans quelque avantage pour la finesse de la taille. Cela est si peu vrai, qu'à Londres, où l'on voit les tailles les plus fines, on n'en fait plus porter aux jeunes filles; quoique cependant eette eompression paroisse de quelque avantage en certaines oeeasions.

Je remarque que les personnes délieates sont quelquefois obligées de porter des eorps mous, paree que sans eela il leur est impossible de se tenir droites; mais j'observerai aussi que la compression déraisonnable à laquelle on soumet les filles, produit de très-funestes effets, tels que des maux d'estomae, et eela tôt ou tard; la suppression irrévocable des règles, et tout ee qui s'ensuit; une bouffissure, des fluxions, des affeetions hystériques, des évanouissemens, une profonde mélaneolie, des eouehes diffieiles, et même des apoplexies. Je n'entreprendrois pas de traiter une dame de l'une ou l'autre de ces maladies, à moins qu'elle ne renonçât à son eorps, ou qu'elle ne mît au moins un très-large espace entre cette cuirasse et ses eôtes. Russel dit que les femmes ne se laeent pas du tout à Alep, et que eette conduite, jointe à leurs bains fréquens, est eause que ces femmes aecouchent toutes très-aisément dans toute la Syrie.

Les femmes font plus de eas de leur beauté que de leur vie : je les plains donc lorsqu'elles sont obligées, par l'usage ou par pure cérémonie de religion, de porter des corps de baleine, qui altèrent en même temps et leur beauté et leur santé. Cette barbare coutume règne dans différens endroits

de la Suisse, où une femme ne peut paroître à l'église sans cette cuirasse. Il y a même des endroits où les femmes portent des corps qui les rendent comme bossues. Dans une ville de la Suisse, où Rousseau a trouvé un apologiste public, on force, par pure cérémonie de religion, les femmes à porter une machine forgée de grosses barres de fer, à laquelle on donne le nom de corps de jupes. Une demoiselle de cette ville demanda, il y a quelque temps, au magistrat de son endroit la permission de paroître à l'église sans cette cuirasse consacrée par l'usage, laquelle lui causoit de grands maux d'estomac et des affections hystériques. On ne lui accorda sa demande que sur le certificat d'un médecin pieux et consciencieux; et, moyennant deux mille quatre cents cinquante-deux livres dix sous, ou neuf cents gouldes ordinaires, elle peut aller à l'église rendre ses hommages et son culte au Créateur. Il est bon de remarquer que lorsque les femmes enceintes ne peuvent plus mettre ce harnois, elles sont exclues de l'église.

On s'habille (1), en général, trop chaudement; en voulant par-là se garantir du froid, on s'y rend trop sensible. On a pris des Anglais l'usage de porter sur le corps même une camisolle de flanelle; ce que Cheyne avoit grande raison de blâmer, parce qu'elle entretient une sueur presque continuelle. Ces sueurs ne peuvent être autorisées que par l'abus des préjugés; cependant c'est l'habitude qu'il faut envisager dans toutes les choses de ce genre. Si l'on est accoutumé à être vêtu chaudement, il ne faut quitter les habits d'hiver que fort tard, et les reprendre de bonne heure; ou l'on s'exposeroit à avoir en automne des rhumes, des toux, des dévoiemens; et au printemps des pleurésies et des inflammations de poitrine. On doit même, en certaines circonstances, faire attention aux habillemens que l'on a dans le lit. M. de Haller a vu les lochies d'une femme en couches s'arrêter au second jour, et la malade en mourir, pour avoir changé de chemise. On doit faire la même attention par rapport aux règles. Quoiqu'il y ait souvent plus de préjugé que de raison

(1) Hippocrate ne regardoit pas comme indifférent d'avoir l'un ou l'autre habit en telle ou telle saison et à tel âge, et dit que plusieurs enfans sont morts faute des soins requis à cet égard.

par rapport à cela, il n'est pas moins vrai que quelques femmes se sont trouvées très-mal d'avoir changé de linge lors de leurs règles. Elles peuvent changer de linge sans inconvénient, en reprenant bien chaude une chemise qui a déjà été mise.

Malgré ces réflexions, il faut convenir que ce seroit donner dans l'abus, que de pousser trop loin l'attention sur mille choses de ce genre, et d'attribuer à une cause des effets qui peuvent n'en pas être résultés. Tous les soins des médecins, toutes les règles d'hygiène, n'empêcheront jamais les hommes de commettre volontairement des fautes qui les jettent dans les maladies les plus funestes. Faire le danger plus grand qu'il n'est, est pareillement un abus; c'est prostituer l'honneur de l'art, et ressembler à un visionnaire qui crieroit avec sa noire misantropie, qu'il faut abandonner toutes les affaires pour se confiner dans un désert, et gagner le ciel dans l'indolence.

Certain médecin qui a eu plus de réputation que de savoir, mais fait pour plaire aux femmes par ses petits talens, n'auroit pas permis à une jolie femme de s'exposer à l'air sur les six heures du soir, dans un beau jour d'été, sans être bien couverte, pour éviter les fraîcheurs : il vouloit qu'un appartement fût clos en Juillet jusqu'à onze heures du matin, et qu'on le fermât à midi. Il savoit combien un gant devoit avoir d'épaisseur pour ne pas faire trop suer; combien un éventail devoit peser, pour ne pas causer des crampes aux doigts; quelles différentes sortes de mouchoirs il falloit sur le cou, selon les différentes saisons; quelle coiffe étoit plus propre à garantir des maux de tête, et de ces petits rhumes qu'il savoit cependant si bien ménager; combien l'on devoit prendre de prises de tabac par jour, et de quelle étoffe devoit être un soulier, pour ne pas avoir des engelures; quelles précautions il falloit en ôtant et en remettant sa perruque, et surtout combien la soupe étoit pernicieuse à l'estomac.

Mais un médecin Allemand s'est illustré, il y a quelques années, en écrivant de la manière la plus plate et la plus ridicule, sur les maladies qui ne viennent que des habillemens qui ne garantissent pas assez du froid. Il se dit praticien à Francfort, et nous apprend que la tête est la plus noble de nos parties; que le cerveau, suivant les découvertes de l'anatomie, a des vaisseaux sanguins très-tendres; que le sang s'épaissit par le froid, et s'arrête dans le cerveau, surtout chez

les femmes avancées en âge, lorsqu'elles vont tête nue dans toutes les saisons, mais particulièrement au milieu de l'hiver, ou quand elles ne se couvrent la tête que d'un bonnet presque invisible ; que de cette légère couverture il résulte des fluxions, des maux de dents et d'oreilles, de violentes douleurs de tête, la mélancolie, la manie, une apoplexie, une paralysie, des crampes, des léthargies, et la mort. On voit combien j'aurois de choses à dire sur cet exposé; mais, sauf le respect dû à l'habileté du docteur Allemand, on pourroit lui demander comment il prouveroit ses assertions. Quant aux maux de tête, d'oreilles et de dents, que je remarque souvent aux dames qui vont tête nue, on peut le lui accorder.

Ce praticien ne veut pas non plus que le cou soit découvert, surtout celui des femmes qui ne l'ont pas blanc et sans tache : il pense qu'il en résulte un gonflement des amygdales et de la luette, un enrouement, la squinancie, la toux. Il permet encore moins de découvrir la gorge : il en déduit la pleurésie, les endurcissemens trop communs qu'on sent aux mamelles; et souvent les coliques des nourrissons, lorsque les nourrices ne se garantissent pas assez du froid. M. le docteur a raison, quant au cou et à la gorge, en tant qu'on n'y est pas habitué; car ces parties sont plus à découvert que le cerveau. L'anatomie lui a sans doute appris que son cerveau est garni d'un bonnet assez visible, qu'on peut appeler un vrai crâne.

Les hommes les plus robustes, dit le docteur, sont quelquefois pris de ces coliques, quand ils sont saisis d'un froid au bas-ventre : plusieurs ont une diarrhée, s'ils ne se couvrent que légérement; d'autres sont attaqués de dyssenteries, s'ils s'exposent trop long-temps le bas-ventre à l'air du soir. Les femmes sont fréquemment prises de maux hystériques, si elles ne se garantissent pas suffisamment le bas-ventre du froid qui fait à la matrice une impression dangereuse. Nombre de femmes s'attirent la suppression de leurs règles, en se contentant d'un habillement léger, et en ne se garantissant pas le bas-ventre du froid : l'expérience a fait voir que le froid arrête les lochies, et fait périr ainsi les femmes en couches; qu'il cause des engelures aux pieds et aux mains. L'auteur a raison à l'égard de la colique, de la dyssenterie, de la diarrhée, des engelures et des lochies. J'ignore seule-

ment quel rapport il y a entre le bas-ventre des dames de Francfort, et l'air du soir. Ne seroit-il pas mieux gardé qu'au Pégu ?

Les bains trop chauds sont extrêmement nuisibles. Hippocrate avoit établi à cet égard une règle essentielle, que l'on a négligée bien mal-à-propos. Le bain chaud, dit-il, fortifie si la chaleur naturelle du corps est plus grande que celle du bain ; il affoiblit s'il est plus chaud que la chaleur naturelle du corps. P. Alpin a remarqué que les Egyptiens s'affoiblissoient par l'abus des bains autant que par celui des plaisirs de l'amour.

Comme je demeure à une petite lieue des bains de *Hapsbourg*, célèbres depuis long-temps par leurs vertus salutaires, et devenus aujourd'hui si intéressans pour nous par la société helvétique fondée dans leurs bocages pacifiques, entre plusieurs amis des deux religions de nos cantons, et qui s'y assemblent tous les ans en grand nombre ; j'ai toutes les occasions possibles de reconnoître la vérité de la règle d'Hippocrate, que je viens de rapporter. Ces bains, qu'on appelle aussi bains de *Schinznach*, sont très-nuisibles à toutes les personnes délicates et foibles, si on les prend trop chauds. J'ai remarqué nombre de fois qu'au contraire ils fortifient singulièrement si on en use selon la maxime d'Hippocrate. Voilà pourquoi ils guérissent, comme je l'ai souvent vu, des crampes violentes d'estomac et les gonflemens de ce viscère qui en résultent, des enflures hydropiques. Des sujets abattus par des douleurs de goutte, et qui ne pouvoient plus se soutenir, s'en sont si bien trouvés, qu'ils recouvrèrent leurs forces au point de marcher aussi bien qu'en pleine santé. J'ai vu nombre de militaires qui, malgré la guérison de leurs blessures, ne pouvoient plus se soutenir, prendre ces bains avec tous les succès, et quitter leurs béquilles après l'usage de ces eaux salutaires. C'est aussi par le degré de chaleur qu'on donne à ces bains, que les fleurs blanches augmentent dans certaines femmes, tandis que d'autres en guérissent. Ils sont pareillement très-nuisibles aux enfans noués quand on les leur fait prendre trop chauds; et leur font des merveilles si l'on suit la règle d'Hippocrate.

Short dit qu'on connoît le bon effet du bain froid, à la chaleur qui succède au froid, à la rougeur, à la sueur légère;

et que si l'on reste avec un sentiment de froid après le bain, il faut s'en abstenir. Je trouve cette maxime vraie en tout; il en est de même à l'égard des bains chauds.

On doit ranger les odeurs parmi les choses externes qui ont de l'influence sur l'économie animale. Quoique je ne croie pas Linnæus quand il nous dit que l'*alcée* ne cause d'évanouissement à une fille que quand elle a perdu son pucelage; et qu'une fille lascive charme les garçons, comme les exhalaisons d'une chienne attirent les chiens: il est cependant vrai que nombre d'odeurs agissent d'une manière déterminée, et sur certains sujets plutôt que sur d'autres. On sait que le safran contient un principe volatil qui jette dans des ris involontaires et insensés. L'odeur du musc cause des évanouissemens à des personnes délicates, et l'odeur de l'assa fétida fait revenir de ces foiblesses. L'odeur des fleurs de féves, de roses, de pommes, et en général la plupart des odeurs agréables sont contraires à des sujets hypocondriaques ou hystériques, quoique la mode et l'imagination fassent ici des exceptions à la règle.

On voit très-souvent des femmes du bon ton révoltées d'une odeur, par la seule raison que cette odeur se sera fait sentir à des gens de bas étage qui se seront trouvés là : car ces femmes minaudières ne mettent du prix aux choses qu'autant que le bas étage de la société n'en peut pas jouir. Les odeurs par lesquelles les femmes se donnent leurs vapeurs, sont quelquefois aussi le moyen (2) de les faire passer. On faisoit autrefois un cas particulier de l'eau de la reine de Hongrie; et assurément les femmes n'en auroient pas abandonné l'usage, s'il étoit vrai qu'Elisabeth, reine de Hongrie, eût conservé sa beauté avec cette eau jusqu'à sa quatre-vingtième année. Boerhaave dit que les femmes hollandaises perdoient l'odorat par l'abus de cette eau : c'est ce qui peut arriver pareillement par l'abus de toutes sortes d'odeurs.

Je suis presque dans le cas d'Aristippe à l'égard de quelques odeurs. Ce philosophe aimoit les parfums, et combloit en même temps de malédictions les petits-maîtres de son temps qui en étoient chargés, et étoient cause qu'Aristippe ne s'en

(2) Voyez ce que j'ai rapporté sur le musc, dans le Traité des Fièvres de M. Grant.

servoit pas. Les sots raisonneurs tiroient chez les Grecs, aussi bien que nos petits esprits, des conclusions *à minori ad majus*, et d'un parfum ou d'un habit à l'homme même.

Les choses externes dont l'influence peut être regardée comme cause éloignée des maladies, sont en beaucoup plus grand nombre qu'on ne le penseroit; mais je me contente d'en avoir seulement produit quelques exemples. Un médecin prudent sait se rappeler au besoin toutes les circonstances qui méritent son attention.

CHAPITRE XIV.

De l'état antérieur du Corps considéré comme Cause éloignée des Maladies.

On entend par causes éloignées des maladies qui ont leur siége dans le corps même, toute qualité inhérente au corps, moyennant laquelle le corps peut devenir malade. Toutes les causes éloignées dont il a été fait mention jusqu'ici, sont de la classe des causes occasionnelles. En supposant donc telle disposition ou telles qualités du corps, nous sommes naturellement susceptibles de maladie, lorsque telle cause occasionnelle agit sur nous. La meilleure pathologie fait consister cette disposition du corps dans la liaison et la cohésion de nos solides qui n'opposent pas une résistance absolue; dans la quantité et le mélange des humeurs; dans le nombre, la délicatesse et la complication des vaisseaux de toute espèce; dans une superficie qui présente des milliers de pores ouverts partout; dans une sensibilité et une mobilité considérable; dans l'accord des mouvemens, lequel fait la base générale de nos fonctions; dans la correspondance et la sympathie de toutes les parties actives du corps; enfin dans les lois communes et invariables de l'union qu'il y a entre l'âme et le corps.

Cette disposition du corps, que j'appellerai constitution, varie en général selon l'âge, le sexe, le tempérament, et selon certaines singularités de la nature, qui quelquefois s'écarte de ses lois ordinaires.

Je passe donc directement à la considération de cette dis-

position dans les individus, parce que le général se trouve toujours dans le particulier. On a de la disposition à certaines maladies plutôt qu'à d'autres, selon la diversité de l'âge. Dans la première enfance, l'homme est beaucoup plus sensible et plus mobile que dans un âge fait, à cause du volume considérable de la tête, proportionnément aux autres parties. C'est ce qui fait que les petits enfans sont sujets à toutes sortes de maladies convulsives, conséquemment à l'effet de l'irritation, qui est toujours très-grande chez eux. La seule acidité qui se trouve dans l'estomac et dans les intestins, leur cause déjà les spasmes les plus violens, tandis qu'elle ne cause dans les adultes que le soda et la cardialgie : aussi la plupart des enfans meurent dans les convulsions. Les enfans des Nègres y sont si sujets, même à leur naissance, qu'on est obligé de les enfermer pendant les neuf premiers jours, dans des endroits chauds, parce qu'ils sont saisis d'un tetanos maxillaire, qui les fait périr si l'air extérieur fait la moindre impression sur eux.

Après la deuxième année, il reste aux enfans, outre le manque général de force, une foiblesse particulière à l'estomac et aux intestins. Ils mangent immodérément et digèrent mal; c'est pourquoi il s'amasse si aisément dans leurs intestins une matière corrompue : de là résultent les vers qui les tiennent à la torture, et les obstructions des glandes mésaraïques. Leurs membres encore trop tendres se nouent, le sang et les humeurs se dépravent, et il paroît mille différens maux qu'on ne sait à quelle cause attribuer, surtout des fièvres hectiques; des maladies cutanées, dans lesquelles ils sont marqués, comme je l'ai souvent vu, de taches pourprées, rondes ou en vergetures, lesquelles deviennent ensuite violettes, brunes, jaunes, rendent une eau âcre, et que je n'ai pu guérir qu'avec de doux évacuans, et en rétablissant les digestions.

Les maladies cutanées dont ils sont attaqués, les rendent quelquefois sourds et aveugles si on les traite mal. Il leur vient des gales à la tête, et dont la matière leur cause la toux la plus cruelle, des *tophus* aux poumons, une consomption totale, si elle rentre d'elle-même, ou les fait mourir dans les convulsions les plus violentes, si on la répercute imprudemment. C'est aussi ce qui les rend plus sujets à avoir la petite vérole, quoique cette cause ne la produise pas seule,

et qu'on puisse l'avoir par plusieurs autres causes particulières ou générales.

Les adolescens sont enclins aux plus violentes maladies, à cause de l'accroissement de leurs forces et du mouvement plus grand du sang qui en résulte, et du jeu plus fort et plus étendu des passions. Ils font tout avec véhémence, et vont toujours trop loin. Tout se développe en eux à la fois, tout les porte avec précipitation au vice et à la vertu; c'est pour cela que leurs maladies, leurs vices et leurs vertus font des progrès si rapides, et que rien n'arrête.

La force se fait surtout sentir dans l'âge viril, si on a ménagé sa santé dans sa jeunesse; mais peu de jeunes gens ont cette attention : aussi ne commence-t-on ordinairement qu'à cet âge à sentir les conséquences des étourderies de la jeunesse. On est à la vérité plus raisonnable; mais par cela même on est moins porté à la joie : c'est l'âge où les maux hypocondriaques s'avancent à grands pas, avec toutes les horreurs qui les accompagnent. Les sombres soucis, les noirs chagrins, les inquiétudes se font sentir avec tumulte, et l'on préfère le jour de la mort à celui de la naissance. C'est alors qu'on trouve que les Thraces avoient raison de pleurer lorsqu'un enfant venoit au monde, et de donner des fêtes lorsqu'un de leurs amis mouroit. En général nous sommes plus abattus lorsque nous pensons le plus. La diminution de la joie est une suite du nombre multiplié des années, et la conséquence morale de la perfection de la raison.

Les solides se roidissent dans la vieillesse; leur ressort est moins actif: ce n'est plus de leur part la même pression sur les fluides; et ceux-ci ne circulent qu'avec inertie, ou même s'arrêtent. Voilà pourquoi les maladies aiguës sont si dangereuses à cet âge, la nature ne pouvant plus opérer aucune crise avantageuse avec des organes qui ne peuvent plus obéir : aussi la guérison des vieillards doit-elle être presque toujours regardée comme un effet de l'art du médecin plutôt que de la nature. Les maladies chroniques sont, par cette même raison, beaucoup plus opiniâtres; et le médecin n'a que de foibles espérances à concevoir pour cet âge surtout où l'homme ridé par les soucis, et comme étouffé par ses soupirs, traîne avec déplaisir le fardeau pesant de sa machine; tandis qu'il ne reste à son âme que le penchant sordide de l'avarice,

les regrets frivoles du temps passé, et l'horreur d'une mort prochaine.

Les sexes ont aussi leur maladies particulières ; mais les femmes ont encore plus de maladies que les hommes ; car, excepté les maladies des parties génitales particulières aux hommes, les femmes ont toutes leurs maladies, et une infinité d'autres particulières au sexe féminin, tant à cause des parties qui distinguent leur sexe, qu'à cause de leur destination et de la délicatesse de leur organisation. Leur sort est certainement plus à plaindre que le nôtre ; c'est par cette raison qu'un médecin doit surtout s'appliquer à l'étude des maladies des femmes, considérées dans tous les périodes de leur vie, dans l'état de filles ou de femmes mariées.

On compte donc parmi les maladies des femmes, celles des filles, des femmes enceintes, des femmes en couche, des femmes qui nourrissent, et celles des vieilles femmes, outre celles auxquelles elles sont exposées, aussi bien que le sexe masculin : encore faut-il observer que les maladies communes aux deux sexes se différencient chez les femmes à bien des égards, par rapport aux modifications que demande dans le traitement leur état particulier. Quant aux maladies auxquelles ce sexe est plus sujet, par rapport à la délicatesse de son organisation, c'est particulièrement aux maux hystériques, à la mélancolie et à la folie. J'espère publier un Ouvrage particulier sur cet objet, d'après mes observations et l'expérience la mieux réfléchie.

Lucien, cet écrivain si élégant, si ingénieux, dit fort bien que les femmes sont plus sujettes aux maladies que les hommes, à cause de leur foiblesse et de la délicatesse de leurs organes ; mais surtout à la folie, vu que leur légèreté et leur inconstance leur font passer promptement les bornes de la raison.

Le tempérament particulier est ce qui fournit le plus d'occasions d'être malade. J'ai déjà dit que j'entendois par tempérament, cette constitution du cerveau et des nerfs, suivant laquelle l'homme sent, pense et agit ; en tant qu'abandonné à ce ressort corporel, il pense et agit comme il sent : ainsi ce tempérament donne occasion aux maladies, conséquemment aux différens degrés de la sensibilité et de la mobilité du cerveau et des nerfs, particulières à chaque individu, et

qui sont comme la cause matérielle prochaine de la constitution de son corps et de son esprit. Un homme est donc disposé à telle maladie, si, par la sensibilité et la mobilité susdite, les causes occasionnelles parviennent plus vîte à déployer leur action sur son corps que sur celui d'un autre.

On voit combien les causes occasionnelles peuvent devenir plus puissantes, conséquemment à la plus grande sensibilité du tempérament. Un air épais et humide abat sur-le-champ les personnes de ce tempérament; elles perdent tout courage, et s'abattent entièrement. Un air serein et très-élastique les ranime subitement : elles deviennent gaies, alégres, pensent et agissent aisément, et sentent dejà, le matin avant de se lever, quelle est la température de l'air. Cet état de l'air s'annonce chez quelques-uns par la sensation très-agréable d'un petit froid au nez. Seroit-ce donc s'exprimer d'une manière ridicule, que de dire qu'il y a des gens qui flairent le beau temps? Mais tous les tempéramens ne sont pas si sensibles à cette impression de la température. Un homme fort peu sensible, ou qui se porte bien, ne s'embarrasse guères ni de l'obscurité, ni de l'épaisseur, ni de l'humidité de l'air, non plus que de sa sécheresse et de sa clarté.

Je tire très-souvent des conséquences du nez d'un homme à son tempérament. Les nerfs sont à découvert dans le nez : ainsi, plus le nez d'un homme est sensible, plus son tempérament l'est aussi. Il n'y a que l'habitude, ou une singularité de la nature, ou quelque vice d'imagination, ou une maladie de nerfs, qui puisse infirmer mon raisonnement. Le subtil Cardan avoit raison de regarder la finesse de l'odorat comme la marque d'un esprit pénétrant, d'une imagination vive, et en même temps capable de se soutenir. M. de Haller n'est pas affecté de la puanteur d'un cadavre pourri, à cause de la longue habitude qu'il a de disséquer ; tandis que j'ai remarqué qu'il sentoit à dix pas la transpiration des vieilles gens, laquelle n'est guères sensible à tout autre qu'à lui. Cet homme supérieur, ce grand maître sent aussi les pommes enfermées dans la maison de son voisin. Il abhorre le fromage ; et il me dit un jour à Gottingue, qu'il n'osoit pas encore ouvrir des livres qu'on lui avoit envoyés, il y avoit douze ans, dans une caisse où il y avoit un fromage vert, que les livres lui rappeloient par leur odeur. Grose dit que les Bra-

mines, qui, quoique bien portans, sont très-délicats, ont le nez extrêmement fin, et que les parfums les affectent par-là beaucoup plus que nous : il dit encore qu'ils ont le goût si délicat, qu'ils choisissent l'eau de leur boisson avec le plus grand soin. En effet, ils s'en font une espèce de volupté.

Les Nègres des Antilles suivent un Français à l'odorat. Il ne faut pas s'imaginer que cette faculté leur soit comme un supplément au défaut de leur raison ; car certainement ils ne sont pas tous des têtes brutes, nombre d'entre eux sont fort spirituels. Cette finesse de l'odorat vient sans contredit de la vie simple et sobre qu'ils mènent. C'est ce qu'ont prouvé plusieurs exemples qu'on a rapportés de quelques Européens qui, aussi bien que les Nègres, ont perdu cette finesse de l'odorat par le changement de régime ou de nourriture. Rousseau a raison d'appeler l'odorat, l'organe sensitif de l'imagination; parce qu'il donne plus d'ébranlement au genre nerveux, met le cerveau dans un plus grand mouvement, mais l'épuise à la longue. L'odorat a en amour des effets assez connus.

Ceux qui ont un nez si fin, et par conséquent un tempérament si sensible, ont aussi l'estomac sensible en même raison. Voilà pourquoi les gens d'esprit sont comme tout entrepris et stupides après un grand repas, parce qu'ils se sentent dejà à la gêne, et éprouvent même des douleurs où un gros moine ne sent que du plaisir; et que ce qui est un divertissement pour celui-ci, met un homme d'esprit dans un état d'insensibilité également éloigné de la douleur et du plaisir. Ainsi celui qui invite des gens d'esprit à un repas, pour jouir de leurs qualités, s'y prend justement par le moyen de ne les jamais connoître ; ou il faut que ces gens d'esprit soient très-réservés sur le boire et le manger.

Un Français, dit-on, fort habile homme, et plein de cette politesse nationale, paroît à Pétersbourg, y est bientôt reconnu pour homme d'esprit. Sa réputation pénètre jusques chez l'impératrice Anne Iwanowna, qui le demande aussitôt à la cour. Cet homme se comporte devant la princesse avec le respect silencieux dû à un si haut rang : toute la cour, aussi bien que la Souveraine, attendoit que cet homme, qu'ils regardoient comme une machine spirituelle, se répandît en esprit; mais l'habile homme ne lâcha que deux ou trois mots

assez insignifians. Enfin la princesse impatiente lui dit de commencer ; mais l'esprit n'est pas toujours au commandement de celui qui le possède, non plus que la vertu à la disposition de celui qu'elle caractérise ; ou on n'auroit jamais ouï dire à Rome : « Dors-tu, Brutus ? »

Toute douleur corporelle est très-sensible à des gens d'un tempérament fort sensible, à moins que l'habitude de souffrir ne les ait endurcis. Cette sensibilité se communique aussitôt à l'âme. Un homme qui souffre extrêmement d'une petite blessure, souffrira également d'une idée désagréable : le seul aspect d'un heureux scélérat, lui pourra causer un évanouissement, ou un soulèvement d'estomac. Voilà pourquoi toutes les passions agissent avec plus de violence dans les gens très-sensibles, et même aux dépens de leur grandeur, relativement à leurs qualités prééminentes. Démosthène étoit très-maigre et très-délicat dans sa jeunesse ; sa mère ne pouvoit pas, par cette raison, le mettre assidument au travail, et ses maîtres ne vouloient pas non plus le forcer à l'étude. Il quitta aussi, par cette même raison, son poste à la bataille de Chéronée, jeta ses armes, et prit la fuite. Cicéron étoit très-timide, non-seulement à la guerre, et tremblant au seul aspect d'une épée nue ; il ne commençoit même jamais à parler en public, sans faire paroître en même temps la plus grande timidité : il conserva même cette timidité lorsque son éloquence étoit à son plus haut degré. Il montra la même foiblesse lors de la mort de sa fille Tullia. Tous les philosophes de son temps se réunirent pour le consoler ; mais ce fut si inutilement, qu'il répudia même sa seconde femme, parce qu'elle lui paroissoit avoir certaine joie de cette mort.

M. Helvétius remarque que si les têtes froides sont moins sujettes à ces défauts, cela ne vient que de ce que ces gens sont peu susceptibles d'une grande mobilité : ils ne sont redevables de leur retenue qu'à la foiblesse de leurs passions. On voit néanmoins ces gens peu actifs oublier dans leurs revers cette maxime d'Horace : Le ciel crouleroit sur le sage, qu'il seroit accablé sous ses ruines sans en être épouvanté ; quoique cependant ces grandes réflexions soient plus faites pour la spéculation que pour la pratique.

Malgré la sensibilité de leur tempérament, certains sujets sont cependant quelquefois propres aux plus grandes entre-

prises, et capables d'affronter les plus grands dangers. César dit, quelque temps avant sa mort, à un de ses amis : « Que penses-tu de Cassius ? Je t'avoue qu'il ne me plaît pas : car il est très-pâle. » Dans un autre moment, on lui dénonça Antoine et Dolabella comme des gens qui tramoient quelque chose contre ses intérêts : « Non, non, répondit-il, je ne crains pas ces grosses têtes bien peignées ; mais celles qui sont maigres et pâles. » César, lui-même, qui, comme philosophe, auteur, politique, général d'armées, monarque, n'a pas encore eu son égal, étoit d'un foible tempérament, avoit le corps fort mince, le teint blond, et l'air toujours abattu.

Or cette mobilité des organes, moyennant laquelle le corps est affecté des impressions les plus légères, qui rend l'âme si active aux moindres sensations les plus imperceptibles ; qui a tant de part à l'esprit qu'on n'accorde souvent qu'à ceux dont on voudroit faire soupçonner le bon sens, au génie et au goût ; qui fait entreprendre les plus grandes choses, lorsque la raison commande aux passions ; cette mobilité, dis-je, rend l'homme enclin à différentes maladies. Les meilleures têtes souffrent le plus des effets funestes de l'air, du moins ordinairement : les alimens, la boisson, aussi bien que la colère, la joie, et en général toutes les passions, font, chez ces sujets, de beaucoup plus fortes impressions. La grande application fait leur partage ; et si ces sujets sentent avec délicatesse, ils sentent en même temps avec grandeur. Leur santé est, comme leur vertu, environnée de mille dangers.

On est toujours plus exposé aux maladies analogues à son tempérament particulier. Les causes les plus petites en elles-mêmes, produisent les plus grands effets dans un tempérament très-sensible : ainsi toutes les causes occasionnelles que je viens de rapporter, seront plus dangereuses pour un tel tempérament que pour tout autre ; mais surtout celles qui agissent immédiatement sur le genre nerveux. La goutte est souvent la maladie des gens d'un esprit fin, adroit, judicieux, pénétrant, doués d'une imagination vive, mais sujets aux grands mouvemens des passions, discernant d'ailleurs avec un tact juste et prompt tout ce qui est grand, beau, pathétique, flatteur, de ce qui est fade et mauvais.

César étoit sujet à l'épilepsie, mais surtout à la veille d'une bataille. Virgile étoit extrêmement délicat. Bacon éprouvoit

une syncope à chaque décroissement de la lune. Le Czar Pierre avoit souvent des convulsions. Pascal voyoit toujours des abîmes embrasés autour de lui. Pope eut dans tout le cours de sa vie glorieuse, des maux de tête excessifs, aussi bien que M. de Haller, lorsqu'il s'immortalisoit par ses poésies. Barattier, (1) mort si jeune, étoit toujours maladif; ce fut cependant un prodige d'érudition et de jugement, quoiqu'il n'ait pas passé la première jeunesse. Un philosophe Suisse, âgé de vingt-six ans, grand, dans un profond silence, et loué par les plus grands esprits de l'Europe, sans être nommé, est d'une très-foible constitution, d'un visage pâle et tranquille.

Les effets de la plupart des causes éloignées des maladies, dépendent principalement du tempérament. On ne doit pas toujours demander si telle chose est bonne en elle-même : elle sera bienfaisante pour l'un, et nuira à l'autre; parce qu'un corps diffère d'un corps, disoit Hippocrate : c'est à l'expérience à en décider. C'est par l'observation exacte des phénomènes et des signes, qu'on parvient à connoître le tempérament d'un homme; c'est par son tempérament qu'on peut juger de l'effet que telle cause produira sur lui. La théorie des tempéramens nous met donc à même de prévoir les maladies à venir, et de déterminer la cause des maladies présentes.

Plusieurs nations semblent, il est vrai, avoir chacune leur tempérament particulier; mais quelques individus nationaux peuvent aussi faire des exceptions à la règle par des causes particulières. Les tempéramens peuvent même se trouver fort différens, parmi un grand nombre d'habitans dans un très-petit pays. J'ai remarqué cette différence en nombre d'habitans du canton de Berne, où les individus ont un caractère infiniment différent l'un de l'autre. Les gens de la campagne sont la plupart stupides, dans mon voisinage surtout, le long des pays Autrichiens antérieurs. Dans quelque vallées du canton de Berne, au contraire, les paysans sont très-in-

---

(1) La mère de ce savant prodigieux étoit une dame Charles, de Châlons-sur-Marne. La famille y garde son portrait, que j'ai vu chez mademoiselle Charles, sa cousine germaine. Voyez le Dictionnaire de l'Advocat.

génieux, très-subtils ; il s'y en trouve (2) même de savans. leur dialecte est aussi fort doux, et conséquemment très-différent de celui des autres Suisses, qui parlent tous très-grossièrement. On voit même de ces montagnards s'occuper des OEuvres de Wolf, et du Dictionnaire de Bayle ; mais parmi ces gens, on voit aussi nombre de visionnaires de toute es-

(2) Rien de plus connu dans le pays que la fincsse de ces montagnards, que leur amour pour la poésie, et leur adroite politique lorsqu'ils se mêlent des affaires. Ce que j'avois lu dans lc poëme des Alpes de M. de Haller, piqua ma curiosité lorsque je repassai en Suisse. Je fus quelques jours parmi ces montagnards, et j'y rcconnus la vérité de ce que le poëte avoit avancé. Je fis alors la traduction du poëme entier, ayant même sous les yeux prcsque tous les objets dont il y est fait mention : voici les strophes relatives à ce dont il s'agit ici. Les vers allemands y sont rendus mot à mot, et vers pour vers. Le lecteur s'en fcra un moment de loisir.

Dès qu'un froid rigoureux engourdit ces climats,
Qu'un glaçon fait un mont, la neige une vallée,
Et que l'air surchargé ne devient que frimats,
Ou que par un cristal l'eau se trouve arrêtée ;
Le pâtre dans sa hutte évite la froidure :
Par son feu résineux ses chevrons sont noircis :
Il conte son repos, le travail qu'il endure ;
Et le jour dans les ris se passe sans soucis.
Quant à ce noir foycr se joint le voisinage,
Leurs discours raffinés flatteroicnt même un sage.

Celui-ci leur enseigne à prévenir les temps,
En lisant prudcmment au sein de la nature ;
Sait le cours des saisons, les régions des vcnts ;
Voit de loin la tempête à l'heure la plus pure :
Dc la lune il connoît les couleurs, l'influence ;
Ce que dit sur un mont un brouillard du matin ;
Compte déjà dans Mars sa tardive espérance ;
Reste chez lui sans crainte, où tous coupcnt leur grain.
Du bourg il est l'oracle, il fait son assurance ;
Et n'a d'autre almanach que son expéricnce.

Un jeune berger vient, accorde ses pipeaux ;
Tout ravi, lcur entonne une chanson nouvelle :
La nature et l'amour animent ses tuyaux,

pèce, de même qu'en Angleterre. Quelquefois on aperçoit une différence notable dans le tempérament, en des endroits peu éloignés les uns des autres. Un ecclésiastique, homme d'esprit et de bonne foi, m'a assuré avoir remarqué, dans l'exercice de sa profession, nombre de gens stupides le long du lac de Thun; tandis que les montagnards qui demeurent,

---

Embrasent tous ses sens; il ne suit que son zèle.
Dans ses rustiques sons il n'est pas d'industrie:
La liberté du cœur règne dans tous ses chants;
Le refrein suit toujours une même manie:
Son maître c'est son cœur, son Apollon sa Belle;
La mesure n'est là que le feu qu'il y mêle.

Bientôt parle un vieillard qui, par ses cheveux blancs,
Ajoute un nouveau poids à ses discours solides.
Il vit depuis un siècle, et le poids de cent ans
Raffermit son esprit sur des membres timides.
On reconnoît en lui tous ces héros antiques
Qui, la foudre à la main, portoient Dieu dans le cœur:
Il compte leurs lauriers, tous leurs faits héroïques;
Ici fut l'ennemi; là campoit le vainqueur.
A ces discours flatteurs, la jeunesse étonnée
Déjà se voudroit voir cent fois plus honorée.

Cet autre, dont le chef également blanchi,
Fait le code vivant, la loi de la contrée,
Dit comment sous le joug l'homme est appesanti:
Pourquoi dans mille endroits la terre est dévorée:
Comment * Tell a brisé d'une main souveraine
Le joug que porte encor le plus beau continent:
Pourquoi tous leurs voisins, affamés, à la chaîne,
N'ont sur le plus beau sol qu'un pays indigent:
Qu'une union fidèle, et la valeur commune,
Dans le plus foible Etat arrêtent la fortune!

Ici ce cercle enferme un grison tout joyeux:
Il sonde la nature, en connoît l'excellence.
Ce simple fuit envain ses regards curieux;
Il en connoît la force, en sait la différence:
Il jette un œil perçant jusqu'au fond de ce gouffre.
La terre cache envain ses trésors, ses métaux:

* *C'est cet illustre montagnard qui a affranchi les Suisses.*

pour ainsi dire, au-dessus de leur tête, étoient pleins d'esprit et de sentiment. Il remarqua même, parmi ceux-là, des gens si imbécilles, qu'ils sembloient ne pas penser; et parmi ceux-ci, des gens attachés à la lecture de toutes sortes d'ouvrages fanatiques. Le fanatisme mystique est fort commun dans les montagnes du canton de Berne : il n'est cependant pas rare de voir se commettre dans ces endroits solitaires un péché énorme, pour lequel on pend et l'on brûle ensuite les coupables.

En conséquence de ces observations et de mille autres qui me sont connues, je dis que ce seroit donner à gauche que de vouloir se faire un système sur les tempéramens, parce que les exemples qui font des exceptions à la règle générale, sont pour la plupart plus nombreux que ceux sur lesquels on voudroit établir un système.

Il y a long-temps que j'ai appris à douter à cet égard : le travail le plus réfléchi m'a fait voir qu'il est donc plus prudent d'observer la nature en détail, que de vouloir l'embrasser en totalité. Mais l'expérience m'a aussi fait voir que la différence naturelle de chaque individu dans l'état de santé, ne dénature pas réellement les maladies, ou que la différence qui se présente dans les mêmes maladies, ne détruit pas les rapports mutuels des causes et des effets. On a vu, par nombre d'endroits de cet Ouvrage, ce qu'il y a de constant et de fixe dans ces rapports : il règne même certaine constance dans les tempéramens individuels. Un homme fort sensible le sera toujours, en ne buvant même que de l'eau : un homme mou et insensible le sera également en ne buvant que du vin. Mais il peut aussi arriver que certaines maladies et quelques efforts de l'âme changent le tempérament, comme on le verra.

Il démêle dans l'air l'exhalaison du soufre ;
Voit rouler le tonnerre enfermé dans ces eaux :
Il connoît son pays ; et sa raison subtile
Sait découvrir partout l'agréable et l'utile.

Près du mont où * Gothard s'élevant jusqu'aux cieux,
Rapproche du soleil la terre épouvantée,
La main de la nature éprise de ses jeux,
Ravit par mille objets la prunelle étonnée, etc.

* *Le mont Saint-Gothard.*

Enfin il y a dans la constitution naturelle du corps, certaines singularités qui font même quelquefois des exceptions dans le tempérament. Rien n'est plus à la mode que l'attention qu'ont les dames à ne pas se démentir sur ces singularités, en disant: Je suis faite comme cela; je ne puis m'accomoder de cette odeur, de ce goût, de ce ton, de cette couleur, de cette pensée. Ces singularités méritent, avec quelques légères exceptions néanmoins, la plus grande attention.

Les médecins donnent le nom d'*idiosyncrasie* à cette sensibilité marquée de quelques nerfs, ou de tous les nerfs, conséquemment à laquelle il s'excite dans un homme entre mille, et les mouvemens et les sensations les plus extraordinaires. Ces effets ont lieu particulièrement dans les sujets délicats ou hystériques. Anne d'Autriche, reine de France, ne pouvoit être couchée que sur de la batiste : les toiles les plus fines de Hollande lui paroissoient extrêmement rudes. Hildan fait mention d'un homme qui ne pouvoit même soutenir une parole. M. de Haller parle d'une femme à qui le simple attouchement d'une étoffe de soie, ou le velouté d'une pêche étoit insupportable.

Je connois une demoiselle de seize ans, bien portante, pleine d'esprit, qui ne peut soutenir le bruit du taffetas, que ce soit elle qui le porte ou une autre personne : elle éprouve même, dit-on, de légers spasmes toutes les fois qu'on l'approche de trop près avec une robe de taffetas. M. Albinus le jeune, tomba souvent dans des anxiétés extrêmes, à l'ouie d'un son imperceptible à tout autre qu'à lui. M. Lambert, ce célèbre mathématicien, ne peut soutenir l'haleine de personne; aussi a-t-il soin de reculer quand on lui parle. Un homme de beaucoup d'esprit, me dit un jour M. Hirtzel, éprouve des douleurs inouies toutes les fois qu'il se fait couper les ongles; d'autres ressentent de vives angoisses lorsqu'on leur lave le visage avec une éponge. Un de mes amis, homme d'un vrai mérite, ne peut prendre des vins cuits de France ou d'Espagne, sans avoir des nausées et des soulèvemens d'estomac; il boit cependant, sans aucune incommodité, des vins de Bourgogne et de Champagne. Je connois un médecin qui digère très-aisément des escargots, et à qui les choux-fleurs accablent l'estomac.

Il y a des gens qui digèrent aisément du bœuf, et à qui

l'oiseau le plus tendre donne des indigestions. Le café est un vomitif pour quelques sujets ; d'autres ne peuvent soutenir des odeurs agréables à tout le monde ; d'autres éprouvent, de certaines drogues, des effets tout contraires à la nature de ces drogues : le diascordium les purgera, tandis qu'ils seront constipés par le jalap. Boerhaave a vu des gens s'enfler par tout le corps, après avoir mangé des cerises ou quelques grappes de groseilles. Gaubius a vu un homme sur qui la poudre inerte de pierres d'écrevisses produisoit autant d'effet que l'arsenic. M. de Haller en a vu un autre à qui le sirop rosat causa une purgation suivie de convulsions. On sait, par de nombreux exemples, que les choses les plus innocentes ont des effets pareils à ceux des poisons, conséquemment à ces singularités qui se remarquent dans certains tempéramens.

Les causes de ces singularités de la nature sont sans doute très-souvent inhérentes au corps ; mais il est aussi incontestable qu'elles dépendent quelquefois d'une impression que l'âme aura reçue par un agent externe. Locke a démontré que c'est par habitude que nous adoptons quelquefois certaine manière de penser, de vouloir et d'agir : il pense que ces habitudes ne sont autre chose que la conséquence du cours déterminé que prennent les esprits vitaux, et qu'ils suivent lorsque ce cours leur est devenu comme naturel, par la répétition des mêmes mouvemens organiques. Une femme peut donc penser qu'une odeur, une saveur, une couleur, une parole, un geste, une pensée, une drogue lui répugne, sans que cela soit en effet ; cependant, cette idée se trouvant souvent répétée, il en résulte un mouvement déterminé dans le cerveau, qui se répète aussi fréquemment, et lui fait éprouver la même sensation désagréable. A la fin, l'impression de cette idée capricieuse et fausse devient si forte, qu'elle est comme naturelle.

Mais il est aisé de distinguer cette singularité factice, de celle qui est inhérente naturellement. La singularité factice est toujours accompagnée de certains caprices ; ce qui n'a pas lieu dans la singularité naturelle. J'allois ordonner de la thériaque à une fille de cinquante ans : elle me dit qu'elle aimeroit mieux mourir que d'en prendre, parce qu'elle avoit une aversion mortelle pour cette drogue, dont elle n'avoit cepen-

dant jamais goûté. Vous avez raison, lui dis-je ; je vous en défends même la vue, à cause des suites dangereuses que cela peut avoir. Le même jour je lui ordonnai une mixture où il y avoit une dose très-forte de thériaque. Le lendemain elle me remercia de mon remède agréable, qu'elle continua de prendre avec le plus grand plaisir pendant quelques semaines, jusqu'à parfaite guérison. Elle m'assura enfin qu'elle m'auroit toute la vie une obligation infinie de cette cure, parce que je lui avois épargné l'usage de la thériaque, qui l'auroit infailliblement fait périr.

Je mets encore parmi les singularités naturelles, une autre espèce d'affection factice, à la vérité, mais qui a si bien passé en habitude, qu'il n'y a pas moyen d'en désabuser. Un homme qui, dès sa première jeunesse, s'est fortement frappé de l'idée d'une chose, ne perd jamais cette idée de sa vie, si elle a été souvent répétée. En effet, pourquoi voit-on tant de gens si superstitieux et si opiniâtres dans ces abus, tandis qu'ils comprennent aisément la fausseté de toute autre erreur, si on la leur montre? C'est que dès leur enfance, ils ont entendu conter mille absurdités, et les ont ensuite répétées mille fois; et que par-là ces idées se sont gravées si profondément chez eux, qu'on blanchiroit plutôt un Nègre, qu'on ne leur feroit renoncer à ces idées superstitieuses.

Laurent Sterne, docteur en Théologie, curé d'un village des environs de Londres, et auteur de la Vie et des opinions de Tristram Shandy, le livre le plus extraordinaire qui ait jamais été et sera peut-être jamais écrit; ce docteur, dis-je, croit par cette raison que les préjugés de l'éducation sont les diables dont nous sommes possédés dans toutes nos recherches. Si un écrivain étoit assez fou pour se livrer sans réserve à leurs inspirations, que seroit donc son livre? Rien, répond-il, que le mélange bizarre de toutes les inepties des nourrices, et de toutes les sottises *des vieilles des deux sexes* de l'Angleterre.

On comprend par-là ce que l'on doit entendre par l'espèce particulière de singularité, que nous appelons antipathie, et qui cause quelquefois des convulsions et une fureur. Frappé dans la première jeunesse d'une frayeur extrême, par quelque objet déterminé, on conserve toute sa vie une disposition à la même impression violente, à chaque occasion suffisante.

La passion qui s'empare d'un homme à la vue, à la présence, ou à la seule idée de cet objet, est ce que j'appelle antipathie. On pourroit rapporter nombre de faits sur ce sujet ; mais en voici un dont j'ai moi-même été témoin. Me trouvant dans une compagnie d'Anglais, tous gens de distinction, la conversation tomba sur les antipathies. La plupart de ceux qui étoient là en nioient la réalité, et les traitoient de contes de femmelettes ; mais je leur dis que c'étoit une vraie maladie. M. Guillaume Matthew, fils du gouverneur des Barbades, fut de mon avis ; comme il ajoutoit qu'il avoit une antipathie extrême pour les araignées, les autres se moquèrent de lui. Je leur fis voir que cela étoit réellement, dans son âme, l'impression résultante d'un effet mécanique nécessairement déterminé. M. Jean Murray, duc futur d'Athol, s'avisa de faire, sous les yeux de M. Matthew, une araignée de cire noire, pour voir si cette antipathie paroîtroit à la vue de la simple figure de cet insecte. Il sortit donc de l'appartement, revint aussitôt avec un morceau de cire noire dans sa main qu'il tenoit fermée. M. Matthew, homme d'ailleurs fort modéré et fort aimable, s'imaginant que son ami tenoit réellement une araignée, mit aussitôt l'épée à la main avec une extrême fureur, se retira précipitamment contre la muraille, s'y appuya comme pour la percer, et jeta des cris horribles. Il avoit tous les muscles du visage enflés, ses yeux rouloient dans leur cavité, et son corps étoit aussi roide qu'un pieu. Nous courumes à lui dans le plus grand effroi, lui ôtâmes son épée ; lui disant que M. Murray n'avoit réellement en main qu'un peu de cire ; qu'il pouvoit la voir lui-même sur la table où il l'avoit posée.

Il resta encore quelque temps dans cet état spasmodique, et je craignis réellement pour lui un roidissement total du corps. Il revint cependant peu-à-peu à lui-même, et déplora la passion terrible et l'emportement qui le faisoit encore souffrir. Il avoit le pouls extrêmement fréquent et fort, et tout le corps dans une sueur froide : après avoir pris un remède anodin, il reprit sa tranquillité antérieure, et sa frayeur n'eut aucune mauvaise suite.

Il ne faut pas être surpris de cette antipathie. C'est à la Barbade où se voient les plus grandes et les plus hideuses

araignées : (3) or M. Matthew y étoit né ; son antipathie avoit donc une cause légitime. Quelqu'un de la même assemblée y forma aussi, sous ses yeux, une petite araignée de la même cire. Il la regarda faire avec la plus grande traquillité ; mais il n'auroit pas été possible de la lui faire toucher pour toute chose : il n'étoit cependant pas craintif. Il rejeta aussi l'avis que je lui donnai, de tâcher de vaincre cette antipathie, en dessinant d'abord par parties des araignées de différentes sortes, de les peindre ensuite entières, telles que la nature les présente ; de se faire ensuite apporter des parties de vraies araignées, enfin des araignées entières, d'abord mortes, ensuite de vivantes. Je pense qu'il auroit pu par-là vaincre cette antipathie, s'il avoit été possible de le faire.

Je passe maintenant aux causes éloignées des maladies, dont la raison est dans la constitution vicieuse du corps. De ce genre sont des vices entièrement cachés, ou cachés en partie, et des vices manifestes.

Parmi les vices de la première classe, on peut compter la disposition héréditaire à certaines maladies. La mollesse avec laquelle on vit aujourd'hui, fait que les enfans sont si délicats, si foibles, et périssent si aisément. Nous ressemblons si peu à nos ancêtres vigoureux, que nos enfans engendreront des sujets (4) encore plus infirmes que nous. L'intempérance des pères et mères devient aussi la cause de la mort des enfans.

---

(3) Don Pernetty dit qu'on voit aux Antilles des araignées de la grosseur du poing. J'en ai vu ici à Paris, dans un cabinet, qui approchoient beaucoup de cette grosseur.

(4) Cette réflexion d'Horace, que M. Zimmerman rapporte ici, est une vieille plainte qui a toujours été fausse, autrement l'homme ne devroit plus exister. Je soutiens que l'homme n'est pas plus vicieux aujourd'hui qu'il ne l'a été de tout âge. Il est très-vrai que les progrès que la vérole a faits, ces derniers siècles, ont beaucoup altéré le tempérament des Européens ; mais ce n'est pas que le libertinage fût plus grand ; c'est parce que les nations ayant entre elles plus de communication, cette maladie, qui a existé de temps immémorial en Europe, comme ailleurs, s'est répandue plus aisément. L'homme est même aujourd'hui plus sociable qu'il ne l'a jamais été, et plus régulier dans sa conduite en général. Qu'on jette les yeux sur les anciens peuples, on verra que je n'avance rien de trop, et

En Espagne, en France, et dans la partie française de la Suisse, on voit fréquemment le ver solitaire dans les enfans; et ce n'est qu'une suite du peu de conduite des parens. Les villes de la Suisse ne sont pas non plus à l'abri des effets du libertinage qui y règne aujourd'hui comme ailleurs. Si les enfans n'héritent pas un poison secret en naissant, on peut cependant assurer que des gens affoiblis par tant de différens excès, ne produiront que des héritiers foibles et languissans. Le virus vénérien peut long-temps circuler dans les veines d'une mère, sans se manifester par des signes ou des symptômes déterminés; mais les enfans qui en naissent sont au moins couverts de gales malignes, de lèpre, et quelquefois d'ulcères qui ne paroissent qu'à l'âge de puberté, ou même plus tard, comme je l'ai vu plusieurs fois. M. Raulin nous rapporte un exemple frappant de ces maladies héréditaires.

Boerhaave croit que les enfans les plus sujets au rachitis, sont ceux qui naissent de père et de mère dont les solides sont relâchés, flasques, indolens, dont la vie n'est que oisiveté; qui prennent en même temps beaucoup d'alimens délicats, gras, beaucoup de sucre; qui usent de vin doux, de boissons chaudes et abondantes; qui, épuisés par les plaisirs de l'amour, ou par l'âge, ou par des maladies, ou attaqués d'un marasme vénérien, ou de gonorrhées réitérées, s'exposent à avoir des enfans.

La disposition héréditaire aux maladies du corps et de l'esprit est quelquefois d'une activité singulière, et se perpétue dans plusieurs générations, se cache même pendant nombre d'années, et se manifeste tout-à-coup. Linnæus remarque qu'un homme fut délivré d'une colique ordinaire en se mariant, et qu'il la transmit à deux de ses enfans, qui en souffroient à mourir. Gaubius rapporte, d'après Donatus, un fait tiré de l'Histoire d'Ecosse, de Hector Boëth, lequel fait paroît assez singulier. Une fille Ecossaise, dit-il, conserva un penchant décidé à l'antropophagie, pour laquelle son père

---

que les excès qui se sont commis chez eux, égalent au moins les crimes les plus atroces qui se commettent de nos jours. L'intempérance, à tous égards, n'est plus aujourd'hui, en Europe, ce qu'elle a été dans les âges précédens; mais tant qu'il y aura des femmes, il y aura toujours des hommes.

et sa mère avoient été brûlés, lorsqu'elle n'avoit pas encore un an.

D'autres vices ne sont cachés qu'en partie. De ce nombre sont les vices des solides : ce ne sont pas encore, il est vrai, de vraies maladies ; mais ces vices le deviennent enfin, ou par eux-mêmes, ou par des causes accessoires.

Je sais, par des expériences réitérées, qu'il peut se faire que dans nombre d'individus une partie soit plus forte que l'autre. C'est une chose qu'on peut connoître, en faisant attention à chaque impression que fait telle cause déterminée sur l'une ou l'autre partie du corps : on aperçoit aussitôt la partie la plus foible. Ceux qui ont les yeux foibles, me font apercevoir autour de cet organe un rouge foncé qui y vient subitement après quelque émotion. Après un semblable mouvement, je remarque de grandes douleurs de dents à ceux qui ont les dents mauvaises ; une oppression et une toux violente, à ceux qui ont la poitrine délicate ; des envies de vomir, ou des crampes cruelles de l'estomac, à ceux qui ont l'estomac foible ; des coliques les plus violentes, ou des selles qui continuent tout le jour, dans ceux qui ont les intestins très-foibles ; des spasmes de la vessie très-douloureux, ou des urines abondantes, dans ceux qui ont ce viscère fort foible ; et même tous ces symptômes paroître subitement. Les femmes qui sont toujours incommodées de fleurs blanches ressentent, à chaque émotion un peu vive, de très-grandes douleurs aux reins. Ceux qui avoient long-temps auparavant des douleurs arthritiques, en éprouvent les récidives après de pareils mouvemens ; et ceux qui sont sujets aux convulsions, me font voir, dans les mêmes circonstances, un tremblement violent par tous les membres, accompagné de cris et de sanglots. Je conclus de toutes ces observations que j'ai si souvent répétées, que la partie la plus foible du corps est celle où les suites de chaque émotion un peu vive se manifestent principalement.

Or, c'est sur cette partie plus foible que les causes occasionnelles des maladies agissent particulièrement aussi. On a aussi remarqué fort judicieusement, que cette partie plus foible est celle très-souvent sur laquelle se jettent tous les maux que les autres parties du corps se sont attirés. En effet, le cours de nos fluides se détermine toujours plus volontiers

du côté où il éprouve moins de résistance : ainsi ces fluides s'arrêteront dans la partie la plus foible, et y produiront tous les maux qui peuvent résulter de leur résidence. L'analise spontanée à laquelle tous nos principes tendent si naturellement, fait assez sentir quels ravages et quels maux il résultera de la stagnation et de l'amas des différentes humeurs.

Quelquefois ces fluides déposent pendant leur résidence, ou par le trouble des sécrétions, les principes les plus grossiers qu'ils charrient dans le torrent universel de la circulation. De là les endurcissemens de différentes espèces ; le tophus, les stéatomes, les méliceris, et les autres tumeurs qui se manifestent, soit intérieurement, soit extérieurement, aux parties les plus foibles, dont le ressort n'est plus assez puissant pour maîtriser et faire rentrer dans leur cours ordinaires la matière de ces apostases. Boerhaave dit qu'il se forme aisément un tophus dans les poumons foibles et délicats, si l'on se refroidit après avoir eu fort chaud, et que les sujets en périssent enfin par une hémorragie violente, dont cette concrétion est la cause. Il veut aussi que, dans ces sortes de maladies, on présume toujours une semblable concrétion aux poumons, lorsqu'on remarque une toux sèche. Les yeux souffrent (5) dans l'acte vénérien, beaucoup plus que les parties qui y jouent le rôle principal. Un estomac gâté ruine souvent le corps et l'esprit.

Tout le genre nerveux se trouve quelquefois d'une foiblesse extrême, soit dès la naissance même, soit par différens excès. Il résulte de là une sensibilité extrême à la moindre impression des causes occasionnelles. Ceux en qui le genre nerveux est foible dès la naissance, ont les os petits, les membres tendres, la chair molle ; ils sont aussi généralement pâles, et n'ont qu'une rougeur passagère. Ils sont bientôt fatigués ; leur pouls est foible ; leur âme est très-sensible et facile à émouvoir ; et on les voit d'autant plus exposés aux maladies, qu'ils les craignent davantage. Je connois un gentilhomme Suisse, aussi respectable par ses grands sentimens que par son esprit supérieur, qui est hypocondriaque depuis

---

(4) Aristote avoit déjà fait cette observation. *Probl.* §. 4, n.º 33.

l'âge de six ans, à cause de la foiblesse terrible de ses nerfs.

J'ai aussi remarqué dans plusieurs filles de six à neuf ans, tous les petits symptômes du mal hystérique, avec toute leur suite. La cause n'en étoit pas des vers, mais la foiblesse des nerfs. Il y a aussi des gens que chaque impression physique ou morale abat ou élève subitement jusqu'aux astres, à cause de cette foiblesse naturelle des nerfs : ces gens se croient assez souvent morts et invulnérables le même jour.

Dans d'autres, le genre nerveux est vicié par toutes sortes d'excès ; ce qui expose ces sujets à des maladies de toute espèce. Les gens les plus robustes sont le plus souvent de ce nombre ; parce que la confiance qu'ils ont dans leur propre force, les fait donner dans mille travers et mille excès, dont ils sont enfin les victimes. Les excès que les gens font dans le boire et le manger, sont comme une guerre ouverte qu'ils font continuellement à leurs nerfs ; et très-souvent l'abus des plaisirs de l'amour, toujours sollicités et irrités par le plaisir de la table, viennent, à la suite de ceux-ci, désarmer entièrement ces sujets, qu'on voit à leur trentième année ne traîner qu'un squelette ambulant. Dans cette partie de la Suisse où, selon Voltaire, règne la plus saine philosophie, ce ne sont pas les excès dans le boire et dans le manger qui réduisent sitôt l'homme à ce triste état ; mais un vice qui, comme dans toutes les parties de l'Europe, n'y est que trop malheureusement connu, à un âge où l'on devroit encore ignorer la destination des deux sexes.

Ceux qu'on appelle ordinairement gens du bon ton, ou gens qui savent vivre, sont très-souvent les plus coupables *Epicuriens*, en prenant ce mot dans l'acception ordinaire. Ils font consister leur vie maniérée dans des commodités qui dépendent souvent du travail de mille mains : ils regardent comme la marque distinctive des honnêtes gens, certaine mollesse, une licence effrénée dans leurs plaisirs ; mais ils ignorent réellement quelle est la vraie volupté. La volupté, dans le système d'Epicure, étoit ce qu'elle est dans la nature, un vrai bien ; et la douleur un mal. Or la nature nous dicte assez de ne chercher la volupté qu'autant qu'elle n'est pas suivie de douleur. C'est aussi ce que recherchoit réellement Epicure, dont la morale étoit même la plus sévère du Paganisme, comme d'habiles gens l'ont fait voir. Ce fut aussi celle

que suivit Horace, dans un âge plus mûr : il nous dit que de temps en temps il revint à celle d'Aristippe, pour se dérider le front : *Nunc in Aristippi furtìm præcepta relabor.* Mais loin d'entendre la morale d'Epicure comme cet excellent génie, on se livre à une vie molle et faincante, et aux froids embrassemens d'une volupté indolente, sous prétexte de se donner des airs importans. On suit le grand nombre de ceux qui donnent dans l'illusion des plaisirs abusifs; et la volupté n'est plus qu'un système contraire à tous les intérêts de l'homme, et la source d'où sortent les maux qui dévastent la société, en détruisant les individus en particulier.

C'est surtout à cet objet qu'un médecin doit faire attention, chez les malades pour qui la vie n'a de plaisir que par artifices, parce qu'ils ont usé tous les plaisirs, et se sont usés en même temps en voulant les connoître et en jouir sans discrétion. Ces gens sont toujours plus sérieusement malades, quoique moins fortement. Leurs maladies ont presque toutes quelque chose de particulier qui ne tient pas du caractère de la maladie même. Des esprits indolens, des sens émoussés, des solides flasques et sans aucun ton, enfin un corps mou et appesanti par son inertie, ne fournissent plus aucune ressource à la nature, lorsqu'il s'agit de vaincre une cause offensive qui ne produiroit même qu'un mal-aise passager dans un sujet vigoureux, mais qui abat très-souvent, sans laisser aucun espoir, ces sujets efféminés. Quoique les maladies soient presque toujours en raison des forces du corps, de l'âge, etc. une maladie peu considérable pour un autre, n'est pas moins dangereuse pour ces corps mous et usés par leur inactivité même : et j'ai toujours observé que ces sujets cessent de vivre sans aucune violence, ou plutôt qu'ils s'éteignent comme une lampe, au moment où on les croiroit loin de tout danger, si on ne considéroit leurs maladies qu'en elles-mêmes.

L'âme ne peut rien faire pour eux dans ces momens, parce qu'elle n'a pas été accoutumée à combattre, lorsque le corps pouvoit être dans toute sa vigueur. Ces gens accoutumés à ne se rien refuser d'agréable pendant qu'ils étoient en santé, et dont un atome ébranloit tous les fibres, leur causoit des douleurs énormes suivant eux, ne se raniment le plus souvent à leur dernier période, que pour achever de s'abattre par le désespoir de quitter une vie pleine de délices, pour se con-

fondre avec le mercenaire malheureux dont ils faisoient leur jouet. S'ils ne sont pas de bonne heure les victimes de leur mollesse, ils ont des inconvéniens non moins dangereux à craindre. La mélancolie, les maux hystériques, hypocondriaques, sont le plus souvent leur partage. Ennuyés de leur personne, ils deviennent autant de furies qui ne cessent de tourmenter ceux qui les approchent et les servent. Ce n'est pas sans raison que M. Thierry, médecin du Prétendant à Rome, a nommé ces malades le fléau de la médecine; mais heureusement ces malades changent souvent de médecin.

J'ai dejà fait voir les suites funestes que la trop grande envie de s'instruire peut avoir. Ces gens, esclaves de leur esprit, méritent autant de blâme et de pitié, que ces esclaves des plaisirs dont je viens de parler. Mais c'est surtout lors des maladies épidémiques, que ces gens sont exposés à l'action des causes qui peuvent agir sur le corps.

J'aurois beaucoup de choses à dire ici, si j'entrois dans le détail de toutes les altérations que peuvent subir les fluides, et qui, réunies à chaque cause occasionnelle, produisent des maladies réelles. On sait combien les maladies malignes deviennent dangereuses pour ceux dont les humeurs sont dejà dépravées : cette dépravation antérieure est même le plus souvent la cause de la terminaison funeste de ces maladies. Tous les gens aisés et de distinction ont le corps rempli de matières de très-mauvaises qualités, qui rendent la plupart de leurs maladies mortelles. Boerhaave dit que les sujets gras sont plus exposés à mourir de leurs maladies : les fièvres aiguës leur sont beaucoup plus dangereuses qu'à d'autres, parce que la chaleur de la fièvre fond la graisse qui s'aigrit aussitôt, irrite les solides, fait arrêter le cours des fluides, enflamme tout, et ruine tout.

Je compte aussi parmi les vices manifestes sur lesquels agissent les causes occasionnelles, les changemens qui sont des suites d'anciennes maladies, et les dispositions qu'elles laissent et dans le corps et dans l'âme. Un sujet attaqué d'une maladie convulsive sera, la plupart du temps, exposé à une récidive, à la moindre occasion. Les secousses violentes que le genre nerveux éprouve dans ces circonstances, rend en même temps les nerfs beaucoup plus sensibles, surtout si la première affection a duré quelque temps ; les esprits vitaux,

déterminés à prendre un cours rapide vers telle ou telle partie, s'y portent d'autant plus facilement, qu'ils ont dejà pris cette route. Celui qui a essuyé une inflammation de poitrine, une pleurésie, ou enfin quelque maladie aiguë de poitrine, doit les craindre beaucoup plus que tout autre. Les parties qui ont dejà été affectées, ont nécessairement éprouvé certaine foiblesse qui met les solides, privés de leur ton naturel, hors d'état de réagir sur les fluides, autant qu'il le faut pour éviter les engorgemens. De là ces parties sont toujours dans une disposition aux récidives : aussi voyons-nous ces sujets attaqués plusieurs fois de ces mêmes maladies qui les font enfin périr. Une apoplexie incomplète est presque toujours une voie ouverte à une apoplexie mortelle, par le trouble extrême qu'ont essuyé le cerveau et les nerfs à leur origine. Une légère hydropisie, quoique guérie, laisse pareillement une foiblesse aux parties affectées, laquelle occasionne la même maladie au moindre dérangement des sécrétions.

Mais une maladie bien guérie en apparence, donne souvent occasion à une autre maladie toute différente. L'hydropisie de poitrine est quelquefois la suite immédiate d'une inflammation de poitrine : mais cette hydropisie n'a aussi lieu qu'après bien des années, et doit nécessairement se rapporter à l'autre maladie. J'ai vu une femme bien guérie, en apparence, d'une jaunisse, ne se ressentir de rien pendant plus de douze ans, et mourir hydropique. Un homme de trente-deux ans, qui étoit devenu épileptique à vingt-un ans, parut pendant onze mois parfaitement guéri; au bout de ce temps, il périt d'une apoplexie. Ces exemples, et mille autres qui se présentent tous les jours, nous montrent combien il faut être attentif dans l'examen des causes tant internes qu'externes des maladies actuelles.

Les maladies changent aussi quelquefois le tempérament. Aristote (6) a dejà démontré la possibilité de ce changement, conséquemment aux différens âges, au régime, à l'éducation, à l'habitude. Une dame de la première distinction de nos

---

(6) Aristote, toujours intéressant, l'est surtout dans le second Livre *de Rhet.* jusqu'au chapitre xvij, relativement à ce dont il s'agit ici.

cantons, me dit, à sa soixante-douzième année, qu'elle avoit toujours été très-délicate jusqu'à sa vingt-cinquième année; que dès lors elle étoit tombée dans une mélancolie terrible qui lui dura un an; que, pendant le cours de cette année-là, elle avoit pris quantité de drogues qui l'avoient guérie; mais que depuis ce temps-là, elle avoit conservé une âme si tranquille dans les plus grandes adversités, qu'il ne lui étoit plus possible de verser une seule larme. Cette dame, que j'ai visitée pendant quelques mois de suite, étoit d'ailleurs aussi alerte et aussi gaie, à son âge, qu'une fille de vingt ans.

S'il y a des maladies qui diminuent la sensibilité du tempérament, il en est aussi d'autres qui l'augmentent considérablement. Les maladies agissent tantôt sur l'esprit, tantôt sur les passions, et toujours sur quelque faculté qui dépend de l'organisation, qui détermine les sens individuels, les sentimens, les penchans et les passions. On voit partout combien le rachitis développe l'esprit des enfans, comme j'ai eu lieu de l'observer plusieurs fois, mais non en tous les cas. J'ai au contraire vu des enfans les plus modérés et les plus aimables, devenir revêches et intraitables dans des maladies vermineuses; ou à la suite d'obstructions aux glandes du mésentère. Des filles également douces et modestes, sont aussi devenues à mes yeux de véritables furies, par la suppression de leurs règles. Un homme d'un caractère fort traitable, et qui en avoit toujours bien usé envers son épouse, fut si changé, il y a quelque temps, à la suite d'une fièvre de mauvais caractère, qu'il se passa plusieurs mois avant qu'il lui dît une seule parole modérée : c'étoit toujours de sa part les caprices les plus fantasques et les paroles les plus dures dont il usoit envers elle; ses amis même n'osoient lui parler sans craindre de l'offenser.

L'imagination peut même être si frappée d'un ancien mal réel, que l'on craint continuellement de n'en être pas guéri, ou qu'on se représente au moins certaines suites de ce mal comme encore existantes. Plusieurs médecins ont remarqué comme un phénomène qui mérite attention, que ceux qui ont été guéris de la vérole, ou de quelques maux vénériens, s'imaginent (7) toujours ne pas l'être, et avoir des reliquats

(5) La plupart n'ont pas tort.

permanens de ces funestes maladies. Voilà pourquoi les médecins guérissent plus difficilement les maux imaginaires que les maux réels.

Je me rappelle à ce sujet un homme fort dévot, à qui les ruses de Satan avoient fait prendre quelques mauvaises épices : on le guérit des suites de ces ruses ; mais il s'imaginoit toujours depuis, que sa verge étoit restée courbée, et qu'il ne pouvoit se marier, malgré le désir ardent qu'il en avoit. Je l'examinai, et je le trouvai en assez bon état pour mériter quelque nouvelle pénitence. Après avoir employé toute ma rhétorique pour le désabuser, je fus obligé de convenir qu'il avoit raison : je lui donnai des drogues pour le satisfaire, lui ordonnant quelques *mortifications mercurielles*, pour éclairer son imagination aux dépens de sa santé, quoique pour peu de temps. Au bout de quelques semaines, il m'écrivit que tout étoit en bon état ; c'est-à-dire, que son imagination avoit été guérie.

Ces exemples sont, je pense, suffisans pour faire voir comment les causes éloignées trouvent dans l'âge, le sexe, le tempérament, dans certaines singularités de la nature, et dans l'état vicieux du corps et de l'âme, une matière qui, réunies avec elles, produit toutes sortes de maladies.

CHAPITRE XV.

Des Forces que la nature peut opposer d'elle-même aux Causes nuisibles à la Santé.

Le célèbre Juif (1) Moyse Mendelsohn veut que l'on ait soin de donner aux membres une solidité permanente, de peur que devenus trop fragiles, ils ne succombent sous le moindre accident douloureux. Mais il regarde ce soin comme un de nos derniers devoirs, et pense que Rousseau renverse l'ordre de la nature humaine, en faisant de ce soin le premier et le plus essentiel.

---

(1) M. Huber nous a donné en français un volume de cet habile philosophe Juif.

Il est donc important de faire quelques réflexions sur les forces que l'homme peut opposer à ce grand nombre de causes qui tendent à détruire son existence. C'est surtout des forces intrinsèques dont il s'agit ici. La nature, toujours attentive à la conservation de ses productions, semble quelquefois faire des efforts singuliers, et trouver en elle-même des ressources que ni le génie, ni la main des hommes ne trouveroient jamais. Si l'on étoit attentif à profiter de ces heureux mouvemens de la nature, on retrouveroit assez fréquemment en soi-même des forces plus que suffisantes pour s'opposer à ce qui peut nuire et devenir même funeste : mais comme on méconnoît ces mouvemens, on est aussi dans le cas d'ignorer ces ressources et ses propres forces. On se contente de sentir qu'on est malade : on consulte un médecin, et l'on meurt; parce que l'on ne s'adresse, le plus souvent, qu'à des gens qui ne pensent que par habitude, et ne voient les choses que telles qu'on les leur a dites. C'est surtout dans les animaux que l'on remarque ces ressources infinies de la nature, qui conserve toujours dans la brute son caractère et ses prérogatives. Pourquoi n'en feroit-elle pas autant chez nous, si nous la laissions agir avec prudence ? On en peut voir des exemples dans différentes collections nosologiques.

Les forces que l'homme peut opposer à l'action de ces causes, se trouvent dans la réparation des pertes en général; dans la réunion et la consolidation de ce qui a été déchiré ou rompu ; dans la séparation de ce qui est vicieux, et particulièrement dans la suppuration; dans l'excrétion de ce qui est nuisible, soit par les voies ordinaires, soit par des voies extraordinaires ; quelquefois dans la fièvre ; dans l'aide et le concours des parties compatissantes ; dans le régime de vie ; dans l'habitude, dans le tempérament, dans certaines singularités de la nature, enfin dans l'empire de l'âme sur le corps.

Quelquefois les effets des choses externes ne sont pas nuisibles dans certaines circonstances ; ou plutôt la plupart des effets de toutes les causes qui agissent sur nos corps, n'ont rien que de relatif. Des alimens durs seroient certainement très-contraires à la santé d'un homme qui, toujours assis, occupé à lire, à méditer, à écrire, ne prend presque point d'exercice ; au lieu qu'ils seront la nourriture convenable de celui qui prend beaucoup de mouvement, soit par

état, soit volontairement. Il faut, dans ce cas-ci, de fortes nourritures et abondantes. J'observerai cependant qu'un homme qui fatigue beaucoup, par état, digérera encore mieux que celui qui ne le fait que dans le seul dessein de faciliter la digestion. Les occupations variées détendent nécessairement l'esprit et les nerfs; au lieu qu'en ne prenant du mouvement qu'avec l'intention de s'en bien trouver, l'esprit est, malgré lui-même, occupé de son objet, par conséquent les nerfs agissent avec moins de liberté : l'action de l'estomac ne sera donc pas si libre ni si avantageuse. On peut aussi considérer dans les deux cas la différence du cours des esprits qui animent le genre nerveux : les effets en seront nécessairement différens. La différence des effets de ce mouvement se fait aisément apercevoir chez les sujets hypocondriaques. On remarque, en effet, que ces gens sont toujours extrêmement fatigués après quelques exercices volontaires où ils n'ont pris que du mouvement, sans s'occuper de quelque travail manuel ; au lieu qu'ils se sentent beaucoup mieux après quelque exercice occupé, auquel des affaires les auront obligés. Dans ce cas-ci, l'esprit ne pense plus, il agit; au lieu que dans l'autre il pense toujours et ne fait rien, lors même que le corps est le plus agité.

Les excès dans le régime contribuent donc à la santé d'un ouvrier, d'un paysan, d'un soldat; ou plutôt, il n'y a d'homme incommodé que celui qui mange et boit plus qu'il ne peut digérer. Une demi-bouteille de vin enivre un homme : ce n'est pas une raison de traiter d'immodéré celui qui peut en boire trois sans aucun inconvénient, quoique la retenue soit toujours plus avantageuse que d'aller toutes les fois au point juste de ses forces. L'intempérance a quelquefois ses avantages; parce que le corps souffre moins des effets variés de diverses causes, que ceux d'une cause qui agit seule continuellement. Il est malsain d'être toujours sobre, car on succombe nécessairement au moindre changement d'un genre de vie trop uniforme. Horace disoit qu'il étoit doux d'être fou dans l'occasion : je ne puis blâmer sa maxime, quand l'occasion n'est pas trop fréquente, et qu'on l'est agréablement.

Le seul changement empêche les effets des plus grandes fautes qu'on peut commettre dans le régime. Je l'éprouve tous les jours; et les plus sages philosophes ont été de cet avis.

Aristote regardoit la santé comme le résultat d'une habitude à la médiocrité : mais Platon parloit mieux, lorsqu'il conseilloit à ceux qui vouloient conserver leur santé, de ne jamais exercer l'âme sans le corps, ni le corps sans que l'âme eût quelque part aux exercices, afin que le concours de de l'action de l'un et de l'autre y maintînt toujours l'équilibre. Platon vouloit donc que ceux qui s'appliquoient aux mathématiques, ou à toute autre science, procurassent à leur corps tous les exercices possibles, et s'amusassent en même temps des belles-lettres et de la philosophie, mais n'en fissent pas une seconde étude.

Boerhaave disoit à ses disciples : C'est à vous, amateurs de la sagesse, et qui devez un jour conduire la santé de vos concitoyens, que je recommande cet avis. Plus vous aurez le désir de vous instruire, plus vous devez être sûrs que votre corps s'altèrera dès que vous vous bornerez opiniâtrément à l'étude d'une seule science. Vous pouvez consacrer aux Muses une partie de vos loisirs, dès que vous cultiverez d'autres sciences que la médecine. Jamais il ne faut vous arrêter long-temps à un même objet, si vous voulez éviter de devenir mélancoliques : vous devez, au contraire, diversifier vos travaux, et vous occuper, de temps en temps, de choses tout opposées. Que celui qui se livre à l'étude des mathématiques quitte promptement ses méditations abstraites, dès qu'il se sent quelque penchant pour la solitude, ou la moindre fatigue, et qu'il s'amuse de la musique ou d'un poëte. Les occupations ainsi variées entretiendront toujours l'équilibre dans les facultés intellectuelles et corporelles ; au lieu qu'en ne vous appliquant qu'à un seul objet, le moindre mal dont vous serez atteints vous mettra dans l'incapacité de faire aucunes fonctions : mais en suivant mon avis, vous vous instruirez avec le plus grand succès, vous étendrez les bornes de la médecine : mais prenez garde de devenir fous à d'autres égards.

C'est en me conformant à ces avis pleins d'expérience, et en m'amusant à quelques bagatelles que j'ai écrites en conséquence, que l'envie, la calomnie m'ont traité d'idiot, d'ignorant dans mon art : mais c'est aussi par l'observation de ces préceptes que j'ai conservé ma vie et ma santé. Quoique nos jours soient comptés par le Tien ou l'Etre suprême,

comme le dit l'auteur du livre Tchang-Seng, je pense néanmoins qu'on peut dire dans un sens très-raisonnable, que leur durée dépend de nous.

L'habitude rend innocens, et même jusqu'au prodige, nombre d'effets dangereux en eux-mêmes. Dans le physique comme dans le moral, les choses les plus révoltantes deviennent quelquefois supportables, à force de les sentir et de les voir : j'en ai rapporté des exemples. Les passions même suivent fréquemment le goût des modes, comme les modes suivent presque toujours les caprices : on se fait à tout. Un Suisse n'est pas six mois en France, qu'après avoir été un personnage assez singulier, il devient le petit-maître le plus étourdi et le plus ridicule : il n'a de passion que pour ce qu'il détestoit dans le fond de ses vallées, sous ses rochers sourcilleux.

Il semble aussi que l'habitude détermine, par rapport au corps, la sensibilité de toutes ses parties : l'éducation des Spartiates étoit fondée sur ce principe. C'est d'après cela que les Grecs faisoient un cas particulier des exercices du corps, et savoient même former les âmes de leurs enfans à la vertu par les mêmes règles. Les stupides Lapons paroissent connoître cette loi de la nature : ils enferment leurs enfans, dès la naissance, dans des petits berceaux, les suspendent en les exposant à la fumée sous la couverture de leur hutte, et les balancent avec des cordes.

Je puis faire voir, par plusieurs exemples de choses qui sont comme autant de causes éloignées des maladies, que les choses, d'ailleurs insupportables, deviennent supportables par l'habitude. Je vois nombre de nos paysans marcher, sans inconvénient, la poitrine toute nue dans les hivers les plus rudes ; et leurs enfans courir pieds nus sur la neige, comme le fanatique qui se faisoit un lit de neige pour mortifier sa chair. Un digne ecclésiastique m'a dit avoir vu, à une demi-lieue de chez nous, les enfans glisser pieds nus sur la glace sans inconvénient. Addisson dit que les habitans de la nouvelle Zemble marchent nus, sans se plaindre du froid rigoureux de leur climat. Boerhaave a cependant vu des gens les plus robustes attaqués de paralysie incurable, pour avoir couché, pendant la nuit, sur une herbe mouillée. Mais nous voyons tous les jours nos paysans Suisses ne rien souffrir de cela, par la seule habitude.

On s'accoutume si bien à toutes sortes d'alimens nuisibles, qu'on ne peut jamais dire, sans exception, cela est mal-sain. Je vois nombre de personnes tenir un régime particulier que l'habitude leur a rendu nécessaire, et qui seroit très-préjudiciable à d'autres. Le porc passe pour une nourriture très-saine au Pérou comme à Batavia. Cela ne vient peut-être pas de la nature particulière des cochons de ces pays-là, mais de l'habitude qui en rend l'usage innocent. On sert presque partout aux Indes, de l'assa fétida pour assaisonner les mets: j'en mâche aussi quelquefois pour me réveiller l'esprit, et j'avoue que c'est pour moi une vraie volupté. Lancisi dit que les Mexicains mangent, sans inconvénient, les œufs des insectes de marais, et des poissons, et même la boue puante des endroits marécageux.

Des alimens très-indigestes, ou introduits en grande quantité dans l'estomac, deviennent quelquefois innocens par l'habitude. On voit des gens qui, avec un estomac très-foible, digèrent très-bien le bœuf et le pain bis. Hippocrate avoit donc bien observé que les alimens lourds, durs et indigestes, n'incommodent pas les sujets foibles qui y sont accoutumés. Je connois un officier Suisse qui est obligé de payer pour deux dans toutes les auberges, et se porte très-bien. Ces exemples ne sont pas rares en Suisse: aussi l'évêque Burnet a décrit la gourmandise de nos provinces telle qu'elle est. Les cheveux me dressent, quand je pense à la quantité prodigieuse d'alimens que prennent plusieurs seigneurs Suisses en un seul déjeuner. Un officier Hessois, né à Francfort-sur-le-Mein, faisant ses études dans l'université d'Erlangen, dinoit toujours dans deux auberges, à l'âge de dix-huit ans, et payoit dans chacune pour deux: il mangeoit, entre ses deux repas, un pain de six livres et six petits fromages. Il avoit la taille d'un Cent-Suisse, et se portoit très-bien.

Bacon dit que les médecins ont trop insisté sur la sobriété, puisque la gourmandise passée en habitude entretient mieux la santé, que ne fait cette sobriété si préconisée, qui rend la nature paresseuse, et incapable de faire le moindre extraordinaire et de souffrir la privation des vivres quand il le faut. Il est très-sûr qu'un corps bien nourri antérieurement, soutiendra un plus long jeûne que celui qui ne prend que ce qu'il lui faut pour le moment. Il y a même plus de ressource dans les maladies.

Mais voici un fait qui prouve à quel point le corps peut se faire à tout. Un religieux, homme fort honnête et fort aimable, se trouve à un repas où il fait quelques excès, et s'enivre après avoir beaucoup mangé. Fâché contre lui-même de cet événement, il prend, le lendemain, le parti de ne plus prendre ni vin, ni viandes, ni légumes, et se met à vivre de pain, d'eau, et de fruits. Il avoit environ cinquante ans lorsqu'il commença. Il vécut très-long-temps, ne prenant tous les jours que deux livres de pain, deux bouteilles d'eau, et trois ou quatre pommes: jamais homme ne s'est mieux porté. Je conviens que ces changemens subits de régime peuvent avoir de mauvaises suites en certains sujets : mais il en est de cela comme de la gourmandise et de la sobriété ; ce sont les circonstances qui décident du bien ou du mal qui en résulte.

On pourroit croire que les boissons spiritueuses ne sont pas si nuisibles, et qu'on s'y accoutumeroit également, si la manière dont en usent les Péruviens pouvoit faire croire qu'elles n'échauffent pas plus au Pérou que l'eau. On sait aussi quelle quantité d'opium prennent les Turcs. Or aucune boisson spiritueuse n'approche de l'opium par ses effets. Il n'est pas extraordinaire qu'un Janissaire en avale deux gros sans en être incommodé. On a vu pareille chose en Angleterre; et je connois un avocat Suisse qui prend tous les jours deux drachmes d'opium sans inconvéniens. Tous les avocats en devroient faire autant de temps à autre.

De toutes les règles de santé, celles qui prescrivent les exercices du corps sont les plus indispensables. Malgré cela, nous voyons que des nations entières ne les ont jamais pratiquées, ni même connues. Les anciens habitans du pays de Salamanque (*Vettones*) étoient si fort habitués à se tenir assis quand les Romains arrivèrent chez eux, qu'ils regardèrent comme fous les officiers Romains, parce que ceux-ci se promenoient de temps en temps : ils coururent même à leur secours, les prenant poliment par la main pour les conduire à leur tente. La même chose arriva aux Français qui se promenoient à Madagascar.

Les Turcs sont si amis du repos, qu'ils sont étonnés lorsqu'on leur propose d'aller à quelque endroit, pour avoir le plaisir d'en revenir, et prendre ainsi une peine inutile. La

Motraye dit cependant qu'il n'a pas vu de nation moins sujette aux maladies, ni aussi bien portante, et que nombre de Turcs vivent au delà de cent ans. Les mœurs régulières des Turcs, quant à l'homme civil, et leur vie simple, ne contribuent pas peu à ces avantages.

Les passions, si funestes en elles-mêmes pour nombre de personnes, sont quelquefois un principe de santé pour d'autres. Il y a des gens qui se mettent en colère tous les jours, sans que cela leur cause la moindre maladie : ils se portent même mieux après un grand mouvement de colère; ils en sont plus actifs, plus vigoureux qu'auparavant.

J'ai connu à Paris un abbé séculier, nommé Sembrano, homme très-savant, pénétrant, et de l'éloquence la plus persuasive. Cet homme ne pouvoit rien faire sans la plus grande passion. Au simple narré des choses les plus plaisantes, il faisoit les grimaces les plus singulières, rouloit les yeux, agitoit les mains, frappoit du pied, au point que se serois, je pense, tombé mort sur la place, s'il m'avoit fallu l'imiter pendant un quart-d'heure; mais pour lui il ne se sentoit jamais mieux que quand il m'avoit ainsi entretenu aux Tuileries pendant plusieurs heures de suite.

L'habitude détermine les effets de plusieurs choses externes. La même odeur qui ranime une Sultane feroit évanouir une Européenne. Les Siamois aiment autant les œufs pourris, que les Suisses le fromage pourri. Il est d'usage, parmi les Américains, de mâcher le bois du ricin (2), qui est très-âcre et très-corrosif. Les dames ont toujours, au Pérou, le *limpion*, ou du tabac en rouleau, à la bouche.

Les femmes les plus délicates se découvrent quelquefois tout le sein au fort de l'hiver, tandis que les hommes les plus robustes seroient très-exposés en se découvrant ainsi la poitrine, s'ils n'y étoient pas faits. On demandoit à un Scythe comment ses compatriotes pouvoient aller tout nus dans leur froid climat : C'est, dit-il, que nous sommes tout visage. Les anciens peuples qui alloient tête nue, ne connoissoient point les rhumes, les fluxions de poitrine, les toux, les maux de tête, de dents ; au lieu qu'en nous couvrant trop la tête, nous sommes fréquemment exposés à ces maux.

---

(2) *Ricinus major Americanus*, Curcas *dictus*. J. B.

Helmont le jeune mettoit encore, dans le plus grand âge, sa tête sous la pompe, pour se laver ainsi tous les jours; et n'a jamais eu ni maux de tête ni fluxions. Locke conseilloit de laver les pieds des enfans, tous les matins, avec de l'eau froide. Je remarque aussi chez nous, combien il est avantageux aux enfans de les laver à l'eau froide, et avec quelle facilité les enfans même les plus délicats s'y accoutument. Cette conduite commence à se faire goûter en France et ailleurs. Plusieurs personnes prétendent néanmoins avoir de très-bonnes raisons pour l'improuver. Les enfans, dit-on, qu'on lave ainsi, deviennent jaunes, violets, pâles, et plusieurs en meurent. Ces objections tombent d'elles-mêmes, si l'on fait attention que ces symptômes se voient chez nombre d'enfans qu'on ne lave pas; et qu'il meurt encore plus d'enfans qui n'ont pas été lavés habituellement. Il est des pays où l'on expose les enfans à une impression bien plus sensible, et en elle-même, et par rapport à l'état actuel des enfans. On les plonge dans l'eau froide, en hiver comme en été sans distinction, dès qu'ils sortent du sein de leur mère; cependant ces enfans n'y sont pas accoutumés alors : ils n'en meurent pas, quoique l'on continue de leur faire sentir la même impression par la suite; au contraire, ces enfans deviennent des hommes assez robustes pour se rouler dans les neiges sans aucun inconvénient. Il faut convenir qu'il peut y avoir un tempérament à prendre; c'est alors à la prudence à dicter jusqu'à quel point on peut soumettre les enfans à cette impression; mais il est prouvé par mille faits, que les enfans en général qu'on lave avec une éponge trempée, s'en trouvent très-bien.

Non-seulement on s'accoutume aux causes les plus actives des maladies externes, le corps se fait même aux maladies. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, que ce qui étoit maladie dans un temps ne l'étoit plus dans un autre. Les Nègres de la côte de Guinée ont apporté aux îles de la Guadeloupe et de la Jamaïque une lèpre très-mauvaise, et qui paroît être la véritable éléphantiasis. Cette maladie se communique à la Guadeloupe par le commerce charnel, et en voyant fréquemment ces malades; mais elle est aussi héréditaire. On y voit cependant des hommes qui ne gagnent point cette maladie, malgré le commerce qu'ils ont avec des femmes qui en sont infectées. Il en est de même de quelques femmes qui

voient des hommes lépreux sans gagner leur maladie. On y voit même des familles entières vivre continuellement avec des lépreux, sans en être infectées.

Le docteur Peyssonel a donné, dans les Transactions philosophiques, un détail bien raisonné de cette maladie si redoutable en Angleterre; et conclut, d'après le principe général, qu'il faut avoir une disposition à cette maladie pour la gagner; qu'il est possible de s'accoutumer à une douce contagion, comme on s'accoutume aux poisons. On voit des pays très-mal-sains, où les habitans vivent néanmoins très-long-temps. M. Wargentin a fait voir, dans les Mémoires de Stockholm, que les hommes vivent plus long-temps en Hollande et en Suède, qu'en France et en Angleterre.

Il est très-vrai qu'on peut s'accoutumer à être comme toujours malade. Les femmes vivent aussi plus long-temps que les hommes : c'est, selon Boerhaave, à leur structure plus foible qu'elles en sont redevables. Il en est un grand nombre parmi elles qui sont toujours malades, et qui parviennent néanmoins à un très-grand âge, avec des infirmités qui feroient bientôt périr les hommes les plus robustes. On voit aussi de pareils exemples parmi les hommes. On a très-bien dit que ces gens recherchent la santé pour se bien porter seulement, comme les avares recherchent l'argent non pour en jouir, mais pour le posséder. Malgré cela, la vie de ces sujets seroit déplorable, si l'habitude ne la leur rendoit supportable. Je remarque encore, comme je l'ai dejà dit, que ceux qui ont été malades supportent infiniment mieux leurs douleurs, que ceux qui ne l'ont jamais été ; quoique ceux-là soient d'un tempérament très-sensible, et ceux-ci d'un tempérament fort dur.

Je ferai voir, dans un autre Ouvrage, qu'on s'accoutume aux meilleurs médicamens, au point que l'habitude les rend inefficaces; ce qui est d'autant moins surprenant, qu'on s'accoutume même aux poisons. Les Encyclopédistes nous disent cependant, qu'il ne faut pas croire que Mithridate se soit accoutumé aux poisons : car, selon eux, on ne s'y accoutume pas plus qu'à un coup de poignard. Le Czar Pierre, ajoutent-ils, avoit même ordonné qu'on accoutumât les enfans de ses matelots à boire de l'eau de la mer ; mais ils en sont tous péris. Ces réflexions ne sont pas justes en tout.

Schaarschmidt a observé qu'on peut s'accoutumer au redoutable arsenic : Galien l'a dit de la ciguë, et Linnæus de l'aconit (*napellus*). On ne doute pas cependant que la ciguë aquatique, le stramonium, la jusquiame et l'aconit ne soient de vrais poisons, malgré l'usage avantageux que M. Storck (3) a tiré de ces plantes dans la cure de maladies très-rebelles, et même le plus souvent incurables. Je ne conclus pas de là que tout homme peut s'accoutumer aux poisons ; car les différentes opérations auxquelles on peut soumettre ces simples délétères en changent les qualités, ou au moins les modifient au degré où on le veut, de manière à en rendre l'usage

---

(3) Les prétendues cures de M. Storck sont encore des problêmes dont l'expérience n'a donné aucune solution. Des gens de bonne foi, et capables de voir, prétendent avoir vu du faux, à Vienne même, dans les rapports que M. Storck a faits de ses cures, dont pas une, disent-ils, n'a été complète. Les tentatives infructueuses que d'habiles gens ont faites, depuis lui, avec ses mêmes médicamens, semblent être une présomption peu favorable à ses assertions. Il ne sera sans doute pas assez présomptueux pour soutenir qu'on n'est pas ailleurs aussi capable de guérir que lui. Un ecclésiastique, qui pratique depuis long-temps la médecine avec tout le savoir requis et de grands succès, m'a assuré avoir fait entièrement disparoître un cancer par l'usage de la ciguë, mais que la malade étoit morte peu de jours après. Un médecin m'a aussi assuré qu'il en avoit guéri un radicalement par l'usage externe d'un emplâtre fait avec du savon blanc le plus pur et de la racine de ciguë en poudre. Je le connois de très-bonne foi ; mais j'en doute encore, quoique je voie cette plante, et d'autres plantes délétères, recommandées extérieurement comme spécifiques en pareil cas, par plusieurs médecins des derniers siècles. Ces plantes ne sont cependant pas entièrement à rejeter. J'en ai vu d'excellens effets dans plusieurs maladies cutanées très-rebelles, et qui ont cédé, avec le temps, à l'efficacité de ces plantes ; mais il faut bien connoître les forces et la sensibilité des sujets, pour hasarder ces médicamens intérieurement, même à la moindre dose. Les symptômes alarmans qui suivent l'administration de quelques-unes de ces plantes, semblent en défendre l'usage à ceux qui n'ont pas assez d'expérience dans l'art de guérir. Le *napellus* tue même à l'instant, en le faisant échauffer dans le creux de la main, si l'on en doit croire Zwinger. Les médecins d'Edimbourg ont proscrit le *solanum*. Voyez M. Lewis.

avantageux. Mais je conclus en général de tout ce que j'ai dit sur l'habitude, que tout n'est pas également ou avantageux ou nuisible à tous les individus. L'un s'accoutume à ne dormir que peu d'heures, un autre doit dormir davantage. Le rapport ou la répugnance qui se trouve entre nos corps et les choses externes, ne s'étend que jusqu'à certain terme; et c'est à l'expérience bien réfléchie à bien juger de ce point essentiel. Mais surtout il ne faut pas conclure même d'un grand nombre de faits particuliers au général, ni toujours du général au particulier.

La force innée ou naturelle du tempérament rend innocente l'impression de choses externes très-nuisibles d'ailleurs soit par elles-mêmes soit par quelques circonstances. Les pores se tiennent toujours ouverts dans les sujets robustes, malgré le froid et l'humidité: ils ne se ferment alors que dans les sujets foibles. Un homme en place, et qui se croit du tempérament le plus foible, fut pris, sur la fin de Novembre, d'une fièvre catarrhale qui s'étoit manifestée presque par toute la Suisse. Il se leva, au milieu de la nuit, dans une très-forte fièvre, et si altéré, qu'il chercha de l'eau pour se satisfaire. N'en trouvant pas, il courut, sans bas, à une fontaine assez éloignée de son logis; but, au milieu de sa sueur, autant d'eau qu'il put; en emplit une cruche qu'il vida encore après être rentré chez lui; se remit au lit, et se leva le lendemain quitte de sa fièvre. Les Russes sont si durs et si robustes, qu'après avoir sué extrêmement dans un bain chaud, ils vont immédiatement se rouler, au milieu de l'hiver, dans la neige, sans le moindre inconvénient. (4)

Les singularités de la nature dont il a été parlé plus haut, rendent quelquefois supportables les choses les plus nuisibles, *et vice versâ*. Quantité de gens se portent bien dans un air ou d'autres périroient infailliblement. Pechlin rapporte qu'un garçon d'une mauvaise complexion, fort incommodé de vers, et qui avoit tellement faim qu'il ne pouvoit jamais manger assez, eut, pendant toute sa maladie, une mémoire extraordinaire et un génie plus que médiocre, mais qu"il perdit l'un

---

(4) J'ai vu à Versailles, il y a environ huit ans, un Anglais se baigner, dans le froid le plus rigoureux, près de ceux qui patinoient.

et l'autre dès qu'il fut rétabli. Linnæus dit que les Lapons ne sont pas sujets au scorbut, quoiqu'ils ne mangent ni herbage, ni même de pain.

Une âme qui a assez d'empire sur le corps qu'elle anime, peut dissiper les momens les plus obscurs de l'adversité, et triompher de toutes les peines. Mais cet empire méconnu, ou par la stupidité et le manque de réflexions, ou par la dépravation du cœur, empêche que l'homme ne jouisse de lui-même autant qu'il le pourroit, et le rend trop sensible à ce qui ne devroit pas l'affecter s'il réfléchissoit. Quelquefois aussi la stupidité est un avantage relatif en certaines circonstances dont l'idée seule feroit périr un homme par des chagrins trop cuisans.

Cet empire de l'âme sur le corps n'est pas une chimère ; j'en ai donné des exemples. Il est incroyable combien il résulte d'avantages pour la vie et la santé, d'une certaine fermeté d'âme, mais surtout si cette fermeté vient d'un fonds de réflexions solides. Une fille de Berne avoit une si grande peur du tonnerre, qu'à la moindre apparence d'un orage elle alloit se cacher sous terre. Elle se trouve un jour dans une nombreuse compagnie, au moment d'un orage: aussitôt elle sort pour aller se cacher chez elle ; mais le tonnerre tomba à ses pieds avant qu'elle pût arriver au logis. Cela la fit rentrer en elle-même. Les sérieuses réflexions qu'elle fit sur cet événement, la convainquirent qu'on ne peut se dérober à la main de l'Etre suprême ; et depuis ce temps-là, elle voit l'orage le plus terrible sans la moindre émotion. Une dame de Zurich avoit la même foiblesse : le tonnerre tomba chez elle, lui brisa son corps de baleine, lui fit une si forte contusion, qu'elle en eut une très-grande fièvre. Dès qu'elle fut refaite, elle fit les mêmes réflexions, et fut pareillement guérie de sa peur.

Pechlin, homme de génie, grand observateur et bon médecin, rapporte une singularité remarquable. Un homme pourri de scorbut réunissoit à une gourmandise extrême les facultés de l'esprit les plus extraordinaires : cet homme, dit-il, avoit les idées les plus belles et les plus élevées.

Mais une chose encore plus singulière, et en même temps très-réelle, c'est le pouvoir que l'âme exerce sur le corps, moyennant quelque passion violente. Valleriola rapporte

qu'un homme totalement perclus de ses membres, et qui étoit au lit depuis plusieurs années, entendant dire que le feu venoit de prendre à la maison où il étoit, fut si effrayé, qu'il se fit chez lui une révolution assez grande pour lui rendre ses forces ; de sorte qu'il (5) se sauva, et conserva depuis l'usage de ses membres. Pechlin dit qu'un de ses amis fut guéri subitement d'une fièvre tierce des plus opiniâtres, par la peur de faire naufrage sur le vaisseau où il étoit.

On voit, par tous ces exemples, quelles sont dans l'homme les forces qu'il peut opposer aux effets des causes qui tendent sans cesse à sa destruction, sans même en excepter ses alimens. Il ne faut donc pas être surpris que Tibère ait dit qu'un homme ne mérite pas de vivre, s'il n'est pas capable d'être son propre médecin à trente ans. Rousseau, toujours maladif, et qui n'urine qu'avec beaucoup de douleurs, à moins qu'il ne prenne de grands exercices, méprise la médecine et les médecins : on en voit la raison dans ce que je viens de dire.

---

(5) Une femme se trouvoit à l'agonie à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'année dernière, quelques heures avant que le feu prît à ce bâtiment. Son mari l'avoit quittée le même soir, ne comptant plus la revoir. La frayeur qu'elle eut lui fit une révolution aussi avantageuse : elle recouvra ses forces, et se sauva chez elle. Je tiens un fait singulier arrivé dans le même moment, et produit par la frayeur. On saigne une femme pour tâcher de la faire revenir : l'économie animale avoit éprouvé un si grand trouble, que la colonne du sang qui sortit représentoit en sortant une espèce de cordeau à deux fils, l'un blanc, l'autre rouge, et qui ne se confondoient pas en tombant : c'est un des chirurgiens qui se trouvoient là qui me l'a assuré.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

M

N

O

P

S

T

V

Fin de la Table des Matières.

